
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01257115 4


EWYORK
ST 23d STREET



LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

TOME III

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

LETTRES

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1876

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

---

468. — AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

Aux Rochers, ce 1er mars 1676.

Qu'aurez-vous cru de moi, mon cher cousin, d'avoir reçu une si bonne lettre de vous il y a plus de six semaines, et de n'y avoir pas fait réponse? En voici la raison : c'est qu'il y en a aujourd'hui sept que ma grande santé, que vous connaissez, fut attaquée d'un cruel rhumatisme dont je ne suis pas encore dehors, puisque j'ai les mains enflées et que je ne saurais écrire. J'ai eu vingt et un jours la fièvre continue. Je me fis lire votre lettre, dont le raisonnement me parut fort juste [1]; mais il s'est tellement confondu avec les rêveries continuelles de ma fièvre, qu'il me serait impossible d'y faire réponse. Ce que je sais, c'est que j'ai envoyé votre lettre à ma fille, et que j'ai pensé plusieurs fois à vous depuis que je suis malade. Ce n'est pas peu dans un temps

[1] Bussy, dans un jour d'imagination brillante, s'était investi de sa propre autorité de la charge de maréchal de France. Madame de Sévigné ne voulait probablement pas répondre à cette partie de sa lettre. (*Voyez* la lettre 450.)

où j'étais si occupée de moi-même. C'est un étrange noviciat pour une créature comme moi, qui avait passé sa vie dans une parfaite santé. Cette maladie a retardé mon retour à Paris, où j'irai pourtant tout aussitôt que j'aurai repris mes forces. On m'a mandé de Paris que M. le Prince avait déclaré au roi que sa santé ne lui permettait pas de servir cette campagne.

M. de Lorges a été fait maréchal de France : voilà sur quoi nous pourrions fort bien causer, si l'on causait avec la main d'un autre. Mais il suffit pour aujourd'hui, mon cher cousin, que je vous aie conté mes douleurs. J'embrasse de tout mon cœur madame de Coligny ; je la prie de ne pas accoucher à huit mois, comme ma fille. Elle s'en porte bien ; mais on y perd un fils, et c'est dommage. Adieu, mon très-cher ; faut-il que je vous parle de votre petit manifeste au roi ? Il est digne de vous, de votre siècle et de la postérité.

469. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 9 mars 1676.

Cela est bien vrai, qu'il ne faut pas condamner les gens sur les apparences : depuis trois mois que je vous ai écrit trois lettres, Madame, ne recevant aucune réponse, j'étais tout prêt à me plaindre de vous, quand j'ai appris que vous aviez failli à mourir. Sur cela j'ai bien changé de ton, et au lieu des reproches que je vous préparais, je n'ai eu que de la tendresse, et de la joie de vous savoir hors d'intrigue.

470. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4 mars 1676.

Enfin, ma chère enfant, je les ai reçues, ces deux lettres que je souhaitais tant. Je vous ai conté comme, par un grand hasard, cette lettre de Davonneau, qui me fut en-

voyée par d'Hacqueville, me mit en repos. Je suis ravie de votre bonne santé; mais ne vous remettez point si tôt à vous assommer d'écrire. Je remercie M. de Grignan et Montgobert de vous en avoir empêchée; aussi bien j'en suis indigne, puisque je n'ai point encore de mains; je vous demande seulement une réponse pour la princesse, et deux lignes pour moi. Je suis chagrine de cette longueur, et de retourner à Paris comme estropiée. J'en ai piqué d'honneur mon médecin d'ici, et je prie mon fils, qui est à Paris, de demander à quelque médecin s'il n'y a rien qui puisse avancer cette guérison, après deux mois de souffrance. Mandez-moi comme se porte Marignane, et s'il a les mêmes incommodités que moi. Je me réjouis de la santé du petit garçon; je n'ose m'y attacher, parce que je n'ose espérer que vous vous soyez trompée; vous êtes plus infaillible que le pape. Je fonde donc toute mon espérance sur les contes à dormir debout que l'on vous fait à Aix : je les trouve extrêmement plaisants, et la *rareté* des enfants de neuf mois m'a fait rire.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Je viens à vous, monsieur le Comte; vous dites que ma fille ne saurait accoucher trop souvent, tant elle s'en acquitte bien. Hé, Seigneur Dieu! que fait-elle autre chose! Mais je vous avertis que si, par tendresse et par pitié, vous ne donnez quelque repos à cette jolie *machine*, vous la détruirez infailliblement, et ce sera dommage. Voilà la pensée que je veux vous donner, qui, comme vous voyez, n'est pas du dimanche gras.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma très-belle. Je crois que vous êtes bien aise de voir le coadjuteur et La Garde : ce dernier ne

va-t-il point à la cour ? Nous allons voir ce qui arrivera de l'affaire qu'il a proposée; elle est si bonne, que nous ne croyons pas qu'elle puisse réussir. On me mande de Paris que le chevalier est bien enragé de n'être point brigadier. Il a raison : après ce qu'il fit l'année passée [1], il méritait bien qu'on le fît monter d'un cran. Adieu, ma chère enfant; le *bien bon* vous embrasse, et *le petit secrétaire* vous baise la main gauche; ma main va toujours en *empirando*, mais vous vous portez bien, et moi aussi.

471. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 8 mars 1676.

Ah ! vous le pouvez bien croire, que si ma main voulait écrire, ce serait assurément pour vous; mais j'ai beau lui proposer, je ne trouve pas qu'elle le veuille. Cette longueur me désole; je n'écris pas une ligne à Paris, si ce n'est l'autre jour à d'Hacqueville, pour le remercier de cette lettre de Davonneau, dont j'étais transportée; c'était à cause de vous, car pour tout le reste, je n'y pense pas. Je vous garde mon griffonnage; quoique vous ayez décidé la question, je crois que vous l'aimez mieux que de n'en voir point du tout. Il faudra donc bien que les autres m'excusent;

Car je n'ai qu'un filet de voix
Et ne chante que pour Sylvie.

Voilà donc mon petit secrétaire, aimable et joli, qui vient au secours de ma main tremblotante. Je vous aime trop, mon enfant, de m'offrir de venir passer l'été avec moi; je crois fermement que vous le feriez comme vous le dites; et sans les petites incommodités que j'ai, car un rhumatisme est une chose sur quoi je veux faire un livre, je me résoudrais fort agréablement à voir partir le bon abbé dans quinze

[1] A l'affaire d'Altenheim (P.) *Voyez* la lettre du lundi 12 août 1675.

jours, et à passer l'été dans ce beau désert avec une si divine compagnie. Mais l'affaire de M. de Mirepoix [1] me décide; car, franchement, je crois que j'y serai bonne. Je m'en irai donc clopin clopant, à petites journées, jusqu'à Paris. Je disais, pendant mon grand mal, que si vous eussiez été libre, vous étiez une vraie femme, sachant l'état où j'étais, à vous trouver un beau matin au chevet de mon lit. Voyez, ma chère, quelle opinion j'ai de votre amitié, et si ma confiance n'est point comme vous la pouvez désirer. Je vous avoue, mon enfant, que je suis ravie de votre bonne santé; elle me donne du courage pour perfectionner la mienne; sans cela j'aurais tout abandonné, il y a trop d'affaires de se tirer d'un rhumatisme ; mais j'entrevois tant de choses qui peuvent me donner la joie de vous voir et de vous servir dans vos affaires, que je ne balance pas à mettre tout mon soin au parfait rétablissement de ma santé. Je prends goût à la vie du petit garçon; je voudrais bien qu'il ne mourût pas. Vous me faites une peinture de Vardes qui est charmante ; vous ne devez point souhaiter Bandol pour la faire: votre pinceau vaut celui de Mignard [2]. J'aurais cru, au récit du décontenancement de Vardes, qu'il était rouillé pour quelqu'un; mais je vois bien, puisqu'il n'y avait que vous, que l'honneur de cet embarras n'est dû qu'à onze années de province [3]. Je trouve que le cardinal de Bonzi ne doit pas se plaindre quand on ne dit que cela de ses yeux. Je suis fâchée que le bonhomme Sannes [4] se soit fait enterrer; c'était un plaisir de le voir jouer au piquet, aussi sec qu'il l'est présentement : *combatteva tutta via, ed era morto.*

J'ai bien envie que vous fassiez réponse à la bonne prin-

[1] Le procès auquel donnait lieu le refus du marquis de Mirepoix de ratifier la transaction qui avait été faite avec M. de Grignan pour la restitution de la dot de mademoiselle du Puy-du-Fou, sa seconde femme. (G.)

[2] *Voyez* la lettre du 27 mars 1671.

[3] M. de Vardes était exilé de la cour depuis plusieurs années, dans son gouvernement d'Aigues-Mortes, en Languedoc. (P.)

[4] Il était conseiller au parlement d'Aix.

cesse : il me semble que vous n'avez pas assez senti l'honnêteté de sa lettre. Mandez-moi, ma chère enfant, en quel état vous êtes relevée, et si vous avez le teint beau : j'aime à savoir des nouvelles de votre personne. Pour moi, je vous dirai que mon visage depuis quinze jours est quasi tout revenu ; je suis d'une taille qui vous surprendrait ; je prends l'air, et me promène sur *les pieds de derrière,* comme une autre. Je mange avec appétit ; mais j'ai retranché le souper pour toujours : de sorte qu'à la réserve de mes mains, et de quelque douleur par-ci par-là, qui va et vient, et me fait souvenir agréablement du cher rhumatisme, je ne suis plus digne d'aucune de vos inquiétudes. N'en ayez donc plus, je vous en conjure ; et croyez qu'en quelque état que je sois et que j'aie été, votre souvenir et votre amitié font toute mon occupation. Je viens de recevoir une lettre du cardinal ; il m'assure qu'il se porte mieux : c'est une santé qui m'est bien chère. J'ai reçu aussi mille compliments de tous les Grignans. Le chevalier avait tout sujet d'espérer, après la bonne conversation qu'il avait eue avec son maître. Adieu, ma très-chère enfant ; ne craignez point que je retombe : je suis passée de l'excès de l'insolence pour la santé, à l'excès de la timidité. Ce pauvre Lauzun ne vous fait-il pas grand'pitié de n'avoir plus à faire son trou [1] ? Ne croyez-vous pas bien qu'il se cassera la tête contre la muraille ? Je suis toujours contente des *Essais de Morale ;* et quand vous avez cru que le sentiment de certaines gens me ferait changer, vous m'avez fait tort. *La manière de tenter Dieu* nous presse un peu de faire pour notre salut ce que nous faisons souvent par amour-propre. Corbinelli dit que nos amis sont molinistes en cet endroit. Je trouve le coadjuteur et vous admirables sur ce sujet : si vous faisiez vos dévotions tous les jours, vous seriez des saints,

[1] M. de Lauzun fut découvert travaillant à faire un trou dans sa prison de Pignerol. On peut voir les détails de cette aventure dans les Mémoires de Mademoiselle et dans ceux de Saint-Simon. (P.)

mais vous ne voulez pas ; et voilà cette volonté dont saint Augustin parle si bien dans ses Confessions. J'admire, ma fille, où l'envie de causer m'a conduite. Ma très-chère, embrassez-moi, car je ne puis vous embrasser.

472. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 11 mars 1676.

Je fais des lavages à mes mains, de l'ordonnance du vieux de Lorme[1], qui au moins me donnent de l'espérance : c'est tout; et je ne plains Lauzun que de n'avoir plus le plaisir de creuser sa pierre. Enfin, ma très-chère enfant, je puis dire que je me porte bien. J'ai dans l'esprit de sauver mes jambes, et c'est ma vie, car je suis tout le jour dans ces bois, où je trouve l'été; mais à cinq heures la poule mouillée se retire, dont elle pleurerait fort bien. C'est une humiliation à laquelle je ne puis m'accoutumer. Je crois toujours partir la semaine qui vient; et savez-vous bien que si je n'avais le courage d'aller, le bon abbé partirait fort bien sans moi? Mon fils ne me mande rien de ses affaires; il n'a été encore occupé que de parler au bonhomme de Lorme de ma santé; cela n'est-il pas d'un bon petit compère? J'attends vendredi de vos lettres, et la réponse de la princesse. C'est un extrême plaisir pour moi que de savoir de vos nouvelles; mais il me semble que je n'en sais jamais assez : vous coupez court sur votre chapitre, et ce n'est point ainsi qu'il faut faire avec ceux que l'on aime beaucoup. Mandez-moi si la petite est à Sainte-Marie[2]; encore que mon amour maternel soit demeuré au premier degré, je ne laisse pas d'avoir de l'attention pour les *Pichons*. On m'écrit cent fagots de nouvelles de Paris, une prophétie de Nostradamus

[1] Charles de Lorme avait été médecin de Gaston de France, du cardinal de Richelieu et du chancelier Seguier; il mourut en 1678, à quatre-vingt-quatorze ans. On trouve des particularités très-curieuses sur sa vie dans les Mémoires de Guy-Joly.

[2] Blanche d'Adhémar, fille aînée de madame de Grignan.

qui est étrange, et un combat d'oiseaux en l'air, dont il en demeure vingt-deux mille sur la place : voilà bien des alouettes prises. Nous avons l'esprit dans ce pays de n'en rien croire. Adieu, ma petite; croyez que de tous ces cœurs où vous régnez, il n'y en a aucun où votre empire soit si bien établi que dans le mien: je n'en excepte personne; j'embrasse le Comte, après l'avoir offensé.

473. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 14 mars 1676.

Je suis au désespoir de toute l'inquiétude que je vous donne : on souffre bien des douleurs inutiles dans l'éloignement, et jamais notre joie ni notre tristesse ne sont à leur place. Ne craignez point, ma fille, que j'abuse de mes mains; je n'écris qu'à vous, et même je ne puis aller bien loin. Voilà mon petit secrétaire.

Je me sers de ce lavage de M. de Lorme; mais cette guérison va si lentement, que j'espère beaucoup plus au beau temps, dont nous sommes charmés, qu'à toutes les herbes du bonhomme. Du reste, je me porte si bien, que je suis résolue à partir samedi 21. Nous avons mille affaires à Paris; celle du Mirepoix n'attend plus que nous. Je ne veux point retourner sur tout ce que j'ai souffert pendant mon grand mal; il me semble qu'il est impossible de sentir de plus vives douleurs. Je tâchais d'avoir de la patience, et je voulais mettre à profit une si bonne pénitence; mais, malgré moi, je criais souvent de toute ma force. N'en parlons plus, ma fille, je me porte très-bien, et ma timidité présente doit vous répondre de ma sagesse à venir. Vous ririez bien de me voir une poule mouillée, comme je suis, regardant à ma montre, et trouvant que quatre heures et demie c'est une heure indue. Je suis plus étonnée qu'une autre de la santé du petit enfant; car je me fie fort à vos supputations, et je trouve vos réponses fort plaisantes; mais enfin ce sera donc

un miracle si nous conservons cet enfant. Tout ce que vous dites de M. de Vardes est admirable ; je comprends bien qu'il craigne vos épigrammes : c'est trop d'avoir contre lui vous et sa conscience. Je crois que l'affaire du *frater* se finira comme nous le pouvons souhaiter. Il montera à l'enseigne pour onze mille francs : il ne saurait mieux faire, et il trouvera toujours M. de Viriville tout prêt à monter à cette place, quand il en sera las.

J'ai senti le chagrin du chevalier (*de Grignan*), et par toutes les raisons que vous me mandez, je croyais qu'on dût le contenter. M. le duc de Sault[1], après une longue conversation avec Sa Majesté, a quitté le service, et il suivra le roi comme volontaire : vous voyez qu'il y a plusieurs mécontents. Je voudrais bien que vous n'eussiez pas laissé refroidir la réponse de la bonne princesse ; vous m'eussiez fait un vrai plaisir d'entrer un peu vite dans toute la reconnaissance que je lui dois : je sais bien que vous êtes en couche ; je fais valoir cette raison, qui est bonne. Je suis ravie que vous vous portiez bien, et que vous soyez grasse, c'est-à-dire belle. Je pris hier de la poudre de M. de Lorme ; c'est un remède admirable. Il a raison de le nommer le bon pain, car il fait précisément tout ce que l'on peut souhaiter, et n'échauffe point du tout ; m'y voilà accoutumée : je crois que cette dernière prise achèvera de me guérir. Je vous embrasse, ma très-chère, et le Comte et les *Pichons* ; Dieu vous conserve tous dans *la parfaite*. Enfin il y a neuf semaines que je n'ai point de mains ; on ne saigne point en ce pays, aux rhumatismes. Dieu donne le froid selon la robe. De tous les maux que je pouvais avoir, j'ai eu précisément le moins périlleux, mais le plus douloureux, et le plus propre à corriger mon insolence, et à me faire une poule mouillée ; car les douleurs me feraient courir cent lieues pour les éviter. Et vous, ma chère enfant, qui en avez tant souffert, et

[1] Depuis duc de Lesdiguières.

avec tant de courage, votre âme est bien plus ferme que la mienne; je désire qu'elle soit longtemps unie avec votre beau corps, et je vous aime avec une tendresse que vous ne sauriez comprendre : je suis ravie de celle qu'il me semble que vous avez pour moi.

474. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 18 mars 1676.

Je ne veux point forcer ma main, et le petit secrétaire vient à mon secours.

Je vous apprendrai donc que, ne sachant plus que faire pour mes mains, Dieu m'a envoyé Villebrune, qui est très-bon médecin; il m'a conseillé de les faire suer à la fumée de beaucoup d'herbes fines. Je suis assurée que ce remède est le meilleur, et que cette transpiration est la plus salutaire. Je ne partirai que mardi, à cause de l'équinoxe, que Villebrune m'a dit qu'il fallait laisser passer ici; il m'a donné cent exemples; enfin je n'ai que Villebrune dans la tête. Je crois que la bonne princesse s'en va voir MADAME sur la mort de M. de Valois[1]. L'affaire de mon fils n'est point encore finie.

Le mariage de M. de Lorges me paraît admirable[2]; j'aime le bon goût du beau-père. Mais que dites-vous de madame de La Baume, qui oblige le roi d'envoyer un exempt prendre mademoiselle de La Tivolière d'entre les mains de père et mère, pour la mettre à Lyon chez une de ses belles-sœurs? On ne doute point qu'en s'y prenant de cette manière elle n'en fasse le mariage avec son fils[3]. J'avoue que

[1] Louis d'Orléans, duc de Valois, mort à trois ans.

[2] Il épousait Geneviève de Frémont, fille de Nicolas de Frémont, seigneur d'Auneuil, etc., garde du trésor royal. (M.)

[3] Camille de La Baume d'Hostun, comte de Tallard, depuis maréchal de France et duc d'Hostun, épousa, par contrat du 28 décembre 1677, Marie-Catherine de Grolée de Viriville-La-Tivolière, comme l'avait prévu madame de Sévigné. (P.)

voilà une mère à qui toutes les autres doivent céder. Cela est un peu ridicule de vous dire les nouvelles de Lyon ; mais je voulais vous parler de cette affaire. Je n'ai point eu l'oraison funèbre de Fléchier ; est-il possible qu'il puisse contester à M. de Tulle? Je dirais là-dessus un vers du Tasse, si je m'en souvenais. Adieu, ma très-chère ; le beau temps continue. Je regretterais les Rochers, si je n'étais poule mouillée ; mais puisque je crains le serein, et qu'il faudrait passer toutes les belles soirées dans ma chambre, les longs jours me feraient mourir d'ennui, et je m'en vais. Il faut une grande santé pour soutenir la solitude et la campagne : quand je l'avais, je ne craignais rien.

Je suis bien lasse de cette chienne d'écriture ; et sans que vous croiriez mes mains plus malades, je ne vous écrirais plus que je ne fusse guérie. Cette longueur est toute propre à mortifier une créature qui, comme vous savez, ne connaît quasi pas cette belle vertu de patience ; mais il faut bien se soumettre quant Dieu le veut. C'est bien employé, j'étais insolente ; je reconnais de bonne foi que je ne suis pas la plus forte. Excusez, ma fille, si je parle toujours de moi et de ma maladie ; je vous promets qu'à Paris je serai de meilleure compagnie : c'est encore une de mes raisons d'y aller, pour désemplir un peu ma tête de moi, et de mes maux passés. Les Rochers sont tout propres à les conserver dans la mémoire, quoiqu'il y fasse très-beau ; mais je veux espérer de vous voir quelque jour dans ce *nido paterno*.

475. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 22 mars 1676.

Je me porte très-bien ; mais pour mes mains, il n'y a ni rime ni raison. Je me sers donc de la petite personne pour la dernière fois : c'est la plus aimable enfant du monde ; je ne sais ce que j'aurais fait sans elle. Elle me

lit très-bien ce que je veux; elle écrit comme vous voyez: elle m'aime; elle est complaisante; elle sait me parler de madame de Grignan; enfin, je vous prie de l'aimer sur ma parole.

LA PETITE PERSONNE.

Je serais trop heureuse, Madame, si cela était : je crois que vous enviez bien le bonheur que j'ai d'être auprès de madame votre mère. Elle a voulu que j'aie écrit tout le bien de moi que vous voyez : j'en suis assez honteuse, et très-affligée en même temps de son départ.

MADAME DE SÉVIGNÉ *continue.*

La petite fille a voulu discourir, et je reviens à vous, ma chère enfant, pour vous dire que hormis mes mains, dont je n'espère la guérison que quand il fera chaud, vous ne devez pas perdre encore l'idée que vous avez de moi. Mon visage n'est point changé; mon esprit et mon humeur ne le sont guère. Je suis maigre, et j'en suis bien aise; je marche, et je prends l'air avec plaisir; et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tourner toute seule dans mon lit; mais je ne laisse pas de dormir. Je vous avoue bien que c'est une incommodité, et je la sens un peu. Mais enfin, ma fille, il faut souffrir ce qu'il plaît à Dieu, et trouver encore que je suis bien heureuse d'en être sortie, car vous savez quelle bête c'est qu'un rhumatisme. Quant à la question que vous me faites, je vous dirai le vers de Médée :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Je suis persuadée qu'ils sont faits; et l'on dit que je vais reprendre le fil de ma belle santé. Je le souhaite pour l'amour de vous, ma très-chère, puisque vous l'aimez

tant; je ne serai pas trop fâchée aussi de vous plaire en cette occasion. La bonne princesse est venue me voir aujourd'hui; elle m'a demandé si j'avais eu de vos nouvelles. J'aurais bien voulu lui présenter une réponse de votre part. L'oisiveté de la campagne rend attentive à ces sortes de choses. J'ai rougi de ma pensée; elle en a rougi aussi. Je voudrais qu'à cause de l'amitié que vous avez pour moi vous eussiez payé plus tôt cette dette. La princesse s'en va mercredi, à cause de la mort de M. de Valois; et moi je pars mardi pour coucher à Laval. Je ne vous écrirai point mercredi; n'en soyez point en peine. Je vous écrirai de Malicorne, où je me reposerai deux jours. Je commence déjà à regretter mon petit secrétaire. Vous voilà assez bien instruite de ma santé; je vous conjure de n'en être plus en peine, et de songer à la vôtre. Vous qui prêchez si bien les autres, deviez-vous faire mal à vos petits yeux à force d'écrire? La maladie de Montgobert en est cause; je lui souhaite une bonne santé, et je sens le chagrin que vous devez avoir de l'état où elle est. Je suis ravie que le petit enfant se porte bien: Villebrune dit qu'il vivra fort bien à huit mois, c'est-à-dire huit lunes passées.

Vous croyez que nous avons ici un mauvais temps: nous avons le temps de Provence; mais ce qui m'étonne, c'est que vous ayez le temps de Bretagne. Je jugeais que vous l'aviez cent fois plus beau, comme vous croyiez que nous l'avions cent fois plus vilain. J'ai bien profité de cette belle saison, dans la pensée que nous aurions l'hiver dans le mois d'avril et de mai, de sorte que c'est l'hiver que je m'en vais passer à Paris. Au reste, si vous m'aviez vue faire la malade et la délicate dans ma robe de chambre, dans ma grande chaise avec des oreillers, et coiffée de nuit, de bonne foi vous ne reconnaîtriez pas cette personne qui se coiffait en toupet, qui mettait son busc entre sa chair et sa chemise, et qui ne s'asseyait que sur la pointe des siéges pliants: voilà sur quoi je suis changée.

J'oubliais de vous dire que notre oncle de Sévigné est mort [1]. Madame de La Fayette commence présentement à hériter de sa mère. M. du Plessis-Guénégaud est mort aussi ; vous savez ce qu'il faut faire à sa femme.

Corbinelli dit que je n'ai point d'esprit quand je dicte ; et sur cela il ne m'écrit plus. Je crois qu'il a raison : je trouve mon style lâche ; mais soyez plus généreuse, ma fille, et continuez à me consoler de vos aimables lettres. Je vous prie de compter les lunes pendant votre grossesse ; si vous êtes accouchée un jour seulement sur la neuvième, le petit vivra ; sinon, n'attendez point un prodige. Je pars mardi, les chemins sont comme en été, mais nous avons une bise qui tue mes mains. Il me faut du chaud, les sueurs ne font rien ; je me porte très-bien du reste ; et c'est une chose plaisante de voir une femme avec un très-bon visage, que l'on fait manger comme un enfant : on s'accoutume aux incommodités. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer ; je ne vous dis point de quelle manière vous possédez mon cœur, ni par combien de liens je suis attachée à vous. J'ai senti notre séparation pendant mon mal ; je pensais souvent que ce m'eût été une grande consolation de vous avoir. J'ai donné ordre pour trouver de vos lettres à Malicorne. J'embrasse le Comte, c'est-à-dire je le prie de m'embrasser. Je suis entièrement à vous, et le bon abbé aussi, qui compte et calcule depuis le matin jusqu'au soir, sans rien amasser, tant cette province a été dégraissée.

476. — A LA MÊME.

A Laval, mardi 24 mars 1676.

Et pourquoi, ma chère fille, ne vous écrirais-je pas aujourd'hui, puisque je le puis ? Je suis partie ce matin des

[1] Renaud de Sévigné, mort à Port-Royal, le 16 mars 1676 *Voyez* le *Necrologe de Port-Royal*, page 113. (P.)

Rochers par un chaud et un temps charmant; le printemps est ouvert dans nos bois. La petite fille a été enlevée dès le grand matin, pour éviter les grands éclats de sa douleur : ce sont des cris d'enfant qui sont si naturels, qu'ils en font pitié; peut-être que dans ce moment elle danse, mais depuis deux jours elle fondait : elle n'a pas appris de moi à se gouverner. Il n'appartient qu'à vous, ma très-chère, d'avoir de la tendresse et du courage. Je me suis fort bien portée et comportée par les chemins. La contrainte offense un peu mes genoux; mais en marchant cela se passe. Mes mains sont toujours malades; il me semble que le chaud les va guérir. Ce sera une grande joie pour moi; il y a bien des choses dont j'ai une extrême envie de reprendre l'usage. J'admire comme on s'accoutume aux maux et aux incommodités. Qui m'aurait fait voir tout d'une vue tout ce que j'ai souffert, je n'aurais jamais cru y résister, et jour à jour me voilà. Le *bien bon* se porte bien. Je vous écrirai de Malicorne, où je trouverai vos lettres. Comptez, je vous prie, les lunes de votre grossesse : c'est une ressource pour espérer la vie du petit garçon. J'embrasse le Comte; et vous, ma chère enfant, que ne vous dirais-je point si je vous disais tout ce que je pense et tout ce que je sens de tendresse pour vous!

477. — A LA MÊME.

A Malicorne, samedi 28 mars 1676.

C'est une grande joie pour moi que de rencontrer en chemin faisant deux de vos lettres, qui me font toujours voir de plus en plus votre amitié et vos soins pour ma santé. Votre consultation en est une marque, et me paraît une chose naturelle, quand on aime la vie de quelqu'un. En récompense je vous avertis que, sans miracle, le petit Adhémar vivra fort bien cent ans. Vous me marquez le 15 juin : nous avons supputé les lunes jusqu'au 11 février; il est de

deux jours dans la neuvième. C'est assez. Au reste, le changement d'air et la continuation du beau temps m'ont fait un bien admirable. Si je pouvais être ici huit jours, madame de Lavardin et ses soins achèveraient de me guérir; mais j'ai mille affaires à Paris, et pour vous, et pour mon fils. Admirez ce contre-coup : le mariage de Tallard empêche Viriville d'acheter le guidon ; voilà nos mesures rompues. Ne trouvez-vous point cela plaisant, c'est-à-dire cruel? Madame de La Baume frappe de loin [1].

Si je vais à Bourbon, et que vous y veniez, ce sera ma véritable santé ; et pour cet hiver, l'espérance de vous avoir me donne la vie. Madame de Lavardin trouve l'*Altesse* de madame de Tarente sans conséquence et sans difficulté pour cette fois, et ne trouve point de comparaison entre madame de Vaudemont, votre amie, très-loin de toute souveraineté, et la princesse Émilie de Hesse, qui en sort tout droit; car depuis son veuvage on ne lui conteste plus. Enfin je ne crois point vous avoir commise, après les exemples que j'ai vus. Votre chanson est trop plaisante : je condamne votre plume d'aller à Rome; car pour ce qu'elle a fait, je le sauve du feu. Je vais achever avec une autre main que la mienne.

En arrivant ici, madame de Lavardin me parla de l'oraison funèbre de Fléchier ; nous la fîmes lire, et je demande mille et mille pardons à M. de Tulle, mais il me parut que celle-ci était au-dessus de la sienne. Je la trouve plus également belle partout ; je l'écoutai avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût possible de trouver encore de nouvelles manières de dire les mêmes choses : en un mot, j'en fus charmée. Nous avons été bien aises d'apprendre par vous les nouvelles de Messine ; vous nous avez paru *original*, à cause du voisinage. Quelle rage aux Messinois d'avoir tant d'aversion pour les pauvres Français, qui sont si aimables et si jolis [2] ! Mandez-moi toujours toutes vos his-

[1] *Voyez* la lettre de Bussy, 29 juillet 1668.

[2] Messine n'ayant été livrée à la France que par une faction, en 1678,

toires tragiques, et ne nous mettons point dans la tête de craindre le contre-temps de nos raisonnements : c'est un mal que l'éloignement cause, et à quoi il faut se résoudre tout simplement; car si nous voulions nous contraindre là-dessus, nous ne nous écririons plus rien. Si vous ne recevez point de mes lettres le prochain ordinaire, n'en soyez point en peine : je doute que je puisse vous écrire qu'à Paris, où je compte arriver vendredi; *bon jour bon œuvre*. Voici un étrange carême pour moi. Madame de Lavardin vous écrit un billet, dont je ferai tenir la réponse plus naturellement que celle de Bussy. Le chemin que vous prenez tous deux pour vous écrire est fort plaisant[1]. Vous savez bien que M. de Coëtquen est arrivé à Paris en même temps que M. de Chaulnes; leur haine et les mémoires qu'a donnés Coëtquen feraient une fort belle scène, si le roi les voulait entendre tous deux. On me mande aussi que M. de Rohan a quitté le service, pour n'avoir pas été fait brigadier : vous verrez que la mode des volontaires reviendra. Adieu, ma chère Comtesse; en voilà assez pour aujourd'hui.

478. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 8 avril 1676.

Je suis mortifiée et triste de ne pouvoir vous écrire tout ce que je voudrais; je commence à souffrir cet ennui avec impatience. Je me porte du reste très-bien : le changement d'air me fait des miracles; mais mes mains ne veulent point encore prendre part à cette guérison. J'ai vu tous nos amis et amies. Je garde ma chambre, et je suivrai vos conseils : je mettrai désormais ma santé et mes promenades devant

les Français se virent forcés de l'abandonner, et la ville repassa sous la domination des Espagnols, qui se livrèrent aux vengeances les plus atroces.

[1] Ces lettres passaient de Bourgogne à Paris, de Paris en Bretagne, de Bretagne en Provence, etc. (A. G.)

toutes choses. Le chevalier (*de Grignan*) cause fort bien avec moi jusqu'à onze heures; c'est un aimable garçon. J'ai obtenu de sa modestie de me parler de sa campagne, et nous avons repleuré M. de Turenne. Le maréchal de Lorges n'est-il point trop heureux? les dignités, les grands biens et une très-jolie femme. On l'a élevée comme devant être un jour une grande dame. La fortune est jolie; mais je ne puis lui pardonner les rudesses qu'elle a pour nous tous.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

J'arrive, Madame, et je veux soulager cette main tremblotante; elle reprendra la plume quand il lui plaira : elle veut vous dire une folie de M. d'Armagnac[1]. Il était question de la dispute des princes et des ducs pour la Cène. Voici comme le roi l'a réglée : immédiatement après les princes du sang, M. de Vermandois a passé, et puis toutes les dames, et puis M. de Vendôme et quelques ducs, les autres ducs et les princes lorrains ayant eu la permission de s'en dispenser. Là-dessus, M. d'Armagnac ayant voulu reparler au roi sur cette disposition, le roi lui fit comprendre qu'il le voulait ainsi. M. d'Armagnac lui dit : *Sire, le charbonnier est maître à sa maison*. On a trouvé cela fort plaisant; nous le trouvons aussi, et vous le trouverez comme nous.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je n'aime point à avoir des secrétaires qui aient plus d'esprit que moi : ils font les entendus, je n'ose leur faire écrire toutes mes sottises; la petite fille m'était bien meilleure. J'ai toujours dessein d'aller à Bourbon; j'admire le plaisir qu'on prend à m'en détourner, sans savoir pourquoi, malgré l'avis de tous les médecins.

[1] Grand-écuyer de France et frère aîné du chevalier de Lorraine.

Je causais hier avec d'Hacqueville sur ce que vous me dites que vous viendrez m'y voir. Je ne vous dis point si je le désire, ni combien je regrette ma vie; je me plains douloureusement de la passer sans vous. Il semble qu'on en ait une autre, où l'on réserve de se voir et de jouir de sa tendresse; et cependant, c'est notre tout que notre présent, et nous le dissipons; et l'on trouve la mort. Je suis touchée de cette pensée. Vous jugez bien que je ne désire donc que d'être avec vous; cependant nous trouvâmes qu'il fallait vous mander que vous prissiez un peu vos mesures chez vous. Si la dépense de ce voyage empêchait celui de cet hiver, je ne le voudrais pas, et j'aimerais mieux vous voir plus longtemps; car je n'espère point d'aller à Grignan, quelque envie que j'en aie. Le bon abbé n'y veut point aller; il a mille affaires ici, et craint le climat. Or, je n'ai pas trouvé dans mon traité de l'ingratitude, qu'il me fût permis de le quitter dans l'âge où il est; et comme je ne puis douter que cette séparation ne lui arrachât le cœur et l'âme, mes remords ne me donneraient aucun repos s'il mourait dans cette absence. Ce serait donc pour trois semaines que nous nous ôterions le moyen de nous voir plus longtemps. Démêlez cela dans votre esprit, et suivant vos desseins, et suivant vos affaires; mais songez qu'en quelque temps que ce soit, vous devez à mon amitié et à l'état où j'ai été la sensible consolation de vous voir. Si vous vouliez revenir ici avec moi de Bourbon, cela serait admirable : nous passerions notre automne ici ou à Livry; et cet hiver M. de Grignan viendrait nous voir et vous reprendre. Voilà qui serait le plus aisé, le plus naturel et le plus désirable pour moi; car enfin vous devez me donner un peu de votre temps pour l'agrément et le soutien de ma vie. Rangez tout cela dans votre tête, ma chère enfant : il n'y a point de temps à perdre; je partirai pour Bourbon ou pour Vichy dans le mois qui vient.

Vous voulez que je vous parle de ma santé; elle est très-

bonne, hormis mes mains et mes genoux, où je sens quelques douleurs. Je dors bien, je mange bien, mais avec retenue; on ne me veille plus : j'appelle, on me donne ce que je demande. On me tourne, et je m'endors. Je commence à manger de la main gauche; c'était une chose ridicule de me voir *imboccar da i sergenti*; et pour écrire, vous voyez où j'en suis maintenant[1]. Voilà ce qui me met au désespoir, car c'est une peine incroyable pour moi de ne pouvoir causer avec vous; c'est m'ôter une satisfaction que rien ne peut réparer. On me dit mille biens de Vichy, et je crois que je l'aimerai mieux que Bourbon, par deux raisons : l'une, qu'on dit que madame de Montespan va à Bourbon; et l'autre, que Vichy est plus près de vous; en sorte que si vous y veniez, vous auriez moins de peine, et que si le *bien bon* changeait d'avis, nous serions plus près de Grignan. Enfin, ma très-chère, je reçois dans mon cœur la douce espérance de vous voir. C'est à vous à disposer de la manière, et surtout que ce ne soit pas pour quinze jours; car ce serait trop de peine et trop de regret pour si peu de temps. Vous vous moquez de Villebrune; il ne m'a pourtant rien conseillé que l'on ne me conseille ici. Je m'en vais faire suer mes mains; et pour l'équinoxe, si vous saviez l'émotion qui arrive quand ce grand mouvement se fait, vous reviendriez de vos erreurs. Le *frater* s'en ira bientôt à sa brigade, et de là à *matines*[2]. Il y a six jours que je suis dans ma chambre à faire l'entendue, à me reposer. Je reçois tout le monde; il m'est venu des Soubise, des Sully, à cause de vous. Je vous remercie de me parler des *Pichons*; où le petit a-t-il pris cette timidité? J'ai peur que vous ne m'en accusiez; il me semble que vous m'en faites la mine. Je crois que cette humeur lui passera, et que vous ne serez

[1] Madame de Sévigné commençait à reprendre son écriture ordinaire, mais d'une main encore mal assurée. (P.)

[2] C'est pour dire que M. de Sévigné s'arrêtait volontiers, en allant et en revenant, chez une abbesse de sa connaissance. (P.)

point obligée de le mettre dans un froc. On ne parle point du tout d'envoyer M. de Vendôme en Provence. Votre résidence mériterait bien qu'on vous consolât d'une dignité : toutes vos raisons sont admirables; mais ce n'est pas moi qui ne veux pas aller à Grignan.

Le chevalier de Mirabeau [1] a conté ici de quelle manière vous avez été touchée de mon mal, et comme, en six heures de chagrin, votre visage devint méconnaissable : vous pouvez penser, ma très-chère, combien je suis touchée de ces marques naturelles et incontestables de votre tendresse; mais, en vérité, j'ai eu peur pour votre santé, et je crains qu'une si grande émotion n'ait contribué à votre accouchement : je vous connais, vos inquiétudes m'en donnent beaucoup.

J'ai vu ici la duchesse de Sault; elle est d'une taille parfaite et d'une gaillardise qui fait voir qu'elle a passé sa jeunesse à l'église avec sa mère : ce sont des jeux de mains et des gaietés incroyables. Elle s'en va en Dauphiné; elle me parle fort de vous. Son mari est triste; mais on croit que c'est d'avoir quitté le service. On dit, et il le voit peut-être, qu'il ne devait point faire son capital d'être lieutenant général un an plus tôt ou plus tard. Je ne fais qu'effleurer tous les chapitres et j'étrangle toutes mes pensées, à cause de ma pauvre main. La princesse (*de Tarente*) arrive ici dans deux jours; elle y recevra votre lettre, que javais envoyée à Vitré. Ne pensez plus à cette bagatelle; elle n'est plus en lieu d'y faire des méditations comme aux Rochers; je comprends vos raisons. MADAME l'a mandée avec tendresse, comme sa bonne tante. M. de Vendôme dit au roi, il y a huit jours : « Sire, j'espère qu'après la « campagne, Votre Majesté me permettra d'aller dans le « gouvernement qu'elle m'a fait l'honneur de me donner. « Monsieur, *lui dit le roi*, quand vous saurez bien gouver-

[1] François de Riquetti. C'est à cette famille qu'appartient le Riquetti de Mirabeau qui joue un si grand rôle dans l'histoire de notre révolution.

« ner vos affaires, je vous donnerai le soin des miennes. » Et cela finit tout court. Adieu, ma très-chère enfant; je reprends dix fois ma plume; ne craignez point que je me fasse mal à la main.

479. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 10 avril 1676.

Plus j'y pense, ma fille, et plus je trouve que je ne veux point vous voir pour quinze jours. Si vous venez à Vichy ou à Bourbon, il faut que ce soit pour venir ici avec moi : nous y passerons le reste de l'été et l'automne ; vous me gouvernerez, vous me consolerez ; et M. de Grignan vous viendra voir cet hiver, et fera de vous à son tour tout ce qu'il trouvera à propos. Voilà comme on fait une visite à une mère que l'on aime, voilà le temps que l'on lui donne, voilà comme on la console d'avoir été bien malade, et d'avoir encore mille incommodités, et d'avoir perdu la jolie chimère de se croire immortelle [1]; elle commence présentement à se douter de quelque chose, et se trouve humiliée jusqu'au point d'imaginer qu'elle pourrait bien un jour passer dans la barque comme les autres, et que Caron ne fait point de grâce. Enfin, au lieu de ce voyage de Bretagne, que vous aviez une si grande envie de faire, je vous propose et vous demande celui-ci.

Mon fils s'en va ; j'en suis triste, et je sens cette séparation. On ne voit à Paris que des équipages qui partent [2]. Les cris sur la disette d'argent sont encore plus vifs qu'à l'ordinaire; mais il ne demeurera personne, non plus que les années passées. Le chevalier est parti sans vouloir me dire adieu; il m'a épargné un serrement de cœur, car je l'aime sincèrement. Vous voyez que mon écriture prend sa

[1] C'était la première maladie de madame de Sévigné.

[2] Un congrès avait été assemblé à Nimègue en juillet 1675; depuis un an on y traitait de la paix, qui n'en était pas plus avancée. (A. G.)

forme ordinaire : toute la guérison de main se renferme dans l'écriture ; elle sait bien que je la quitterai volontiers du reste d'ici à quelque temps. Je ne puis rien porter ; une cuiller me paraît la machine du monde, et je suis encore assujettie à toutes les dépendances les plus fâcheuses et les plus humiliantes que vous puissiez vous imaginer ; mais je ne me plains de rien, puisque je vous écris. La duchesse de Sault me vient voir comme une de mes anciennes amies ; je lui plais. Elle vint la seconde fois avec madame de Brissac : quel contraste ! Il faudrait des volumes pour vous conter les propos de cette dernière. Madame de Sault vous plairait et vous plaira. Je garde ma chambre très-fidèlement, et j'ai remis mes pâques à dimanche, afin d'avoir dix jours entiers à me reposer. Madame de Coulanges apporte au coin de mon feu les restes de sa petite maladie : je lui portai hier mon mal de genou et mes pantoufles. On y envoya ceux qui me cherchaient : ce fut des Schomberg, des Senneterre, des Cœuvres, et mademoiselle de Méri, que je n'avais point encore vue. Elle est, à ce qu'on dit, très-bien logée ; j'ai fort envie de la voir dans son *château*. Ma main veut se reposer, je lui dois bien cette complaisance pour celle qu'elle a pour moi.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je vais partir de cette ville,
Je m'en vais mercredi tout droit à Charleville,
Malgré le chagrin qui m'attend.

Je n'ai pas jugé à propos d'achever la parodie de ce couplet, parce que voilà toute mon histoire dite en trois vers. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai de voir ma mère en l'état où elle est ; je pense que vous serez aussi aise que je le suis quand vous la verrez à Bourbon, où je vous ordonne toujours de l'aller voir. Vous pourrez fort bien revenir ici avec elle, en attendant que M. de Grignan vous rapporte

votre lustre, et vous fasse reparaître comme *la gala del pueblo, la flor del abril*. Si vous suivez mon avis, vous serez bien plus heureuse que moi; vous verrez ma mère sans avoir le chagrin d'être obligée de la quitter dans deux ou trois jours: c'est un chagrin pour moi, qui est accompagné de plusieurs autres que vous devinez sans peine. Enfin, me revoilà guidon, guidon éternel, guidon à barbe grise. Ce qui me console, c'est qu'on a beau dire, toutes choses de ce monde prennent fin, et qu'il n'y a pas d'apparence que celle-là seule soit exceptée de la loi générale. Adieu, ma belle petite sœur; souhaitez-moi un heureux voyage: je crains bien que l'âme intéressée de M. de Grignan ne vous en empêche; cependant, je compte comme si tous deux aviez quelque envie de me revoir.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Adieu, ma chère bonne; j'embrasse ce Comte et le conjure d'entrer dans mes intérêts et dans les sentiments de ma tendresse.

480. — AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

A Paris, ce 10 avril 1676.

Enfin me voilà de retour à la bonne ville, mon pauvre cousin. Je vous écris avec une main encore enflée de mon rhumatisme; et comme c'est avec beaucoup de peine, je finirai promptement. J'embrasse mille fois ma nièce, et je la remercie de son amitié et de ses soins. Voilà une lettre de ma fille, qui m'est venue en Bretagne; que dites-vous de tout le chemin qu'elle a fait?

481. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

A Grignan, ce 15 mars 1676.

On est bien moins de temps à recevoir des réponses de Québec, que vous ne serez à recevoir celle-ci; mais je serai entièrement justifiée auprès de vous, si vous voulez bien ajouter à tout le chemin qu'elle va faire l'incident d'un accouchement qui s'est placé mal à propos entre votre lettre et celle-ci. En lisant la supputation que vous me faisiez sur les couches de madame votre fille, il me prit une si violente envie d'accoucher, que toute la supputation que je faisais de n'être qu'à huit mois ne fut pas capable de m'en empêcher. Si j'avais su que vos lettres eussent eu la même vertu que les reliques de sainte Marguerite, je vous aurais prié de différer d'un mois la joie que j'ai eue d'en recevoir; mais après avoir fait l'expérience du bonheur que j'ai eu d'être heureusement délivrée d'un fils, qui vit contre les règles de la médecine, vous pouvez m'écrire en tout temps, et je croirai toujours vos lettres la bénédiction d'une maison. Avec cette certitude, vous jugez bien que je suis tranquille sur l'état où est madame de Coligny. Je vous supplie, mon cher cousin, de lui faire tous mes compliments, et de recevoir les miens très-sérieux, et mille remerciements de votre souvenir. Je crois que vous aurez été fâché de la cruelle maladie dont ma mère a été tourmentée deux mois durant. Autrefois vous étiez faible quand elle se faisait saigner; n'aurez-vous point crié de ses douleurs? M. de Grignan vous assure de ses très-humbles services.

482. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 avril 1676.

Je vous allais écrire quand j'ai reçu votre billet du 10 de

ce mois, ma chère cousine, et je vous allais demander de vos nouvelles, sur lesquelles la maréchale de Clérambault m'avait donné de l'inquiétude par une lettre qu'elle avait écrite à Jeannin. Elle lui mandait que vous ne vous aidiez pas de vos mains : cependant en voici déjà une qui recommence ses fonctions, dont je me réjouis, parce que je crois qu'après la belle Comtesse j'y ai plus d'intérêt que personne. Je vous souhaite une parfaite santé de corps et d'esprit jusqu'à cent ans, ma chère cousine, mais au moins je vous souhaite la tête et les mains comme Dieu vous les a faites. J'en ai presque autant de besoin que vous, j'entends de votre tête et de vos mains. Votre nièce se porte fort bien ; elle a la mine d'accoucher heureusement. Nous parlons souvent de vous comme les meilleurs amis que vous ayez au monde, et comme les gens qui vous estiment le plus. Je suis fort aise que la belle *Madelonne* se porte bien de son accouchement à huit mois, et que son enfant vive. Comme elle s'est tirée de pair d'avec les autres femmes, par son mérite, elle s'en veut tirer par toutes ses actions.

483. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 15 avril 1676.

Je suis bien triste, ma mignonne : le pauvre petit compère vient de partir. Il a tellement les petites vertus qui font l'agrément de la société, que quand je ne le regretterais que comme mon voisin, j'en serais fâchée. Il m'a priée mille fois de vous embrasser et de vous dire qu'il a oublié de vous parler de l'histoire de votre Protée, tantôt galérien et tantôt capucin ; elle l'a fort réjoui. Voila Beaulieu[1] qui vient de le voir monter gaiement en carrosse avec Broglie et deux autres ; il n'a point voulu le quitter

[1] Valet de chambre de madame de Sévigné. (P.)

qu'il ne *l'ait vu pendu*[1], comme madame de....., pour son mari. On croit que le siége de Cambray va se faire ; c'est un si étrange morceau, qu'on croit que nous y avons de l'intelligence. Si nous perdons Philisbourg, il sera difficile que rien puisse réparer cette brèche : *vederemo*. Cependant l'on raisonne, et l'on fait les almanachs[2] que je finis par dire, *l'étoile du roi sur tout*. Enfin, le maréchal de Bellefonds a coupé le fil qui l'attachait encore ici ; Sanguin a sa charge[3] pour cinq cent cinquante mille livres, un brevet de retenue de trois cent cinquante mille. Voilà un grand établissement, et un cordon bleu assuré[4]. M. de Pomponne m'est venu voir très-cordialement; toutes vos amies ont fait des merveilles. Je ne sors point, il fait un vent qui empêche la guérison de mes mains ; elles écrivent pourtant mieux, comme vous voyez. Je me tourne la nuit sur le côté gauche; je mange de la main gauche. Voilà bien du gauche. Mon visage n'est quasi pas changé ; vous trouveriez fort aisément que vous avez vu *ce chien de visage-là quelque part* : c'est que je n'ai point été saignée, et que je n'ai qu'à me guérir de mon mal, et non pas des remèdes.

J'irai à Vichy ; on me dégoûte de Bourbon, à cause de l'air. La maréchale d'Estrées veut que j'aille à Vichy ; c'est un pays délicieux. Je vous ai mandé sur cela tout ce que j'ai pensé : ou venir ici avec moi, ou rien ; car quinze jours ne feraient que doubler mes maux, par la vue de la séparation. Ce serait une peine et une dépense ridicules. Vous savez comme mon cœur est pour vous, et si j'aime à vous voir : c'est à vous à prendre vos mesures. Je voudrais que vous eussiez déjà conclu le marché de votre terre, puisque

[1] Allusion au rôle de Martine, dans *le Médecin malgré lui*, acte I.I, sc IX.
[2] A cette époque ce mot était pris dans le sens de *pronostic;* il n'est plus d'usage.
[3] De premier maître d'hôtel du roi. (P.)
[4] M. de Sanguin ne fut point chevalier des ordres de la promotion de 1688 ; mais le marquis de Livry, son fils, premier maître d'hôtel du roi, fut compris dans celle de 1724. (P.

cela vous est bon. M. de Pomponne me dit qu'il venait d'en faire un marquisat : je l'ai prié de vous faire ducs ; il m'assura de sa diligence à dresser les lettres, et même de la joie qu'il en aurait. Voilà déjà une assez grande avance. Je suis ravie de la santé des *Pichons*. Le *petit petit*, c'est-à-dire, le *gros gros*, est un enfant admirable ; je l'aime trop d'avoir voulu vivre contre vent et marée. Je ne puis oublier la *petite*[1] ; je crois que vous réglerez de la mettre à Sainte-Marie, selon les résolutions que vous prendrez pour cet été ; c'est cela qui décide. Vous me paraissez bien pleinement satisfaite des dévotions de la semaine sainte et du jubilé : vous avez été en retraite dans votre château. Pour moi, ma chère, je n'ai rien senti que par mes pensées, nul objet n'a frappé mes sens, et j'ai mangé de la viande jusqu'au vendredi saint ; j'avais seulement la consolation d'être fort loin de toute occasion de pécher. J'ai dit à La Mousse votre souvenir ; il vous conseille de faire vos choux gras vous-même de cet homme à qui vous trouvez de l'esprit. Adieu, ma chère enfant.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

J'arrive toujours fort à propos pour soulager cette pauvre main. Elle voulait encore vous dire qu'elle a vu la bonne princesse de Tarente, qui est si dissipée et si étourdie de Paris, que je n'ai pas osé seulement lui parler de votre réponse. Nous regrettâmes ensemble la tranquillité de nos Rochers. Je me lasse d'être secrétaire, je veux vous entretenir un moment.

Madame votre mère vous parle fort succinctement des projets de Cambray : voici ce que les politiques disent. Il est de fait que toutes nos troupes sont : les unes à l'entour de Cambray, les autres sous Ypres ; les autres vers Bruxel-

[1] Marie-Blanche d'Adhémar, née le 15 novembre 1670. (P.)

les, où l'on a détaché Vaudrai pour l'incommoder. On a dessein de donner des jalousies, et de tenir les confédérés dans l'incertitude, afin de les empêcher de faire un gros d'armée d'une partie de leurs garnisons; on veut amuser le tapis. Ce que l'on trouve ici de plus beau, c'est d'envoyer un sécrétaire d'État (*Louvois*) assembler les troupes et porter les ordres partout. M. de Créqui est à Cambray, M. d'Humières est à Ypres; et pour tout le reste, le secret est uniquement dans la tête du roi. Le jour de son départ a été caché jusqu'à lundi, au sortir du conseil. M. de Lunebourg s'est déclaré contre nous, et donne aux Impériaux cinq à six mille hommes; les princes ses frères tiennent à peu, c'est-à-dire le duc d'Hanovre et l'évêque d'Osnabruck. Nous avions demandé l'infante de Bavière[1] pour M. le dauphin; mais sa mère étant morte[2], le roi d'Espagne la demanda aussi, et l'on croit qu'il l'aura, parce que le bonhomme Bavière veut épouser la veuve du roi de Pologne[3], sœur de l'empereur (*Léopold*). Si M. de Marseille avait paré ce coup-là, il aurait bien fait.

Le roi a voulu que le parlement députât M. Palluau, conseiller de la grand'chambre, pour se porter à Rocroi, où il doit interroger la Brinvilliers, parce qu'on ne veut pas attendre à le faire qu'elle soit ici, où toute la robe est alliée à cette pauvre scélérate[4]. On juge ici un homme de Savoie accusé d'avoir conspiré contre le duc de Savoie : il a accusé le marquis de Livourne, qui sollicite ici pour sa justification. Voilà tout ce que je puis dire sans politiquer, pour aujourd'hui, Madame, et seulement pour prendre occasion de vous protester que je suis votre serviteur.

[1] Marie-Anne-Victoire de Bavière, qui fut mariée en 1680 à Louis, dauphin de France. (P.)

[2] Henriette-Adélaïde de Savoie, morte le 18 mars 1676. (P.)

[3] Éléonore-Marie d'Autriche, veuve de Michel Viesnoviski. (P.)

[4] La marquise de Brinvilliers était fille du lieutenant civil d'Aubray, et tenait par son nom et celui de son mari à de très-bonnes familles. (G.)

484. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 avril 1676.

Il me semble que je n'écris pas trop mal, Dieu merci : du moins je vous réponds des premières lignes; car vous saurez que mes mains, c'est-à-dire ma main droite, ne veut entendre encore à nulle autre proposition qu'à celle de vous écrire; je l'en aime mieux. On lui présente une cuiller, point de nouvelle; elle tremblote et renverse tout; on lui demande encore d'autres certaines choses, elle refuse tout à plat, et croit que je lui suis encore trop obligée. Il est vrai que je ne lui demande plus rien; j'ai une patience admirable, et j'attends mon entière liberté du chaud et de Vichy. Depuis que je sais qu'on y prend la douche, qu'on s'y baigne, et que les eaux y sont aussi bonnes qu'à Bourbon, la beauté du pays et la pureté de l'air m'ont décidée, et je partirai tout le plus tôt que je pourrai. Je vous ai tant dit que je ne veux point de vous pour quinze jours, et que je ne puis aller à Grignan, que c'est à vous à régler tout le reste. Vous connaissez mon cœur, mais je ne dois pas le croire entièrement sur ce qu'il désire; vous connaissez mieux que moi les possibilités et les impossibilités présentes.

Le roi partit hier; on ne sait point précisément le siége qu'on va faire. J'ai vu M. de Pompomne; il me prie de vous faire bien des amitiés. Je fus chez mademoiselle de Méri, qui est très-bien et très-agréablement logée et meublée : on ne peut sortir de sa jolie chambre. Les Villars sont tristes de l'entière retraite du maréchal (*de Bellefonds* [1]). Je ne suis sortie encore que trois fois : n'est-ce pas comme vous voulez que je me gouverne? Mon activité est entièrement changée; demandez à Corbinelli, car le voilà.

[1] Il était neveu de madame de Villars.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

Il est vrai, Madame, qu'elle est actuellement comme nous la voulions; mais si bien changée, qu'elle ressemble plutôt à l'indolence qu'à l'activité, si ce n'est pourtant quand il est question de vous, et de ce qui vous regarde. L'un des meilleurs remèdes qu'on puisse lui donner est ce calme rafraîchissant; et elle conçoit déjà quelque goût pour la paresse. Pour moi, qui en fais ma souveraine passion, je m'en réjouis comme d'une chose qui sera bonne à madame votre mère. Elle m'interrompt pour me dicter trois ou quatre bons mots de madame Cornuel[1], qui firent faire à M. de Pomponne de ces éclats de rire que vous connaissez. Madame Cornuel voyait madame de Lionne avec de gros diamants aux oreilles, et en sa présence même elle dit : *Il me semble que les gros diamants sont du lard dans la souricière*[2].

Elle parlait l'autre jour des jeunes gens, et disait qu'*il lui semblait qu'elle était avec les morts, parce qu'ils sentaient mauvais et ne parlaient point.*

Troisième bon mot. On parlait de la comtesse de Fiesque; elle disait *que ce qui conservait sa beauté, c'est qu'elle était salée dans la folie.* Il y en a encore tant d'autres, qu'on ne finirait point, et qui sont dits avec tant de négligence et de chagrin, qu'ils en avaient plus de grâce et plus d'agrément. Vous savez peut-être bien que madame de Montespan partit hier à six heures du matin pour aller, ou à Clagny,

[1] « Elle écoutait avec une attention qui débrouillait toutes choses, et répondait encore plus aux pensées qu'aux paroles de ceux qui l'interrogeaient. Quand elle considérait un objet, elle en voyait tous les côtés, le fort et le faible, et l'exprimait en des termes vifs et concis, comme ces habiles dessinateurs qui, en trois ou quatre coups de crayon, font voir toute la perfection d'une figure. » (*Mélanges de Littérature* de Vigneul de Marville, tome Ier, p. 341)

[2] Les déréglements de madame de Lionne lui avaient donné une certaine célébrité. *Voyez* la lettre du 2 août 1671.

ou à Maintenon, car c'est un mystère; mais ce n'en est pas un qu'elle reviendra samedi à Saint-Germain, d'où elle partira vers la fin du mois pour Nevers, en attendant les eaux. On parle fort du siége de Condé, qui sera expédié bientôt, afin d'envoyer les troupes en Allemagne, et de repousser l'audace des Impériaux, qui s'attachent à Philisbourg. Les grandes affaires de l'Europe sont de ce côté-là. Il s'agit de soutenir toute la gloire du traité de Munster pour nous, ou de la renverser pour l'Empire. Ce n'est pas que la beauté de la princesse de Bavière ne soit un point capital de nos démêlés; tous les princes à marier la prétendent, et nous verrons un jour quantité de romans dont elle fera le sujet. Voilà M. de La Mousse qui nous conte que messieurs les abbés de Grignan et de Valbelle ont défendu à tous les prélats de France d'avoir aucun commerce avec le nonce du pape, attendu que nous nous plaignons de la cour de Rome[1]. Il ajoute que M. d'Humières a passé le canal de Bruges, et qu'il a fait un très-grand dégât partout.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà un grand repos à ma main; c'est dommage que je n'aie plus rien à vous mander. Ne trouvez-vous pas madame Cornuel admirable? Adieu, ma très-chère belle; je vous aime de la plus parfaite et de la plus tendre amitié qui puisse s'imaginer; vous en êtes bien digne, et c'est me vanter que de dire le goût que j'ai pour vous.

485. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 22 avril 1676.

Vous voilà hors du jubilé et des stations : vous avez dit tout ce qui se peut de mieux sur ce sujet. Ce n'est point de la dévotion que vous êtes lasse, c'est de n'en point avoir.

[1] *Voyez* la lettre du 1er mai suivant.

Hé, mon Dieu ! c'est justement de cela qu'on est au désespoir. Je crois que je sens ce malheur plus que personne. Il semble que toutes choses m'y devraient porter ; mais nos efforts et nos réflexions avancent bien peu cet ouvrage. Je croyais M. de La Vergne un *janséniste ;* mais par la louange que vous lui donnez d'approuver les *Essais de Morale,* je vois bien qu'il n'est pas de nos *frères.* N'aimez-vous point le traité *de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité?* C'est mon favori. Il est vrai que la grâce est bien triomphante en ces deux filles de la Desœillets[1] ; il faut qu'elles aient été bien appelées. Je serais fort aise de voir M. de Monaco ; mais je voudrais qu'il vînt bien vite, afin qu'il n'y eût guère qu'il vous eût vue. Madame de Vins n'est point grosse ; mais elle est si changée, que je lui conseillerais de dire qu'elle l'est. C'est la plus jolie femme du monde ; elle a des soins de moi admirables. Pour ma santé, elle est toujours très-bonne. Je suis à mille lieues de l'hydropisie ; il n'en a jamais été question. Mais je n'espère la guérison de mes mains, et de mes épaules, et de mes genoux qu'à Vichy, tant mes pauvres nerfs ont été rudement affligés du rhumatisme ; aussi je ne songe qu'à partir. L'abbé Bayard et Saint-Hérem m'y attendent. Je vous ai dit que la beauté du pays et des promenades et la bonté de l'air l'avaient emporté sur Bourbon. J'ai vu les meilleurs ignorants d'ici, qui me conseillent de petits remèdes si différents pour mes mains, que, pour les mettre d'accord, je n'en fais aucun ; et je me trouve encore trop heureuse que sur Vichy ou Bourbon ils soient d'un même avis. Je crois qu'après ce voyage vous pourrez reprendre l'idée de santé et de gaieté que vous avez conservée de moi. Pour l'embonpoint, je ne crois pas que je sois jamais comme j'ai été : je suis d'une taille si merveilleuse, que je ne conçois point qu'elle puisse changer ; et pour mon visage, cela est ridicule d'être encore

[1] Célèbre comédienne.

comme il est. Votre petit frère est toujours parti, et j'en suis toujours fâchée. Vous avez trouvé justement ce qui fait qu'il est encore guidon, à son grand regret. M. de Viriville s'est plaint à Sa Majesté, et je crois qu'il a obtenu que sa fille changerait de couvent. Il vint me chercher justement un jour que je fis une équipée : j'allai dîner à Livry avec Corbinelli ; il faisait *divin* : je me promenai délicieusement jusqu'à cinq heures; et puis la poule mouillée s'en revint toute pleine de force et de santé.

Si mademoiselle de Méri veut venir avec moi à Vichy, ce me sera une fort bonne compagnie. J'ai refusé *le chanoine* [1], pour conserver ma liberté ; elle ira avec madame de Brissac, à qui elle me préférait, et nous nous y retrouverons. Nous avons la mine de nous rallier traîtreusement, pour nous moquer de la duchesse (*de Brissac*). *Quantova* devait aller à Bourbon, mais elle n'ira pas; et cela persuade le retour de son *ami solide* encore plus tôt qu'on ne l'a cru. Son amie l'a menée dans son château passer deux ou trois jours ; nous verrons quels lieux elle voudra honorer de sa présence. Madame de Coulanges est toujours très-aimable, et d'autant plus qu'elle a moins d'empressement que jamais pour toutes les tendresses de ce pays-là, dont elle connaît le prix. L'abbé Têtu est toujours fort touché de son commerce, et redonne avec plaisir toutes ses épigrammes. Le *cousin* [2] est toujours *très-sujet ;* mais il me paraît pour le moins une côte rompue, depuis l'assiduité qu'il a eue pendant trois mois chez la vieille maîtresse du *charmant* [3]. Cela fit regarder notre amie, au retour du *cousin*, comme une amante délaissée ; mais quoique rien ne fût vrai, le personnage fut désagréable. Mesdames d'Heudicourt, de Ludres et de Gramont, me vinrent voir hier. Vos amies vous

[1] Madame de Longueval, qui était chanoinesse. (P.)

[2] Le ma[illegible]is de La Trousse.

[3] Le duc de Villeroi et la comtesse de Soissons, appelée tantôt *Alcine*, tantôt *vieille Médée*. (P.)

ont fait leur cour par les soins qu'elles ont eus de moi. M. de La Trousse ne s'en va que dans quinze jours à l'armée du maréchal de Rochefort ; tout le reste est déjà loin. Le pauvre guidon croyait fermement être amoureux de madame de Pont, quand il est parti. Corbinelli est toujours un loup gris, comme vous savez, apparaissant, disparaissant, et ne pesant pas un grain : notre amitié est très-bonne. Je ferai vos reproches à La Mousse; il est chez lui; il ne se communique guère; il est difficile à trouver, encore plus à conserver. Il est souvent mal content; il a eu une gronderie avec mon fils, dont il meurt de honte; car il avait eu la cruauté pour lui-même de ne pas mettre un seul brin de raison de son côté. Madame de Sanzei est triste comme Andromaque; Saint-Aubin et son Iris dans leurs faubourgs et dans le ciel; d'Hacqueville agité dans le tourbillon des affaires humaines, et toujours rempli de toutes les vertus; madame de La Fayette, avec sa petite fièvre, a toujours bonne compagnie chez elle; M. de La Rochefoucauld, tout ainsi que vous l'avez vu. M. le Prince s'en va à Chantilly. Ce n'est pas l'année des grands capitaines : c'est par cette raison que M. de Montecuculli n'a pas voulu se mettre en campagne. La bonne Troche dit qu'elle s'en va en Anjou; elle est toujours la bonté même, et allant et venant; on dit qu'elle est la femelle de d'Hacqueville. M. de Marseille sera bien étonné de trouver son abbé de La Vergne entêté de vous. Vous êtes trop heureuse d'avoir eu Guitaud; vous vous êtes bons partout; l'on peut juger ce que vous vous êtes à Aix : c'est un homme aimable et d'une bonne compagnie; faites-lui bien des amitiés pour moi. Je remercie M. de Grignan d'aimer mes lettres, je doute que son goût soit bon. Ne soyez point en peine de la longueur de celle-ci, je l'ai reprise à plusieurs fois.

486. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 avril 1676.

Je suis toujours assez incommodée de mes mains. Le vieux de Lorme ne veut pas que je parte avant la fin de mai; mais tout le monde s'en va, et la maison que j'ai retenue m'échappe. Il veut Bourbon, mais c'est par cabale; ainsi je suivrai les expériences qui sont pour Vichy. Si vos affaires et vos desseins vous eussent permis de venir m'y trouver, et de revenir ici avec moi passer l'été et l'automne, en attendant M. de Grignan cet hiver, vous m'auriez fait un très-sensible plaisir; mais je veux croire que vous ne le pouvez pas, puisque vous n'avez pas écouté cette proposition. Si mademoiselle de Méri était assez préparée pour prendre des eaux, je l'aurais menée avec beaucoup de joie: elle pourra vous le mander; mais Brayer veut la rafraîchir auparavant. Madame de Saint-Géran est toute brûlée aussi du départ de son mari, et de sa véritable dévotion. Vous trouveriez que madame de Villars les rend bien maigres. Écrivez-moi des amitiés pour l'une et pour l'autre; elles vous aiment fort, et ont des soins de moi incroyables. Le mari[1] s'en va en Savoie, et la femme bientôt après. Il n'y a point de nouvelles de Condé, qu'une perte de huit ou dix soldats, et le chapeau du maréchal d'Humières percé d'un coup de mousquet. Dieu veuille qu'il n'y ait rien de plus funeste! J'ai vu M. de Périer, qui m'a conté comme vous apprîtes, en jouant, la nouvelle de mon rhumatisme, et comme vous en fûtes touchée jusqu'aux larmes. Le moyen de retenir les miennes, quand je vois des marques si naturelles de votre tendresse? Mon cœur en est ému, et je ne puis vous représenter ce que je sens. Vous mîtes toute la ville dans la nécessité de souhaiter ma santé, par la tristesse que la vôtre

[1] Le marquis de Villars fut nommé dans ce temps-là ambassadeur extraordinaire en Savoie. (P.)

répandait partout. Peut-on jamais trop aimer une fille comme vous, dont on est aimée? Je crois aussi, pour vous dire le vrai, que je ne suis pas ingrate; du moins, je vous avoue que je ne connais nul degré de tendresse au delà de celle que j'ai pour vous. Adieu, ma très-chère et très-aimable; vos letres me sont très-agréables, en attendant que vous vouliez bien me donner quelque chose de plus : je l'espère, et le grand d'Hacqueville n'en doute pas.

487. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 29 avril 1676.

Il faut commencer par vous dire que Condé fut pris d'assaut la nuit de samedi à dimanche. D'abord cette nouvelle fait battre le cœur; on croit avoir acheté cette victoire. Point du tout, ma belle, elle ne nous coûte que quelques soldats, et pas un homme qui ait un nom. Voilà ce qui s'appelle un bonheur complet. Larrei, fils de M. Laîné, qui fut tué en Candie, ou son frère, est blessé assez considérablement. Vous voyez comme on se passe bien des vieux héros.

Madame de Brinvilliers n'est pas si aise que moi; elle est en prison, elle se défend assez bien; elle demanda hier à jouer au piquet, parce qu'elle s'ennuyait. On a trouvé sa confession. Elle nous apprend qu'à sept ans elle avait cessé d'être fille; qu'elle avait continué sur le même ton; qu'elle avait empoisonné son père, ses frères, un de ses enfants, et elle-même; mais ce n'était que pour essayer d'un contre-poison : Médée n'en avait pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture : c'est une grande sottise; mais qu'elle avait la fièvre chaude quand elle l'avait écrite; que c'était une frénésie, une extravagance, qui ne pouvait pas être lue sérieusement.

La reine a été deux fois aux Carmélites avec *Quanto*. Cette dernière se mit à la tête de faire une loterie; elle se fit apporter tout ce qui peut convenir à des religieuses. Cela

fit un grand jeu dans la communauté. Elle causa fort avec sœur Louise de la Miséricorde (*madame de La Vallière*); elle lui demanda si tout de bon elle était aussi aise qu'on le disait. *Non,* répondit-elle, *je ne suis point aise, mais je suis contente. Quanto* lui parla fort du frère de MONSIEUR, et si elle voulait lui mander quelque chose, et ce qu'elle dirait pour elle. L'autre, d'un ton et d'un air tout aimable, et peut-être piquée de ce style : *Tout ce que vous voudrez, madame, tout ce que vous voudrez.* Mettez dans cela toute la grâce, tout l'esprit et toute la modestie que vous pourrez imaginer. *Quanto* voulut ensuite manger; elle donna une pièce de quatre pistoles pour acheter ce qu'il fallait pour une sauce qu'elle fit elle-même, et qu'elle mangea avec un appétit admirable : je vous dis le fait sans aucune paraphrase. Quand je pense à une certaine lettre que vous m'écrivîtes l'été passé sur M. de Vivonne, je prends pour une satire tout ce que je vous envoie. Voyez un peu où peut aller la folie d'un homme qui se croirait digne de ces hyperboliques louanges.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Je vous assure, monsieur le Comte, que j'aimerais mille fois mieux la grâce dont vous me parlez que celle de Sa Majesté. Je crois que vous êtes de mon avis, et que vous comprenez aussi l'envie que j'ai de voir madame votre femme. Sans être le maître chez vous comme le *charbonnier*[1], je trouve que, par un style tout opposé, vous l'êtes plus que tous les autres *charbonniers* du monde. Rien ne se préfère à vous, en quelque état que l'on puisse être; mais soyez généreux, et quand on aura fait encore quelque temps la bonne femme, amenez-la vous-même par la main faire la bonne fille. C'est ainsi qu'on s'acquitte de tous ses devoirs, et c'est le seul

[1] Allusion à la réponse de M. d'Armagnac, sous la date du 8 mars ci-dessus. (M.)

moyen de me redonner la vie, et de me persuader que vous m'aimez autant que je vous aime.

A MADAME DE GRIGNAN.

Mon Dieu, que vous êtes plaisants, vous autres, de parler de Cambray! Nous aurons pris encore une ville avant que vous sachiez la prise de Condé. Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie? Voilà Corbinelli trop aise : nous allons bien *pantoufler*. J'admire la dévotion du coadjuteur ; qu'il en envoie un peu au bel abbé. Je sens la séparation de ma petite : est-elle fâchée d'être en religion?

Je ne sais si l'envie prendra à Vardes de revendre sa charge [1], à l'imitation du maréchal (*de Bellefonds*). Je plains ce pauvre garçon ; vous interprétez mal ses sentiments : il a beau parler sincèrement, vous n'en croyez pas un mot; vous êtes méchante. Il vient de m'écrire une lettre pleine de tendresse ; je crois tout au pied de la lettre ; c'est que je suis bonne. Madame de Louvigny est venue me voir aujourd'hui ; elle vous fait mille amitiés. J'embrasse les pauvres *Pichons*, et ma bonne petite ; hélas! je ne la verrai de longtemps. Voilà M. de Coulanges qui vous dira de quelle manière madame de Brinvilliers à voulu se tuer.

MONSIEUR DE COULANGES.

Elle s'était fiché un bâton, devinez où : ce n'est point dans l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est point à la turque ; devinez où. C'est... tant il y a qu'elle était morte, si l'on ne fût promptement couru à son secours [2]. Je suis très-aise, Madame, que vous ayez agréé les œuvres que je vous ai envoyées. J'ai impatience d'apprendre le retour de M. de Ban-

[1] De capitaine des cent-suisses de la garde ordinaire du roi. (P.)
[2] *Voyez* les *Causes célèbres* de Richer, tome Ier, page 362.

dol, pour savoir comme il aura reçu le poëme de Tobie; il aura été apparemment assez habile homme pour vous en faire part, sans blesser cette belle âme que vous venez de laver dans les eaux salutaires du jubilé. Madame votre mère s'en va à Vichy, et je ne l'y suivrai point, parce que ma santé est un peu meilleure depuis quelque temps. Je ne crois pas même que j'aille à Lyon : ainsi, madame la Comtesse, revenez à Paris, et apportez-y votre beau visage, si vous voulez que je le baise. Je salue M. de Grignan, et l'avertis que j'ai fait gagner aujourd'hui un grand procès à M. de Lussan, afin qu'il m'en remercie, s'il le trouve à propos.

488. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 1er mai 1676.

Je commence, ma fille, par remercier mille fois M. de Grignan de la jolie robe de chambre qu'il m'a donnée; je n'en ai jamais vu de plus agréable. Je m'en vais la faire ajuster pour me parer cet hiver, et tenir mon coin dans votre chambre. Je pense souvent, aussi bien que vous, à nos soirées de l'année passée; mais qui nous empêchera d'en faire cet hiver de pareilles, si vous le souhaitez autant que moi? Ce monsieur qui m'a apporté cette robe de chambre a pensé tomber d'étonnement de la beauté et de la ressemblance de votre portrait. Il est certain qu'il est encore embelli; sa toile s'est imbibée, en sorte qu'il est dans sa perfection : si vous en doutez, ma chère enfant, venez-y voir. Il court depuis quelques jours un bruit dont tout le monde m'envoie demander des nouvelles. On dit que M. de Grignan a ordre d'aller pousser par les épaules le vice-légat hors d'Avignon : je ne le croirai point que vous ne l'ayez mandé. Les Grignans auraient l'honneur d'être les premiers excommuniés, si cette guerre commençait; car l'abbé de Grignan, de ce côté-ci, a ordre de Sa Majesté de défendre aux prélats d'aller voir M. le nonce. Ce petit monsieur dit

que vous êtes très-belle; il croit que M. de Grignan demeurera plus longtemps à Aix que vous ne pensez; pour moi, je ne me presse point de partir, car je sais que le mois de juin est meilleur que celui de mai pour boire des eaux : je partirai le 10 ou le 11 de ce mois. Madame de Montespan est partie pour Bourbon. Madame de Thianges est allée avec elle jusqu'à Nevers, où M. et madame de Nevers la doivent recevoir. Mon fils me mande qu'ils vont assiéger Bouchain avec une partie de l'armée, pendant que le roi, avec un plus grand nombre, se tiendra prêt à recevoir et à battre M. le prince d'Orange. Il y a cinq ou six jours que le chevalier d'Humières est hors de la Bastille; son frère a obtenu cette grâce. On ne parle ici que des discours et des faits et gestes de la Brinvilliers. A-t-on jamais vu craindre d'oublier dans sa confession d'avoir tué son père? Les peccadilles qu'elle craint d'oublier sont admirables. Elle aimait ce Sainte-Croix; elle voulait l'épouser, et empoisonnait fort souvent son mari à cette intention[1]. Sainte-Croix, qui ne voulait point d'une femme aussi méchante que lui, donnait du contre-poison à ce pauvre mari; de sorte qu'ayant été ballotté cinq ou six fois de cette sorte, tantôt empoisonné, tantôt désempoisonné, il est demeuré en vie, et s'offre présentement de venir solliciter pour sa chère moitié : on ne finirait point sur toutes ces folies. J'allai hier à Vincennes avec les Villars. Son Excellence part demain pour la Savoie, et m'a priée de vous baiser la main gauche de sa part. Ces dames[2] vous aiment fort; nommez-les en m'écrivant, pour les payer de leur tendresse. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je ne vous en dirai pas davantage pour aujourd'hui.

[1] Voltaire a écrit que la marquise n'attenta point à la vie de son mari. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'arrêt du parlement ne fait pas mention de ce crime, qui peut-être ne fut pas prouvé, mais qui au moins fut soupçonné.

[2] Mesdames de Villars et de Saint-Géran.

489. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 4 mai 1676.

C'est donc vous, ma fille, qui me refusez de venir passer ici avec moi l'été et l'automne; ce n'est point M. de Grignan. Il viendrait vous voir et vous reprendre cet hiver; mais comme vous êtes une personne toute raisonnable, et que je crois que vous avez quelque envie de me voir, il faut que vous trouviez dans la proposition que je vous ai faite des impossibilités que je ne vois pas aussi bien que vous. Pour moi, ne doutez point que je n'allasse à Grignan, si le bon abbé, qui vient avec moi par pure amitié, n'était obligé de revenir promptement pour plusieurs affaires, dont les miennes font une partie. C'était donc une chose toute naturelle que ma proposition; car pour vous voir seulement quinze jours à Vichy, ce me serait un plaisir trop mêlé de tristesse. Dites-moi un peu sincèrement vos raisons et vos vues pour cet hiver; car je ne puis croire que vous ayez dessein de le passer sans me donner la consolation et la joie de vous embrasser. Je vous manderai le jour de mon départ, et vous donnerai une adresse pour m'écrire. J'ai choisi madame de Brissac pour apprendre dans sa société la droiture et la sincérité. Si j'avais eu l'autre jour mon fils, je vous aurais mandé toute la superficielle conversation qu'elle attira dans cette chambre. Mon Dieu! ma fille, vous croyez avoir pris médecine: vous êtes bien heureuse; je voudrais bien croire que j'ai été saignée. Ils disent qu'il faut cette préparation avant que de prendre les eaux. Vous voyez que j'écris assez bien. Je crois que mes mains seront bientôt guéries; mais je me sens si pleine de sérosités, par les continuelles petites sueurs dont je suis importunée, que je comprends qu'une bonne fois il faut sécher cette éponge. La crainte d'avoir encore une fois en ma vie un rhumatisme me ferait faire plus de che-

min que d'ici à Vichy. Vous me demandez ce que je fais. Je prends l'air fort souvent. M. de La Trousse nous donna hier une fricassée à Vincennes; madame de Coulanges, Corbinelli et moi, voilà ce qui composait la compagnie. Un autre jour, je vais au Cours avec les Villars, un autre jour au faubourg, et puis je me repose. J'ai été chez Mignard. Il a peint M. de Turenne et sa *pie*[1]; c'est la plus belle chose du monde. Le cardinal de Bouillon m'était venu prier, toutes choses cessantes, d'aller voir le lendemain ce chef-d'œuvre; car Mignard a pris la parfaite ressemblance dans son imagination, plus que dans les crayons qu'on lui a donnés. J'ai encore entretenu deux heures M. du Perrier. Je ne finis point sur la Provence; je lui fais conter mille choses de vous qui me font plaisir, et de votre jeu, et de votre opéra, où vous rêviez si bien; enfin, je vous reconnais, mais je suis bien fâchée que M. de Grignan et vous vous perdiez toujours tout ce que vous jouez. Je me suis fait raconter toutes les *pétoffes* des procureurs du pays, et comme vous avez redonné la paix à la Provence, et du premier président, et de la Tour d'Aigues[2], et de mille autres choses. Enfin, j'ai rafraîchi ma mémoire de tout ce que vingt-deux jours de fièvre m'avaient un peu effacé; car vous savez que j'étais sujette à de si grandes rêveries, qu'elles confondaient souvent les vérités.

490. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 mai 1676.

J'ai le cœur serré de ma petite fille[3], elle sera au désespoir de vous avoir quittée, et d'être, comme vous dites, en prison. J'admire comment j'eus le courage de vous y

[1] Le cheval de bataille de M. de Turenne, et celui qu'il montait le jour qu'il fut tué. (P.)

[2] Château situé à peu de distance d'Aix.

[3] Elle venait d'être mise aux dames religieuses de Sainte-Marie d'Aix (P.)

mettre; la pensée de vous voir souvent et de vous en retirer me fit résoudre à cette barbarie, qui était trouvée alors une bonne conduite et une chose nécessaire à votre éducation. Enfin il faut suivre les règles de la Providence, qui nous destine comme il lui plaît. Madame du Gué la religieuse s'en va à Chelles; elle y porte une grosse pension pour avoir toutes sortes de commodités : elle changera souvent de condition, à moins qu'un jeune garçon (*Amonio*), qui est le médecin de l'abbaye, et que je vis hier à Livry, ne l'oblige à s'y tenir. Ma chère, c'est un homme de vingt-huit ans, dont le visage est le plus beau et le plus charmant que j'aie jamais vu : il a les yeux comme madame de Mazarin, et les dents parfaites; le reste du visage comme on imagine *Rinaldo;* de grandes boucles noires qui lui font la plus agréable tête du monde. Il est Italien, et parle italien, comme vous pouvez penser; il a été à Rome jusqu'à vingt-deux ans : enfin, après quelques voyages, M. de Nevers et M. de Brissac l'ont amené en France; et M. de Brissac l'a mis, pour le reposer, dans le beau milieu de l'abbaye de Chelles, dont madame de Brissac[1], sa sœur, est abbesse. Il a un jardin de simples dans le couvent; mais il ne me paraît rien moins que *Lamporechio*[2]. Je crois que plusieurs bonnes sœurs le trouveront à leur gré, et lui diront leurs maux; mais je jurerais qu'il n'en guérira pas une que selon les règles d'Hippocrate. Madame de Coulanges, qui vient de Chelles, le trouve comme je l'ai trouvé : en un mot, tous ces jolis musiciens de chez *Toulongeon*[3] ne sont que des grimauds auprès de lui. Vous ne sauriez croire combien cette petite aventure nous a réjouies.

Je veux vous parler du petit marquis (*de Grignan*); je vous prie que sa timidité ne vous donne aucun chagrin.

[1] Marie-Guyonne de Cossé-Brissac, abbesse de Chelles.
[2] *Voyez* le comte de *Mazet de Lamporechio*, par La Fontaine.
[3] Cousin-germain de madame de Sévigné, comme petit-fils de madame de Chantal, leur commune aïeule. (M.)

Songez que le charmant marquis[1] a tremblé jusqu'à dix ou douze ans, et que La Troche avait si grand'peur de toutes choses, que sa mère ne voulait plus le voir : ils ont tous deux une réputation sur le courage qui doit bien vous rassurer. Ces sortes de craintes ne sont autre chose que des enfances; et en croissant, au lieu d'avoir peur des loups-garoux, ils craignent le blâme, ils craignent de ne pas être estimés autant que les autres; et c'est assez pour les rendre braves et pour les faire tuer mille fois; ne vous impatientez donc point à cet égard. Pour sa taille, c'est une autre affaire; on vous conseille de lui donner des chausses pour voir plus clair à ses jambes; il faut savoir si ce côté plus petit ne prend point de nourriture; il faut qu'il agisse et qu'il se dénoue; il faut lui mettre un petit corps un peu dur, qui lui tienne la taille : on doit encore m'envoyer des instructions là-dessus. Ce serait une belle chose qu'il y eût un Grignan qui n'eût pas la taille belle : vous souvient-il comme il était joli dans son petit maillot? Je ne suis pas moins en peine que vous de ce changement.

J'avais rêvé en vous disant que madame de Thianges était allée conduire sa sœur; il n'y a eu que la maréchale de Rochefort et la marquise de La Vallière qui ont été jusqu'à Essonne. Elle est toute seule, et même elle ne trouvera personne à Nevers. Si elle avait voulu mener tout ce qu'il y a de dames à la cour, elle aurait pu choisir. Mais parlons de l'*amie* (*madame de Maintenon*); elle est encore plus triomphante que celle-ci. Tout est comme soumis à son empire; toutes les femmes de chambre de sa voisine sont à elle : l'une lui tient le pot à pâte à genoux devant elle, l'autre lui apporte ses gants, l'autre l'endort; elle ne salue personne, et je crois que dans son cœur elle rit bien de cette servitude. On ne peut rien juger présentement de ce qui se passe entre elle et son amie.

On est fort occupé de la Brinvilliers. Caumartin a dit une

[1] M. de La Châtre. (A. G.)

grande folie sur ce bâton dont elle avait voulu se tuer sans le pouvoir : *C'est,* dit-il, *comme Mithridate :* vous savez de quelle sorte il s'était accoutumé au poison. Il n'est pas besoin de vous conduire plus loin dans cette application. Celle que vous faites de ma main à qui je dis : *Allons, allons, la plainte est vaine*[1], m'a fait rire ; car il est vrai que le dialogue est complet ; elle me répond : *Ah ! quelle rigueur inhumaine ! Allons,* lui dis-je, *achevez mes écrits ; je me venge de tous mes cris. Quoi !* reprend-elle, *vous serez inexorable !* Et je coupe court, en lui disant : *Cruelle, vous m'avez appris à devenir impitoyable.* Ma fille, que vous êtes plaisante, et que vous me réjouiriez bien si je pouvais aller cet été à Grignan ! Mais il n'y faut pas penser, le *bien méchant*[2] est accablé d'affaires. Je garde ce plaisir pour une autre année ; et pour celle-ci, j'espérerai que vous viendrez me voir.

J'ai été à l'opéra avec madame de Coulanges, madame d'Heudicourt, M. de Coulanges, l'abbé de Grignan et Corbinelli. Il y a des choses admirables dans cet opéra (*Atys*) ; les décorations passent tout ce que vous avez vu ; les habits sont magnifiques et galants. Il y a des endroits d'une extrême beauté ; il y a un sommeil et des songes dont l'invention surprend. La symphonie est toute de basses et de tons si assoupissants, qu'on admire *Baptiste* sur nouveaux frais. Mais l'*Atys* est ce petit drôle qui faisait la *Furie* et la *Nourrice* ; de sorte que nous voyons toujours ces ridicules personnages au travers d'*Atys*. Il y a cinq ou six petits hommes tout nouveaux, qui dansent comme *Faure :* cela seul m'y ferait aller ; et cependant on aime encore mieux *Alceste*. Vous en jugerez, car vous y viendrez pour l'amour de moi, quoique vous ne soyez pas curieuse. Il est vrai que c'est une belle chose de n'avoir pas vu Trianon ; après cela vous peut-on proposer le pont du Gard ?

[1] *Voyez* la scène II de l'acte II de l'opéra d'*Alceste*. (P.)
[2] C'est-à-dire le *bien bon*, qui était l'abbé de Coulanges. (P.)

Vous trouverez l'homme dont vous avez aisément deviné l'aventure, de la même manière que vous l'avez toujours vu chez la belle; mais il me paraît que *le combat finit faute de combattants.* Les reproches étaient fondés sur la gloire plutôt que sur la jalousie; cependant lorsqu'on y joint une sécheresse qui était déjà sèche, cela confirme une indolence inséparable des longs attachements. Je trouve même quelquefois des réponses brusques et dures, et je crois voir que l'on sent la différence des génies; mais tout cela n'empêche point une grande liaison, et même beaucoup d'amitié qui pourra durer encore vingt ans comme elle est [1]. La dame est, en vérité, fort jolie; elle a des soins de moi que j'admire, et dont je ne suis pas ingrate. La dame du *Poitron-Jaquet* l'est encore moins, à ce que vous me faites comprendre; il est vrai que les femmes valent leur pesant d'or. La comtesse (*de Fiesque*) maintenait l'autre jour à madame Cornuel que Combourg n'était point fou; madame Cornuel lui dit: *Bonne comtesse, vous êtes comme les gens qui ont mangé de l'ail.* Cela n'est-il point plaisant? M. de Pomponne m'a mandé qu'il me priait de ne pas oublier d'écrire tous les bons mots de madame Cornuel; il me fait faire mille amitiés par mon fils.

Nous partons lundi; je ne veux point passer par Fontainebleau, à cause de la douleur que j'y sentis en vous reconduisant jusque là; je n'ai envie d'y retourner que pour aller au-devant de vous. Adressez vos lettres pour moi et pour mon fils à du But; je les recevrai encore mieux par là que par des traverses. Je crois que notre commerce sera un peu interrompu; j'en suis fâchée; vos lettres me sont d'un grand amusement : vous écrivez comme *Faure* danse. Il y a des applications sur des airs de l'opéra, mais vous ne les savez point. Que je vous plains, ma très-belle, d'avoir pris une vilaine médecine plus noire que jamais! Ma petite

[1] Ceci doit s'entendre de l'intimité de madame de Coulanges avec le marquis de La Trousse. (A. G.)

poudre d'antimoine est la plus jolie chose du monde; c'est le bon pain, comme dit le vieux de Lorme. Je lui désobéis un peu, car il m'envoie à Bourbon; mais l'expérience de mille gens, et le bon air, et point tant de monde, tout cela m'envoie à Vichy. La bonne d'Escars vient avec moi, j'en suis fort aise. Mes mains ne se ferment point; j'ai mal aux genoux, aux épaules, et je me sens encore si pleine de sérosités, que je crois qu'il faut sécher ces marécages, et que dans le temps où je suis il faut extrêmement se purger; c'est ce qu'on ne peut faire qu'en prenant des eaux chaudes. Je prendrai aussi une légère douche à tous les endroits encore affligés du rhumatisme; après cela il me semble que je me porterai fort bien.

Le voyage d'Aigues-Mortes est fort joli; vous êtes une vraie paresseuse de n'avoir pas voulu être de cette partie. J'ai bonne opinion de vos conversations avec l'abbé de La Vergne, puisque vous n'y mêlez point M. de Marseille. La dévotion de madame de Brissac était une fort belle pièce; je vous manderai de ses nouvelles de Vichy. C'est le *chanoine* [1] qui gouverne présentement sa conscience, et qui, je crois, m'en parlera à cœur ouvert. Je suis fort aise de la parure qu'on a donnée à notre Diane d'Arles. Tout ce qui fâche Corbinelli, c'est qu'il craint qu'elle n'en soit pas plus gaie. J'ai été saignée ce matin, comme je vous l'ai déjà dit au bas de la consultation. En vérité, c'est une grande affaire; *Maurel* en était tout épouvanté. Me voilà maintenant préparée à partir. Adieu, ma chère enfant; je ne m'en dédis point, vous êtes digne de toute l'extrême tendresse que j'ai pour vous.

491. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 mai 1676.

Je pars lundi, ma chère enfant. Le chevalier de Buous

[1] Madame de Longueval, chanoinesse. Elle était sœur de la maréchale d'Estrées et de M. de Manicamp. (P.) *Voyez* la lettre du 14 février 1687.

vous porte un éventail que j'ai trouvé fort joli. Ce ne sont plus de petits amours : il n'en est plus question ; ce sont de petits ramoneurs, les plus gentils du monde. Madame de Vins a gagné un grand morceau de son procès, malgré M. d'Amboile, qui s'était signalé contre elle. La bonne Tarente est au désespoir contre M. d'Ormesson, qui gouverne les affaires de M. de La Trémouille, et qui ne veut pas qu'on lui fasse de certains suppléments au préjudice des anciens créanciers. Elle pleurait fort bien tantôt, et me contait aussi les incivilités de madame de Monaco pour elle. MADAME aime assez cette tante : elle baragouine de l'allemand avec elle ; cela importune la Monaco [1]. Mon Dieu ! est-il vrai que la Simiane se sépare de son mari, sous prétexte de ses galanteries ? Quelle folie ! je lui aurais conseillé de faire quitte à quitte avec lui. On dit qu'elle vient ici, et qu'elle veut aller en Bretagne : tout cela est-il vrai ? Je vous embrasse, ma chère enfant ; je ne vous écrirai pas davantage aujourd'hui, et ce n'est pas le jour de la grande dépêche. La poste est haïssable ; les lettres sont à Paris, et on ne veut les distribuer que demain ; ainsi on fait réponse à deux à la fois. J'oubliais de vous dire, tant je me porte bien, qu'après avoir été saignée, j'ai pris de la poudre du bonhomme (*de Lorme*), dont je suis très-contente ; de sorte que me voilà toute prête à partir.

492. — A LA MÊME.

A Paris, dimanche au soir, 10 mai 1676.

Je pars demain à la pointe du jour, et je donne ce soir à souper à madame de Coulanges, son mari, madame de La Troche, M. de La Trousse, mademoiselle de Montgeron et Corbinelli, qui viendront me dire adieu en mangeant une tourte de pigeons. La bonne d'Escars part avec moi ; et comme le *bien bon* a vu qu'il pouvait mettre ma santé

[1] Surintendante de la maison de MADAME.

entre ses mains, il a pris le parti d'épargner la fatigue de ce voyage et de m'attendre ici, où il a mille affaires. Il m'y attendra avec impatience; car je vous assure que cette séparation, quoique petite, lui coûte beaucoup, et je crains pour sa santé : les serrements de cœur ne sont pas bons quand on est vieux. Je ferai mon devoir pour le retour, puisque c'est la seule occasion dans ma vie où je puisse lui témoigner mon amitié, en lui sacrifiant jusqu'à la pensée seulement d'aller à Grignan. Voilà précisément l'un de ces cas où l'on fait céder ses plus tendres sentiments à la reconnaissance.

Il vous reviendra cinq ou six cents pistoles de la succession de notre oncle de Sévigné [1], que je voudrais que vous eussiez tout prêts pour cet hiver. Je ne comprends que trop les embarras que vous pouvez trouver par les dépenses que vous êtes obligés de faire; et je ne pousse rien sur le voyage de Paris, persuadée que vous m'aimez assez, et que vous souhaitez assez de me voir pour y faire au monde tout ce que vous pourrez. Vous connaissez d'ailleurs tous mes sentiments sur votre sujet, et combien la vie me paraît triste sans voir une personne que j'aime si tendrement. Ce sera une chose fâcheuse si M. de Grignan est obligé de passer l'été à Aix, et une grande dépense, de la manière dont on m'a parlé, ne fût-ce qu'à cause du jeu, qui fait un article de la vôtre assez considérable. J'admire la fortune : c'est le jeu qui soutient M. de La Trousse. Vous avez donc cru être obligée de vous faire saigner? La petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. M. le Prince disait une fois à un nouveau chirurgien : « Ne tremblez-« vous point de me saigner? Pardi, Monseigneur, c'est à « vous de trembler. » Il disait vrai. Vous voilà donc bien revenue du café; mademoiselle de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement. Après de telles disgrâces,

[1] *Voyez* la lettre du 22 mars.

peut-on compter sur la fortune? Je suis persuadée que ce qui échauffe est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il en faut toujours revenir là. Et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichy les aura consumées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et par tous mes lavages que vous connaissez. Prenez ce régime plutôt que de vous brûler, et conservez votre santé d'une manière que ce ne soit point par là que vous puissiez être empêchée de venir me voir. Je vous demande cette conduite pour l'amour de votre vie, et pour que rien ne traverse la satisfaction de la mienne.

Je vais me coucher, ma fille, voilà ma petite compagnie qui vient de partir. Mesdames de Pomponne, de Vins, de Villars et de Saint-Géran ont été ici; j'ai tout embrassé pour vous. Madame de Villars a fort ri de ce que vous lui mandez : *j'ai un mot à lui dire*; cela ne se peut payer. Je pars demain à cinq heures; je vous écrirai de tous les lieux où je passerai. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je suis fâchée que l'on ait profané cette façon de parler; sans cela, elle serait digne d'expliquer de quelle façon je vous aime.

493. — A LA MÊME.

A Montargis, mardi 12 mai 1676.

Je vous écrivis avant-hier au soir, ma chère enfant, et vous recevrez deux de mes lettres par la même poste; de sorte que si vous dites, après avoir lu la première, j'en voudrais bien une autre, la voici qui se présentera, et vous dira que je suis à Montargis avec la bonne d'Escars, en très-bonne santé, hormis ces mains et ces genoux. Vous connaissez cette route-ci. J'ai évité Fontainebleau; je ne veux le revoir que pour aller au-devant de vous. J'ai couché à Courance [1], où je me serais bien promenée si je n'é-

[1] Château situé à quelques lieues de Fontainebleau.

tais point encore une sotte poule mouillée; c'est *mouillée*, au pied de la lettre, car je sue tout le jour. J'ai encore des peaux de lièvre, parce que le frais du matin, qui donne la vie à tout le monde, me paraît un hiver glacé; de sorte que j'aime mieux avoir trop chaud dix heures durant que d'avoir froid une demi-heure. Que dites-vous de ces agréables restes de rhumatisme? Ne croyez-vous pas que j'aie besoin des eaux chaudes, sauf à me rafraîchir à mon retour? car mes entrailles ne sont pas à la glace. Enfin, me voilà en chemin, et même dans votre chemin. Nous parlons souvent de vous, madame d'Escars et moi, et j'y pense sans cesse. Il faudrait être *spensierata*, dit-on, pour bien prendre des eaux. Il est difficile que je sois dans cet état bienheureux, étant si loin du bon abbé; il me semble toujours qu'il va tomber malade. Savez-vous comme je l'ai laissé? Avec un seul laquais. Il a voulu me donner son cocher et *Beaulieu,* avec ses deux chevaux pour m'en faire six : je ne vois que l'ingratitude qui puisse me tirer d'affaire. Adieu, ma très-chère. Hélas! à quoi me sert de m'approcher de vous? Je vous plains de ne m'avoir plus à Paris, pour vous mander des nouvelles de la Brinvilliers[1].

494. — A LA MÊME.

A Nevers, vendredi 15 mai 1676.

Voici une route où l'on serait tentée de vous écrire, quand on ne le voudrait pas; jugez ce que c'est quand on y est d'ailleurs aussi bien disposée que je le suis. Le temps est admirable, cette grosse chaleur s'est dissipée sans orage.

[1] Elle fut condamnée le 16 juillet 1676, à avoir la tête tranchée, son corps brûlé, et ses cendres jetées au vent. Sainte-Croix, son complice et son amant, était mort étouffé par la vapeur d'un poison qu'il préparait. Les démarches trop inquiètes qu'elle avait faites pour retirer une cassette qui se trouvait sous les scellés éveillèrent les soupçons : la casette fut ouverte; elle était pleine de poisons. Ainsi furent découverts ses forfaits. (A. G.)

Je n'ai plus de ces crises dont je vous avais parlé. Je trouve le pays très-beau, et ma rivière de Loire m'a paru quasi aussi belle qu'à Orléans. C'est un plaisir de trouver en chemin d'anciennes amies. J'ai amené mon grand carrosse; de sorte que nous ne sommes nullement pressées, et nous jouissons avec plaisir des belles vues dont nous sommes surprises à tout moment. Tout mon déplaisir, c'est que l'hiver les chemins sont bien différents, et que vous aurez autant de fatigue que nous en avons peu. Nous suivons les pas de madame de Montespan; nous nous faisons conter partout ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, ce qu'elle mande, ce qu'elle dort. Elle est dans une calèche à six chevaux, avec la petite de Thianges; elle a un carrosse derrière, attelé de même, avec six femmes; elle a deux fourgons, six mulets, et dix ou douze hommes à cheval, sans ses officiers; son train est de quarante-cinq personnes. Elle trouve sa chambre et son lit tout prêts; elle se couche en arrivant, et mange très-bien. Elle fut ici au château où M. de Nevers était venu donner ses ordres, et ne demeura point pour la recevoir. On vient lui demander des charités pour les églises et pour les pauvres; elle donne partout beaucoup d'argent, et de fort bonne grâce. Elle a tous les jours du monde un courrier de l'armée : elle est présentement à Bourbon. La princesse de Tarente [1], qui doit y être dans deux jours, me mandera le reste, et je vous l'écrirai. Vous ai-je mandé que ce favori du roi de Danemark, amoureux romanesquement de la princesse, est prisonnier, et qu'on lui fait son procès? Il avait un petit dessein seulement : c'était de se faire roi, et de détrôner son maître et son bienfaiteur [2]. Vous voyez que cet homme n'avait pas de mé-

[1] Charlotte-Amélie de La Trémouille, fille de la princesse de Tarente, mariée, le 29 mai 1680, à Antoine d'Altenbourg, comte d'Oldenbourg.

[2] Il s'agit de Griffenfeld, dont nous avons déjà parlé. Madame de Sévigné était mal informée. Ce ministre ne fut pas accusé d'avoir voulu détrôner son maitre, mais de l'avoir trahi en recevant des sommes considérables de France et d'Angleterre.

diocres pensées : M. de Pomponne m'en parlait l'autre jour comme d'un Cromwell. Le bel abbé vous aura mandé comme le chevalier a obtenu de Sa Majesté, sans nulle peine, les lods et ventes d'Entrecasteaux pour M. de Grignan. Nous avons été étonnés que ce dernier ait consenti d'envoyer votre belle gorge par la poste à l'abbé de Grignan. Nous dîmes l'autre jour beaucoup de sottises sur ce ton, dignes de Monceaux et de Rochecourbières [1]. Au reste, ma chère enfant, je sens que je ne passerai point ma vie, à moins que je ne meure bientôt, sans revoir votre château, avec toutes ses circonstances et dépendances ; je conserve cette espérance, et je voudrais bien en avoir une plus prochaine de vous avoir cet hiver avec moi. Pour vous dire le vrai, mes désirs là-dessus ne sont pas médiocres ; je souhaite que vous en jugiez par les vôtres, et que nulle impossibilité ne nous vienne traverser. Adieu, ma très-chère ; je suis assurée que je vous écrirai à Moulins, où j'espère trouver de vos lettres, qui doivent m'être envoyées de Paris. Je suis dans une entière ignorance de toutes nouvelles ; celles de la guerre me tiennent fort au cœur. Cela ne vaut rien pour prendre des eaux ; mais que faire quand on a quelqu'un à l'armée? Il faudrait donc ne les prendre qu'au mois de janvier. Je lis dans le carrosse une petite histoire des vizirs et des intrigues des sultanes et du sérail, qui se laisse lire assez agréablement ; c'est une mode que ce livre. Bonsoir, ma très-aimable ; je baise le Grignan, et fais mille amitiés à M. de La Garde. Contez à ce dernier par quel guignon la vente de notre guidon est allée à vau-l'eau. Vous êtes bien heureux de vous avoir tous deux.

[1] Grotte située près de Grignan.

495. — A LA MÊME.

A Moulins, à la Visitation, dans la chambre où ma grand-mère[1] est morte; ce dimanche après vêpres 17 mai 1676, entourée des deux petites de Valençai.

J'arrivai hier au soir ici, ma chère enfant, en six jours, très-agréablement. Madame Fouquet, son beau-frère et son fils vinrent au-devant de moi; ils m'ont logée chez eux. J'ai dîné ici, et je pars demain pour Vichy. J'ai trouvé le mausolée admirable[2]; le bon abbé aurait été bien ravi de le voir. Les petites filles que voilà sont belles et aimables; vous les avez vues : elles se souviennent que vous faisiez de grands soupirs dans cette église. Je pense que j'y avais quelque part, du moins sais-je bien qu'en ce temps j'en faisais de bien douloureux de mon côté. Est-il vrai que madame de Guénégaud vous disait : « Soupirez, Madame, « soupirez; j'ai accoutumé Moulins aux soupirs qu'on ap« porte de Paris. » Je vous admire d'avoir pensé à marier votre frère; vous avez pris la chose par un très-bon côté, et j'estime le négociateur. Je suivrai ce chemin, quand je serai retournée à Paris : écrivez-en à d'Hacqueville. On juge très-justement du bien de mon fils par celui de ma fille. Ce serait une chose digne de vous de faire ce mariage; j'y travaillerai de mon côté. Vous croyez donc ne pas avoir été assez affligée de ma maladie; eh, bon Dieu! qu'auriez-vous pu faire? Vous avez été plus en peine que je n'ai été en péril. Comme la fièvre que j'ai eue vingt-deux jours était causée par la douleur, elle ne faisait peur à personne. Pour mes rêveries, elles venaient de ce que je ne prenais

[1] Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, morte le 13 décembre 1641, sur les sept heures du soir, âgée de soixante-neuf ans, béatifiée par un bref de Benoit XIV, du 13 novembre 1751, et canonisée par Clément XIII, en 1767. (P.)

[2] Le tombeau que Marie-Félice des Ursins fit élever dans l'église de la Visitation, pour son mari, Henri duc de Montmorency, décapité à Toulouse, par arrêt du parlement.

que quatre bouillons par jour, et qu'il y a des gens qui rêvent toujours pendant la fièvre. Votre frère m'en a fait des farces à mourir de rire; il a retenu toutes mes extravagances, et vous en réjouira. Ayez donc l'esprit en repos, ma belle; vous n'avez été que trop inquiète et trop affligée de mon mal.

Il faut que M. de La Garde ait de bonnes raisons pour se porter à l'extrémité de s'atteler avec quelqu'un : je le croyais libre, et sautant, et courant dans un pré. Mais enfin il faut venir au timon, et se mettre sous le joug comme les autres. J'ai le cœur serré de ma chère petite; la pauvre enfant, la voilà donc placée! Elle a bien dissimulé sa petite douleur; je la plains, si vous l'aimez, et si elle vous aime autant que nous nous aimions. Mais vous avez un courage qui vous sert toujours dans les occasions : Dieu m'eût bien favorisée de m'en donner un pareil.

Madame de Montespan est à Bourbon, où M. de La Vallière avait donné ordre qu'on la vînt haranguer de toutes les villes de son gouvernement; elle ne l'a point voulu. Elle a fait douze lits à l'hôpital; elle a donné beaucoup d'argent; elle a enrichi les capucins; elle souffre les visites avec civilité. M. Fouquet[1] et sa nièce, qui buvaient à Bourbon, l'ont été voir; elle causa une heure avec lui sur les chapitres les plus délicats. Madame Fouquet s'y rendit le lendemain; madame de Montespan la reçut très-honnêtement, et l'écouta avec douceur et avec une apparence de compassion admirable. Dieu fit dire à madame Fouquet tout ce qui se peut au monde imaginer de mieux, et sur l'instante prière de s'enfermer avec son mari, et sur l'espérance qu'elle avait que la Providence donnerait à madame de Montespan, dans les occasions, quelque souvenir et quelque pitié de ses malheurs. Enfin,

[1] L'abbé Fouquet, frère du surintendant.

sans rien demander de positif, elle lui fit voir les horreurs de son état et la confiance qu'elle avait en sa bonté, et mit à tout cela un air qui ne peut venir que de Dieu [1] : ses paroles m'ont paru toutes choisies pour toucher un cœur, sans bassesse et sans importunité ; je vous assure que le récit vous en aurait touchée. Le fils [2] de M. de Montespan est chez madame Fouquet à la campagne, d'où elle est venue pour me voir. Il a dix ans ; il est beau et spirituel : son père l'a laissé chez ces dames en venant à Paris. La bonne d'Escars se porte très-bien, et prend un soin extrême de ma santé. Contez-moi les sorcelleries de madame de Rus. Adieu, ma très-aimable; je vous embrasse mille fois, et je vous aime comme il faudrait aimer son salut.

496. — A LA MÊME.

A Vichy, mardi 19 mai 1676.

Je commence aujourd'hui à vous écrire, ma lettre partira quand elle pourra ; je veux causer avec vous. J'arrivai ici hier au soir. Madame de Brissac avec *le chanoine* [3], madame de Saint-Hérem et deux ou trois autres me vinrent recevoir au bord de la jolie rivière d'Allier : je crois que si on y regardait bien, on y trouverait encore des bergers de l'Astrée. M. de Saint-Hérem, M. de La Fayette, l'abbé Dorat, Planci et d'autres encore, suivaient dans un second carrosse ou à cheval. Je fus reçue avec une grande joie. Madame de Brissac me mena souper chez elle. Je crois avoir déjà vu que *le chanoine* en a jusque-là de la duchesse : vous voyez bien où je mets la main. Je me suis reposée aujourd'hui, et demain je commencerai à boire. M. de Saint-Hérem m'est venu prendre ce matin pour la messe et pour dîner chez lui. Madame de Brissac y est

[1] Il est probable que ces prières si touchantes ne furent pas sans effet, puisque ce fut à cette époque que Fouquet eut enfin la consolation de voir sa femme. (*Mémoires de Saint-Simon*, tome X, p. 101.)
[2] Louis-Antoine de Pardaillon, depuis duc d'Antin. (P.)
[3] Madame de Longueval, chanoinesse. (P.)

venue, on a joué : pour moi, je ne saurais me fatiguer à mêler des cartes. Nous nous sommes promenés ce soir dans les plus beaux endroits du monde; et à sept heures la poule mouillée vient manger son poulet et causer un peu avec sa chère enfant : on vous en aime mieux quand on en voit d'autres. J'ai bien pensé à cette dévotion que l'on avait ébauchée avec M. de La Vergne; j'ai cru voir tantôt des restes de cette fabuleuse conversion; ce que vous m'en disiez l'autre jour est à imprimer. Je suis fort aise de n'avoir point ici mon *bien bon*; il y eût fait un mauvais personnage : quand on ne boit pas, on s'ennuie; c'est une *billebaude* [1] qui n'est pas agréable, et moins pour lui que pour un autre.

On a mandé ici que Bouchain était pris aussi heureusement que Condé; et qu'encore que le prince d'Orange eût fait mine d'en vouloir découdre, on est fort persuadé qu'il n'en fera rien : cela donne quelque repos [2]. La bonne Saint-Géran m'a envoyé un compliment de La Palisse. J'ai prié qu'on ne me parlât plus du peu de chemin qu'il y a d'ici à Lyon, cela me fait de la peine; et comme je ne veux point mettre ma vertu à l'épreuve la plus dangereuse où elle puisse être, je ne veux point recevoir cette pensée, quelque chose que mon cœur, malgré cette résolution, me fasse sentir. J'attends ici de vos lettres avec bien de l'impatience; et pour vous écrire, ma chère enfant, c'est mon unique plaisir, quand je suis loin de vous; et si les médecins, dont je me moque extrêmement, me défendaient de vous écrire, je leur défendrais de manger et de respirer, pour voir comme ils se trouveraient de ce régime. Mandez-moi des nouvelles de ma petite, et si elle

[1] Pour *désordre*, vieux mot qui n'est plus d'usage

[2] On a regardé comme une grande faute que les Français n'eussent pas donné la bataille. Louvois l'empêcha : ses ennemis dirent qu'il voulait prolonger la guerre. La vérité est que Louis XIV voulait des succès certains : celui-ci ne l'était pas, puisque le prince d'Orange lui-même eut envie d'attaquer, et ne fut retenu que par les Espagnols. (A. G.)

s'accoutume à son couvent; mandez-moi bien des vôtres et de celles de M. de La Garde : dites-moi s'il ne reviendra point cet hiver à Paris. Je ne puis vous dissimuler que je serais sensiblement affligée si, par ces malheurs et ces impossibilités qui peuvent arriver, j'étais privée de vous voir. Le mot de peste que vous nommez dans votre lettre me fait frémir : je la craindrais fort de Provence. Je prie Dieu, ma fille, qu'il détourne ce fléau d'un lieu où il vous a mise. Quelle douleur que nous passions notre vie si loin l'une de l'autre, quand notre amitié nous en approche si tendrement!

Mercredi 20 mai.

J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très-chère; ah! qu'elles sont mauvaises! J'ai été prendre *le chanoine*, qui ne loge point avec madame de Brissac. On va à six heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve ; on boit, et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes, et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend : il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin, on dîne. Après dîner, on va chez quelqu'un : c'était aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'ombre avec Saint-Hérem [1] et Planci [2]; *le chanoine* et moi, nous lisons l'Arioste; elle a l'italien dans la tête, elle me trouve bonne. Il est venu des demoiselles du pays avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. C'est ici où les Bohémiennes poussent leurs agréments : elles font des *dégognades*, où les curés trouvent un peu à redire; mais enfin à cinq heures on va se promener dans des pays délicieux, à sept heures on

[1] François Gaspard de Montmorin, marquis de Saint-Hérem.

[2] Henri du Plessis-Guénégaud, marquis de Planci, fils du secrétaire d'État. (M.)

soupe légèrement, on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. Je me suis assez bien trouvée de mes eaux ; j'en ai bu douze verres : elles m'ont un peu purgée, c'est tout ce qu'on désire. Je prendrai la douche dans quelques jours. Je vous écrirai tous les soirs ; ce m'est une consolation, et ma lettre partira quand il plaira à un petit messager qui apporte les lettres, et qui veut partir un quart d'heure après : la mienne sera toujours prête. L'abbé Bayard vient d'arriver de sa jolie maison [1], pour me voir : c'est le *Adruide damas* de cette contrée.

Jeudi 21 mai.

Notre petit messager crotté vient d'arriver ; il ne m'a point apporté de vos lettres ; j'en ai eu de M. de Coulanges, du bon d'Hacqueville, et de la princesse (*de Tarente*), qui est à Bourbon. On lui a permis de faire sa cour [2] seulement un petit quart d'heure. Elle avancera bien là ses affaires ; elle m'y souhaite, et moi je me trouve bien ici. Mes eaux m'ont fait encore aujourd'hui beaucoup de bien ; il n'y a que la douche que je crains. Madame de Brissac avait aujourd'hui la colique ; elle était au lit, belle et coiffée à coiffer tout le monde. Je voudrais que vous eussiez vu l'usage qu'elle faisait de ses douleurs, et de ses yeux, et des cris, et des bras, et des mains qui traînaient sur sa couverture, et les situations, et la compassion qu'elle voulait qu'on eût : chamarrée de tendresse et d'admiration, je regardais cette pièce, et je la trouvais si belle, que mon attention a dû paraître un saisissement dont je crois qu'on me saura fort bon gré, et songez que c'était pour l'abbé Bayard, Saint-Hérem, Montjeu [3] et Planci, que la scène était ouverte. En vérité, vous êtes une vraie *pitaude* [4] ; quand je pense avec quelle simplicité vous êtes malade, le repos

[1] Sa maison de Langlar.
[2] A madame de Montespan.
[3] Gaspard-Jeannin de Castille, marquis de Montjeu.
[4] Terme de mépris ; il est populaire.

que vous donnez à votre joli visage, et enfin quelle différence, cela me paraît plaisant. Au reste, je mange mon petit potage de la main gauche; c'est une nouveauté. On me mande toutes les prospérités de Bouchain, et que le roi revient incessamment : il ne sera pas seul par les chemins. Vous me parliez l'autre jour de M. Courtin : il est parti pour l'Angleterre. Il me paraît qu'il n'est resté d'autre emploi à son camarade [1] que d'adorer la belle que vous savez, sans envieux et sans rivaux. Je vous embrasse assurément de tout mon cœur, et souhaite fort de vos nouvelles. Bonsoir, Comte; ne me l'amènerez-vous point cet hiver? voulez-vous que je meure sans la voir?

497. — A LA MÊME.

A Vichy, dimanche 24 mai 1676.

Je suis ravie en vérité quand je reçois de vos lettres, ma chère enfant : elles sont si aimables, que je ne puis me résoudre à jouir toute seule du plaisir de les lire; mais ne craignez rien, je ne fais rien de ridicule; j'en fais voir une petite ligne à Bayard, une autre au *chanoine*. Ah! que ce serait bien votre fait que ce *chanoine* (*madame de Longueval*)! et en vérité on est charmé de votre manière d'écrire. Je ne fais voir que ce qui convient; et vous croyez bien que je me rends maîtresse de la lettre, pour qu'on ne lise pas sur mon épaule ce que je ne veux pas qui soit vu.

Je vous ai écrit plusieurs fois, et sur les chemins, et ici. Vous aurez vu tout ce que je fais, tout ce que je dis, tout ce que je pense, et même la conformité de nos pensées sur le mariage de M. de La Garde. J'admire *comme notre esprit est veritablement la dupe de notre cœur,* et les raisons

[1] Le camarade remplacé par M. Courtin est Charles Colbert, marquis de Croissi.

que nous trouvons pour appuyer nos changements. Celui de M. le coadjuteur me paraît admirable, mais la manière dont vous le dites l'est encore plus; quand vous lui demandez des nouvelles du lundi, vous paraissez bien persuadée de sa fragilité. Je suis fort aise qu'il ait conservé sa gaieté et son visage de jubilation. J'ai toujours envie de rire quand vous me parlez du bonhomme du Parc; je ne trouve rien de si plaisant que de le voir seul persuadé qu'il fait des miracles : je suis bien de votre avis, que le plus grand de tous serait de vous le persuader. Je suis fort aise que ma petite soit gaie et contente; c'était la tristesse de son petit cœur qui me faisait de la peine. Il est vrai que le voyage d'ici à Grignan n'est rien : j'en détourne ma pensée avec soin, parce qu'elle me fait mal ; mais vous ne me ferez pas croire, ma belle, que celui de Grignan à Lyon soit peu considérable; il est tout des plus rudes, et je serais très-fâchée que vous le fissiez pour retourner sur vos pas : je ne change point d'avis là-dessus. Si vous étiez de ces personnes qu'on enlève et qu'on dérange, et qui se laissent entraîner, j'aurais espéré de vous emmener avec moi malgré vous; mais vous êtes d'un caractère dont on ne peut se promettre de pareilles complaisances. Je connais vos tons et vos résolutions; et cela étant ainsi, j'aime bien mieux que vous gardiez toute votre amitié et tout votre argent, pour venir cet hiver me donner la joie et la consolation de vous embrasser. Je vous promets seulement une chose, c'est que si je tombais malade ici, ce que je ne crois pas du tout assurément, je vous prierais d'y venir en diligence; mais, ma chère, je me porte fort bien; je bois tous les matins. Je suis un peu comme Nouveau[1], qui demandait : *Ai-je bien du plaisir?* Je demande aussi : *Rends-je bien mes eaux? la quantité, la qualité, tout va-t-il bien?* On m'assure que ce sont des merveilles, et je le crois, et

[1] Surintendant des postes.

même je le sens; car, à mes mains et à mes genoux près, qui ne sont point guéris, parce que je n'ai encore pris ni le bain ni la douche, je me porte tout aussi bien que j'aie jamais fait.

La beauté des promenades est au-dessus de ce que je puis vous en dire; cela seul me redonnerait la santé. On est tout le jour ensemble. Madame de Brissac et *le chanoine* dînent ici fort familièrement. Comme on ne mange que des viandes simples, on ne fait nulle façon de donner à manger. Vous aurez vu par ce que je vous mandai avant-hier combien je suis prête à aimer quelqu'un plus que vous. Après la pièce admirable de la colique, on nous a donné celle d'une convalescence pleine de langueur, qui est en vérité fort bien accommodée au théâtre : il faudrait des volumes pour dire tout ce que je découvre dans ce chef-d'œuvre des cieux. Je passe légèrement sur bien des choses, pour ne point trop écrire.

Vous me parlez fort plaisamment de ce saint qui vous est tombé à Aix, et qu'on dépouille à tout moment; il faudrait avoir à point nommé son reliquaire. Ces poux, que vous appelez *des reliques vivantes*, m'ont choquée; car comme on m'a toujours appelée de ce nom à Sainte-Marie [1], je me suis vue en même temps comme votre M. Ribon. On m'accable ici de présents; c'est la mode du pays, où d'ailleurs la vie ne coûte rien du tout : enfin, trois sous [2] deux poulets, et tout à proportion. Il y a trois hommes qui ne sont occupés que de me rendre service, Bayard, Saint-Hérem et La Fayette; comme je vous fais souvent payer pour moi, n'oubliez pas de m'écrire quelque mot qui les regarde. Adieu, mon ange; aimez-moi bien toujours; je vous assure que vous n'aimez pas une ingrate.

[1] Madame de Sévigné était appelée une *relique vivante* à Sainte-Marie, à cause de madame de Chantal, sa grand'mère, qui était dès lors regardée comme une sainte par les filles de la Visitation, qu'elle avait fondées. (P.)

[2] Trois sous en 1676 équivalaient à six sous de notre monnaie d'aujourd'hui. (M.)

498. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 6 mai 1676.

Puisque vous ne vous réjouissez pas, Madame, de la petite grâce que le roi vient de me faire, en me permettant d'aller à Paris, il faut que vous ne le sachiez pas; car, bien que ce soit peu de chose en comparaison des maux qu'il m'a faits, c'est une faveur qui me distingue des autres exilés : il n'en a fait de pareille qu'à moi. Je vous verrai donc cet été à Paris, ma chère cousine, mais le masque levé, et pourvu que je vous trouve en bonne santé, vous me trouverez aussi content que de plus heureux que moi, et aussi gai non pas qu'un homme de vingt-cinq ans, mais qu'un honnête homme qui en a plus d'une fois autant le peut être. Nous parlerons de la belle *Madelonne*[1], et nous lui écrirons ensemble; adieu.

499. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Vichy, ce 25 mai 1676.

Quand j'appris votre permission d'aller à Paris, j'en sentis toute la joie imaginable, et je courus avec Corbinelli pour m'en réjouir avec madame votre femme. Nous trouvâmes qu'elle était délogée. Je crus que vous viendriez à l'instant, et que je vous verrais un matin entrer dans ma chambre; cependant vous ne vîntes pas, et moi je partis pour venir ici tâcher de recouvrer cette belle santé dont la perte m'afflige et vous aussi. J'y ai reçu votre lettre. Vous faites bien de me faire des compliments sur votre retour; car je crois que je serai plus aise de vous revoir, que vous ne sauriez être de me retrouver. Dans cette espérance, je vais avaler mes verres d'eau deux à deux, afin d'être bien-

[1] Madame de Grignan.

tôt à Paris, où je vous embrasse par avance. Je supplie ma nièce de Coligny de croire que je l'aime et que je l'estime. On n'ose écrire ici, cela fait mourir; c'est pourquoi je finis, afin de vous conserver une cousine qui vous aime fort.

500. — A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichy, mardi 26 mai 1676.

Je dois encore recevoir quelques-unes de vos lettres de Paris; elles seront toutes les bien-venues, ma très-chère; elles sont trop aimables. Vous avez une idée de ma santé qui n'est pas juste; ne savez-vous pas que j'ai conservé mes belles jambes? Ainsi je marche fort bien. J'ai mal aux mains, aux genoux, aux épaules; on m'assure que la douche me guérira: j'ai très-bon visage, je dors et je mange bien. J'ai même si peu d'humeurs, que je ne prendrai des eaux que quinze jours, crainte de me trop échauffer. Je commencerai demain la douche, et vous manderai sans cesse de mes nouvelles. Le commerce de Lyon va bien. Ne me grondez point de vous écrire; c'est mon unique plaisir, et je prends mon temps d'une manière qui ne me peut nuire. Ne me retranchez rien de tout ce qui vous regarde; vous me dites des choses si tendres, si bonnes, si vraies, que je ne puis y répondre que par ce que je sens. Je ne me repens point de ne vous avoir point laissée venir ici. Mon cœur en souffre; mais quand je pense à cette peine, pour n'être que huit ou dix jours avec moi, je trouve que je vous aime mieux cet hiver. Je suis si attachée à vous, que je sens plus que les autres la peine de la séparation; ainsi, ma très-chère, je me suis gouvernée selon mes faiblesses, et n'ai pas écouté l'envie et la joie que j'aurais eues de vous avoir. Je ne crois pas être ici dans dix jours. La duchesse (*de Brissac*) s'en va plus tôt, et le joli *chanoine*. Elle s'en va chez Bayard,

parce que j'y dois aller : il s'en passerait fort bien. Il y aura une petite troupe d'*infelici amanti*. Ma fille, vous perdez trop ; c'est cela que vous devriez regretter. Il faudrait voir comme on tire sur tout, sans distinction et sans choix. Je vis l'autre jour, de mes propres yeux, flamber un pauvre célestin : jugez comme cela me parait à moi, qui suis accoutumée à vous [1]. Il y a ici des femmes fort jolies ; elles dansèrent hier des bourrées du pays, qui sont en vérité les plus plaisantes du monde. Il y a beaucoup de mouvement, et les *dégognades* n'y sont point épargnées ; mais si on avait à Versailles de ces sortes de danseuses en mascarades, on en serait ravi par la nouveauté ; car cela passe encore les Bohémiennes. Il y avait un grand garçon déguisé en femme, qui me divertit fort ; car sa jupe était toujours en l'air, et l'on voyait dessous de fort belles jambes. Il faut que je vous dise un mot de Paris, sur lequel je vous conjure de ne me point dire le contraire ; c'est, ma fille, que je veux, pour ma joie et ma commodité, que vous repreniez tout bonnement votre chambre et votre alcôve, qui ne sont à personne. Je couche par choix dans ma petite chambre ; ainsi, voilà qui est tout réglé, tout établi, c'est mon plaisir, c'est ma joie ; toute autre chose me choque et me déplait.

Je me suis fait valoir ici des nouvelles du combat naval [2]. Comme nous pleurâmes le chevalier Tambonneau quand il fut tué l'autre fois, je m'en tiens quitte. Adieu, mon enfant ; reposez-vous bien dans votre beau château : c'est là où j'aimerais bien à être cet été ; mais ne m'en parlez point, je n'ai jamais cru avoir de la vertu que dans cette occasion.

[1] *Voyez* la lettre du 11 juin suivant.

[2] C'est le second combat entre Ruyter et Duquêne. Il se donna le 22 mars, au nord-est de l'Etna. Le succès fut douteux. Chaque nation s'attribua la victoire ; mais la Hollande y perdit un homme irréparable. Ruyter fut tué. Louis XIV s'honora de regretter publiquement le sort de cet illustre ennemi. (A. G.)

501. — A LA MÊME.

A Vichy, jeudi 28 mai 1676.

Je reçois deux de vos lettres; l'une me vient du côté de Paris, et l'autre de Lyon. Vous êtes privée d'un grand plaisir, de ne faire jamais de pareilles lectures. Je ne sais où vous prenez tout ce que vous dites; mais cela est d'un agrément et d'une justesse à quoi l'on ne s'accoutume point. Vous avez raison de croire que j'écris sans effort, et que mes mains se portent mieux : elles ne se ferment point encore, et le dedans des mains est fort enflé, et les doigts aussi. Cela me fait trembloter, et me fait de la plus méchante grâce du monde dans le bon air des bras et des mains; mais je tiens très-bien une plume, et c'est ce qui me fait prendre patience. J'ai commencé aujourd'hui la douche; c'est une assez bonne répétition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu souterrain, où l'on trouve un tuyau de cette eau chaude, qu'une femme vous fait aller où vous voulez. Cet état, où l'on conserve à peine une feuille de figuier pour tout habillement, est une chose assez humiliante. J'avais voulu mes deux femmes de chambre, pour voir encore quelqu'un de connaissance. Derrière un rideau se met quelqu'un qui vous soutient le courage pendant une demi-heure; c'était pour moi un médecin de Gannat, que madame de Noailles a mené à toutes ses eaux, qu'elle aime fort, qui est un fort honnête garçon, point charlatan ni préoccupé de rien, qu'elle m'a envoyé par pure et bonne amitié. Je le retiens, m'en dût-il coûter mon bonnet; car ceux d'ici me sont entièrement insupportables, et cet homme m'amuse. Il ne ressemble point à un vilain médecin, il ne ressemble point aussi à celui de Chelles[1]. Il a de l'esprit, de l'honnêteté; il connaît le monde; enfin j'en suis contente. Il me parlait donc pen-

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du 6 mai.

dant que j'étais au supplice. Représentez-vous un jet d'eau contre quelqu'une de vos pauvres parties, toute la plus bouillante que vous puissiez vous imaginer. On met d'abord l'alarme partout, pour mettre en mouvement tous les esprits; et puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées; mais quand on vient à la nuque du cou, c'est une sorte de feu et de surprise qui ne se peut comprendre; c'est là cependant le nœud de l'affaire. Il faut tout souffrir, et l'on souffre tout, et l'on n'est point brûlée, et on se met ensuite dans un lit chaud, où l'on sue abondamment, et voilà ce qui guérit. Voici encore où mon médecin est bon; car au lieu de m'abandonner à deux heures d'un ennui qui ne peut se séparer de la sueur, je le fais lire, et cela me divertit. Enfin je ferai cette vie sept ou huit jours, pendant lesquels je croyais boire; mais on ne veut pas, ce serait trop de choses; de sorte que c'est une petite allonge à mon voyage. C'est principalement pour finir cet adieu, et faire une dernière lessive, que l'on m'a envoyée ici, et je trouve qu'il y a de la raison : c'est comme si je renouvelais un bail de vie et de santé; et si je puis vous revoir, ma chère, et vous embrasser encore d'un cœur comblé de tendresse et de joie, vous pourrez peut-être encore m'appeler votre *bellissima madre*, et je ne renoncerai pas à la qualité de *mère-beauté*, dont M. de Coulanges m'a honorée. Enfin, ma chère enfant, il dépendra de vous de me ressuciter de cette manière. Je ne vous dis point que votre absence ait causé mon mal; au contraire, il parait que je n'ai pas assez pleuré, puisqu'il me reste tant d'eau; mais il est vrai que de passer ma vie sans vous voir y jette une tristesse et une amertume à quoi je ne puis m'accoutumer.

J'ai senti douloureusement le 24 de ce mois[1]; je l'ai marqué, ma très-chère, par un souvenir trop tendre : ces jours-là ne s'oublient pas facilement; mais il y aurait bien

[1] Le 24 du mois de mai de l'année 1675, jour où madame de Sévigné se sépara de sa fille à Fontainebleau. (P.)

de la cruauté à prendre ce prétexte pour ne vouloir plus me voir, et à me refuser la satisfaction d'être avec vous, pour m'épargner le déplaisir d'un adieu. Je vous conjure, ma fille, de raisonner d'une autre manière, et de trouver bon que d'Hacqueville et moi nous ménagions si bien le temps de votre congé, que vous puissiez être à Grignan assez longtemps, et en avoir encore pour revenir. Quelle obligation ne vous aurais-je point, si vous songez à me redonner dans l'été qui vient ce que vous m'avez refusé dans celui-ci? Il est vrai que de vous voir pour quinze jours m'a paru une peine, et pour vous, et pour moi; et j'ai trouvé plus raisonnable de vous laisser garder toutes vos forces pour cet hiver, puisqu'il est certain que la dépense de Provence étant supprimée, vous n'en faites pas plus à Paris. Si au lieu de tant philosopher, vous m'eussiez, franchement et de bonne grâce, donné le temps que je vous demandais, c'eût été une marque de votre amitié très-bien placée; mais je n'insiste sur rien, car vous savez vos affaires, et je comprends qu'elles peuvent avoir besoin de votre présence. Voilà comme j'ai raisonné, mais sans quitter en aucune manière du monde l'espérance de vous voir; car je vous avoue que je la sens nécessaire à la conservation de ma santé et de ma vie. Parlez-moi du *Pichon*[1], est-il encore timide? N'avez-vous point compris ce que je vous ai mandé là-dessus? Le mien n'était point à Bouchain; il a été spectateur des deux armées rangées si longtemps en bataille. Voilà la seconde fois qu'il n'y manque rien que la petite circonstance de se battre; mais comme deux procédés valent un combat, je crois que deux fois à la portée du mousquet valent une bataille. Quoi qu'il en soit, l'espérance de revoir le pauvre baron gai et gaillard m'a bien épargné de la tristesse. C'est un grand bonheur que le prince d'Orange n'ait point été touché du plaisir et

[1] Le petit marquis. (M.)

de l'honneur d'être vaincu par un héros comme le nôtre. On vous aura mandé comme nos guerriers, amis et ennemis, se sont vus galamment *nell' uno, nell' altro campo*, et se sont fait des présents.

On me mande que le maréchal de Rochefort est très-bien mort à Nanci, sans être tué que de la fièvre double tierce. N'est-il pas vrai que les petits ramonneurs sont jolis[1]? On était bien las des amours. Si vous avez encore mesdames de Buous, je vous prie de leur faire mes compliments, et surtout à la mère : les mères se doivent cette préférence. Madame de Brissac s'en va bientôt; elle me fit l'autre jour de grandes plaintes de votre froideur pour elle, et que vous aviez négligé son cœur et son inclination, qui la portaient à vous. Nous demeurerons ici, la bonne d'Escars et moi, pour achever nos remèdes. Dites-lui toujours quelque chose; vous ne sauriez comprendre les soins qu'elle a de moi. Je ne vous ai point dit combien vous êtes célébrée ici, et par le bon Saint-Hérem, et par Bayard, et par mesdames de Brissac et de Longueval. D'Hacqueville me mande toujours des nouvelles de la santé de mademoiselle de Méri. On aurait peur si elle avait la fièvre; mais j'espère que ce ne sera rien, et je souhaite qu'elle s'en tire comme elle a fait tant d'autres fois. On me fait prendre tous les jours de l'eau de poulet; il n'y a rien de plus simple ni de plus rafraîchissant : je voudrais que vous en prissiez pour vous empêcher de brûler à Grignan. Vous me dites de plaisantes choses sur le beau médecin de Chelles. Le conte des deux grands coups d'épée pour affaiblir son homme est fort bien appliqué. Je suis toujours en peine de la santé de notre cardinal; il s'est épuisé à lire : hé, mon Dieu! n'avait-il pas tout lu? Je suis ravie, ma fille, quand vous parlez avec confiance de l'amitié que j'ai pour vous; je vous assure que vous ne sauriez trop croire combien

[1] Il s'agissait d'un papier d'éventail que madame de Sévigné avait envoyé à madame de Grignan par le chevalier de Buous. (P.)

vous faites toute la joie, tout le plaisir et toute la tristesse de ma vie, ni enfin tout ce que vous m'êtes.

502. — A LA MÊME.

A Vichy, lundi au soir 1er juin 1676.

Allez vous promener, madame la Comtesse, de venir me proposer de ne vous point écrire; apprenez que c'est ma joie, et le plus grand plaisir que j'aie ici. Voilà un plaisant régime que vous me proposez; laissez-moi conduire cette envie en toute liberté, puisque je suis si contrainte sur les autres choses que je voudrais faire pour vous; et ne vous avisez pas de rien retrancher de vos lettres : je prends mon temps; et la manière dont vous vous intéressez à ma santé m'empêche bien de vouloir y faire la moindre altération. Vos réflexions sur les sacrifices que l'on fait à la raison sont fort justes dans l'état où nous sommes. Il est bien vrai que le seul amour de Dieu peut nous rendre heureux en ce monde et en l'autre: il y a très-longtemps qu'on le dit; mais vous y avez donné un tour qui m'a frappée.

C'est un beau sujet de méditation que la mort du maréchal de Rochefort; un ambitieux dont l'ambition est satisfaite, mourir à quarante ans! c'est quelque chose de bien déplorable. Il a prié en mourant la comtesse de Guiche de venir reprendre sa femme à Nanci, et lui laisse le soin de la consoler. Je trouve qu'elle perd par tant de côtés, que je ne crois pas que ce soit une chose aisée. Voilà une lettre de madame de La Fayette, qui vous divertira. Madame de Brissac était venue ici pour une certaine colique; elle ne s'en est pas bien trouvée : elle est partie aujourd'hui de chez Bayard, après y avoir brillé, et dansé, et fricassé chair et poisson. Le *chanoine* (*madame de Longueval*) m'a écrit; il me semble que j'avais échauffé sa froideur par la mienne. Je la connais, et le moyen de lui plaire, c'est de ne

lui rien demander. Madame de Brissac et elle forment le plus bel assortiment de feu et d'eau que j'aie jamais vu. Je voudrais voir cette duchesse faire main-basse dans votre place des Prêcheurs [1] sans aucune considération de qualité ni d'âge : cela passe tout ce que l'on peut croire. Vous êtes une plaisante idole ; sachez qu'elle trouverait fort bien à vivre où vous mourriez de faim.

Mais parlons de la charmante douche ; je vous en ai fait la description. J'en suis à la quatrième ; j'irai jusqu'à huit. Mes sueurs sont si extrêmes, que je perce jusqu'à mes matelas ; je pense que c'est toute l'eau que j'ai bue depuis que je suis au monde. Quand on entre dans ce lit, il est vrai qu'on n'en peut plus ; la tête et tout le corps sont en mouvement, tous les esprits en campagne, des battements partout. Je suis une heure sans ouvrir la bouche, pendant laquelle la sueur commence, et continue deux heures durant ; et de peur de m'impatienter, je fais lire mon médecin, qui me plaît ; il vous plairait aussi. Je lui mets dans la tête d'apprendre la philosophie de votre *père* Descartes ; je ramasse des mots que je vous ai ouï dire. Il sait vivre ; il n'est point charlatan ; il traite la médecine en galant homme ; enfin il m'amuse. Je vais être seule, et j'en suis fort aise : pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les champs, je consens de dire adieu à tout le reste ; le pays seul me guérirait. Les sueurs, qui affaiblissent tout le monde, me donnent de la force, et me font voir que ma faiblesse venait des superfluités que j'avais encore dans le corps. Mes genoux se portent bien mieux ; mes mains ne veulent pas encore, mais elles le voudront avec le temps. Je boirai encore huit jours, du jour de la Fête-Dieu, et puis je penserai avec douleur à m'éloigner de vous. Il est

[1] Place publique à Aix.

vrai que ce m'eût été une joie bien sensible de vous avoir ici uniquement à moi ; vous y avez mis une clause de retourner chacun chez soi, qui m'a fait transir : n'en parlons plus, ma chère enfant, voilà qui est fait. Songez à faire vos efforts pour venir me voir cet hiver ; en vérité, je crois que vous devez en avoir quelque envie, et que M. de Grignan doit souhaiter que vous me donniez cette satisfaction. J'ai à vous dire que vous faites tort à ces eaux de les croire noires ; pour noires, non ; pour chaudes, oui. Les Provençaux s'accommoderaient mal de cette boisson ; mais qu'on mette une herbe ou une fleur dans cette eau bouillante, elle en sort aussi fraîche que lorsqu'on la cueille ; et au lieu de griller et de rendre la peau rude, cette eau la rend douce et unie : raisonnez là-dessus. Adieu, ma chère enfant ; s'il faut pour profiter des eaux ne guère aimer sa fille, j'y renonce. Vous me mandez des choses trop aimables, et vous l'êtes trop aussi quand vous voulez. N'est-il pas vrai, monsieur le Comte, que vous êtes heureux de l'avoir ? Et quel présent vous ai-je fait !

305. — A LA MÊME.

A Vichy, jeudi 4 juin 1676.

J'ai enfin achevé aujourd'hui ma douche et ma *suerie;* je crois qu'en huit jours il est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes d'eau. Je suis persuadée que rien ne me pouvait faire plus de bien ; et je me crois à couvert des rhumatismes pour le reste de ma vie. La douche et la sueur sont assurément des états pénibles ; mais il y a une certaine demi-heure où l'on se trouve à sec et fraîchement, et où l'on boit de l'eau de poulet fraîche. Je ne mets point ce temps au rang des plaisirs innocents ; c'est un endroit délicieux. Mon médecin m'empêchait de mourir d'ennui ; je me divertissais à lui parler de vous, il en est digne. Il s'en est allé aujourd'hui ; il reviendra, car il aime la bonne compa-

gnie, et depuis madame de Noailles, il ne s'était pas trouvé à telle fête. Je m'en vais prendre demain une légère médecine, et puis boire huit jours, et puis c'est fait. Mes genoux sont comme guéris, mes mains ne se ferment pas encore; mais pour cette lessive que l'on voulait faire de moi une bonne fois, elle sera dans sa perfection. Nous avons ici une madame de La Baroir, qui bredouille d'une apoplexie; elle fait pitié : mais quand on la voit laide, point jeune, habillée du bel air, avec de petits bonnets à double carillon, et qu'on songe de plus qu'après vingt-deux ans de veuvage elle s'est amourachée de M. de La Baroir, qui en aimait une autre, à la vue du public, à qui elle a donné tout son bien, et qui n'a jamais couché qu'un quart d'heure avec elle, pour fixer les donations, et qui l'a chassée de chez lui outrageusement (voici une grande période); mais quand on songe à tout cela, on a extrêmement envie de lui cracher au nez.

On dit que madame de Péquigny [1] vient aussi; c'est *la Sibylle Cumée*. Elle cherche à se guérir de soixante-seize ans, dont elle est fort incommodée; ceci devient les Petites-Maisons. Je mis hier moi-même une rose dans la fontaine bouillante; elle y fut longtemps saucée et resaucée : je l'en tirai comme de dessus la tige. J'en mis une autre dans une poêlonnée d'eau chaude : elle y fut en bouillie en un moment. Cette expérience, dont j'avais ouï parler, me fit plaisir. Il est certain que ces eaux-ci sont miraculeuses. Je veux vous envoyer par un petit prêtre qui s'en va à Aix un petit livre que tout le monde a lu, et qui m'a divertie; c'est l'*Histoire des Vizirs* [2]; vous y verrez les guerres de Hongrie et de Candie, et vous y verrez en la personne du grand-vizir [3] que vous avez tant entendu louer, et qui règne encore présentement, un homme si parfait, que je ne vois

[1] Claire-Charlotte d'Ailly, mère de Charles d'Albert, duc de Chaulnes. (P.)

[2] *Histoire des grands-vizirs Mahomet Coprogli et Achmet Coprogli*; Paris, 1676, in-12, par Chassepol.

[3] Achmet Coprogli, pacha, mort en 1676.

aucun chrétien qui le surpasse. Dieu bénisse la chrétienté ! Vous y verrez aussi des détails de la valeur du roi de Pologne (*J. Sobieski*), qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'admiration. J'attends de vos lettres présentement avec impatience, et je cause en attendant. Ne craignez jamais que j'en puisse être incommodée : il n'y a nul danger d'écrire le soir.

Voilà votre lettre du 31 mai, ma très-chère et parfaitement aimable. Il y a des endroits qui me font rire aux larmes : celui où vous ne pouvez pas trouver un mot pour madame de La Fayette est admirable. Je trouve que vous avez tant de raison, que je ne comprends pas par quelle fantaisie je vous demandais cette inutilité. Je crois que c'était dans le transport de la reconnaissance de ce bon vin qui sent le fût. Vous étiez toujours sur vos pieds pour lui dire, *supposé*, et un autre mot encore que je ne trouve plus. Pour notre *Pichon*, je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour *à la Grignan*. Vous me le représentez fort joli, fort aimable; cette timidité vous faisait peur mal à propos. Vous vous divertissez de son éducation, et c'est un bonheur pour toute sa vie. Vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez comme vous avez bien fait de lui donner des chausses; ils sont filles, tant qu'ils ont une robe.

Vous ne comprenez point mes mains, ma chère enfant. J'en fais présentement une partie de ce que je veux; mais je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut pour tenir une plume; le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se désenfler. Que dites-vous des restes agréables d'un rhumatisme? M. le cardinal (*de Retz*) me mandait l'autre jour que les médecins avaient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes; quel diantre de nom ! A ce mot de rhumatisme, je pensai pleurer. Je vous trouve fort bien pour cet été dans votre château. M. de La Garde doit être compté pour beaucoup; je pense que vous en faites bien

votre profit. Je crois avoir sagement fait de vous avoir épargné la fatigue du voyage de Vichy, et à moi la douleur de vous voir pour vous dire adieu presque en même temps. Pour moi, je vivrais tristement si je n'espérais une autre année d'aller à Grignan; c'est une de mes envies de me retrouver dans ce château avec tous les Grignans du monde: il n'y en a jamais trop. J'ai un souvenir tendre du séjour que j'y ai fait, et cela promet un second voyage dès que je pourrai. J'ai ri en vérité, quoique malgré moi, de la nouvelle du combat naval que notre bon d'Hacqueville vous a mandée; il faut avouer que cela est plaisant, et le soin qu'il prenait aussi de m'apprendre des nouvelles de Rennes, quand j'étais aux Rochers; mais vous cherchez qui en rira avec vous, car vous savez bien le vœu que j'ai fait depuis qu'il m'envoya une certaine lettre de Davonneau, qui me redonna la vie.

Que dites-vous du maréchal de Lorges? Le voilà capitaine des gardes du corps : ces deux frères deviennent jumeaux[1]. Mademoiselle de Frémont[2] est en vérité bien mariée, et M. de Lorges aussi. Je m'en réjouis pour le chevalier (*de Grignan*); plus son ami s'avancera, plus il sera en état de le servir. Madame de Coulanges me mande qu'on lui écrit que madame de Brissac est guérie, et qu'elle ne rend point les eaux de Vichy : voilà bien notre petite amie. Vous la trouverez fort au-dessus des servitudes où vous l'avez vue autrefois : elle n'aime plus qu'autant qu'on l'aime; et cette mesure est bonne, surtout avec les dames de la cour. Vous avez fait transir le bon abbé de lui parler de ne pas reprendre à Paris votre petit appartement : hélas! ma fille, je ne le conserve et ne l'aime que dans cette vue au nom de Dieu, ne me parlez point d'être hors de chez moi. J'adore le bon abbé de tout ce qu'il me mande là-dessus,

[1] Le maréchal de Duras et le maréchal de Lorges étaient tous deux capitaines des gardes du corps en même temps. (P.)

[2] Geneviève de Frémont, maréchale de Lorges.

et de l'envie qu'il a de me voir recevoir une si chère et si aimable compagnie ; si sa lettre n'était pleine de mille petites affaires de Bourgogne et de Bretagne, je vous l'enverrais. Adieu ; je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui doit vous plaire, puisque vous m'aimez. Faites bien des amitiés à M. de La Garde et à M. de Grignan, et mes compliments de noces au premier. Baisez les *Pichons* pour moi ; j'aime la gaillardise de Pauline. Et le *petit petit* veut-il vivre absolument, contre l'avis d'Hippocrate et de Gallien ? Il me semble que ce doit être un homme tout extraordinaire. L'*inhumanité* que vous donnez à vos enfants est la chose la plus commode du monde : voilà, Dieu merci, la petite[1] qui ne songe plus ni à père ni à mère. Ah, ma belle ! elle n'a pas pris cette heureuse qualité chez vous ; vous m'aimez trop, et je vous trouve trop occupée de moi et de ma santé ; vous n'en avez que trop souffert.

504. — A LA MÊME.

A Vichy, lundi 8 juin 1676.

Ne doutez pas, ma fille, que je ne sois touchée très-sensiblement de préférer quelque chose à vous qui m'êtes si chère : toute ma consolation, c'est que vous ne pouvez ignorer mes sentiments, et que vous verrez dans ma conduite un beau sujet de réfléchir, comme vous faisiez l'autre jour, touchant la préférence du devoir sur l'inclination. Mais je vous conjure, et M. de Grignan, de vouloir bien me consoler cet hiver de cette violence qui coûte si cher à mon cœur. Voilà donc ce qui s'appelle la vertu et la reconnaissance : je ne m'étonne pas si l'on trouve si peu de presse dans l'exercice de ces belles vertus. Je n'ose en vérité appuyer sur ces pensées ; elles troublent entièrement la tran-

[1] Marie-Blanche, qui avait été mise au couvent. (P.)

quillité qu'on ordonne en ce pays. Je vous conjure donc une bonne fois de vous tenir pour toute rangée chez moi, comme vous y étiez, et de croire encore que voilà précisément la chose que je souhaite le plus fortement. Vous êtes en peine de ma douche, ma très-chère : je l'ai prise huit matins, comme je vous l'ai mandé ; elle m'a fait suer abondamment ; c'est tout ce qu'on en souhaite, et bien loin de m'en trouver plus faible, je m'en trouve plus forte. Il est vrai que vous m'auriez été d'une grande consolation ; je doute cependant que j'eusse voulu vous souffrir dans cette fumée. Pour ma sueur, elle vous aurait fait un peu de pitié ; mais enfin je suis le prodige de Vichy, pour avoir soutenu la douche courageusement. Mes jarrets en sont guéris ; si je fermais mes mains, il n'y paraîtrait plus. Pour les eaux, j'en prendrai jusqu'à samedi ; c'est mon seizième jour ; elles me purgent et me font beaucoup de bien.

Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées de ce pays [1] ; c'est la plus surprenante chose du monde. Des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition ; enfin j'en suis folle. Je donne tous les soirs un violon avec un tambour de basque, à très-petits frais ; et dans ces prés et ces jolis bocages c'est une joie que de voir danser les restes des bergers et des bergères du Lignon [2]. Il m'est impossible de ne vous pas souhaiter, toute sage que vous êtes, à ces sortes de folies.

Nous avons *Sibylle Cumée* [3] toute parée, tout habillée en jeune personne. Elle croit guérir ; elle me fait pitié. Je crois que ce serait une chose possible, si c'était ici la fontaine de Jouvence. Ce que vous dites sur la liberté que prend la mort d'interrompre la fortune est incomparable ; c'est ce qui doit consoler de ne pas être au nombre de ses favoris ; nous en

[1] La bourrée d'Auvergne est une danse maligne et voluptueuse.

[2] Petite rivière à laquelle le roman de l'*Astrée* a donné de la célébrité. (P.)

[3] Madame de Péquigny.

trouverons la mort moins amère. Vous me demandez si je suis dévote ; hélas ! non, dont je suis très-fâchée ; mais il me semble que je me détache en quelque sorte de ce qui s'appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladie donnent le temps de faire de grandes réflexions ; mais ce que je retranche sur le public, il me semble que je vous le redonne : ainsi je n'avance guère dans le pays du *détachement*; et vous savez que le droit du jeu serait de commencer par effacer un peu ce qui tient le plus au cœur.

Madame de Montespan partit jeudi de Moulins dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avait fait préparer M. l'intendant, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre ; jamais il n'y eut rien de plus galant. Cette dépense va à plus de mille écus ; mais il en fut payé tout comptant par la lettre que la belle écrivit au roi : elle n'y parlait, à ce qu'elle lui dit, que de cette magnificence. Elle ne voulut point se montrer aux femmes ; mais les hommes la virent à l'ombre de M. l'intendant[1]. Elle s'est embarquée sur l'Allier, pour trouver la Loire à Nevers, qui doit la mener à Tours, et puis à Fontevrauld, où elle attendra le retour du roi, qui est différé par le plaisir qu'il prend au métier de la guerre. Je ne sais si on aime cette préférence. Je me consolerai facilement de Ruyter, par la facilité qu'il me paraît que cet événement donne à votre voyage. N'est-il pas vrai, mon cher Comte, vous me priez de vous aimer tous deux ? hé ! que fais-je autre chose ? Soyez-en donc bien persuadés. Je vous ai mandé ce que dit notre petite Coulanges de la guérison de la duchesse (*de Brissac*), qui consiste à ne point rendre les eaux de Vichy : cela est plaisant. Vous avez vu comme je suis instruite de *Guenani*[2] dans le temps que vous m'en parlez. Je viens

[1] Il s'appelait M. Moran, si l'on en doit croire une note de l'édition de 1734.

[2] Fille naturelle de Henri de Bourbon, duc d'Anguien, et de Françoise de Montalais, comtesse de Maran. Son nom de Guenani est l'anagramme d'Anguien.

de prendre et de rendre mes eaux à moitié : il est mardi, à dix heures du matin. Comme je suis bien assurée que pour vous plaire il faut que je quitte ma plume, je finis en vous embrassant de toute ma tendresse.

505 — A LA MÊME.

A Vichy, jeudi au soir 11 juin 1676.

Vous seriez la bien-venue, ma fille, de venir me dire qu'à cinq heures du soir je ne dois pas vous écrire; c'est ma seule joie, c'est ce qui m'empêche de dormir. Si j'avais envie de faire un doux sommeil, je n'aurais qu'à prendre des cartes; rien ne m'endort plus sûrement. Si je veux être éveillée, comme on l'ordonne, je n'ai qu'à penser à vous, à vous écrire, à causer avec vous des nouvelles de Vichy : voilà le moyen de m'ôter toute sorte d'assoupissement. J'ai trouvé ce matin à la fontaine un bon capucin ; il m'a humblement saluée; j'ai fait aussi la révérence de mon côté, car j'honore la livrée qu'il porte. Il a commencé par me parler de la Provence, de vous, de M. de Roquesante, de m'avoir vue à Aix, de la douleur que vous aviez eue de ma maladie. Je voudrais que vous eussiez vu ce que m'est devenu ce bon père dès le moment qu'il m'a paru si bien instruit. Je crois que vous ne l'avez jamais ni vu ni remarqué; mais c'est assez de vous savoir nommer. Le médecin que je tiens ici pour causer avec moi ne pouvait se lasser de voir comme naturellement je m'étais attachée à ce père. Je l'ai assuré que s'il allait en Provence, et qu'il vous fît dire qu'il a toujours été avec moi à Vichy, il serait pour le moins aussi bien reçu. Il m'a paru qu'il mourait d'envie de partir pour vous aller dire des nouvelles de ma santé. Hors mes mains, elle est parfaite; et je suis assurée que vous auriez quelque joie de me voir et de m'embrasser en l'état où je suis, surtout après avoir su dans quel état j'étais au-

paravant. Nous verrons si vous continuerez à vous passer de ceux que vous aimez, ou si vous voudrez bien leur donner la joie de vous voir : c'est où d'Hacqueville et moi nous vous attendons.

La bonne Péquigny est survenue à la fontaine. C'est une machine étrange; elle veut faire tout comme moi, afin de se porter comme moi. Les médecins d'ici lui disent que oui, et le mien se moque d'eux. Elle a pourtant bien de l'esprit avec ses folies et ses faiblesses; elle a dit cinq ou six choses très-plaisantes. C'est la seule personne que j'aie vue qui exerce sans contrainte la vertu de libéralité. Elle a deux mille cinq cents louis[1] qu'elle a résolu de laisser dans le pays. Elle donne, elle jette, elle habille, elle nourrit les pauvres. Si on lui demande une pistole, elle en donne deux. Je n'avais fait qu'imaginer ce que je vois en elle. Il est vrai qu'elle a vingt-cinq mille écus de rente, et qu'à Paris elle n'en dépense pas dix mille. Voilà ce qui fonde sa magnificence; pour moi, je trouve qu'elle doit être louée d'avoir la volonté avec le pouvoir, car ces deux choses sont quasi toujours séparées.

La bonne d'Escars m'a fait souvenir de ce que j'avais dit à la duchesse (*de Brissac*) le jour de l'embrasement du célestin. Elle en rit beaucoup; et comme vous vous attendez toujours à quelque sincérité de moi dans ces occasions, la voici. Je lui dis : « Vraiment, madame, vous avez tiré de « bien près ce bon père : vous aviez peur de le manquer. » Elle fit semblant de ne pas m'entendre, et je lui dis comme j'avais vu brûler le célestin : elle le savait bien, et ne se corrigea pas pour cela du plaisir de faire des meurtres[2].

Vendredi à midi.

Je viens de la fontaine, c'est-à-dire à neuf heures, et

[1] Le louis valait 10 livres, qui étaient alors la même somme que 20 d'aujourd'hui, le marc étant à 26 livres. (M.)
[2] *Voyez* la lettre du mardi 26 mai précédent.

j'ai rendu mes eaux ; ainsi, ma très-aimable belle, ne soyez point fâchée que je fasse une légère réponse à votre lettre. Au nom de Dieu, fiez-vous à moi, et riez, riez sur ma parole : je ris aussi quand je puis. Je suis un peu troublée de l'envie d'aller à Grignan, où je n'irai pas. Vous me faites un plan de cet été et de cet automne, qui me plaît et qui me convient. Je serais aux noces de M. de La Garde, j'y tiendrais ma place, j'aiderais à vous venger de Livry ; je chanterais : *Le plus sage s'entête et s'engage sans savoir comment.* Enfin, Grignan et tous ses habitants me tiennent au cœur. Je vous assure que je fais un acte généreux et très-généreux de m'éloigner de vous.

Que je vous aime de vous souvenir si à propos de nos *Essais de Morale!* je les estime et les admire. Il est vrai que le *moi* de M. de La Garde va se multiplier; tant mieux, tout en est bon. Je le trouve toujours à mon gré, comme à Paris. Je n'ai point eu de curiosité de questionner sur le sujet de sa femme [1]. Vous souvient-il de ce que je contais un jour à Corbinelli, qu'un certain homme épousait une femme? Voilà, me dit-il, un beau détail. Je m'en suis contentée en cette occasion, persuadée que si j'avais connu son nom, vous me l'auriez nommée. Vos dames de Montélimart sont assez bonnes à *moufler* avec leur carton doré [2]. Je reviens à ma santé; elle est très-admirable. Les eaux et la douche m'ont extrêmement purgée ; et au lieu de m'affaiblir elles m'ont fortifiée. Je marche tout comme une autre. Je crains de rengraisser : voilà mon inquiétude ; car j'aime à être comme je suis. Mes mains ne se ferment pas, voilà tout ; le chaud fera mon affaire. On veut m'envoyer au Mont-Dore ; je ne veux pas. Je mange présentement de tout, c'est-à-dire je le pourrai quand je ne pren-

[1] Le mariage dont il s'agissait ne se fit point, quoiqu'il fût très-avancé. M. de La Garde était fils de Louis Escalin des Aimars, baron de La Garde, et de Jeanne Adhémar de Monteil, tante de M. de Grignan. (P.)

[2] Il s'agit apparemment de coiffures en carton doré, qui se conservent encore dans quelques cantons de l'Auvergne.

drai plus les eaux. Je me suis mieux trouvée de Vichy que personne, et bien des gens pourraient dire :

> Ce bain si chaud, tant de fois éprouvé,
> M'a laissé comme il m'a trouvé.

Pour moi, je mentirais; car il s'en faut si peu que je ne fasse de mes mains comme les autres, qu'en vérité ce n'est pas la peine de se plaindre. Passez donc votre été gaiement, ma très-chère. Je voudrais bien vous envoyer pour la noce deux filles et deux garçons qui sont ici, avec le tambour de basque, pour vous faire voir cette bourrée. Enfin *les Bohémiens* sont fades en comparaison. Je suis sensible à la parfaite bonne grâce : vous souvient-il quand vous me faisiez rougir les yeux à force de bien danser? Je vous assure que cette bourrée, dansée, sautée, coulée naturellement, et dans une justesse surprenante, vous divertirait. Je m'en vais penser à ma lettre pour M. de La Garde. Je pars demain d'ici ; j'irai me purger et me reposer un peu chez Bayard, et puis à Moulins, et puis m'éloigner toujours de ce que j'aime passionnément, jusqu'à ce que vous fassiez les pas nécessaires pour redonner la joie et la santé à mon cœur et à mon corps, qui prennent beaucoup de part, comme vous savez, à ce qui touche l'un ou l'autre. Parlez-moi de vos balcons, de votre terrasse, des meubles de ma chambre, et enfin toujours de vous; ce *vous* m'est plus cher que mon *moi,* et cela revient toujours à la même chose.

506. — A LA MÊME.

A Langlar, chez M. l'abbé Bayard, lundi 15 juin 1676.

J'arrivai ici samedi, comme je vous l'avais mandé. Je me purgeai hier pour m'acquitter du cérémonial de Vichy, comme vous vous acquittiez l'autre jour des compliments de province à vos dames de carton [1]. Je me porte fort bien,

[1] *Voyez* la lettre précédente et la note.

le chaud achèvera mes mains. Je jouis avec plaisir et modération de la bride qu'on m'a mise sur le cou : je me promène un peu tard ; je reprends mon heure de me coucher ; mon sommeil se raccoutume avec le matin ; je ne suis plus une sotte poule mouillée ; je conduis pourtant toujours ma barque avec sagesse ; et si je m'égarais, il n'y aurait qu'à me crier *rhumatisme :* c'est un mot qui me ferait bien vite rentrer dans mon devoir. Plût à Dieu, ma fille, que, par un effet de magie blanche ou noire, vous puissiez être ici ; vous aimeriez premièrement les solides vertus du maître du logis, la liberté qu'on y trouve plus grande qu'à Frêne[1], et vous admireriez le courage et la hardiesse qu'il a eues de rendre une affreuse montagne la plus belle, la plus délicieuse et la plus extraordinaire chose du monde. Je suis assurée que vous seriez frappée de cette nouveauté. Si cette montagne était à Versailles, je ne doute point qu'elle n'eût ses parieurs contre les violences dont l'art opprime la pauvre nature dans l'effet court et violent de toutes les fontaines. Les hautbois et les musettes font danser la bourrée d'Auvergne aux Faunes d'un bois odoriférant, qui fait souvenir de vos parfums de Provence ; enfin, on y parle de vous, on y boit à votre santé ; ce repos m'a été agréable et nécessaire.

Je serai mercredi à Moulins, où j'aurai une de vos lettres, sans préjudice de celle que j'attends après dîner. Il y a dans ce voisinage des gens plus raisonnables et d'un meilleur air que je n'en ai vu en nulle autre province, aussi ont-ils vu le monde et ne l'ont pas oublié. L'abbé Bayard me paraît heureux, et parce qu'il l'est, et parce qu'il veut l'être. Pour moi, ma chère Comtesse, je ne puis l'être sans vous : mon âme est toujours agitée de crainte, d'espérance, et surtout de voir tous les jours écouler ma vie loin de vous ; je ne puis m'accoutumer à la tristesse de

[1] Chez madame du Plessis-Guénégaud.

cette pensée. Je vois le temps qui court et qui vole, et je ne sais où vous reprendre. Je veux sortir de cette tristesse par un souvenir qui me revient d'un homme qui me parlait en Bretagne de l'avarice d'un certain prêtre; il me disait fort naturellement : « Enfin, madame, c'est un homme qui « mange de la merluche toute sa vie, pour manger du pois- « son après sa mort. » Je trouvai cela plaisant, et j'en fais l'application à toute heure. Les devoirs, les considérations nous font manger de la merluche toute notre vie pour manger du poisson après notre mort.

Je n'ai plus les mains enflées, mais je ne les ferme pas; et comme j'ai toujours espéré que le chaud les remettrait, j'avais fondé mon voyage de Vichy sur cette lessive dont je vous ai parlé, et sur les sueurs de la douche, pour m'ôter à jamais la crainte du rhumatisme : voilà ce que je voulais, et ce que j'ai trouvé. Je me sens bien honorée du goût qu'a M. de Grignan pour mes lettres : je ne les crois jamais bonnes, mais puisque vous les approuvez, je ne leur en demande pas davantage. Je vous remercie de l'espérance que vous me donnez de vous voir cet hiver; je n'ai jamais eu plus d'envie de vous embrasser. J'aime l'abbé de vous avoir écrit si paternellement; lui qui souffre avec peine d'être six semaines sans me voir, ne doit-il pas entrer dans la douleur que j'ai de passer ma vie sans vous, et dans l'extrême désir que j'ai de vous avoir?

On dit que madame de Rochefort est inconsolable. Madame de Vaubrun est toujours dans son premier désespoir. Je vous écrirai de Moulins. Je ne fais pas réponse à la moitié de votre aimable lettre; je n'en ai pas le temps.

507. — A LA MÊME.

A Moulins, jeudi 18 juin 1676.

Puisque vous m'envoyez vous écrire plus loin, et qu'une réponse de quatre jours vous incommode, hélas! je vais

donc m'éloigner ; mais ce ne peut être sans douleur, ni sans faire toutes les réflexions que nous avons déjà faites sur les lois que l'on s'impose, et sur le martyre que l'on se fait souffrir, en préférant si souvent son devoir à son inclination : en voici un bel exemple. Pour m'ôter cette tristesse, j'avoue, ma très-chère, que j'emporte l'espérance de vous voir cet hiver.

Ruyter est mort ; je laisse aux Hollandais le soin de le regretter : vous m'en paraissez plus libre de quitter votre Provence. Les voyages sur la côte sont fâcheux ; celui que M. de Grignan doit faire encore n'est pas commode. Nous tâcherons de vous laisser respirer à Grignan jusqu'au mois d'octobre : c'est pour ne pas interrompre ce sommeil, que je n'ai pas voulu que vous vinssiez à Vichy, et pour d'autres raisons encore que je vous ai mandées. Je crois donc que vous voudrez bien me donner cette preuve d'une amitié que je crois vive et sincère, et qui serait un peu trop rude si vous ne m'en donniez cette marque.

Je partis hier de Langlar. La bonne princesse (*de Tarente*) m'avait envoyé un laquais pour me dire qu'elle serait mardi 16 ici. Bayard, avec sa parfaite vertu, ne voulut jamais comprendre cette nécessité de partir ; il retint le laquais, et m'assura si bien qu'elle m'attendrait jusqu'au mercredi, qui était hier, et que même il viendrait avec moi, que je cédai à son raisonnement. Nous arrivâmes donc hier ici ; la princesse était partie dès la pointe du jour, et m'avait écrit toutes les lamentations de Jérémie ; elle s'en retourne à Vitré, dont elle est inconsolable ; elle eût été, dit-elle, consolée, si elle m'avait parlé. Je fus très-fâchée de ce contre-temps : je voulus battre Bayard ; et vous savez ce que l'on dit.

Nous avons couché chez madame Fouquet, où une fort jolie femme de ses amies nous vint faire les honneurs. Ces pauvres femmes sont à Pomé, dans une petite maison qu'elles ont achetée, où nous allons les voir après dîner.

Je vais dîner à Sainte-Marie, avec le tombeau de M. de Montmorency, et les petites de Valençai. Je vous écrirai de Pomé de grandes particularités de *Quanto*, qui vous surprendront. Ce qui vous paraîtra bon, c'est que ce seront des vérités, et toutes des plus mystérieuses. Bayard est de ce voyage. C'est un d'Hacqueville pour la probité, les arbitrages et les bons conseils; mais fort mitigé sur la joie, la confiance et les plaisirs. Il vous révère, et vous supplie de le lui permettre, en faveur de l'amitié qu'il a pour moi.

Si vous recevez une réponse de M. de Lorges, pour savoir si on est bien aise quand on est content, je vous prie de m'en faire part. En attendant, je vous dirai que celui-ci [1] a trouvé par sa modération ce que l'autre ne trouvera peut-être jamais avec toutes les grâces de la fortune. Il est aise parce qu'il est content, et il est content parce qu'il a l'esprit bien fait. Vous me disiez l'autre jour des choses trop plaisantes sur Rochefort, qui avait souhaité et obtenu tout, et qui avait seulement oublié de souhaiter de ne pas mourir si tôt. C'était une tirade qui valait trop; mais on ne finirait point si on voulait relever tout ce qui est de ce goût-là.

Vous me demandiez s'il était vrai que la duchesse de Sault fût un page. Non, ce n'est point un page; mais il est vrai qu'elle est si aise de n'être plus à Machecoul [2] à mourir d'ennui avec sa mère, et qu'elle se trouve si bien d'être la duchesse de Sault, qu'elle a peine à contenir sa joie; et c'est précisément ce que disent les Italiens, *non può capire*. Elle est *fort aise d'être contente*, et cela répand une joie un peu excessive sur toutes ses actions, et qui n'est plus à la mode de la cour, où chacun a ses tribulations, et où l'on ne rit plus depuis plusieurs années. Pour sa personne, elle vous plairait sans beauté, parce qu'elle est d'une taille

[1] L'abbé Bayard.
[2] Château du duché de Retz, à quatre lieues de Nantes.

parfaite et d'une très-bonne grâce à tout ce qu'elle fait. Je suis toujours en peine de notre cardinal : il me cache ses maux, par l'intérêt qu'il sait que j'y prends ; mais la continuation de ce mal de tête me déplaît. Je me porte fort bien ; j'attends du chaud la liberté de mes mains ; elles me servent quasi comme si de rien n'était ; j'y suis accoutumée, et je trouve que ce n'est point une chose si nécessaire de fermer les mains : à quoi sert cela ? C'est une vision, quand il n'y a personne à qui l'on veuille serrer la main. Ce m'est un petit reste de souvenir de ce mal que j'honore tant, et dont le nom seul me fait trembler. Enfin, mon ange, ne soyez plus en peine de moi ; ce qui reste pour ma consolation dépend de vous. Je vous écrirai encore d'ici une lettre que je vous annonce, et que vous aimerez. Je vous embrasse avec la dernière tendresse. Bonjour, monsieur de Grignan.

508. — A LA MÊME.

A Pomé, samedi 20 juin 1676.

Vous me parlez encore de la rigueur que j'ai eue de ne vous avoir pas voulue à Vichy. Croyez, ma fille, que j'en ai plus souffert que vous ; mais la Providence n'avait pas rangé les choses pour me donner cette parfaite joie. J'ai eu peur de la peine que vous donnerait ce voyage, qui est long et dangereux ; et par le chaud, c'était une affaire. J'avais peur que ce mouvement n'en empêchât un autre ; j'avais peur de vous quitter, j'avais peur de vous suivre ; enfin je craignais tout de ma tendresse et de ma faiblesse ; je ne pouvais qu'en votre absence préférer mon oncle l'abbé à vous. Je n'ai été que trop occupée de notre voisinage. Cette pensée m'a fait pour le moins autant de mal qu'à vous, et quelquefois jusqu'aux larmes. Ne vous moquez point de moi, je vous en conjure, et comptez à Montgobert mes tristes raisons, afin qu'elle les comprenne, qu'elle me plai-

gne, et qu'elle ne me gronde plus. Voilà ce que je voulais encore vous dire pour faire honneur à la vérité ; faites-en, ma chère enfant, à l'amitié que vous avez pour moi, en me venant voir cet hiver. Mais parlons d'autre chose.

Je suis ici de jeudi, comme je vous l'ai mandé. Je m'en vais demain à Moulins, d'où je ferai partir cette lettre, et j'en partirai moi-même pour Nevers et Paris. Toute la sainteté du monde est ici ; cette maison est agréable; la chapelle est ornée. Si mes pauvres mains me faisaient quelque jour retourner à Vichy, je vous assure que je ne me ferais pas des cruautés comme cette fois. Corbinelli me trouve un peu enrôlée dans la *sacrée* paresse ; mais je ne sais si ma santé ne me rendra point ma *rustauderie :* je vous le manderai, afin que vous ne m'aimiez pas plus que je ne le mérite. Je vous loue extrêmement de l'envie que vous avez d'établir le pauvre baron [1]. Quand je serai à Paris, nous tâcherons de seconder vos bons commencements. Ne sommes-nous pas trop heureuses que la campagne soit si douce jusque ici? Je crains bien un détachement pour l'Allemagne. Vous n'êtes pas actuellement dans l'ignorance de la mort de Ruyter, ni de la prison du pauvre Penautier [2]. J'arriverai assez tôt pour vous instruire de toutes ces tragiques histoires. Je souhaite, ma fille, que votre petite rivière puisse vous fournir de l'eau pour vous baigner fraîchement, car il y a d'étranges manières de se baigner à Vichy.

A Moulins, dimanche au soir 21 juin.

Quel bonheur, ma très-chère, de recevoir votre lettre du 17, en arrivant de Pomé, où j'ai laissé les deux saintes (*mesdames Fouquet*)! J'ai amené mademoiselle Fouquet,

[1] M. de Sévigné, son fils. (P.

[2] Penautier, receveur général du clergé, amant de madame de Brinvilliers, fut accusé d'avoir usé des secrets de cette femme. Il lui en coûta la moitié de son bien pour supprimer les accusations. (*Siècle de Louis XIV.*)

qui me fait ici les honneurs de chez sa mère; elle s'en retournera demain matin, quand je partirai pour aller coucher à Nevers. Je crois que, quelque joie que l'on puisse avoir en recevant vos lettres, et quelque estime qu'on ait pour elles, rien n'approche de ce qu'elles me sont.

Vous jugez très-juste du *moi* des *Essais de Morale*. Il est vrai qu'il y a, comme disait le vieux Chapelain, teinture de ridiculité dans cette expression : le reste est trop grave pour cette bigarrure; mais nous en faisons un très-bon usage. Vous me peignez Grignan d'une beauté surprenante; hé bien, ai-je tort quand je dis que M. de Grignan avec sa douceur, fait toujours précisément tout ce qu'il veut? Nous avons eu beau crier misère, les meubles, les peintures, les cheminées de marbre n'ont-ils pas été leur train? Je ne doute point que tout cela ne soit parfaitement bien; ce n'était pas là notre difficulté, mais où a-t-il pris tant d'argent? Mon enfant, c'est la magie noire. Je vous conjure de ne me pas manquer cet hiver; je ne puis avoir nulle sorte d'incommodité que celle de ne vous avoir pas. Voilà où mon courage m'abandonnerait. Ma chère enfant, ne laissez pas finir ma vie sans me donner la joie de vous embrasser tendrement. Pour mes mains, elles ne me font point de mal. Elles sont encore *infermables;* mais je mange, et je m'en sers assez pour n'être quasi plus incommodée. Je n'ai plus l'air malade, je suis votre *bellissima;* vous ne le voulez pas croire.

Vous ne gagnez que des victoires sur votre mer : je suis assurée que d'Hacqueville vous renverra votre relation; car je ne crois pas qu'il puisse souffrir qu'il soit dit qu'un autre lui ait appris quelque chose. On ne peut rien de plus plaisant que ce que vous dites sur le maréchal de Vivonne, et la *prévision* qui lui a fait avoir cette dignité. Voilà Corbinelli bien ravi de ces heureux succès. Je reçois une lettre du bon abbé, qui se moque de vous, et dit que vous pensiez qu'il logeait dans votre appartement. Vous aviez

là une belle pensée ! Non, ma fille, il n'y a que vous qui puissiez me plaire dans un tel voisinage ; aussi n'est-il fait que pour vous, et vous seule y pouvez être souhaitée comme vous l'êtes. J'ai encore ici l'abbé Bayard, qui ne me quitte que le plus tard qu'il peut. Il est bien épris de votre mérite. C'est un ami de grande conséquence ; il vous baise les mains mille fois. Mesdames Fouquet m'ont chargée de leurs saints compliments pour vous. Adieu, belle et charmante, je vous quitte pour entretenir ma compagnie. Je vous écrirai des chemins. Je vous aime en vérité de tout ce que mon cœur est capable d'aimer.

509. — A LA MÊME.

A Briare, mercredi 24 juin 1676.

Je m'ennuie, ma très-chère, d'être si longtemps sans vous écrire. Je vous ai écrit deux fois de Moulins ; mais il y a déjà bien loin d'ici à Moulins. Je commence à dater mes lettres de la distance que vous voulez. Nous partîmes donc lundi de cette bonne ville. Nous avons eu des chaleurs extrêmes. Je suis bien assurée que vous n'avez pas trouvé d'eau dans votre petite rivière, puisque notre belle Loire est entièrement à sec en plusieurs endroits. Je ne comprends pas comme auront fait madame de Montespan et madame de Tarente : elles auront glissé sur le sable. Nous partons à quatre heures du matin ; nous nous reposons longtemps à la dînée ; nous dormons sur la paille et sur les coussins de notre carrosse, pour éviter les incommodités de l'été. Je suis d'une paresse digne de la vôtre ; par le chaud, je vous tiendrais compagnie à causer sur un lit, tant que terre nous pourrait porter. J'ai dans la tête la beauté de vos appartements ; vous avez été trop longtemps à me les dépeindre.

Je crois que sur ce lit vous m'expliqueriez ces ridicules qui viennent des défauts de l'âme, et dont je me doute

à peu près. Je suis toujours d'accord de mettre au premier rang de ce qui est bon, ou mauvais, tout ce qui vient de ce côté-là ; le reste me paraît supportable, et quelquefois excusable. Les sentiments du cœur me paraissent seuls dignes de considération ; c'est en leur faveur que l'on pardonne tout ; c'est un fonds qui nous console, et qui nous paye de tout ; et ce n'est donc que par la crainte que ce fonds ne soit altéré, qu'on est blessé de la part des choses.

Nous parlerons encore de vos beaux tableaux, et de la mort extraordinaire de Raphael d'Urbin [1] ; je ne l'eusse pas imaginée, non plus que le chaud de la Saint-Jean. Il y a plus de dix ans que j'avais remarqué qu'on se chauffait fort bien aux feux qu'on y fait ; c'est sur cela que je m'étais reposée, et que je me suis mécomptée. Les médecins appellent l'opiniâtreté de mes mains un reste de rhumatisme un peu difficile à persuader ; mais voici un chaud qui doit convaincre de tout. Je suis tellement en train de suer, que je sue toujours ; et la bonne d'Escars n'ose me proposer d'ôter des habits, parce qu'elle dit que j'aime à suer. Il est vrai qu'il me reste encore la fantaisie de croire que j'ai froid quand je n'ai pas extrêmement chaud ; cela s'en ira avec la poule mouillée, qui prend tous les jours congé de moi. Nous pensions être vendredi à Vaux, et passer une soirée divine ; mais je crains que nous n'y soyons que samedi. Je vous écrirai encore, car c'est ma seule joie.

Madame de La Fayette m'a mandé que *Guenani* est retournée à Maubuisson, et qu'elle est aimable, sans être belle. Elle est vive, douce, complaisante, glorieuse et folle ; ne la reconnaissez-vous pas, vous qui êtes une de ses plus

[1] Ce peintre, le premier de l'Italie, mourut par suite de ses excès avec sa maîtresse, en 1520, âgé de trente-sept ans ; il cacha ses excès aux médecins, qui le tuèrent en le saignant. L'espérance d'être fait cardinal le fit persister dans cette funeste dissimulation. (VASARI.)

anciennes connaissances? Si vous eussiez cru qu'elle eût été en tiers, vous auriez augmenté votre pitié. Je ne sais pourquoi vous dites que cette histoire est répandue. Je ne le trouve point; c'est que je ne trouve personne qui m'en parle. Cela deviendra peut-être faux, comme mille autres choses. Le goût que Sa Majesté prend au métier de la guerre pourrait bien faire cet effet. La pauvre bonne amitié est bien plus durable. Il est vrai que ce mot *de passion éternelle* faisait peur à une certaine beauté du temps passé; et comme un pauvre amant lui protestait, croyant dire des merveilles, qu'il l'aimerait toute sa vie, elle l'assura que c'était pour cela seul qu'elle ne l'acceptait pas, et que rien ne lui faisait tant d'horreur que la pensée d'être aimée longtemps d'une même personne. Vous voyez comme les avis sont différents.

Il y avait un parent de l'abbé Bayard qui était avec nous à Langlar; s'il y eût été en même temps que la duchesse de Brissac, il eût été fort digne qu'elle eût tiré dessus : elle n'avait rien trouvé de si bon dans tout son voyage. Il ne dit et ne fait rien à gauche; il est jeune et joli, et danse la bourrée; il fait des chansons avec une facilité surprenante. Il vint une laide femme nous voir, qu'on soupçonne d'être coquette : voici ce qu'il dit tout de suite à Bayard, et qui me revint ensuite; car le petit homme est poli, et craignait d'offenser mes chastes oreilles. Je crains encore plus celles de M. de Grignan; mais on écrit à Briare tout ce qui se présente. C'est sur l'air :

C..... n'est pas mal habile
Quand il s'agit de prendre un cœur,
Si ce n'est celui du pupille,
C'est celui de son gouverneur.

Je vous prie de ne pas le laisser traîner de mon écriture. Il en a fait plusieurs autres de cette vivacité; mais je crois que vous n'en savez pas l'air. Voilà bien abuser de vous,

ma fille : il faut que je sois également persuadée, et de votre amitié, et de votre loisir. Je ne sais aucune nouvelle. Ce que vous avez dit sur la prévision du roi à l'égard du frère de *Quanto* (*Vivonne*) est un sujet de méditation admirable. Je médite aussi fort souvent sur la joie et l'espérance de vous voir à Paris.

510. — A LA MÊME.

A Nemours, vendredi 26 juin 1676.

Je défie votre Provence d'être plus embrasée que ce pays : nous avons de plus la désolation de ne point espérer de bise. Nous marchons quasi toute la nuit, et nous suons le jour. Mes chevaux témoignèrent hier qu'ils seraient bien aises de se reposer à Montargis : nous y fûmes le reste du jour. Nous y étions arrivés le matin à huit heures; c'est un plaisir de voir lever l'aurore, et de dire dévotement les sonnets qui la représentent[1]. Nous passâmes la soirée chez madame de Fiennes, qui est gouvernante de la ville et de son mari[2], qu'on appelle pourtant monsieur le gouverneur. Elle me vint prendre à mon hôtellerie, et se souvient fort du temps qu'elle vous honorait de ses approbations; vous connaissez son air et son ton décisif. Elle est divinement bien logée. Cet établissement est fort joli ; elle y règne trois ou quatre mois, et puis elle se va traîner aux pieds de toutes les grandeurs, comme vous savez. Elle me dit qu'elle attendait mademoiselle de Fiennes, et qu'on lui mandait que la Brinvilliers mettait bien du monde en jeu et nommait le chevalier de B...., mesdames de Cl... et de G.... pour avoir empoisonné MADAME, pas davantage[3]. Je crois

[1] Le sonnet de la *belle matineuse*, de Malleville, alors très-admiré.

[2] Ce mari, qui se nommait Deschapelles, était fils d'une nourrice de MONSIEUR; la comtesse de Fiennes était déjà vieille quand elle fit ce mariage, et elle conserva toujours son premier nom. (M.)

[3] Ces lettres initiales ne peuvent signifier que le chevalier de Beuvron, l'un des favoris de MONSIEUR, madame de Clérambault, gouvernante de ses

que cela est très-faux ; mais il est fâcheux d'avoir à se justifier d'une pareille chose. Cette diablesse accuse vivement Penautier, qui est en prison par avance. Cette affaire occupe tout Paris, au préjudice des nouvelles de la guerre. Quand je serai arrivée, ma très-chère, vous croyez bien que je ne vous laisserai rien ignorer d'une chose si extraordinaire. Nous allons ce soir coucher à la capitainerie de Fontainebleau, car je hais le *Lion d'Or* depuis que je vous y ai quittée. J'espère me raccommoder avec lui en vous y allant reprendre. J'ai rêvé sur votre retour; je vous proposerai mon avis, que je serais ravie que vous voulussiez suivre : nous avons du temps, nous en parlerons. Je suis bien aise, à cause de cette chaleur excessive, de vous avoir laissée en paix dans mon cabinet à Grignan ; vous seriez morte d'avoir repris votre route du midi par le temps qu'il fait. Si Saint-Hérem[1] est à sa capitainerie, et si j'y apprends quelque nouvelle, je vous écrirai peut-être encore ce soir ; mais, dans l'incertitude, je vous écris d'ici, afin de n'avoir plus qu'à me coucher en arrivant, car il sera tard, et vous voulez que je me porte bien.

511. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 1er juillet 1676.

J'arrivai ici dimanche, ma très-belle ; j'avais couché à Vaux[2], dans le dessein de me rafraîchir auprès de ces belles fontaines, et de manger deux œufs frais. Voici ce que je trouvai : le comte de Vaux[3], qui avait su mon arrivée, et qui me donna un très-bon souper; et toutes les fontaines muettes, et sans une goutte d'eau, parce qu'on les

enfants, et madame de Grancey, qui passait pour sa maîtresse. Aucune de ces trois personnes ne fut sérieusement soupçonnée de cet empoisonnement prétendu. (A. G.)

[1] Gouverneur de Fontainebleau, à une lieue de Melun.

[2] Château du surintendant Fouquet.

[3] Fils aîné de M. Fouquet, surintendant des finances. (P.)

raccommodait. Ce petit mécompte me fit rire. Le comte de Vaux a du mérite, et le chevalier (*de Grignan*) m'a dit qu'il ne connaissait pas un plus véritablement brave homme. Les louanges du *petit glorieux* ne sont pas mauvaises; il ne les jette pas à la tête. Nous parlâmes fort, M. de Vaux et moi, de l'état de sa fortune présente, et de ce qu'elle avait été. Je lui dis, pour le consoler, que la faveur n'ayant plus de part aux approbations qu'il aurait, il pourrait les mettre sur le compte de son mérite, et qu'étant purement à lui, elles seraient bien plus sensibles et plus agréables : je ne sais si ma rhétorique lui parut bonne.

Enfin nous arrivâmes ici; je trouvai à ma porte mesdames de Villars, de Saint-Géran, d'Heudicourt, qui me demandèrent *quand j'arriverais :* elles ne venaient que pour le savoir. Un moment après, M. de La Rochefoucauld, madame de La Sablière par hasard, les Coulanges, Sanzei, d'Hacqueville. Voilà qui est fait, nous suïons tous à grosses gouttes; jamais les thermomètres ne se sont trouvés à telle fête : il y a presse dans la rivière. Madame de Coulanges dit qu'on ne s'y baigne plus que par billets. Pour moi, qui suis en train de suer, je ne finis pas, et je change fort bien trois fois de chemise en un jour. Le *bien bon* fut ravi de me revoir, et, ne sachant quelle chère me faire, il me témoigna une extrême envie que j'eusse bientôt une joie pareille à la sienne. J'ai reçu bien des visites ces deux jours. J'ai célébré les eaux salutaires de Vichy; et si jamais le vieux de Lorme prend congé de la compagnie, la maréchale d'Estrées [1] et moi nous entreprendrons de confondre Bourbon.

Madame de La Fayette est à Chantilly. J'ai donné votre lettre à Corbinelli. Il me l'a lue; elle est admirable depuis le commencement jusqu'à la fin : vous avez en vérité trop d'esprit quand vous voulez. Corbinelli est hors de lui,

[1] Gabrielle de Longueval, maréchale d'Estrées.

de trouver une tête de femme faite comme la vôtre. Au reste, je reprends les sottes nouvelles que madame de Fiennes m'avait dites à Montargis. On n'a point du tout parlé de mesdames de Cl........., de G......, ni du chevalier B.....; rien n'est plus faux. Penautier a été neuf jours dans le cachot de Ravaillac; il y mourait; on l'a ôté. Son affaire est désagréable. Il a de grands protecteurs : M. de Paris (*de Harlay*) et M. Colbert le soutiennent hautement; mais si la Brinvilliers l'embarrasse davantage, rien ne pourra le secourir. Madame d'Hamilton est inconsolable, et ruinée au delà de toute ruine; elle fait pitié. Madame de Rochefort est changée à ne pas être connaissable, avec une bonne fièvre double-tierce : cela ne vous plaît-il pas assez?

Le retour du roi se recule toujours. Vous avez vu les vers qu'a faits l'abbé Têtu : l'exagération m'y paraît exagérée. La réponse en prose de M. de Pomponne vous plairait fort. Il a aussi écrit (c'est l'abbé Têtu) une lettre à M. de Vivonne, bien plus jolie que Voiture et Balzac; les louanges n'en sont point fades. Madame de Thianges (*sœur de Vivonne*) fit faire hier un feu de joie devant sa porte, et défoncer trois tonneaux de vin en faveur de cette victoire. Des boîtes qui crevèrent tuèrent trois ou quatre personnes. M. de Grignan n'a-t-il point écrit à M. le maréchal? J'ai vu Bussy plus gai, plus content, plus plaisant que jamais. Il se trouve si distingué des autres exilés, et sent si bien cette distinction, qu'il ne donnerait pas sa fortune pour une autre. Il marie, je crois, *la Remiremont*[1] au frère de madame de Calvisson. Voici l'année d'établissement pour ses filles. J'ai trouvé ici que le mariage de M. de La Garde faisait grand bruit.

Vous me comblez de joie en me parlant sans incertitude de votre voyage de Paris; ce sera le dernier et véritable

[1] Marie Thérèse de Rabutin, dame de Remiremont, épousa depuis Louis de Madaillan de l'Esparre, marquis de Montataire. (P.)

remède qui rendra ma santé parfaite. Pour moi, ma fille, voici ma pensée; je la propose à M. de Grignan et à vous. Je ne voudrais point que vous allassiez repasser la Durance, ni remonter à Lambesc, cela vous jette trop loin dans l'hiver; et pour vous épargner cette peine, je trouverais très-bien que vous partissiez de Grignan quand votre mari partira pour l'assemblée; que vous prissiez des litières; que vous vinssiez vous embarquer à Roanne, et très-sûrement vous touveriez mon carrosse à Briare, qui vous amènerait ici. Ce serait un temps admirable pour être ensemble. Vous y attendriez M. de Grignan, qui vous amènerait votre équipage, et que vous auriez le plaisir de recevoir. Nous aurions cette petite avance, qui me donnerait une grande joie, et qui vous épargnerait d'extrêmes fatigues, et à moi toute l'inquiétude que j'en ressens.

Répondez-moi, ma très-chère, sur cette proposition, qui doit vous paraître aussi raisonnable qu'à moi, et parlons cependant de Villebrune[1] : je n'ai jamais été plus surprise que d'apprendre qu'il était à Grignan. Je suis assurée que vous l'avez bien questionné sur ma maladie; il a pu vous la dire d'un bout à l'autre. Il m'envoie d'une poudre admirable; vous en a-t-il dit la composition? Je n'en prendrai pourtant qu'au mois de septembre. Il se loue fort de vos honnêtetés; je crois qu'il avait un bon passeport en parlant de moi. J'admire comme le hasard vous a envoyé cet homme pour figurer avec mon capucin de Vichy. Pour moi, je lui trouve bien de l'esprit, et un grand talent pour la médecine : c'est encore pour s'y perfectionner qu'il est allé à Montpellier. Il a eu de grandes conversations avec M. de Vardes sur l'or potable. Il est fort estimé dans notre Bretagne : il y a presse à qui l'aura; et je ne sais rien de mauvais en lui (ôtez-en quelque fragilité), qui puisse le rendre indigne de votre protection. Il m'a été

[1] Le médecin qui avait soigné madame de Sévigné aux Rochers l'hiver précédent. (M.)

d'une grande consolation aux Rochers. Je n'ai pas entendu parler depuis ce temps-là de ce que nous croyons qui a causé tous mes maux ; j'espère en être entièrement quitte. Je ne renonce pas à me faire saigner quand on le jugera à propos. La poudre du bonhomme pourra aussi retrouver sa place, quand je me serai rendue digne de son opération ; car présentement les eaux et la douche de Vichy m'ont si bien savonnée, que je crois n'avoir plus rien dans le corps ; et vous pouvez dire, comme à la comédie, *ma mère n'est point impure*. Je tâterai de l'air de Livry, et croyez, mon enfant, que j'userai sagement de cette bride qu'on m'a mise sur le cou.

Il n'y a qu'à rire de l'aventure de La Garde ; je vous assure qu'il dormait ; *l'amour tranquille s'endort aisément*, comme vous savez. Hélas ! à propos de dormir, M. de Saintes [1] s'est endormi cette nuit au Seigneur d'un sommeil éternel. Il a été vingt-cinq jours malade, saigné treize fois, et hier matin il était sans fièvre, et se croyait entièrement hors d'affaire. Il causa une heure avec l'abbé Têtu ; ces sortes de mieux sont quasi toujours traîtres, et tout d'un coup il est retombé dans l'agonie ; et enfin nous l'avons perdu. Comme il était très-aimable, il est extrêmement regretté.

On assure que Philisbourg est assiégé. La Gazette de Hollande dit qu'ils ont perdu sur la mer ce que nous avons perdu sur la terre, et que Ruyter était leur Turenne. S'ils avaient de quoi s'en consoler, comme nous, je ne les plaindrais pas ; mais je suis assurée qu'ils n'auront jamais l'esprit de faire huit amiraux [2] pour conserver Messine. Pour moi, je suis ravie de leur misère ; cela rend la Méditerranée tranquille comme un lac ; et vous en savez les consé-

[1] Louis de Bassompierre, fils du maréchal de ce nom, évêque de Saintes. (P.)

[2] Plaisanterie fondée sur la promotion des huit maréchaux de France qui furent créés peu de jours après la mort de M. de Turenne. (P.)

quences. Je reçois une lettre de mon fils, qui est détaché avec plusieurs autres troupes pour aller en Allemagne; j'en suis très-fâchée, et quoiqu'il veuille m'en consoler par l'assurance de venir m'embrasser ici en passant, je ne saurais approuver cette double campagne. Adieu ma très-aimable et très-chère ; le *bien bon* vous embrasse, et vous assure de la joie qu'il aura de vous voir.

512. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 3 juillet 1676.

Vous me dites que c'est à moi de régler votre marche; je vous l'ai réglée, et je crois qu'il y a bien de la raison dans ce que j'ai proposé. M. de Grignan même ne doit pas s'y opposer, puisque la séparation sera courte, et que c'est bien épargner de la peine, et me donner un temps d'avance, qui sera, ce me semble, purement pour moi. J'ai fait part de ma pensée à d'Hacqueville, qui l'a fort approuvée : il vous en écrira. Songez-y, ma fille, et faites de l'amitié que vous avez pour moi le chef de votre conseil.

On dit que la princesse d'Italie (*Madame de Monaco*) n'est plus si bien auprès de sa maîtresse (MADAME). Vous savez comme celle-ci est sur la galanterie ; elle s'est imaginé, voyez quelle injustice! que cette favorite n'avait plus la même aversion qu'elle pour cette bonté de cœur. Cela fait des dérangements étranges. Je m'instruirai mieux sur ce chapitre ; je ne sais qu'en l'air ce que je vous dis.

Il me semble que j'ai passé trop légèrement sur Villebrune : il est très-estimé dans notre province ; il prêche bien[1], il est savant ; il était aimé du prince de Tarente, et avait servi à sa conversion et à celle de son fils. Le prince lui avait donné à Laval un bénéfice de quatre mille livres de rentes. Quelque prétendant parla d'un dévolu, à cause

[1] Ce Villebrune était sorti des Capucins. (P.)

de ce que vous savez; l'abbé du Plessis le prévint à Rome, et obtint le bénéfice : ce fut contre le sentiment de toute sa famille qu'il fit cette démarche, croyant, disait-il, faire un partage de frère avec Villebrune. Cependant il n'en a point profité, car M. de La Trémouille a prétendu que le bénéfice dépendant de lui, il fallait avoir son consentement; de sorte qu'il n'est rien arrivé, sinon que Villebrune n'a plus rien, que l'abbé du Plessis n'a pas eu un bon procédé, et que M. de La Trémouille n'a pas osé redonner le bénéfice à Villebrune, qui a toujours été depuis en Basse-Bretagne, fort estimé et vivant bien. Si le hasard vous l'avait placé dans votre chapitre [1], je vous touverais assez heureuse de pouvoir parler avec lui de toutes choses, et d'avoir un très-bon médecin; car c'est cette science qui l'a fait aller à Montpellier pour apprendre des secrets qu'il ne croit réservés qu'au soleil de Languedoc. Voilà ce que la vérité m'a obligée de vous dire. Je veux en écrire à Vardes pour le lui recommander, car ce pauvre homme me fait pitié. Voyez un peu comme je me suis embarquée dans cette longue narration.

L'affaire de la Brinvilliers va toujours son train; elle empoisonnait de certaines tourtes de pigeonneaux, dont plusieurs mouraient qu'elle n'avait pas dessein de tuer; ce n'était pas qu'elle eût des raisons pour s'en défaire, c'étaient de simples expériences pour s'assurer de l'effet de ses poisons [2]. Le chevalier du Guet, qui avait été de ces jolis repas, s'en meurt depuis deux ou trois ans. Elle demandait l'autre jour s'il était mort; on lui dit que non; elle dit en se tournant : Il a la vie bien dure. M. de La Rochefoucauld jure que cela est vrai.

Il vient de sortir d'ici une bonne compagnie, car vous

[1] Il y a un chapitre à Grignan fondé par les ancêtres de M. de Grignan. (P.)

[2] Voltaire nie ces faits, desquels d'ailleurs la sentence ne parle pas. *Voyez* ci-après la lettre de madame de Sévigné, du 22 juillet.

savez que je garde ma maison huit jours après mon retour de Vichy, comme si j'étais bien malade. Cette compagnie était la maréchale d'Estrées, le *chanoine* (*madame de Longueval*), Bussy, Rouville et Corbinelli. Tout a prospéré; vous n'avez jamais rien vu de si vif. Comme nous étions le plus en train, nous avons vu apparaître M. le Premier (*Beringhen*), avec son grand deuil; nous sommes tous tombés morts. Pour moi, c'était de honte que j'étais morte; je n'avais rien fait dire à ce Caton sur la mort de sa femme[1], et mon dessein était de l'aller voir avec la marquise d'Uxelles. Cependant, au lieu d'attendre ce devoir, il vint s'informer de mes nouvelles et de celles de mon voyage. La maréchale de Castelnau et sa fille ont des soins extrêmes de moi. Je ne sais rien de Philisbourg depuis ce que je vous en ai mandé. Mon fils n'est point encore passé; il ne va point en Allemagne, c'est dans l'armée du maréchal de Créqui : cela me paraît une seconde campagne qui me déplaît. Madame de Noailles me disait hier que, sans avoir pu se tromper, elle était accouchée d'un fils à huit mois, qui a très-bien vécu; il a seize ans.

513. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 6 juillet 1676.

Je vis hier au soir le cardinal de Bouillon, Caumartin et Barillon. Ils parlèrent fort de vous; ils commencent, disent-ils, à se rassembler en qualité de commensaux; mais hélas! le plus cher (*le cardinal de Retz*) nous manquera.

M. de Louvois est parti pour voir ce que les ennemis veulent faire. On dit qu'ils en veulent à Maestricht : M. le Prince ne le croit pas. Il a eu de grandes conférences avec le roi. On disait qu'il serait envoyé; mais il n'a pas présumé qu'il dût s'offrir, et l'on ne veut pas lui en parler : ainsi l'on attend les courriers de M. de Louvois, sans qu'il

[1] Anne du Blé, tante du maréchal d'Uxelles. (P.)

soit question d'autre chose. Il est vrai que plusieurs victimes ont été sacrifiées aux mânes des deux héros de mer et de terre. Je crains bien que la Flandre ne soit pas paisible, comme vous le pensez. Le pauvre baron (*M. de Sévigné*) est à Charleville avec son détachement, attendant les ordres. C'est le duc de Villeroi qui est le général de cette petite armée; ils sont dans le repos et les délices de Capoue; c'est le plus beau pays du monde. Pour l'Allemagne, M. de Luxembourg n'aura guère d'autre chose à faire qu'à être spectateur, avec trente mille hommes, de la prise de Philisbourg. Dieu veuille que nous ne voyions pas de même celle de Maestricht! Ce qu'on fera, à ce que dit M. le Prince, c'est que nous prendrons une autre place, et ce sera pièce pour pièce. Il y avait un fou, le temps passé, qui disait dans un cas pareil : Changez vos villes de gré à gré, vous épargnerez vos hommes. Il y avait bien de la sagesse à ce discours.

L'affliction de madame de Rochefort augmente plutôt qu'elle ne diminue. Celle de madame d'Hamilton fait pitié à tout le monde; elle demeure avec six enfants, sans aucun bien. Ma nièce de Bussy, c'est-à-dire de Coligny, est veuve; son mari est mort à l'armée de M. de Schomberg, d'une horrible fièvre. La maréchale (*de Schomberg*) veut que je la mène après dîner chez cette affligée, qui ne l'est point du tout; elle dit qu'elle ne le connaissait point, et qu'elle avait toujours souhaité d'être veuve. Son mari lui laisse tout son bien; de sorte que cette femme aura quinze ou seize mille livres de rente. Elle aimerait bien à vivre réglément, et à dîner à midi, comme les autres; mais l'attachement que son père a pour elle la fera toujours déjeûner à quatre heures du soir, à son grand regret. Elle est grosse de neuf mois. Voyez si vous voulez écrire un petit mot en faveur du *Rabutinage;* cela se mettra sur mon compte.

Vous avez raison de vous fier à Corbinelli pour m'aimer, et pour avoir soin de ma santé; il s'acquitte parfaite-

ment de l'un et de l'autre, et vous adore sur le tout. Il est vrai qu'il traite en vers de petits sujets fort aisés, comme il prétend que les anciens ont fait; il est persuadé que la rime donne plus d'attention, et que cela revient à la prose mesurée qu'Horace a mise en crédit[1] : voilà de grands mots. Il a fait une épître contre les loueurs excessifs, qui fait revenir le cœur. Il a une grande joie de votre retour : vous lui manquez à tout. Il est en vérité fort amusant, car il a toujours quelque chose dans la tête. Villebrune m'avait dit que sa poudre ressuscitait les morts; il faut avouer qu'il y a quelque chose du petit garçon *qui joue à la fossette*[2]. On peut juger de lui comme on veut : c'est un homme à facettes encore plus que les autres.

514. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 8 juillet 1676.

Vous avez raison de dire que le sentiment de tendresse qui vous fait résoudre à venir ici tout à l'heure, si je le veux et si j'ai besoin de vous, me fait mieux voir le fond de votre cœur que toutes les paroles bien rangées : je vous l'avoue, et je ne puis vous dire, ma très-chère, à quel excès le mien est touché de cette marque de votre amitié; mais comme vous lui donnez pour conseil la raison de d'Hacqueville, et que vous avez fait à mon égard, ainsi que pour les régentes, qui ne peuvent rien faire sans un conseil, vous m'avez donné un maître en me donnant un compagnon; vous savez le proverbe. Hé bien, ma fille, voici ce que le grand d'Hacqueville me dit hier de vous mander; il n'ignore point ce que c'est pour moi de vous voir, et de ne pas manger toute ma vie de la *merluche*[3], mais nous regardons la fatigue de venir par les chaleurs et par la diligence comme une chose terrible, et qui pourrait vous faire

[1] C'est le *Sermoni propiora* d'Horace. *Voyez* satir. IV, lib. I, vers. 42.
[2] Allusion aux cures merveilleuses du *Médecin malgré lui.* (A. G.)
[3] *Voyez* ci-dessus la lettre du 15 juin.

malade, et nous demandons pourquoi cette précipitation pour une santé qui est beaucoup meilleure qu'elle n'a encore été. Je marche, je mange, et hors mes mains, qui me donnent une médiocre incommodité, je suis en état d'attendre le mois de septembre, qui sera à peu près le temps où M. de Grignan se préparera pour l'assemblée, et où nous trouvons que toutes les raisons de tendresse, de commodité et de bienséance vous doivent engager à me venir voir. Si vous fussiez venue à Vichy, et de là ici, c'eût été une chose toute naturelle, et qui eût été bien aisée à comprendre; mais vos desseins ne s'étant pas tournés ainsi, et tout le monde sachant que vous n'arrivez plus qu'au mois de septembre, cette raison que vous me donnez pour gouvernante vous conseille de laisser revenir de l'eau dans la rivière, et de suivre tous les avis que nous vous avons donnés par avance. Nous vous prions seulement de ne pas nous manquer dans ce temps-là. Ma santé, quoique meilleure que vous ne pensez, ne l'est pas assez pour ne pas avoir besoin de ce dernier remède, et je ne puis pas en douter voyant les sentiments que vous me dites si naturellement dans votre lettre. C'est ainsi que vous donnerez de la joie à tout le monde; vous êtes l'âme de Grignan, et vous ne quitterez votre château et vos *pichons* que quand vous serez prête de les quitter pour Lambesc, et en ce temps vous viendrez ici me redonner la vie. Je crois, ma chère enfant, que vous approuverez la sagesse de notre d'Hacqueville, et que vous comprendrez très-bien les sentiments de mon cœur, et la joie que j'ai de me voir assurée de votre retour et d'éprouver cette marque de votre amitié. Je suis persuadée que M. de Grignan approuvera toutes nos résolutions, et me saura bon gré même de me priver du plaisir de vous voir tout à l'heure, dans la pensée de ne pas lui ôter le plaisir de vous avoir cet été à Grignan; et après, ce sera son tour à courre, et il courra, et nous le recevrons avec plaisir. Je vous demande seulement, et à lui aussi, de

vous laisser jouir d'une santé qui sera le fondement de la véritable joie de votre voyage; car je compte que sans elle on ne peut avoir aucun plaisir.

Je crains que votre lettre du 20 juin ne soit égarée ou perdue. Vous savez, ma très-chère, que tout ce qui vient de vous ne saurait m'être indifférent, et que ne vous ayant point, il me faut du moins la consolation de vos lettres. Vous me paraissez toujours en peine de ma santé : votre amitié vous donne des inquiétudes que je ne mérite plus. Il est vrai que je ne puis fermer les mains; mais je les remue, et m'en sers à toutes choses. Je ne saurais couper ni peler des fruits ni ouvrir des œufs; mais je mange, j'écris, je me coiffe, je m'habille; on ne s'aperçoit de rien, et je ne mérite aucune louange de souffrir patiemment cette légère incommodité. Si l'été ne me guérit pas, on me fera mettre les mains dans une gorge de bœuf. Mais comme ce ne sera que cet automne, je vous assure que je vous attendrai pour ce vilain remède; peut-être n'en aurai-je pas besoin. Je marche fort bien, et mieux que jamais, car je ne suis plus une *grosse crevée*. J'ai le dos d'une *plateur* qui me ravit. Je serais au désespoir d'engraisser, et que vous ne me vissiez pas comme je suis. J'ai encore quelque légère douleur aux genoux; mais en vérité c'est si peu de chose que je ne m'en plains point du tout.

Trouvez-vous, ma fille, que je ne vous parle point de moi? en voilà par-dessus les yeux : vous n'avez pas besoin de questionner Corbinelli. Il est souvent avec moi, ainsi que La Mousse; et tous deux parlent assez souvent de votre *père* Descartes. Ils ont entrepris de me rendre capable d'entendre ce qu'ils disent; j'en serai ravie, afin de n'être point comme une sotte bête quand ils vous tiendront ici. Je leur dis que je veux apprendre cette science comme l'ombre; non pas pour jouer, mais pour voir jouer. Corbinelli est ravi de ces deux volontés, qu'on trouve si bien en soi, sans être obligé d'aller les chercher si loin. En vérité,

nous avons tous bien envie de vous avoir, et ce nous est une espérance bien douce que de voir approcher ce temps. Je vous trouve bien seule, ma très-chère; cette pensée me fait de la peine. Ce n'est pas que vous soyez sur cela comme une autre; mais je regrette ce temps où je pourrais être avec vous. Pour moi je prétends aller à Livry. Madame de Coulanges dit qu'elle y viendra, mais la cour ne lui permettra pas cette retraite.

Le roi arrive ce soir à Saint-Germain, et par hasard madame de Montespan s'y trouve aussi le même jour. J'aurais voulu donner un autre air à ce retour, puisque c'est une pure *amitié*. Madame de La Fayette arriva avant-hier de Chantilly en litière. C'est une belle allure; mais son côté ne peut souffrir le carrosse. M. de La Rochefoucauld nous remet sur pied ce voyage de Liancourt et de Chantilly, dont on parle depuis dix ans : si on veut m'enlever, je les laisserai faire. MADAME est transportée du retour de MONSIEUR. Elle embrasse tous les jours madame de Monaco, pour faire voir qu'elles sont mieux que jamais : je vois trouble à cette cour. J'ai fait prier M. le premier président par M. d'Ormesson de me donner une audience; il n'en peut donner qu'après le procès de la Brinvilliers : qui croirait que notre affaire dût se rencontrer avec celle-là? Celle de Penautier ne va qu'avec celle de la dame; et pourquoi empoisonner le pauvre Matarel[1]? Il avait une douzaine d'enfants. Il me semble même que sa maladie violente et point subite ne ressemblait pas au poison : on ne parle ici d'autre chose. Il s'est trouvé un muid de vin empoisonné, qui a fait mourir six personnes. Je vois souvent madame de Vins; elle me paraît toute pleine d'amitié pour vous. Je trouve que M. de La Garde et vous ne deviez point vous quitter; quelle folie de garder chacun votre château, comme du temps des guerres de Provence!

[1] *Voyez* la lettre-ci-après.

Je suis fort aise d'être estimée de lui. La marquise d'Uxelles est en furie de son mariage; elle est trop plaisante, elle ne peut s'en taire. Quand vous ne savez que me mander, contez-moi vos *pétoffes* d'Aix. M. Marin attend son fils [1] cet hiver. Je comprends le plaisir que vous donne la beauté et l'ajustement du château de Grignan : c'est une nécessité, dès que vous avez pris le parti d'y demeurer autant que vous faites. Le pauvre baron ne viendra pas ici; le roi l'a défendu. Nous avons approuvé les dernières paroles de Ruyter, et admiré la tranquillité où demeure votre mer. Adieu, très-belle et très-aimable, je jouis délicieusement de l'espérance de vous voir et de vous embrasser. Madame d'Oppède est venue me dire adieu avec beaucoup de civilité, et toujours me disant fort modestement qu'en Provence vous ne trouveriez peut-être pas beaucoup mieux qu'elle, et qu'elle se trouverait heureuse d'être dans votre goût, dans votre commerce, et de pouvoir contribuer à votre divertissement. Je voudrais que cela pût être pour l'amour d'elle et de vous, et il me semble que cela doit être.

515. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 10 juillet 1676.

Madame de Villars, qui entre fort bien dans la joie que j'ai de vous attendre, me disait hier qu'il lui semblait que la lettre que j'ai de vous, où vous me rendez maîtresse de votre marche, était justement comme une bonne lettre de change, bien acceptée, payable à vue, que je toucherais quand il me plairait. Je trouvai le duc de Sault chez elle, pâmant de rire de la nouvelle qui courait, et qui court encore, que le roi s'en retourne sur ses pas, à cause du siége de Maestricht, ou de quelque autre place. Ce serait un beau mouvement, et bien commode pour les pauvres courtisans qui reviennent sans un sou. C'est dimanche que Sa

[1] Premier président du parlement d'Aix (P.)

Majesté le déclarera. Le bon *ami* de *Quanto* avait résolu de n'arriver que lorsqu'elle arriverait de son côté : de sorte que si cela ne se fût trouvé juste le même jour, il aurait couché à trente lieues d'ici; mais enfin tout alla à souhait. La famille de l'*ami* alla au-devant de lui. On donna du temps aux bienséances; mais beaucoup plus à la pure et simple *amitié*, qui occupa tout le soir. On fit hier une promenade ensemble, accompagnés de quelques dames ; on fut bien aise d'aller à Versailles, pour le visiter avant que la cour y vienne. Ce sera dans peu de jours, pourvu qu'il n'y ait point de *hourvaris*.

On a confronté Penautier à la Brinvilliers. Cette entrevue fut fort triste ; ils s'étaient vus autrefois plus agréablement. Elle a tant promis que si elle mourait elle en ferait bien mourir d'autres, qu'on ne doute point qu'elle n'en dise assez pour entraîner celui-ci, ou du moins pour lui faire donner la question, qui est une chose terrible. Cet homme a un nombre infini d'amis d'importance, qu'il a obligés dans les deux emplois qu'il avait [1]. Ils n'oublient rien pour le servir : on ne doute point que l'argent ne se jette partout ; mais s'il est convaincu, rien ne le peut sauver.

Je laisse là ma lettre, je m'en vais faire un tour de ville, pour voir si je n'apprendrai rien qui vous puisse divertir. Mes mains sont toujours au même état. Si j'en étais fort incommodée, je commencerais à faire tous les petits remèdes qu'on me propose; mais je me sens un si grand fonds de patience pour supporter cette incommodité, que je vous attendrai pour me guérir de l'ennui que les remèdes me donneront.

Je reviens de la ville. J'ai été chez madame de Louvois, chez madame de Villars, et chez la maréchale d'Estrées. J'ai vu le grand maître [2], qui croit s'en retourner lundi,

[1] De trésorier général des états du Languedoc et de receveur général du clergé de France. (P.)

[2] Henri de Daillon, comte, puis créé duc du Lude, par lettres du 31 juil-

quand même le roi ne partirait pas; car si Maestricht est assiégé, comme on l'assure, il ne veut pas, dit-il, manquer cette occasion de faire quelque chose. Il est sur cela comme un petit garçon; et au lieu de ne plus servir, comme le roi le croyait, ayant fait les autres maréchaux de France, il s'amuse à le vouloir mériter par les formes, comme un cadet de Gascogne. Mais ce n'est point cela que je veux dire; ce sujet m'a portée plus loin que je ne voulais : c'est qu'il est donc vrai que le roi croit partir; il a été longtemps enfermé avec M. de Louvois. M. le Prince attendait les nouvelles de cette conférence. Tous les courtisans sont au désespoir, et ne savent où retrouver de l'argent et de l'équipage; la plupart ont vendu leurs chevaux : tout est en mouvement. Les bourgeois de Paris disent qu'on enverra M. le Prince, et que le roi ne prendra point la peine de retourner. Le détachement qu'on envoyait à l'armée du maréchal de Créqui revient en Flandre. Enfin je ne puis dire ce soir, ni personne, le dénouement de cette émotion. L'*ami* de *Quanto* arriva un quart d'heure avant *Quanto*; et comme il causait en famille, on le vint avertir de l'arrivée : il courut avec un grand empressement, et fut longtemps avec elle. Il fut hier à cette promenade que je vous ai dite, mais en tiers avec *Quanto* et son *amie* (*madame de Maintenon*); nulle autre personne n'y fut admise, et la sœur (*madame de Thianges*) en a été très-affligée : voilà tout ce que je sais. La femme de l'*ami* (*la reine*) a fort pleuré. On a dit sourdement que si son mari partait, elle serait du voyage. Tout ceci se démêlera dans peu. Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée; je jouis à pleines voiles de l'aimable espérance. Ne faites rien qui puisse troubler notre joie, et ne changez point de sentiment, quand il est question de me donner une bonne marque de votre amitié; je vous embrasse tendrement. La

let 1675, pour le dédommager de n'avoir pas été compris dans la promotion que le roi fit de huit maréchaux de France, le 30 juillet 1675. (P.)

Saint-Géran a la fièvre; elle en est aussi étonnée que je le fus aux Rochers : elle n'a jamais été malade, non plus que moi en ce temps-là.

516. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 juillet 1676.

Enfin c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air [1] : son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et ses cendres au vent; de sorte que nous la respirerons, et que par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés. Elle fut jugée dès hier; ce matin on lui a lu son arrêt, qui était de faire amende honorable à Notre-Dame, et d'avoir la tête coupée, son corps brûlé, les cendres au vent. On l'a présentée à la question; elle a dit qu'il n'en était pas besoin, et qu'elle dirait tout. En effet, jusqu'à cinq heures du soir elle a conté sa vie, encore plus épouvantable qu'on ne le pensait. Elle a empoisonné dix fois de suite son père : elle ne pouvait en venir à bout; ses frères et plusieurs autres, et toujours l'amour et les confidences mêlés partout. Elle n'a rien dit contre Penautier. On n'a pas laissé, après cette confession, de lui donner dès le matin la question ordinaire et extraordinaire. Elle n'en a pas dit davantage. Elle a demandé à parler à M. le procureur général; elle a été avec lui; on ne sait point encore le sujet de cette conversation. A six heures on l'a menée nue en chemise, la corde au cou, à Notre-Dame, faire l'amende honorable; et puis on l'a remise dans le même tombereau, où je l'ai vue, jetée à reculons sur de la paille, avec une cornette basse et sa chemise, un docteur auprès d'elle, le bourreau de l'autre côté : en vérité, cela m'a fait frémir. Ceux qui ont vu l'exécution disent qu'elle est montée sur

[1] Elle fut condamnée, le 16 juillet, à avoir la tête tranchée, son corps brûlé, ses cendres jetées au vent.

l'échafaud avec bien du courage. Pour moi, j'étais sur le pont Notre-Dame, avec la bonne d'Escars. Jamais il ne s'est vu tant de monde; jamais Paris n'a été si ému ni si attentif. Et qu'on demande ce que bien des gens ont vu : ils n'ont vu, comme moi, qu'une cornette; mais enfin ce jour était consacré à cette tragédie. J'en saurai demain davantage, et cela vous reviendra.

On dit que le siége de Maestricht est commencé; celui de Philisbourg continue : cela est triste pour les spectateurs. Notre petite amie (*madame de Coulanges*) m'a bien fait rire ce matin; elle dit que madame de Rochefort, au milieu de sa douleur, a toujours conservé une tendresse extrême pour madame de Montespan, et m'a contrefait les sanglots au travers desquels elle lui disait qu'elle avait aimé cette belle toute sa vie d'une véritable inclination. Êtes-vous assez méchante pour trouver cela aussi plaisant que moi?

Voici encore une sottise; mais je ne veux pas que M. de Grignan la lise. Le *petit bon* (*M. de Fiesque*), qui n'a pas l'esprit d'inventer la moindre chose, a conté naïvement qu'étant couché l'autre jour familièrement avec la *Souricière*[1], elle lui avait dit, après deux ou trois heures de conversation : « *Petit bon,* j'ai quelque chose sur le cœur « contre vous. — Et quoi, Madame? — Vous n'êtes point « dévot à la Vierge; ah! vous n'êtes point dévot à la Vierge : « cela me fait une peine étrange. » Je souhaite que vous soyez plus sage que moi, et que cette sottise ne vous frappe pas, comme elle m'a frappée.

On dit que L.....[2] a trouvé sa chère femme écrivant une lettre qui ne lui a pas plu; le bruit a été grand. D'Hacqueville est occupé à tout raccommoder : vous croyez bien que ce n'est pas de lui que je sais cette petite affaire; mais elle n'en est pas moins vraie.

[1] Madame de Lionne.

[2] M. de Louvigny, second fils du maréchal de Gramon, qui devint duc de Gramont. (A. G.)

517. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 22 juillet 1676.

Oui, ma fille, voilà justement ce que je veux; je suis contente et consolée du temps que je perds, par la rencontre heureuse des sentiments de M. de Grignan et des miens. Il sera fort aise de vous avoir cet été à Grignan : j'ai considéré son intérêt aux dépens de la chose du monde qui m'est la plus chère, qui est de vous voir; et il songe à son tour à me plaire, en vous empêchant de remonter en Provence, et vous faisant prendre un mois ou six semaines d'avance, qui me font un plaisir sensible, et qui vous ôtent la fatigue de l'hiver et des mauvais chemins. Rien n'est plus juste que cette disposition; elle me fait sentir toutes les douceurs de cette espérance, que nous aimons et que nous estimons tant. Voilà qui est donc réglé; nous en parlerons encore plus d'une fois, et plus d'une fois je vous remercierai de cette complaisance. Mon carrosse ne vous manquera point à Briare, pourvu qu'il puisse revenir de l'eau dans la rivière : on passe tous les jours à gué notre rivière de Seine, et l'on se moque de tous les ponts de l'Ile.

Je viens d'écrire au chevalier (*de Grignan*), qui s'inquiétait de ma santé. Je lui mande que je me porte très-bien, hormis que je ne puis serrer la main ni danser la bourrée : voilà deux choses dont la privation m'est bien rude; mais vous achèverez de me guérir; et quoique j'aie encore un peu de mal aux genoux, cela ne m'empêche point de marcher; au contraire, je souffre quand je suis trop longtemps assise. Vous ai-je mandé que je fus dîner l'autre jour à Sucy, chez la présidente Amelot, avec les d'Hacqueville, Corbinelli, Coulanges? Je fus ravie de revoir cette maison, où j'ai passé ma belle jeunesse : je n'avais point de rhumatisme en ce temps-là. Mes mains ne se ferment pas tout à

fait ; mais je m'en sers à toutes choses, comme si de rien n'était. J'aime l'état où je suis ; et toute ma crainte, c'est de rengraisser, et que vous ne me voyiez point le dos plat. En un mot, ma très-chère, quittez vos inquiétudes, et ne songez qu'à me venir voir. Voilà notre Corbinelli qui va vous rendre compte de lui. Villebrune dit qu'il m'a guérie ; hélas ! je suis bien aise que cela lui soit bon : il n'est pas en état de négliger ce qui lui attire des Vardes et des Moulceau[1] *in ogni modo*. Vardes mande à Corbinelli que, dans cette pensée, il le révère comme le dieu de la médecine. Villebrune pourra fort bien les divertir, et sur ce chapitre, et sur d'autres : c'est un oiseau effarouché, qui ne sait où se reposer.

Encore un petit mot de la Brinvilliers ; elle est morte comme elle a vécu, c'est-à-dire résolument. Elle entra dans le lieu où l'on devait lui donner la question ; et voyant trois seaux d'eau, elle dit : « C'est assurément « pour me noyer ; car de la taille dont je suis, on ne pré- « tend pas que je boive tout cela. » Elle écouta son arrêt, dès le matin, sans frayeur et sans faiblesse ; et sur la fin, elle fit recommencer, disant que ce tombereau l'avait frappée d'abord, et qu'elle en avait perdu l'attention pour le reste. Elle dit à son confesseur, par le chemin, de faire mettre le bourreau devant elle, *afin*, dit-elle, *de ne point voir ce coquin de Desgrais*[2], *qui m'a prise*. Desgrais était à cheval devant le tombereau. Son confesseur la reprit de ce sentiment ; elle dit : « Ah, mon Dieu ! je vous en demande « pardon ; qu'on me laisse donc cette étrange vue. » Elle monta seule et nu-pieds sur l'échelle et sur l'échafaud, et fut un quart d'heure *mirodée,* rasée, dressée et redressée, par le bourreau ; ce fut un grand murmure et une grande cruauté. Le lendemain on cherchait ses os, parce que le

[1] M. de Moulceau, président de la chambre des comptes de Montpellier. (M.).
[2] Exempt de police.

peuple croyait qu'elle était sainte. Elle avait, disait-elle, deux confesseurs; l'un soutenait qu'il fallait tout avouer, et l'autre non. Elle riait de cette diversité, disant : Je puis faire en conscience ce qu'il me plaira. Il lui a plu de ne rien dire du tout. Penautier sortira un peu plus blanc que de la neige. Le public n'est point content; on dit que tout cela est trouble. Admirez le malheur : cette créature a refusé d'apprendre ce qu'on voulait, et a dit ce qu'on ne demandait pas; par exemple, elle a dit que M. Fouquet avait envoyé Glaser, leur apothicaire empoisonneur, en Italie, pour avoir d'une herbe qui fait du poison : elle a entendu dire cette belle chose à Sainte-Croix. Voyez quel excès d'accablement, et quel prétexte pour achever ce pauvre infortuné. Tout cela est bien suspect. On ajoute encore bien des choses; mais en voilà assez pour aujourd'hui.

On tient que M. de Luxembourg a dessein de tenter une grande entreprise pour secourir Philisbourg; c'est une affaire périlleuse. Le siége de Maestricht continue; mais le maréchal d'Humières va s'emparer d'Aire[1] pour jouer aux échecs, comme je disais l'autre jour. Il a pris toutes les troupes qu'on destinait au maréchal de Créqui; et les officiers généraux qui étaient nommés pour cette armée sont retournés en Allemagne, comme La Trousse, le chevalier du Plessis et d'autres. Nos garçons sont demeurés avec M. de Schomberg; je les aime bien mieux là qu'avec le maréchal d'Humières. M. de Schomberg favorisera notre siége et les fortifications de Condé, comme Villahermosa[2] favorise le siége de Maestricht et le prince d'Orange. Tout ceci s'échauffe beaucoup; cependant on se réjouit à Versailles : tous les jours des plaisirs, des comédies, des musiques, des soupers sur l'eau. On joue tous les jours dans l'appartement du roi; c'est au reversi. Le roi et madame de Montespan tiennent un jeu; la reine et madame de Sou-

[1] Cette place fut prise le 31 juillet. (P.)
[2] Le général des troupes d'Espagne. (P.)

bise, qui joue quand Sa Majesté prie Dieu : elle est de deux pistoles sur cent; MONSIEUR et M. de Créqui, Dangeau et ses croupiers, Langlée et les siens : voilà où l'on voit perdre ou gagner tous les jours deux ou trois mille louis.

Madame de Nevers[1] est belle comme le jour, et brille fort, sans qu'on en soit en peine. Mademoiselle de Thianges (*sa sœur*) est grande; elle a tout ce qui compose une grande fille. L'hôtel de Grancey est tout comme il était, rien ne se change. Le chevalier de Lorraine est très-languissant; il aurait assez l'air d'être empoisonné, si la Brinvilliers eût été son héritière. M. le Duc fait son quartier d'été en ce quartier; mais madame de Rohan s'en va à Lorges : cela est un peu embarrassant. Ne voudriez-vous point savoir des nouvelles de Danemark? en voilà que je reçois par la bonne princesse. Je crois que cette grâce du roi vous fera plaisir à voir; c'est ainsi que l'on diminue les peines, au lieu de les augmenter[2].

Je reçois votre lettre du 15. Ce qui est dit est dit sur votre voyage; vous m'en parlez toujours avec tant d'amitié et de tendresse, que j'en suis touchée dans le milieu du cœur. Je suis étonnée d'avoir pu trouver en moi assez de raison et de considération pour vos Grignans, pour vous laisser encore à eux jusqu'au mois d'octobre. Je regarde avec tristesse la perte d'un temps où je ne vous vois point et où je pourrais vous voir. J'ai là-dessus des repentirs et des folies, dont le grand d'Hacqueville se moque. Il voit bien que vous faites votre devoir auprès de M. l'archevêque d'Arles. N'êtes-vous pas bien aise d'être capable de faire tout ce que veut la raison? Je vois que vous en savez présentement plus que moi. Je disais hier de Penautier ce

[1] Gabrielle de Damas, fille de Claude-Léonor, marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemart. (P.)

[2] Il s'agit du comte de Griffenfeld, dont le roi commua la peine de mort en une prison perpétuelle. Ce qui suit est un souvenir amer de la dureté de Louis XIV, qui avait aggravé la peine de Fouquet en la commuant. (A. G.)

que vous m'en dites, sur le peu de presse que je prévois qu'il y aura à sa table.

Pour les eaux de Vichy, je ne puis que m'en louer; elles m'ont redonné de la force, en me purgeant et en me faisant suer. Mon corps est bien ; ce qui me reste n'est pas considérable; je ferai quand vous serez ici tous les remèdes que vous voudrez : pour cet été, je n'en ai aucun besoin. Il faut que je songe à Livry, car je me trouve étouffée ici; j'ai besoin d'air et de marcher : vous me reconnaissez bien à ce discours. A ce que je vois, vous allez parler avec une grande sincérité sur le mariage que vous savez [1]; écrivez-moi vos sentiments, afin de ne pas oublier l'autre style. Ce que vous dites de la raison qui vous fait être ravie que M. de Marseille [2] soit cardinal est justement la mienne : il n'aura plus la joie ni l'espérance de l'être.

On mande des merveilles de l'Allemagne. Que dites-vous de ces Allemands qui se laissent noyer par un petit ruisseau, qu'ils n'ont pas l'esprit de détourner? Je suis persuadée que M. de Luxembourg les battra, et qu'ils ne prendront point Philisbourg : ce n'est point notre faute s'ils se rendent indignes d'être nos ennemis. Mon fils est dans l'armée de M. de Schomberg; c'est présentement la plus sûre. Que me dites-vous des Grignans qui viennent de vous arriver? J'en embrasse tout autant qu'il y en aura, et salue très-respectueusement M. l'archevêque (*d'Arles*).

518. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY.

A Grignan, ce 22 juillet 1676.

Je vous supplie, Monsieur, de faire mes compliments à madame votre fille sur la mort de M. le marquis de Coli-

[1] Il s'agit du mariage de M. de La Garde.

[2] Toussaint de Forbin de Janson, qui de l'évêché de Marseille fut nommé, en 1679, à celui de Beauvais, ne fut cardinal qu'en février 1690, de la promotion que fit Alexandre VIII. (P.)

gny. Vous savez mieux que moi ce qu'il lui faut dire en cette occasion. Je lui ferais un compliment fort mauvais et fort commun, qui ne la consolerait point si elle est affligée, et qui lui paraîtrait impertinent si elle ne l'est pas. Je remets donc mes intérêts entre vos mains, pour assaisonner les assurances que je vous prie de lui donner de la part que je prends à ce qui lui est arrivé. Si par hasard elle était accouchée, faites de cet événement le second point de votre discours. Mais je crois que cette prévoyance ne me dispense de rien à votre égard : il vous faudra une lettre de grand-père. Mandez-moi si vous êtes bien résolu de ne me point faire de quartier là-dessus, afin que je commence à me préparer, car je vous avoue que difficilement pourrai-je me résoudre à vous parler comme il convient à un personnage si vénérable. Cependant j'ai des exemples bien proches qui devraient m'accoutumer à voir cette qualité désassortie aux personnes qui la portent. Vous n'êtes ni plus jeune, ni plus gai, que ma mère était quand je lui fis l'affront de la lui donner. Je l'ai priée de vous dire la joie que j'ai de votre retour à Paris. Quoique le mystère soit agréable en mille occasions, je crois que vous êtes fort content de n'y être plus obligé pour vos amis. J'espère profiter de cette liberté cet hiver. En attendant, je vous recommande la rate de ma mère ; et je vous demande toujours un peu de part en votre souvenir.

519. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce 27 juillet 1676.

Vous avez raison, Madame, vous n'eussiez rien écrit qui vaille à ma fille sur la mort de son mari ; et vous avez bien plus d'esprit avec moi que vous n'auriez eu avec elle. Je lui ferai votre compliment, et je ne lui dirai ni plus ni moins que ce qu'il faut lui dire. On ne connaît pas cette juste mesure d'aussi loin que vous êtes. Je lui dirai en-

core la joie que vous avez de son heureux accouchement; mais je ne vous dispenserai pas de m'écrire en cette rencontre. Je vous permettrai seulement de badiner avec moi; car pour l'humeur, je suis plus loin du *barbonnage* que vous. Écrivez-moi encore une fois ou deux, et puis venez m'aider à désopiler la rate de madame votre mère. Votre absence empêche l'effet de mes remèdes.

520. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 24 juillet 1676.

J'ai vu ce matin le plus beau des abbés. Nous jouissons par avance du plaisir de vous avoir : cette espérance répand une joie et une douceur sur toute ma vie; elle a dissipé un crêpe noir que votre absence y avait mis. Je me porte bien quand je pense que vous vous préparez à me venir voir. D'Hacqueville veut que je retourne à Vichy cet automne; mais, ma fille, je ne saurais : je suis fatiguée de voyager. Mes mains ni mes genoux n'ont pas besoin de cette répétition si prompte; je sais une recette qui me guérira sûrement. Il est vrai que j'irai au-devant de vous; mais il n'est pas besoin que je prenne cette peine pour vous faire venir; ce voyage sera mieux placé une autre fois. Je me repose un peu en vous attendant; j'irai me rafraîchir à Livry. M. le premier président ma fait dire par M. d'Ormesson que puisque je savais présentement ce que c'est que d'être malade, je comprendrais bien les remèdes et les rafraîchissements qu'il va prendre à Bâville, quinze jours ou trois semaines durant. Au reste, la reine de Pologne[1] vient à Bourbon. Je crois qu'elle joindra fort agréablement au plaisir de chercher la santé celui d'avoir le dessus sur la reine de France; car pendant qu'elle sera en train je suis persuadée qu'elle viendra à Paris. Vous en aurez

[1] Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, femme de Jean Sobieski, élu roi de Pologne en mai 1674. (P.)

la vue, et vous admirerez ce que c'est que la fortune. Penautier est heureux : il n'y eut jamais un homme si bien protégé ; vous le verrez sortir, mais sans être justifié dans l'esprit de tout le monde. Il y a eu des choses extraordinaires dans tout ce procès ; mais on ne peut les dire. Le cardinal de Bonzi disait toujours en riant que tous ceux qui avaient des pensions sur ses bénéfices ne vivraient pas longtemps, et que *son étoile* les tuerait. Il y a deux ou trois mois que l'abbé Fouquet, ayant rencontré cette Éminence dans le fond de son carrosse avec Penautier, dit tout haut : *Je viens de rencontrer le cardinal de Bonzi avec son étoile*[1]. Cela n'est-il pas plaisant? Tout le monde croit comme vous qu'il n'y aura pas de presse à la table de Penautier. On ne peut écrire tout ce qu'on entend dire là-dessus. Je savais tantôt mille choses très-bonnes à vous endormir, je ne m'en souviens plus ; quand elles reviendront, je les écrirai vitement. Adieu, ma très-aimable ; il est tard, je ne suis pas en train de discourir. J'ai passé tout le soir avec d'Hacqueville dans le jardin de madame de La Fayette ; il y a un jet d'eau, un petit cabinet couvert ; c'est le plus joli petit lieu du monde pour respirer à Paris. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère, et vous remercie de la joie que vous répandez dans mon cœur, en m'assurant de votre retour avant l'hiver.

521. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 29 juillet 1676.

Voici un changement de scène qui vous paraîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus samedi à Versailles avec les Villars : voici comme cela va. Vous connaissez la toilette de la reine, la messe, le dîner ; mais il n'est plus

[1] Le cardinal de Bonzi était regardé comme un de ceux qui protégeaient Penautier le plus ouvertement. (P.)

besoin de se faire étouffer, pendant que leurs majestés sont à table; car à trois heures le roi, la reine, MONSIEUR, MADAME, MADEMOISELLE, tout ce qu'il y a de princes et de princesses, madame de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les dames, enfin ce qui s'appelle la cour de France, se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connaissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est que d'y avoir chaud; on passe d'un lieu à l'autre sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la forme, et fixe tout. Le roi est auprès de madame de Montespan, qui tient la carte; MONSIEUR, la reine et madame de Soubise; Dangeau et compagnie; Langlée et compagnie; mille louis sont répandus sur le tapis : il n'y a point d'autres jetons. Je voyais jouer Dangeau, et j'admirais combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, et gagne où les autres perdent; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait; en un mot, sa bonne conduite défie la fortune : aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette [1]. Il dit que je prenais part à son jeu; de sorte que je fus assise très-agréablement et très-commodément. Je saluai le roi, ainsi que vous me l'avez appris; il me rendit mon salut, comme si j'avais été jeune et belle. La reine me parla aussi longtemps de ma maladie que si c'eût été une couche. Elle me dit encore quelques mots de vous. M. le Duc me fit mille de ces caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti*. Vous savez ce que

[1] Dans l'*Éloge* de Dangeau, Fontenelle s'arrête avec complaisance sur la singulière supériorité de ce courtisan dans l'art des jeux. Un jour il demanda au roi un appartement au château de Saint-Germain. Le roi lui accorda cette faveur, à condition qu'elle lui serait demandée en cent vers composés pendant la partie. Après le jeu, où il avait paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il récita au roi les cent vers bien comptés. La Bruyère a peint Dangeau sous le nom de *Pamphile* dans le chapitre *des Grands*. (A. G.)

c'est que de recevoir un mot de tout ce que l'on trouve en son chemin. Madame de Montespan me parla de Bourbon; elle me pria de lui conter Vichy, et comment je m'en étais trouvée; elle me dit que Bourbon, au lieu de guérir un genou, lui a fait mal aux deux. Je lui trouvai le dos bien plat, comme disait la maréchale de La Meilleraie; mais sérieusement, c'est une chose surprenante que sa beauté; sa taille n'est pas la moitié si grosse qu'elle était, sans que son teint, ni ses yeux, ni ses lèvres, en soient moins bien. Elle était tout habillée de point de France; coiffée de mille boucles; les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues; des rubans noirs sur sa tête, des perles de la maréchale de L'Hôpital, embellies de boucles et de pendeloques de diamants de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe, en un mot, une triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs. On a su qu'on se plaignait qu'elle empêchait toute la France de voir le roi; elle l'a redonné, comme vous voyez; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a, ni de quelle beauté cela rend la cour. Cette agréable confusion, sans confusion, de tout ce qu'il y a de plus choisi dure depuis trois heures jusqu'à six. S'il vient des courriers, le roi se retire un moment pour lire ses lettres, et puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute, et qui fait un très-bon effet. Il cause avec les dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin on quitte le jeu à six heures; on n'a point du tout de peine à faire les comptes; il n'y a point de jetons ni de marques; les poules sont au moins de cinq, six ou sept cents louis, les grosses de mille, de douze cents. On en met d'abord vingt-cinq chacun, c'est cent; et puis celui qui fait en met dix. On donne chacun quatre Louis à celui qui a le quinola; on passe; et quand on fait jouer, et qu'on ne prend pas la poule, on en met seize à la poule, pour apprendre à jouer mal à propos. On parle sans cesse, et rien ne demeure sur le cœur. Combien avez-vous de

cœurs ? J'en ai deux, j'en ai trois, j'en ai un, j'en ai quatre : il n'en a donc que trois, que quatre. Et Dangeau est ravi de tout ce caquet : il découvre le jeu, il tire ses conséquences, il voit à qui il a affaire ; enfin j'étais fort aise de voir cet excès d'habileté. Vraiment c'est bien lui qui sait le dessous des cartes, car il sait toutes les autres couleurs. On monte donc à six heures en calèche, le roi, madame de Montespan, MONSIEUR, madame de Thianges et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire comme en paradis, ou dans *la gloire de Niquée* [1]. Vous savez comme ces calèches sont faites ; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La reine était dans une autre, avec les princesses, et ensuite tout le monde attroupé, selon sa fantaisie. On va sur le canal dans les gondoles, on y trouve de la musique ; on revient à dix heures, on trouve la comédie ; minuit sonne, on fait *media noche* ; voilà comme se passa le samedi.

De vous dire combien de fois on me parla de vous, combien on me demanda de vos nouvelles, combien on me fit de questions sans attendre la réponse, combien j'en épargnai, combien on s'en souciait peu, combien je m'en souciais encore moins, vous reconnaîtriez au naturel l'*iniqua corte*. Cependant elle ne fut jamais si agréable, et l'on souhaite fort que cela continue. Madame de Nevers est fort jolie, fort modeste, fort naïve ; sa beauté fait souvenir de vous. M. de Nevers est toujours le même ; sa femme l'aime de passion. Mademoiselle de Thianges est plus régulièrement belle que sa sœur, et beaucoup moins charmante. M. du Maine est incomparable ; son esprit étonne, et les choses qu'il dit ne se peuvent imaginer. Madame de Maintenon, madame de Thianges, *Guelphes* et *Gibelins* [2],

[1] *La gloire de Niquée* est une des féeries du roman des Amadis. *Voyez* le 8e livre d'*Amadis de Gaule*, chap XXIV.

[2] Deux fameuses factions, nées dans le douzième siècle, dont l'une tenait le parti des papes, et l'autre celui des empereurs. (P.)

songez que tout est rassemblé. MADAME me fit mille honnêtetés, à cause de la bonne princesse de Tarente. Madame de Monaco était à Paris.

M. le Prince fut voir l'autre jour madame de La Fayette; ce prince, *all' cui spada ogni vittoria è certa.* Le moyen de n'être pas flatté d'une telle estime, et d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des dames? Il parle de la guerre; il attend des nouvelles comme les autres. On tremble un peu de celles d'Allemagne. On dit pourtant que le Rhin est tellement enflé des neiges qui fondent des montagnes, que les ennemis sont plus embarrassés que nous. Rambures a été tué par un de ses soldats, qui déchargeait très-innocemment son mousquet. Le siége d'Aire continue; nous y avons perdu quelques lieutenants aux gardes et quelques soldats. L'armée de Schomberg est en pleine sûreté. Madame de Schomberg s'est remise à m'aimer; le baron en profite par les caresses excessives de son général. *Le petit glorieux* n'a pas plus d'affaires que les autres : il pourra s'ennuyer; mais s'il a besoin d'une contusion, il faudra qu'il se la fasse lui-même : Dieu les conserve dans cette oisiveté! Voilà, ma très-chère, d'épouvantables détails; ou ils vous ennuieront beaucoup, ou ils vous amuseront : ils ne peuvent point être indifférents. Je souhaite que vous soyez dans cette humeur où vous me dites quelquefois : « Mais vous ne voulez pas me parler; mais j'admire ma « mère, qui aimerait mieux mourir que de me dire un « seul mot. » Oh! si vous n'êtes pas contente, ce n'est pas ma faute; non plus que la vôtre, si je ne l'ai pas été de la mort de Ruyter. Il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Vous me parlez très-bien du mariage[1], il n'y a rien de mieux; le jugement domine, mais c'est un peu tard. Conservez-moi dans les bonnes grâces de M. de La Garde, et toujours des amitiés pour moi à M. de Grignan.

[1] On a déjà dit qu'il était alors question pour M. de La Garde d'un mariage, qui ne se fit point. (P.)

La justesse de nos pensées sur votre départ renouvelle notre amitié.

Vous trouvez que ma plume est toujours taillée pour dire des merveilles du grand-maître. Je ne le nie pas absolument ; il est vrai que je croyais m'être moquée de lui, en vous disant l'envie qu'il a de parvenir, et comme il veut être maréchal de France *à la rigueur,* comme du temps passé ; mais c'est que vous m'en voulez sur ce sujet : le monde est bien injuste.

Il l'a bien été aussi pour la Brinvilliers ; jamais tant de crimes n'ont été traités si doucement. Elle n'a pas eu la question ; on avait si peur qu'elle ne parlât, qu'on lui faisait entrevoir une grâce, et si bien entrevoir, qu'elle ne croyait point mourir. Elle dit en montant sur l'échafaud : *C'est donc tout de bon?* Enfin elle est au vent, et son confesseur dit que c'est une sainte. M. le premier président (*de Lamoignon*) avait choisi ce docteur [1] comme une merveille : il fut trompé par les intéressés, c'était celui qu'on voulait qu'il prît. N'avez-vous point vu ces gens qui font des tours de cartes ; ils les mêlent fort longtemps, et vous disent d'en prendre une telle qu'il vous plaira, et qu'ils ne s'en soucient pas ; vous la prenez, vous croyez l'avoir prise, et c'est justement celle qu'ils veulent : à l'application, elle est juste. Le maréchal de Villeroi disait l'autre jour : *Penautier sera ruiné de cette affaire-ci ;* le maréchal de Gramont répondit : *Il faudra qu'il supprime sa table* [2] : voilà bien des épigrammes. Je suppose que vous savez qu'on croit qu'il y a cent mille écus répandus pour faciliter toutes choses : l'innocence ne fait guère de telles profusions. On ne peut écrire tout ce qu'on sait ; ce sera pour une soirée. Rien n'est si plaisant que tout ce que vous dites.

[1] M. Pirot, docteur en Sorbonne. (P.)

[2] Et rien de tout cela n'arriva, car, après son acquittement, il rentra dans tous ses emplois ; puis, étant allé aux états de Languedoc, les plus grands seigneurs lui firent l'honneur de venir s'asseoir à sa table.

sur cette horrible femme. Je crois que vous avez contentement; car il n'est pas possible qu'elle soit en paradis : sa vilaine âme doit être séparée des autres. Assassiner est le plus sûr, nous sommes de votre avis; c'est une bagatelle en comparaison d'être huit mois à tuer son père, et à recevoir toutes ses caresses et toutes ses douceurs, à quoi elle ne répondait qu'en doublant toujours la dose.

Contez à M. l'archevêque (*d'Arles*) ce que m'a fait dire M. le premier président pour ma santé. J'ai fait voir mes mains et quasi mes genoux à Langeron, afin qu'il vous en rende compte. J'ai d'une manière de pommade qui me guérira, à ce qu'on m'assure; je n'aurai point la cruauté de me plonger dans le sang d'un bœuf, que la canicule ne soit passée. C'est vous, ma fille, qui me guérirez de tous mes maux. Si M. de Grignan pouvait comprendre le plaisir qu'il me fait d'approuver votre voyage, il serait consolé par avance de six semaines qu'il sera sans vous.

Madame de La Fayette n'est point mal avec madame de Schomberg. Cette dernière me fait des merveilles, et son mari à mon fils. Madame de Villars songe tout de bon à s'en aller en Savoie; elle vous trouvera en chemin. Corbinelli vous adore, il n'en faut rien rabattre; il a toujours des soins de moi admirables. Le *bien bon* vous prie de ne pas douter de la joie qu'il aura de vous voir; il est persuadé que ce remède m'est nécessaire, et vous savez l'amitié qu'il a pour moi. Livry me revient souvent dans la tête, et je dis que je commence à étouffer, afin qu'on approuve mon voyage. Adieu, ma très-aimable et très-aimée; vous me priez de vous aimer : ah! vraiment je le veux bien; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

522. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 31 juillet 1676.

Il est question d'une illumination ; c'est demain, à Versailles. Madame de La Fayette, madame de Coulanges, viennent de partir ; je voudrais que vous y fussiez. Pour moi, après avoir vu les bonnes Villars, et cherché inutilement mademoiselle de Méri, je suis revenue vous écrire ; c'est tout ce qui me peut plaire en attendant mieux. Le bon abbé même est à Livry ; de sorte que c'est avec vous que je passe la soirée très-agréablement. Celles qui ont intérêt à tout ce qui se passe en Flandre et en Allemagne sont un peu troublées. On attend tous les jours que M. de Luxembourg batte les ennemis ; et vous savez ce qui arrive quelquefois. On a fait une sortie de Maestricht, où les ennemis ont eu plus de quatre cents hommes de tués. Le siége d'Aire va son train. On a envoyé le duc de Villeroi et beaucoup de cavalerie dans l'armée du maréchal d'Humières. Je crois que mon fils en est ; mais, quoiqu'il ne soit point paresseux de m'écrire, je ne sais comment cela se fait, je n'ai jamais de lettres comme les autres, et cela me met toujours en peine. Je retarde même quelques jours d'aller à Livry, pour voir de quelle façon tout ceci se démêlera. C'est M. de Louvois qui a fait avancer, de son autorité, l'armée de M. de Schomberg fort près d'Aire, et a mandé à Sa Majesté qu'il croyait que le retardement d'un courrier aurait pu nuire aux affaires. Méditez sur ce texte.

Puisque je cause avec vous, il faut que je vous parle de madame la grand'duchesse et de Madame de Guise [1]. Elles sont très-mal ensemble, et ne se parlent point, quoiqu'elles soient toujours dans le même lieu. Madame la grand'duchesse est fort agréablement avec le roi ; elle a un loge-

[1] Ces deux princesses étaient filles de Gaston de France, duc d'Orléans, et de Marguerite de Lorraine. (P.)

ment à Versailles ; elle y fait d'assez longs séjours. Elle est à l'illumination, et bientôt sa prison sera la cour, et l'attachement entier à sa noble famille. On a écrit à M. le grand-duc que cette retraite qu'on lui avait promise s'observait mal ; il a dit qu'il ne s'en souciait point du tout ; qu'en remettant madame sa femme entre les mains du roi, il avait ôté de son esprit tout le soin de sa conduite. Le comte de Saint-Maurice me dit hier que M. le grand-duc, voyant un grand seigneur de Savoie à sa cour, il lui avait dit avec un soupir : « Ah, monsieur ! que vous êtes heureux d'avoir « eu une princesse de France qui ne s'est point fait un « martyre de régner dans votre cour ! »

On commence à murmurer je ne sais quoi de Théobon, comme si, les duels étant defendus, les rencontres étaient permises. Je vous dis cela extrêmement en l'air, comme il m'a été dit. Votre cousine d'Harcourt a pris l'habit à Montmartre ; toute la cour y était ; tous ses beaux cheveux étaient épars, et une couronne de fleurs sur sa tête, comme une jolie victime. On dit que cela faisait pleurer tout le monde.

Vous êtes trop aimable de parler, comme vous faites, des Rabutins ; je les désavouerais bien, s'ils ne nous honoraient pas autant qu'ils le doivent. M. d'Alby [1] est mort ; il laisse des trésors au duc du Lude. Hélas ! comme notre pauvre M. de Saintes [2] a disposé *saintement* de son bien au prix de cet avare ! Voilà de beaux bénéfices à donner ; Alby vaut vingt-cinq mille écus de rente. On en a fait un archevêché ; mais vous savez avant nous qu'il y en a encore un plus beau à donner, c'est le souverain pontificat. M. *de Rome* [3] est enfin mort, comme dit M. de Noyon (*M. de*

[1] Gaspard de Daillon, oncle du duc du Lude, dernier évêque d'Alby, ce siége ayant été érigé en métropole après sa mort. (P.)

[2] Louis de Bassompières, évêque de Saintes.

[3] Clément X, mort le 22 juillet. On voit que l'évêque de Noyon, avec sa morgue ridicule, avait la prétention de ne parler du pape que comme d'un égal. (P.)

Clermont-Tonnerre). J'attends d'Hacqueville pour savoir ce que fera notre bon cardinal (*de Retz*); s'il part, ma fille, il faut que vous fassiez toute chose pour avoir encore la joie de le voir en passant. Voilà M. de Marseille bien reculé, car le nouveau pape fera la première promotion pour ses créatures, et puis pour les couronnes, et dans ces couronnes il n'est pas sûr que la Pologne en soit; c'est selon le pape, car quand on veut chicaner, on dit qu'elle n'a que la sollicitation, et point du tout le droit de nommer, comme la France et l'Espagne; et quand elle nommerait, qui pourrait dire que ce sera toujours M. de Marseille[1]? Enfin, c'est bien du temps. Vous ai-je dit que madame de Savoie[2] avait envoyé cent aunes du plus beau velours du monde à madame de La Fayette, et cent aunes de satin pour le doubler; et depuis deux jours encore son portrait entouré de diamants, qui vaut bien trois cents louis? Je ne trouve rien de plus divin que ce pouvoir de donner, et cette volonté de le faire aussi à propos que Madame Royale.

Je viens de causer avec d'Hacqueville. Le roi prie très-instamment notre cardinal d'aller à Rome; on vient de lui dépêcher un courrier. Ils iront tous par terre, parce que le roi n'a point de galères à leur donner; ainsi vous ne verrez point cette chère Éminence. Nous sommes en peine de sa santé, et nous nous fions à sa prudence pour accommoder le langage du Saint-Esprit avec le service du roi. Nous parlerons plus d'une fois de ce voyage.

Il est vrai que madame de Schomberg vous aime, vous estime, et vous trouve fort au-dessus des autres : ce sera à vous cet hiver à ne pas *détruire;* mais elle n'est pas contente de M. de Grignan, qu'elle a toujours aimé tendrement, à cause qu'il est aimable, et que son amie l'adorait. Elle croyait que la sachant si près de Provence, il devait faire

[1] M. de Marseille avait la nomination du roi de Pologne. (P.)
[2] Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, régente des États de Victor-Amédée-François, son fils. (P.)

quatre ou cinq lieues pour la voir, et lui offrir toutes les retraites qui étaient en son pouvoir, et qu'elle n'aurait pas acceptées. Cette plainte est amoureuse[1].

Écoutez-moi, ma belle : lorsque le gouverneur de Maestricht[2] fit cette belle sortie, le prince d'Orange courut au secours avec une valeur incroyable ; il repoussa nos gens l'épée à la main jusque dans les portes ; il fut blessé au bras, et dit à ceux qui avaient mal fait : « Voilà, Messieurs, « comme il fallait faire ; c'est vous qui êtes cause de la « blessure dont vous faites semblant d'être si touchés. » Le rhingrave le suivait, et fut blessé à l'épaule. Il y a des lieux où l'on craint tant de louer cette action, qu'on aime mieux se taire de l'avantage que nous avons eu.

Vous avez contentement sur le salut de la Brinvilliers ; personne ne doute de la justice de Dieu, et je reprends avec grand regret l'opinion de l'éternité des peines. On vient de m'assurer que l'illumination est différée de plusieurs jours : je ne m'en soucie guère, mais je me soucie extrêmement de vous, et je vous aime, ma très-chère, avec une véritable tendresse.

523. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 5 août 1676.

Je veux commencer aujourd'hui par ma santé : je me porte très-bien, ma chère enfant. J'ai vu le bonhomme de Lorme à son retour de Maisons. Il m'a grondée de n'avoir pas été à Bourbon ; mais c'est une radoterie, car il avoue que pour boire Vichy est aussi bon : mais c'est pour suer, dit-il, et j'ai sué jusqu'à l'excès. Ainsi, je n'ai pas changé

[1] On croit qu'il s'agit ici de la jeune maréchale de Schomberg, et nom de Marie d'Hautefort, veuve du duc d'Halluin, qui était d'une famille différente. (M.)

[2] M. de Calvo commandait à Maestricht pendant le siége, en l'absence du maréchal d'Estrade, qui en était gouverneur. (P.)

d'avis sur le choix que j'ai fait. Il ne veut point des eaux d'automne, et voilà ce qui m'est bon ; il veut que je prenne de sa poudre au mois de septembre. Il dit qu'il n'y a rien à faire au petit, et que le temps lui fera un crâne tout comme aux autres. Bourdelot m'a dit la même chose, et que ces os se font les derniers. Il m'envoie promener, c'est-à-dire à Livry, de peur que l'habitude de faire de l'exercice dans cette saison ne me regonfle la rate, d'où viennent mes oppressions ; il sera obéi. Je crois que vous devez être contente de la longueur de cet article. Il paraît bien que la Brinvilliers est morte, puisque j'ai tant de loisir.

Il reste à parler de Penautier. Son commis Belleguise est pris ; on ne sait si c'est tant pis ou tant mieux pour lui. On est si disposé à croire que tout est à son avantage, que je crois que nous le verrions pendre, que nous y entendrions encore quelque finesse. On a dit à la cour que c'était le roi qui avait fait arrêter ce commis dans les faubourgs. On blâme la négligence du parlement; et quand on y a bien regardé, il se trouve que c'est à la diligence et à la libéralité du procureur général [1], et que cette recherche lui a coûté plus de deux mille écus. Je fus hier une heure avec lui à causer agréablement; il cache sous sa gravité un esprit aimable et très-poli ; M. de Harlai-Bonneuil [2] était avec moi. Je n'ose vous dire à quel point je fus bien reçue; il me parla fort de vous et de M. de Grignan.

Cependant Aire est pris. Mon fils me mande mille biens du comte de Vaux, qui s'est trouvé le premier partout; mais il dénigre fort les assiégés, qui ont laissé prendre en une nuit le chemin couvert, la contrescarpe, passer le fossé plein d'eau, et prendre les dehors du plus bel ouvrage à corne qu'on puisse voir, et qui enfin se sont rendus le dernier jour du mois, sans que personne ait combattu. Ils ont été tellement épouvantés de notre canon, que les nerfs

[1] Achille de Harlai, depuis premier président. (P.)
[2] Cousin du procureur général.

du dos qui servent à se retourner, et ceux qui font remuer les jambes pour s'enfuir, n'ont pu être arrêtés par la volonté d'acquérir de la gloire ; et voilà ce qui fait que nous prenons des villes. C'est M. de Louvois qui en a tout l'honneur ; il a un plein pouvoir, et fait avancer et reculer les armées, comme il le trouve à propos. Pendant que tout cela se passait, il y avait une illumination à Versailles, qui annonçait la victoire : ce fut samedi, quoiqu'on eût dit le contraire. On peut faire les fêtes et les opéras : sûrement le bonheur du roi, joint à la capacité de ceux qui ont l'honneur de le servir, remplira toujours ce qu'ils auront promis. J'ai l'esprit fort en liberté présentement du côté de la guerre.

M. le cardinal de Retz vient de m'écrire, et me dit adieu pour Rome. Il partit dimanche 2 août ; il fait le chemin que nous fîmes une fois, et où nous versâmes si bien. Il arrivera droit à Lyon, d'où ils prendront tous le chemin de Turin, parce que le roi ne veut pas leur donner des galères. Ainsi vous n'aurez pas le plaisir de voir cette chère Éminence, comme je le croyais. Je suis en peine de sa santé : il était dans les remèdes ; mais il a fallu céder aux instantes prières du maître, qui lui écrivit de sa propre main. J'espère que le changement d'air et la diversité des objets lui feront plus de bien que la résidence et l'application dans sa solitude.

Vous avez donc enfin M. de Grignan. Je souhaite que vous l'ayez traité comme un étranger ; j'ai trouvé fort bon que vous en ayez raccourci votre lettre. Il est vrai qu'il fait des merveilles pour le service de Sa Majesté ; je le dis, quand l'occasion s'en présente ; j'en cause souvent avec d'Hacqueville. Il a si bien remis le calme dans l'hôtel de Gramont, qu'on n'entend plus rien du tout ; mais c'est à son habileté qu'un tel silence est dû. Il est certain qu'il y a eu de quoi réjouir le public. Ce que vous me répondez sur les folies que je vous mande vaut bien mieux que ce que je

dis. Je ne trouve rien de plus plaisant que de ne pas dire un mot à M. de La Garde d'une chose à quoi vous pensez tous en même temps : mandez-moi donc quand il faudra écrire, et m'envoyez la lettre toute faite, je la copierai. J'embrasse M. de Grignan, et je le remercie des bontés qu'il a eues pour le chevalier de Sévigné, qu'il a vu à Toulon : c'est mon filleul; il m'a écrit une lettre toute transportée de reconnaissance. Si M. de Grignan trouve l'occasion d'écrire, ou de parler pour lui, j'en serai ravie. Il s'ennuie fort d'être subalterne; j'ai ouï dire qu'il était brave garçon, et qu'il méritait bien un vaisseau. Si c'est l'avis de M. de Grignan, vous devez l'en faire souvenir.

Au reste, M. de Coulanges s'en va bientôt à Lyon; il compte revenir avant la Toussaint, justement dans le temps que vous viendrez. Je vous conseille de prendre des mesures avec lui; il conduira gaiement votre barque, et vous serez trop aise de l'avoir. Je trouve que le *pichon* est fort joli. Vous lui faites un bien extrême de vous amuser à sa petite raison naissante; cette application à le cultiver lui vaudra beaucoup. Je vous prie de lui pardonner tout ce qu'il avouera naïvement, mais jamais une menterie. C'est une chose agréable que la mémoire. Vous me faites quelquefois trembler sur sa taille, et puis je trouve que ce n'est plus rien.

Quand vous lirez l'*Histoire des Vizirs*, je vous conseille de ne pas demeurer à *ces têtes coupées* sur la table; ne quittez point le livre à cet endroit, allez jusqu'au fils [1]; et si vous trouvez un plus honnête homme parmi ceux qui sont baptisés, vous vous en prendrez à moi. Pour l'épître dédicatoire, j'avoue qu'elle devrait être à la femme.

Vous croyez, ma fille, que je suis gauche et embarrassée de mes mains; point du tout, il n'y paraît point; cette légère incommodité n'est que pour moi, et ne paraît nulle-

[1] Achmet Coprogli, pacha, fut nommé grand-vizir après la mort de Mahomet Coprogli, son père. Les vies du père et du fils sont intéressantes. (P.)

ment aux autres. Ainsi, ma fille, je ressemble comme deux gouttes d'eau à votre *bellissima*, hormis que j'ai la taille bien mieux qu'auparavant. Vous êtes, en vérité, trop aimable et trop bonne d'être si occupée de ma santé. Ne soyez point en peine de Livry; je m'y gouvernerai très-sagement, et je reviendrai avant les brouillards, pourvu que ce soit pour vous attendre. J'attends de Parère [1] cette petite affaire pour les lods de Briançon; s'il faut dire que vous l'achetez, nous apprendrons à mentir de notre grand Diana [2].

Voici une petite histoire que vous pouvez croire, comme si vous l'aviez entendue. Le roi disait un de ces matins : « En vérité, je crois que nous ne pourrons pas secourir « Philisbourg; mais enfin je n'en serai pas moins roi de « France. » M. de Montausier [3],

Qui pour le pape ne dirait
Une chose qu'il ne croirait,

lui dit : « Il est vrai, Sire, que vous seriez encore fort bien « roi de France, quand on vous aurait repris Metz, Toul « et Verdun, et la Comté, et plusieurs autres provinces « dont vos prédécesseurs se sont bien passés. » Chacun se mit à serrer les lèvres; et le roi dit de très-bonne grâce : « Je vous entends bien, Monsieur de Montausier, c'est-à-« dire que vous croyez que mes affaires vont mal; mais je « trouve très-bon ce que vous dites, car je sais quel cœur « vous avez pour moi. » Cela est très-vrai, et je trouve que tous les deux firent parfaitement bien leur personnage.

Le baron (*M. de Sévigné*) se porte très-bien. Le cheva-

[1] Premier commis de M. de Pomponne. (P.)

[2] C'était un clerc régulier de Palerme en Sicile, et le même dont il est souvent parlé dans les *Petites Lettres*, pour avoir favorisé dans ses écrits les opinions relâchées en fait de morale. (P.)

[3] Personne n'ignore que M. de Montausier était l'homme de la cour le plus véridique. (P.)

lier de Nogent, qui est venu apporter la nouvelle de la prise d'Aire, dit que le baron a été partout, et qu'il était toujours à la tranchée, partout où il faisait chaud, et où du moins il devait faire de belles illuminations, si nos ennemis avaient du sang aux ongles; il l'a nommé au roi comme un de ceux qui font paraître beaucoup de bonne volonté. Madame de Coëtquen n'ira que dans un mois trouver madame sa mère à Lorges. M. le Duc est fort gai; il chasse; il va à Chantilly, à Liancourt; enfin ils sont tous ravis de pouvoir faire leurs vendanges. M. de Nevers n'a aucune inquiétude de sa femme, parce qu'elle est d'un air naïf et modeste, qui ne fait aucune frayeur. Il la regarde comme sa fille; et si elle faisait la moindre coquetterie, il serait le premier à s'en apercevoir et à la gronder. Elle est grosse et bien languissante. Ma nièce de Coligny est accouchée d'un fils [1]; elle dit que ce lui sera une contenance que d'avoir à élever ce petit garçon. Pauline est donc la favorite de M. le Comte, et notre sœur Colette [2] ne respire que le saint habit.

524. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 7 août 1676.

Je m'en vais demain à Livry, ma très-chère; j'en ai besoin, ou du moins je le crois. Je ne vous en écrirai pas moins, et notre commerce n'en sera point du tout interrompu. J'ai vu des gens qui sont revenus de la cour; ils sont persuadés que la vision de Théobon est entièrement ridicule [3], et que jamais la souveraine puissance de *Quanto* n'a été si bien établie. Elle se sent au-dessus de toutes choses, et ne craint non plus ses petites morveuses de

[1] Marie Roger, dit le comte de Langheac.
[2] La fille aînée de M. de Grignan, de son premier mariage, avec Angélique-Clarice d'Angennes. (P.)
[3] *Voyez* ci-dessus la lettre du 31 juillet.

nièces[1] que si elles étaient charbonnées. Comme elle a bien de l'esprit, elle paraît entièrement délivrée de la crainte d'enfermer le loup dans la bergerie : sa beauté est extrême, sa parure est comme sa beauté, et sa gaieté comme sa parure. Le chevalier de Nogent a nommé le baron au roi, au nombre de trois ou quatre qui ont fait au delà de leur devoir, et en a parlé encore à mille gens. M. de Louvois est revenu ; il n'est embarrassé que des louanges, des lauriers et des approbations qu'on lui donne. Je crois que Vardes vous mènera le grand-maître, qui s'en va recueillir une petite succession de quatre cent mille écus[2]. Vardes l'attendra au Saint-Esprit, et j'ai dans la tête qu'il le mènera à Grignan ; peut-être aussi qu'ils n'y penseront point. La *bonne* d'Heudicourt a été dix jours dans *la gloire de Niquée;* mais comme on ne lui avait donné un logement que pour ce temps-là, elle est revenue, et on l'a trouvé très-bon. Le tempérament et le détachement [3] de vos *pichons* règnent assez dans ce bon pays-là. M. du Maine est un prodige d'esprit; premièrement, aucun ton, aucune finesse ne lui manquent. Il en veut, comme les autres, à M. de Montausier; c'est sur cela que je dis l'*iniqua corte.* Il le voyait passer un jour sous ses fenêtres avec une petite baguette qu'il tenait en l'air; il lui cria : *M. de Montausier, toujours le bâton haut.* Mettez-y le ton et l'intelligence, et vous trouverez qu'à six ans on n'a guère de ces manières-là : il en dit tous les jours mille dans ce même genre. Il était, il y a quelques jours, sur le canal, dans une gondole, où il soupait fort près de celle du roi. On ne veut point qu'il l'appelle *mon papa*; il se mit à boire, et follement s'écria : *A la santé du roi, mon père !* et puis se jeta, en mourant de rire, sur madame de Maintenon. Je ne

[1] Madame de Nevers et mademoiselle de Thianges, depuis duchesse de Sforce. (P.)

[2] La succession de l'évêque d'Alby, son oncle.

[3] L'indifférence et l'égoïsme.

sais pourquoi je vous dis ces deux choses-là; ce sont, je vous assure, les moindres.

Le roi a donné à un fils de M. Le Grand la belle abbaye de M. d'Alby, de vingt-cinq mille livres de rente [1]. Mon zèle m'a conduite à parler moi-même à M. Picon de votre pension; il me dit que l'abbé de Grignan tenait le fil de cette affaire, de sorte que je ne ferai plus que réveiller le bel abbé, sans me vanter d'avoir été sur ses brisées : c'est que je me défie toujours des allures des gens paresseux. Je ne suis paresseuse que pour moi, j'aimerais qu'on fût de même. Il a interrompu ma lettre, ce bel abbé, et il m'a promis de faire si bien, que je ne puis douter que nous n'ayons notre pension. Écrivez-lui un mot sur ce sujet, afin de l'animer à faire des merveilles; il fera raccommoder nos lettres de marquisat de la manière que je vous l'ai dit. Parère me promet tous les jours l'expédition de ces lods et ventes. C'est un plaisant ami; il me bredouilla l'autre jour mille protestations : je croyais cette affaire faite, et je ne tiens encore rien. J'ai vu ce que l'on mande au bel abbé sur cette réconciliation du père et du fils; cela est écrit fort plaisamment. Cette retraite dans le milieu de l'archevêché et cette Thébaïde dans la rue Saint-Honoré m'ont extrêmement réjouie. Les retraites ne réussissent pas toujours : il faut les faire sans les dire; mais on a promis à l'abbé de lui compter le sujet de cette belle réconciliation, dont je suis si édifiée. Je vous prie, ma fille, que ce soit par vous que je l'apprenne.

On attend des nouvelles d'Allemagne avec *trémeur*, il doit y avoir eu un grand combat. Je m'en vais cependant à Livry; qui m'aimera me suivra. Corbinelli m'a promis de me venir apprendre à *voir jouer*, comme je vous disais l'autre jour : cela me divertit. Adieu, ma très-chèrement aimée; si j'avais autant de mérite sur toutes choses que j'en ai sur cela, il faudrait m'adorer.

[1] L'abbaye des Chastelliers. (P.)

525. — A LA MÊME.

Commencée à Paris le 11 et finie à Livry
mercredi 12 août 1676.

Le vieux de Lorme, Bourdelot et Vesou me défendent Vichy pour cette année ; ils ne trouvent pas que cette dose de chaleur, si près l'une de l'autre, fût une bonne et prudente conduite. Pour l'année qui vient, c'est une autre affaire, nous verrons ; mais, quoi que dise notre d'Hacqueville, on n'oserait entreprendre ce voyage contre l'avis des mêmes médecins qui m'y avaient si bien envoyée : je n'ai nulle opiniâtreté, et je me laisse conduire avec une docilité que je n'avais pas avant que d'avoir été malade. Vous me trouverez en état de vous donner de la joie ; ce qui me reste d'incommodité est si peu de chose, que cela ne mérite ni votre attention ni votre inquiétude.

D'Hacqueville doit encore parler à M. de Pomponne, et discourir à fond sur vos affaires ; il vous en écrira, et vous enverra aussi l'expédition de vos lods et ventes, que Parère me promit hier très-positivement. Je vous écris ceci avant que d'aller à Livry, où je serai demain matin, et où j'achèverai cette lettre. Je voudrais que vous vissiez de quelle façon vous m'avez écrit de la taille du *pichon* (*du petit marquis*) ; je suis fort aise que ce soit une exagération causée par votre crainte ; à la fin, il se trouvera que c'est un fort joli petit garçon, qui a bien de l'esprit ; et voilà sur quoi vous me faites consulter les matrones. Rien, en vérité, n'est plus plaisant que ce que vous dites de la Si...[1] ; quelle tête ! ose-t-elle se montrer devant la vôtre ? Ce que disent les dames de Grenoble est si plaisant et si juste, que je crois que c'est vous qui l'avez dit pour elles. Je trouve à cette folie tant d'imagination, que je n'y reconnais point le style de la province.

[1] Il est très-probable qu'il s'agit ici de madame de Simiane.

On a donné Alby à M. de Mende [1]; mais il y a douze mille francs de pension : trois mille livres au chevalier de Nogent, trois mille livres à M. d'Agen [2], notre ami, et six mille livres à M. de Nevers; je ne vois pas bien pourquoi, si ce n'est pour une augmentation de violons, dont il se divertit tous les soirs. Ah! que je suis aise que vous ayez achevé *ces vizirs!* N'est-il pas vrai que vous aimez le dernier? Il faut avouer que cette petite histoire n'est point bien écrite du tout; mais les événements se laissent fort bien lire. Il me semble que cette reine de Pologne ne vient plus tant [3]; peut-être qu'elle attend le grand-seigneur, ou le grand-visir que nous aimons.

La princesse d'Harcourt [4] est accouchée à cinq mois d'un enfant mort depuis plus de six semaines; aussi a-t-elle pensé mourir, mais elle est mieux, et ce qui la guérira sans doute, c'est qu'on l'a fait transporter à Clagny, crainte du bruit. Madame de Montespan en a des soins extrêmes: Dieu sait si la reconnaissance sera tendre!

A Livry.

Je viens de recevoir votre lettre du 2. Vous avez été au Saint-Esprit, ma fille; c'est pour être bien fatiguée; vous pouviez ne m'écrire que trois lignes, je l'eusse fort approuvé. C'eût été une plaisante chose que vous y eussiez trouvé le grand-maître; je vois bien que vous croyez que je l'aurais trouvé encore plus plaisant que vous [5]. Je crois voir bientôt Gourville; je lui parlerai de Vénejan [6] : c'est

[1] Hyacinthe Serronni, évêque de Mende, fut le premier archevêque d'Alby. Il était religieux de l'ordre de Saint-Dominique lorsqu'il passa d'Italie en France avec Michel Mazarin, cardinal et archevêque d'Aix, lequel avait été religieux et général de ce même ordre. (P.)

[2] Claude Joly, évêque d'Agen.

[3] *Voyez* la lettre ci-dessus du 24 juillet.

[4] Françoise de Brancas, femme d'Alfonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt. (P.)

[5] Madame de Sévigné plaisante souvent sur l'inclination qu'on lui supposait pour le duc du Lude.

[6] Vieux château près de la route de Pont-Saint-Esprit.

une situation admirable ; mais il ne faut pas le vendre à vil prix, comme on vend aujourd'hui toutes les terres. Le *pauvre* M. Le Tellier a acheté à Barbesieux une des belles de France au denier seize ; c'est en vérité une raillerie. Peut-être que M. le prince de Conti, ou son conseil, ne se prévaudraient point de cette mode, puisque vous ne vendriez pas Vénejan par décret. Pour Caderousse, je n'imagine d'accommodement avec lui que de jouer sa part à trois dés contre M. de Grignan. Ne faites point de façon de m'envoyer les commissions de la mariée [1] : vous ne sauriez trop me compter comme *un des choux de votre jardin*. Je serai ravie d'aller un moment à Paris pour un si bon sujet. La bonne d'Escars nous donnera un plat de son habileté avec beaucoup de joie. Mettez-nous donc en œuvre, et vous en serez contente.

On me mande de Paris que l'on n'a point encore de nouvelles d'Allemagne. L'inquiétude que l'on a sur ce combat, que l'on croit inévitable, ressemble à une violente colique, dont l'accès dure depuis plus de douze jours. M. de Luxembourg accable de courriers. Hélas ! ce pauvre M. de Turenne n'en envoyait jamais ; il gagnait une bataille, et on l'apprenait par la poste. Nos *chanoine*s de Flandre sont en parfaite santé, et notre bon ermite aussi [2], qui m'écrit du 17, de Lyon, où il est allé en cinq jours de son ermitage. Il attend ses confrères. Si on l'avait laissé le maître de la route, il serait arrivé, dit-il, en douze jours de Lyon à Rome.

M. d'Hacqueville a fort causé avec M. de Pomponne : il n'y a rien à faire pour votre marquisat, qu'à le vendre avec ce titre, qui rend toujours une terre plus considérable ; en sorte que si celui qui l'achète n'a pas la qualité requise,

[1] La prétendue de M. de La Garde.

[2] Le cardinal de Retz ; on a vu qu'il s'était retiré à Commercy pour payer ses dettes, à quoi il eut le bonheur de réussir. Madame de Sévigné disait de lui et de Turenne : « L'un est le héros de l'épée, l'autre le héros du bréviaire. » (P.)

il ne laisse pas d'obtenir aisément des lettres en chancellerie, qui le font *marquis de Mascarille*[1]. L'abbé de Chavigny n'est plus notre évêque de Rennes ; il aime mieux l'espérance de Poitiers : c'est celui de Dol qui vient à Rennes, et l'abbé de Beaumanoir à Dol.

Vous voulez, ma très-chère, que je vous parle de ma santé. Elle est encore meilleure ici qu'à Paris ; ce petit étouffement a disparu à la vue de l'horizon de notre petite terrasse ; il n'y a point encore de serein ; quand je sens le moindre froid, je me retire. On a fait une croisée sur le jardin dans ce petit cabinet, ce qui en ôte tout l'air humide et malsain qui y était ; mais, outre l'agrément extrême que cela fait, il n'y fait point chaud, car ce n'est que le soleil levant qui le visite une heure ou deux. Je suis seule ; le bon abbé est à Paris. Je lis avec le père prieur, et je suis attachée à des mémoires d'un M. de Pontis[2], Provençal, qui est mort depuis six ans à Port-Royal, à plus de quatre-vingts ans. Il conte sa vie et le temps de Louis XIII avec tant de vérité et de naïveté et de bons sens, que je ne puis m'en tirer. M. le Prince l'a lu d'un bout à l'autre avec le même appétit. Ce livre a bien des approbateurs, il y en a d'autres qui ne le peuvent souffrir : il faut ou l'aimer ou le haïr ; il n'y a point de milieu. Je ne voudrais pas jurer que vous l'aimassiez.

La raison que vous ne comptez point pour me faire aller à Vichy, qui est de vous voir et de vous ramener, est justement celle qui me toucherait, et qui me paraît uniquement bonne : aussi je n'y balancerais pas, si j'étais per-

[1] *Voyez* la lettre du 20 décembre 1673.

[2] Louis de Pontis, gentil-homme provençal, qui, après avoir passé cinquante-six ans dans les armées, au service de trois de nos rois, crut devoir se retirer en 1653, pour mener une vie cachée à Port-Royal-des-Champs, où il vécut dans la pratique de la pénitence et de la piété, et mourut, le 14 juin 1670. Voyez le *Nécrologe de Port-Royal*, page 236. Comme ce fut Thomas du Fossé qui rédigea les Mémoires dont il s'agit, cet ouvrage était censé appartenir à Port-Royal, et dès lors il ne devait pas plaire également à tout le monde. (P)

suadée que cela fût nécessaire; mais je crois mes lettres de change acceptées de trop bonne foi pour n'être pas acquittées exactement. Je vous attendrai donc, ma très-belle, avec toute la joie que vous pouvez vous imaginer d'une amitié comme celle que j'ai pour vous.

526. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 14 août 1676.

Ma chère enfant, je me porte fort bien ici; je suis plus persuadée de la grandeur du mal que j'ai eu, par la crainte que je sens d'y retomber, et par ma conduite à l'égard du serein, que par nulle autre chose; car vous vous souvenez bien que les belles soirées et le clair de lune me donnaient un souverain plaisir. Je vous remercie d'avoir pensé à moi dans ces beaux temps. Mesdames de Villars, de Saint-Géran, d'Heudicourt, mademoiselle de l'Estranges, *la petite âme* et la petite ambassadrice arrivèrent hier ici à midi; il faisait très-beau. Un léger soupçon avait causé une légère prévoyance, qui composa un très-bon dîner. J'ai un fort bon cuisinier : vous m'en direz votre avis. Nous causâmes, nous mangeâmes, nous nous réjouîmes assez; nous parlâmes de vous avec plaisir. Elles me dirent qu'il n'y avait point encore de nouvelles d'Allemagne. C'est brûler à petit feu, ce me semble, que de savourer ainsi dix ou douze jours une violente inquiétude; c'est tirer son jeu à petite prime; et la marquise de La Trousse, qui revient de La Trousse, ouvrira son jeu tout d'un coup, et le verra bon ou mauvais, comme il sera, car il n'y a jamais que ce qui est, et l'inquiétude, non plus que la façon des tireurs de prime, ne fait rien à l'affaire. Je crois cependant que les amitiés les plus vives ne se veulent rien épargner; qu'en dites-vous?

Le roi a donné à un M. du Plessis [1], grand-vicaire de

[1] Guillaume du Plessis de Gesté de La Brunetière.

Notre Dame, et fort homme de bien, l'évêché de Saintes. Sa Majesté dit tout haut : « J'ai donné ce matin un évêché à un homme que je n'ai jamais vu. » C'est le second ; l'autre était l'abbé de Barillon, évêque de Luçon. La belle madame (*de Montespan*) commence un peu à se lasser de cette exposition publique ; elle a été deux ou trois jours à n'avoir pas la force de s'habiller. Le roi ne laisse pas de jouer ; mais le jeu n'est pas si long. Si ce changement de théâtre ne dure, c'est qu'il était trop agréable pour être de longue durée. On affecte fort de n'avoir point d'heures particulières ; tout le monde est persuadé que la bonne politique veut qu'on n'en ait point, et que si on en avait, on n'en aurait plus.

Madame de Villars quitte tous les siens, et s'en va tout de bon en Savoie jouer un assez joli rôle ; elle a un carrosse magnifique, une belle housse de velours rouge, et tout le reste. Un de ses plaisirs, dit-elle, c'est qu'elle n'aimera personne en ce pays-là : voilà un triste plaisir. Celui de la d'Heudicourt, qui s'en va chez elle pour quelques semaines, n'est pas plus gai. La manière de ce bon pays que vous savez, c'est de combler de joie, de faire tourner la tête, et puis de ne plus connaître les gens ; mais surtout c'est de se passer parfaitement bien de toutes choses. Ce détachement en mériterait un pareil des pauvres mortels ; mais il y a de la glu jusqu'à leurs regards. Adieu, belle et charmante ; je ne suis plus si causante qu'à Paris ; j'en suis fâchée pour vous, puisque vous vous divertissez de mes peintures.

527. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 19 août 1676.

Je vous gronde, ma fille, de vous être baignée dans cette petite rivière, qui n'est point une rivière, et qui prend ce grand nom comme bien des gens prennent le nom des

grandes maisons : mais on ne trompe personne, tout le monde se connaît; et il vient un M. Le Laboureur, qui découvre son origine, et que son vrai nom, c'est *La Fontaine*, non pas celle de *Vaucluse*, d'*Aréthuse*, ou de *Jouvence*, mais une petite fontaine sans nom et sans renom; et voilà où vous vous êtes baignée. Je meurs de peur que vous n'en ayez un rhumatisme ou un gros rhume; et j'aurai cette crainte jusqu'à ce que je sache comment vous vous portez. Bon Dieu ! si j'en avais fait autant, quelle vie vous me feriez !

Au reste, vous savez déjà comme cette montagne d'Allemagne est accouchée d'une souris, sans mal ni douleur. Un de nos amis[1], que vous aimez à proportion des soins qu'il a de moi, me mande qu'il ne sait comment ménager mon esprit ni le vôtre en cette rencontre; qu'il s'est trouvé un diable de bois, inconnu sur la carte, qui nous a tenus en bride de telle sorte que, ne pouvant nous ranger en bataille qu'à la vue des ennemis, nous avons été obligés de nous retirer le 10, et d'abandonner Philisbourg à la brutalité des Allemands. Jamais M. de Turenne n'eût prévu ce bois; ainsi l'on doit se consoler de plus en plus de sa perte. On craint aussi celle de Maestricht, parce que l'armée de *nos frères* n'est pas en état de le secourir. Ce serait encore un chagrin si l'on chassait les Suédois de la Poméranie. Le chevalier (*de Grignan*) me mande que le baron a fait le fou à Aire; il s'est établi dans la tranchée et sur la contrescarpe, comme s'il eût été chez lui. Il s'était mis dans la tête d'avoir le régiment de Rambures, qui fut donné à l'instant au marquis de Feuquières; et dans cette pensée il répétait comme il faut faire dans l'infanterie.

Vous me parlez de madame d'Heudicourt[2], et vous voulez un raccommodement en forme; il n'y en a point. Le temps efface, on la revoit; elle a une facilité et des ma-

[1] Le baron de Sévigné ou le chevalier de Grignan.

[2] Madame d'Heudicourt avait été brouillée avec madame Scarron. (P.) *Voyez* la lettre du vendredi 6 février 1671.

nières qui ont plu; elle est faite à ce badinage; elle ne frappe point l'imagination de rien de nouveau; elle est indifférente, on n'a plus besoin d'elle; mais elle a par-dessus les autres qu'on y est accoutumée : la voilà donc dans cette calèche; et puis on a besoin de son logement, elle s'en va; il manque un degré de chaleur pour en chercher un autre : ce sera pour une autre fois. Voilà le sable sur quoi l'on bâtit, et voilà la feuille volante à quoi l'on s'attache.

M. l'archevêque (*d'Arles*) nous écrit mille merveilles de vous, et des soins, et des complaisances que vous avez pour lui. Je ne puis vous dire combien je vous loue d'un procédé si honnête et si plein de justice. Il y a des sortes de devoirs dont je ne puis souffrir qu'on se dispense; nulle raison ne me fait excuser une si grossière ingratitude. C'est ce bon patriarche qui maintient encore l'ordre, et la règle, et le calcul dans votre maison; et si vous avez le malheur de le perdre, ce sera le dernier accablement de vos affaires.

Ceux qui ont parié que notre bon cardinal irait à Rome ont gagné assurément. Il a été à Lyon deux jours plus tôt que les autres. Je suis, comme vous, persuadée qu'il le fallait ainsi, puisqu'il l'a fait. La difficulté, c'est de faire passer cette opinion dans la tête de tout le monde. J'en dis autant pour le mariage de M. de La Garde. C'est une chose très-plaisante que d'entendre la marquise d'Uxelles[1] parler froidement là-dessus, comme d'un ami qui l'a trompée, et qui lui a fait un mauvais tour.

Je vous loue fort de vous être remise à vous baigner sagement dans votre chambre. Si vous trouvez quelquefois des discours hors de leur place dans mes lettres, c'est que je reçois une des vôtres le samedi; la fantaisie me prend d'y faire réponse, et puis le mercredi matin j'en reçois

[1] Marie de Bailleul, mère du maréchal d'Uxelles, était amie de M. de La Garde au point d'entretenir avec lui un commerce de lettres suivi pendant plusieurs années, quoiqu'il ne roulât absolument que sur les nouvelles de la cour et de la ville. (P.)

encore une, et je reprends sur des chapitres que j'ai déjà commencés ; cela peut me faire paraître un peu impertinente : en voilà la raison. Il y a plus de dix jours que j'ai fait réponse à ce que vous me dites d'Alby ; M. de Mende l'a chargé de pensions.

J'apprends que la belle *Madame* a reparu dans le bel appartement comme à l'ordinaire, et que ce qui avait causé son chagrin était une légère inquiétude de son ami et de madame de Soubise[1]. Si cela est, on verra bientôt cette dernière sécher sur pied ; car on ne pardonne pas seulement d'avoir plu.

Pour ma santé, elle est très-bonne, il n'est plus question de rien; je suis persuadée que le rhumatisme a tout fini. Je ne m'expose plus au serein ; ou je suis dans une chambre, ou je monte en carrosse pour gagner les hauteurs. Le clair de lune est une étrange tentation; mais je n'y succombe guère. Enfin, soyez en repos, et pour mes mains, et pour mes genoux. Je consulterai la pommade, et je prendrai de la poudre de mon bon homme après la canicule. Je vous laisse en vérité le soin de me gouverner, et je crois que vous ferez mieux que tous les docteurs.

M. Charier me mande que le cardinal de Retz était parti deux jours avant ses camarades. On ne me parle point sur ce sujet : je suis trop marquée, et je vois que l'on me fait l'honneur de me traiter comme les d'Hacqueville ; mais je démêle bien ce qu'on aurait envie de me dire. Je suis fâchée que votre cardinal[2] ne prenne pas le chemin des autres Pour moi, j'ai dans la tête que le nôtre fera quelque chose d'extraordinaire à quoi l'on ne s'attend point, ou qu'il rendra son chapeau dans cette conjoncture, ou qu'il prendra un style tout particulier, ou qu'il sera pape. Ce dernier est un peu difficile ; mais enfin il me semble que cela ne sera pas tout uni ; et même ces pensées-là ne sont bonnes qu'en-

[1] Fille de la duchesse de Rohan et mariée au prince de Soubise.
[2] Jérôme de Grimaldi, archevêque d'Aix.

tre nous, car si l'on se trompait, ce serait encore une belle chose. Il m'a fait l'honneur de m'écrire deux lignes de Lyon. On peut être avec justice fort en peine de sa santé ; c'est un miracle si ces chaleurs, cette précipitation et ce conclave ne lui font beaucoup de mal.

J'étais avant-hier au soir dans cette avenue, je vis venir un carrosse à six chevaux ; c'était la bonne maréchale d'Estrées, *le chanoine* [1], la marquise de Senneterre, que l'abbé de La Victoire appelle *la Mitte*, et le gros abbé de Pontcarré. On causa fort, on se promena, on mangea, et cette compagnie s'en alla au clair de mon ancienne amie. Madame de Coulanges se baigne; Corbinelli a mal aux yeux; madame de La Fayette ne va point en carrosse. Mais je reçois vos lettres, et je vous écris; je lis, je me promène, je vous espère : gardez-vous bien de me plaindre. Il me paraît que l'abbé de La Vergne a bien du zèle pour votre conversion ; je la crois un peu loin, si elle tient à celle de madame de Schomberg. Il est vrai que son mérite s'est fort humanisé. Elle en a toujours eu beaucoup pour ceux qui la connaissaient; mais cette lumière, qui était sous le boisseau, éclaire présentement tout le monde : elle n'est pas la seule à qui le changement de condition a fait ce miracle. Nous faisions la guerre au bon homme d'Andilly, qu'il avait plus d'envie de sauver une âme qui était dans un beau corps qu'une autre. Je dis la même chose de l'abbé de La Vergne, dont le mérite et la réputation sont ici fort répandus : je vous trouve très-heureuse de l'avoir. Quitte-t-il la Provence? Doit-il y retourner? Votre vision est plaisante sur *la tourterelle* Sablière [2]. *Elle apprit au ramier le chemin de son cœur.* Elle acheta le lit du défunt; vous savez bien pourquoi.

L'amie [3] de madame de Coulanges est toujours dans une

[1] Madame de Longueval, la chanoinesse, sœur de la maréchale d'Estrées. (M.)

[2] Jeu de mots qui porte sur madame de La Sablière, alors très-éprise du marquis de La Fare.

[3] Madame de Maintenon.

haute faveur. Si notre petite amie[1] est attachée à ce bon pays-là, c'est par l'agrément passager qu'elle y reçoit : elle n'est point la dupe de la sorte de tendresse et d'amitié qu'on y dépense. Je ne sais rien de madame de Monaco. Tout est caché a l'hôtel de Gramont sous l'impénétrable discrétion de d'Hacqueville; et tout est comme il était à l'hôtel de Grancey, hormis que le prince[2] est d'une maigreur et d'une langueur qui sent la Brinvilliers. L'abbé de Grignan doit vous instruire de Penautier. Il y a bien des choses qui m'échappent ici. Monsieur de Coulanges partira pour Lyon avec madame de Villars. Il me paraît que quand il y sera, il doit vous obéir : assurez-vous au moins de sa conduite; vous ne sauriez avoir un plus joli pilote. Le bon abbé vous aime fort. Il boit très-souvent à votre santé; et quand le vin est bon, il s'étend sur vos louanges, et trouve que je ne vous aime pas assez. Adieu, ma très-chère; je ne crains point ce reproche devant Dieu.

Mes maîtres de philosophie[3] m'ont un peu abandonnée. La Mousse est allé en Poitou avec madame de Sanzei[4]. Le père prieur (*de Livry*) voudrait bien s'instruire aussi; c'est dommage de ne pas cultiver ses bons désirs. Nous lisons tristement ensemble le petit livre des *Passions* (*de Descartes*), et nous voyons comme les nerfs du dos de M. de Luxembourg ont été bien disposés pour la retraite. Mais savez-vous que tout d'un coup on a cessé de parler d'Allemagne à Versailles? On répondit un beau matin aux gens qui en demandaient bonnement des nouvelles pour soulager leur inquietude : Et pourquoi des nouvelles d'Allemagne? il n'y a point de courrier, il n'en viendra point, on n'en attend point; à quel propos demander des nouvelles d'Allemagne? Et voilà qui fut fini.

[1] Madame de Coulanges. (P.)
[2] Le chevalier de Lorraine. (P.)
[3] MM. de La Mousse et Corbinelli. (P.)
[4] Elle était sœur de M. de Coulanges. (P.)

528. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 21 août 1676.

Je suis venue ici ce matin pour les commissions de M. de La Garde. Je suis descendue chez la bonne d'Escars, que j'ai trouvée avec une grosse bile qui lui donne une petite fièvre, et toute pleine de bonne volonté; elle avait autour d'elle madame *Le Moine*, et tous les équipages de point de France et de point d'Espagne, les plus beaux et les mieux choisis du monde. Je suis allée dîner chez M. de Mêmes, et à trois heures je suis revenue chez madame d'Escars; j'ai trouvé, en entrant dans la cour, madame de Vins et d'Hacqueville, qui venaient me voir *amiablement*. Nous avons pris un très-beau manteau, une belle jupe, de la toile d'or et d'argent pour une toilette, et de quoi faire un corps de jupe, la dentelle pour la jupe, la toilette; une petite pour les sachets, pour les coiffes noires; les souliers, la perruque, les rubans, tout sera admirablement beau. Mais comme j'ai tout pris sur ma parole, et pour très-peu de temps, je vous prie de ne nous point remettre sur l'incertitude des payements des pensions de M. de La Garde, et de nous envoyer une lettre de change. M. Colbert est un peu malade; si vous saviez ce qu'on fait de ce prétexte, même pour votre pension, vous verriez bien que rien n'est tel qu'une lettre de change. Et les pauvres courtisans, accoutumés à la patience, attendront l'heureux moment du trésor royal. Voilà le bel abbé [1] qui entre; il vint me voir mercredi à Livry; nous causâmes fort de vos affaires. Il est certain qu'il ne faudrait proposer [2] le coadjuteur que comme un sujet très-propre et très-digne, sans qu'il parût que ce

[1] M. L'abbé de Grignan, frère de M. le coadjuteur d'Arles. (P.)
[2] Il s'agissait de l'archevêché d'Alby, que l'on croyait encore vacant par le refus qu'on disait que M. de Mende en avait fait. (P.)

sujet se donnât aucun mouvement, parce qu'il doit paraître fixé et content. On assurerait seulement de la disposition de M. l'archevêque (*d'Arles*) pour recevoir tel autre coadjuteur qu'on voudrait; et il faudrait que cela passât uniquement par le confesseur, n'étant pas du district de M. de Pomponne, qui pourtant ne manquerait pas de l'appuyer, si la balle lui venait. Mais on croit ici que nonobstant le bruit qui a couru que M. de Mende refusait Alby, il le prendra ; ainsi nos raisonnements seront inutiles. Pour le gouvernement, le fils en a la survivance, et *matame te Lutres* ne serait pas fâchée d'avoir cette récompense, en quittant la livrée qu'elle porte depuis si longtemps. On dit aussi que Théobon, soit qu'elle ait mérité ou point mérité cet établissement, serait fort désireuse de l'avoir : vous voyez sur quoi cela roule.

J'aime le bel abbé de l'attention qu'il paraît avoir pour vos affaires et du soin qu'il a de me chercher pour en discourir avec moi, qui ne suis pas si sotte sur cela, à cause de l'intérêt que j'y prends, que sur toutes les autres choses du monde. Nous passâmes une fort jolie soirée à Livry; et aujourd'hui nous avons conclu avec le grand d'Hacqueville que tous nos raisonnements sont inutiles pour cette fois, mais qu'il ne faut pas perdre une occasion de demander. Madame de Vins m'a priée de ne m'en point retourner demain, et de me trouver entre cinq et six chez madame de Villars, où elle sera. Nous pourrons voir le soir M. de Pomponne, qui reviendra de Pomponne, où madame de Vins n'est pas allée, à cause d'un procès, et toujours procès, qui sera jugé demain. Je suis tentée de sa proposition ; de sorte que j'ai la mine de ne m'en aller que dimanche à la messe à Livry. On dit que l'on sent la chair fraîche dans le pays de *Quanto* (*madame de Montespan*). On ne sait pas bien droitement où c'est; on a nommé la dame que je vous ai

[1] Madame de Soubise.

nommée[1] : mais comme on est fin en ce pays, peut-être que ce n'est pas là. Enfin il est certain que le cavalier est gai et réveillé, et la demoiselle triste, embarrassée, et quelquefois larmoyante. Je vous dirai la suite, si je le puis.

Madame de Maintenon est allée à Maintenon pour trois semaines. Le roi lui a envoyé *Le Nôtre* pour ajuster cette belle et laide terre. Je n'ai point encore vu la belle Coulanges ni Corbinelli. L'armée de M. de Schomberg s'en va au secours de Maestricht; mais on ne croit point du tout que les ennemis l'attendent, soit par avoir pris la place, soit par avoir levé le siége; ils ne sont pas assez forts. Adieu, très-aimable et très-aimée.

529. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 26 août 1676.

Je crois que vous voyez bien que je fais réponse le mercredi à vos deux lettres; pour le vendredi, je vis aux dépens du public, et sur mon propre fonds, qui compose quelquefois une assez mauvaise lettre. J'attends la vôtre dernière, et cependant je vais ballotter sur celle que j'ai déjà reçue, et sur ce que j'ai fait depuis trois ou quatre jours. Je vous écrivis vendredi de chez Gautier, l'abbé de Grignan à mes côtés ; j'y avais trouvé madame de Vins et d'Hacqueville, qui me prièrent d'aller le lendemain chez madame de Villars, où ils se trouveraient. Nous y passâmes deux heures fort agréablement. Je demeurai donc à Paris, pour l'amour d'eux. De chez Gautier nous avons été chez madame de La Fayette; car il faut tout dire. La Saint-Géran nous montra une fort jolie lettre que vous et M. de Grignan lui aviez écrite; nous admirâmes le bon esprit de votre ménage. Je repassai chez mademoiselle de Méri, et le dimanche matin je revins ici, après avoir vu les deux soirs madame de Coulanges et Corbinelli. Cette belle se

baigne : elle dit qu'elle viendra bientôt; ce sera quand il lui plaira. Vous me connaissez sur la joie que j'ai de ne mettre sur mon compte aucune complaisance. J'aime à n'être comptée pour rien, et c'est une joie qui ne peut jamais manquer, pour peu que l'on vive longtemps. Corbinelli veut venir, si je le veux; mais je ne le veux jamais. Cependant la bonne marquise d'Uxelles, que j'aime il y a bien des années, m'avait priée de ne point manquer de revenir pour un dîner qu'elle donnait à M. de La Rochefoucauld, à M. et à madame de Coulanges, à madame de La Fayette, etc. Je crus voir dans son ton tout ce qui mérite que l'on prenne cette peine. Il se trouva que c'était lundi; de sorte qu'étant revenue le dimanche, je retournai lundi matin d'ici chez la marquise. C'était chez Longueil, son voisin, qu'elle donnait son dîner. La maison de Longueil est très-jolie, ses officiers admirables, et nous approuvâmes fort ce changement. La compagnie y arriva, et m'y trouva tout établie, grondant de ce qu'on venait si tard. Au lieu de M. et madame de Coulanges, qui ne purent venir, il y avait Briole, l'abbé de Quinçay, mademoiselle de La Rochefoucauld. Le repas et la conversation, tout fut très-digne de louanges; on en sortit tard. Je revins chez la d'Escars admirer encore la beauté de notre linge et de nos étoffes : tout sera à merveille. Je passai chez madame de Coulanges; on me gronda de m'en retourner. On veut me retenir sans savoir pourquoi, et je suis revenue le mardi matin, qui était hier. Je me promène dans ce jardin, avant qu'à Paris on ait pensé à moi.

Les inquiétudes d'Allemagne sont passées en Flandre. L'armée de M. de Schomberg marche; elle sera le 29 en état de secourir Maestricht. Mais ce qui nous afflige comme bonnes Françaises, et qui nous console comme intéressées, c'est qu'on est persuadé que, quelque diligence qu'ils fassent, ils arriveront trop tard. Calvo n'a pas de quoi relever la garde; les ennemis feront un dernier effort, et d'autant

plus qu'on tient pour assuré que Villa-Hermosa[1] est entré dans les lignes, et doit se joindre au prince d'Orange pour un assaut général. Voilà l'espérance que j'ai trouvée dans Paris, et dont j'ai rapporté ici le plus que j'ai pu, afin de me disposer avec quelque tranquillité à prendre de la poudre de M. de Lorme, puisque nous sommes hors de cette canicule, qui n'a point fait demander, comme autrefois : est-ce la canicule? Ces *maraudailles* de Paris disent que *Marphorio* demande à *Pasquin* pourquoi on prend en une même année Philisbourg et Maestricht, et que Pasquin répond que c'est parce que M. de Turenne est à Saint-Denis, et M. le prince à Chantilly.

Corbinelli vous répondra sur la grandeur de la lune, et sur le goût amer ou doux. Il m'a contentée sur la lune, mais je n'entends pas bien le goût. Il dit que ce qui ne nous paraît pas doux est amer. Je sais bien qu'il n'y a ni doux ni amer ; mais je me sers de ce qu'on nomme abusivement *doux* et *amer* pour le faire entendre aux grossiers. Il m'a promis de m'ouvrir l'esprit là-dessus quand il sera ici. Rien n'est plus plaisant que ce que vous lui dites pour m'empêcher d'aller au serein. Je vous assure, ma fille, que je n'y vais point ; la seule pensée de vous plaire ferait ce miracle, et j'ai de plus une véritable crainte de retomber dans mon rhumatisme. Je résiste à la beauté de cette lune avec un courage digne de louanges ; après cet effort, il ne faut plus douter de ma vertu, ou, pour mieux dire, de ma timidité.

J'ai vu madame de Schomberg ; elle vous aime et vous estime beaucoup par avance : vous trouverez bien du chemin de fait. L'abbé de La Vergne[2] lui écrit dignement de vous ; mais elle m'a parlé très-dignement de lui. Il n'y a point d'homme au monde qu'elle aime davantage : c'est

[1] Gouverneur des Pays-Bas espagnols, et général des troupes d'Espagne. (P.)

[2] Pierre de La Vergne de Tressan, né dans la religion réformée, fit abjuration dès l'âge de vingt ans. (P.)

son père ; c'est son premier et fidèle ami ; elle en dit des biens infinis ; ce chapitre ne finit point, quand une fois elle l'a commencé. Elle comprend fort bien qu'il vous aime et qu'il vous cherche : il a le goût exquis ; elle trouve fort juste que vous vous accommodiez de la facilité et de la douceur de son esprit ; elle pense qu'il doit vous convertir de pleine autorité, parce que vous êtes persuadée que l'état où il vous souhaite est bon. Si elle en avait autant cru de celui où il veut la mettre, c'eût été une affaire faite. Vous voyez que dans ce discours nous ne comptons pas beaucoup ce qui vient d'en haut. Parlez-moi encore de cet abbé, et dites-moi combien de jours vous l'avez eu.

On croit que *Quanto* est toute rétablie dans sa félicité : c'est l'ennui des autres qui fait dire les changements. Madame de Maintenon est toujours à Maintenon avec Barillon et *la Tourte* (*mademoiselle de Montgeron*). Elle a prié d'autres gens d'y aller ; mais celui que vous disiez autrefois qui voulait faire trotter votre esprit, et qui est le déserteur de cette cour, a répondu fort plaisamment qu'il n'y avait point présentement de logement pour les amis ; qu'il n'y en avait que pour les valets. Vous voyez de quoi on accuse cette bonne tête : à qui peut-on se fier désormais ? Il est vrai que sa faveur est extrême, et que l'ami de *Quanto* en parle comme de sa première ou seconde amie. Il lui a envoyé un illustre (*Le Nôtre*) pour rendre sa maison admirablement belle. On dit que MONSIEUR y doit aller ; je pense même que ce fut hier avec madame de Montespan. Ils devaient faire cette diligence en relais, sans y coucher. Je vous remercie mille fois de m'avoir si bien conté les circonstances d'une réconciliation où je prends tant d'intérêt, et que je souhaitais pour la consolation du père, et en vérité pour l'honneur du fils, afin de pouvoir l'estimer à pleines voiles. Si les spectateurs ont été dans mes sentiments, je me réjouis avec eux de la joie qu'ils ont eue.

Voilà votre lettre qui arrive tout à propos pour me faire

finir celle-ci. Vous me donnez des perspectives charmantes pour m'ôter l'horreur des séparations; rien n'est si bon pour ma santé que les espérances que vous me donnez. Il faut commencer par arriver; vous me trouverez fort différente de l'idée que vous avez de moi; ces genoux et ces mains, qui vous font tant de pitié, seront sans doute guéris en ce temps-là. Enfin, mon air délicat serait encore la *rustauderie* d'une autre, tant j'avais un grand fonds de cette belle qualité. Pour Vichy, je ne doute nullement que je n'y retourne cet été. Vesou dit aujourd'hui qu'il voudrait que ce fût tout à l'heure; de Lorme dit que je m'en garde bien dans cette saison; Bourdelot dit que j'y mourrais, et que j'ai donc oublié que je ne suis que feu, et que mon rhumatisme n'était venu que de chaleur. J'aime à les consulter pour me moquer d'eux : peut-on rien voir de plus plaisant que cette diversité? Ils m'ôtent mon libre arbitre, à force de me laisser dans l'indifférence. Les jésuites ont bien raison de dire qu'il y a des auteurs graves pour appuyer toutes les *opinions probables* : me voilà donc libre de suivre l'avis qui me conviendra. J'ai présentement pour me gouverner mon beau médecin de Chelles; je vous assure qu'il en sait autant et même plus que les autres. Vous allez bien médire de cette approbation; mais si vous saviez comme il m'a bien gouvernée depuis deux jours, et comme il a fait prospérer un commencement de maladie que je croyais avoir perdue, et qui me prit à Paris, vous l'aimeriez beaucoup. Enfin je me porte très-bien : je n'ai nul besoin d'être saignée; je m'en tiens à ce qu'il m'ordonne, et je prendrai ensuite de la poudre de mon bonhomme. Il croit que du tempérament dont je suis je ne serai pas quitte dans trois ans de ces retours. On voulait me retenir à Paris; si je n'avais pas beaucoup marché, je ne m'en serais pas si bien trouvée. Enfin, ma fille, ayez l'esprit en repos; et, après m'avoir fait sentir tous les plaisirs de l'espérance, songez à me donner des réalités.

J'ai reçu un billet de Lyon de notre cardinal, et un d'auprès de Turin. Il me mande que sa santé est bien meilleure qu'il n'eût osé l'espérer après un si grand travail. Il me paraît fort content de M. de Villars, qui l'est allé recevoir dans sa *cassine*. Vous savez qu'ils ne verront point le duc (*de Savoie*), parce qu'ils veulent le traiter comme les autres princes d'Italie, à qui ils ne donnent point la main chez eux; et ce duc veut faire comme M. le Prince, c'est-à-dire que chacun fasse les honneurs de chez soi. N'admirez-vous point le rang de ces Éminences? Je suis fort étonnée que la nôtre ne vous ait pas écrit de Lyon; cela était tout naturel.

Songez bien à ce que vous devez faire sur la taille de votre fils : cette seule raison doit vous obliger à consulter, car du reste il sera parfaitement bien avec M. le coadjuteur; mais s'il y a un lieu où l'on puisse le repétrir, c'est dans ce pays-ci. Pour cet Allemand, je suis assurée que l'abbé de Grignan ne cherchera point à le mettre en condition jusqu'à votre retour; cela ne vaut pas la peine, après avoir tant attendu. C'est une petite merveille que celui que vous avez. Votre embarras nous a fait rire, c'est de ne pouvoir connaître s'il sait les finesses de la langue allemande, ou si vous confondez le suisse avec cette autre langue. C'est une habileté à laquelle il nous semble que vous ne parviendrez jamais : vous prendrez assurément l'un pour l'autre, et vous trouverez que le *Pichon* parlera comme un Suisse, au lieu de savoir l'allemand. Vous parlez si plaisamment d'Allemagne et de Flandre, que depuis que l'une est tranquille et l'autre dans le mouvement, on ne peut plus vous répondre, sinon que chacun à son tour.

Adieu, ma très-belle et très-chère; vous êtes admirable de me faire des excuses de tant parler de votre fils; je vous demande aussi pardon, si je vous parle tant de ma fille. Le baron m'écrit, et croit qu'avec toute leur diligence ils

n'arriveront pas assez tôt : Dieu le veuille ! j'en demande pardon à ma patrie. Vous ne me dites rien *dudit déposant* [1] ; c'est signe qu'il n'a plus rien à dire ; quand dira-t-il *oui ?* C'est une belle parole. Je le supplie de m'aimer toujours un peu.

530. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 28 août 1676.

J'en demande pardon à ma chère patrie, mais je voudrais bien que M. de Schomberg ne trouvât point d'occasion de se battre : sa froideur et sa manière tout opposée à M. de Luxembourg me font craindre aussi un procédé tout différent. Je viens d'écrire un billet à madame de Schomberg [2] pour en apprendre des nouvelles. C'est un mérite que j'ai apprivoisé il y a longtemps ; mais je m'en trouve encore mieux depuis qu'elle est notre générale. Elle aime Corbinelli de passion. Jamais son bon esprit ne s'était tourné du côté d'aucune sorte de science ; de sorte que cette nouveauté qu'elle trouve dans son commerce lui donne aussi un plaisir tout extraordinaire dans sa conversation. On dit que madame de Coulanges viendra demain ici avec lui, et j'en aurai bien de la joie, puisque c'est à leur goût que je devrai leur visite. J'ai écrit à d'Hacqueville pour ce que je voulais savoir de M. de Pomponne, et encore pour une vingtième sollicitation à ce petit bredouilleur de Parère. Je suis assurée qu'il vous écrira toutes les mêmes réponses qu'il me doit faire, et vous dira aussi comme, malgré le bruit qui courait, M. de Mende a accepté Alby.

Au reste je lis les figures de la Sainte-Écriture [3], qui

[1] M de La Garde.
[2] Suzanne d'Aumale d'Harcourt.
[3] L'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament*, etc., par Nicolas Fontaine, sous le nom de Royaumont. On l'attribue aussi à Le Maistre de Sacy, de Port-Royal. (G.)

prennent l'affaire dès Adam. J'ai commencé par cette création du monde que vous aimez tant ; cela conduit jusque après la mort de Notre-Seigneur. C'est une belle suite ; on y voit tout, quoiqu'en abrégé ; le style en est fort beau, et vient de bon lieu. Il y a des réflexions des Pères fort bien mêlées ; cette lecture est fort attachante. Pour moi, je passe bien plus loin que les jésuites ; et voyant les reproches d'ingratitude, les punitions horribles dont Dieu afflige son peuple, je suis persuadée que nous avons notre liberté tout entière ; que par conséquent nous sommes très-coupables, et méritons fort bien le feu et l'eau, dont Dieu se sert quand il lui plaît. Les jésuites n'en disent pas encore assez, et les autres donnent sujet de murmurer contre la justice de Dieu, quand ils affaiblissent tant notre liberté. Voilà le profit que je fais de mes lectures. Je crois que mon confesseur m'ordonnera la philosophie de Descartes.

Je crois que madame de Rochebonne est avec vous, et je m'en vais l'embrasser. Est-elle bien aise dans sa maison paternelle ? Tout le chapitre[1] lui rend-il bien ses devoirs ? A-t-elle bien de la joie de voir ses neveux ? Et Pauline[2] : est-il vrai qu'on l'appelle mademoiselle *de Mazargues*[3] ? Je serais fâchée de manquer au respect que je lui dois. Et le petit de huit mois veut-il vivre cent ans ? Je suis si souvent à Grignan, qu'il me semble que vous me devriez voir parmi vous tous. Ce serait une belle chose de se trouver tout d'un coup aux lieux qui sont présents à la pensée. Voilà mon joli médecin (*Amonio*) qui me trouve en fort bonne santé, tout glorieux de ce que je lui ai obéi deux

[1] La collégiale de Grignan. (P.)

[2] Pauline Adhémar de Monteil de Grignan, petite-fille de madame de Sévigné, était alors âgée d'environ trois ans. Elle épousa, en 1695, Louis de Simiane, marquis d'Esparron, lieutenant général pour le roi en Provence, après la mort de M. le comte de Grignan, son beau-père. (P.)

[3] Terre à une lieue de Marseille, et qui appartenait à la maison de Grignan.

ou trois jours. Il fait un temps frais, qui pourrait bien nous déterminer à prendre de la poudre de mon bonhomme : je vous le manderai mercredi. J'espère que ceux qui sont à Paris vous auront mandé des nouvelles : je n'en sais aucune, comme vous voyez ; ma lettre sent la solitude de cette forêt ; mais dans cette solitude vous êtes parfaitement aimée.

531. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 2 septembre 1676.

Monsieur d'Hacqueville et madame de Vins ont couché ici ; ils vinrent hier joliment nous voir. Madame de Coulanges est ici ; c'est une très-aimable compagnie : vous savez comme elle fait bien avec moi. Brancas est aussi venu rêver quelques heures avec *Sylphide* (*madame de Coulanges*). Nous avons pourtant, lui et moi, fort parlé de vous, et admiré votre conduite et l'honneur que vous lui avez fait [1].

Mais ce que nous avons encore admiré tous ensemble, c'est l'extrême bonheur du roi, qui, nonobstant les mesures trop étroites et trop justes qu'on avait fait prendre à M. de Schomberg pour marcher au secours de Maestricht, apprend que ses troupes ont fait lever le siége à leur approche, et en se présentant seulement. Les ennemis n'ont point voulu attendre le combat. Le prince d'Orange, qui avait regret à ses peines, voulait tout hasarder, mais Villa-Hermosa n'a pas cru devoir exposer ses troupes ; de sorte que non-seulement ils ont promptement levé le siége, mais encore abandonné leur poudre, leurs canons, enfin tout ce qui marque une fuite. Il n'y a rien de si bon que d'avoir affaire avec des confédérés pour avoir toutes sortes d'avantages ; mais ce qui est encore meilleur, c'est de souhaiter ce que le roi souhaite : on est assuré d'avoir toujours

[1] Le comte de Brancas avait été le négociateur du mariage de mademoiselle de Sévigné avec M. de Grignan. (P.)

contentement. J'étais dans la plus grande inquiétude du monde ; j'avais envoyé chez madame de Schomberg, chez madame de Saint-Géran, chez d'Hacqueville, et l'on me rapporta toutes ces merveilles. Le roi en était bien en peine, aussi bien que nous : M. de Louvois courut pour lui apprendre ce bon succès ; l'abbé de Calvo était avec lui. Sa Majesté l'embrassa, tout transporté de joie, et lui donna une abbaye de douze mille livres de rente, vingt mille livres de pension à son frère[1] et le gouvernement d'Aire, avec mille et mille louanges, qui valent mieux que tout le reste. C'est ainsi que le grand siége de Maestricht est fini, et que *Pasquin*[2] n'est qu'un sot.

Le jeune Nangis épouse la petite de Rochefort : cette noce est triste. La maréchale est jusque ici très-affligée, très-malade, très-changée ; elle n'a point mangé de viande depuis que son mari est mort ; je tâcherai de faire continuer cette abstinence [3]. J'ai fort causé avec le bon d'Hacqueville et madame de Vins : ils m'ont paru tout pleins d'amitié pour vous. Ce ne vous est pas une nouvelle, mais on est toujours fort aise d'apprendre que l'éloignement ne gâte rien. Nous nous réjouissons par avance de vous attendre le mois prochain ; car enfin nous sommes au mois de septembre, et le mois d'octobre le suit.

J'ai pris de la poudre du bon homme : ce grand remède, qui fait peur à tout le monde, est une bagatelle pour moi ; il me fait des merveilles. J'avais auprès de moi mon joli médecin (*Amonio*). qui me consolait beaucoup. Il ne me dit pas une parole qu'en italien ; il me conta pendant toute l'opération mille choses divertissantes ; c'est lui qui me conseille de mettre mes mains dans la vendange, et puis une gorge de bœuf, et puis, s'il en est encore besoin, de la

[1] François de Calvo Gualbès ; il avait défendu Maestricht contre le prince d'Orange. (M.)

[2] *Voyez* ci-dessus, page 153.

[3] Badinage qui porte sur ce que madame de Grignan voulait, pour l'honneur du siècle, des douleurs vives et durables ! (A.G.)

moelle de cerf, et de l'eau de la reine de Hongrie. Enfin je suis résolue à ne point attendre l'hiver, et à me guérir pendant que la saison est encore belle. Vous voyez bien que je regarde ma santé comme une chose qui est à vous, puisque j'en prends un soin si particulier.

MADAME DE COULANGES.

Avouez, madame, que j'ai un beau procédé avec vous. Je vous ai écrit de Lyon, point de Paris ; je vous écris de Livry ; et ce qui me justifie, c'est que vous vous accommodez de tout cela à merveille : un reproche de votre part m'aurait charmé ; mais vous ne profanez pas les reproches aux pauvres mortelles. Nous menons ici une vie tranquille. Recommandez bien à madame de Sévigné le soin de sa santé ; vous savez qu'elle n'aime point à vous refuser. Elle ne va guère au serein. Elle est soutenue de l'espérance de votre retour. Pour moi, je le souhaite en vérité plus vivement qu'il ne m'appartient. Vous êtes si bien informée des nouvelles, que je ne m'amuserai pas à vous en conter. Le roi est bien heureux ; il me semble qu'il ne pourrait souhaiter de l'être encore davantage. Adieu, Madame ; vous êtes attendue avec toute l'impatience que vous méritez : voilà qui est au-dessus de toute exagération. Barillon ne trouve que l'abbé de La Trappe digne de lui, quand vous êtes en Provence. Écoutez bien M. de Brancas, il vous va dire ses raisons.

MONSIEUR DE BRANCAS.

Je ne puis être à Livry sans m'y ressouvenir de mademoiselle de Sévigné, ni sans songer que si j'ai travaillé à rendre M. de Grignan heureux, ç'a bien été à mes dépens, puisque je partage aussi vivement que personne tout ce qu'il en coûte pour une aussi longue absence que la vôtre. Madame de Coulanges voudrait bien nous faire

entendre qu'il y a des personnes qui devraient encore plus vous regretter ; mais, sans entrer dans tout ce qu'elle veut dire, je me contente de vous assurer que vous devez hâter votre retour, si vous aimez madame votre mère, qui ne songera point à sa santé que vous n'ayez mis son cœur en repos. J'ai reçu avec bien de la joie et du respect les compliments que vous m'avez faits sur la couche de ma fille (*la princesse d'Harcourt*[1]). Croyez, madame, qu'on ne peut vous honorer plus tendrement que je fais.

MADAME DE SÉVIGNÉ *continue.*

Je crains bien que madame de Coulanges n'aille à Lyon plus tôt qu'elle ne voudrait: sa mère se meurt. Je vous demanderai dans quelque temps de quelle manière vous faites votre plan pour venir à Lyon, et de là à Paris. Vous savez ce que vous trouverez à Briare.

Vous faites très-bien de ne plus vous inquiéter, ni pour Maestricht, ni pour Philisbourg : vous admirerez bien comme tout est allé à souhait. J'ai grand regret à la bile que j'ai faite, pensant qu'on devait se battre. Tous vos sentiments sont dignes d'une Romaine; vous êtes la plus jolie femme de France; vous ne perdez rien avec nous. Corbinelli a été ici deux jours; il est recouru pour voir le grand-maître qui est revenu d'Alby. Il me paraît que Vardes[2] se passe bien de Corbinelli; mais il est fort aise qu'il soit ici son résident. C'est lui qui maintient l'union entre madame de Nicolaï[3] et son gendre; c'est lui qui gouverne tous les desseins qu'on a pour la petite[4] : tout a relation et se mène par Corbinelli. Il dépense très-peu à Vardes, car il est honnête, philosophe et discret. D'un

[1] *Voyez* la lettre sous les dates des 11 et 12 août ci-dessus.

[2] François-René du Bec, marquis de Vardes, exilé en Languedoc pour des intrigues de cour. (P.)

[3] Marie Amelot, belle-mère de M. de Vardes. (P.)

[4] Marie Élisabeth du Bec, mariée en 1678, à Louis de Rohan-Chabot, duc de Rohan. (P.)

autre côté, Corbinelli aime mieux être ici, à cause de ses infirmités, qu'en Languedoc; et il me semble que voilà ce qui cause le grand séjour qu'il fait à Paris.

La vision de madame de Soubise a passé plus vite qu'un éclair; tout est raccommodé. On me mande que l'autre jour, au jeu, *Quanto* avait la tête appuyée familièrement sur l'épaule de son *ami;* on crut que cette affectation était pour dire, *je suis mieux que jamais.* Madame de Maintenon est revenue de chez elle : sa faveur est extrême. On dit que M. de Luxembourg a voulu, par sa conduite, ajouter un dernier trait à l'éloge funèbre de M. de Turenne. On loue à bride abattue M. de Schomberg; on lui fait crédit d'une victoire, en cas qu'il eût combattu, et cela produit tout le même effet. La bonne opinion qu'on a de ce général est fondée sur tant de bonnes batailles gagnées, qu'on peut fort bien croire qu'il aurait encore gagné celle-ci; M. le Prince ne met personne dans son estime à côté de lui.

Pour ma santé, ma chère enfant, elle est comme vous pouvez la souhaiter; et quand Brancas dit que je n'y songe pas, c'est qu'il voudrait que j'eusse commencé dès le mois de juillet à mettre mes mains dans la vendange; mais je m'en vais faire tous les remèdes que je vous ai dits, afin de prévenir l'hiver. J'irai un moment à Paris pour voir la cassette de M. de La Garde. J'ai vu en détail, mais je veux voir le tout ensemble. Adieu, ma très-aimable; voilà ma compagnie qui me fait un sabbat horrible. Je m'en vais donc faire mon paquet.

532. — A LA MÊME.

A Paris, chez la bonne d'Escars, vendredi 4 septembre 1676.

J'ai dîné à Livry, ma fille, je suis arrivée ici à deux heures; m'y voilà, entourée de tous nos beaux habits; le

linge me paraît parfaitement beau et bien choisi : en un mot, je suis contente de tout, et je crois que vous le serez aussi. Nos étoffes ont très-bien réussi : En vérité, *j'ai bien eu de la peine ;* je suis justement comme le médecin de Molière, qui s'essuyait le front pour avoir rendu la parole à une fille qui n'était point muette[1]. La bonne d'Escars, en vérité, ne se peut trop remercier ; elle était toute malade, et cependant elle s'est appliquée avec un soin extrême à faire cette commission. Je n'ai pas voulu que tout partît sans y jeter au moins les yeux. Je vous écris, et, sans voir qui que ce soit, je m'en retourne souper à Livry avec madame de Coulanges et le *bien bon;* j'y serai à sept heures : je n'ai jamais rien vu de si joli que cette proximité. Je reçois un billet de d'Hacqueville, qui me croit à Livry. Il veut que j'aille à Vichy ; mais je craindrais de me trop échauffer ; je n'en ai nul besoin. Je m'en vais guérir paisiblement mes mains pendant ces vendanges. Je reçois ces marques de son amitié avec plaisir; mais je ne veux point lui obéir : j'ai bien des auteurs graves de mon parti, et ce qui vaut mieux que tout, c'est que je me porte bien.

Quanto n'a point été un jour à la comédie, ni joué deux jours. On veut tout expliquer ; on trouve toutes les dames belles, c'est qu'on est trop fin : la belle des belles est gaie, c'est un bon témoignage. Madame de Maintenon est revenue; elle promet à madame de Coulanges un voyage pour elle toute seule. Cette espérance ne lui fait pas tourner la tête; elle l'attend fort patiemment à Livry ; elle a mille complaisances pour moi. Le maréchal d'Albret se meurt. Le d'Hacqueville vous dira les nouvelles de gazette, et comme nous avons pris du canon et de la poudre.

La Mitte (*madame de Sennecterre*) n'a point de ramier, au moins de la grande volée. Savez-vous bien qu'elle est assez sotte? cela n'attire point les chalands. M. de Marsillac

[1] *Voyez* Le Médecin malgré lui, acte III, scène VI.

est allé en Poitou avec Gourville. M. de La Rochefoucauld va les trouver; c'est un voyage d'un mois. Mais, ma fille, commencez un peu à me parler du vôtre; n'êtes-vous pas toujours dans le dessein de partir de votre côté quand votre mari partira du sien? C'est cette avance qui fait toute votre commodité et toute ma joie. J'approuve vos bains; ils vous empêchent d'être pulvérisée. Rafraîchissez-vous, et apportez-nous toute votre santé. Je vous embrasse de tout mon cœur, et tous ceux qui sont avec vous.

533. — A LA MÊME.

A Paris, mardi au soir, 8 septembre 1676.

Je couche à Paris, ma très-chère. Je suis venue ce matin dîner chez madame de Villars pour lui dire adieu; car il n'y a plus de raillerie, elle s'en va jeudi, et quoiqu'elle ait fort envie de savoir le petit mot que vous avez à lui dire, elle ne vous attendra point. Elle n'attend pas même que cette lieutenance de Languedoc soit donnée, quoiqu'on dise qu'elle y a très-bonne part. Elle s'en va trouver son mari, et jouer personnage dans un autre cour. Madame de Saint-Géran [1] paraît triste de cette séparation; elle demeure accompagnée de sa vertu, et soutenue de sa bonne réputation. La moitié du monde croit qu'elle ne sera pas difficile à consoler. Pour moi, je pense qu'elle regrette de bonne foi une si douce et si agréable compagnie. Madame de Villars m'a chargée de mille et mille tendresses pour vous : je regrette fort cette maison. Madame de Coulanges était avec moi; elle reviendra à Livry dès qu'elle aura été à Châville [2] pour une affaire. Je ne suis point en peine du séjour qu'elle fait à Livry : la complaisance n'y a nulle part; elle est ravie d'y être; elle est d'une bonne société; nous sommes fort loin de nous ennuyer. Corbinelli y est souvent, Brancas,

[1] Françoise-Madeleine-Claude de Warignies, comtesse de Saint-Géran. (P.)

[2] Village sur la route de Paris à Versailles.

Coulanges et mille autres qui vont et viennent. Nous trouvâmes l'autre jour au bout du petit pont l'abbé de Grignan et l'abbé de Saint-Luc. Je m'en retournerai demain dès le matin dans ma forêt. Corbinelli a trouvé mon petit médecin très-habile. La poudre du bonhomme m'a fait beaucoup de bien; je m'en vais prendre tous les matins une pilule pendant quelques jours, de l'avis de Vesou, et de *Chelles* [1], pour empêcher les sérosités qui s'amassèrent l'année passée sur mon pauvre corps; le remède est spécifique; et puis je mettrai mes mains en pleine vendange, et ne cesserai point les remèdes qu'elles ne soient guéries, ou qu'elles ne disent qu'elles ne veulent pas. Je me porte très-bien du reste, et mes petits voyages de Paris me font un plaisir plutôt qu'une fatigue. Je ne prends point le serein, et pour la lune, je ferme les yeux en passant devant le jardin, pour éviter la tentation *del demonio*. Enfin vous me persuadez si bien que ma santé est une de vos principales affaires, que dans cette vue je la conserve et la ménage, comme une chose que vous aimez et qui est à vous. Soyez persuadée que je vous en rendrai un très-bon compte. Mon fils me mande que les frères de Ripert ont fait des prodiges de valeur à la défense de Maestricht : j'en fais mes compliments au doyen [2] et à Ripert.

Mercredi matin.

Je n'ai pas trop bien dormi, mais je me porte bien, et je m'en retourne seule dans ma forêt, avec une impatience et une espérance de vous voir, qui font continuellement les deux points de mon discours, c'est-à-dire de ma rêverie; car je sais, comme il faut, ménager aux autres ce que nous avons dans la tête. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère et très-belle.

[1] D'*Amonio*, médecin de l'abbaye de Chelles.
[2] Du chapitre de Grignan.

534. — A LA MÊME.

A Livry, lundi 11 septembre 1676.

Vous me parlez bien plaisamment de notre coadjuteur. Vous avez donc repris les libertés dont nous usions l'année que j'étais à Grignan ? Quel tourment nous lui faisions sur ces contes, que M. de Grignan disait que le coadjuteur pouvait porter hardiment partout, *sans crainte de la gabelle !* Je n'ai jamais vu personne entendre si parfaitement la raillerie. Nous pensons que M. de V.... [1] ne l'entend pas si bien, lui qui, à ce que dit madame Cornuel, *a mis un bon suisse à sa porte*; c'est qu'on assure qu'il a donné une belle maladie à sa femme. Il y eut l'autre jour une vieille très-décrépite qui se présenta au dîner du roi ; elle faisait frayeur. MONSIEUR la repoussa, et lui demanda ce qu'elle voulait : *Hélas ! Monsieur,* lui dit-elle, *je voudrais bien prier le roi de me faire parler à M. de Louvois.* Le roi lui dit : *Tenez, voilà M. de Rheims, qui y a plus de pouvoir que moi.* Cela réjouit fort tout le monde. Nanteuil [2], d'un autre côté, priait Sa Majesté de commander à M de Calvo de se laisser peindre. Il fait un cabinet où vous voyez bien qu'il veut lui donner place. Tout ce que vous avez pensé de Maestricht est arrivé, comme l'accomplissement d'une prophétie. Le roi donna hier matin à M. de Roquelaure le gouvernement de Guienne : voilà une longue patience récompensée par un admirable présent.

Tout le monde croit que l'étoile de *Quanto* pâlit. Il y a des larmes, des chagrins naturels, des gaietés affectées, des bouderies; enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on observe, on s'imagine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvait indignes, il y a un mois,

[1] M. le duc de Ventadour. *Voyez* les *Amours des Gaules.* (A. G.)

[2] Homme célèbre pour les portraits en pastel et pour la gravure. Ses portraits gravés, grands comme nature, sont très-recherchés. (P.)

d'être comparés aux autres. On joue fort gaiement, quoique la belle garde sa chambre. Les uns tremblent, les autres rient; les uns souhaitent l'immutabilité, la plupart un changement de théâtre; enfin voici le temps d'une crise digne d'attention, à ce que disent les plus clairvoyants. La petite de Rochefort [1] sera mariée au premier jour à son cousin de Nangis. Elle a douze ans. Si elle a bientôt un enfant, madame la chancelière pourra dire : Ma fille, allez dire à votre fille que la fille de sa fille crie. Madame de Rochefort [2] est cachée dans un couvent pendant cette noce, et paraît toujours inconsolable.

535. — A LA MÊME.

A Livry, lundi 14 septembre 1676.

Vous savez que je revins ici mercredi matin. Je me trouve ravie d'y être toute seule; je me promène, j'ai des livres, j'ai de l'ouvrage, j'ai l'église, car vous connaissez les bonnes apparences que j'ai; enfin, j'en demande pardon à la compagnie qui doit me revenir, je me passe d'elle à merveille. Mon abbé est demeuré à Paris, pour parler au vôtre, et le prier de donner à M. Colbert la lettre que lui écrit M. de Grignan avant que de partir. Si l'abbé Têtu était ici, je me ferais mener en l'absence de l'abbé de Grignan; mais il est en Touraine. Il est vrai qu'il aime fort à n'avoir ni compagnon ni maître dans les maisons qu'il honore de son estime. Cependant trouvez-vous qu'il n'ait ni l'un ni l'autre chez notre petite amie (*madame de Coulanges*)? Je lui dis tous les jours qu'il faut que le goût qu'il a pour elle soit bien extrême, puisqu'il lui fait avaler, et l'été et l'hiver, toutes sortes de couleuvres; car les inquiétudes de la canicule ne sont pas moins désagréables que la

[1] Elle était arrière-petite-fille de madame la chancelière Seguier. (P.)

[2] Madeleine de Laval-Bois-Dauphin, veuve du maréchal de Rochefort, mort le 22 mai 1676. (P.)

présence du carnaval : ainsi toute l'année est une souffrance.

On prétend que cette *amie de l'amie* (*madame de Maintenon*) n'est plus ce qu'elle était, et qu'il ne faut plus compter sur aucune bonne tête, puisque celle-là n'a pas soutenu le tourbillon de ce bon pays. La vôtre est bien admirable de soutenir votre bise avec tant de raison, et même avec tant de gaieté. Quand je vous vois gaie, comme on le voit fort bien dans les lettres, je partage avec vous cette belle et bonne humeur. Mais quoi ! vous croyez me dire des folies ; hé, mon Dieu ! c'est bien moi qui en di sans cesse, et j'en devrais être bien honteuse, moi qui dois être sage par tant de raisons. Il est vrai que j'aurais jeté ma langue aux chiens, plutôt que de deviner que vous eussiez appelé La Garde *votre petit cœur*. Cette vision est fort bonne ; mais je meurs de peur que ce ne soit un présage, et qu'il ne soit bientôt appelé de ce doux nom, *bon jeu, bon argent*. J'espère bien que vous me manderez le détail de cette noce si longtemps attendue. Je suis étonnée qu'il puisse garder si longtemps cette pensée dans sa tête; c'est une étrange perspective pour quelqu'un qui pourrait bien s'en passer. Quand vous dites des folies, il me semble que vous songez à moi : nous avons fort ri à Grignan. Vous me dépeignez très-bien l'abbé de La Vergne ; je meurs d'envie de le voir : il n'y a personne dont j'aie entendu de si bonnes louanges. Vous ai-je mandé que Penautier prenait l'air dans sa prison ? Il voit tous ses parents et amis, et passe les jours à admirer les injustices que l'on fait dans le monde : nous l'admirons comme lui.

Madame de Coulanges me mande qu'elle ne reviendra de quatre ou cinq jours, dont elle est au désespoir ; qu'il faut qu'elle fasse des pas pour une intendance qui est vacante ; qu'elle doit parler au roi, et à M. Colbert, qui pis est. Je lui conseille de prier Sa Majesté, comme la vieille femme, de la faire parler à M. Colbert ; je la prie de n'être ni sourde ni aveugle en ce pays-là, ni muette quand elle

reviendra ici. Elle me mande, et d'autres aussi, que madame de Soubise est partie pour aller à Lorges ; ce voyage fait grand honneur à sa vertu. On dit qu'il y a eu un bon raccommodement, peut-être trop bon. M. le maréchal d'Albret a laissé cent mille francs à madame de Rohan : cela sent bien la restitution. Mon fils me mande que les ennemis ont été longtemps fort près de nous. M. de Schomberg s'est approché, ils se sont reculés ; il s'est encore approché, ils se sont encore reculés : enfin ils sont à six lieues, et bientôt à douze. Je n'ai jamais vu de si bon ennemis : *je les aime tendrement.* Voyez la belle chose d'abuser des mots : je n'ai point d'autre manière pour vous dire que je vous aime que celle dont je me sers pour les confédérés. Mille compliments à tous les Grignans, à tous les La Garde et à Roquesante, car il est unique en son espèce.

536. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 16 septembre 1676.

A quoi pensez-vous, ma fille, d'être en peine de cette poudre du bonhomme, que j'ai prise? Elle m'a fait des merveilles de tous les côtés, et quatre heures après je ne m'en sens pas. Ce remède terrible pour tout le monde est tellement apprivoisé avec moi, et nous avons si bien fait connaissance en Bretagne, que nous ne cessions de nous donner des marques d'amitié et de confiance, lui par des effets, et moi par des paroles : mais la reconnaissance est le fondement de tout ce beau procédé. Ne soyez point en peine de mon séjour à Livry ; je m'y trouve parfaitement bien : j'y vis à ma mode ; je me promène beaucoup ; je lis, je n'ai rien à faire ; et sans être paresseuse de profession, personne n'est plus touché que moi du *far niente* des Italiens. Je n'en suis tirée à Paris que par des raisons qui me semblent dignes d'être au-dessus de cette fantaisie ; et si je pouvais manquer à tout sans inquiétude, je ne ferais pas plus de chemin que ma-

dame de La Fayette. Je ne m'expose point au serein, je laisse aller madame de Coulanges; et Corbinelli m'entretient fort volontiers, car il est bien plus délicat que moi. *Le seigneur* Amonio me fait prendre tous les matins une pilule très-approuvée, avec un bouillon de bétoine; cela purge le cerveau avec une douceur très-salutaire; c'est précisément ce qu'il me faut : j'en prendrai huit jours, et puis la vendange. Enfin je ne pense qu'à ma santé, et c'est ce qui s'appelle présentement mettre du sucre sur du macaron. Ne soyez donc point en peine de moi, et ne vous occupez que de me donner le grand et le dernier remède que vous m'avez promis, par votre très-aimable présence.

Tout le monde se meurt aux Rochers et à Vitré de la dyssenterie et des fièvres pourprées. Deux de nos ouvriers ont péri ; j'ai tremblé pour *Pilois.* Les meuniers, les métayers, même jusqu'à la *divine* Plessis, tout a été attaqué de ces cruelles maladies. Comme vous êtes au-dessus du vent, j'espère que vous ne serez point exposée à ces grossières vapeurs. Tout est sain ici; l'idée que vous en avez n'est pas juste. La Mousse est en Poitou avec madame de Sanzei. Il est vrai que lui et Corbinelli sont trop d'accord pour divertir les spectateurs. Corbinelli vous croit aussi habile que le père Malebranche : vous pouvez vous humilier tant qu'il vous plaira, vous serez exaltée malgré vous. C'est le livre du petit marquis [1] que je lis; j'ai aussi celui de M. d'Andilly [2], qui est admirable; je lis le schisme d'Angleterre [3], dont je suis extrêmement contente; et par-dessus tout cela, des livres de furie du père Bouhours et de Ménage, qui s'arrachent les yeux, et qui nous divertissent. Ils se disent leurs vérités, et souvent ce sont des injures; il y a aussi des remarques sur la langue française, qui sont fort bonnes. Vous ne sauriez croire comme cette guerre est plai-

[1] La *Bible de Royaumont*, dont il est parlé plus haut.
[2] La traduction de Josèphe.
[3] C'est le livre du jésuite Sanderus, traduit par Maucroix.

sante. J'admire que le jésuite se livre comme il fait, ayant *nos frères* (*de Port-Royal*) pour auditeurs, qui tout d'un coup le relèveront de sentinelle, au moment qu'il y pensera le moins : c'est de son côté que le ridicule penche. Le père prieur nous fait une très-bonne compagnie; il est admirable pour tout cela.

Ah, ma fille! que vous auriez bien fait votre profit d'un père Le Bossu [1] qui était hier ici! C'est le plus savant homme du monde qu'il est possible, et *janseniste* [2], c'est-à-dire *cartésien* en perfection : il est mitigé sur de certaines choses. Je pris un plaisir sensible à l'entendre parler; le père prieur le conduisait par les bons chemins; mais je pensais toujours à vous, et je me trouvais indigne d'une conversation dont vous eussiez si bien profité, et dont vous êtes très-digne. Corbinelli adore ce père; il l'a été voir à Sainte-Geneviève; et quand il sera ici, nous les ferons retrouver ensemble. Madame de Coulanges est encore à Versailles; le *bien bon* est à Paris; je suis seule ici, et je ne suis point seule, dont je suis quasi fâchée; car je m'y trouverais fort bien. M. et madame de Mêmes sont ici. M. de Richelieu, madame de Toisi, et une petite fille qui chante, vinrent dîner chez eux avant-hier; j'y allai l'après-dînée; nous y lûmes une relation détaillée du siége de Maestricht, qui est en vérité une très-belle chose. Les frères de Ripert y sont très-bien marqués. Madame de Soubise est partie avec beaucoup de chagrin, craignant bien qu'on ne lui pardonne pas l'ombre seulement de sa fusée : car ce fut une grande boucle tirée, lorsque l'on y pensait le moins, qui mit l'alarme au camp [3]. Je vous en dirai davantage quand j'aurai vu *Sylphide* (*Madame de Coulanges*).

[1] René Le Bossu, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, auteur d'un *Traité sur le Poëme épique*. (P.)

[2] Cette conformité *du janséniste* avec *le cartésien* est relative à l'arrêt burlesque de Despréaux pour le maintien de la doctrine d'Aristote contre la raison. *Voyez* la fin de cet arrêt dans les *Œuvres de Despréaux*.

[3] C'était un signal convenu entre elle et le roi. Voyez les *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*.

Amonio ne me chasse point encore d'ici; il y fait trop beau, et je m'en vais y guérir mes mains. Je ne lui dis jamais un mot d'italien ; mais aussi il ne m'en dit pas un de français : voilà ce que nous aimons. Il y a bien des intrigues à Chelles pour lui ; je crois qu'il n'y fera pas vieux os : tout est révolté. Madame (*l'abbesse*) le soutient, les jeunes le haïssent, les vieilles l'approuvent, les confesseurs sont envieux, le visiteur le condamne sur sa physionomie. Il y a bien des folies à dire sur tout cela ; mais parlons de Philisbourg : on commence à croire qu'il ne sera point pris; il n'est déjà plus que bloqué. Les troupes ennemies sont décampées pour aller prier humblement M. de Luxembourg de se retirer de Brisgaw [1], dis-je bien ? qui est une province qu'il désole, et que l'empereur estime plus que la prise de Philisbourg. Tout contribue au bonheur du roi ; aussi quand j'ai peur pour mon fils, c'est par la raison qu'on fait quelquefois des pertes particulières dans les victoires publiques ; mais de la barque entière, je n'en tremblerai jamais.

Je suis bien plus en peine de celle qui conduit les ballots de notre cardinal, qui par son malheur fait toujours tout échouer : vous en avez un coin dans votre fortune aussi bien qu'un quartier dans vos armes [2]. Je pense trop souvent à vos affaires; j'adore M. l'archevêque d'en être occupé ; car encore est-ce quelque chose. Mais quand personne n'y pensera plus, que deviendra cette barque ? c'est bien à celle-là que je prends intérêt.

Je voudrais fort que Mazargues fût vendu, avec la permission de mademoiselle de Mazargues [3]. Je verrai les desseins de ce marquis de Livourne, cela ne coûte rien ; et pour les grâces du roi, il faut toujours les espérer, quand

[1] Pays situé entre le Rhin et la Forêt-Noire.

[2] Les Gondi, comme les Grignan, écartelaient *de Bretagne*, qui est *champ d'hermine*, à cause d'une alliance commune. (M.)

[3] Pauline de Grignan. *Voyez* la lettre du 28 août précédent.

on les mérite toujours, comme M. de Grignan. Voyez M. de Roquelaure; c'est un bel exemple de patience: nul courtisan n'avait plus de sujet de se plaindre que lui. J'irais bien plutôt en Provence pour voir M. l'archevêque que pour voir votre prieur qui guérit de tous maux.

Ah! que j'en veux aux médecins! quelle forfanterie que leur art! On me contait hier cette comédie du *Malade imaginaire*, que je n'ai point vue : il était donc dans l'obéissance exacte à ces messieurs; il comptait tout : c'était seize gouttes d'un élixir dans treize cuillerées d'eau; s'il y en eût eu quatorze, tout était perdu. Il prend une pilule; on lui a dit de se promener dans sa chambre; mais il est en peine, et demeure tout court, parce qu'il a oublié si c'est en long ou en large : cela me fit fort rire, et l'on applique cette folie à tout moment.

Ce que vous me dites des richesses du grand-maître [1] est plaisant. Plût à Dieu qu'il donnât une pension à Corbinelli, et qu'il la voulût prendre! car c'est un étrange philosophe. Quand je verrai madame de Schomberg, je lui dirai tout le bien que vous me dites de l'abbé de La Vergne: elle en sera ravie; et je lui apprendrai aussi qu'il y a plus d'affaires à devenir chrétienne qu'à se faire catholique.

J'ai une grande envie que vous ayez reçu la cassette, et que vous me mandiez si vous l'approuvez : et pourquoi ce mariage [2] se recule-t-il toujours? Dieu me pardonne, c'est comme la Brinvilliers, qui est huit mois dans la pensée de tuer son père. Ah, mon Dieu! brûlez promptement cette lettre, et faites mes compliments et amitiés à tous les Grignans et à nos amis d'Aix. Je fais un ingrat de Roquesante à force de l'aimer et de l'estimer.

[1] Le duc du Lude.
[2] Le mariage du baron de La Garde.

537. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 18 septembre 1676.

La pauvre madame de Coulanges a une grosse fièvre avec des redoublements : le frisson lui prit à Versailles ; c'est demain le quatrième jour ; elle a été saignée, et si cela dure, elle est d'une considération et dans un lieu qui ne permettent pas qu'on lui laisse une goutte de sang. Sa petite poitrine est fort offensée de cette fièvre, et moi encore plus. Je ne puis songer à tout ce qu'elle m'a mandé sur la douleur qu'elle a de ne point revenir ici, sans en être fort touchée. Je m'en vais demain la voir, car il faut que je sois ici dimanche pour commencer ma vendange. Vous allez être bien contente, ma fille, par le temps que je vais donner à l'espérance de guérir mes mains. Corbinelli m'a renvoyé la lettre que vous lui écrivez ; vraiment c'est la plus agréable chose qu'on puisse voir : je la veux montrer à mon père Le Bossu [1], c'est mon Malebranche [2] ; il sera ravi de voir votre esprit dans cette lettre : il vous répondra, s'il le peut ; car quand il ne trouve point de raisons, il ne met point de paroles à la place. Je suis assurée que vous aimeriez la naïveté et la clarté de son esprit. Il est neveu de ce M. de La Lane, qui avait une si belle femme : le cardinal de Retz vous a parlé vingt fois de sa divine beauté. Il est neveu de ce grand abbé de La Lane, janséniste : toute sa race a de l'esprit, et lui plus que tous ; enfin il est cousin de ce petit La Lane qui danse. Voyez un peu où je me suis engagée ; cela était bien nécessaire.

Le feuillet de politique à Corbinelli est excellent ; pour celui-là, il s'entend tout seul, je ne le consulterai à per-

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du 16 septembre.

[1] Nicolas Malebranche, prêtre de l'Oratoire, auteur de la *Recherche de la Vérité* et de plusieurs ouvrages très-estimés. Il fut un des meilleurs écrivains et des plus grands philosophes de son temps. Voyez son *Éloge* par M de Fontenelle, *Histoire de l'Académie des Sciences*. (P.)

sonne. Le maréchal de Schomberg a donné sur l'arrière-garde des ennemis ; il aurait tout défait s'il les avait suivis avec plus de troupes. Quarante dragons, plus braves que des héros, y ont péri ; un d'Aigremont tué sur la place ; le fils de Bussy, qui voulait aller par delà paradis, prisonnier ; le comte de Vaux toujours des premiers ; mais le reste de l'armée était dans l'inaction, et cinq cents chevaux firent tout ce vacarme. On dit que c'est dommage que le détachement n'ait pas été plus fort. Je trouve à tout moment que le plus juste s'abuse ; le *bien bon* même a trouvé quelquefois de l'erreur dans son calcul. Il vous embrasse de tout son cœur ; et moi par delà tout ce que je puis vous en dire. Je pense mille fois le jour à la joie que j'aurai de vous avoir, ma très-chère ; croyez que de tous ces cœurs où vous régnez si bien, il n'y en a point où vous soyez plus souveraine que dans le mien.

538. — AU COMTE DE BUSSY.

A Livry, ce 18 septembre 1676.

Tout bon chien chasse de race, mon cousin : vous voyez comme fait déjà notre petit Rabutin [1]. Le voilà donc prisonnier. N'est-il point blessé ? Et comment le retirerez-vous ? Les rançons de ces sortes de grands officiers sont-elles réglées ? De la manière qu'on m'a mandé qu'il s'était avancé, je crois qu'il voulait prendre les ennemis. J'espère que vous me manderez de ses nouvelles et des vôtres, où je prends toujours bien plus de part que je ne vous dis. Qu'est devenu ce procès dont la narration (contre l'ordinaire) faisait un si agréable divertissement ? Comment se porte ma nièce de Coligny, et son petit garçon ? C'est une contenance pour elle que d'avoir cet héritier, dont la pensée me fait plaisir, parce qu'elle en sera encore plus heureuse. Le mariage de

[1] Aimé Nicolas de Rabutin. Il avait alors vingt ans.

notre petite madame de Rabutin ne va-t-il point à reculons? Madame de Bussy se porte-t-elle toujours bien? Voilà bien des questions. Si la fantaisie vous prenait, pour suivre mon exemple, de m'en faire aussi, je m'en vais vous y répondre par avance. Je suis ici dans ce joli lieu que vous connaissez; et j'y suis bien mieux, ce me semble, et plus agréablement qu'à Paris, au moins pour quelque temps. J'y fais quelques remèdes pour rétablir cette belle santé, et je mets mes bras dans la vendange, espérant que mes mains, qui ne se ferment point encore, reprendront par là leurs fonctions ordinaires. Vous devriez m'envoyer quelques morceaux de vos *Mémoires*. Je sais des gens qui en ont vu quelque chose, qui ne vous aiment pas tant que je fais, quoiqu'ils aient plus de mérite.

539. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 18 septembre 1676.

J'ai ouï dire que le petit Rabutin voulait prendre le prince d'Orange à la barbe, mais qu'il fut si étonné quand il vit qu'il n'en avait point, qu'il se laissa tomber dans un fossé où il fut pris. Je vous envoie sa lettre, qui vous apprendra mieux comment la chose se passa. Il m'en coûtera cent pistoles pour son cheval, ou pour sa rançon. Mais cela lui a fait bien plus d'honneur que l'argent ne vaut. Il est bien heureux d'avoir été fait seul prisonnier, au moins de gens qui aient un nom. Il y a quinze jours que je me suis mis dans les remèdes, et cela m'a empêché d'aller à Livry. Cependant je n'en quitte pas encore le dessein ; mais j'y veux aller coucher. Mandez-moi si l'abbé m'y pourra donner un lit. Je vous porterai des Mémoires que je veux lire avec vous. J'aime les louanges à tous les beaux endroits, et si vous les lisiez sans moi, vous ne m'en donneriez qu'en général pour tout l'ouvrage. Mon

partisan est si bien caché que je ne le saurais plus retrouver ; je le cherche pourtant toujours.

Votre nièce de Coligny et le posthume se portent à merveille : elle a une bonne contenance avec lui, et sans lui elle ne serait pas décontenancée.

Le mariage de votre nièce filleule est rompu dans le temps que nous prétendions faire la noce, et que, grâce à sa sœur de Coligny, nous avions trouvé les douze mille écus qu'on demandait ; le prétendu mari arriva caché à Paris, et lorsqu'au bout de huit jours nous découvrîmes qu'il y était, on nous dit qu'il venait d'épouser la petite Lombard. Je ne sais si ce nom vous est connu, mais je ne pense pas qu'il le soit au Bouchet [1]. Je ne trouve pas la chanoinesse trop malheureuse de s'être sauvée des griffes d'un si grand fou.

Adieu, Madame ; aimez-moi toujours, et croyez que personne ne vous aime tant que je fais ; je n'excepte pas même la belle *Madelone*.

540. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 21 septembre 1676.

Non, ma fille, ce n'est point pour vous épargner la fatigue d'un voyage au mois de décembre que je vous prie de venir au mois d'octobre ; c'est pour vous voir deux mois plus tôt. J'ai pris assez sur moi de n'avoir pas usé du droit que vous m'aviez donné de vous faire venir cet été : il faut me payer de cette complaisance ; et, sans pousser l'irrésolution par delà toutes les bornes, vous partirez, comme nous en sommes demeurées d'accord, dans le temps que M. de Grignan ira à son assemblée : c'est de ce temps que je vous serai obligée, parce que je le compterai pour moi.

[1] M. du Bouchet, généalogiste.

Voilà, ma chère fille, ce que mon amitié espère de la vôtre; je n'en dirai pas davantage. Pour ma santé, n'en soyez point en peine; je mets les mains deux fois par jour dans le marc de la vendange; cela m'entête un peu; mais je crois, sur la parole de tout le monde, que je m'en trouverai bien. Si je suis trompée, Vichy reviendra sur le tapis : en attendant, je fais tout ce qu'on veut, et me promène en long et en large avec une obéissance merveilleuse. Je ne pousserai point ce séjour-ci plus loin que le beau temps; je ne tiens à rien, et je ne ferai point une gageure d'y essuyer les brouillards d'octobre. Vous ai-je mandé que Segrais[1] est marié à une cousine très-riche? Elle n'a pas voulu des gens proportionnés à ses richesses, disant qu'ils la mépriseraient, et qu'elle aimait mieux son cousin. M. de La Garde aura sur la conscience tous ces mariages : il y en aura bien d'autres, et d'Hacqueville, le sage d'Hacqueville, sera bien heureux s'il en échappe.

Vous ne voulez pas que je vous écrive de grandes lettres; pourquoi donc? C'est la chose du monde qui m'est la plus agréable, quand je ne vous vois point. Vous me menacez de me les renvoyer sans les lire; j'aurais grand regret d'en payer le port : elles sont pleines de tant de bagatelles, que j'aurais quelquefois regret que vous les payiez vous-même; mais pour m'ôter cette peine venez, venez me voir, venez m'ôter la plume des mains, venez me gouverner, me reprocher tous mes morceaux; voilà le moyen d'empêcher tous mes volumes, et de me donner une parfaite santé.

Philisbourg est enfin pris[2]; j'en suis étonnée; je ne croyais pas que nos ennemis sussent prendre une ville. J'ai d'abord demandé qui avait pris celle-ci, et si ce n'était pas nous; mais non, c'est eux. Adieu, ma très-chère; ne

[1] De l'Académie Française.

[2] Le prince Charles de Lorraine prit Philisbourg après quatre-vingt-dix jours de tranchée ouverte. (P.)

soyez point en peine de cette méchante écriture ; c'est que j'ai une plume *de chien,* dont le monde chez moi fait réponse à tous les billets.

541. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 25 septembre 1676,
chez madame de Coulanges.

En vérité, ma fille, voici une pauvre petite femme bien malade ; c'est le onzième de son mal, qui lui prit à Châville en revenant de Versailles. Madame Le Tellier fut frappée en même temps qu'elle, et revint en diligence à Paris, où elle reçut hier le viatique. *Beaujeu (la demoiselle de madame de Coulanges)* fut frappée du même trait ; elle a toujours suivi sa maitrese ; pas un remède n'a été ordonné dans la chambre, qui ne l'ait été dans la garde-robe ; un lavement, un lavement, une saignée, une saignée ; Notre-Seigneur, Notre-Seigneur ; tous les redoublements, tous les délires, tout était pareil : mais Dieu veuille que cette communauté se sépare. On vient de donner l'extrême-onction à *Beaujeu*, et elle ne passera pas la nuit. Nous craignons demain le redoublement de madame de Coulanges, parce que c'est celui qui figure avec celui qui emporte cette pauvre fille. En vérité c'est une terrible maladie ; mais ayant vu de quelle façon les médecins font saigner rudement une pauvre personne, et sachant que je n'ai point de veines, je déclarai hier au premier président de la cour des aides, qui me vint voir, que si je suis jamais en danger de mourir, je le prierai de m'amener M. Sanguin dès le commencement ; j'y suis très-résolue. Il n'y a qu'à voir ces messieurs pour ne vouloir jamais les mettre en possession de son corps : c'est de l'arrière-main qu'ils ont tué *Beaujeu*. J'ai pensé vingt fois à Molière depuis que je vois tout ceci. J'espère cependant que cette pauvre femme échappera, malgré tous leurs mauvais traitements : elle est assez tranquille, et dans un re-

pos qui lui donnera la force de soutenir le redoublement de cette nuit.

J'ai vu madame de Saint-Géran; elle n'est nullement déconfortée [1]. Sa maison sera toujours un réduit cet hiver : M. de Grignan y passera ses soirées amoureusement. Elle s'en va à Versailles, comme les autres. Je vous assure qu'elle prétend jouir de ses épargnes, et vivre sur sa réputation acquise; de longtemps elle n'aura épuisé ce fonds. Elle vous fait mille amitiés; elle est engraissée : elle est fort bien. Je vous conjure, ma fille, de faire encore mes excuses au grand Roquesante, si je ne lui fais pas réponse. Vous me mandez des merveilles de son amitié; je n'en suis nullement surprise, connaissant son cœur comme je fais. Il mérite, par bien des raisons, la distinction et l'amitié que vous avez pour lui. Je me porte fort bien; je suis ravie de n'avoir point vendangé; je ferai les autres remèdes, et quand cette pauvre petite femme sera mieux, j'irai encore me reposer quelques jours à Livry. Brancas [2] est arrivé cette nuit à pied, à cheval, en charrette; il est pâmé au pied du lit de cette pauvre malade : nulle amitié ne paraît devant la sienne. Celle que j'ai pour vous ne me paraît pas petite.

J'ai trouvé à Paris une affaire répandue partout, qui vous paraîtra fort ridicule. Bien des gens vous l'apprendront; mais il me semble que vous voyez plus clair dans mes lettres. Il y avait à la cour une manière d'agent du roi de Pologne [3] qui marchandait toutes les plus belles terres pour son maître. Enfin, il s'était arrêté à celle de Rieux en Bretagne, dont il avait signé le contrat à cinq cent mille livres. Cet agent a demandé qu'on fît de cette terre un duché, le nom en blanc. Il y a fait mettre les plus beaux

[1] Du départ de madame de Villars.

[2] On a déjà vu qu'il était l'un des plus fervents adorateurs de madame de Coulanges. (M.)

[3] Jean Sobieski.

droits, mâles et femelles, et tout ce qu'il vous plaira. Le roi et tout le monde croyait que c'était ou pour M. d'Arquien, ou pour le marquis de Béthune [1]. Cet agent a donné au roi une lettre du roi de Pologne, qui lui nomme, devinez qui? Brisacier, fils du maître des comptes. Il s'élevait par un train excessif et des dépenses ridicules ; on croyait simplement qu'il fût fou : cela n'est pas bien rare. Il s'est trouvé que le roi de Pologne, par je ne sais quelle intrigue, assure que Brisacier est originaire de Pologne, en sorte que voilà son nom allongé d'un *ski*, et lui Polonais. Le roi de Pologne ajoute que Brisacier est son parent, et qu'étant autrefois en France, il avait voulu épouser sa sœur. Il a envoyé une clef d'or à sa mère, comme dame d'honneur de la reine. La médisance, pour se divertir, disait que le roi de Pologne, pour se divertir aussi, avait eu quelques légères dispositions à ne pas haïr la mère, et que ce petit garçon était son fils ; mais cela n'est point : la chimère est toute fondée sur sa bonne maison de Pologne [2]. Cependant le petit agent a divulgué cette affaire, la croyant faite ; et dès que le roi a su le vrai de l'aventure, il a traité cet agent de fou et d'insolent, et l'a chassé de Paris, disant que, sans la considération du roi de Pologne, il l'aurait fait mettre en prison. Sa Majesté a écrit au roi de Pologne, et s'est plainte fraternellement de la profanation qu'il a voulu faire de la principale dignité du royaume ; mais le roi regarde toute la protection que le roi de Pologne a accordée à un si mince sujet comme une surprise qu'on lui a faite, et révoque même en doute le pouvoir de son agent. Il laisse à la plume de M. de Pomponne toute la liberté de s'étendre sur un si beau sujet. On dit que ce petit agent s'est évadé ; ainsi cette affaire va dormir jusqu'au retour du courrier.

[1] François Gaston, dont la femme (Marie-Louise de la Grange-d'Arquien) était sœur de la reine de Pologne.

[2] On peut voir tous les détails de cette intrigue dans les *Mémoires de l'abbé de Choisy*. Madame de Sévigné en donne le dénouement sous les dates des 7 et 9 octobre ci-après

542. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 30 septembre 1676.

Je mens, il n'est que mardi, mais je commence toujours ma lettre pour faire réponse aux vôtres, et pour vous parler de madame de Coulanges, et je l'achèverai demain, qui sera effectivement mercredi.

C'est le quatorze de madame de Coulanges : les médecins n'en répondent point encore, parce qu'elle a toujours la fièvre, et que dans les rêveries continuelles où elle est, ils ont raison de craindre le transport. Cependant, comme les redoublements sont moindres, il y a tout sujet de croire que tout ira bien. On voulait lui faire prendre ce matin de l'émétique; mais elle avait si peu de raison, qu'on n'a pu lui en faire prendre que cinq ou six mauvaises gorgées, qui n'ont pas fait la moitié de ce qu'on désirait. Il me semble que vous avez envie d'être en peine de moi dans l'air de fièvre de cette maison ; je vous assure que je me porte bien. M. de Coulanges aime et souhaite fort ma présence. Je suis dans la chambre, dans le jardin ; je vais, je viens, je cause avec mille gens, je me promène, je ne prends point l'air de la fièvre; enfin, ma fille, n'ayez point d'inquiétude sur ma santé.

Le pauvre Amonio n'est plus à Chelles; il a fallu céder au visiteur. *Madame* [1] est inconsolable de cet affront ; et pour s'en venger, elle a défendu toutes les entrées de la maison ; de sorte que ma sœur de Biron, mes nièces de Biron, ma sœur de La Meilleraie, ma belle-sœur de Cossé, tous les amis, tous les cousins, tous les voisins, tout est chassé. Tous les parloirs sont fermés, tous les jours maigres sont observés, toutes les matines sont chantées sans miséricorde, mille petits relâchements sont réformés; et quand

[1] Marguerite-Guyonne de Cossé, abbesse de Chelles.

on se plaint : *Hélas! je fais observer la règle.* — Mais vous n'étiez point si sévère. — *C'est que j'avais tort, je m'en repens....* Enfin, on peut dire qu'Amonio a mis la réforme à Chelles. Cette bagatelle vous aurait divertie; et en vérité, quoique vous disiez sur cela les plus folles choses du monde, je suis persuadée de la sagesse de *Madame*; mais c'est par cette raison que la chose en est plus sensible. Amonio est chez M. de Nevers; il est habillé comme un prince, et bon garçon au dernier point. Il a veillé cinq ou six nuits madame de Coulanges. Je vous assure qu'il en sait autant que les autres; mais sa barbe n'osait se montrer devant celle de M. Brayer. Ils m'ont tous assuré que la vendange de cette année m'aurait empirée, et que je suis trop heureuse d'en avoir été détournée. Vous me direz : Qui vous avait parlé de cette vendange? Tout le monde, et Vesou comme les autres; mais il s'est ravisé, et j'en suis bien aise.

Tout le monde croit que l'*ami* n'a plus d'amour, et que *Quanto* est embarrassée entre les conséquences qui suivraient le retour des faveurs, et le danger de n'en plus faire, crainte qu'on n'en cherche ailleurs. D'un autre côté, le parti de l'amitié n'est point pris nettement : tant de beauté encore et tant d'orgueil se réduisent difficilement à la seconde place. Les jalousies sont vives; mais ont-elles jamais rien empêché? Il est certain qu'il y a eu des regards, des façons pour la *bonne femme*[1]; mais quoique tout ce que vous dites soit parfaitement vrai, elle est *une autre*, et c'est beaucoup. Bien des gens croient qu'elle est trop bien conseillée pour lever l'étendard d'une telle perfidie, avec si peu d'apparence d'en jouir longtemps ; elle serait précisément en butte à la fureur de *Quanto*; elle ouvrirait le chemin à l'infidélité, et servirait comme d'un passage

[1] C'est sans doute madame de Soubise, dont l'intrigue avec le roi fut si secrète que la malice des courtisans ne put jamais que la soupçonner. Elle avait alors vingt-neuf ans, et avait eu huit enfants. (G.)

pour aller à d'autres plus jeunes et plus ragoûtantes : voilà mes réflexions. Chacun regarde, et l'on croit que le temps découvrira quelque chose. La *bonne femme* a demandé le congé de son mari, et depuis son retour elle ne se montre ni parée ni autrement qu'à l'ordinaire.

Vous ai-je mandé que la bonne marquise d'Uxelles a la petite vérole? On espère qu'elle s'en tirera; c'est un beau miracle à nos âges.

Il est mercredi au soir. La pauvre malade est hors d'affaire, à moins d'une trahison que l'on ne doit pas prévoir. Pour *Beaujeu,* elle a été en vérité morte, et l'émétique l'a ressuscitée : il n'est pas si aisé de mourir que l'on pense.

543. — DE M. L'ABBÉ DE PONTCARRÉ [1] A LA MÊME.

A Paris, vendredi 2 otobre 1676.

Suivant mes anciennes et louables coutumes, je me suis rendu ce matin dans la chambre de madame la marquise. Au moment que je lui ai présenté ma face réjouie, elle s'est bien doutée de mon dessein, et m'a lâché cette feuille de papier. Sa libéralité n'est pas entière, car elle prétend bien aussi s'en servir: ce que j'approuve beaucoup. Je vous dirai donc *in poche parole*, madame la Comtesse, que nous ne savons encore ce que l'on fera le reste de la campagne. M. de Lorraine [2] demeurera-t-il les bras croisés? *Ecco il punto.* On est aussi en peine de M. de Zell, qui marche vers la Moselle. M. de Schomberg doit avoir passé la Sambre dès le 27, et marché vers Philippeville; il lui sera facile d'envoyer des troupes à M. le maréchal de Créqui. Vous savez tous les démêlés qui sont arrivés au conclave. Si cela venait jusqu'à l'éminence souveraine, vous ne feriez pas mal de vous transporter à Rome, pour lui offrir votre

[1] Pierre Camus de Pontcarré, aumônier du roi.

[2] Le prince Charles de Lorraine venait de prendre Philisbourg, après quatre-vintg-dix jours de tranchée ouverte, (P.)

bras : vous en aurez le temps, s'il est vrai que l'élection ne se fasse pas si tôt. Je fus hier à la porte de Richelieu une partie de la journée; j'y trouvai les dames bien intriguées pour leurs ornements de Villers-Cotterets. Ce que je puis vous dire, c'est que *l'Ange* (*Madame de Grancey*) sera des plus magnifiques. Je frondai à mon ordinaire cette dépense; mais je fus traité de vieux rêveur et de *pantalon*. Je souffris patiemment toutes ces injures, parce qu'il ne m'en coûtait rien. On m'aurait volontiers proposé quelque emprunt de pierreries. Je ne donnai pas dans cette idée, ayant toujours fort condamné cette sorte de familiarité. Nous aurons ici lundi madame de Verneuil, qui vient se mettre en état de partir pour le Languedoc. La *Manierosa* [1] vient avec elle pour demeurer quelques jours avec nous; ensuite elle prendra la route de la Loire. Je suis à vous, Madame, avec tout le respect que je dois, et à M. le Comte.

MADAME DE SÉVIGNÉ *continue*.

Vous connaissez le gros abbé, et la joie qu'il a d'épargner son papier; par bonheur, je suis encore plus aise de lui en donner. Il lui est arrivé un grand accident, dont il est triste et ne se peut consoler, c'est qu'il a donné à son valet de chambre un manteau qui ne lui a servi qu'un an : il croyait qu'il y en eût deux : ce mécompte est sensible; il est fort bon là-dessus. Pour moi, je le trouve original sur l'économie, comme l'abbé de La Victoire [2] sur l'avarice.

Voilà une nouvelle de madame de Castries [3], qui me mande qu'Odescalchi [4] est pape : vous l'aurez su plus tôt que nous. Enfin, voilà donc nos cardinaux qui reviennent;

[1] Madame la duchesse de Sully.
[2] L'abbé Lenet.
[3] Élisabeth de Bonzi, sœur du cardinal de ce nom, veuve de René-Gaspard de La Croix, marquis de Castries. (P.)
[4] Odescalchi, élu pape le 21 septembre, prit le nom d'Innocent XI. *Voyez* ci-après la lettre du 30 octobre 1676. (P.)

s'ils repassent en Provence, ce sera si tôt, que vous les verrez avant que de partir. Savez-vous que le petit Amonio est présentement en poste sur le chemin de Rome? Son oncle, c'est-à-dire un autre que celui qui était au défunt pape, est maître de chambre de ce nouveau pape. Vous voyez bien que voilà sa fortune faite, et qu'il n'a plus besoin de madame de Chelles ni de toutes ses nonnes. Il est vendredi, ma fille, et je serais déjà retournée à Livry, parce qu'il fait divinement beau et que madame de Coulanges est hors de tout péril et dans toute la douceur de sa convalescence, sans que je veux savoir tantôt si M. de Pomponne a fini ce matin notre affaire, afin de vous envoyer sa lettre ce soir. Je veux aussi le remercier, et parler à Parère; après cela, j'aurai l'esprit en repos, et m'en irai demain ou dimanche à Livry.

Madame de Maintenon vint hier voir madame de Coulanges; elle témoigna beaucoup de tendresse à cette pauvre malade, et bien de la joie de sa résurrection. L'ami et l'amie [1] avaient été tout hier ensemble : la femme (*la reine*) était venue à Paris. On dîna ensemble, on ne joua point en public. Enfin la joie est revenue, et tous les airs de jalousie ont disparu. Comme tout change d'un moment à l'autre, la grande femme [2] est revenue sur l'eau; elle est présentement aussi bien avec la belle qu'elle y était mal. Les humeurs sont adoucies; et enfin ce que l'on mande aujourd'hui n'est plus vrai demain : c'est un pays bien opposé à l'immutabilité. Je vous conjure, ma très-chère, de ne le point imiter sur votre départ, et de songer que nous sommes au 2 d'octobre. Pour ma santé, n'en soyez point en peine; Livry, quoi que vous en vouliez dire, me va faire tous les biens du monde, pour le reste du beau temps. Ne dites rien, je vous prie, à T...; mais je l'aime d'avoir voulu vous plaire *in ogni modo,* en vous disant

[1] Le roi et madame de Montespan. (M.)
[2] Madame d'Heudicourt. (M.)

qu'il m'a vue. Cette petite menterie vient d'un fonds admirable : ma belle, je ne l'ai pas vu, et je ne pensais pas même qu'il fût à Paris. Langlade a pensé mourir à Frêne de la même maladie que madame de Coulanges, hors qu'il fut plus mal encore, et qu'on lui donna l'extrême-onction. Madame Le Tellier [1] payera pour tous, elle est très-mal. Adieu, ma chère Comtesse, j'embrasse le Comte et les jolis *pichons;* mon Dieu, que tout cela m'est cher! Je vous exhorte à lire le P. Le Bossu; il a fait un petit *Traité de l'Art poétique* [2], que Corbinelli met cent piques au-dessus de celui de Despréaux.

544. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 7 octobre 1676.

Je vous écris un peu *à l'avance*, comme on dit en Provence, pour vous dire que je revins ici dimanche, afin d'achever le beau temps et de me reposer. Je m'y trouve très-bien, et j'y fais une vie solitaire qui ne me déplaît pas, quand c'est pour peu de temps. Je vais aussi faire quelques petits remèdes à mes mains, purement pour l'amour de vous, car je n'ai pas beaucoup de foi; et c'est toujours dans cette vue de vous plaire que je me conserve, étant très-persuadée que l'heure de ma mort ne peut avancer ni reculer; mais je suis les conduites ordinaires de la bonne petite prudence humaine, croyant même que c'est par elle qu'on arrive aux ordres de la Providence. Ainsi, ma fille, je ne négligerai rien, puisque tout me paraît comme une

[1] La femme du chancelier. Elle ne mourut pas de cette maladie.

[2] On ne voit point qu'il y ait aucun rapport entre les deux ouvrages dont il s'agit. L'un, écrit en prose, est un traité assez étendu sur le poëme épique en particulier; et l'autre, écrit en vers, embrasse la poésie en général, mais d'une manière fort abrégée, et dans le goût de l'*Art poétique* d'Horace : de sorte que l'ouvrage du père Le Bossu peut être estimé et loué avec justice, sans qu'on doive pour cela le mettre au-dessus de l'*Art poétique* de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre de poésie didactique. (P.)

obéissance nécessaire. Voilà qui est bien sérieux; mais voici la suite de mon séjour à Paris de près de quinze jours. Vous savez ce que je fis le vendredi, et comme j'allai chez M. de Pomponne. Nous avons trouvé, M. d'Hacqueville et moi, que vous devez être contents du règlement, puisque enfin le roi veut que le lieutenant soit traité comme le gouverneur; et qu'on se trouve à l'ouverture de l'assemblée comme on a fait par le passé : voilà une grande affaire. Le samedi, M. et madame de Pomponne, madame de Vins, d'Hacqueville et l'abbé de Feuquières, vinrent me prendre pour aller nous promener à Conflans [1]. Il faisait très-beau. Nous trouvâmes cette maison cent fois plus belle que du temps de M. de Richelieu. Il y a six fontaines admirables, dont la machine tire l'eau de la rivière, et ne finira que lorsqu'il n'y aura pas une goutte d'eau. On pense avec plaisir à cette eau naturelle, et pour boire et pour se baigner quand on veut. M. de Pomponne était gai; nous causâmes et nous rîmes extrêmement. Avec sa sagesse, il trouvait partout un air de *cathédrale* [2], qui nous réjouissait beaucoup. Cette petite partie nous fit plaisir à tous; vous n'y fûtes point oubliée.

La vision de la *bonne femme* passe à vue d'œil, mais c'est sans croire qu'il y ait plus autre chose que la crainte qui attache à *Quanto*. Pour le voyage de M. de Marsillac, gardez-vous bien d'y entendre aucune finesse, il a été fort court. M. de Marsillac est aussi bien que jamais auprès du roi. Il ne s'est ni amusé ni détourné : il avait Gourville, qui n'a pas souvent du temps à donner ; il le promenait par toutes ses terres, comme un fleuve qui apporte la graisse et la fertilité. Quant à M. de La Rochefoucauld, il allait, comme un enfant, revoir Verteuil et les lieux où il a chassé avec tant de plaisir; je ne dis pas où il a été amoureux, car je ne crois pas que ce qui s'appelle amou-

[1] Château situé sur les bords de la Seine.
[2] La maison dont il s'agit appartenait aux archevêques de Paris. (P.)

reux, il l'ait jamais été. Il revient plus doucement que son fils, et passe en Touraine, chez madame de Valentiné et chez l'abbé d'Effiat [1]. Il a été dans une extrême peine de madame de Coulanges, qui revient assurément de la plus grande maladie qu'on puisse avoir. La fièvre ni les redoublements ne l'ont point encore quittée; mais parce que toute la violence et la rêverie en sont dehors, elle se peut vanter d'être dans le bon chemin de la convalescence. Madame de La Fayette est à Saint-Maur. Je n'y ai été qu'une fois. Elle a son mal de côté qui l'a empêchée d'aller chez madame de Coulanges, dont elle était fort inquiétée; et d'aller voir Langlade, qui a pensé mourir à Frêne du même mal que madame de Coulanges, et a eu de plus qu'elle l'extrême-onction. Enfin, elle a été soulagée de tous les côtés, sans avoir quitté sa place.

Je disais l'autre jour à madame de Coulanges que *Beaujeu* avait eu sur elle l'extrême-onction, et qu'on lui avait crié : *Jésus Maria;* elle me répondit avec une voix de l'autre monde : *Hé, que ne me le criait-on ? je le méritais autant qu'elle.* Que dites-vous de cette ambition ? Écrivez au petit Coulanges; il a été digne de compassion : il perdait tout, en perdant sa femme. Ce fut une chose fort touchante quand elle fit écrire à M. du Gué [2] pour lui recommander M. de Coulanges, et cela par conscience et par justice, reconnaissant de l'avoir ruiné, et demandant à M. et à madame du Gué cette marque de leur amitié comme la dernière. Elle leur demandait pardon, et leur bénédiction en même temps. Je vous assure que ce fut une scène fort triste. Vous écrirez donc à ce pauvre petit homme, qui est parfaitement content de mon amitié : en vérité, c'est dans ces occasions qu'il faut la témoigner.

Votre petit Allemand paraît extrêmement adroit au bon abbé; il est beau comme un ange, et doux et honnête

[1] A Veret, sur les bord de la Loire, près de Tours.
[2] Père de madame de Coulanges, intendant de Lyon. (P.

comme une pucelle. Il va répéter son allemand chez M. de Strasbourg [1]. Je l'ai fort exhorté à se rendre digne ; mais je vous défie de deviner son nom. Quoi que vous puissiez dire, je vous dirai toujours: c'est autrement. C'est qu'il s'appelle *Autrement*. N'est-ce pas là un nom bien propre à ouvrir l'esprit à des pointilleries continuelles? Je lui apprends à nouer des rubans : en un mot, je crois que vous vous en trouverez fort bien.

Madame Cornuel était l'autre jour chez Berryer, dont elle était maltraitée; elle attendait à lui parler dans une antichambre qui était pleine de laquais. Il vint une espèce d'honnête homme, qui lui dit qu'elle était mal dans ce lieu-là. *Hélas!* dit-elle, *j'y suis fort bien, je ne les crains point, tant qu'ils sont laquais.* Voilà ce qui a fait éclater de rire M. de Pomponne, de ces rires que vous connaissez ; je crois que vous le trouverez fort plaisant aussi.

M. le cardinal m'écrit, du lendemain qu'il a fait un pape, et m'assure qu'il n'a aucun scrupule. Vous savez comme il a évité le sacrilége du faux serment; les autres y doivent trouver un grand goût, puisqu'il n'est pas même nécessaire. Il me mande que le pape est encore plus saint d'effet que de nom ; qu'il vous a écrit de Lyon en passant, et qu'il ne vous verra point en repassant, par la même raison des galères, dont il est très-fâché; de sorte qu'il se retrouvera dans peu de jours chez lui, comme si de rien n'était. Ce voyage lui a fait bien de l'honneur, car il ne se peut rien ajouter au bon exemple qu'il a donné. On croit même que par le bon choix du souverain pontife il a remis dans le conclave le Saint-Esprit, qui en était exilé depuis tant d'années. Après cet exemple, il n'y a point d'exilé qui ne doive espérer.

Vous voilà donc dans la solitude ; c'est présentement que vous devez craindre les esprits. Je m'en vais parier que

[1] François Egon, cardinal de Furstemberg, évêque de Strasbourg, mort en 1682.

vous n'êtes plus que cent personnes dans votre château. Je suis persuadée de toute l'*aimabilité* de la belle Rochebonne; mais la constance de Corbinelli est abîmée dans tant de philosophie, et il est si terriblement attaché à la justesse des raisonnements, que je ne vous réponds plus de lui. Il dit que le père Le Bossu ne répond pas bien à vos questions; qu'il aurait tort de vouloir vous instruire; que vous en savez plus qu'eux tous : vous nous en manderez votre avis.

Je vous ai mandé l'histoire de Brisacier [1]; on n'en peut rien dire jusqu'à ce que le courrier de Pologne soit revenu. Il est cependant hors de Paris et de la cour. Il assiége la ville, et demeure chez ses amis aux environs. Il était l'autre jour à Clichy ; madame du Plessis le vint voir de Frêne, pour faire les lamentations de la rupture de son marché. Brisacier lui dit qu'assurément il n'était point rompu, et qu'on verrait au retour du courrier s'il était aussi fou qu'on disait. S'il est protégé de la reine de Pologne, ou du roi; nous en jugerons comme vous faites.

M. de Bussy est arrivé comme j'écrivais cette lettre; je lui ai fait voir votre souvenir. Il vous dira lui-même combien il en est content. Il m'a lu des mémoires les plus agréables du monde : ils ne seront pas imprimés [2], quoiqu'ils le méritassent bien mieux que beaucoup d'autres choses.

On nous vient dire que Brisacier et sa mère, qui étaient ici près, à Gagny, ont été enlevés. Ce serait un mauvais préjugé pour le duché. Cette nouvelle est un peu crue. Comme elle est présentement à Paris, d'Hacqueville ne manquera pas de vous l'apprendre. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère, avec une tendresse fort au-dessus de ce que je vous en pourrais dire.

Je reçois, ma fille, votre lettre du 30; mais quoi! vous n'aviez pas reçu la mienne du 21? quelle sottise à la poste!

[1] Cette histoire est racontée dans la lettre 541.

[2] La marquise de Coligny les publia après la mort de son père, mais après y avoir fait des retranchements considérables.

elle était toute propre à vous instruire. Je décidais sur votre départ, et je vous conjurais par pure tendresse de ne point le différer; c'est ce que je vous demande encore par les mêmes raisons. Vous suivrez ce conseil, si vous avez pour moi autant d'amitié que je vous en crois. Dans cette confiance, je ne me remettrai point à vous dire combien je le souhaite, ni combien six semaines font à mon impatience. Madame de Soubise est allée voir son mari, malade en Flandre; cela me plaît : voyez la *Gazette de Hollande*. Adieu, j'embrasse tendrement le seigneur comte.

545. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 9 octobre 1676.

Je suis fâchée, ma très-chère, que la poste vous diffère mes lettres de quelques jours. Je connais votre amitié et vos inquiétudes; mais il n'y a qu'à recourir au grand d'Hacqueville pour y trouver tout le secours que l'on peut souhaiter. Je me souviendrai toute ma vie du plaisir et de la consolation que je trouvai aux Rochers dans une de ses lettres, après que vous fûtes accouchée; sans quoi je n'étais pas en état de soutenir l'excès de la douleur où j'étais. J'espère que vous aurez été contente le lendemain, à moins qu'un laquais de madame de Bagnols, à qui je donnai mes lettres pour les porter à la poste, ne les ait jetées je ne sais où; il m'en a pris quelque petite crainte. Vous aurez vu dans cette lettre, si vous l'avez reçue, la réponse de celle où vous me parliez d'attendre M. de Grignan. Je vous priais, ma chère, de ne point écouter cette pensée; je vous assurais que celle de la saison moins avancée ne m'avait point fait souhaiter que votre arrivée précédât la sienne; que c'était l'extrême envie que j'avais de vous voir qui me faisait vous conjurer de me donner cette petite avance; que je la méritais, par la seule raison de la discrétion que j'ai eue de ne point vouloir vous tirer de votre château plus

tôt qu'au départ de M. de Grignan pour l'*assemblée* [1] ; que j'avais pris sur moi tout le temps dont vous m'aviez rendue la maîtresse, et qu'en un mot je vous conjurais, comme je fais encore de tout mon cœur, de songer à partir ce mois-ci, comme nous en sommes demeurées d'accord. Je crois que M. de Grignan ne trouve rien d'injuste à tout mon procédé. Je vous ai mandé le peu d'argent qu'il vous faut, en attendant qu'il vienne ; je crois que votre voiture doit être la litière jusqu'à Roannes, et la rivière jusqu'à Briare, où vous trouverez mon carrosse. Voilà, ma fille, l'essentiel du contenu de ma lettre, au cas qu'elle soit perdue.

L'abbé Bayard me mande que j'ai très-bien fait de ne point aller cet automne à Vichy; que les pluies continuelles ont rendu les eaux très-mauvaises; que Saint-Hérem et Planci, qui y étaient allés exprès, n'en ont point pris ; qu'il n'y avait que M. de Champlâtreux [2], qui n'était guère content ; enfin sa lettre m'a fait un plaisir admirable. Je ne savais pas trop bien d'où me venait mon opiniâtreté : c'était justement cela. Je fais ici un certain tripotage à mes mains avec de la moelle de cerf et de l'eau de la reine de Hongrie, qui me fera, dit-on, des merveilles. Ce qui m'en fait beaucoup, c'est le temps miraculeux qu'il fait; ce sont de ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids : enfin j'en suis charmée ; je me tiens dehors depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, je n'en perds pas un moment, et à cinq heures, avec une obéissance admirable, je me retire, mais ce n'est pas sans m'humilier, reconnaissant, avec bien du déplaisir, que je suis une misérable mortelle, et qu'une sotte timidité me fait rompre avec l'aimable serein, le plus ancien de mes amis, que j'accuse peut-être injustement de tous les maux que j'ai eus. Je me jette dans l'église, et je ferme les yeux, jusqu'à ce qu'on me vienne

[1] L'assemblée des états de Provence, qui se tient à Lambesc. (P.)
[2] Louis Molé de Champlâtreux, conseiller au parlement de Paris.

dire qu'il y a des flambeaux dans ma chambre : car il me faut une obscurité entière dans l'entre chien et loup, comme les bois, ou une église, ou que l'on soit trois ou quatre à causer; enfin, je me gouverne selon vos intentions. J'ai vu le petit Sanguin du prince, qui est chez son cousin; il m'apporta des perdrix et des lièvres. Il est tout tel qu'il était; nous parlâmes fort du temps passé et de la princesse.

La nouvelle de Brisacier est tout assurée : on a découvert par des lettres qu'il écrivait au roi de Pologne, qu'il travaillait à le détourner de l'amitié de notre monarque; de sorte qu'il est à la Bastille, et sa destinée est encore incertaine entre la potence et le duché.

Pour l'Allemagne, il y aurait beaucoup à dire. Le général a été encore un peu mortifié, en faisant escorter des convois; il est obligé de se rapprocher de nous, pendant que ces brutaux d'Allemands, dès qu'il aura repassé le Rhin, se mettront autour de Brisach, comme ils firent l'année passée à Philisbourg : cela serait assez impertinent. Il y a beaucoup de division dans cette armée, j'entends celle de M. de Luxembourg. Je reçois un billet de d'Hacqueville, qui fut mercredi à Versailles pour voir faire et envoyer cette manière de règlement pour l'assemblée. Il faut avouer que jamais il ne s'est vu un tel ami : quand on lui recommande quelque affaire, rien n'empêche de croire que c'est la seule qu'il ait, tant il s'en acquitte ponctuellement.

546. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, ce 10 octobre 1676.

Il y a trois jours que je suis ici, Madame, avec madame votre mère. Vous croyez bien que sa rate et la mienne en ont mieux valu. Elle m'a montré un endroit de votre dernière lettre où vous me faites un com

de mon fils, dont je vous rends mille grâces. Mais vous m'en aviez promis un sur la qualité de grand-père que je porte fort indignement. Je n'en sais point du tout faire les fonctions ; je n'en suis pas moins gai, et j'espère de devenir bisaïeul sans en être plus grave. Mais quand arriverez-vous, Madame? Vous vous faites bien désirer, sans avoir besoin de ce secours pour nous faire bien aises de vous revoir.

Revenez vite à nous, Grignan ;
Quittez pour un temps la Provence.
N'attendez pas le bout de l'an,
Revenez vite à nous, Grignan ;
Peut-être sera-ce à mon dam,
Mais je ne crains que votre absence.
Revenez vite à nous, Grignan ;
Quittez pour un temps la Provence.

Je laisse à madame votre mère à vous envoyer tous les autres triolets qu'on chante ici ; et pour moi, Madame, je vous chanterai toujours, jusqu'à ce que je vous parle.

547. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Commencée à Livry et finie à Paris,
mercredi 14 octobre 1676.

Je vous remercie, ma fille, de votre complaisance et de l'amitié que vous me témoignez, puisque vous êtes résolue de partir avant M. de Grignan. Je l'embrasse et je le remercie aussi du consentement qu'il y donne. Je connais la pesanteur de votre absence, et je comprends ce qu'il souffrira ; mais c'est pour si peu de temps, qu'il a raison de ne me pas envier cette satisfaction : sa part est toujours bien grande au prix de la mienne. Je vous conjure à présent, ma très-chère, de prendre un bon conducteur pour votre voyage ; j'ai de la peine à penser à l'ennui que vous aurez. Je vous recommande à Montgobert ; ayez des livres ; et, au

nom de Dieu, défendez à vos muletiers de prendre le chemin le plus court, en allant de chez vous à Montélimart; qu'ils prennent le chemin du carrosse. Ils menèrent madame de Coulanges par celui que je vous dis; sans du But, qui descendit promptement, et soutint la litière, elle tombait dans un précipice épouvantable. Il m'a conté cela dix fois, et m'a fait transir. La crainte qu'on ne vous mène par ce chemin m'a déjà réveillée plus d'une fois la nuit. Je vous conjure, ma très-chère, de donner ce soin à quelqu'un qui ait plus d'attention à votre conservation que vous-même. J'écrirai à Moulins à un M. Le Châtelain, qui vous rendra mille petits services; c'est un très-bon et très-honnête homme, qui a de l'esprit et de la piété. Vous y verrez aussi madame de Gamaches, qui est de la maison de Montmorin ; elle est vive, elle est jolie femme. Elle ne m'a pas quittée pendant quatre ou cinq jours, en deux fois, que j'ai été à Moulins, ou chez mesdames Fouquet; enfin elle est ma première amie de Moulins.

M. de Seignelay est allé en poste à Marseille, pour une affaire de la marine; nous ne savons ce que c'est. Le Brisacier et sa mère sont toujours à la Bastille. La mère a obtenu une femme pour la servir; mais *M. le duc* se déchausse lui-même.

Votre médecin philosophe tire de trop loin pour tirer juste; il me croit malade, et je suis guérie; et je vous assure que les conseils qu'on m'a donnés ici sont opposés aux siens. Je finirai ma lettre demain à Paris.

Jeudi 15.

Me voici donc à Paris. J'ai couché à Saint-Maur; j'y allai de Livry. J'y ai vu M. de La Rochefoucauld, et nous avons fort causé. Si *Quanto* avait bridé sa coiffe à Pâques de l'année qu'elle revint à Paris, elle ne serait pas dans l'agitation où elle est. Il y avait du bon esprit à prendre ce parti; mais la faiblesse humaine est grande: on veut mé-

nager des restes de beauté ; cette économie ruine plutôt qu'elle n'enrichit. *La bonne femme (madame Soubise)* est en Flandre : cela ferme la bouche. J'ai trouvé que mes rêveries de ma forêt se rapportent fort aux raisonnements d'ici. Je n'ai point encore vu madame de Coulanges, je n'irai qu'après avoir fait ce paquet. On m'assure qu'elle est très-bien, et que les épigrammes recommencent à poindre. Je lui ferai vos amitiés, et donnerai votre lettre à son mari.

On dit que le crime de Brisacier, c'est d'avoir abusé de sa charge [1], en faisant écrire la reine au roi de Pologne, pour l'engager à prier le roi d'accorder un brevet de duc à Brisacier, son secrétaire. Il faut que le courrier de Pologne ait apporté cette nouvelle, puisqu'on a donné des commissaires à Brisacier ; et vous savez ce que c'est d'abuser du sceau et du seing d'une reine de France. Je crains que *M. le duc de Brisacierski* ne soit pendu.

Je prévois que mon fils reviendra, au lieu d'aller sur la Meuse, où sa mauvaise destinée l'envoie ; il a un rhumatisme à la cuisse, qui sera bon pour obtenir son congé. Si le beau temps continue, j'irai encore un moment à Livry : ma maison est toute prête et toute rangée ; c'est le principal. Parlez-moi un peu de votre départ, et je vous parlerai vendredi de votre voiture de Briare ou d'Orléans. Au reste, Amonio est pape, c'est-à-dire son oncle est maître de chambre d'Odescalchi. Vous jugez bien que le voilà à Rome, se moquant de Chelles, après y avoir mis la réforme. Tout ce que vous me mandez sur ce sujet est l'étoffe de dix épigrammes. Vous êtes la plus plaisante créature du monde, avec toute votre sagesse et votre sérieux. Si vous vouliez prendre soin de ma rate, je serais immortelle ; car c'est d là que sont venus tous mes maux, à ce qu'ils disent. Songez, ma très-chère, à venir me voir ; je n'attendrai point

[1] De secrétaire des commandements de la reine. (P.)

de sang-froid la joie que j'aurai de vous embrasser, et mes petits esprits se mettront bientôt en mouvement pour aller au-devant de vous. Adieu, ma très-chère enfant; je vous écrirai vendredi. Je vous fais mille amitiés de madame de La Fayette, qui m'en a chargée par-dessus la tête, et M. de La Rochefoucauld aussi. Je n'ai encore vu personne : vous savez comme j'aime à ramasser des *rogatons* pour vous divertir. Ce que je ne puis vous mander, c'est en vérité l'excès de l'amitié que j'ai pour vous.

548. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 16 octobre 1676.

En vérité, ma fille, je n'ai jamais vu de si sots enfants que les miens; ils sont cause que je ne puis retourner à Livry, comme j'en avais le dessein. Je vois bien que cela vous fait rire, et que vous n'avez pas grande envie de me plaindre d'être obligée de faire faux bond à Livry le 15 d'octobre. D'Hacqueville, Corbinelli, M. et madame de Coulanges, vous aideront fort à approuver que je ne les quitte plus. Il est vrai cependant que sans vous et mon fils j'aurais continué ma solitude avec plaisir : j'étais là plus à moi en un jour que je n'y suis ici en quinze; je priais Dieu, je lisais beaucoup; je parlais de l'autre vie, et des moyens d'y parvenir. Le père prieur a plus d'esprit que je ne pensais, quoique je le trouvasse un fort honnête homme. Enfin, me revoilà dans le tourbillon.

Il faut que j'aille voir M. Colbert pour votre pension; d'Hacqueville m'y mènera quand ce ministre viendra à Paris, afin d'éviter le voyage de Versailles. Voilà pour madame, voici pour monsieur. Vous saurez que son malheur l'envoie sur la Meuse, et son bonheur fait qu'il a un rhumatisme sur une cuisse et sur une hanche, qui lui fait beaucoup de mal, et l'empêche de se soutenir. Il est à Charle-

ville, et me prie de demander son congé; il faut donc voir M. de Louvois : c'est une affaire. N'ai-je pas raison, ma belle, de me plaindre de mes enfants, et de leur dire des injures ?

M. de Coulanges vous avait écrit une très-jolie lettre, semée de vers par-ci par-là ; il vous contait tous les soins et toutes les inquiétudes qu'on a marqués à madame de Coulanges dans sa maladie, et que la marquise de La Trousse, qui en était demeurée en Berry sur la nouvelle de son extrémité, était seule à mourir de peur d'apprendre une résurrection [1]. Cet endroit, quoique la malade en ait déjà ri, s'est présenté à son esprit avec quelque vapeur noire, de sorte qu'elle l'a improuvé; et en même temps son mari a pris la lettre, et l'a chiffonnée comme un petit enfant, et l'a jetée dans le feu. Nous sommes demeurés tous étonnés, et il en a fait une autre dans son chagrin, qui en vérité est plus plate que la feuille de papier sur quoi elle est écrite. La vôtre était admirable : nous la considérâmes comme une pièce digne d'être gardée, pour s'en parer dans de pareilles occasions.

M. de La Vallière est mort : on lui a fait plusieurs opérations; et enfin il s'en est allé. Sœur Louise de la Miséricorde [2] fit supplier le roi de conserver le gouvernement pour acquitter les dettes, sans faire mention de ses neveux. Le roi lui a donc donné ce gouvernement, et lui a mandé que s'il était assez homme de bien pour voir une carmélite aussi sainte qu'elle, il irait lui dire lui-même la part qu'il prend à la perte qu'elle a faite. Madame de Soubise est revenue de Flandre. Je l'ai vue, et lui ai rendu une visite

[1] La marquise de La Trousse était si jalouse du prétendu attachement de son mari pour madame de Coulanges, qu'on croyait pouvoir hasarder cette plaisanterie. (P.)

[2] Françoise-Louise de La Baume-le Blanc, duchesse de La Vallière, alors religieuse aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, à Paris, était sœur de Jean-François de La Baume-le-Blanc, gouverneur et grand-sénéchal de la province de Bourbonnais, mort le 13 octobre 1676. (P.)

qu'elle me fit à mon retour de Bretagne. Je l'ai trouvée fort belle, à une dent près, qui lui fait un étrange effet au devant de la bouche. Son mari est en parfaite santé, et fort gai. Il me paraît qu'on les a mal gardés ces nuits passées.

La *grande femme (madame d'Heudicourt)* s'est fort éclaircie avec *Quanto*, et a fait voir au doigt et à l'œil qu'elle était incapable d'approuver de nouveaux feux. On ne peut pas être mieux qu'elle est présentement. Peut-être que demain ce ne sera plus la même chose ; mais enfin elle est au comble. On lui a donné quatre cents louis pour les habits de Villers-Cotterets, où l'on doit faire la Saint-Hubert. On croit cette partie rompue. J'ai toujours cru qu'il n'y aurait de sûr que la dépense des dames, qui est excessive. Elle a été si sotte que de donner scrupuleusement dans l'étoffe ; il me semble qu'elle eût mieux fait d'en mettre au moins une partie en pain de Gonesse, d'autant plus que quand on n'achète point un visage neuf, les atours ne font pas un bon effet. On assure que mademoiselle d'Elbeuf a dit à Monsieur que madame de Richelieu a fait un compliment à M. le Duc sur ce que Madame n'est accouchée que d'une fille. Cela fait une fourmilière de dits, de redits, d'allées, de venues, de justifications, et tout cela ne pèse pas un grain.

Je vous ai envoyé un grand discours du P. Le Bossu sur la lune. Je crois qu'il pourrait bien être dans ce paquet perdu du 25, dont je suis encore très-affligée. Je meurs d'envie que vous me parliez de votre départ. Je crois que vous feriez mieux d'aller jusqu'à Orléans ; ce n'est qu'un jour de plus ; vous y trouverez Beaulieu, qui vous tiendra une voiture prête, et le lendemain assurément je vous irai recevoir et prendre dans mon carrosse : celui d'Orléans amènera vos gens et toutes vos hardes. Adieu, ma très-chère ; songez à ce mauvais chemin de Grignan à Montélimart. Je suis très-fâchée que vous ayez été importunée de votre M. de C... noir comme une taupe, et tout le reste. Il

me semble que je vois votre désespoir : dès qu'on a un pouce de terre, on connaît ces sortes de visites.

549.— A LA MÊME.

A Paris, mercredi 21 octobre 1676.

Hé, mon Dieu, ma fille! est-il possible que vous puissiez croire que le monde trouve ridicule que vous me veniez voir, et qu'on puisse trouver étrange que vous quittiez M. de Grignan pour un peu de temps, afin de me donner cette marque de votre amitié? Peut-être aurait-on plus de peine à justifier le contraire, et vos amis y seraient plus embarrassés qu'à défendre le voyage que vous allez faire. Soyez donc en repos là-dessus, et croyez qu'il n'y a rien que de fort sage et de fort raisonnable à témoigner, dans cette occasion, l'amitié que vous avez pour moi. D'Hacqueville vous en dira son avis; et comme M. de Grignan doit être parti pour l'assemblée, nous commencerons à voir le jour de votre départ.

Madame de Verneuil passera le jour de la Toussaint à Lyon. Elle me demanda si elle ne vous rencontrerait point; je lui dis que cela n'était pas impossible. Amonio s'en va aussi; si vous le trouvez, vous lui ferez une fort bonne mine, j'en suis assurée. J'écris à M. de Grignan et à M. l'archevêque, pour les prier d'entrer dans mes intérêts contre vous. Je suis fort embarrassée : j'ai demandé le congé d mon fils, parce qu'il est malade de son rhumatisme à Cha leville; M. de Louvois répondit fort honnêtement que si voulais, il le demanderait au roi ; mais que mon fils ferait fort mal sa cour, et qu'il serait refusé; que le petit Villars et tous les autres l'avaient été, et qu'il lui conseillait de se guérir tout doucement à Charleville; que s'il avait pris, dès l'armée, une attestation de M. de Schomberg, il serait revenu, mais que sa lettre toute seule ne produirait aucun effet. J'ai mandé tout cela, et en même temps je reçois une

lettre où, sans avoir reçu la mienne, il me mande qu'il part avec un de ses amis qui revient, et qu'il sera demain ici. Je crains que cela ne lui fasse une affaire. Je vous manderai la suite. Le P. Le Bossu sera fort aise de voir ce que vous dites de lui. Son *Art poétique* [1] est fort admiré; vous en sentiez la beauté, sans savoir à qui vous en aviez l'obligation. Vous trouverez ici une traduction de saint Augustin : *Sur la prédestination et la persévérance des bons* [2]. Nos amis ont triomphé dans cet ouvrage. Vraiment c'est la plus belle et la plus hardie pièce qu'on puisse voir. Vous trouverez aussi, dans un autre genre, les rondeaux de Benserade. Ils sont fort mêlés; avec un crible, il en demeurerait peu : c'est une étrange chose que l'impression.

Voici une histoire fort extraordinaire. On envoie quelquefois de l'argent à son mari, quand il est à l'armée; Saint-Géran en a envoyé à sa femme [3]. Il lui mande que si elle n'emploie à s'habiller les neuf cents francs qu'il lui fait tenir, il ne reviendra point de son quartier d'hiver; tellement que la petite dame a donné dans l'étoffe, selon l'intention du fondateur. Madame de Soubise a paru avec son mari, deux coiffes et une dent de moins, à la cour; de sorte que l'on n'a pas le mot à dire. Elle avait une de ses dents de devant un peu endommagée; ma foi, elle a péri, et l'on voit une place comme celle du gros abbé [4], dont elle ne se soucie guère davantage; c'est pourtant une étrange perte. Le voyage de Villers-Cotterets est rompu; mais le roi a la bonté de permettre qu'on porte ses beaux habits à Versailles. La plus incroyable chose du monde, c'est la dépense que font ces dames, sans avoir le premier sou, hormis celles à qui le roi les donne.

Je vous vois dans vos prairies une bergère sans berger,

[1] C'est-à-dire son *Traité du Poëme épique*. (P.)
[2] Cette traduction est de M. du Bois, de l'Académie Française.
[3] Madame de Saint-Géran aimait le jeu. (P.)
[4] L'abbé Le Camus de Pontcarré, aumônier du roi.

bien solitaire et bien éloignée de l'agitation de celles-là. Votre âme est bien tranquille, et vos esprits sont bien paisibles en comparaison du mouvement de ce bon pays; mais que peut faire une bergère sans un berger? Vous répondrez fort bien à cette question par votre exemple. Madame de Coulanges a des retours de fièvre dont elle est fort chagrine. Cela est ordinaire à la suite des grandes maladies. Langlade est revenu de Frêne, où il a été encore plus mal que madame de Coulanges. Je l'ai vu; il est divinement bien logé à ce faubourg. Madame de La Fayette est revenue de Saint-Maur; elle a eu trois accès marqués de fièvre quarte; elle dit qu'elle en est ravie, et qu'au moins sa maladie aura un nom.

A cinq heures du soir

Savez-vous bien où je suis? Je vous défie de le deviner. Je suis venue dîner par le plus beau temps du monde à nos sœurs de Sainte-Marie du faubourg... : vous croyez que je m'en vais dire Saint-Jacques; point du tout, c'est du faubourg Saint-Germain. On vient de m'y apporter votre lettre du 14. Je suis dans la plus belle maison de Paris, dans la chambre de mademoiselle de Raymond, qui s'y est fait faire, comme bienfaitrice, un petit appartement enchanté. Elle sort quand elle veut; mais elle ne le veut guère, parce qu'elle a principalement dans la tête de vouloir aller en paradis. Je vous amènerai ici non-seulement comme une relique de ma grand'mère, mais comme une personne curieuse, qui doit aimer à voir une très-belle maison de campagne; vous en serez surprise. Je vais donc, dans cette aimable lieu, répondre à votre lettre. Je continue à vous conjurer de décider en ma faveur, et de ne plus balancer à faire un voyage que vous m'avez promis, et qu'en vérité vous me devez un peu. Je ne suis pas seule à trouver que vous marchandez beaucoup à me faire plaisir. Partez donc, ma fille, partez; vous devez avoir pris vos

mesures sur le départ de M. de Grignan. Je l'embrasse, et vous prie de lui donner ma lettre; je vous recommande aussi celle de M. l'archevêque : j'espère plus en eux qu'en vous pour une décision.

J'ai dit comme vous sur ce règlement. Il n'y a pas de raison à leur dire, que quand ils seront malades, ils ne viendront point à l'assemblée : cela s'en va sans dire ; et aussi qu'ils se trouveront à l'ouverture quand ils seront dans le lieu. Quelle folie ! ils ne s'y trouveront jamais : ce n'est point un lieu où l'on se trouve par hasard. J'avais corrigé cet article, sans rien ôter au sens ; mais d'Hacqueville aima mieux l'envoyer promptement que de tarder encore huit jours, disant que les évêques de vos amis ne feraient point de difficulté, et que les autres en feraient toujours : l'intendant au moins n'y saurait manquer. Cette affaire m'a donné du chagrin. N'admirez-vous point l'éclat et la puissance que donne la réverbération du soleil? *si me miras, me miran*[1] : n'aurions-nous jamais un rayon? Je disais hier au fils d'un malheureux (*le comte de Vaux*), que si avec son mérite et sa valeur, qui percent même la noirceur de sa misère, il avait la fortune du temps passé, on lui aurait dressé un temple. Je dis vrai; mais si cela était, il serait gâté.

Vous avez grande raison de ne pouvoir vous réprésenter madame de Coulanges à l'agonie et M. de Coulanges dans la douleur ; je ne le croirais pas si je ne l'avais vu : une vivacité morte, une gaieté pleurante, ce sont des prodiges. La pauvre femme avait encore hier la fièvre : on ne sort point nettement de ces grands maux. Quand je songe qu'au bout de dix mois j'ai encore les mains enflées, cela me fait rire ; car pour du mal, je n'en ai plus. Je ne proposerai point à Corbinelli de raisonner avec vous sans *la méthode* ;

[1] *Si vous me regardez, on a les yeux sur moi*, emblème du comte de Croisi dans le carrousel qui eut lieu au mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, en 1612.

il entre en fureur, et l'on n'est point en sûreté. Il est occupé à faire des rondeaux sur la convalescence de madame de Coulanges ; je les corrige : jugez de la perfectiou de l'ouvrage. Adieu, ma chère enfant; partez et venez. Tenez-vous donc une fois pour décidée, et défaites-vous d'épiloguer sur les bienséances de votre voyage : elles y sont tout entières, et ce n'est pas moi seule qui le dis.

L'abbé de Pontcarré me montra hier ce que vous lui écrivez sur le manteau donné inconsidérément[1] : cela est fort plaisant. Il est vrai que la conduite de notre cardinal est adorable : on l'admire bien aussi; il en reçoit l'honneur qu'il mérite.

550. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 23 octobre 1676.

Voici le second tome du *frater*. Je lui envoyai hier un carrosse au Bourget, et je vins, cela soit dit en passant, avec un autre à six chevaux, le trouver ici, où je ne croyais pas trop qu'il dût arriver si précisément; cependant le hasard, qui est quelquefois plaisant, nous fit tous rencontrer au bout de l'avenue. Cette justesse nous fit rire. Nous entrâmes, nous nous embrassâmes; nous parlâmes de vingt choses à la fois, nous nous questionnâmes sans attendre ni entendre aucune réponse; enfin cette entrevue eut toute la joie et tout le désordre dont elles sont ordinairement accompagnées. Cependant monsieur boite tout bas, monsieur crie, monsieur se vante d'un rhumatisme, quand il n'est pas devant moi, car ma présence l'embarrasse; et comme nous en avons bien vu d'autres ensemble, il ne se plaint qu'à demi. Dans mes rêveries de ma grande maladie, je trouvais, et je croyais, et je disais que j'avais une cuisse bleue : c'était celle qui me faisait le plus de mal; de sorte que je lui ai donc accordé qu'il a une cuisse bleue, pourvu

[1] *Voyez* ci-dessus l'apostille de madame de Sévigné, sous la date du 2 octobre.

qu'il demeure d'accord aussi qu'il a la tête verte, tellement que cela compose un homme qui a la cuisse bleue et la tête verte. Gardez-vous bien de dire cela à Montgobert : elle en abuserait cet hiver avec le pauvre baron, qui se prépare bien à la tourmenter. Elle écrit les plus plaisantes choses du monde, et à lui et à moi ; mais nous voyons, au travers de sa bonne humeur, qu'elle est malade, et nous en sommes très-fâchés. Mon fils sera donc ici quelques jours, en attendant qu'on lui ait envoyé de Charleville les attestations nécessaires pour avoir le congé, ou que les troupes qui étaient allées sur la Meuse reviennent, comme on le dit, parce que ce duc de Zell, qui nous faisait peur, s'est retiré, et a peut-être plus de peur que nous. Voilà l'état de notre abbaye : on voudrait bien que je fusse obligée d'en partir, pour aller au-devant de vous, car vous êtes une pièce fort nécessaire à notre véritable joie. Je ne vous dirai plus rien sur votre départ ; il me semble qu'il doit être résolu, ou jamais ; vous ne sauriez douter du désir que j'en ai. Je crois que M. de Grignan est parti pour l'assemblée ; ainsi, en bonne justice, vous devriez être en chemin. Si cela était, j'aurais moins de regret que cette lettre-ci fût perdue, que ce gros paquet du 25, dont je suis encore fâchée. Si mon écriture est un peu chanchelante, n'en soyez point en peine, c'est que j'ai froid aux doigts. Adieu, ma très-chère ; je laisse la plume à M. *le Clopineux*. On disait l'autre jour qu'on avait jeté un monitoire, pour savoir où était l'armée de M. de Luxembourg ; et quand il partit, on prétend que le grand Condé disait : *Ah, le beau poste ! ah, le joli commandement jusqu'au mois de juillet !* On dit encore que M. de Luxembourg [1] a mieux fait l'oraison funèbre de M. Turenne que M. de Tulle, et que le

[1] Le maréchal de Luxembourg éprouva dans ce temps-là ce qui arrive à la plupart des grands hommes : il fut d'abord en butte aux traits de l'envie et de la malignité ; mais enfin l'une et l'autre se turent devant ses victoires, et firent place aux louanges et à l'admiration. (P.)

cardinal de Bouillon lui fera avoir une abbaye ; tout cela, sans préjudice des chansons. A propos de cardinal, ce que vous avez dit, *sans sacrilége dans le conclave ni peccadille par le chemin*, est une chose admirable. Le bon abbé vous aime et vous honore de tout son cœur ; et moi, ma chère, je vous embrasse de tout le mien.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Me voici quasi établi comme vous le souhaitez. J'ai la cuisse bleue, il est vrai ; mais je ne conviens pas de la tête verte. Je voudrais pourtant bien avoir changé du bleu de ma cuisse contre un peu de verdure à ma tête ; j'en marcherais beaucoup mieux et plus légèrement. J'ai reçu votre lettre, ma petite sœur. Je vous remercie de vos soins et de votre inquiétude ; je crois, si je ne me trompe, que nous serons le mieux du monde ensemble cet hiver. Vous savez pourtant que je vous ai promis de ne jamais oublier votre cœur, ni votre âme intéressée. A cela près, je penserai assez de bien de vous, malgré vos irrésolutions, dont on m'a dit d'assez grandes impertinences : nous vous en gronderons tout à loisir ; venez seulement voir ma très-chère bonne maman, qui se porte à merveille et qui est belle comme un ange. Si votre retour ne vous paraît pas nécessaire pour lui redonner la santé, sachez qu'il l'est fort pour l'y maintenir, et l'un vaut bien l'autre. *Venez, reine des dieux ; venez, venez, favorable Cybèle* [1]. Vous nous paraîtrez bien descendue des cieux ; mais quoique vous veniez sans équipage, vous ne vous trouverez pas tombée des nues ; maman mignonne a pourvu à tout. Adieu, ma belle et aimable petite sœur ; je fais mille compliments et mille amitiés à M. de Grignan.

[1] Vers de l'opéra d'*Atys*, acte Ier, scène VII. (A. G.)

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je suis une sotte : j'ai offensé la géographie ; vous ne passez point par Moulins : la Loire n'y va point. Je vous demande pardon de mon impertinence ; mais venez m'en gronder et vous moquer de moi.

551. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 28 octobre 1676.

On ne peut jamais être plus étonnée que je le suis, de vous voir écrire que le mariage de M. de La Garde est rompu. Il est rompu ! hé, bon Dieu ! n'avez-vous point entendu le cri que j'ai fait ? Toute la forêt l'a répété, et je suis trop heureuse d'être en un lieu où je n'aie de témoins de ce premier étonnement que les échos. Je saurai bien prendre dans la ville tous les tons d'une amie, et même je n'y aurai pas de peine. J'approuvais son choix, par la grande estime que j'ai pour lui ; et par la même raison, je change comme lui. Plût à Dieu qu'il fût disposé à revenir avec vous ! vraiment ce serait bien là un conducteur comme je le voudrais.

Je suis étonnée que l'assemblée ne soit point encore commencée. M. de Pomponne croyait que ce dût être le 15 de ce mois. Vous passerez donc encore la Toussaint à Grignan ; mais après cela, ma très-chère, ne penserez-vous point à partir ? Je vous ai dit tant de choses là-dessus, et vous savez si bien ce que je pense que je ne dois plus vous rien dire. Le *frater* est toujours ici, attendant les attestations qui lui feront avoir son congé. Il clopine, il fait des remèdes ; et quoiqu'on nous menace de toutes les sévérités de l'ancienne discipline, nous vivons en paix, dans l'espérance que nous ne serons point pendus. Nous causons et

nous lisons. Le compère, qui sent que je suis ici pour l'amour de lui, me fait des excuses de la pluie, et n'oublie rien pour me divertir; il y réussit à merveille. Nous parlons souvent de vous avec tendresse.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

La fille du seigneur *Alcantor* n'épousera donc point le seigneur *Sganarelle*, qui n'a que cinquante-cinq ou cinquante-six ans [1] : j'en suis fâché, tout était dit, tous les frais étaient faits. Je crois que la difficulté de la consommation a été le plus grand obstacle. Le chevalier *de la Gloire* [2] ne s'en trouvera pas plus mal; cela me console. Ma mère est ici pour l'amour de moi; je suis un pauvre criminel, que l'on menace tous les jours de la Bastille ou d'être cassé. J'espère pourtant que tout s'apaisera par le retour prochain de toutes les troupes. L'état où je suis pourrait tout seul produire cet effet; mais ce n'est plus la mode. Je fais donc tout ce que je puis pour consoler ma mère, et du vilain temps, et d'avoir quitté Paris; mais elle ne veut pas m'entendre, quand je lui parle là-dessus. Elle revient toujours sur les soins que j'ai pris d'elle pendant sa maladie; et, à ce que je puis juger par ses discours, elle est fort fâchée que mon rhumatisme ne soit pas universel, et que je n'aie pas la fièvre continue, afin de pouvoir me témoigner toute sa tendresse et toute l'étendue de sa reconnaissance. Elle serait tout à fait contente si elle m'avait seulement vu en état de me faire confesser; mais, par malheur, ce n'est pas pour cette fois: il faut qu'elle se réduise à me voir clopiner, comme clopinait jadis M. de La Rochefoucauld, qui va présentement comme un Basque. Nous espérons vous voir bientôt; ne nous trompez pas, et ne faites point l'impertinente; on dit que vous l'êtes beaucoup sur

[1] Voyez la scène II du *Mariage forcé*, comédie de Molière. (P.)
[2] Le chevalier de Grignan. (P.)

ce chapitre. Adieu, ma belle petite sœur; je vous embrasse mille fois du meilleur de mon cœur.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous pouvez compter que vous aurez votre pension; j'irai la semaine qui vient à Versailles pour parler à M. Colbert avec le grand d'Hacqueville : il nous la donna si vite pour vous faire partir ; ne voudra-t-il point en faire autant pour vous faire revenir? Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée; j'embrasse tout ce qui est auprès de vous. Dieu sait si je souhaite de vous voir ; cependant je vous avoue que je ne veux point que ce soit contre votre gré, ni avec tout le chagrin que je crois voir dans vos lettres; il faut que vous partagiez cette joie, si vous voulez que la mienne soit entière.

552. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 30 octobre 1676.

Je reçois avec tendresse, ma chère enfant, ce que vous me dites pour fortifier mon cœur et mon esprit contre les amertumes de la vie, à quoi je ne puis m'accoutumer : rien n'est plus raisonnable ni plus chrétien; et de quelque façon que vous le preniez, c'est toujours avoir soin de ma rate, car la sagesse que vous m'enseignez ne me serait pas moins salutaire que la joie. Je finis ce discours, non pas que je n'eusse beaucoup de choses à dire, si je voulais vous parler de mes sentiments, mais parce que ce n'est pas la matière d'une lettre.

On dit des merveilles de notre bon pape [1], et cela retombe en louanges sur le cardinal de Retz. Pour M. de

[1] Benoît Odescalchi, Innocent XI, élu le 21 septembre 1676. Il était fils d'un banquier. « C'était, dit Voltaire, un homme vertueux, un pontife sage, peu théologien. » Prince courageux, ferme et magnifique, il fut longtemps en querelle avec Louis XIV, et lui résista avec une constance qui traitée d'opiniâtreté avec justice.

Paris (*de Harlay*), ce sont d'autres merveilles : il a emporté contre les commissaires, qui avaient la conscience plus délicate que lui, que le roi pût mettre des abbesses à plusieurs couvents de filles, surtout aux Cordelières ; et cela commence à s'exécuter avec un bruit et un scandale épouvantables. Les quatre commissaires qui se signalèrent contre lui sont MM. Pussort, Boucherat, Pommereuil et Fieubet. On a pris six filles à Chelles pour être abbesses de çà et de là. La d'Oradour n'en est pas, dont elle est tout à fait mortifiée, car elle a extrêmement l'esprit et la vocation de la petite cour orageuse des abbayes.

J'ai toujours vu avec chagrin le peu de séjour que M. de Grignan a fait dans son château ; sa dépense ni ses occupations n'ont point eu d'intervalle. Je trouve la Provence si sujette à des événements, et la présence de monsieur son gouverneur m'y paraît si nécessaire, que je tremble toujours pour son congé. Je ne vous parlerai plus de votre départ : vous dites qu'il dépend de Dieu et de moi. Pour de ma volonté et de mes décisions, vous n'en pouvez pas douter. Il est donc question maintenant de la volonté de Dieu, et de la vôtre : ma fille, ne lui donnez pas la torture, suivez librement votre cœur, et même votre raison. Les reproches me sont sensibles ; il faut qu'ils me le soient beaucoup, puisque j'y ferai céder, s'il le faut, mes plus chers intérêts. Vous êtes raisonnable, vous m'aimez ; vous voyez mieux que moi ce que vous voulez, et ce que vous pouvez, et les choses dont vous êtes blessée : c'est à vous à décider librement; car je suis assurée que M. de Grignan et M. l'archevêque consentiront à tout ce que vous voudrez. Adieu, ma très-chère ; je ne suis pas bien en train de vous parler d'autre chose. Nous sommes toujours dans cette forêt : votre frère fait des remèdes. Nous lisons saint Augustin, et nous sommes convertis sur la *prédestination* et sur la *persévérance* [1].

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du 21 octobre.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Il s'en faut encore quelque chose que nous ne soyons convertis; c'est que nous trouvons les raisons des semi-pélagiens fort bonnes et fort sensibles, et celles de saint Paul et de saint Augustin fort subtiles, et dignes de l'abbé Têtu. Nous serions très-contents de la religion si ces deux saints n'avaient jamais écrit; nous avons toujours ce petit embarras. Adieu, ma belle petite sœur; dépêchez-vous de venir, je serai ravi de vous voir, si je ne suis pas pendu entre ci et là.

553. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 4 novembre 1676.

C'est une grande vérité, ma fille, que l'incertitude ôte la liberté. Si vous étiez contrainte, vous prendriez votre parti, vous ne seriez point suspendue, comme le tombeau de Mahomet: l'une des pierres d'aimant aurait emporté l'autre; vous ne seriez plus *dragonnée*, qui est un état violent. La voix qui vous crie en passant la Durance : *Ah, ma mère! ah, ma mère!* se ferait entendre dès Grignan; ou celle qui conseille de la quitter ne vous troublerait point à Briare. Ainsi je conclus qu'il n'y a rien de si opposé à la liberté que l'indifférence et l'indétermination. Mais le sage La Garde, qui a repris toute sa sagesse, a-t-il perdu aussi son libre arbitre? Ne sait-il plus conseiller? Ne sait-il point décider? Pour moi, vous avez vu que je décide comme un concile; mais La Garde, qui revient à Paris, ne saurait-il placer son voyage utilement pour nous?

Si vous venez, ce n'est pas mal dire de descendre à Sully: la petite duchesse vous enverra sûrement jusqu'à Nemours, où certainement vous trouverez des amis, et le lendemain encore des amis. Ainsi en relais d'amis vous vous trouverez

dans votre chambre. On vous aurait un peu mieux reçue la dernière fois; mais votre lettre arriva si tard, que vous surprîtes tout le monde, et vous pensâtes même ne me pas trouver, qui eût été une belle chose. Nous ne tomberions pas dans le même inconvénient. Il faut que je me loue du chevalier (*de Grignan*) : il arriva vendredi au soir à Paris, il vint samedi dîner ici; cela n'est-il pas joli? Je l'embrassai de fort bon cœur; nous dîmes ce que nous pensions touchant vos incertitudes. Je m'en vais faire un tour à Paris. Je veux voir M. de Louvois sur votre frère, qui est toujours ici sans congé; cela m'inquiète. Je veux voir aussi M. Colbert pour votre pension : je n'ai que ces deux petites visites à faire. Je crois que j'irai jusqu'à Versailles. Je vous en rendrai compte. Il fait cependant ici le plus beau temps du monde; la campagne n'est point encore affreuse : les chasseurs ont été favorisés de saint Hubert.

Nous lisons toujours saint Augustin avec transport : il y a quelque chose de si noble et de si grand dans ses pensées, que tout le mal qui peut arriver de sa doctrine aux esprits mal faits est bien moindre que le bien que les autres en retirent. Vous croyez que je fais l'entendue; mais quand vous verrez comme cela s'est familiarisé, vous ne serez pas étonnée de ma capacité. Vous m'assurez que si vous ne m'aimiez pas plus que vous ne le dites, vous ne m'aimeriez guère. Je suis tentée de ravauder sur cette expression, et de la tant retourner que j'en fasse une rudesse; mais non, je suis persuadée que vous m'aimez, et Dieu sait aussi bien mieux que vous de quelle manière je vous aime. Je suis fort aise que Pauline me ressemble : elle vous fera souvenir de moi. *Ah, ma mère! il n'est pas besoin de cela.*

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Quand je songe que M. de La Garde est avec vous, et qu'il vous voit recevoir vos lettres, je tremble qu'il n'ait vu sur votre épaule la sottise que je vous écrivais il y a quelques jours [1]. Là-dessus, je frémis, et je m'écrie : *Ah, ma sœur ! ah, ma sœur !* Si j'étais aussi libre que vous l'êtes, et que j'entendisse cette voix comme vous entendez celle d'*ah, ma mère ! ah, ma mère !* je serais bientôt en Provence. Je ne comprends pas que vous puissiez balancer ; vous donnez des années entières à M. de Grignan et à ce que vous devez à toute la famille des Grignans : y a-t-il après cela une loi assez austère pour vous empêcher de donner quatre mois à la vôtre? Jamais les lois de chevalerie, qui faisaient jurer Sancho Pança, n'ont été si sévères ; et si Don Quichotte eût eu pour lui un auteur aussi grave que M. de La Garde, il aurait assurément permis à son écuyer de changer de monture avec le chevalier de l'armet de Mambrin. Profitez donc de M. de La Garde, puisque vous l'avez ; accordez ensemble votre voyage, et songez que vous avez plusieurs devoirs à remplir. On est sûr de votre cœur ; mais ce n'est pas toujours assez, il faut des *signifiances*. Partagez donc vos faveurs et votre présence entre l'un et l'autre hémisphère, à l'exemple du soleil qui nous luit : voilà une assez belle façon de parler pour n'en pas demeurer là. Adieu, ma belle petite sœur, j'ai toujours une cuisse bleue, et j'ai grand'peur de l'avoir tout l'hiver.

554. — A LA MÊME.

, vendredi 6 novembre 1676.

Il n'y eut jamais une si brillante lettre que la vôtre dernière; j'ai pensé vous la renvoyer pour vous donner le

[1] *Voyez* la lettre du 28 octobre ci-dessus.

plaisir de la lire ; et j'admirais en la lisant qu'on pût souhaiter avec tant de passion de n'en plus recevoir. Voilà pourtant l'affront que je fais à vos lettres : il me semble que vous traitez bien mieux les miennes.

Cette Raymond est assurément *hem ! hem !* avec cette coiffe que vous connaissez ; elle a été attirée, comme vous dites, par le désir d'entendre la musique du Paradis, et nos sœurs l'ont été par le désir de sept mille francs en fonds, et de mille francs de pension, moyennant quoi *elle sort quand elle veut, et elle le veut souvent.* Nous n'avions pas encore eu de pareille marchandise ; mais la beauté de notre maison nous fait passer par-dessus tout. Pour moi, j'en suis ravie, car sa chambre et sa voix sont charmantes ; *hem ! hem !*

Les dates que vous trouvez en parlant de Madame de Soubise sont, Dieu merci, de celles dont je ne me souviens pas. Il faut qu'il y ait eu quelque rudesse marquée à ces fêtes de Versailles. Madame de Coulanges vient de me mander que du jour d'hier la dent avait paru arrachée. Si cela est, vous aurez très-bien deviné qu'on n'aura point de dent contre elle. Vous me parlez fort plaisamment de la maladie de mon amie (*madame de Coulanges*), et tout ce que vous dites est vrai. La fièvre quarte de celle du faubourg (*madame de La Fayette*) s'est heureusement passée. J'ai envoyé votre lettre au chevalier sans peur et sans reproche (*le chevalier de Grignan*). Je l'aime tout à fait ; et mon *pichon,* je voudrais bien le baiser. Je m'en suis fait une petite idée, je ne sais si c'est cela ; je verrai quelque jour toutes ces petites personnes. J'ai peine à comprendre celle de huit mois ; est-elle toujours bien résolue de vivre cent ans ? Je crois que ces messieurs qui se sont battus dans la rue en vivront autant. Cette punition, pour s'être rencontrés l'été sur le pavé, est fort plaisante et fort juste. Adieu, ma très-belle et très-aimable ; j'achèverai ceci dans la bonne ville.

Vendredi, à Paris.

M'y voici donc arrivée. J'ai dîné chez cette bonne Bagnols; j'ai trouvé madame de Coulanges dans cette chambre belle et brillante du soleil où je vous ai tant vue, quasi aussi brillante que lui. Cette pauvre convalescente m'a reçue agréablement. Elle vous veut écrire deux mots; c'est peut-être quelque nouvelle de l'autre monde, que vous serez bien aise de savoir. Elle m'a conté les transparents : avez-vous ouï parler des transparents? Ce sont des habits entiers des plus beaux brocarts d'or et d'azur qu'on puisse voir, et par-dessus des robes noires transparentes, ou de belle dentelle d'Angleterre, ou de chenilles veloutées sur un tissu, comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues; cela compose un transparent, qui est un habit noir et un habit tout d'or, ou d'argent, ou de couleur, comme on le veut; et voilà la mode. C'est avec cela qu'on fit un bal le jour de Saint-Hubert, qui dura une demi-heure; personne n'y voulut danser. Le roi y poussa madame d'Heudicourt à vive force. Elle obéit; mais enfin le combat finit faute de combattants. Les beaux justaucorps en broderie destinés pour Villers-Cotterets servent le soir aux promenades, et ont servi à la Saint-Hubert. M. le Prince a mandé de Chantilly aux dames que leurs transparents seraient mille fois plus beaux si elles voulaient les mettre à cru; je doute qu'elles fussent mieux. Les Grancey et les Monaco n'ont point été de ces plaisirs, à cause que cette dernière est malade, et que la mère des *Anges*[1] a été à l'agonie. On dit que la marquise de La Ferté y est, depuis dimanche, d'un travail affreux, qui ne finit point, et où Bouchet perd son latin.

M. de Langlée a donné à madame de Montespan une

[1] La maréchale de Grancey. (P.

robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en secret ; âme vivante n'en avait connaissance. On la voulut donner aussi mystérieusement qu'elle avait été fabriquée. Le tailleur de madame de Montespan lui apporta l'habit qu'elle lui avait ordonné ; il en avait fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des gronderies, comme vous pouvez le penser. Le tailleur dit en tremblant : « Madame, comme « le temps presse, voyez si cet autre habit que voilà ne « pourrait point vous accommoder, faute d'autre. » On découvrit l'habit : Ah, la belle chose, ah ! quelle étoffe ! vient-elle du ciel ? il n'y en a point de pareille sur la terre. On essaye le corps ; il est à peindre. Le roi arrive ; le tailleur dit : Madame, il est fait pour vous. On comprend que c'est une galanterie ; mais qui peut l'avoir faite ? C'est Langlée, dit le roi. C'est Langlée assurément, dit madame de Montespan ; personne que lui ne peut avoir imaginé une telle magnificence ; c'est Langlée, c'est Langlée : tout le monde répète : C'est Langlée ; les échos en demeurent d'accord, et disent : C'est Langlée ; et moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode : C'est Langlée.

MADAME DE COULANGES.

Je suis aise de n'être plus morte, Madame, puisque vous revenez cet hiver. Je suis dans votre maison ; je ne pouvais plus souffrir la chambre ni le lit où je suis morte. Que ne venez-vous paraître avec des transparents comme les autres ? Vous épargneriez fort bien le brocart, et personne ne me paraît plus propre à croire M. le Prince que vous. Comment cela vous paraît-il ? Vous êtes la première personne à qui j'écris de ma main ; il y a quelque chose entre nous : je ne sais pas trop bien ce que c'est. L'abbé Têtu

n'est pas encore en quartier d'hiver[1]. Adieu, Madame; je souhaite en vérité bien vivement votre retour.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà un style qui ressemble assez à celui de la défunte. Nous avons ri de ce que vous avez dit d'elle, et de La Garde, comparant l'extrémité où ils ont été tous deux, et d'où ils sont revenus : cela fait voir que la sagesse revient de loin, comme la jeunesse. J'attends d'Hacqueville et le chevalier de Grignan pour former mon conseil de guerre, et savoir ce que deviendra le pauvre baron, que j'ai laissé à Livry, tout estropié. Adieu, ma très-chère et trop aimable mille fois pour mon repos; si vous avez pris le parti que nous souhaitons, j'espère que ma lettre vous trouvera en chemin.

555. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 11 novembre 1676.

Cette lettre ne vous trouvera point à Grignan; mais je ne sais point encore quel parti vous avez pris, ni de quoi vous vous repentez, car vous nous assurez que le repentir sera inséparable de votre résolution. Cependant, si vous avez pris la route de Lyon, il me semble que vous n'y devez point avoir de regret, puisque vous contentez tout le monde, et satisfaites à toutes vos paroles et à tous vos devoirs. Pour moi, j'espère en M. de Grignan, et je suis persuadée que je lui devrai la décision d'une chose que je souhaite avec tant de passion.

Je revins ici lundi. Mon fils attend que les troupes prennent un parti. On ne m'a point conseillé de demander son congé; de sorte qu'il est moine de cette abbaye. Il est fort

[1] Dès que l'été commençait, l'abbé Têtu allait à Fontevraud, charmer les loisirs de madame de Rochechoart. (M.)

aise que je lui tienne compagnie, et il prétend que la plus belle marque de son amitié, c'est l'envie qu'il a de me chasser pour vous aller recevoir.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a que cette raison qui me fasse supporter le départ de ma chère maman mignonne. Vous connaîtrez bientôt par vous-même le plaisir qu'il y a de la revoir après quelque temps d'absence. Je suis encore dans les premiers transports de cette joie ; mais quand il est question d'aller recevoir la divinité de Provence, dont la beauté s'est si longtemps cachée à nos yeux, il faut céder.

Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.

J'espère aussi que mon exil ne durera pas longtemps. On ne doute presque plus du retour des troupes; et il serait très-possible que j'arrivasse à Paris le même jour que vous. Adieu, mon adorable petite sœur, que j'aime avec toute la tendresse dont je suis capable, et que vous méritez ; je ne sais pourquoi vous me quittez du réciproque; il me semble que vous devriez être contente de ce que je sens pour vous.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Si vous n'êtes point partie, c'est moi qui me repentirai bien de mes honnêtetés. Je serai bien persuadée qu'il ne faut jamais remettre le payement des lettres de change; j'y ai déjà pensé mille fois. Le *bien bon* est ravi de vos aimables petits souvenirs. Adieu, ma très-chère; je ne sais point de nouvelles. *Quanto* dansa aux derniers bals toutes sortes de danses, comme il y a vingt ans, et dans un ajustement extrême. Tout le monde croit... Enfin, adieu; je me porte bien, ne pensez plus à ma santé.

556. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 13 novembre 1676.

Enfin vous êtes à Lambesc; et dans le temps que je vous espérais encore, vous preniez le chemin de la Durance. Il faut avoir autant de raison que vous en avez pour s'accommoder de cette conclusion; et je vous avoue que, quoi que vous puissiez croire de mes sentiments sur le déplaisir que je sens de cet éloignement, ce sera au-dessous de la vérité. Vous connaîtriez mal l'amitié que j'ai pour vous si vous ne preniez toutes les précautions qui sont dans votre lettre pour m'adoucir un peu cet endroit. Vous êtes bien loin d'être trompée sur la pensée que vous en avez; c'est à vous maintenant à faire que je ne le sois pas dans l'espérance que vous me donnez. Après avoir si bien rempli les devoirs de Provence, je crois que vous serez pressée de songer à moi. Mais j'admire la liaison que j'ai avec les affaires publiques; il faut que l'excès de ce qu'on demande à votre assemblée retombe sur moi. Quand je le sus, je sentis le contre-coup; et, vous connaissant comme je fais, il me tomba au cœur que vous ne voudriez point quitter M. de Grignan. C'est, comme vous dites, une des plus grandes occasions qui puissent arriver dans une province : vous lui serez très-utile, et je suis contrainte d'avouer que rien n'est si honnête ni si digne de vous que cette conduite. Je vous assure que je crains fort cette délibération. Quand je pense aux peines de M. de Grignan pour les faire venir à cinq cent mille francs, je ne comprends point du tout comment il pourra faire pour doubler la dose. J'ai toujours la vision d'un pressoir que l'on serre jusqu'à ce que la corde rompe. Je vous prie de me bien mander le détail de tout; je suis plus occupée des nouvelles de Lambesc que de celles de Saint-Germain; instruisez-m'en plutôt que de répondre à mes lettres. N'oubliez pas aussi les aventures que vous

voulez me conter; j'aime que vous ayez quelque chose à me dire. Vous avez bien fait de laisser vos ballots à Grignan. Je souhaite que vous repreniez bientôt le fil de votre voyage. De la manière dont vous l'avez commencé vous vous trouveriez plutôt à Rome qu'à Paris. Je vais faire un tour dans cette bonne ville pour aller à Saint-Germain avec mes hommes de l'autre jour pour votre pension. Après cela, je reviendrai encore dans cette forêt avec le pauvre *frater*; il n'est occupé que de m'y divertir, et je crois qu'il me trouve à Livry une des bonnes compagnies qu'il y puisse avoir. Je lui laisse la plume, et je vous embrasse avec une véritable tendresse.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai que je suis assez aise d'être ici avec ma mère, et que je suis fort fâché quand elle s'en va. Je lui aurais bien volontiers pardonné de me quitter pour vous aller recevoir; mais il n'est pas tout à fait si aisé de m'adoucir sur votre pension, quoique je sache très-bien que c'est un secours qu'il ne faut pas négliger. Le zèle que j'ai moi-même pour le service du roi et l'exactitude qu'il y faut apporter me font comprendre les raisons de votre retardement : je les trouve en effet très-dignes de vous. Votre caractère remplirait à merveille une comédie parfaite : il ne se dément point, et se soutient toujours également. Cette perfection si peu ordinaire me fait espérer que vous continuerez aussi à être pour moi ce que vous avez été jusqu'ici; je le souhaite beaucoup, et je vous aime de tout mon cœur : n'est-ce point assez pour le mériter? Vous m'ataquez toujours sur un certain chapitre, de manière à me faire connaître le grand avantage que vous avez sur moi. Mais trouvez-vous qu'un homme qui a pu plaire tout un hiver aux yeux de mademoiselle *Agara* et de la maîtresse de cinq heures soit indigne d'être votre frère? Vous sou-

venez-vous bien de ces yeux? Il est vrai que je dormais un peu les soirs; et vous, ne dormez-vous pas les matins? Vous ne connaissez pas quelle jolie maladie est une sciatique : elle est charmante les nuits; le jour ce n'est pas de même. Adieu, ma très-belle petite sœur; je vous donnerai le loisir d'assister à mon *salve*. Je vous prie de revenir bientôt, ne fût-ce que pour empêcher ma mère d'écrire; car pour moi, j'y perds mon latin.

557. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 18 novembre 1676.

Ah, ma fille! le mot d'indifférence n'est point fait pour parler d'aucun des sentiments que j'ai pour vous. Vous dites qu'il en paraît dans une de mes lettres. J'ai de bons témoins, aussi bien que vous, de la manière dont je souhaite de vous voir; mais au milieu de cette véritable tendresse j'ai eu la force de vous redonner votre liberté, persuadée que si vous pouviez venir, cela était plutôt capable de vous décider que de vous arrêter, et que si vous ne le pouviez pas, vous prendriez les résolutions qui vous conviendraient plutôt que d'apporter ici du chagrin et des reproches. Voilà, ma très-chère, ce qui me fit écrire cinq ou six lignes qui m'arrachaient le cœur; mais s'il est vrai, comme je le crois, que vos affaires n'en souffriront pas, et que vous ayez envie de me donner la joie de vous voir, croyez une bonne fois, sans balancer, que c'est la chose du monde que je souhaite le plus; et après avoir donné à M. de Grignan cette marque d'amitié, que j'approuve dans une occasion aussi considérable que celle-ci, prenez le parti de venir sans l'attendre : il peut arriver cent choses qui l'arrêteront. Son congé ne serait pas une chose honnête à demander si, par exemple, le roi partait dès le mois de mars. Peut-être aussi qu'on fera une suspension d'armes, comme le pape le demande; mais enfin, dans toutes ces incerti-

tudes, prenez une résolution, et venez, de bon cœur et de bonne grâce, me combler de la plus sensible joie que je puisse avoir en ce monde. Je suis persuadée que M. de Grignan y consentira de bon cœur; il m'en écrit trop sincèrement pour que j'en puisse douter. Une plus longue incertitude ne serait pas bonne pour cette santé que vous aimez tant; et je suis trop émue de tout ce qui vient de vous pour souffrir tranquillement les divers états où j'ai passé depuis quelque temps. Je vous avoue donc que je me rends à toute l'espérance que j'avais, et je suis persuadée que vous viendrez comme vous me l'avez promis.

Je suis ici depuis dimanche. J'ai voulu aller à Saint-Germain parler à M. Colbert de votre pension; j'y étais très-bien accompagnée : M. de Saint-Géran, M. d'Hacqueville et plusieurs autres me consolaient par avance de la glace que j'attendais. Je lui parlai donc de cette pension, je touchai un mot des occupations continuelles, et du zèle pour le service du roi; un autre mot des extrêmes dépenses à quoi l'on était obligé, et qui ne permettaient pas de rien négliger pour les soutenir; que c'était avec peine que M. l'abbé de Grignan et moi nous l'importunions de cette affaire : tout cela était plus court et mieux rangé; mais je n'aurai nulle fatigue à vous dire la réponse : *Madame, j'en aurai soin*; et me remène à la porte, et voilà qui est fait[1]. Je fus dîner chez M. de Pomponne; les dames n'y étaient pas; je fis les honneurs à sept ou huit courtisans, et je revins sans voir personne : on m'aurait parlé de mon fils, de ma fille; que pourrais-je en dire? Voilà mon voyage, que je crains fort qui ne vous soit inutile. J'espère cependant que cela viendra; mais il est certain que personne n'est encore payé. Si vous chargiez un de vos gens d'une affaire de con-

[1] Cette réponse laconique était cependant un grand effort et une marque de considération. La plupart du temps, Colbert gardait un silence absolu et une immobilité complète. Madame Cornuel lui dit un jour, impatientée d'une telle réception : *Au moins, monsieur, faites-moi quelques signes que vous m'entendez!* (A. G.)

séquence, et que dans ce temps il vous priât de lui payer une pistole que vous lui devriez, ne le feriez-vous pas? Oui, sans doute; mais ce n'est pas la mode ici. On me conseille toujours de ne point demander le congé de mon fils, et d'attendre ce qui arrivera en Allemagne. Mais cela est un peu ennuyeux; et quand j'aurai passé encore quelques jours à Livry, je reviendrai ici, pourvu que j'aie la vue de vous attendre; car sans cela, je vous assure que je me trouverais encore mieux à Livry qu'à Paris.

On ne joue plus tous ensemble comme on faisait à Versailles. Tout est à Saint-Germain comme il était. M. de Pomponne m'a dit qu'à Rome il n'est question que de notre cardinal; il n'en vient point de lettres qui ne soient pleines de ses louanges: on voulait l'y retenir pour être le conseil du pape. Il s'est encore acquis une nouvelle estime dans ce dernier voyage. Il a passé par Grenoble pour voir sa nièce [1], mais ce n'est pas sa *chère nièce* [2]. C'est une chose bien cruelle de ne plus espérer la joie de le revoir; savez-vous bien que cela fait une de mes tristes pensées? La paix de Pologne est faite, mais romanesquement. Ce héros (*Sobieski*), à la tête de quinze mille hommes, entouré de deux cent mille, les a forcés, l'épée à la main, à signer le traité. Il s'était campé si avantageusement, que depuis La Calprenède [3] on n'avait rien vu de pareil. C'est la plus grande nouvelle que le roi pût recevoir, et qui achemine la paix, par les ennemis que le roi de Pologne et le grand-seigneur vont nous ôter de dessus les bras. Le *Marseille* (*M. de Janson*) a déjà mandé qu'il avait eu bien de la peine à conclure cette paix; il souffle, il s'essuie le front comme le médecin de la comédie, qui avait eu tant de peine à faire parler

[1] La duchesse de Sault.

[2] Expression d'amitié dont se servait le cardinal de Retz en parlant de madame de Grignan; elle était sa nièce à la mode de Bretagne, et au sixième degré seulement. (M.)

[3] Auteur de *Pharamond* et de plusieurs autres romans à grandes aventures.

cette femme qui n'était point muette [1]. Dieu sait quelle bavarderie. C'est à peu près la même peine qu'il eut quand on élut ce brave roi [2].

Dangeau a voulu faire des présents aussi bien que Langlée. Il a commencé la ménagerie de Clagny : il a ramassé pour deux mille écus de toutes les tourterelles les plus passionnées, de toutes les truies les plus grasses, de toutes les vaches les plus pleines, de tous les moutons les plus frisés, de tous les oisons les plus oisons, et fit hier passer en revue tout cet équipage, comme celui de Jacob, que vous avez dans votre cabinet de Grignan.

Je reçois votre lettre du 10 de ce mois ; je suis vraiment bien contente de la bonne résolution que vous prenez ; elle sera approuvée de tout le monde, et vous êtes fort loin de comprendre la joie qu'elle me donne. Ce fut dans le chagrin de vos incertitudes que je voulus vous dire que, bien loin de m'aimer plus que vous ne disiez, vous m'aimiez moins, puisque vous ne vouliez point me venir voir : voilà l'explication de cette grande rudesse ; mais, ma fille, je change de langage en changeant mon humeur chagrine contre une véritable joie. Je crois que la vôtre n'a pas été médiocre de voir le cardinal de Bouillon : vous aviez bien à causer ensemble. Ce que je vous ai mandé du cardinal de Retz se rapporte bien à tout ce que vous m'en dites : je crois que vous êtes aussi blessée que moi de la pensée de ne le plus voir. Je suis fort contente de vos conducteurs ; ayez soin de m'avertir de tous vos pas. Je suis fort aise de savoir que l'ouverture de l'assemblée s'est faite comme il convenait, et que le petit discours a été bien et gentiment prononcé. Je m'en vais demain à Livry passer encore cinq ou six jours avec votre frère, et puis je reviens ici, n'étant plus occupée que de votre retour et de tout ce qui en dépend. Ma très-chère enfant, je vous remercie de toute la

[1] Allusion à une scène comique du *Médecin malgré lui.*
[2] Cette élection s'était faite le 10 mai 1674.

joie que vous me donnez, et j'embrasse M. de Grignan de tout mon cœur.

558. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 20 novembre 1676.

Un bonheur n'arrive jamais seul. J'avais reçu votre lettre du 10, qui me plaisait beaucoup : je venais d'y faire réponse ; je reçus une heure après un billet du chevalier de Grignan, qui me manda de Saint-Germain que les ennemis du baron se retiraient, et qu'au lieu de s'en aller *clopin-clopant*, comme il avait résolu, au-devant de sa compagnie, il serait en liberté de revenir dans cinq ou six jours, et qu'apparemment La Fare [1] serait la colombe qui apporterait le rameau d'olivier. Il me manda aussi que votre pension serait bientôt payée. Tout cela me fit gaillarde, et je revins hier trouver mon fils, qui prit pour le moins la moitié de ma joie. Notre séjour ici sera fort court ; je m'en irai songer à vous bien recevoir, et à m'en aller au-devant de vous. Je fais mille amitiés à vos deux conducteurs ; mon Dieu, les honnêtes gens ! Je verrai M. le cardinal de Bouillon dès qu'il sera arrivé. Je crois que Vineuil fera fort bien la vie du héros [2]. Ce que vous dites du conclave est admirable. Mais savez-vous bien que je ne trouve pas bien naturel que notre cardinal ait passé assez près de vous, qu'il ait pu vous voir, et qu'il ne l'ait pas fait ? Il vous a témoigné tant d'amitié, qu'il n'est pas aisé d'imaginer qu'il ait eu plus d'envie de voir sa nièce de Sault que sa *chère nièce* ; enfin, il ne l'a pas jugé à propos. Je souhaite que vous vous accommodiez mieux que

[1] M. de La Fare était sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes-dauphin ; M. de Sévigné en était enseigne ; il acheta la charge du marquis de La Fare en mai 1677. (P.)

[2] Cette *Vie de M. de Turenne* n'a pas été imprimée.

moi de la pensée de ne le voir jamais; je ne puis m'y accoutumer : je suis destinée à périr par les absences.

On espère fort la paix, et je crois que vous pourrez obtenir le congé de M. de Grignan, s'il n'arrive rien de nouveau ; mais rien n'est certain de ce qui le regarde. Madame de Vins passa un jour tout entier avec moi; il me semble qu'elle vous aime fort. Vous devez lui donner tous les avis qu'on vous donne. Elle meurt d'envie de faire quelque chose de bon avec vous. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je vous embrasse tendrement.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je me doutais bien que la comparaison du soleil vous toucherait, et qu'elle pourrait vous faire hâter votre voyage, pour achever la parfaite conformité de vous à ce grand astre. J'espère que nous ne serons pendus ni les uns ni les autres; nos ennemis s'en vont, et ma liberté approche par conséquent; et pour M. de Grignan, j'apprends que les Provençaux sont plus dociles que je ne croyais. Notre famille ne sera donc point honnie pour ce coup. Vous avez eu le petit cardinal; je suis fâché que le grand n'y ait pas été aussi. Cette petite entrevue, qui aurait été proprement un dernier adieu, vous aurait fait plaisir, malgré les tristes réflexions qui l'auraient suivie. Adieu, ma très-belle, adieu, mon soleil; vous ferez bien de nous venir réchauffer, car celui-ci ne fait guère bien son devoir : il ne faut pourtant pas s'en plaindre. Je salue M. de Grignan.

559. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 25 novembre 1676.

Je me promène dans cette avenue; je vois venir un courrier. Qui est-ce? C'est Pomier. Ah, vraiment! voilà qui

est admirable. Et quand viendra ma fille? — Madame, elle doit être partie présentement. — Venez donc, que je vous embrasse. Et votre don de l'assemblée? — Madame, il est accordé. — A combien? — A huit cent mille francs. Voilà qui est fort bien : notre pressoir est bon, il n'y a rien à craindre; il n'y a qu'à serrer, notre corde est bonne. Enfin, j'ouvre votre lettre, et je vois un détail qui me ravit. Je reconnais aisément les deux caractères, et je vois enfin que vous partez. Je ne vous dis rien sur la parfaite joie que j'en ai. Je vais demain à Paris avec mon fils; il n'y a plus de danger pour lui. J'écris un mot à M. de Pomponne, pour lui présenter notre courrier. Vous êtes en chemin par un temps admirable, mais je crains la gelée. Je vous enverrai un carrosse où vous voudrez. Je vais renvoyer Pomier, afin qu'il aille ce soir à Versailles, c'est-à-dire à Saint-Germain. J'étrangle tout, car le temps presse. Je me porte fort bien; je vous embrasse mille fois, et le *frater* aussi.

560. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 novembre 1676.

Enfin, ma très-chère et très-aimable, je vous écris à Valence; ce changement me ravit. J'espère que vous aurez passé sagement ces terribles bords du Rhône, et que je recevrai de vos nouvelles, pour savoir où vous envoyer un carrosse. Si vous voulez que ce soit à Briare, je l'approuve très-fort, et vous serez servie à point nommé. Je revins hier de Livry : je ramenai le *frater,* parce que La Fare est arrivé, et que voilà qui est fini. Je vis en arrivant le chevalier de Grignan, M. d'Hacqueville, madame de Vins et M. de La Trousse; nous parlâmes fort de votre retour. Je vous ai mandé comme j'avais vu Pomier à Livry, et comme je le renvoyai à Saint-Germain avec un billet pour M. de Pomponne. Le voilà qui entre; il a présenté vos paquets à

M. de Pomponne, qui les a très-bien reçus. La nouvelle des huit cent mille francs a été très-agréable au roi et à tous ses ministres. On a promis pour lundi l'ordonnance; j'aurai soin de tout. Madame de Vins se charge du congé de M. de Grignan. Sa Majesté a eu un habit de mille écus si beau, si riche, que tout le monde y veut entendre finesse. Adieu, ma très-belle; je ne sais ce que j'ai, je n'ai plus de goût à vous écrire; d'où vient cela? Serait-ce que je ne vous aime plus? En vérité, je ne le crois pas, ni vous non plus. J'ai une envie extrême de vous entendre conter bien des choses, et de vous embrasser de tout mon cœur. Le baron vous embrasse, et n'aspire qu'à vous voir et aller au-devant de vous.

561. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 9 décembre 1676.

Voici encore une lettre qu'il faut que je vous écrive à Lyon. J'attends ce soir de vos nouvelles : je ferai un étrange bruit si j'apprends que vous ayez différé votre départ. Je m'en vais vous gronder, ma fille, de deux ou trois choses : vous ne m'avez pas mandé comment vous avez trouvé la petite religieuse à Sainte-Marie [1] : vous savez que je l'aime fort joliment. Vous ne m'avez point parlé de l'affaire de vos procureurs du pays. J'ai oublié la troisième : si elle me revient, elle vous reviendra. Je fais bien d'être ainsi méchante pendant que vous êtes à Lyon, car vous ne serez pas assez fâchée pour vous en retourner à Grignan; mais si vous étiez encore à Aix, vous me croiriez de si mauvaise humeur que vous ne viendriez point me voir. Je vous dirai que pour me venger je viens d'envoyer à M. de Grignan un paquet de M. de Pomponne, tout rempli d'agrément et de douceurs. M. de Pomponne a

[1] Marie-Blanche d'Adhémar de Grignan.

glissé fort à propos nos cinq mille francs. Le roi dit en riant : On dit tous les ans que ce sera pour la dernière fois. M. de Pomponne, en riant, répliqua : Sire, ils sont employés à vous bien servir. Sa Majesté apprit aussi que le marquis de Saint-Andiol[1] était procureur du pays; le sourire continua, comme disant qu'on voyait bien la part qu'avait M. de Grignan à cette nomination. M. de Pomponne lui dit : Sire, la chose a passé d'une voix, sans aucune contestation ni cabale. Cette conversation finit, et se passa fort bien.

Ah! j'ai retrouvé ma gronderie; c'est que si vous aviez demandé plus tôt cette sénéchaussée de Grasse, vous l'auriez eue. Le chevalier de Séguiran la demanda, et l'obtint, il y a trois semaines; il l'a vendue dix mille francs, qui vous auraient été fort bons. Il n'en coûte rien de proposer certaines choses; on s'amuse au moins à voir si elles sont possibles. Adieu, ma très-aimable; vous voilà toute grondée, et vous verrez qu'après cette bouffée de méchanceté, vous ne trouverez plus que de la douceur, et une tendresse, et une joie extrême, en vous embrassant. Voilà le chevalier et Corbinelli qui ne veulent plus vous écrire. L'abbé de La Victoire (*Lenet*) *mortuus et sepultus est.*

562. — A LA MÊME.

A Paris, dimanche au soir 13 décembre 1676.

Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, de fatigues, d'ennuis, de froid, de gelée, de frimas, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous; ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous; je vous ai suivie partout, et j'ai trouvé mille fois que je ne valais pas l'extrême peine que vous preniez pour moi, c'est-à-dire par un certain côté, car celui de la

[1] Laurent Varadier, marquis de Saint-Andiol, beau-frère de M. de Grignan, ayant épousé, le 6 juin 1661, Marguerite d'Adhémar, sa sœur. (P.)

tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu! et quelle saison! Vous arriverez précisément le plus court jour de l'année, et par conséquent vous nous ramènerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendrait assez; c'est un arbre sec, et comme mort, et autour ces paroles : *Fin che sol ritorni.* Qu'en dites-vous, ma fille? Je ne vous parlerai donc point de votre voyage, nulle question là-dessus; nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâcherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à votre imagination. Je n'irai point à Melun: je craindrais de vous donner une mauvaise nuit par une dissipation peu convenable au repos; mais je vous attendrai à dîner à Villeneuve-Saint-Georges. Vous y trouverez notre potage tout chaud; et sans faire tort à qui que ce puisse être, vous y trouverez la personne du monde qui vous aime le plus parfaitement. L'abbé vous attendra dans votre chambre, bien éclairée, avec un bon feu. Ma chère enfant, quelle joie! puis-je en avoir jamais une plus sensible?

N. B. Madame de Grignan arriva à Paris le 22 décembre 1676, et elle ne retourna en Provence qu'au mois de juin 1677. (Voyez ci-après la lettre 567.)

563. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, ce 23 décembre 1676.

Elle est donc arrivée, cette belle Madelonne. J'envoie le savoir; assurément, si je n'étais fort enrhumé, je l'irais apprendre moi-même, car *après vous* personne ne l'aime plus que je fais. Cet *après vous* a deux sens, et je dis vrai dans quelque sens qu'on le prenne; car je vous aime plus qu'elle, et il n'y a que vous qui ayez plus d'amitié pour elle que moi. Je veux aller dîner l'un de ces jours avec vous pour la bien voir. Mandez-moi si tous les jours sont

bons pour cela, parce que je ne veux ni perdre mes peines ni vous embarrasser. Sur ce que j'ai appris que le roi avait parlé de moi avec bonté au duc de Saint-Aignan, j'ai cru qu'une lettre à Sa Majesté pourrait faire un bon effet; je vous l'envoie. J'aurais été vous la lire, si je n'étais enrhumé.

J'attends réponse de mon ami Saint-Aignan; je ne suis nullement en peine de ses soins, de sa chaleur à me servir, ni de son jugement à choisir bien le temps de donner ma lettre au roi : le reste dépend de cette folle de Fortune, à qui véritablement je déplais, mais qui pourrait bien à la fin se raccommoder avec moi. Si elle ne le fait pas, ce qui me consolera de ses injustices, c'est qu'elle déshonorera infailliblement ceux qu'elle aura employés à me persécuter.

564. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 23 décembre 1676.

Ma fille arriva hier, aussi lasse que vous êtes enrhumé; je lui ferai voir votre billet. Cependant je vous dirai qu'elle sera aussi aise de vous voir que vous elle. Venez dîner avec nous quand vous voudrez : délicat comme vous êtes, vous ne sauriez me surprendre.

565. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 14 mai 1677.

Çà, Madame, recommençons un peu notre commerce. J'ai été bien fâché de vous quitter. Je commençais fort à me raccoutumer à vous; et si quelque chose adoucit la peine que j'ai à me passer de vous voir, c'est l'espérance que j'ai de recevoir de vos lettres. Elles me font tant de plaisir, que si je pouvais passer ma vie auprès de vous, ce qui serait pour moi le plus grand plaisir du monde, je

vous quitterais quelquefois, seulement pour vous écrire, et pour avoir de vos réponses. Employons donc bien le temps pendant lequel la fortune veut que nous soyons séparés, et surtout ne prenons point les affaires trop à cœur, car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis les affaires, je n'entends pas seulement les affaires de ce monde-ci, j'entends encore parler de celles de l'autre. C'est, à mon avis, être déjà presque damné, que de craindre trop de l'être; il y a raison partout. Vivons bien, et nous réjouissons. En matière de conscience, trop de délicatesse fait les hérésies. Je ne veux aller qu'en paradis, et pas plus haut. Je vous fais ce petit sermon, Madame, parce que je sais à quel point de perfection vous aspirez, et qu'outre qu'il ne vous est pas possible d'y atteindre en votre condition, c'est que je le crois même inutile. Sauvons-nous avec notre bon parent saint François de Sales : il conduit les gens en paradis par de plus beaux chemins que messieurs de Port-Royal.

Je ne doute pas que quand vous lirez cette lettre à la belle Comtesse, elle ne se récrie que cela sent mes amis, le père Rapin et le père Bouhours, à pleine gorge. A vous dire le vrai, je ne sais pas s'ils pensent là-dessus comme moi; mais je vous assure que je n'ai pris ces sentiments de personne, et qu'il n'y a qu'un concile qui m'en pût faire changer. Nous arrivâmes ici samedi dernier, la petite veuve (*madame de Coligny*) et moi. J'y ai eu jusque ici les embarras que donnent les nouveaux établissements. Je commence maintenant à respirer, et je pourrais vous y recevoir, si vous daigniez honorer Bourbilly d'une de vos visites. Quoi que vous fassiez, je vous supplie de me le mander; car vous passerez bien loin d'ici si je ne vous vais trouver. Adieu, ma très-chère cousine; je vous assure que je vous aime plus que je n'ai jamais fait. Votre nièce vous en dit autant.

Je vous envoie de nouvelles demandes que je fais au roi;

puisqu'il ne veut pas que j'aille essayer de mourir pour son service, il me donnera peut-être d'autres emplois.

566. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 19 mai 1677.

Allons, je le veux, recommençons notre commerce, mon cousin. Vous commenciez, dites-vous, à vous raccoutumer à moi. Il y a longtemps que nous n'avons qu'à nous voir un peu pour nous aimer autant que si nous passions notre vie ensemble; aussi bien y a-t-il quelques petits esprits dans notre sang qui feraient une liaison malgré nous, si nous n'y consentions de bonne grâce. Nous craignons si fort le chagrin, que nous nous consolons de notre absence par le plaisir de recevoir de nos lettres. Jouissons de cet heureux tempérament, mon cher cousin; il nous mènera bien loin. Pour moi, je me porte assez bien; et ce n'est aussi que pour conduire la belle Madelonne que je m'en vais à Vichy. La joie que j'aurai d'être avec elle me fera plus de bien que les eaux. Je vous demande pardon, mon cousin, je ne suis pas si traitable sur son absence que sur la vôtre. Sa Provence me désole, et ma rate se mêle dans toutes nos séparations. Je la conduirai jusqu'à Lyon, et puis je reviendrai à Bourbilly, c'est-à-dire à Époisses; car le château de nos pères n'est pas en état de me loger. Si vous faisiez un petit voyage à Forléans dans ce temps-là, qui serait à peu près le 15 ou le 20 juillet, j'aurais beaucoup de consolation. J'aimerais que notre veuve (*madame de Coligny*) y fût; je l'aime fort : elle a bien de l'esprit et du bon sens; elle a une douceur et une modestie qui me charment. Elle ne se presse jamais de faire voir qu'elle a plus d'esprit que les autres; elle sait bien des choses dont elle n'affecte point de se parer; elle a un bon air dans sa personne et dans tout ce qu'elle dit; enfin, je la trouve digne de toute l'estime que nous avons pour elle. Je ne

suivrai que trop vos conseils dans la noble confiance que vous trouvez qu'il faut avoir pour son salut ; je crains même que vous ne m'appreniez cette prière fervente que vous faites les matins, et qui vous donne sujet de ne plus penser à Dieu tout le reste de la journée : car, il faut dire le vrai, cela est fort commode ; mais aussi c'est bien tout ce que nous pourrons faire que d'aller par ce chemin-là jusqu'en paradis ; assurément nous n'irons pas plus haut. C'est l'avis de la Provençale.

Au reste, je vous recommande mon panégyrique au bas de mon portrait ; vous m'aviez donné un mérite que je n'avais point à votre égard. C'est là qu'il est dangereux de passer le but. Qui passe perd, et les louanges sont des satires quand elles peuvent être soupçonnées de n'être pas sincères. Toutes les choses du monde sont à facettes, mon cousin ; laissons donc ce que vous avez dit de moi pour le pauvre M. Fouquet et pour d'autres encore, quand ils feront des galeries où sera mon portrait.

Nous attendons le roi, et les beautés sont alertes pour savoir de quel côté il tournera : ce retour-là est assez digne d'être observé. Je vous fais les très-humbles baisemains de M. et de madame de Grignan, de notre bon abbé et de mon fils. Ne savez-vous pas qu'il a traité de la sous-lieutenance des gendarmes de M. le dauphin avec La Fare, pour douze mille écus et son enseigne. Cette charge est fort jolie ; elle nous revient à quarante mille écus [1] : elle vaut l'intérêt de l'argent. Il se trouve par là à la tête de la compagnie, M. de La Trousse étant lieutenant-général. M. le dauphin devient tous les jours plus considérable. La paix rendra cette charge encore plus belle que la guerre. Si je vous ai dit tout ceci, comme je m'en doute, il ne vous nuira de rien de l'entendre encore une fois. Adieu, mon

[1] La Fare vendit sa charge quatre-vingt-dix mille francs au marquis de Sévigné, et il en donne pour motif la passion qu'il éprouvait pour madame de la Sablière. Voyez *Mémoires de la Fare*, p. 218.

sang ; je vous embrasse et ma nièce avec beaucoup d'amitié. En vérité, mon cousin, vous demandez au roi d'une manière à devoir être écouté.

DE CORBINELLI.

J'ai un grand intérêt, Monsieur, au renouvellement de votre commerce : je vois les lettres de part et d'autre, j'y apprends à penser et à écrire, et je jouis à mon aise de tout ce qu'il y a de délicieux dans l'esprit. J'ai toujours une forte passion d'aller à Bussy ; je vous y porterai des réflexions que j'ai faites sur mille choses, et une critique d'un compliment qu'a fait l'Académie au cardinal d'Estrées. Je n'y ai pas trouvé une seule phrase du bon usage. Ma vanité m'a porté à cette entreprise ; vous jugerez si j'ai trop osé [1].

Adieu, Monsieur ; vous trouverez bon que j'assure ici madame de Coligny de mes très-humbles services. Je vous avoue qu'elle me plaît fort sur toutes sortes de chapitres ; je me fierais plus à elle qu'à tout ce que je connais de femmes qui se piquent de quelque chose.

567. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 8 juin 1677.

Non, ma fille, je ne vous dis rien, rien du tout : vous ne savez que trop ce que mon cœur est pour vous ; mais puis-je vous cacher tout à fait l'inquiétude que me donne votre santé ? C'est un endroit par où je n'avais pas encore été blessée ; cette première épreuve n'est pas mauvaise. Je vous plains d'a oir le même mal pour moi ; mais plût à Dieu que je n'eusse pas plus de sujet de craindre que vous ! Ce qui me console, c'est l'assurance que M. de Grignan m'a

[1] Ce compliment fut prononcé par Charpentier, alors directeur de l'Académie.

donnée de ne point pousser à bout votre courage ; il est chargé d'une vie où tient absolument la mienne. Ce n'est pas une raison pour lui faire augmenter ses soins : celle de l'amitié qu'il a pour vous est la plus forte. C'est aussi dans cette confiance, mon très-cher Comte, que je vous recommande encore ma fille : observez-la bien, parlez à Montgobert, entendez-vous ensemble pour une affaire si importante. Je compte fort sur vous, ma chère Montgobert. Ah ! ma chère enfant, tous les soins de ceux qui sont autour de vous ne vous manqueront pas ; mais ils vous seront bien inutiles si vous ne vous gouvernez vous-même. Vous vous sentez mieux que personne ; et si vous trouvez que vous ayez assez de force pour aller à Grignan, et que tout d'un coup vous trouviez que vous n'en avez pas assez pour revenir à Paris ; si enfin les médecins de ce pays-là, qui ne voudront pas que l'honneur de vous guérir leur échappe, vous mettent au point d'être plus épuisée que vous ne l'êtes, ah ! ne croyez pas que je puisse résister à cette douleur. Mais je veux espérer qu'à notre honte tout ira bien. Je ne me soucierai guère de l'affront que vous ferez à l'air natal, pourvu que vous soyez dans un meilleur état. Je suis chez la bonne Troche, dont l'amitié est charmante ; nulle autre ne m'était propre. Je vous écrirai encore demain un mot ; ne m'ôtez point cette unique consolation. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles ; pour moi, je suis en parfaite santé : les larmes ne me font point de mal. J'ai dîné, je m'en vais chercher madame de Vins et mademoiselle de Méri. Adieu, mes chers enfants ; que cette calèche que j'ai vue partir est bien précisément ce qui m'occupe et le sujet de toutes mes pensées !

MADAME DE LA TROCHE.

La voilà cette chère commère qui a la bonté de me faire confidence de sa sensible douleur. Je viens de la faire di-

ner ; elle est un peu calmée. Conservez-vous, belle Comtesse, et tout ira bien ; ne la trompez point sur votre santé, ou, pour mieux dire, ne vous trompez point vous-même ; observez-vous, et ne négligez pas la moindre douleur ni la moindre chaleur que vous sentirez à cette poitrine : tout est de conséquence, et pour vous et pour cette aimable mère. Adieu, belle Comtesse ; je vous assure que je suis bien vive pour sa santé, et que je suis à vous bien tendrement.

568. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 9 juin 1677.

Je fus donc hier chez madame de Vins et chez mademoiselle de Méri, comme je vous avais dit ; elles n'avaient reçu ni l'une ni l'autre les petits billets que je vous fis écrire pour elles : ce dérangement me mit en colère contre le bel abbé (*de Grignan*). Je regrettai de ne m'être pas chargée de toutes vos petites dépêches ; j'aime la ponctualité. Mais, ma chère enfant, comment vous portez-vous ? n'avez-vous point un peu dormi ? Vous êtes partie présentement, quoiqu'il ne soit que six heures du matin. Madame de Coulanges m'envoie proposer, de Châville, où elle est, de l'aller prendre pour aller dîner à Versailles avec M. de Louvois, que je ne trouverais de longtemps sans cela. Je vais donc faire cette petite corvée ; M. de Barillon vient avec moi. Je me porte très-bien ; plût à Dieu que votre beau tempérament eût repris sa place chez vous, comme le mien a fait chez moi ! votre santé est l'unique soin de ma vie. J'appris encore hier que rien n'est si bon que l'eau de poulet, et que madame du Fresnoi [1] s'en est très-bien trouvée. Mademoiselle de Méri est plus habile par sa propre expérience qu'un médecin qui se porte bien,

[1] Femme du premier commis du marquis de Louvois, et maîtresse de ce ministre.

par la sienne : elle doit vous écrire et m'envoyer son billet. Adieu, mon ange; je vous rends ce que vous me dites sans cesse; songez que votre santé fait la mienne, et que tout m'est inutile dans le monde, si vous ne vous guérissez.

569. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 11 juin 1677.

Il me semble que pourvu que je n'eusse mal qu'à la poitrine, et vous qu'à la tête, nous ne ferions qu'en rire; mais votre poitrine me tient fort au cœur, et vous êtes en peine de ma tête. Hé bien! je lui ferai pour l'amour de vous plus d'honneur qu'elle ne mérite; et par la même raison mettez bien, je vous supplie, votre petite poitrine dans du coton. Je suis fâchée que vous m'ayez écrit une si grande lettre en arrivant à Melun; c'était du repos qu'il vous fallait d'abord. Songez à vous, ma chère enfant; ne vous faites point de *dragons*; songez à me venir achever votre visite, puisque, comme vous dites, la destinée, c'est-à-dire la Providence, a coupé si court, contre toute sorte de raison, celle que vous aviez voulu me faire. Votre santé est plus propre à exécuter ce projet que votre langueur; et comme vous voulez que mon cœur et ma tête soient libres, ne croyez pas que cela puisse être si votre mal augmente. Quelle journée! quelle amertume! quelle séparation! vous pleurâtes, ma très-chère, et c'est une affaire pour vous; ce n'est pas la même chose pour moi : c'est mon tempérament. La circonstance de votre mauvaise santé fait une grande augmentation à ma douleur. Il me semble que si je n'avais que l'absence pour quelque temps, je m'en accommoderais fort bien; mais cette idée de votre maigreur, de cette faiblesse de voix, de ce visage fondu, de cette belle gorge méconnaissable, voilà ce que mon cœur ne peut soutenir Si vous voulez donc me faire tout le plus grand bien que

je puisse désirer, mettez toute votre application à sortir de cet état.

Ah, ma fille! quel triomphe à Versailles! quel orgueil redoublé! quel solide établissement! quelle duchesse de Valentinois [1]! quel ragoût, même par les distractions et par l'absence! quelle reprise de possession! Je fus une heure dans cette chambre; elle était au lit, parée, coiffée : elle se reposait pour la *medianoche*. Je fis vos compliments; elle répondit des douceurs, des louanges : sa sœur en haut, se trouvant en elle-même toute *la gloire Niquée* [2], donna des traits de haut en bas sur la pauvre Io [3], et riait de ce qu'elle avait l'audace de se plaindre d'elle. Représentez-vous tout ce qu'un orgueil peu généreux peut faire dire dans le triomphe, et vous en approcherez. On dit que la petite reprendra son train ordinaire chez MADAME. Elle s'est promenée, dans une solitude parfaite, avec la Moreuil, dans les jardins du maréchal du Plessis; elle a été une fois à la messe. Adieu, ma très-chère; je me trouve toute nue, toute seule, de ne plus vous avoir. Il ne faut regarder que la Providence dans cette séparation : on n'y comprendrait rien autrement; mais c'est peut-être par là que Dieu veut vous redonner votre santé. Je le crois, je l'espère, mon cher Comte : vous nous en avez quasi répondu; donnez-y donc tous vos soins, je vous en conjure.

[1] Madame de Sévigné appelle ainsi madame de Montespan, par allusion à Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, qui conserva si longtemps ses charmes et son empire.

[2] Allusion à l'une des féeries de l'*Amadis des Gaules*.

[3] Sous ce nom allégorique madame de Sévigné désigne madame de Ludres, dame d'honneur de MADAME, et pour qui le roi eut une passion assez soutenue. Abandonnée pour madame de Montespan, elle refusa une somme de deux cent mille francs que le roi lui avait envoyée.

570. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 14 juin 1677.

J'ai reçu votre lettre de Villeneuve-la-Guerre. Enfin, ma fille, il est donc vrai que vous vous portez mieux, et que le repos, le silence et la complaisance que vous avez pour ceux qui vous gouvernent vous donnent un calme que vous n'aviez point ici. Vous pouvez vous représenter si je respire, d'espérer que vous allez vous rétablir; je vous avoue que nul remède au monde n'est si bon pour me soulager le cœur, que de m'ôter de l'esprit l'état où je vous ai vue ces derniers jours. Je ne soutiens point cette pensée; j'en ai même été si frappée que je n'ai pas démêlé la part que votre absence a eue dans ce que j'ai senti. Vous ne sauriez être trop persuadée de la sensible joie que j'ai de vous voir, et de l'ennui que je trouve à passer ma vie sans vous; cependant je ne suis pas encore entrée dans ces réflexions, et je n'ai fait que penser à votre état, transir pour l'avenir, et craindre qu'il ne devienne pis : voilà ce qui m'a possédée. Quand je serai en repos là-dessus, je crois que je n'aurai pas le temps de penser à toutes ces autres choses, et que vous songerez à votre retour. Ma chère enfant, il faut que les réflexions que vous ferez entre ci et là vous ôtent un peu des craintes inutiles que vous avez pour ma santé : je me sens coupable d'une partie de vos *dragons*. Quel dommage que vous prodiguiez vos inquiétudes pour une santé toute rétablie, et qui n'a plus à craindre que le mal que vous faites à la vôtre! Je suis assurée que deux ou trois mois vous ont quelquefois défiguré vos *dragons* d'une telle sorte, que vous ne les avez pas reconnus. Songez, ma fille, qu'ils sont toujours comme dans ce temps-là, et que c'est votre seule imagination qui leur donne un prix qui n'est pas. Vous qui avez tant de raison et de courage, faut-il que vous soyez la dupe de ces

vains fantômes? Vous croyez que je suis malade, je me porte bien; vous regrettez Vichy : je n'en ai nul besoin, que par une précaution qui peut fort bien se retarder; ainsi de mille autres choses. Pour moi, je suis un peu coupable; je plaçais Vichy au printemps pour être plus longtemps avec vous; encore est-ce quelque chose. Cela n'a pas réussi, la Providence a dérangé tout cela; hé bien, ma fille, c'est peut-être parce qu'elle a réglé votre guérison, contre toute apparence, par cette conduite. Je vous tiens à mon avantage quand je vous écris; vous ne me répondez point, et je pousse mes discours tant que je veux. Ce que dit Montgobert de cette aiguillette nouée est une des plaisantes choses du monde; dénouez-la, ma fille, et ne soyez point si vive sur des riens. Quant à moi, si j'ai de l'inquiétude, elle n'est que trop bien fondée; ce n'est point une vision que l'état où je vous ai laissée. M. de Grignan et tous vos amis en ont été effrayés. Je saute aux nues quand on me vient dire : Vous vous faites mourir toutes deux; il faut vous séparer. Vraiment voilà un beau remède, et bien propre en effet à finir tous mes maux; mais ce n'est pas comme ils l'entendent. Ils lisaient dans ma pensée, et trouvaient que j'étais en peine de vous. Et de quoi veulent-ils donc que je sois en peine? Je n'ai jamais vu tant d'injustice qu'on m'en a fait dans ces derniers temps. Ce n'était pas vous : au contraire; je vous conjure, ma fille, de ne point croire que vous ayez rien à vous reprocher à mon égard. Tout cela roulait sur ce soin de ma santé dont il faut vous corriger; vous n'avez point caché votre amitié comme vous le pensez. Que voulez-vous dire? est-il possible que vous puissiez tirer un *dragon* de tant de douceurs, de caresses, de soins, de tendresses, de complaisances? Ne me parlez donc plus sur ce ton : il faudrait que je fusse bien déraisonnable, si je n'étais pleinement satisfaite. Ne me grondez point de trop écrire : cela me fait plaisir. Je m'en vais laisser là ma lettre jusqu'à demain.

Mardi, 15 juin.

Si mes lettres sont un peu longues, ma très-chère, songez que c'est justement parce que je les écris à plusieurs fois. Je viens de recevoir deux des vôtres d'Auxerre. D'Hacqueville était ici ; il a été ravi de savoir de vos nouvelles. Quels remerciements ne dois-je point à Dieu de l'état où vous êtes ! Enfin vous dormez, vous mangez un peu, vous avez du repos ; vous n'êtes point accablée, épuisée, dégoûtée comme ces derniers jours. Ah, ma fille ! quelle sûreté pour ma santé, quand la vôtre prend le chemin de se rétablir ! Que voulez-vous dire du mal que vous m'avez fait ? c'est uniquement par l'état où je vous ai vue ; car pour notre séparation, elle m'aurait été supportable, dans l'espérance de vous revoir plus tôt qu'à l'ordinaire ; mais quand il est question de la vie, ah, ma très-chère ! c'est une sorte de douleur dont je n'avais jamais senti la cruauté, et je vous avoue que j'y aurais succombé. C'est donc à vous à me guérir et à me garantir du plus grand de tous les maux. J'attends vos lettres avec une impatience qui me fait bien sentir que votre santé est mon unique affaire. Je vous suis à toutes vos couchées. Vous serez demain à Châlons, où vous trouverez une de mes lettres ; celle-ci va droit à Lyon. Le chevalier se porte mieux ; sa fièvre l'a quitté, à ce que m'a dit le bel abbé, qui est si ponctuel à rendre les billets. Voilà des lettres de notre cardinal. Corbinelli est arrivé à Commercy ; il ne m'a point encore écrit.

Io (*madame de Ludres*) a été à la messe. On l'a regardée sous cape : mais on est insensible à son état et à sa tristesse. Elle va reprendre sa pauvre vie ordinaire. Ce conseil est tout simple ; il n'y a point de peine à l'imaginer. Jamais triomphe n'a été si complet que celui des autres ; il est devenu inébranlable, depuis qu'il n'a pu être ébranlé. Je fus une heure dans cette chambre : on n'y respire que la joie et la prospérité. Je voudrais bien savoir qui osera s'y fier dé-

sormais. Adieu, ma très-chère; je suis fort aise que M. de Grignan approuve vos projets pour votre retour. Votre petit frère est en Gargan, en Bagnols; il ne met pas le pied à terre : mais il n'en est pas moins par voie et par chemin. Ah, vraiment! voilà une mère bien gardée! Croyez, une fois pour toutes, ma fille, que ma santé dépend de la vôtre : plût à Dieu que vous fussiez comme moi!

571. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 16 juin 1677.

Cette lettre vous trouvera donc à Grignan. Hé, mon Dieu! comment vous portez-vous? M. de Grignan et Montgobert ont-ils tout l'honneur qu'ils espéraient de cette conduite? Je vous ai suivie partout, ma chère enfant : votre cœur n'a-t-il point vu le mien pendant toute la route? J'attends encore de vos nouvelles de Châlons et de Lyon. Je viens de recevoir un petit billet de M. des Issards [1] : il vous a vue et regardée; vous lui avez parlé, vous l'avez assuré que vous étiez mieux. Je voudrais que vous sussiez comme il me paraît heureux, et ce que je ne donnerais point déjà pour avoir cette joie. Il faut penser, ma fille, à vous guérir l'esprit et le corps; et si vous ne voulez point mourir dans votre pays, et au milieu de nous, il faut ne plus voir les choses que comme elles sont, ne les point grossir dans votre imagination, ne point trouver que je suis malade quand je me porte bien. Si vous ne prenez cette résolution, on vous fera un régime et une nécessité de ne jamais me voir. Je ne sais si ce remède serait bon pour vous; quant à moi, je vous assure qu'il serait indubitable pour finir ma vie. Faites sur cela vos réflexions. Quand j'ai été en peine de vous, je n'en avais que trop de sujet; plût à Dieu que ce n'eût été qu'une vision! le trouble de tous vos amis et le changement de

[1] Homme de qualité d'Avignon. (P

votre visage ne confirmaient que trop mes craintes et mes frayeurs. Travaillez donc, ma chère enfant, à tout ce qui peut rendre votre retour aussi agréable que votre départ a été triste et douloureux. Pour moi, que faut-il que je fasse ? Dois-je me bien porter ? je me porte très-bien ; dois-je songer à ma santé ? j'y pense pour l'amour de vous ; dois-je, enfin, ne me point inquiéter sur votre sujet ? c'est de quoi je ne vous réponds pas quand vous serez dans l'état où je vous ai vue. Je vous parle sincèrement ; travaillez là-dessus. Et quand on vient me dire présentement : Vous voyez comme elle se porte ; et vous-même, vous êtes en repos : vous voilà fort bien toutes deux. Oui, fort bien, voilà un régime admirable ; tellement que pour nous bien porter il faut que nous soyons à deux cent mille lieues l'une de l'autre ; et l'on me dit cela avec un air tranquille. Voilà justement ce qui m'échauffe le sang, et me fait sauter aux nues. Au nom de Dieu, ma fille, rétablissons notre réputation par un autre voyage, où nous soyons plus raison nables, c'est à dire vous, et où l'on ne nous dise plus : Vous vous tuez l'une et l'autre. Je suis si rebattue de ces discours, que je n'en puis plus : il y a d'autres manières de me tuer qui seraient bien plus sûres [1].

Je vous envoie ce que m'écrit Corbinelli de la vie de notre cardinal et de ses dignes occupations. M. de Grignan sera bien aise de voir cette conduite. Vous aurez trouvé de mes lettres à Lyon. J'ai vu le coadjuteur; je ne le trouve changé en rien du tout. Nous parlâmes fort de vous. Il me conta la folie de vos bains, et comme vous craigniez d'engraisser. La punition de Dieu est visible sur vous ; après six enfants que pouviez-vous craindre ? Il ne faut

[1] La santé de madame de Grignan s'était singulièrement affaiblie. Cet état influait sur son humeur triste et inquiète, et altérait la douceur de ses relations avec sa mère ; les soins empressés de celle-ci lui étaient même devenus à charge. C'est à cette cause que doivent être attribués les légers nuages qui parurent troubler leur union dans l'année 1677, et surtout dans les deux années suivantes. (M.)

plus rire de madame de Bagnols après une telle vision. J'ai été à Saint-Maur avec madame de Saint-Géran et d'Hacqueville ; vous fûtes célébrée. Madame de La Fayett vous fait mille amitiés.

MONSIEUR et MADAME sont à une de leurs terres, e iront encore à une autre; tout leur train est avec eux. Le roi ira les voir; mais je crois qu'il aura son train aussi. La dureté ne s'est point démentie [1] : trouvera-t-on encore des dupes sur la surface de la terre ? On attend des nouvelles d'une bataille à sept lieues de Commercy. M. de Lorraine voudrait bien la gagner au milieu de son pays, à la vue de ses villes ; M. de Créqui voudrait bien ne pas la perdre, par la raison qu'une et une seraient deux. Les armées sont à deux lieues l'une de l'autre ; non pas la rivière entre deux, car M. de Lorraine l'a passée. Je ne hais pas l'attente de cette nouvelle ; le plus proche parent que j'aie dans l'armée du maréchal de Créqui, c'est Boufflers. Adieu, ma très-chère ; profitez de vos réflexions et des miennes, aimez-moi, et ne me cachez point un si précieux trésor. Ne craignez point que la tendresse que j'ai pour vous me fasse du mal, c'est ma vie.

572. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 18 juin 1677.

Je pense aujourd'hui à vous, comme étant arrivée d'hier au soir à Lyon, assez fatiguée, ayant peut-être besoin d'une saignée pour vous rafraîchir. Vous avez dû être incommodée par les chemins. J'espère que vous m'aurez mandé de vos nouvelles de Châlons, et que vous m'écrirez aussi de Lyon. Je m'en vais chercher des Grignans : je ne puis

[1] La dureté du roi envers madame de Ludres. Son règne avait duré deux ans. Madame de Montespan avait persuadé au roi que cette belle personne était couverte de dartres, par l'effet d'un poison qu'on lui avait fait prendre dans sa jeunesse. (A. G.)

vivre sans en avoir pied ou aile. Je passerai chez la marquise d'Uxelles et chez Mademoiselle de Méri : enfin, il me faut de vos nouvelles. Vous avez reçu des miennes à Châlons et à Lyon. Voici la seconde à Montélimart ; et le plaisir de l'éloignement, c'est que vous rirez de me voir encore parler de Lyon et du voyage : cependant j'en suis encore là aujourd'hui. Mais pour me transporter tout à coup au temps présent, comment vous portez-vous dans votre château? Avez-vous trouvé vos jolis enfants dignes de vous amuser? Votre santé est-elle comme je la désire? Ma fille, les jours passent, comme vous dites ; et au lieu d'en être aussi fâchée que je le suis quand vous êtes ici, je leur prête la main pour aller plus vite, et je consens de tout mon cœur à leur rapidité, jusqu'à ce que nous soyons ensemble. Je me fie à La Garde pour vous mander les nouvelles, et vous dire le dégoût qu'a eu M.... On l'a trouvé un paresseux, un homme haïssant le métier, ce qui s'appelle le contraire d'un bon officier. Qu'a-t-on fait? On a taxé sa charge, achetée quarante-cinq mille écus, à cent mille francs, et il a été obligé de prendre pour la moitié la charge de Villarceaux. Sa femme a crié aux pieds du roi, qui a dit que ce n'était pas aussi pour lui faire plaisir qu'on l'ôtait du service. On va chez M. de Louvois : il dit que le roi ne veut point être servi de cette sorte; enfin, la mortification est complète, et fait voir qu'il n'y a plus aujourd'hui de péché mortel qui soit si sévèrement puni que celui de paresse : il y a des accommodements à tous les autres, à celui-là point de pardon. Je vous quitte pour aller faire un tour de ville

Me voilà de retour. J'ai entendu le salut avec la bonne marquise d'Uxelles; je voulais voir ensuite mademoiselle de Méri : elle était allée avec madame de Moreuil. J'ai été chercher des Grignans, car il m'en fallait. Le coadjuteur venait de partir pour venir ici; j'ai recouru après lui, et le voilà; il vous écrit. Je vous conjure, ma fille, si vous

m'aimez, de ne point loger dans votre appartement à Grignan ; le coadjuteur dit que le four est sous votre lit; je connais celui qui est au-dessus ; de sorte que si vous ne vous tirez de tous ces fours, vous serez plus échauffée que vous ne l'étiez ici. Contentez-moi là-dessus. J'ai appris que le roi fut à Saint-Cloud ; il était seul, et la belle (*madame de Ludres*) était au lit. On vous mandera si les dames ne furent pas le trouver ; je n'en ai rien ouï dire jusqu'à présent. Le bel abbé vous contera comme on a encore soupçonné nos pauvres frères (*de Port-Royal*) de vouloir ravauder quelque chose à Rome [1] sur le relâchement, et comme ils ont été repoussés, et l'ordre qu'on a donné à tous les évêques de ne point entrer dans cette pensée : ils l'ont tous promis, et la *probabilité* est une des moindres opinions qui va s'établir.

573. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 23 juin 1677.

J'ai été cinq jours sans avoir de vos lettres; ce temps m'a semblé rude et ennuyeux. Enfin j'ai reçu votre lettre de Chagny et de Châlons. Mon Dieu, ma fille, que vous avez raison de vous plaindre de cette montagne de La Rochepot ! je la hais comme la mort ! que de cahots ! et quelle cruauté qu'au mois de juin les chemins de Bourgogne soient impraticables ! Vous me dites des merveilles de votre santé ; mais pourquoi M. de Grignan ne m'en dit-il pas un mot? Après de si cruelles journées, il fallait me rassurer. La Saône vous aura été d'un grand secours avec sa tranquillité. Vous souvenez-vous de cet adieu triste et cruel que nous fîmes dans ces champs? Il est encore bien pré-

[1] Nicole avait écrit au pape Innocent XI, au nom des évêques de Saint-Pons et d'Arras, contre les relâchements de certains casuistes. (*Mémoires de Niceron*, t. XXIX, p. 290.)

sent à mon imagination, et je ne puis y tourner ma pensée sans me retrouver quasi au même état. Ceux qui demeurent ont leurs maux, et tous les endroits où ils ont vu ce qu'ils regrettent sont marqués bien tristement, quoi qu'on puisse se dire pour se consoler. Je prends de l'espérance tout autant que je puis. Votre santé, ma fille, est un des fondements sur lesquels je l'appuie : vous savez les autres. La fatigue et la longueur des voyages me font une peine incroyable. Ne parlons plus de Vichy, à moins que vous n'ayez besoin d'un *dragon* à point nommé. Je ne sais ce que j'aurais fait, si j'avais entrepris ce voyage avec la quantité de petites affaires que j'ai ici : je n'y pensais point quand vous étiez avec moi; enfin je n'ai pas encore pu aller à Livry. Madame de La Fayette est revenue de Saint-Maur fort malade; sa fièvre est augmentée, avec une colique dans les boyaux très-sensible. Elle a été saignée. Si sa fièvre continue, elle ne sera pas longtemps malade. Ses amis sont occupés de ce nouveau mal. M. le Duc fait des merveilles : il me sera aisé de lui faire des plaintes de ces diantres de chemins [1]. Je laisse à mon fils le soin de vous répondre sur le poëme épique et sur les bonnes lectures que vous faites. Je ferai vos compliments à tous ceux que vous nommez; ce sont des souvenirs précieux. La princesse de Tarente est au désespoir de ne vous avoir plus trouvée. Dites-m'en un mot, et de la bonne Marbeuf, qui vous adore parce que je vous aime : j'envoie avec plaisir vos petits billets.

Le coadjuteur vous dira comme son compliment extraordinaire au roi a bien réussi, et comme il peut demeurer ici tant qu'il voudra. L'abbé de Grignan chasse les autres, en attendant qu'on le chasse quelque jour. L'abbé de Noailles [2] n'a point voulu de l'évêché de Mende. Le père et la

[1] Fils du grand Condé. Il était gouverneur de Bourgogne.

[2] Louis Antoine de Noailles, depuis évêque de Châlons-sur-Marne, et dans la suite archevêque de Paris et cardinal. (P.)

mère disent que ce fils est leur consolation; que cet éloignement les tue. Hé bien! on leur en donnera un plus proche. Pour moi, j'aurais pris pour une vocation ce qui me serait venu sans le demander; ils sont bons et sages.

Nous avons dîné chez M. d'Harouïs, le cardinal d'Estrées, la *Case* de Brancas, mesdames d'Uxelles, de Coulanges et moi. Vous ne fûtes point du tout oubliée. Le maître du logis est reconnaissant de votre souvenir. J'ai dit des douceurs à la Gargan. Dites un petit mot à cette bonne d'Escars, qui se met si bien en pièces quand il s'agit de vous servir. Je vous tourmente, mais c'est que je n'aime point qu'on se plaigne de ma fille.

Ne me grondez point, ma très-chère, sur la longueur de mes lettres : je ne les écris point tout d'une haleine; je les reprends, et bien loin de me donner de la peine, c'est mon unique plaisir. Voilà où l'absence nous réduit : écrire et recevoir des lettres; c'est ce qui tient la place de la vue et de la société d'une personne que l'on aime plus que soi-même. Vous m'avez écrit de votre bateau et de Thézé [1] : vous pensez à moi partout; du moins, je ne vous fais pas d'injustice sur la reconnaissance et la sensibilité que j'en dois avoir. J'avais bien pensé que vous seriez incommodée pendant votre voyage : le bateau est venu tout à propos. J'approuve vos résolutions de préférer toujours l'eau à la terre; mais n'allez pas pour cela vous embarquer au voyage des *Sevarambes* [2] : vous ne m'en paraissez pas trop éloignée. Je vous remercie de la fable de *la Mouche*; elle est divine : on ne trouve en son chemin que des occasions de penser à elle! *Oh! que je fais de poudre!* eh! mon Dieu, que cela est plaisant! la *Gillette* ne doute point que ce ne soit elle qui fasse le tourbillon. Il y en a d'autres aussi qui ressemblent à cette autre *Mouche* de La Fontaine [3], et

[1] Château de MM. de Rochebonne, à peu de distance de Lyon (P.)
[2] Peuples imaginaires. (P.)
[3] Voyez la fable du *Coche et la Mouche*.

qui pensent toujours avoir tout fait ; on trouve à tout moment de quoi faire des applications.

Vos instructions du Mont-Dore sont un peu extrêmes ; à moins que d'être paralytique, on ne hasarde pas un bain de cette horrible chaleur ; et pour guérir des mains, qui ne sont de nulle conséquence, on ne veut point gâter toute une santé, et une machine qui est dans son meilleur état. Je vous enverrai l'avis de M. Vesou ; soyez en repos, ma fille, et croyez que pour l'amour de vous je ferai tout ce que l'on m'ordonnera. Vous allez donc, cherchant toujours mes lettres, jusqu'à Grignan. Je vous crois ce soir à Valence : si j'ai compté juste, vous aurez eu mes lettres de Lyon. J'ai vu de quelle sorte vous me recommandez à M. de La Garde ; il en fait très-bien son devoir, parce qu'il sait que vous m'aimez, et que c'est vous faire plaisir. Vous m'en faites beaucoup à moi ; je ne puis être longtemps sans quelque Grignan : je les cherche, je les veux, j'en ai besoin. La belle *Isis* [1] est au Bouchet : le repos de la solitude lui plaît davantage que la cour ou Paris. Elle passa une nuit dans les champs, en faisant ce petit voyage, par un carrosse rompu et tout ce qui arrive quand on est en malheur. Le petit garçon (*M. de Sévigné*) vous répondra sur ma santé. Vraiment, il a bien d'autres choses à faire qu'à me mitonner. Rien n'est si occupé qu'un homme qui n'est point amoureux ; il représente en cinq ou six endroits : quel martyre ! Encore une fois, ne me grondez point de la longueur de ma lettre : ce n'est pas l'ouvrage d'un soir, et que puis-je faire qui me touche davantage ! Madame de La Fayette se porte mieux. Madame de Schomberg vous dit cent mille amitiés.

[1] Madame de Ludres est désignée aussi quelquefois sous le nom d'*Isis*.

574. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 25 juin 1677.

Vous êtes à Grignan, ma fille. Le chaud, l'air, la bise, le Rhône, premièrement, tout cela vous a-t-il été favorable? Je vous demande ensuite des nouvelles du petit marquis et de Pauline; je serai satisfaite sur toutes ces questions avant que vous receviez cette lettre; mais il est impossible de ne pas dire ce que l'on pense dans le moment qu'on écrit, quoiqu'on en connaisse l'inutilité. Je suis fort contente des soins de tous vos Grignans; je les aime, et leurs amitiés me sont nécessaires par d'autres raisons encore que par leur mérite. M. de La Garde n'a pas balancé à croire que c'est moi plutôt que madame Gargan que vous lui recommandez dans cette rue. Je fus hier avec madame de Coulanges au Palais-Royal : *Oh! que je fais de poudre!* N'est-ce pas une de vos applications? elle est fort juste et fort plaisante. Nous fûmes très-bien reçues. MONSIEUR était chagrin, et ne parla qu'à moi, à cause de vous et des eaux. MADAME me fit des merveilles d'abord; mais quand l'abbé de Chavigny fut entré, mon étoile pâlit visiblement. Je dirais volontiers sur cet abbé comme les laquais : *Il faut qu'il ait de la corde de pendu.* La duchesse de Valentinois (*madame de Monaco*) est favorite de MADAME; elle n'en met pas plus grand pot au feu pour l'esprit ni pour la conversation. Je regardais cette chambre et ces places de faveur, si bien remplies autrefois. Madame la princesse de Tarente était auprès de MADAME; elles avaient eu de grandes conférences : le petit de Grignan profiterait beaucoup à les entendre [1]. Ma fille, je me porte très-bien, et je dirai toujours : Plût à Dieu que vous eussiez autant de santé que moi! Je m'en vais ce soir à Livry avec d'Hacque-

[1] Ces princesses ne parlaient jamais entre elles qu'en allemand, et le petit marquis de Grignan apprenait cette langue. (P.)

ville; nous irons dîner à Pomponne : madame de Vins nous y attend avec le reste de la famille. Voilà un couplet de chanson de M. de Coulanges; je le trouve plaisant. Quoique les médecins vous défendent de chanter, je crois que vous leur désobéirez en faveur de cette folle parodie.

Io (*madame de Ludres*) est à la campagne, et n'a pu soutenir ce personnage simple, qui n'était pas praticable. Je consulterai avec le coadjuteur quel livre on pourrait vous envoyer. Je relis, par hasard, Lucien; en peut-on lire un autre?

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Pour vous montrer que votre frère le sous-lieutenant [1] est plus joli garçon que vous ne croyez, c'est que j'ôte la plume des mains de maman mignonne pour vous dire moi-même que je fais fort bien mon devoir. Nous nous gardons mutuellement, nous nous donnons une honnête liberté; point de petits remèdes de femmelettes. Vous vous portez bien, ma chère maman; j'en suis ravi. Vous avez bien dormi cette nuit. Comment va la tête? Point de vapeurs? Dieu soit loué! Allez prendre l'air, allez à Saint-Maur, soupez chez madame de Schomberg, promenez-vous aux Tuileries; du reste, vous n'avez point d'incommodité : je vous mets la bride sur le cou. Voulez-vous manger des fraises ou prendre du thé? Les fraises valent mieux. Adieu, maman, j'ai mal au talon. Vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures, et puis, *vogue la galère*. Voilà, ma petite sœur, comme font les gens raisonnables. L'infortunée *Io* est au *Pousset cez matame te Clérempo*; elle a passé une nuit *tant les sans* [2], comme une autre Ariane. Ah! où était Bacchus pour la consoler, et

[1] Il venait d'acheter de M. de La Fare la charge de sous-lieutenant des gendarmes-dauphin, dont il était enseigne auparavant. (P.)

[2] Manière de prononcer de madame de Ludres. (P.)

pour faire briller sa couronne dans les cieux! Hélas! il était tranquille au comble de la gloire, et peut-être sur une haute montagne, où, selon l'ordre que Dieu a établi en ce monde, on trouve aussi une allée. Adieu, ma belle petite sœur.

575. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 juin 1677.

Vous m'apprenez enfin que vous voilà à Grignan. Les soins que vous avez de m'écrire me sont de continuelles marques de votre amitié. Je vous assure au moins que vous ne vous trompez pas dans la pensée que j'ai besoin de ce secours; rien ne m'est en effet si nécessaire. Il est vrai, et j'y pense trop souvent, que votre présence me l'eût été beaucoup davantage; mais vous étiez disposée d'une manière si extraordinaire, que les mêmes pensées qui vous ont déterminée à partir m'ont fait consentir à cette douleur, sans oser faire autre chose que d'étouffer mes sentiments. C'était un crime pour moi que d'être en peine de votre santé : je vous voyais périr devant mes yeux, et il ne m'était pas permis de répandre une larme; c'était vous tuer, c'était vous assassiner; il fallait étouffer : je n'ai jamais vu une sorte de martyre plus cruel ni plus nouveau. Si au lieu de cette contrainte, qui ne faisait qu'augmenter ma peine, vous eussiez été disposée à vous tenir pour languissante, et que votre amitié pour moi se fût tournée en complaisance, et à me témoigner un véritable désir de suivre les avis des médecins, à vous nourrir, à suivre un régime, à m'avouer que le repos et l'air de Livry vous eussent été bons, c'est cela qui m'eût véritablement consolée, et non pas d'écraser tous nos sentiments. Ah, ma fille! nous étions d'une manière sur la fin qu'il fallait faire comme nous avons fait. Dieu nous montrait sa volonté par cette conduite; mais il faut tâcher de voir s'il ne

veut pas bien que nous nous corrigions, et qu'au lieu du désespoir auquel vous me condamniez par amitié, il ne serait point un peu plus naturel et plus commode de donner à nos cœurs la liberté qu'ils veulent avoir, et sans laquelle il n'est pas possible de vivre en repos. Voilà qui est dit une fois pour toutes; je n'en dirai plus rien. Mais faisons nos réflexions chacune de notre côté, afin que, quand il plaira à Dieu que nous nous retrouvions ensemble, nous ne retombions pas dans de pareils inconvénients. C'est une marque du besoin que vous aviez de ne plus vous contraindre, que le soulagement que vous avez trouvé dans les fatigues d'un voyage si long. Il faut des remèdes extraordinaires aux personnes qui le sont : les médecins n'eussent jamais imaginé celui-là. Dieu veuille qu'il continue d'être bon, et que l'air de Grignan ne vous soit point contraire! Il fallait que je vous écrivisse tout ceci une seule fois pour soulager mon cœur, et pour vous dire qu'à la première occasion nous ne nous mettions plus dans le cas qu'on vienne nous faire l'abominable compliment de nous dire, avec toute sorte d'agrément, que pour être fort bien il faut ne nous revoir jamais. J'admire la patience qui peut souffrir la cruauté de cette pensée.

Vous m'avez fait venir les larmes aux yeux en me parlant de votre petit [1]. Hélas! le pauvre enfant! le moyen de le regarder en cet état? Je ne me dédis point de ce que j'en ai toujours pensé; mais je crois que par tendresse on devrait souhaiter qu'il fût déjà où son bonheur l'appelle. Pauline me paraît digne d'être votre jouet; sa ressemblance même ne vous déplaira point, du moins je l'espère. Ce petit nez *carré* est une belle pièce à retrouver chez vous [2]. Je trouve plaisant que les nez de Grignan n'aient voulu permettre que celui-là, et n'aient point voulu entendre parler du vôtre. C'eût été bien plus tôt fait; mais ils ont

[1] Il s'agissait ici du petit enfant venu à huit mois. (P.)
[2] Allusion au nez de madame de Sévigné, qui était un peu carré. (P.)

eu peur des extrémités, et n'ont point craint cette modification. Le petit marquis est fort joli, et pour n'être pas changé en mieux, il ne faut pas que vous en ayez du chagrin. Parlez-moi souvent de ce petit peuple, et de l'amusement que vous y trouvez. Je revins dimanche de Livry. Je n'ai point vu le coadjuteur, ni aucun Grignan depuis que je suis ici. Je laisse à La Garde à vous mander les nouvelles. Il me semble que tout est comme auparavant. *Io* est dans les prairies en toute liberté, et n'est observée par aucun Argus; Junon tonnante et triomphante [1]. Corbinelli revient [2]; je m'en vais dans deux jours le recevoir à Livry. Le cardinal l'aime autant que nous; le gros abbé m'a montré des lettres plaisantes qu'ils vous écrivent. Enfin, après avoir bien *tourné*, notre âme *est verte*; ç'a été un grand jeu pour son Éminence, qu'un esprit neuf comme celui de notre ami. Adieu, ma très-chère; continuez de m'aimer; instruisez-moi de vous en peu de mots, car je vous recommande toujours de retrancher vos écritures. Pour moi, je n'ai que votre commerce uniquement, et j'écris une lettre à plusieurs reprises. Je crois que madame de Coulanges n'ira point à Lyon ; elle a trop d'affaires ici. *Oh! que je fais de poudre!* D'où vient que vous avez une sœur [3], et que ce n'est pas madame de Rochebonne? Je vous souhaiterais pour l'une les mêmes sentiments que pour l'autre; mais il me semble que ce n'est pas tout à fait la même chose.

576. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi matin 2 juillet 1677.

Je m'en vais à Livry à la messe, ma très-chère enfant. Corbinelli doit arriver aujourd'hui ou demain ; je me fais

[1] Madame de Ludres et madame de Montespan.
[2] De Commercy, où il était allé voir le cardinal de Retz.
[3] La marquise de Saint-Andiol, sœur de M. de Grignan.

un plaisir de l'attendre sur le grand chemin de Châlons, et de le tirer du carrosse au bout de l'avenue, pour l'amener passer un jour avec nous. Nous causerons beaucoup; je vous en rendrai compte. Je reviendrai dimanche, car une petite affaire que je crois toujours tenir m'empêche de pouvoir encore m'établir à Livry. Vraiment c'est bien ce papillon dont je parlais à mon fils, sur quoi on croit mettre le pied, et qui s'envole toujours. Je ne vois que des oppositions à toutes mes volontés, grandes et petites : il faut regarder plus haut pour ne pas s'impatienter. Je laisse un laquais pour m'apporter vos lettres. Ah, ma fille! c'est bien moi qui ne passe les autres jours que pour attraper celui-là; et la moralité que vous m'avez écrite est toujours à propos quand on voit comme tout échappe.

Io est revenue à Versailles dès que Monsieur y est revenu : cette nouvelle n'y fait aucun bruit. *Quanto* et son ami sont plus longtemps et plus vivement ensemble qu'ils n'ont jamais été : l'empressement des premières années s'y retrouve, et toutes les contraintes sont bannies, afin de mettre une bride sur le cou, qui persuade que jamais on n'a vu d'empire plus établi. J'ai vu des gens qui croient qu'au lieu d'aller au Bouchet quand Monsieur est à Paris, et de revenir à la cour quand il y revient, on ferait mieux au contraire d'être à Paris avec Monsieur, et de s'en aller à la campagne quand il revient à Versailles.

Madame de Coulanges ne va plus à Lyon; sa sœur y va. Voilà la bonne Marbeuf qui vient me dire adieu; elle vous fait mille et mille amitiés. Mon fils va souvent dans l'île; on lui fait fort bonne mine. Si vous etiez heureuse de votre côté, tout cela se rencontrerait fort juste. Adieu, ma très-chère enfant; j'attends avec une grande impatience des nouvelles de votre santé et de tout ce qui se passe à Grignan. Le petit me tient au cœur. Croyez nos conseils sur la timidité de l'aîné; si vous le tracassez, vous le déconcerterez au point qu'il n'en reviendra jamais. Cela est

d'une grande conséquence; il faut donner du courage, et observer de ne point le rabaisser. M. le Duc me pria hier de vous faire ses compliments, et de vous dire que c'est par son ordre que vous avez trouvé les chemins si maudits; mais qu'à votre retour vous les trouverez couverts de fleurs. Ma chère enfant, je suis à vous, et je vous aime d'une tendresse qui n'est pas commune; vous y répondez d'une manière à ne me pas guérir, mais si vous aimez ma santé, songez à la vôtre, et observez ce que vous fait l'air de Grignan : si ce n'est pas du mieux, c'est du mal.

577. — A LA MÊME.

A Livry, samedi 3 juillet 1677.

Hélas, ma chère! je suis fâchée de votre pauvre petit enfant [1]! il est impossible que cela ne touche. Ce n'est pas, comme vous savez, que j'aie compté sur sa vie. Je le trouvais, sur la peinture qu'on m'en avait faite, sans aucune espérance; mais enfin c'est une perte pour vous; en voilà trois. Dieu vous conserve le seul qui vous reste! il me paraît déjà un fort honnête homme. J'aimerais mieux son bon sens et sa droite raison que toute la vivacité de ceux qu'on admire à cet âge, et qui sont des sots à vingt ans. Soyez contente du vôtre, ma fille, et menez-le doucement, comme un cheval qui a la bouche délicate, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur sa timidité. Ce conseil vient de gens plus habiles que moi; mais l'on sent qu'il est fort bon. Pour Pauline, j'ai une petite chose à vous dire; c'est que, de la façon dont vous me la représentez, elle pourrait fort bien être aussi belle que vous : voilà justement comme vous étiez. Dieu vous préserve d'une si parfaite ressemblance, et d'un cœur fait comme le

[1] L'enfant né en février 1676, à huit mois.

mien! Enfin je vois que vous l'aimez, qu'elle est aimable, et qu'elle vous divertit. Je voudrais bien pouvoir l'embrasser, et reconnaître *ce chien de visage que j'ai vu quelque part.*

Je suis ici depuis hier matin. J'avais dessein d'attendre Corbinelli au passage, et de le prendre au bout de l'avenue, pour causer avec lui jusqu'à demain. Nous avons pris toutes les précautions, nous avons envoyé à Claie, et il se trouve qu'il avait passé une demi-heure auparavant. Je vais demain le voir à Paris, et je vous manderai des nouvelles de son voyage; car je n'achèverai cette lettre que mercredi. Ah, ma très-chère! que je vous souhaiterais des nuits comme on les a ici! quel air doux et gracieux! quelle fraîcheur! quelle tranquillité! quel silence! Je voudrais pouvoir vous envoyer de tout cela, et que votre bise fût confondue. Vous me dites que je suis en peine de votre maigreur : je vous l'avoue; c'est qu'elle parle et dit votre mauvaise santé. Votre tempérament, c'est d'être grasse; si ce n'est, comme vous dites, que Dieu vous punisse d'avoir voulu détruire une si belle santé et une machine si bien composée : c'est une si grande rage que de pareils attentats, que Dieu est juste quand il les punit; mais ceux qui en sont affligés ont, ce me semble, beaucoup de raison de l'être. Vous voulez me persuader la dureté de votre cœur, pour me rassurer sur la perte de votre petit. Je ne sais, mon enfant, où vous prenez cette dureté : je ne la trouve que pour vous; mais pour moi, et pour tout ce que vous devez aimer, vous n'êtes que trop sensible; c'est votre plus grand mal; vous en êtes dévorée et consumée Eh, ma chère! prenez sur nous, et donnez-le au soin de votre personne. Comptez-vous pour quelque chose, et nous vous serons obligés de toutes les marques d'amitié que vous nous donnerez par ce côté-là. Vous ne sauriez rien faire pour moi qui me touche le cœur plus sensiblement. Je suis étonnée que le petit marquis et sa sœur n'aient

point été fâchés du petit frère. Cherchons un peu où ils auraient pris ce cœur tranquille; ce n'est pas chez vous assurément.

Mon fils s'en va à la fin du mois; il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Le roi a parlé encore comme étant persuadé que Sévigné a pris le mauvais air des officiers subalternes de cette compagnie [1]. De l'autre côté, M. de La Trousse [2] mande : *Venez, Venez boiter avec nous.* Il faut partir : ainsi il n'y a plus d'eaux. Je ne laisserai pas d'aller à Vichy; nous en parlerons. Ce voyage sera de pure précaution, car je me porte fort bien, et je ne fais nulle attention sur mes mains. Madame de Marbeuf les a eues deux ans comme je les ai; et puis elles se sont guéries. Ah! c'est un homme bien amoureux que monsieur votre frère! J'admire la peine qu'il se donne pour rien, pour rien du tout. Il a été surpris dans une conversation fort secrète par un mari; ce mari fit une mine très-chagrine, parla très-rudement à sa femme : l'alarme était au camp quand je partis hier. Je vous en manderai la suite à Paris. Vous voyez bien que la longueur de cette lettre vient proprement de ce que j'abuse de la permission de causer à Livry, où je suis seule et sans aucune affaire. Je devrais bien faire un compliment à M. de Grignan sur la mort de ce petit; mais quand on songe que c'est un ange devant Dieu, le mot de douleur et d'affliction ne se peut prononcer : il faut que des chrétiens se réjouissent, s'ils ont le moindre principe de la religion qu'ils professent.

A Paris, mercredi 7 juillet.

Remarquez au moins, ma très-chère, que cette lettre est commencée depuis trois jours, et que si elle paraît infinie, c'est qu'elle est reprise à loisir; le papier et mon écriture la font paraître aussi d'une taille excessive. Il y a plus dans

[1] La compagnie des gendarmes-dauphin. (P.)
[2] Il était capitaine-lieutenant de cette compagnie. (P.)

une feuille des vôtres que dans six des miennes ; ne prenez donc point ceci pour un exemple, et ne vous vengez point sur vous, c'est-à-dire sur moi. J'ai fort causé avec Corbinelli. Il est charmé du cardinal; il n'a jamais vu une âme de cette couleur : celles des anciens Romains en avaient quelque chose. Vous êtes tendrement aimée de cette âme-là, et je suis assurée plus que jamais qu'il n'a jamais manqué à cette amitié : on voit quelquefois trouble, et cela vient du péché originel. Il faudrait des volumes pour vous rendre le détail de toutes les merveilles qu'il me conte.

Le baron a tout raccommodé par son adresse; il en sait autant que les maîtres, et plus, car pour imiter l'indifférence personne dans le monde ne le peut surpasser : elle est jouée si fort au naturel, et le vraisemblable imite si bien le vrai, qu'il n'y a point de jalousie ni de soupçon qui puisse tenir contre une si bonne conduite. Vous auriez bien ri si vous aviez su le détail de cette aventure. Il me semble que vous devinez le nom du mari; à tout le hasard, la femme s'en va quasi dans votre voisinage [1]. La pauvre *Isis* n'a point été à Versailles : j'étais mal instruite; elle a toujours été dans sa solitude, et y sera pendant le voyage de Villers-Cotterets, où MONSIEUR et MADAME s'en vont aujourd'hui. Vous ne pouvez assez plaindre ni assez admirer la triste aventure de cette nymphe. Quand une certaine personne (*madame de Montespan*) en parle, elle dit *ce haillon*. L'événement rend tout permis.

J'ai vu l'abbé de La Vergne; nous avons encore parlé de mon âme. Il dit qu'à moins de me mettre en chambre, et de ne pas me quitter d'un pas, en me conduisant dans des exercices de piété, sans me laisser lire, dire, ni entendre la moindre chose, il ne voudrait pas se charger de moi. Il est très-aimable et de bonne compagnie; vous pouvez penser si vous fûtes oubliée dans la conversation. J'ai dîné

[1] *Voyez* ci-après la lettre du 26 juillet.

avec M. de La Garde; c'est un homme qu'on aime bien véritablement quand on le connaît. Il s'en va vous voir, il vous ramène, il vous loge : enfin que ne fera-t-il point? Je ne songe qu'à fixer notre grande maison; jusque là nous serons en l'air, et vous comprenez bien ce que ce sera pour moi de n'être pas logée avec vous; mais il faudra prendre le temps comme la Providence l'ordonne. Occupez-vous, dans votre loisir, de votre santé; détournez-vous de la triste pensée de la mort de cet enfant : c'est un *dragon,* quand on y pense trop. Vous dites si bien qu'il faut faire l'honneur au christianisme de ne pas pleurer le bonheur de ces petits anges. La santé du cardinal n'est pas mauvaise présentement; quelquefois sa goutte fait peur : il semble qu'elle veuille remonter. J'ai une si grande amitié pour cette bonne Éminence, que je serais inconsolable que vous voulussiez lui faire le mal de lui refuser la vôtre; ne croyez pas que ce soit pour lui une chose indifférente. Adieu, ma très-chère enfant.

578. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 9 juillet 1677.

Vous ne direz pas aujourd'hui que je vous donne un mauvais exemple, et que vous voulez vous tuer de la même épée. Je vous ai écrit de grandes chiennes de lettres, qui sont petites pourtant; j'espère que celle-ci sera une petite qui sera grande. Je sens mon caractère qui se dispose à ne vous point effrayer; de plus, ma chère enfant, je n'ai pas encore reçu vos lettres : je les attends ce soir ou demain, à quoi il faut ajouter la disette de nouvelles. M. de La Garde vous dira ce qu'il sait. Je parle souvent d'un précepteur pour le petit marquis ; on me répond que c'est la chose impossible de trouver un sujet qui ait toutes les perfections nécessaires. Je suis plus que jamais épouvantée de ce qui s'appelle dessèchement : la pauvre madame de La Fayette en est tellement menacée, qu'elle tourne toutes ses

pensées à finir comme ma pauvre tante. Elle est considérablement diminuée depuis que vous êtes partie; elle ne s'est point remise de cette colique; elle en est encore aux bouillons; et après ces grands repas, elle est émue, et sa petite fièvre augmente, comme si elle avait fait une débauche. Ses médecins disent qu'il est temps de s'inquiéter, et que si elle allait plus avant dans ce chemin, elle pourrait être du nombre de ceux qui traînent leur misérable vie jusqu'à la dernière goutte d'huile. Cela m'attriste, et pour elle, que j'aime fort, et pour ceux qui ont le sang si extrêmement subtil : il me semble qu'il ne faut rien pour embraser toute la machine. Ma fille, quand on aime bien, il n'est pas ridicule de souhaiter qu'un sang auquel on prend tant d'intérêt se tranquillise et se rafraîchisse; vous ne devriez penser, ce me semble, qu'à épaissir le vôtre, et qu'à vous détourner, tant que vous pourriez, de la pensée de ce pauvre petit garçon que vous avez perdu. J'ai peur qu'avec tous vos beaux discours, vous ne vous en fassiez un *dragon* : ma très-chère, ayez pitié de vous et de moi. J'espère que cette lettre ne vous paraîtra pas trop longue. Ne voudrait-on point nous dire encore, après nous avoir assuré qu'il n'y a rien de mieux que d'être à deux cents lieues l'une de l'autre, qu'il faut aussi ne nous plus écrire? Je le voudrais.

579. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 14 juillet 1677.

C'est par l'avis du médecin que vous ne m'aimez quasi plus, ma pauvre enfant. A la manière dont vous dites que vous vous emportez, on juge que ce remède peut se mettre en comparaison avec la poudre du bonhomme : il est même un peu violent; mais aussi on joue à quitte ou double. Je ne vous dirai point ce que me ferait la diminution d'une amitié qui m'est si chère; mais je vous dirai bien la

joie que j'ai de savoir que vous dormez et que vous mangez. Si vous vouliez me donner une véritable marque de cette amitié que vous aviez autrefois, ce serait de vous préparer à prendre du lait de vache; cela vous rafraîchirait et vous donnerait un sang raisonnable, qui n'irait pas plus vite qu'un autre, et qui vous remettrait dans l'état où je vous ai vue. Quelle joie, ma fille, et quelle obligation ne vous aurais-je point! Quelle sûreté pour ma santé et pour ma vie, quand vous m'aurez ôté les inquiétudes que j'ai là-dessus! Je ne veux pas vous en dire davantage: je verrai bien si vous m'aimez. Je suis bien aise que vous soyez contente d'Amonio. Si vous l'aviez eu, sans doute il aurait sauvé votre fils. Il fallait le rafraîchir : l'ignorance me paraît grande de l'avoir échauffé; mais la difficulté était de déranger ce qu'avait réglé la Providence au sujet de ce pauvre enfant. Cette affliction est du nombre de celles où l'on doit se soumettre, sans murmurer, à ce qu'elle ordonne. Il est vrai que je n'avais point du tout compté sur sa vie. Où avez-vous pris qu'un enfant qui n'a point de dents et qui ne se soutient pas à dix-huit mois ait échappé tous les périls? Je ne suis pas si éclairée que madame du Puy-du-Fou; mais je ne croyais pas qu'il dût vivre avec de tels accidents. Je comprends la perte de ce troisième garçon, et je la sens comme elle est. Pauline me ravit. J'ai parlé tantôt au bel abbé d'un précepteur que connaît M. de La Mousse. Ils le verront, et vous en diront leur avis. Ils trouvent que le marquis est bien jeune; j'ai dit que son esprit ne l'était pas. Nous avons ri aux larmes, le bel abbé et moi, de l'histoire de la petite *Madeleine*; vraiment, c'est bien à vous à dire que vous ne savez point narrer, et que c'est mon affaire. Je vous assure que vous conduisez toute la dévotion de la petite *Madeleine* si plaisamment, que ce conte ne doit rien à celui de cette *ermitesse* dont j'étais charmée. Je trouve que les ermites font de grands rôles en Provence. Le *bien bon* en a eu son

hoquet; et pour le *frater,* il veut vous dire ce qu'il en pense.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je ne vous devrais rien dire, puisque vous ne songez pas à moi. Vous êtes si aise d'être une *grosse crevée,* que vous oubliez tout ce que vous ne voyez pas. Vous n'aimez plus ma mère ; et moi, pour la venger, je ne vous aime pas plus que vous ne l'aimez. Nous sommes tous fort édifiés de la dévotion de la petite *Madeleine.* Vous voyez bien qu'il n'est ferveur que de novice. Prenez garde où l'a jetée l'excès de son zèle. J'en souhaite autant à notre petite *Marie* ; mais je voudrais bien qu'elle me prît pour son ermite. Je crois que je ressemblerais à un ermite comme deux gouttes d'eau ; et s'il me manquait quelque chose, je trouverais, dans le besoin, des frocs où je pourrais quelquefois mettre ma tête, et j'en recevrais du secours assurément. Le lévrier de M. de Meurles [1], tout éreinté qu'il était, en devint bien le premier lévrier de la province ; pourquoi ne deviendrais-je pas, avec ce secours secret, aussi joli garçon qu'un ermite? Adieu, ma belle petite ; j'aime Pauline passionnément : je veux la faire mon héritière, en cas que je meure avant que notre mariage ait réussi. J'ai vu deux fois la jolie infante chez elle : elle est fort jolie, fort gaie ; je crois que je la divertis. J'ai le bonheur de faire rire la grand'mère, qui m'a dit à moi-même qu'elle me trouvait joli garçon : nous nous entendons même quelquefois, la petite fille et moi, et là-dessus nous nous regardons de côté. Cette affaire est entre les mains de la Providence. *Si Deus est pro nobis, quis contra nos?* ma foi, *nemo, Domine?* N'a-t-il pas raison, le petit bon homme?

[1] Voyez le ch. XLII du liv. I[er] de Rabelais. (P.)

MADAME DE SÉVIGNÉ.

On voit bien que mon fils lit les bons auteurs. Vous nous feriez grand plaisir de nous donner cette petite émerillonnée, cette petite infante qui est à la portière, auprès de sa mère. Si nous ne nous marions à cette heure, jamais nous n'y réussirons : nous n'avons jamais été si bon, et nous pouvons devenir mauvais. Je m'en vais respirer un moment à Livry. Madame de La Fayette est si malade que je suis honteuse de la quitter pour mon plaisir; je m'en vais pourtant mais j'irai et viendrai jusqu'à mon voyage de Vichy.

Voici une reprise : ainsi la longueur de ma lettre ne doit pas vous faire peur. J'attends les vôtres avec impatience; mes amis de la poste ne font rien qui vaille. Je suis très-contente de La Garde; il est aisé de l'aimer : il est estimable par mille raisons. Ses soins me persuadent qu'il croit que vous m'aimez, et je suis flattée de l'approbation qu'il donne à votre goût. Il ne songe qu'à s'en aller. Je serai ravie que vous l'ayez, et le bel abbé : vous tiendrez avec eux votre conseil de famille. Pour moi, je crois que j'irai demain à Livry. Notre petite affaire est à demi finie; au lieu que ce devait être de l'argent pour vivre, c'est de l'argent pour avoir vécu. La Garde vous mandera l'agrément de la fête de Sceaux. Il y a deux petites de Lislebonne qui sont jolies. Leur mère [1] dit hier à madame de Coulanges qu'elle les lui amènerait, pour avoir son approbation, avant que d'aller à Versailles. *Oh! que je fais de poudre!* Une mère encore assez jeune pour être aimée qui aurait après elle une fille bien plus aimable, et qui croirait que c'est toujours elle qu'on suit, ne trouveriez-vous point qu'on pourrait dire : *Oh! que je fais de poudre!* Il

[1] Anne, fille de Charles IV, duc de Lorraine, et de la princesse de Cantecroix, mariée au comte de Lislebonne.

me semble que si j'avais été un peu plus sotte, j'aurais pu représenter cette mère : on est riche en vérité quand on sait cette fable.

Nous avons bien envie que vous ayez parlé à l'intendant. Je disais l'autre jour à M. de Pomponne : « Si j'avais donné mon fils à exagérer à M. de M..... on le trouverait un fort bon parti ; il est vrai que mon style ne vaut rien pour tromper les gens. Je suis fort appliquée, ma fille, à fixer notre grande maison ; madame de Guénégaud le souhaite encore plus ; mais quand on songe que c'est une affaire qui dépend de M. de Colbert, on tremble ; en sorte que si je trouvais un autre hasard qui nous fût propre, je le prendrais. S'il faut que nous soyons éloignées l'une de l'autre, je vous avoue que je serai très-affligée ; car enfin ce n'est plus se voir ni se connaître, c'est voyager et se fatiguer. Je supplie la Providence d'avoir pitié de nous. Je suis consolée des *trois pavillons* ; et le moyen sans cela de loger mesdemoiselles de Grignan [1] ? Et puisque vous êtes en l'air, je suis fort aise d'*y* être aussi. Je laisse encore cette lettre jusqu'à ce que j'aie les vôtres. J'ai fait depuis peu une rêverie sur un certain sujet, mais je hais de la dire ; car il semble qu'on veuille contrefaire Brancas. A propos, vous savez comme il m'aime : il y a trois mois que je n'ai su de ses nouvelles ; cela n'est pas vraisemblable, mais il n'est pas vraisemblable aussi. Il est enfermé avec sa fille, qui a la petite-vérole. La princesse (*d'Harcourt*) est à Versailles.

Je reçois enfin, ma très-belle, votre lettre du 7. Vous êtes d'un commerce qui me paraît divin ; mais vous écrivez trop, assurément. Je comprends bien qu'étant seule, vous devez écrire en bien des lieux ; mais, mon enfant,

[1] Louise-Catherine et Françoise-Julie d'Adhémar de Monteil, filles de M. de Grignan et d'Angélique-Claire d'Angennes, sa première femme. Louise-Catherine a vécu dans le célibat, en très-grande réputation de piété. Françoise-Julie (*mademoiselle d'Alerac*) épousa, en 1689, M. de Vibraye, lieutenant général des armées du roi. (P.)

prenez sur nous tous ; ne vous abandonnez point à suivre la vivacité de votre esprit et de votre imagination. Vous êtes intarissable, et vos lettres viennent de source ; on le voit, et le plaisir de les lire est inconcevable. Les Espagnols appellent cela *desembueltado*[1] : ce mot me plaît : mortifions-nous donc, vous de causer, et nous de vous entendre. Corbinelli est content de ce que vous dites de sa métaphysique ; il est revenu encore plus philosophe de Commercy. Il me paraît qu'il a bien diverti le cardinal. Nous en parlons sans cesse, et tout ce qu'il en dit augmente l'admiration et l'amitié qu'on a pour cette Éminence. Mon fils ne peut se dispenser d'aller à l'armée : il remettra ses eaux à un autre temps. J'irai avec l'abbé à Bourbilly. Guitaud me reconduira, en cousinant, jusqu'à une journée de Nevers. Tous les chemins seront beaux en ce temps-là. J'aurai donc le *bien bon* et mon médecin ; ainsi ne soyez point en peine de moi. Je vous remercie d'être frappée, comme je le suis, du beau compliment que l'on nous fait. Changeons de manière, j'y consens ; mais ne prenons point l'abominable remède d'une trop longue absence : ce serait à la fin celui qui ferait qu'on n'aurait plus de besoin des autres.

Il est vrai que je suis en peine d'une maison. Ce qui me console, c'est que la Bagnols et M. de La Trousse sont aussi embarrassés que moi. Je n'aime point que vous donniez Pauline à madame votre belle-sœur[2]. Ces sortes de couvents m'ont toujours déplu : vous êtes bonne et sage. Si votre fils est bien fort, l'éducation rustaude est bonne ; mais s'il est délicat, j'ai ouï dire à Brayer et à Bourdelot qu'en voulant les faire robustes, on les fait morts. N'oubliez point ce que je vous ai dit sur sa timidité. Il fait ici le

[1] En italien *disinvoltura*, mot devenu presque français, et qui exprime la vivacité et l'air dégagé.

[2] Marie Adhémar de Monteil, religieuse à Aubenas, sœur de M. de Grignan. (P.)

plus beau temps du monde : la Provence est en France, sans bise et sans excès de chaleur. Adieu, ma fille, jusqu'à vendredi. Je vous embrasse de tout mon cœur. Il me semble que cela est bien commun pour ce que je sens; mais que faire?

580. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 16 juillet 1677.

J'arrivai hier au soir ici, ma très-chère. Il y fait parfaitement beau; j'y suis seule, et dans une paix, un silence, un loisir, dont je suis ravie. Ne voulez-vous pas bien que je me divertisse à causer un peu avec vous? Songez que je n'ai nul commerce qu'avec vous; quand j'ai écrit en Provence, j'ai tout écrit. Je ne crois pas en effet que vous eussiez la cruauté de nommer un commerce une lettre en huit jours à madame de Lavardin. Les lettres d'affaires ne sont ni fréquentes ni longues. Mais vous, mon enfant, vous êtes en butte à dix ou douze personnes qui sont à peu près ces cœurs dont vous êtes uniquement adorée, et que je vous ai vue compter sur vos doigts. Ils n'ont tous qu'une lettre à écrire, et il en faut douze pour y faire réponse; voyez ce que c'est par semaine, et si vous n'êtes pas tuée, assassinée, chacun en disant : Pour moi, je ne veux point de réponse; seulement trois lignes pour savoir comme elle se porte. Voilà le langage, et de moi la première; enfin nous vous assommons; mais c'est avec toute l'honnêteté et la politesse de l'homme de la comédie, qui donne des coups de bâton avec un visage gracieux, en demandant pardon, et disant, avec une grande révérence : « Monsieur, vous le voulez donc, j'en suis au désespoir [1]. » Cette application est juste et trop aisée à faire, je n'en dirai pas davantage.

Mercredi au soir, après vous avoir écrit, je fus priée,

[1] Voyez *le Mariage forcé*, comédie de Molière, scène XVI. (P.)

avec toutes sortes d'amitiés, d'aller souper chez Gourville avec mesdames de Schomberg, de Frontenac, de Coulanges, M. le Duc, MM. de La Rochefoucauld, Barillon, Briole, Coulanges, Sévigné. Le maître du logis nous reçut dans un lieu nouvellement rebâti, le jardin de plain-pied de l'hôtel de Condé, des jets d'eau, des cabinets, des allées en terrasses, six hautbois dans un coin, six violons dans un autre, des flûtes douces un peu plus près, un souper enchanté, une basse de viole admirable, une lune qui fut témoin de tout. Si vous ne haïssiez point à vous divertir, vous regretteriez de n'avoir point été avec nous. Il est vrai que le même inconvénient du jour que vous y étiez arriva et arrivera toujours; c'est-à-dire qu'on assemble une très-bonne compagnie pour se taire, et à condition de ne pas dire un mot. Barillon, Sévigné et moi nous en rîmes, et nous pensâmes à vous. Le lendemain, qui était jeudi, j'allai au Palais, et je fis si bien, le bon abbé le dit ainsi, que j'obtins une petite injustice, après en avoir souffert beaucoup de grandes, par laquelle je toucherai deux cents louis, en attendant sept cents autres, que je devrais avoir il y a huit mois, et qu'on dit que j'aurai cet hiver. Après cette misérable petite expédition, je vins le soir ici me reposer, et me voilà résolue d'y demeurer jusqu'au 8 du mois prochain, qu'il faudra m'aller préparer pour aller en Bourgogne et à Vichy. J'irai peut-être dîner quelquefois à Paris. Madame de La Fayette se porte mieux. J'irai à Pomponne demain; le grand d'Hacqueville y est dès hier; je le ramènerai ici. Le *frater* va chez la belle, et la réjouit fort; elle est gaie naturellement. Les mères lui font aussi une très-bonne mine.

Corbinelli me viendra voir ici; il a fort approuvé et admiré ce que vous mandez de cette métaphysique, et de l'esprit que vous avez eu de la comprendre. Il est vrai qu'ils se jettent dans de grands embarras, aussi bien que sur la prédestination et sur la liberté. Corbinelli tranche plus har-

diment que personne ; mais les plus sages se tirent d'affaire par un *altitudo*, ou par imposer silence, comme notre cardinal. Il y a le plus beau galimatias que j'aie encore vu au vingt-sixième article du dernier tome des *Essais de Morale*, dans le traité *de tenter Dieu*. Cela divertit fort ; et quand d'ailleurs on est soumise, que les mœurs n'en sont pas dérangées, et que ce n'est que pour confondre les faux raisonnements, il n'y a pas grand mal, car s'ils voulaient se taire, nous ne dirions rien. Mais de vouloir à toute force établir leurs maximes, nous traduire saint Augustin, de peur que nous ne l'ignorions, mettre au jour tout ce qu'il y a de plus sévère, et puis conclure comme le père Bonni [1], de peur de perdre le droit de gronder, il est vrai que cela impatiente ; et pour moi, je sens que je fais comme Corbinelli. Je veux mourir, si je n'aime mille fois mieux les jésuites ; ils sont au moins tout d'une pièce, uniformes dans la doctrine et dans la morale. Nos frères disent bien, et concluent mal : ils ne sont point sincères ; me voilà dans Escobar. Ma fille, vous voyez bien que je me joue et que je me divertis.

J'ai laissé Beaulieu avec le copiste de M. de La Garde : il ne quitte point mon original. Je n'ai eu cette complaisance pour M. de La Garde qu'avec des peines extrêmes ; vous verrez, vous verrez ce que c'est que ce barbouillage. Je souhaite que les derniers traits soient plus heureux ; mais hier c'était quelque chose d'horrible. Voilà ce qui s'appelle vouloir avoir une copie de ce beau portrait de madame de Grignan ; et je suis barbare quand je le refuse. Oh bien ! je ne l'ai pas refusé ; mais je suis bien aise de ne jamais rencontrer une telle profanation du visage de ma fille. Ce peintre est un jeune homme de Tournai, à qui M. de La Garde donne trois louis par mois. Son dessein a été d'abord de lui faire peindre des paravents ; et finale-

[1] Jésuite tourné en ridicule dans les *Lettres provinciales*.

ment c'est Mignard qu'il s'agit de copier. Il y a un peu du *veau de Poissy* à la plupart de ces sortes de pensées-là ; mais chut, car j'aime très-fort celui dont je parle.

Je voudrais, ma fille, que vous eussiez un précepteur pour votre enfant; c'est dommage de laisser son esprit *inculto*. Je ne sais s'il n'est pas encore trop jeune pour le laisser manger de tout; il faut examiner si les enfants sont des charretiers, avant que de les traiter comme des charretiers : on court risque autrement de leur faire de pernicieux estomacs, et cela tire à conséquence. Mon fils est demeuré pour des adieux; il viendra me voir ensuite. Il faut qu'il aille à l'armée; les eaux viendront après. On a cassé encore tout net un M. D.... pour des absences. Je sais bien la réponse; mais cela fait voir la sévérité. Adieu, ma très-chère; consolez-vous du petit; il n'y a de la faute de personne: il est mort des dents, et non pas d'une fluxion sur la poitrine. Quand les enfants n'ont pas la force de les pousser dans le temps, ils n'ont pas celle de soutenir le mouvement qui les veut faire percer toutes à la fois; je parle d'or. Vous savez la réponse du lit vert de Sucy [1], à M. de Coulanges. Guilleragues l'a faite; elle est plaisante. Madame de Thianges l'a dite au roi, qui la chante. On a dit d'abord que tout était perdu; mais point du tout : cela fera peut-être sa fortune. Si ce discours ne vient d'une âme verte, c'est du moins d'une tête verte; c'est tout de même, et la couleur de la quadrille est sans contestation.

[1] Le couplet de Coulanges sur le lit vert est plus joli que la réponse de Guilleragues. En voici quelques vers :

Enfin je vous revois, vieux lit de damas vert;
Vos rideaux sont d'été, vos pentes sont d'hiver,
Je vous revois, vieux lit si chéri de mes pères,
Où jadis toutes mes grand'mères.
Lorsque Dieu leur donnait d'heureux accouchements,
Sur leur fécondité recevaient compliments.
Hélas! que vous avez une taille écrasée;
On ne voit plus en vous ni grâce ni façon;
Autant de modes que d'années. (A. G.

581. — A LA MÊME.

A Livry, lundi 19 juillet 1677.

Je fus samedi à Pomponne; j'y trouvai toute la famille, et de plus un frère de M. de Pomponne, qui avait trois ans de solitude par-dessus M. d'Andilly [1]. Ce qu'il a d'esprit et de mérite, dont on ne fait point de bruit, ferait l'admiration d'une autre famille. Le grand d'Hacqueville y était aussi; il ne retourna à Paris qu'avec madame de Vins. Je les attends tous demain à dîner. La plaisanterie fut grande de la copie de votre portrait, qu'un de mes laquais représenta extrêmement ridicule. Ils me firent suer à grosses gouttes en me proposant un meilleur copiste. La batterie fut si forte, que je ne sais pas sérieusement si je pourrai me tirer de ce mauvais pas. Voilà justement ce que je craignais : je suis toujours ainsi persécutée dans mes désirs. Celui-ci n'est pas des plus sensibles; mais c'en est assez pour voir qu'il ne faut pas que je m'accoutume à vouloir être satisfaite ni sur les petites ni sur les grandes choses. Le soir je croyais revenir coucher ici; l'orage fut si épouvantable qu'il eût fallu être insensée pour s'exposer sans nécessité. Nous couchâmes donc à Pomponne, et y dînâmes le lendemain, qui était hier. J'y reçus une de vos lettres; et quoiqu'il ne soit que lundi, et que celle-ci ne parte que mercredi, je commence à causer avec vous. Je suis assurée que toute la faculté ne me défendrait pas cet amusement, voyant le plaisir que j'en reçois dans mon oisiveté.

Vous me mandez des choses admirables de votre santé. Vous dormez, vous mangez, vous êtes en repos; point de devoirs, point de visites; point de mère qui vous aime: vous avez oublié cet article, et c'est le plus essentiel. Enfin, ma fille, il ne m'était pas permis d'être en peine de

[1] Henri Arnauld, troisième fils d'Arnauld d'Andilly.

votre état : tous vos amis en étaient inquiétés, et je devais être tranquille! J'avais tort de craindre que l'air de Provence ne vous fît une maladie considérable; vous ne dormiez ni ne mangiez, et vous voir disparaître devant mes yeux devait être une bagatelle, qui n'attirât pas seulement mon attention! Ah, mon enfant! quand je vous ai vue en santé, ai-je pensé à m'inquiéter pour l'avenir? Était-ce là que je portais mes pensées? Mais je vous voyais, et vous croyais malade d'un mal qui est à redouter pour la jeunesse; et au lieu d'essayer à me consoler par une conduite qui vous redonne votre santé ordinaire, on ne me parle que d'absence : c'est moi qui vous tue, c'est moi qui suis cause de tous vos maux. Quand je songe à tout ce que je cachais de mes craintes, et que le peu qui m'en échappait faisait de si terribles effets, je conclus qu'il ne m'est pas permis de vous aimer, et je dis qu'on veut de moi des choses si monstrueuses et si opposées, que, n'espérant pas d'y pouvoir parvenir, je n'ai que la ressource de votre bonne santé pour me tirer de cet embarras. Mais, Dieu merci, l'air et le repos de Grignan ont fait ce miracle ; j'en ai une joie proportionnée à mon amitié. M. de Grignan a gagné son procès, et doit craindre de me revoir avec vous, autant qu'il aime votre vie ; je comprends ses bons tons et vos plaisanteries là-dessus. Il me semble que vous jouez bon jeu, bon argent; vous vous portez bien, vous le dites, vous en riez avec votre mari ; comment pourrait-on faire de la fausse monnaie d'un si bon aloi?

Je ne vous dis rien sur tous vos arrangements pour cet hiver ; je comprends que M. de Grignan doit profiter du peu de temps qui lui reste. M. de Vendôme le talonne [1] ; vous vous conduisez selon vos vues, et vous ne sauriez mal faire. Pour moi, si vous étiez assez robuste pour

[1] M. de Vendôme était gouverneur de Provence, et il n'arrivait jamais dans son gouvernement que M. de Grignan ne prît ce temps-là pour se rendre à Grignan ou à la cour. (P.)

soutenir l'effort de ma présence, et que mon fils et le bon abbé voulussent aller passer l'hiver en Provence, j'en serais très-aise, et ne pourrais pas souhaiter un plus agréable séjour. Vous savez comme je m'y suis bien trouvée; et en effet, quand je suis avec vous, et que vous vous portez bien, qu'ai-je à souhaiter et à regretter dans le reste du monde? Je tâcherai d'y porter le bon abbé, et la Providence décidera. Pour vous montrer comme j'ai rendu fidèlement votre billet à Corbinelli, voici sa réponse.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

Non, Madame, je ne gronderai point madame votre mère; elle n'a point de tort; c'est vous qui l'avez. Où diable avez-vous pris qu'elle veuille que vous soyez aussi rondelette que madame de Castelnau? N'y a-t-il point de degré entre votre maigreur excessive et un *pâton* [1] de graisse? Vous voilà dans les extrémités; vous ressemblez à cet homme qu'un saint évêque ne voulait pas faire prètre. *Que voulez-vous donc que je fasse, Monsieur? voulez-vous que je vole sur les grands chemins?* Est-ce ainsi qu'un prodige doit raisonner? Vous moquez-vous encore de mettre M. de Grignan aux mains avec madame de Sévigné? Vous me faites une représentation fort plaisante de la cascade de vos frayeurs, dont la réverbération vous tuait tous trois. Ce cercle est funeste; mais c'est vous, Madame, qui le faites; empêchez-le, et tout ira bien. C'est vous qui imaginez que madame votre mère est malade : elle ne l'est point, elle se porte très-bien. Elle n'a pas peur d'être grosse, mais elle craint d'être trop grasse. Soyez le contraire: ayez peur d'être grosse, et souhaitez d'être grasse. Je suis mal content de vous : je ne vous trouve point juste; je suis honteux d'ètre votre maître. Si notre *père* Descartes le savait, il empêcherait votre âme d'ètre verte, et vous

[1] Morceau de pâte dont on engraisse les chapons et les poulardes. (A G.)

seriez bien honteuse qu'elle fût noire, ou de quelque autre couleur. J'ai vu à Commercy un prodige de mérite et de vertu : cela seul mériterait que vous prissiez autant de soin de votre conservation, que vous en preniez peu lorsque vous me donnâtes le titre fabuleux de plénipotentiaire. Adieu, Madame; je suis, etc.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà ce qu'il vous mande; vous voyez bien que je n'y prends ni n'y mets. J'ai fort parlé d'un précepteur à cet habitant de Port-Royal (*Henri Arnauld*). Il n'en connaît point ; s'il s'en trouve quelqu'un dans sa cellule, il m'en avertira. Je voudrais bien voir ce petit marquis; mais j'aimerais bien à patronner les grosses joues de Pauline. Ah! que je la crois jolie. Je vous assure qu'elle vous ressemblera : une tête blonde, frisée naturellement; c'est une agréable chose. Aimez, aimez-la, ma fille : vous avez assez aimé votre mère; ce qui reste à faire ne vous donnera que l'ennui; que craignez-vous? Ne vous contraignez point, laissez un peu aller votre cœur de ce côté-là? Je suis persuadée que cela vous divertira extrêmement. La Bagnols [1] est partie aujourd'hui. Je mande à mon fils que s'il n'est point mort de douleur, il vienne demain dîner avec tous les Pomponne. Il sera plus heureux que M. de Grignan, qui se trouve abandonné parce qu'il n'avait à Aix que trois maîtresses, qui toutes lui ont manqué : on n'en peut avoir une trop grande provision ; qui n'en a que trois n'en a point : j'entends tout ce qu'il dit là-dessus. Mon fils est bien persuadé de cette vérité; je suis assurée qu'il lui en reste plus de six, et je parierais bien qu'il n'en perdra jamais aucune par la fièvre maligne, tant il les choisit bien depuis quelque temps. Oh! vous voyez que ma plume veut dire des sottises, aussi bien que la vôtre.

[1] Sœur de madame de Coulanges.

Je suis fort aise que le parlement (*d'Aix*) n'ait point été ingrat envers M. de Grignan; je me souviens fort bien comme il fut reçu l'année que j'y étais (1672). Pour le premier président, quand on en est content en fermant sa lettre, on change d'avis avant que la poste soit arrivée à Lyon. Ce qu'il y a de vrai, c'est l'amour et le respect de toute la Provence pour M. de Grignan. Ma chère enfant, au moins d'ici, vous voulez bien que je vous embrasse tendrement. Je n'achèverai cette lettre que mercredi.

Mercredi, 21 juillet.

Toute la maison de Pomponne vint hier dîner avec nous; mon fils s'y rendit de Paris : tout alla très-bien. Madame de Vins et d'Hacqueville sont demeurés; ils ne s'en iront que ce soir. Nous avons parlé d'*Isis ;* l'imagination ne se fixe point à se représenter comme elle finira sa désastreuse aventure.

Terminez mes tourments, puissant Maître du monde [1].

Si elle pouvait faire cette prière à Dieu, et qu'il voulût l'exaucer, ce serait *l'apothéose*. Vous avez très-bien deviné, *la Mouche* (*Madame de Coulanges*) ne peut pas quitter la cour présentement : quand on y a de certains engagements, on n'est point libre. La Bagnols est partie; La Mousse est allé avec elle : si vous pouviez l'attirer à Grignan pour donner quelques bonnes teintures à ce petit marquis, vous seriez trop heureuse; et qu'il serait heureux de vous voir !

582. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi au soir 21 juillet 1677.

Aimez, *aimez Pauline*; donnez-vous cet amusement : ne vous martyrisez point à vous ôter cette petite personne

[1] Voyez la scène Ire du Ve acte d'*Isis*, et la scène IVe. (P.)

que craignez-vous? Vous ne laisserez pas de la mettre en couvent pour quelques années, quand vous le jugerez nécessaire. Tâtez, tâtez un peu de l'amour maternel : on doit le trouver assez salé quand c'est un choix du cœur, et que ce choix regarde une créature aimable. Je vois d'ici cette petite; elle vous ressemblera, malgré la marque de l'ouvrier. Il est vrai que ce nez est une étrange affaire, mais il se rajustera, et je vous réponds que Pauline sera belle. Madame de Vins est encore ici; elle cause dans ce cabinet avec d'Hacqueville et mon fils. Ce dernier a encore si mal au talon, qu'il prendra peut-être le parti d'aller à Bourbon quand j'irai à Vichy. Ne soyez point en peine de ce voyage; et puisque Dieu ne veut pas que je ressente les douceurs infinies de votre amitié, nous devons nous soumettre à sa volonté. Cela est amer; mais nous ne sommes pas les plus forts. Je serais trop heureuse si votre amitié ressemblait à ce qu'elle est; elle m'est encore assez chère, toute dénuée qu'elle est des charmes et des plaisirs de votre présence et de votre société. Mon fils vous répondra, et moi aussi, sur tout ce que vous nous dites du poëme épique. Je crains qu'il ne soit de votre avis, par le mépris que je lui ai vu pour Énée; cependant tous les grands esprits sont dans le goût de ces anciennetés.

Vous aurez bientôt La Garde et le bel abbé. Nous avons fort causé ici de nos desseins pour la petite intendante[1]. Madame de Vins m'assure que tout dépend du père, et que quand la balle leur viendra, ils feront des merveilles. Nous avons trouvé à propos, pour ne point languir si longtemps, de vous envoyer un mémoire du bien de mon fils, et de ce qu'il peut espérer, afin qu'en confidence vous le montriez à l'intendant, et que nous puissions savoir son sentiment, sans attendre tous les retardements et toutes les instructions qu'il faudrait essayer si vous ne lui faisiez

[1] Il s'agissait du mariage entre la fille de M. Rouillé, l'intendant de Provence, et le marquis de Sévigné.

voir la vérité ; mais une telle vérité que, si vous souffrez qu'il en rabatte, comme on fait toujours, et qu'il croie que votre mémoire est exagéré, il n'y a plus rien à faire. Notre style est si simple et si peu celui des mariages, qu'à moins qu'on ne nous fasse l'honneur de nous croire, nous ne parviendrons jamais à rien. Il est vrai qu'on peut s'informer, et que c'est où la franchise et la naïveté trouvent leur compte; enfin, ma fille, nous vous recommandons cette affaire, et surtout un oui ou un non, afin que nous ne perdions pas un grand temps à une vision inutile. Comme je vous écrirai encore vendredi, je retourne à ma compagnie.

583. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 23 juillet 1677.

Le baron est ici, et ne me laisse pas mettre le pied à terre, tant il me mène rapidement dans les lectures que nous entreprenons : ce n'est cependant qu'après avoir fait honneur à la conversation. Don Quichotte, Lucien, les *Petites Lettres*[1], voilà ce qui nous occupe. Je voudrais de tout mon cœur, ma fille, que vous eussiez vu de quel air et de quel ton il s'acquitte de cette dernière lecture ; elles ont un prix tout particulier quand elles passent par ses mains; c'est une chose divine, et pour le sérieux, et pour la parfaite raillerie. Elles me sont toujours nouvelles, et je crois que cette sorte d'amusement vous divertirait bien autant que *l'indéfectibilité* de la matière. Je travaille pendant que l'on lit; et la promenade est si fort à la main, comme vous savez, que l'on est dix fois dans le jardin, et dix fois on en revient. Je crois faire un voyage d'un instant à Paris. Nous ramènerons Corbinelli ; mais je quitterai ce joli et paisible désert, et partirai le 16 d'août

[1] Les *Lettres provinciales*.

pour la Bourgogne et pour Vichy. Ne soyez en nulle peine de ma conduite pour les eaux : comme Dieu ne veut pas que j'y sois avec vous, il ne faut penser qu'à se soumettre à ce qu'il ordonne. Je tâche de me consoler, dans la pensée que vous dormez, que vous mangez, que vous êtes en repos, que vous n'êtes plus dévorée de mille *dragons*, que votre joli visage reprend son agréable figure, que votre gorge n'est plus comme celle d'une personne étique : c'est dans ces changements que je veux trouver un adoucissement à notre séparation. Quand l'espérance voudra se mêler à ces pensées, elle sera la très-bien venue, et y tiendra sa place admirablement. Je crois M. de Grignan avec vous. Je lui fais mille compliments sur toutes ses prospérités; je sais comme on le reçoit en Provence, et je ne suis jamais étonnée qu'on l'aime beaucoup. Je lui recommande Pauline, et le prie de la défendre contre votre philosophie. Ne vous ôtez point tous deux ce joli amusement : hélas! a-t-on si souvent des plaisirs à choisir? Quand il s'en trouve quelqu'un d'innocent et de naturel sous notre main, il me semble qu'il ne faut point se faire la cruauté de s'en priver. Je chante donc encore une fois : *Aimez, aimez Pauline, aimez sa grâce extrême*[1].

Nous attendrons jusqu'à la Saint-Remi ce que pourra faire madame de Guénégaud pour sa maison. Si elle n'a rien fait alors, nous prendrons notre résolution, et nous en chercherons une pour Noël. Ce ne sera pas sans beaucoup de peine que je perdrai l'espérance d'être sous un même toit avec vous; peut-être que tout cela se démêlera à l'heure que nous y penserons le moins. Je crois que M. de La Garde s'en ira bientôt : je lui dirai adieu à Paris; ce vous sera une augmentation de bonne compagnie. M. de Charost m'a écrit pour me parler de vous; il vous fait mille compliments.

[1] Parodie d'un vers de l'opéra de *Thésée*, acte II, scène 1re.

J'aurais tout l'air, ma fille, de penser comme vous sur le poëme épique; le *clinquant* du Tasse m'a charmée. Je crois pourtant que vous vous accommoderez de Virgile. Corbinelli me l'a fait admirer; il faudrait quelqu'un comme lui pour vous accompagner dans ce voyage. Je m'en vais tâter du *Schisme des Grecs*; on en dit du bien: je conseillerai à La Garde de vous le porter. Je ne sais aucune sorte de nouvelle.

MONSIÉUR DE SÉVIGNÉ.

Ah, pauvre esprit! vous n'aimez point Homère. Les ouvrages les plus parfaits vous paraissent dignes de mépris, les beautés naturelles ne vous touchent point: il vous faut du clinquant, ou *des petits corps*[1]. Si vous voulez avoir quelque repos avec moi, ne lisez point Virgile; je ne vous pardonnerais jamais les injures que vous pourriez lui dire. Si vous vouliez cependant vous faire expliquer le sixième livre et le neuvième, où est l'aventure de Nisus et d'Eurialus, et le onze et le douze, je suis sûr que vous y trouveriez du plaisir: Turnus vous paraîtrait digne de votre estime et de votre amitié; et, en un mot, comme je vous connais, je craindrais fort pour M. de Grignan qu'un pareil personnage ne vînt aborder en Provence; mais moi qui suis bon frère, je vous souhaiterais du meilleur de mon cœur une telle aventure: puisqu'il est écrit que vous devez avoir la tête tournée, il vaudrait mieux que ce fût de cette sorte que par *l'indéfectibilité de la matière*[2], *et par les négations non conversibles*[3]. Il est triste de n'être occupée que d'atomes et de raisonnements si subtils que l'on n'y puisse atteindre.

[1] On sait que madame de Grignan aimait la philosophie de Descartes, et qu'elle en faisait sa principale étude. (P.)

[2] Cette expression appartient à la doctrine cartésienne, fondée sur les axiomes: *Tout est plein, il n'y a point de vide.* (A. G.)

[3] Pour l'intelligence de ces termes barbares, on peut voir la *Logique de Port-Royal*, seconde partie, ch. xx. (A. G.)

Si vous me parlez de votre retour, en cent ans, je ne vous dirai que ce que je vous ai déjà dit : examinez bien toutes choses, et surtout que les devoirs de Provence ne l'emportent point sur les devoirs de ce pays-ci, à moins qu'il n'y ait des raisons si essentielles qu'on ne puisse refuser de s'y rendre. Je profiterai du malheur qui est arrivé à M. de Grignan pour ne pas m'y exposer : de trois maîtresses, il n'en a pas une ; et je ferai si bien que j'en aurai de toutes les espèces, en sorte que toutes ne soient pas sujettes à faire des voyages. Au reste, ce serait une chose curieuse que je vous dusse mon mariage ; il ne vous manque plus que cela, pour être une sœur bien différente des autres, et il n'y a que cette suite qui puisse répondre à tout ce que vous avez fait jusque ici sur mon sujet. Quoi qu'il puisse arriver, je vous assure que cela n'augmentera point ma tendresse ni ma reconnaissance pour vous, ma belle petite sœur.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le bon abbé vous assure de son éternelle amitié. Adieu, ma chère enfant. *La Mouche*[1] est à la cour, c'est une fatigue ; mais que faire ? M. de Schomberg[2] est toujours vers la Meuse avec son train, c'est-à-dire *tout seul tête à tête*. Madame de Coulanges disait l'autre jour qu'il fallait donner à M. de Coulanges l'intendance de cette armée. Quand je verrai la maréchale (*de Schomberg*), je lui dirai des douceurs pour vous. M. le Prince est dans son apothéose de Chantilly ; il vaut mieux là que tous vos héros d'Homère. Vous nous les ridiculisez extrêmement : nous trouvons comme vous dites, qu'il y a de *la feuille qui chante* à tout ce mélange des dieux et des hommes ; cependant il faut res-

[1] Allusion à la fable de La Fontaine.

[2] Le maréchal de Schomberg était demeuré presque seul avec l'état-major de son armée, laquelle se trouvait réduite à rien par les différents détachements qui en avaient été tirés pour grossir l'armée du maréchal de Créqui. (P.)

pecter le père Le Bossu. Madame de La Fayette commence à prendre des bouillons, sans en être malade; c'est ce qui faisait craindre le dessèchement.

584. — A LA MÊME.

A Livry, lundi 26 juillet 1677.

Monsieur de Sévigné apprendra donc de M. de Grignan la nécessité d'avoir plusieurs maîtresses, par les inconvénients qui arrivent de n'en avoir que deux ou trois ; mais il faut que M. de Grignan apprenne de M. de Sévigné les douleurs de la séparation, quand il arrive que quelqu'une s'en va par la diligence. On reçoit un billet du jour du départ, qui embarrasse beaucoup, parce qu'il est fort tendre; cela trouble la gaieté et la liberté dont on prétend jouir. On reçoit encore un autre billet de la première couchée, dont on est enragé. Comment diable! cela continuera-t-il de cette force? On me conte cette douleur; on met sa seule espérance au voyage que le mari doit faire, croyant que cette grande régularité en sera interrompue : sans cela, on ne pourrait soutenir un commerce de trois fois la semaine. On tire les réponses et les tendresses à force de rêver; la lettre est *figée*, comme je disais, avant que *la feuille qui chante* soit pleine : la source est entièrement sèche. On pâme de rire avec moi du style, de l'orthographe : voici quelques traits que vous reconnaîtrez.

Je pars enfin ; quel voyage ! pour qui suis-je dans un état si violent ? Je lui répondrais bien, pour un ingrat. *J'ai reçu un billet de ma sœur aussi tendre que vous devriez m'en écrire; elle a l'esprit adouci par mon départ. J'ai été tout le jour triste, rêveuse, le cœur pressé, des soupirs, une langueur, une inquiétude dont je ne suis pas la maîtresse.*

Il me semble que c'est une chose toute désassortie de porter dans cette diligence, que tous les diables emportent, une langueur amoureuse, un amour languissant. Le moyen

d'imaginer qu'un état si propre à faire passer le jour dans un bois sombre, assise au bord d'une fontaine, ou bien au pied d'un hêtre, puisse s'accommoder du mouvement immodéré de cette voiture? Il me paraît que la colère, la fureur, la jalousie, la vengeance, seraient bien plus convenables à cette manière d'aller.

Mais enfin j'ai la confiance de croire que vous pensez à moi. Hélas! si vous saviez l'état où je suis, vous me trouveriez un grand mérite pour vous, et vous me traiteriez selon mon mérite. Je commence déjà à souhaiter de retourner sur mes pas : je vous défie de croire que ce ne soit pas pour vous. Je ne sentirai guère la joie ni le repos d'arriver. Ayez au moins quelque attention à la vie que je vais faire. Adieu; si vous m'aimez, vous n'aimez pas une ingrate.

Voilà en l'air ce que j'ai attrapé, et voilà à quel style votre frère est condamné de répondre trois fois la semaine : ma fille, cela est cruel, je vous assure. Voyez quelle gageure ces pauvres gens se sont engagés de soutenir : c'est un martyre; ils me font pitié. Le pauvre garçon y succomberait sans la consolation qu'il trouve en moi. Vous perdez bien, ma chère enfant, de n'être pas à portée de cette confidence. J'écris ceci hors d'œuvre, pour vous divertir, en vous donnant une idée de cet aimable commerce.

585. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 28 juillet 1677.

Je suis à Paris pour ce chien de papillon : je n'ai pas encore mis entièrement le pied dessus, c'est-à-dire touché cette belle somme que vous savez. Si je ne m'étais agréablement amusée, depuis dimanche, à dire adieu à ces messieurs qui s'en vont à Grignan, je me serais fort bien désespérée. Je devais m'en retourner hier; je ne m'en irai que vendredi : on ne saurait vous expliquer l'horreur de la

chicane. Je soupai hier chez la marquise d'Uxelles, où j'embrassai, pour la sixième fois, La Garde et l'abbé de Grignan, et au lieu de leur dire : « Messieurs, je suis bien « fâchée de votre départ, je leur dis : Messieurs, que vous « êtes heureux! que je suis aise que vous partiez ! Allez, « allez voir ma fille ; vous lui donnerez de la joie, vous la « verrez en santé; elle est belle, elle est tranquille, elle est « gaie : plût à Dieu que je fusse de la partie ! » Hélas ! il s'en faut bien que la Providence ne fasse cet arrangement. Mais enfin, ma très-chère, je suis assurée de votre santé : Montgobert ne me trompe pas; dites-le-moi cependant encore; écrivez-le-moi en vers et en prose; répétez-le-moi pour la trentième fois; que tous les échos me redisent cette charmante nouvelle. Si j'avais une musique comme M. de Grignan, ce serait là mon opéra. Il est vrai que je suis ravie de penser au miracle que Dieu a fait en vous guérissant par ce pénible voyage, et ce terrible air de Grignan qui devait vous faire mourir. J'en veux un peu à la prudence humaine; je me souviens de quelques tours qu'elle a faits, et qui sont dignes de risée : la voilà bien décriée pour jamais.

Comprenez-vous bien la joie que j'aurai si je vous revois avec cet aimable visage qui me plaît, un embonpoint raisonnable, une gaieté qui vient quasi toujours de la bonne disposition? Quand j'aurai autant de plaisir à vous regarder que j'ai eu de douleur sensible; quand je vous verrai comme vous devez être, étant jeune, et non pas usée, consumée, dépérie, échauffée, épuisée, desséchée; enfin quand je n'aurai que les chagrins courants de la vie, sans en avoir un qui assomme, si je puis jamais avoir cette consolation, je pourrai me vanter d'avoir senti le bien et le mal en perfection. Cependant votre exemple coupe la gorge, à droite et à gauche. Le duc de Sully dit à sa femme : « Vous « êtes malade, venez à Sully : voyez madame de Grignan, « le repos de sa maison l'a rétablie, sans qu'elle ait fait « aucun remède. » Mais la duchesse ne goûte point cette

ordonnance, et préfère celle de Vesou, qui lui ordonne d'abord deux saignées, deux petites médecines, et vingt jours de bain. J'avoue que je ne comprends guère cette autre extrémité dans le temps où nous sommes, et pour un lieu comme Sully, jusqu'à la Toussaint. Je la vis hier : elle vous fait mille amitiés.

Je suis fâchée que vous m'ayez écrit tant de lignes pour me persuader que vous ne devez point faire de remèdes, puisque vous vous portez bien. Je suis de votre avis : peut-être que le lait vous est contraire. Suivez votre expérience; le repos et le temps vous sont favorables : laissez-leur, j'y consens, l'honneur tout entier de votre guérison. Plût à Dieu que ce même raisonnement pût servir pour moi comme pour vous! je n'irais pas à Vichy; mais je ne trouve pas que vous vouliez m'en dispenser. La précaution vous paraît une nécessité; et comme on ne voit pas bien si elle est inutile ou non, je ne dérangerai rien à mes résolutions; en sorte qu'après avoir passé encore huit jours à Livry, et donné quelques jours à Paris pour attraper le 16, je prends le chemin d'Époisses. C'est nous qui faisons marier les filles à la robe; sans notre malheur, messieurs de la robe ne se marieraient point; on nous a déjà répondu en deux occasions qu'on ne voulait point de nous, parce que nous étions dans l'épée. Il faudra suivre votre conseil; et, au lieu de quitter la robe pour l'épée, il faudra quitter l'épée pour la robe. Mon fils est bien embarrassé, il ne peut s'appuyer sur ce talon; mais la longueur de cette blessure, qui se joint à la parfaite santé de toutes les autres parties du corps, et à l'usage qu'il en fait, rend son séjour équivoque à ceux qui ne sont au monde que pour parler. On a toute la raison de son côté, et cependant on est à plaindre. Je trouve la réputation des hommes bien plus délicate et blonde que celle des femmes. Les apologies continuelles ne font pas un grand profit; de sorte que, sans pouvoir monter à cheval,

on veut que mon fils soit à l'armée. Je crie toujours qu'on fasse voir son talon à M. Félix[1]; M. Félix n'a pas le loisir et le temps passe.

D...[2] entra hier à la Bastille, pour avoir, chez madame la comtesse de Soissons, levé la canne sur L...., et l'avoir touché, dit-on, quoique légèrement; le comte de Gramont se mit entre deux; les menaces furent vives. L.... dit à D.... qu'il était un lâche, et que dans un autre lieu il n'aurait pas fait tant de bruit. Madame la comtesse alla demander justice au roi contre l'insolence commise dans sa maison. Le roi lui dit qu'elle devrait se l'être faite à elle-même. Le cardinal de Bonzi lui fit des excuses pour D....; elle dit que c'était l'affaire du roi; que si elle eût été chez elle, elle l'eût fait jeter par les fenêtres. D.... est à la Bastille; on va faire des compliments; je voudrais bien aller chez la L...., et faire compliment à D....; si vous ne voulez pas, je n'en ferai point du tout. La dispute était sur huit cents louis que doit L...., et qu'il veut que D.... prenne sur MONSIEUR. « Vous me les payerez : — Je n'en ferai rien; » et le reste. On est si avide de nouvelles, qu'on a pris cette guenille, et qu'on ne parle d'autre chose.

Madame de La Fayette est toujours mal; nous trouvons pourtant qu'elle remonte le Rhône tout doucement et avec peine : ce n'est pas le chemin de Grignan; votre remède ne sera pas suivi. Je n'ai rien à dire de Pauline que ce que je vous ai déjà mandé : je l'aime d'ici; elle est jolie comme un ange; divertissez-vous-en; pourquoi craindre de se trop amuser de ses enfants? Il y a de certaines philosophies qui sont en pure perte, et dont personne ne nous sait gré. Il est vrai qu'en quittant Grignan il faut la mettre *en dépôt*, comme vous dites; mais que ce ne soit donc qu'un

[1] Félix de Tassy, premier chirurgien du roi.

[2] Grouvelle pense que ces initiales sont celles du comte d'Effiat et du comte de Louvigny. M. de Monmerqué pense au contraire qu'elles désignent Dangeau et Langlée, entre lesquels il s'était élevé des discussions un peu vives.

dépôt, et cela étant, madame votre belle-sœur est meilleure que nos sœurs (*de Sainte-Marie*), car elles ne rendent pas aisément. La pauvre petite qui est à Aix est-elle bien? J'y pense fort souvent, et à ce petit marquis, dont il me semble que l'esprit se perd, sans précepteur; mais le moyen d'en envoyer un de si loin? Il faut que vous le choisissiez vous-même. La Mousse m'a écrit de Lyon; il ira vous voir à Grignan; cela est bon, et conviendra fort à votre enfant : cette pensée m'a fait plaisir.

Il est revenu un gentil-homme de Commercy, depuis Corbinelli, qui m'a fait peur de la santé du cardinal; ce n'est plus une vie, c'est une langueur. J'aime et honore cette Éminence de manière à me faire un tourment de cette pensée. Le temps ne répare point de telles pertes; mais il n'a fait jusque ici qu'augmenter la tendresse et la sensibilité que j'ai pour vous. Je vous assure qu'il ne travaille que de ce côté-là; mais vous êtes cruelle aussi d'y contribuer comme vous faites : il y a de la méchanceté. Vous m'aimez, vous me le témoignez; mon cœur s'ouvre à cette joie, et se confirme de plus en plus dans des sentiments qui lui sont naturels; vous voyez bien l'effet que cela peut faire. Je ne vois ailleurs que des enfants qui haïssent leur mère : C .... me disait l'autre jour qu'il haïssait la sienne comme la peste. Par ma supputation elle mourait ce jour-là. Je fus hier lui faire mes compliments; il n'y était déjà plus. Je lui écrivis un bon billet à mon gré : il est fort barbouillé du plus grand deuil du monde, mais son cœur est à l'aise. Hélas, ma fille! vous êtes dans l'autre extrémité, et je vous aime aussi, et vous dois aimer plus que ma vie.

Isis (*madame de Ludres*) est retournée chez MADAME, tout comme elle était, belle comme un ange. Pour moi, j'aimerais mieux ce *haillon* loin que près. On ne parle que des plaisirs de Fontainebleau.

586. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Livry, ce 30 juillet 1677.

D'où vient donc que je n'ai point de vos nouvelles, mon cousin? Vous m'écrivîtes un peu après que vous fûtes arrivé à Bussy; je vous fis réponse, je l'envoyai à ma nièce de Sainte-Marie, et depuis je n'ai pas ouï parler de vous. Si vous avez reçu ma lettre, vous avez tort; si elle a été perdue, vous ne l'avez pas. Vous me démêlerez, s'il vous plaît, cette grande affaire; cependant, je vous demande de vos nouvelles, et de cette veuve que j'aime. Votre fils est à la guerre, le mien n'y est pas; son talon n'est fermé que depuis quinze jours. La chair en est encore si vive, si rouge et si sensible, qu'il ne peut s'appuyer dessus. Il veut pourtant aller à l'armée, tout tel que je vous le dis. Je ne sais si je vous ai mandé qu'il a la charge de La Fare[1]. Cette place est jolie : il commandera toujours les gendarmes-dauphin, La Trousse, qui en est lieutenant, ayant été fait lieutenant général; et, quoique cette charge lui revienne à quarante et un mille écus, il se console fort aisément de la longueur du *guidonnage*. Pour moi, je m'en vais à Vichy; je pars le 16 d'août. Je vais par la Bourgogne; je logerai à Époisses, parce que Bourbilly est sens dessus dessous. J'en partirai pour reprendre le chemin de Vichy, où il faut que j'arrive le 1er de septembre. Voilà mes desseins, mon ami; voyez ce que vous pouvez faire de cette marche pour me voir. Je vous embrasse de tout mon cœur, suivant ma bonne coutume. J'en fais autant de l'heureuse veuve. Ma pauvre Madelonne est en Provence, dans son château. J'ai ici notre cher Corbinelli, qui va prendre ma place.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

Vous n'avez, ce me semble, autre chose à faire qu'à

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du 19 mai.

monter en carrosse le lendemain de son arrivée à Époisses, et de l'y aller voir. J'ai été sur le point d'avoir l'honneur de l'accompagner jusque là, et après deux jours de séjour à Bussy, m'en aller à Dijon, et de là à Châlons; mais fait-on en ce monde ce qu'on veut? Il y a une fatalité que les sages appellent Providence, qui détourne ou qui renverse les desseins, sans qu'on puisse découvrir pourquoi ni comment. Tite-Live l'appelle *inexsuperabilis vis fati : la force insurmontable du destin*. Il dit ailleurs : *Non rupit fati necessitatem humanis consiliis. Son habileté ne put jamais surmonter la nécessité du destin*. Et comment ferais-je, moi, pour en venir à bout?

Vous mande-t-on bien des nouvelles de la cour et de l'armée? C'est toujours des conquêtes et des victoires, et toujours de la fidélité. Le prince d'Orange ne vise plus qu'à la gloire de n'être point battu; et pour cet effet il ramasse de grosses armées, pour dire comme Hannibal dans Horace, parlant des armées romaines :

Quos opimus fallere et effugere est triumphus.

Toute notre gloire sera désormais de nous sauver de leurs mains, ou de nous cacher d'eux. C'est pour madame de Sévigné que je traduis mon latin : vous le traduirez mieux que je n'ai fait, à madame de Coligny. Que ne le lui montrez-vous avec la *méthode* du Port-Royal; il n'y en a que pour quinze jours. Voyez madame de Fontevrauld et madame de la Sablière : elles entendent Horace comme nous entendons Virgile. Mais revenons à nos moutons. J'en étais, ce me semble, à la conduite des ennemis. Leur triple alliance fait toute notre force. Jusques ici, un grand nombre de confédérés a fait de la peur et du mal aux princes, qui ne leur ont résisté qu'avec leurs propres forces; mais le roi nous fait bien voir tous les jours, en battant partout la *triple alliance*, qu'il n'y a point de règle générale. Ce n'est pas que les confédérés d'aujourd'hui en sa-

chent moins que les confédérés du temps passé, mais c'est que notre maître en sait plus que les autres rois. Si le reste des princes de l'Europe se pouvait joindre à eux, ils seraient encore plus faciles à être vaincus. C'est que notre maître a plus d'esprit et plus de bon sens qu'eux tous; plus d'argent, plus de valeur et plus d'expérience. Encore un peu de latin, Monsieur, c'est ma folie aujourd'hui. Voici ce qui me vient sur le grand nombre d'alliés :

Vis consilii expers mole ruit sua.

La force sans prudence se ruine d'elle-même. Et voici ce qui me vient sur le roi :

Vim temperatam Dii quoque provehunt in majus.

Les dieux donnent toujours de nouvelles victoires aux armées bien commandées. Voilà ce que nous disions cet hiver au coin du feu de madame de Sévigné, et nous regrettions ensemble qu'il manquât un digne historien à ce grand roi, dont la gloire ne durera peut-être qu'une vingtaine de siècles, faute de cela; et qu'est-ce que deux mille ans au prix de l'éternité, que ses actions méritent?

Je sens le plaisir que je vous fais, Monsieur, de copier ici ce que je vous ai ouï dire de si bon cœur, et de vous faire voir comme tout ce qui vient de vous, principalement sur ce chapitre, me demeure dans l'esprit. Parlons de la fidélité; mais non, ce sera pour une autre fois. Adieu, Monsieur; croyez-moi toujours bien à vous.

A MADAME DE COLIGNY.

Et vous aussi, ma très-aimable Marquise, dont l'esprit me plaît au dernier point, et la douceur plus que je ne puis jamais dire, et le mérite plus que vous ne sauriez l'imaginer : c'est tout dire.

587. DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 30 juillet 1677.

Quand je vous écris de longues lettres, vous avez peur que cette application ne me fasse malade, et vous croyez que je le suis quand je vous en écris de courtes. Savez-vous ce que je vais faire? Ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je commence toujours sans savoir où cela ira; j'ignore si ma lettre sera grande ou si elle sera petite; j'écris tant qu'il plaît à ma plume: c'est elle qui gouverne tout. Je crois que cette règle est bonne, je m'en trouve bien, et je la continuerai. Je vous conjure d'être en repos sur ma santé, comme vous voulez que je sois en repos sur la vôtre. Si je me croyais, je ne prendrais non plus des eaux de Vichy que vous du lait; mais comme vous trouvez que ce remède m'est nécessaire, et que de plus je suis assurée qu'il ne me fera point de mal comme le lait vous en fait, j'irai certainement à Vichy, et mon jour est si bien marqué, que ce serait signe d'un grand malheur si je ne partais pas. J'espère que la Providence ne voudra point se moquer de moi pour cette fois. Je suis si accoutumée à me voir confondue sur la plus grande partie de mes désirs, que je ne parle de l'avenir qu'en tâtonnant. Le style des Pyrrhoniens me plaît assez; leur incertitude me paraît bien prudente; elle empêche au moins qu'on ne se moque d'eux. Allez-vous à Vichy? Peut-être. Prenez-vous la maison de la Place (*Royale*) pour un an? Je n'en sais rien. Voilà comme il faudrait parler. Je croyais m'en retourner ce matin à Livry, car enfin cette grande affaire est finie; j'ai mis le bout du pied sur le bout de l'aile du papillon: sur neuf mille francs, j'en ai touché deux. Je pouvais donc m'en aller; mais que fait le diable? L'abbé Têtu et le petit de Villarceaux font une gageure; cette gageure compose quatre pistoles; ces quatre pistoles sont destinées pour

voir tantôt la comédie des *Visionnaires*[1], que je n'ai jamais vue. Madame de Coulanges me presse d'un si bon ton que me voilà débauchée; et je remets à demain matin ce que je voulais faire aujourd'hui. Je ne sais si vous comprenez ces faiblesses; pour moi, j'en suis toute pleine; il faudra pourtant s'en corriger, en approchant de la vieillesse.

D..... est hors de la Bastille. Comme ce n'était que pour contenter madame la comtesse (*de Soissons*), et que ce n'était ni pour le roi de France ni pour le roi d'Espagne, elle n'a pas poussé sa colère plus loin que les vingt-quatre heures. Ils seront accommodés devant les maréchaux de France. Cela est dur à D.....; il faudra qu'il dise qu'il n'a point donné de coups de bâton, et les injures atroces lui demeureront. Tout ce procédé est si désagréable, qu'un homme que vous reconnaîtrez a dit que quand les joueurs ont tant de patience, ils devraient donner leurs épées aux cartes : cela s'appelle *de l'eau dans le vin des Pères*[2].

Madame de Schomberg a enfin vendu sa charge[3] à Montanègre quatre-vingt mille écus; savoir : deux cent dix mille francs argent comptant, et trente mille francs sur les états prochains de Languedoc. Cela est bon; mais voici ce qui est bien meilleur, car vous savez que ce ne sont jamais les choses, ce sont les manières : elle remercia le roi; il lui dit qu'elle se plaignait toujours d'être malade, mais qu'il la trouvait fort belle. — Sire, c'est trop, quatre-vingt mille écus et des douceurs. — Madame, je crois que vous n'augmenterez pas les meubles de votre maison d'aucun coffre-fort. — Sire, je ne verrai seulement pas l'argent que Votre Majesté nous donne. Là-dessus M. de Louvois entra sur ce même ton dans la plaisanterie; cela fut poussé un quart

[1] Comédie de Desmarets.

[2] M. de La Rochefoucauld disait que l'abbé Têtu *avait mis de l'eau dans le vin des Pères*, en parlant de ses *Stances chrétiennes* sur divers passages de l'Écriture et des Pères. (P.)

[3] De lieutenant général au gouvernement de Languedoc. (P.)

d'heure fort agréablement. Il se trouva que madame de Schomberg dit deux ou trois choses fort fines; le roi lui dit : « Madame, je m'en vais vous dire une chose bien vaine ; « c'est que j'aurais juré que vous auriez répondu cela. » Madame de Montespan lui fit encore des merveilles. Voilà comme on traite les gens en ce pays-là : quand on fait du bien, on l'assaisonne d'agrément, et cela est délicieux. Cette maréchale, que je vis hier, vous fait mille amitiés ; elle dit qu'elle n'est plus votre camarade, et qu'elle voudrait bien qu'on vous eût fait un aussi joli présent qu'à elle.

On parle fort des plaisirs infinis de Fontainebleau ; c'est un lieu qui me paraît périlleux. Je crois qu'il ne faut point faire changer de place aux vieilles amours, non plus qu'aux vieilles gens. La routine fait quelquefois la plus forte raison de leur attachement ; quand on les dérange, ce n'est plus cela. Madame de Coulanges est fort priée, pressée, importunée d'y aller. Elle y résiste, à cause de la dépense ; car il faudrait trois ou quatre habits de couleur. On lui dit : Allez-y en habit noir. *Ah, Jésus! en habit noir!* Vous croyez bien que la raison de la dépense ne l'en empêchera pas.

Le maréchal de Créqui a été assez mal ; on lui a mandé que s'il était pis, il n'aurait qu'à laisser l'armée au maréchal de Schomberg. N'avez-vous pas ouï conter des boiteux que le feu ou quelque chien faisait marcher et courir comme des Basques? Ma fille, voilà l'affaire : le nom de M. de Schomberg a été un remède souverain pour guérir le maréchal de Créqui. Il ne se jouera plus à être malade, et nous verrons comme il se démêlera des Allemands.

Le coadjuteur s'est fort bien démêlé de l'affaire de ses bois; il les vendra. Il me paraît le favori de M. de Colbert. Sérieusement, il est heureux ; son visage est *solaire*. Vous verrez comme il réussira bien dans les prédications

qu'il doit faire. Il dîna hier avec moi. C'est un étrange nom pour moi que celui de Grignan.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Monsieur le Comte, c'est ce qui fait que je ne vous hais pas : n'êtes-vous point bien aise de revoir ce petit chien de visage, s'il est vrai qu'il soit aussi rafraîchi qu'on me le mande? Conservez bien cette chère santé ; nos cœurs ne sont guère à leur aise quand elle est comme nous l'avons vue. Cette idée me blesse toujours ; je n'ai pas l'imagination assez forte pour la voir ni comme elle est ni comme elle a été. Vous voulez bien aussi que je vous recommande la favorite (*Pauline*); je suis assurée qu'elle est fort jolie, et qu'elle ressemblera à sa mère. Que dites-vous de cette ressemblance? Si ma fille sort de Grignan, j'approuve le dépôt qu'elle veut faire de la sienne à madame votre sœur, à condition qu'on la reprendra, car il est vrai que nos sœurs (*de Sainte-Marie*) ne sont pas si commodes.

A MADAME DE GRIGNAN.

Ma chère enfant, voilà ce que ma plume a voulu vous conter. Le mercredi je fais réponse à vos deux lettres; le vendredi je cause sur ce qui se présente. Le baron se divertit à merveille. J'ai toujours ces inquiétudes que vous savez; et quoiqu'il ne s'appuie point sur le talon, il est si difficile de le plaindre en le voyant, que c'est de cela qu'il le faut plaindre. Je trouve que c'est une chose fâcheuse d'avoir à se justifier sur certains chapitres.

Madame de Villars m'écrit mille choses de vous. Je vous enverrai ses lettres un de ces jours; elles vous divertiront. Madame d'Heudicourt est entièrement dans la *gloire de Niquée;* elle y oublie qu'elle est prête d'accoucher. La princesse d'Elbeuf est fort aimable, mademoiselle de Thianges

fort belle et très-appliquée à faire sa cour. Madame de Montespan était l'autre jour toute couverte de diamants; on ne pouvait soutenir l'éclat d'une si brillante divinité. L'attachement paraît plus fort qu'il n'a jamais été; ils en sont aux regards : il ne s'est jamais vu d'amour reprendre terre comme celui-là. Madame de La Fayette remonte toujours le Rhône tout doucement; et moi, ma fille, je vous aime avec la même inclination que ce fleuve va de Lyon à la mer : cela est un peu poétique, mais cela est vrai.

588. — A LA MÊME.

A Livry, mardi, en attendant mercredi 4 août 1677.

Je vins ici samedi matin, comme je vous l'avais mandé. La comédie [1] de vendredi nous réjouit beaucoup; nous trouvâmes que c'était la représentation de tout le monde: chacun a ses visions plus ou moins marquées. Une des miennes présentement, c'est de ne me point encore accoutumer à cette jolie abbaye, de l'admirer toujours comme si je ne l'avais jamais vue, et de trouver que vous m'êtes bien obligée de la quitter pour aller à Vichy. Ce sont de ces obligations que je reproche au bon abbé, quand j'ai écrit deux ou trois lettres en Bretagne pour mes affaires sur le même ton. Vous êtes bien ingrate de dire que vous voyez toujours cette écritoire en l'air, et que j'écris trop. Vous ne me parlez point de votre santé; c'est pourtant un petit article que je ne trouve pas à négliger. Tant que vous serez maigre, vous ne serez point guérie; et, soit par le sang échauffé et subtilisé, soit par la poitrine, vous devez tou-

[1] *Les Visionnaires*, de Desmarets, mauvaise pièce, dont le succès fut prodigieux, jusque là que Louis XIV en avait appris et joué le rôle principal. Molière n'y voyait qu'un sujet manqué. Au lieu des *fous chimériques* représentés par Desmarets, il aurait voulu peindre les travers et les folies du monde, c'est-à-dire des fous qu'on n'enferme pas. (A. G.)

jours craindre le desséchement. Je souhaite donc qu'on ait un peu de peine à vous lacer, pourvu que la crainte d'engraisser ne vous jette pas dans la pénitence, comme l'année dernière, car il faut songer à tout; mais cette crainte ne peut pas entrer deux fois dans une tête raisonnable.

Au reste, vous avez des lunettes meilleures que celles de l'abbé; vous voyez assurément tout le manége que je fais quand j'attends vos lettres. Je tourne autour du petit pont; je sors de *l'humeur de ma fille*, et je regarde par *l'humeur de ma mère* [1] si *La Beauce* [2] ne revient point; et puis je remonte et reviens mettre mon nez au bout de l'allée qui donne sur le petit pont; et à force de faire ce chemin, je vois venir cette chère lettre; je la reçois, et la lis avec tous les sentiments que vous devinez, car vous avez des lunettes pour tout. J'attends ce soir la seconde, et j'y ferai réponse demain. Le bon abbé est étonné que les voyages d'Aix et de Marseille et le payement des gardes vous aient jetés dans une si excessive dépense. Vous disiez, il y a quinze jours, que vous étiez bien; c'est que vous aviez compté sans votre hôte, qui fait toujours ses parties bien hautes, sans qu'on en puisse rien rabattre. Vous dites que votre château est une grande ressource. J'en suis d'accord; mais j'aimerais mieux y demeurer par choix, que d'y être forcée par la nécessité. Vous savez ce que dit l'abbé d'Effiat: il a épousé sa maîtresse; il aimait Veret quand il n'était pas obligé d'y demeurer; il ne peut plus y durer, parce qu'il n'ose en sortir. Enfin, ma fille, je vous conseille de suivre toutes vos bonnes résolutions de règle et d'économie: cela ne rajuste pas une maison, mais cela rend la vie moins sèche et moins ennuyeuse.

Je n'ai point vu mesdemoiselles de Lillebonne. Je crois qu'elles ne sont point si jolies que la sœur (*la princesse*

[1] Noms de deux allées du parc de l'abbaye de Livry. (M.)
[2] Laquais de madame de Sévigné.

d'Elbeuf) de votre princesse (*madame de Vaudemont*). Elle est toujours à Chaillot; sa mère[1] est grosse, et honteuse comme si elle l'avait dérobé. Je vous ai remerciée, ma très-belle, de tout ce que vous faites d'admirable pour mes anciennes amies. Vous aurez vu combien madame de Lavardin a senti votre honnêteté. Madame de Marbeuf, qui est ici, vous fait mille compliments elle est enchantée de ce joli petit lieu; elle dit qu'il ne ressemble à rien que l'on ait vu. J'ai aussi mon ami Corbinelli, qui va tâcher de raccommoder un peu le poëme épique avec vous.

Mercredi matin.

Je reçois votre lettre du 28 juillet. Il me semble que vous étiez gaie; votre gaieté marque de la santé: voilà, ma très-chère, comme je tire ma conséquence. Vous me priez d'aller à Grignan; vous me parlez de vos melons, de vos figues, de vos muscats. Ah! j'en mangerais bien; mais Dieu ne veut pas que je fasse cette année un si agréable voyage. Vous ne ferez pas non plus celui de Vichy. Vous dites, ma chère enfant, que votre amitié n'est pas trop visible en certains endroits; la mienne ne l'est pas trop aussi : il faut nous faire crédit l'une à l'autre. Je vois fort bien la vôtre, et j'en suis contente; soyez de même pour moi. Ce sont de ces choses que l'on croit, parce qu'elles sont vraies, et de ces vérités qui s'établissent, parce qu'elles sont des vérités.

J'avais ouï parler confusément de cette lettre de M. de Montausier. Je trouve, comme vous, son procédé digne de lui. Vous savez à quel point il me paraît orné de toutes sortes de vertus. On avait cherché à le tromper; on avait corrompu son langage; on s'est enfin redressé, et lui aussi; il l'avoue : c'est une sincérité et une honnêteté de l'ancienne chevalerie. Voilà qui est donc fait, ma fille, vous êtes assu-

[1] Élisabeth de La Tour, fille du duc de Bouillon et femme du duc d'Elbeuf, et grosse à l'âge de quarante-deux ans.

rée d'avoir ces jeunes demoiselles [1]. Vous êtes une si grande quantité de bonnes têtes, qu'il ne faut pas douter que vous ne preniez le meilleur parti et le plus conforme à vos intérêts ; peut-être que les miens s'y rencontreront ; j'en profiterai avec bien du plaisir.

Je sens la joie du bel abbé de se voir dans le château de ses pères, qui ne fait que devenir tous les jours plus beau et plus ajusté. M. de La Garde, dont je parle volontiers, parce que je l'aime, est cause encore de ces copies, dont je suis vraiment au désespoir. Je vous assure que sans lui j'eusse continué ma brutalité. J'avais résisté à la faveur (*à madame de Thianges*), j'ai succombé à l'amitié. Si je n'avais que vingt ans, je ne lui découvrirais pas ces faiblesses. Je me suis donc trouvée en presse, tout le monde criant contre moi. « Elle est folle, *disait-on*, elle est ja- « louse. M. de Saint-Géran n'aime-t-il point sa femme ? « Il a permis qu'on prît des copies de son portrait. Eh « bien, on en aura un original ; il ne me sera pas refusé. « Cela est plaisant qu'elle croie qu'il n'y a qu'elle qui doive « avoir le portrait de sa fille. Je l'aurai plus beau que le « sien. » Je ne me serais guère souciée de toute cette clameur, si M. de La Garde ne s'en était point mêlé : mais voilà la première peinte ; il n'y a que celle-là de chère... c'est donc de l'aversion qu'on a pour les autres. Oh bien ! faites donc ! que le *diantre* vous emporte ! le voilà, faites-en tout ce que vous voudrez ! Vous ririez bien si vous saviez tout le chagrin que cela me donne, et combien j'en ai sué. Vous qui n'aimez pas les portraits, j'ai compris que vous seriez la première à me ridiculiser. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cet original ne me paraît plus entier ni précieux : cela me blesse le cœur. Allons, allons, il faut être mortifiée sur toutes choses ; voilà qui est fait, n'en parlons plus. Cet article est long et assez inutile, mais je

[1] Mesdemoiselles de Grignan étaient nièces de madame la duchesse de Montausier. (P.)

n'en ai pas été la maîtresse, non plus que de mon pauvre portrait.

J'attends mon fils. Il s'en va à l'armée : il n'était pas possible qu'il fît autrement; je voudrais même qu'il ne traînât point, et qu'il eût tout le mérite d'une si honnête résolution. Tout ce que vous dites de lui est admirable; ce sont des originaux sans copie que les traits que vous donnez; qu'ils sont heureux de n'être point copiés! Je dis toujours que rien n'est si occupé qu'un homme qui n'est point amoureux : avant qu'il ait vaqué à madame de..., madame de..., madame de..., madame de..., le jour et la nuit sont passés. J'ai vu répondre mon fils, à quelqu'un qui voulait attaquer la persévérance de la belle Sablière [1] : « Non, non, « elle aime toujours son cher Philadelphe; il est vrai qu'afin « de faire vie qui dure, ils ne se voient pas du tout si sou « vent, et qu'au lieu de douze heures, par exemple, il « n'en passe plus chez elle que sept ou huit; mais la ten- « dresse, la passion, la distinction et la parfaite fidélité « sont toujours dans le cœur de la belle; et quiconque dira « le contraire aura menti. »

Mais parlons un peu de ce cœur déserteur que vous ne comptez plus sur vos doigts. Je me doute que c'est celui de Roquesante, et que le père Brocar aura mis son nez mal à propos dans cette bonne amitié. Je vous prie de me mander si je pense droit. Il y en a un autre dans le monde dont la tendresse voudrait assurément se mêler d'aller, comme vous dites, côte à côte de la mienne. En vérité, je n'y vois point de différence; et ce qui vous surprendra, c'est que je ne suis point jalouse; au contraire, j'en ai une joie sensible, et j'en ai mille fois plus d'amitié et d'attachement pour lui.

Je suis persuadée du plaisir que vous auriez à marier votre frère. Je connais parfaitement votre cœur, et combien

[1] Pour le marquis de La Fare.

il serait touché d'une chose si extraordinaire. Celle de n'avoir trouvé du repos et de la santé que dès que vous m'avez quittée ne l'est pas mal aussi; mais la sincérité de l'avouer est digne de vous, et je suis si aise de vous savoir autrement que vous n'étiez ici, que je ne pense pas à vous faire un méchant procès là-dessus. Il me semble que M. de Grignan pourrait vous en faire un sur la liberté que vous prenez de blâmer sa musique, vous qui êtes une ignorante auprès de lui! Mon Dieu, que vous allez passer un joli automne! que vous êtes une bonne compagnie! Je suis persuadée, pour mon malheur, que je n'y gâterais rien; jugez de l'effet de cette pensée, quand je serai à vingt-deux lieux de Lyon. Adieu, ma chère enfant; faites bien des amitiés pour moi au Comte, au bel abbé, et à La Garde, qui me sait si bien séduire.

589. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 6 août 1677.

Je crois, pour cette fois, que ma lettre sera fort courte: celle de mercredi ne l'était pas. Madame de Marbeuf fit place ce jour-là à madame de Coulanges, à Brancas et au *fidèle Achate* (*Corbinelli*), qui dès le soir se mit à aboyer contre Brancas, sur le jansénisme; car Brancas n'est moliniste que quand j'ai été saignée du pied, et qu'il m'abandonne lâchement à soutenir moi seule notre *père* saint Augustin. On aboyait donc à merveille; et comme on lui disait qu'il y avait peu de charité dans le style *des Petites Lettres*, il tira promptement un livre de sa poche, et fit voir que le zèle des saints Pères était encore bien plus amer, et leur style plus injurieux. On lui dit qu'on s'y moquait des choses saintes; il lut en même temps quelqu'une de ces lettres, et prétendit qu'elles n'attaquaient que les superstitions. Nous étions neutres, et nous jugions des coups avec un extrême plaisir. Ce fut une chose rare de voir les convulsions de la

prévention expirante sous la force de la vérité et de la raison : ce divertissement fit place le lendemain à un autre.

Madame de Coulanges, qui est venue me faire ici une fort honnête visite, jusqu'à demain, voulut bien nous faire part des contes avec quoi l'on amuse les dames de Versailles : cela s'appelle les *mitonner*. Elle nous *mitonna* donc, et nous parla d'une île verte, où l'on élevait une princesse plus belle que le jour ; c'étaient les fées qui soufflaient sur elle à tout moment. Le prince des Délices était son amant. Ils arrivèrent tous deux un jour, dans une boule de cristal, à la cour du roi des Délices. Ce fut un spectacle admirable ; chacun regardait en l'air, et chantait sans doute : *Allons, allons, accourons tous, Cybèle va descendre* [1]. Ce conte dure une bonne heure ; je vous en épargne beaucoup, en considération de ce que j'ai su que cette île verte est dans l'Océan : vous n'êtes point obligée de savoir ce qui s'y passe. Si c'eût été dans la Méditerranée, je vous aurais tout dit, comme une découverte que M. de Grignan eût été bien aise d'apprendre. Nous ne savons aucune nouvelle : les pensées du beau monde et de la galanterie ont fait place à celles de Mars. Votre frère, dans la crainte qu'il n'y ait une occasion, veut aller mettre son nez à l'armée. Il ira à Bourbon au mois d'octobre, s'il en a besoin. C'est une chose si délicate que la réputation de ces messieurs, qu'ils aiment mieux passer le but que de demeurer en chemin.

Mademoiselle de Méri vous envoie les plus jolis souliers du monde. Il y en a une paire qui me paraît si mignonne, que je la crois propre à garder le lit. Vous souvient-il que cette folie vous fit rire un soir ? Au reste, ma fille, ne me remerciez plus des riens que je fais pour vous. Songez à ce qui me fait agir : on ne remercie point d'être passionnément aimée. Votre cœur vous apprendra quelque autre sorte de reconnaissance.

[1] Scène du 1er acte de l'opéra d'*Atys*.

590. — A LA MÊME.

A Paris, mardi au soir 10 août 1677.

Vous ne vous plaindrez pas que je ne vous mande rien aujourd'hui. La nouvelle du siége de Charleroi a fait courir tous les jeunes gens, et même les boiteux. Mon fils s'en va demain en chaise, sans nul équipage. Tous ceux qui lui disent qu'il ne devrait pas y aller trouveraient fort étrange qu'il n'y allât pas. Il est donc fort louable de prendre sur lui pour faire son devoir. Mais savez-vous qui sont ceux déja partis? C'est le duc de Lesdiguières, le marquis de Cœuvres, Dangeau, La Fare; oui, La Fare! le prince d'Elbeuf, M. de Marsan, le petit de Villarceaux : enfin, *tutti quanti*. J'oubliais M. de Louvois, qui partit dès samedi. Bien des gens sont persuadés qu'il n'arrivera de toute cette échauffourée que le retardement, c'est-à-dire la rupture du voyage de Fontainebleau. M. de Vins, tous les mousquetaires et tant d'autres troupes se sont jetés dans Charleroi, qu'on croit qu'avec l'armée de M. de Luxembourg, grossie de beaucoup de régiments sortis des garnisons, et toute prête à secourir, le prince d'Orange n'entreprendra jamais d'en former le siége. Vous souvient-il d'une pareille nouvelle, dont nous écrivions de Lambesc des lamentations, qu'on ne reçut que cinq ou six jours après que le siége fut levé? Peut-être que cette fois ils seront encore plus honnêtes, et se contenteront d'avoir investi la place : vous en saurez la suite. Ce qu'il y a présentement, c'est le départ des guerriers. Je revins hier de Livry, et pour dire adieu à mon fils, et pour me préparer à partir lundi. Mais il faut que je vous mande une mort qui vous surprendra, c'est de la pauvre madame du Plessis-Guénégaud [1]. Elle n'a jamais lu votre petite lettre; elle

[1] Isabelle de Choiseul-Praslin, fille de Charles de Choiseul, maréchal de France. (P.)

tomba malade la semaine passée : un accès de fièvre, et puis un autre, et puis un autre, et puis le transport au cerveau, l'émétique qu'il fallait donner, point donné, parce que Dieu ne voulait pas; et cette nuit, qui était la septième, elle est morte sans connaissance. Cette nouvelle m'a surprise et touchée ce matin : je me suis souvenue de tant de choses, que j'en ai pleuré de tout mon cœur. Je n'étais son amie que par réverbération, comme vous savez ; mais nous étions selon son goût, et je crois que bien de ses anciennes amies n'en sont pas plus touchées que moi. J'ai été chercher toute la famille : on ne les voyait point. Je voulais donner de l'eau bénite, et méditer sur la vie et la mort de cette femme : on n'a point voulu; de sorte que je m'en suis allée chez madame de La Fayette, où l'on a fort parlé de cette aventure. Ses derniers malheurs étaient sans nombre : elle avait un arrêt favorable, et M. de Poncet [1], par cruauté, ne le voulait pas signer, que certaines choses inutiles ne fussent achevées ; elle mourait à Paris. Cet injuste retardement, à quoi elle ne s'attendait pas, la saisit à un tel point, qu'elle revint chez elle avec la fièvre, et la voilà : cela veut dire communément que c'est M. Poncet qui l'a assommée, que les médecins ont achevé, en ne lui donnant point d'émétique.

Mais, ma fille, nous autres qui lisons dans la Providence, nous croyons que son heure était marquée de toute éternité. Tous ces petits événements se sont enchaînés et entraînés les uns après les autres pour en venir là. Tous ces raisonnements ne consolent pas ceux qui sont vivement touchés; mais elle sera fort mal pleurée. Toutes les douleurs sont équivoques : *On ne pouvait plus la satisfaire; sa mauvaise fortune avait aigri son esprit.* Vous entendez tout ce que je veux dire. Je me suis un peu étendue sur cette mort ; mais il me semble que vous m'écoutiez avec attention : j'en fais de même de tout ce que vous

[1] Mathias Poncet de La Rivière, conseiller au parlement de Paris.

m'écrivez. Tout est bon, et quand vous croyez vous écarter, vous n'allez pas moins droit ni moins juste.

Vous avez fait une rude campagne dans l'Iliade ; vous nous en avez parlé fort plaisamment. On espère que celle du maréchal de Créqui sera plus heureuse. Les Allemands sont à Mouzon [1] : il y a bien loin de là où ils étaient il y a deux ans [2]. L'armée de M. de Créqui a changé de nom, comme vous dites fort bien. M. de Schomberg a été voir le maréchal de Créqui, disant qu'il sortait de sa garnison pour venir servir de volontaire auprès de lui ; qu'il était inutile où il était, et qu'il avait écrit au roi pour lui offrir son service, comme un vieux soldat. Le maréchal de Créqui répondit par des civilités infinies ; et le maréchal de Schomberg s'en est retourné, n'y ayant rien à faire.

On est ici fort alerte, pendant que vous philosophez dans votre château. Vous appelez dom Robert un éplucheur d'écrevisses ! Seigneur Dieu ! s'il introduisait tout ce que vous dites : *plus de jugement dernier, Dieu auteur du bien et du mal, plus de crimes*, appelleriez-vous cela éplucher des écrevisses ?

Vous avez donc usé du cérémonial de province à la rigueur avec vos dames. Si elles vous eussent parlé de les quitter pour m'écrire, vous m'eussiez renoncée : qu'est-ce qu'une mère ? écrit-on à une mère ? Vraiment, ma fille, vous me gâtez si fort par l'amitié que vous avez pour moi, que je ne puis plus être contente d'aucune de toutes les amitiés que je vois dans les familles. Par quel bonheur me suis-je attiré cette singularité ? Je vous demande la continuation d'une chose qui m'est si agréable. Nous avons eu à Livry M. de Simiane et la bonne d'Escars ; ils furent fort contents de cette promenade. Votre petit Arnoux était avec nous ; il y était déjà venu avec Guintrandi, qui avait beuglé l'*inconstance*. Arnoux est plus joli, mais il est

[1] Ville de Champagne sur la Meuse. (P.)

[2] Avant la mort de Turenne et la retraite du prince de Condé. (A. G.)

trop joli, car il chante à Versailles. Il espère que M. de Rheims le prendra pour sa musique. Il a sept cents francs à la Sainte-Chapelle. Il se plaît fort à Paris; il est jeune. Voyez si vous penseriez qu'un petit garçon tel que le voilà se pût borner à Grignan, dans l'espérance d'un bénéfice; c'est une raillerie: vous lui donneriez cinq cents écus, qu'il ne le voudrait pas. Otez-vous donc cela de l'esprit, monsieur le Comte, et faites comme moi; quand je vois qu'on languit chez moi, et qu'on espère mieux, qu'on s'y tient misérable, en même temps il me prend une extrême envie de ne plus voir ces gens-là. Est-on bien aise de leur faire violence et de les voir languir? Hélas! je languis bien moi-même, ma chère bonne, en votre absence. Je me réjouis de votre santé. Si vous vous serviez de vos maximes pour moi comme pour vous, je n'irais pas à Vichy. Votre petit-lait serait, ce me semble, un assez joli remède. Je finis ce soir pour achever quand j'aurai reçu votre lettre.

Mercredi matin 11 août.

Je la reçois, ma chère enfant, cette lettre du 4; elle est d'une assez jolie taille. Laissez-nous aimer et admirer vos lettres; votre style est un fleuve qui coule doucement, et qui fait détester tous les autres. Ce n'est pas à vous d'en juger, vous n'en avez pas le plaisir, vous ne les lisez pas; nous les lisons et les relisons, et nous ne sommes pas de très-mauvais juges. Quand je dis nous, c'est Corbinelli, le baron et moi. Je reprends, ma fille, les derniers mots de votre lettre; ils sont assommants : « Vous ne sauriez plus « rien faire de mal, car vous ne m'avez plus. J'étais le « désordre de votre esprit, de votre santé, de votre maison; « je ne vaux rien du tout pour vous. » Quelles paroles! comment les peut-on penser? et comment les peut-on lire? Vous dites bien pis que tout ce qui m'a tant déplu, et qu'on avait la cruauté de me dire quand vous partîtes. Il

me paraissait que tous ces gens-là avaient parié à qui se déferait de moi le plus promptement. Vous continuez sur le même ton. Je me moquais d'eux quand je croyais que vous étiez pour moi; à cette heure, je vois bien que vous êtes du complot. Je n'ai rien à vous répondre que ce que vous me disiez l'autre jour : « Quand la vie et les arran-« gements sont tournés d'une certaine façon, qu'elle passe « donc, cette vie, tant qu'elle voudra; » et même le plus vite qu'elle pourra; voilà ce que vous me réduisez à souhaiter avec votre chienne de Provence. Je ferai réponse vendredi au reste de votre lettre.

591. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 13 août 1677.

Je ne veux plus parler du chagrin que vous m'avez donné, en me disant que vous ne me causiez que des inquiétudes et des douleurs par votre présence. Voudrait-on être capable de ne les avoir pas quand on aime aussi véritablement que je vous aime? C'est une belle idée, et bien ressemblante aux sentiments que j'ai pour vous! Je dirais beaucoup de choses sur ce sujet, que je coupe court par mille raisons; mais pour y penser souvent, c'est de quoi je ne vous demanderai pas congé.

Mon fils partit hier; il est fort loué de cette petite équipée. Tel l'en blâme qui l'aurait accablé s'il n'était point parti. C'est dans ces occasions que le monde est plaisant. Il est plus aisé de se justifier d'être allé à cette échauffourée, que d'être demeuré ici seul et tranquille. Pour moi, j'ai fort approuvé son dessein, je l'avoue : vous voyez que je laisse assez bien partir mes enfants.

Il y a longtemps que je suis de votre avis pour préférer les mauvaises compagnies aux bonnes. Quelle tristesse de se séparer de ce qui est bon! et quelle joie de voir partir une troupe de Provençaux tels que vous me les nommez!

Ne vous souvient-il point de la couvée de Fouesnel, et comme nous tirions agréablement le jour et le moment de leur bienheureuse sortie? Nous nous mettions à couleur dès la veille, et nous trouvions que nous avions le plus beau jeu du monde le lendemain. Soutenons donc, ma fille, que rien n'est si bon dans les châteaux qu'une chienne de compagnie, et rien de si mauvais qu'une bonne. Si l'on veut l'explication de cette énigme, qu'on vienne parler à nous [1].

Je pars lundi pour aller voir notre ami Guitaud; je souhaite qu'il me mette au rang de ces compagnies que l'on craint. Pour moi, je le trouve en tout temps digne d'être évité. Sa femme accouche ici; elle en est au désespoir. Elle s'y trouve engagée par un procès. Le bon abbé vient avec moi. Je ne suis pas fort gaie, comme vous pouvez penser; mais qu'importe?

On tient le siége de Charleroi tout assuré. S'il y a quelque nouvelle entre ci et minuit, je vous la manderai. M. de Lavardin et tous ceux qui n'ont point de place à l'armée sont partis pour y aller; c'est une folie. Pour moi, j'espère toujours que ces grandes montagnes n'enfanteront que des souris. Dieu le veuille!

Le voyage de la Bagnols est assuré; vous serez témoin de ses langueurs, de ses rêveries, qui sont des applications à rêver. Elle se redresse comme en sursaut, et madame de Coulanges lui dit : *Ma pauvre sœur, vous ne rêvez point du tout*. Pour son style, il m'est insupportable, et me jette dans des grossièretés, de peur d'être comme elle. Elle me fait renoncer à la délicatesse, à la finesse, à la politesse, de crainte de donner dans les tours de passe-passe, comme vous dites. Cela est triste de devenir une paysanne. *On sent qu'on serait digne de ne pas vous déplaire, par l'envie qu'on en a*, et cent autres babioles que je sais quelquefois par cœur, et que j'oublie tout d'un coup. Nous appelons

[1] *Voyez* la lettre du 28 juin 1671.

cela des *chiens du Bassan* : ils sont enragés à force d'être devenus méchants.

Adieu, ma très-chère enfant, ne vous faites aucun *dragon,* si vous ne voulez m'en faire mille. N'est-ce pas déjà trop de m'avoir dit que *vous ne valez rien pour moi?* Quel discours! Ah! qu'est-ce qui m'est donc bon? et à quoi puis-je être bonne sans vous? Bonjour, monsieur le Comte.

592. — A LA MÊME.

A Paris, dimanche au soir 15 août 1677.

Je n'eusse jamais cru, ma fille, qu'un jour visé de si loin pût être tiré si juste : voilà pourtant ce seizième que nous avons suivi depuis deux mois. Je pars demain à la pointe du jour avec le bon abbé. Nous ne sommes pas bien réjouis; mais on porte des livres; et comme nous n'irons pas si vite que la diligence, nous pourrons rêver aux pauvres personnes que nous aimons. Il y eut hier une fausse nouvelle répandue, que le siége de Charleroi était levé. Tout le monde le prend pour un augure, tant on a mauvaise opinion de nos ennemis. Cette pensée m'est bonne, afin de ne pas emporter avec moi l'inquiétude d'une bataille. Mon fils a déjà écrit deux fois; son pied s'est trouvé mal de l'agitation de la chaise. Vous me proposez une belle-fille dont la santé pourrait résister à de plus grandes fatigues; elle ressemble tout à fait à la belle *Dulcinée.* Je crois que nous ne pouvons atteindre qu'à cette sorte de parti; tous les autres nous fuient. Je vois dans les astres que nous ne sommes point heureux.

Vous me paraissez accablée de vos *Madames* de Montélimart. Hé, mon Dieu! que ne suis-je là pour écumer votre chambre, et vous donner le temps de respirer! Je vous vois succomber sous le faix; ce sont des nœuds mal assortis que ceux d'une telle société. Ah! qu'on vous laisse avec votre aimable famille; la voilà toute rassemblée. Plût à Dieu que le *bien bon* pût être tenté d'y aller voir M. l'ar-

chevêque! Faites que ce prélat lui en écrive à Vichy. Que sait-on? Pour moi, je ne lui dirai rien, car je connais l'opposition qu'il ferait à mes prières. Il faut aller tout à contre-pied de ce qu'on veut lui inspirer, et ce serait le chemin, s'il y en avait un.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Monsieur le Comte, vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir à Grignan que j'en aurais de vous y embrasser. Au nom de Dieu, ne m'imputez point la barbarie que nous allons faire; elle me fait mal, et me presse le cœur. Croyez que je ne souhaite rien avec tant de passion; mais je suis attachée au bon abbé, qui trouve tant de mechantes raisons pour ne pas faire ce voyage, que je n'espère pas de le voir changer.

A MADAME DE GRIGNAN.

J'ai dîné avec le coadjuteur; il se plaint de la cruauté de l'abbé, qui l'a laissé seul à Paris, le *pauvre homme!* sans amis, sans connaissances, sans maisons, ne sachant où donner de la tête. Nous avons mené assez follement cette plainte. J'ai vu madame de Vins, qui vous aime assurément; elle était ici ce soir avec l'abbé Arnauld. J'ai résisté à la prière qu'on m'a faite de laisser votre portrait, pour être copié chez eux. Cette pensée me blesse d'une telle sorte, que je ne puis la souffrir à Vichy. A mon retour, si j'ai plus de force pour supporter cette tribulation, j'y consentirai. Songez à votre santé, si vous aimez la mienne; elle est si bonne, que sans vous je ne penserais pas à faire le voyage de Vichy. Il est difficile de porter son imagination dans l'avenir, quand on est sans aucune sorte d'incommodité; mais enfin vous le voulez, et voilà qui est fait. Madame de Coulanges m'a menée ces derniers jours; elle s'est toute dérangée pour moi, elle n'a songé qu'à moi. Tout de bon, elle a tres-bien fait.

593. — A LA MÊME.

A Villeneuve-le-Roi, mercredi 18 août 1677.

Hé bien, ma fille, êtes-vous contente? me voilà en chemin, comme vous voyez. Je partis lundi, et il était question ce jour-là d'une nouvelle qui était encore dans la nue. J'avais une grande impatience de savoir si on ne s'était point battu, car on nous avait ôté entièrement la levée du siége de Charleroi, qui s'était faussement répandue, on ne sait comment. Je priai donc M. de Coulanges de m'envoyer à Melun, où j'allais coucher, ce qu'il apprendrait de madame de Louvois. En effet, je vis arriver un laquais, qui m'apprit que le siége de Charleroi était levé tout de bon, et qu'il avait vu le billet que M. de Louvois écrit à sa femme; en sorte que je pouvais continuer mon voyage tranquillement. Il est vrai que c'est un grand plaisir de n'avoir plus à digérer les inquiétudes de la guerre. Que dites-vous du bon prince d'Orange? Ne diriez-vous point qu'il ne songe qu'à rendre mes eaux salutaires, et à faire trouver nos lettres ridicules, comme il y a quatre ans, lorsque nous faisions des raisonnements sur un avenir qui n'était point? Il ne nous attrapera pas une troisième fois.

Je reprends donc mon voyage, où je marche sur vos pas. J'eus le cœur un peu embarrassé à Villeneuve-Saint-Georges, en revoyant ce lieu où nous pleurâmes de si bon cœur [1]. L'hôtesse me paraît une personne de bonne conversation; je lui demandai fort comme vous étiez la dernière fois. Elle me dit que vous étiez triste, que vous étiez maigre, et que M. de Grignan tâchait de vous donner courage et de vous faire manger. Voilà comme j'ai cru que

[1] Madame de Sévigné était allée au-devant de sa fille à Villeneuve-Saint-Georges.

cela était. Elle me dit qu'elle entrait bien dans nos sentiments; qu'elle avait marié aussi sa fille loin d'elle, et que le jour de leur séparation, elles *demeurirent* toutes deux pâmées; je crus qu'elle était pour le moins à Lyon. Je lui demandai pourquoi elle l'avait envoyée si loin; elle me dit que c'est qu'elle avait trouvé un bon parti, un honnête homme, *Dieu marci*. Je la priai de me dire le nom de la ville : elle me dit que c'était à Paris; qu'il était boucher, logeant vis-à-vis du palais Mazarin, et qu'il avait l'honneur de servir M. du Maine, madame de Montespan, et le roi fort souvent. Je vous laisse méditer sur la justesse de la comparaison et sur la naïveté de la bonne hôtesse. J'entrai dans sa douleur, comme elle était entrée dans la mienne; et j'ai toujours marché depuis par le plus beau temps, le plus beau pays et le plus beau chemin du monde. Vous me disiez qu'il était d'hiver quand vous y passâtes; il est devenu d'été, et d'un été le plus tempéré qu'on puisse imaginer. Je demande partout de vos nouvelles, et l'on m'en dit partout; si je n'en avais point reçu depuis, je serais un peu en peine, car je vous trouve maigre; mais je me flatte que la princesse Olympie aura fait place à la princesse Cléopâtre. Le bon abbé a des soins de moi incroyables; il s'est engagé dans des complaisances, des douceurs, des bontés, des facilités dont il me paraît que vous devez lui tenir compte, ayant envie, dit-il, de vous plaire en me conduisant si bien : je lui ai promis de ne vous rien laisser ignorer là-dessus.

Nous lisons une histoire des empereurs d'Orient, écrite par une jeune princesse, fille de l'empereur Alexis [1]. Cette histoire est divertissante; mais c'est sans préjudice de Lucien, que je continue : je n'en avais jamais vu que trois ou

[1] La princesse Anne Comnène a écrit, au commencement du douzième siècle, l'histoire de son père et des Croisés. Madame de Sévigné lisait sans doute la traduction que le président Cousin a donnée de cette histoire, qui est en effet très-intéressante, mais qu'il faut lire avec un peu de défiance.

quatre pièces célèbres; les autres sont tout aussi belles. Mais ce que je mets encore au-dessus ; ce sont vos lettres. Ce n'est point parce que je vous aime : demandez à ceux qui sont auprès de vous. Monsieur le Comte, répondez; monsieur de La Garde. monsieur l'abbé, n'est-il pas vrai que personne n'écrit comme elle? Je me divertis donc de deux ou trois que j'ai apportées. Vraiment ce que vous dites d'une certaine femme[1] est digne de l'impression. Au reste, je ne m'en dédis point : j'ai vu passer la diligence; je suis plus persuadée que jamais qu'on ne peut point languir dans une telle voiture; et pour une rêverie de suite, hélas! il vient un cahot qui vous culbute, et l'on ne sait plus où l'on en est. A propos, la B.... *(la comtesse de Boufflers)* s'est signalée en cruauté et barbarie sur la mort de sa mère[2]; c'était elle qui devait pleurer, par son seul intérêt; elle est généreuse autant que dénaturée; elle a scandalisé tout le monde : elle causait et lavait ses dents pendant que la pauvre femme rendait l'âme. Je vous entends crier d'ici. Ah, ma fille! que vous êtes bien dans l'autre extrémité! J'ai médité sur cette mort. Madame de Guénégaud avait fait un grand rôle, la fortune de bien des gens, la joie et le plaisir de bien d'autres; elle avait eu part à de grandes affaires; elle avait eu la confiance de deux ministres (*M. de Chavigny*, *M. Fouquet*), dont elle avait honoré le bon goût. Elle avait un grand esprit, de grandes vues, un grand art de posséder noblement une grande fortune; elle n'a point su en supporter la perte[3]. Sa déroute avait aigri son esprit; elle était irritée de son malheur; cela se répandait sur tout, et servait peut-être de

[1] Cette *certaine femme* était la jeune dame de Bagnols, sœur de madame de Coulanges, qui contrefaisait une vive passion pour le baron de Sévigné. (M.)

[2] M. dame de Guénégaud.

[3] M du Plessis-Guénégaud, son mari, ancien secrétaire d'État, avait été dépouillé de la plus grande partie de sa fortune par les décisions de la chambre de justice que Colbert avait fait établir. (A. G.)

prétexte au refroidissement de ses amis : en cela toute contraire au pauvre M. Fouquet, qui était ivre de sa faveur, et qui a soutenu héroïquement sa disgrâce. Cette comparaison m'a toujours frappée. Voilà les réflexions de Villeneuve-le-Roi; vous jugez bien qu'on n'en aurait pas le loisir, à moins que d'être paisiblement dans son carrosse. J'y ajoute que tout le monde est un peu trop tôt consolé de la perte d'une telle personne, qui avait bien plus de bonnes qualités que de mauvaises.

A Joigny, mercredi au soir.

Nous sommes venus courant la bague depuis la dînée. Le beau pays, et la jolie petite terre! elle n'est pourtant pas plus affermée que vingt mille écus depuis la misère du temps : elle allait autrefois plus haut. Ma fille, il ne s'en faut qu'une tête qu'elle ne soit à vous; ce serait un beau coup de dé. On me dit que la poste pour Lyon ne passe ici que par mille détours : ce n'est pas la grande route; on écrit aisément de Paris, et ce n'est pas de même pour Lyon. J'espère demain de vos nouvelles à Auxerre; vous avez bien disposé leur marche. Écrivez à M. *Roujoux*, maître de la poste de Lyon, que vous le priez d'avoir soin de me faire tenir vos paquets à Vichy. Je viens de lui écrire, car il n'y a que de Paris que les lettres aillent droit à Montélimart; il faut de partout ailleurs les adresser à Lyon. Comment vous portez-vous? dormez-vous toujours? n'engraissez-vous point un peu? Monsieur le Comte, vous ne dites pas un mot de ma fille; votre plume a-t-elle bien voulu oublier cet article? Parlez-moi donc de votre musique; votre femme fait la délicate et la connaisseuse : il me semble qu'elle aurait quelque légère disposition à ne la pas admirer. Je vous conseille de ne plus penser à Arnoux; il a bien d'autres vues qu'un canonicat à Grignan. Il est jeune, il gagne beaucoup, il gagnera encore plus; il aspire à être de la musique de la chapelle. Faites comme moi, mon cher

Comte : quand je vois qu'on ne me veut point, il me prend aussitôt une envie toute pareille de ne m'en point soucier, et cela se rencontre le plus heureusement du monde. Je soupai l'autre jour chez la marquise d'Uxelles; j'y trouvai Rouville, qui me parla de vous si sérieusement et avec tant d'estime et de respect, que je crois qu'il va mourir. J'ai bien d'autres souvenirs à vous dire des Saint-Géran, des Vins, etc.; enfin, de quoi remplir ce nombre que vous voulez augmenter, à ce qu'on m'a dit, à cause du dénûment où vous vous trouvâtes l'autre jour à Aix [1].

Je reviens à vous, ma fille; je m'ennuie de n'avoir point de vos nouvelles; si je n'en ai point demain, je serai bien fâchée. J'espère que vous me manderez si j'ai bien deviné ce cœur déserteur que vous ne voulez plus compter sur vos doigts.

A Auxerre, jeudi à midi.

Nous voilà arrivés par une assez grande chaleur. Nous avons vu le château de Seignelai [2] en passant; nous y avons donné notre bénédiction, et nous sommes persuadés qu'il prospérera. Mais nous avons eu le malheur de ne point loger où vous avez logé. Nous sommes mal; nous avons suivi une vieille routine. J'ai envoyé à la poste pour savoir s'il n'y avait point de paquet pour moi; le maître n'y était pas; je l'attends. La maîtresse a dit qu'elle avait logé madame la comtesse de Grignan; qu'elle était un peu maigre quand elle a passé; qu'il était vendredi; qu'on lui mit le pot au feu; que M. le comte ne mangea que des fraises. Me voilà en même temps au désespoir d'être logée ici, où je trouve tout mauvais, d'autant plus que nous y passerons le reste du jour, pour laisser un peu reposer nos chevaux. Nous pourrons demain gagner Époisses, où M. de Guitaud nous attend avec une très-bonne amitié. Je suis fâchée de

[1] *Voyez* la lettre du 19 juillet ci-dessus.
[2] Il était à M. de Colbert, marquis de Seignelai.

n'y point trouver sa femme; elle a bien du bon esprit; elle n'est pas de celles dont on est embarrassé. Elle est demeurée pour un procès ; et ce procès l'a jetée si avant dans son neuf, qu'elle a fait venir sa sage-femme d'ici pour l'accoucher au milieu de Paris : on ne peut pas faire plus d'honneur à l'habitude. Adieu, ma très-chère; je n'ai point de vos lettres ; il faut attendre jusqu'à Époisses. Je fais mille compliments au bon abbé et à M. de La Garde. Dites à l'abbé que je me mêle de le prier de bien faire auprès de M. l'archevêque. Eh, mon Dieu ! peut-on trop prendre sur soi pour un si bon et si digne patriarche? Je suis à vous, ma très-chère, et on ne me fera jamais entendre qu'il me soit bon de n'être point avec vous. Je ne croyais pas qu'on pût vous persuader cette ridicule opinion ; mais vous m'en avez écrit des lignes que je ne puis oublier [1]. Nous serons donc bien à plaindre, vous et moi, quand vos affaires vous obligeront de me revoir.

594. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 20 août 1677.

Je ne fais que d'arriver du comté de Bourgogne avec la veuve que vous aimez, Madame, et c'est pourquoi je ne fais que de recevoir votre lettre du 30 juillet.

Mon fils m'écrit de Lille que le maréchal d'Humières n'en sortant point, il lui a demandé congé pour aller trouver M. de Luxembourg à Ath, qui marchait aux ennemis pour faire lever le siége de Charleroi, ou pour les combattre. Dieu le conduise !

Je suis fort aise que M. de Sévigné soit sous-lieutenant des gendarmes-dauphin. La charge est jolie, et très-jolie pour un homme de son âge. Vous voyez qu'avec de la patience il n'y a guère d'affaires au monde dont on ne vienne à bout. Je vous écris fort chagrin de ne pouvoir vous aller

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du 11 août.

trouver à Époises. Ma fille de Chaseu est assez mal depuis quinze jours : ce qui m'a obligé de la ramener en litière ; et le cocher de ma fille s'est cassé le bras. Mais si vous vouliez entendre raison, tout cela n'empêcherait pas que nous ne vous vissions. Le chemin d'Époisses à Vichy par Nevers est beaucoup plus méchant et aussi long pour le moins que par ce pays-ci. Nous vous donnerons des relais, Toulongeon, Jeannin et moi. Venez, Madame; je suis assuré que le bon abbé sera de mon avis. Vous séjournerez ici un jour ; si vous êtes pressée, vous n'y coucherez qu'une nuit, et le lendemain nous irons à Montjeu. De là vous vous embarquerez pour Vichy. Si vous ne connaissiez la situation de Montjeu [1], je me serais servi d'un autre mot que d'*embarquer*, de peur que vous ne le prissiez pour un port de mer; mais vous entendez les figures. Mandez-moi le jour que vous vous trouverez à Lucenay; car nous irons audevant de vous jusque là. Ma foi, vous ne sauriez mieux faire; et ne vous allez pas mettre dans la tête que ce serait une légèreté de changer de résolution : le sage change selon les occurrences.

Depuis ma lettre écrite, je viens d'apprendre la levée du siége de Charleroi. Il faut dire la verité, voici de longues prospérités ; mais je remarque que Dieu n'a pas seulement fait le roi le plus grand roi du monde par sa conduite ; il l'a encore fait tel par son étoile, et les princes qui sont ses ennemis, les plus indignes princes de la terre.

A MONSIEUR DE CORBINELLI.

Vous avez raison, Monsieur, de dire qu'on ne fait presque rien de tout ce qu'on veut faire, c'est-à-dire de considérable; le destin a pris cela pour son partage, et nous a laissé les bagatelles. Il n'y a que le roi d'excepté de la règle générale. La Fortune, qui depuis la naissance du

[1] Montjeu est situé sur une montagne très-élevée.

monde avait toujours affecté de traverser le mérite, a pris enfin parti pour Sa Majesté. Jamais prince n'a été si longtemps sage et heureux; il y a seize ans que ses prospérités accompagnent sa vertu. Je voudrais bien savoir ce que lui dirait Voiture, qui était, disait-il à M. le Prince épuisé sur les louanges, pour quatre ou cinq campagnes heureuses. Il faut ou redire les mêmes choses, ou se taire sur les belles actions du roi. Il en fait plus de nouvelles tous les jours qu'il n'y a de tours différents dans notre langue pour les louer dignement. Ce que vous me dites pourtant de lui me paraît nouveau et admirable; mais vous avez beau avoir de l'esprit, avant la fin de 1678 il vous mettra à sec, sur ma parole. Quand je priai le duc de Saint-Aignan, en 1664, de lui dire qu'en attendant que je pusse recommencer à le servir dans la guerre, je suppliais Sa Majesté de trouver bon que j'écrivisse son histoire, il me fit répondre qu'il n'avait pas encore assez fait pour cela, mais qu'il espérait me donner un jour de la matière. Il m'a bien tenu parole, et je voudrais lui pouvoir tenir aussi bien la mienne; mais j'y ferai toujours de mon mieux...

Adieu; madame de Coligny vous rend mille grâces de toute l'estime que vous avez pour elle, et de toute votre amitié : il n'y en a point qu'elle estime davantage.

595. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Époisses, samedi 21 août 1677.

Nous arrivâmes ici hier au soir à deux heures de nuit. Nous pensâmes verser mille fois dans des ravines que nous eussions fort aisément évitées si nous eussions eu seulement la lumière d'une petite bougie; mais c'est une belle chose que de ne voir ni ciel ni terre. Enfin nous envoyâmes ici au secours; nous y arrivâmes comme le maître du château (*M. de Guitaud*) allait se mettre au lit. Vous savez qu'on ne demeure jamais; et ce qui vous surprendra,

c'est que je n'avais point de peur. Ce fut la bonne tête de l'abbé qui voulut faire ces quatorze lieues d'Auxerre ici, qui ne se font pas ordinairement. J'étais levée dès trois heures; de sorte que je me suis reposée avec un grand plaisir dans cette belle maison, où nous regrettions de n'avoir point la maîtresse du logis. Vous connaissez le maître, et le bon air, et le bon esprit qu'il a pour ceux qu'il aime un peu. Il m'assure que je suis de ce nombre, et je le crois par l'amitié qu'il a pour vous; il me sait si bon gré de vous avoir mise au monde, qu'il ne sait quelle chère me faire. Nos conversations sont infinies; il aime à causer, et quand on me met en train, je ne fais pas trop mal aussi : de sorte qu'on ne peut pas être mieux ensemble que nous y sommes. Si les oreilles vous tintent, ne croyez pas que ce soit une vapeur : c'est que nous parlons fort de vous. J'espérais trouver ici une de vos lettres; j'avais déjà été trompée à Auxerre; huit ou neuf jours sans entendre un mot de vous me paraissent bien longs : j'en suis un peu triste. Je compte recevoir de vos nouvelles avant que de fermer cette lettre. C'est une chose bien essentielle à mon cœur que de vous aimer et de penser à vous. Nous avons déjà commencé à gronder de nos huit mille francs de réparations, et de ce qu'on a vendu mon blé trois jours avant qu'il soit enchéri. Cette petite précipitation me coûte plus de deux mille fancs; mais je ne m'en soucie point du tout. Voilà où la Providence triomphe : quand il n'y a point de ma faute, je me console tout aussitôt. Je vous ai envoyé un gros paquet d'Auxerre; je l'avais écrit de deux ou trois endroits. Je n'ai trouvé ici que les mêmes nouvelles que je reçus à Melun, c'est-à-dire la levée du siége de Charleroi. Nos bons ennemis ne songent qu'à ne point troubler ma tranquillité : aussi je les aime tendrement.

596. — A LA MÊME.

Époisses, mercredi matin 25 août 1677.

C'est encore ici, ma très-chère, que j'ai reçu votre lettre du 11. Je l'attendais avec impatience ; je ne suis pas accoutumée à de tels retardements : c'est le chagrin de mon voyage, de me voir ainsi dérangée. M. de Guitaud me persuade fort qu'il est aise que je sois ici. Tous nos gens sont à Bourbilly. Le fermier nous y donna hier à tous un fort grand dîner ; M. de Guitaud, M. de Trichâteau, cela paraissait beaucoup dans cette horrible maison. Je serai encore ici jusqu'à dimanche, et vous écrirai encore une fois. Il y a dans cette maison une grande liberté ; j'y lis, j'y travaille, je me promène ; nous causons fort agréablement, le maître du logis et moi : je ne sais quel pays nous ne battons point. Il me conte mille choses de Provence, de vous, de l'intendant, de Vardes, que je ne savais pas. Il me paraît fort occupé de son salut ; il se sert de bons maîtres pour se conduire ; il est possédé de l'envie de payer ses dettes, et de n'en point faire de nouvelles : c'est le premier pas que l'on fait dans ce chemin, quand on sait sa religion. Il ne laisse pas d'être encore de fort bonne compagnie ; mais cela passera, car la charité du prochain commence déjà à lui couper des paroles par la moitié. Il vous aime, il vous estime au-dessus de tout ; et je m'assure que ce n'est point lui qui a déserté. Vous ne voulez donc pas me dire qui c'est? Croyez-vous que je le dirais, si vous m'aviez priée sérieusement de ne le pas faire? Hé bien ! ma belle, je ne vous en parlerai plus.

Vous me contez une chose terrible de l'embrasement de cette galère. Hélas ! ce pauvre Sainte-Mesmes [1], il me semble que je le vois. Mais d'où vient que vous ne trouvez pas

[1] Anne-Alexandre de L'Hospital, marquis de Sainte-Mesmes.

aussi extraordinaire ce que nous vous mandons du prince d'Orange? Il assiège Charleroi; il voit notre armée : il en est tellement surpris, qu'il décampe au même instant, et s'en va vers Maestricht. Il fut surpris comme s'il n'avait pas ouï dire qu'il y eût une armée française en Flandre. On assure qu'il nous a fait grand plaisir, car il était si bien posté, que nous avions bien de la peine à trouver notre place. Voilà la seconde fois qu'il nous tire de cet embarras [1]; vous savez que je l'avais deviné. Tous nos volontaires sont revenus. Pensez-vous que cette nouvelle ne valût pas son prix dans la gazette de Hollande, si elle osait nous en parler sincèrement? Je n'ai point de nouvelles de mon fils. Je ne crois pas qu'il soit revenu. Il aura sans doute continué son chemin, et aura bien fait : il n'était pas possible qu'il demeurât à Paris; il faudrait pour cela qu'il eût pris la figure et la conduite d'un homme blessé; et je vous ai dit qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un petit homme qui se portait parfaitement bien. Le public est impitoyable sur la réputation des guerriers.

97. — A LA MÊME.

A Époisses, jeudi 26 août 1677.

Je reçois encore une de vos lettres, ma très-belle et très-chère, et peut-être que j'en aurai encore une avant que je parte, car ce ne sera que dimanche, et je ne fais aujourd'hui que ballotter, en attendant le départ du courrier. J'aurai fait ici une petite pause de dix jours : c'est une visite honnête. Je me connais en sincérité : je répondrais de celle qui est dans le cœur du maître de cette maison. Quoi qu'il en soit, il s'attrape lui-même, si ce qu'il me dit de son amitié et du plaisir qu'il a de me voir ici n'est pas véritable. Je sens que je ne l'incommode point : la liberté qui se trouve ici répond de tout ce que je dis. Nous dévi-

[1] Le premier siége de Charleroi fut levé en décembre 1672. (P.)

dons beaucoup de chapitres, et de tous pays nous revenons à vous : c'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine. Je suis en parfaite santé. Ne me dites point que vous n'avez pas sur moi un pouvoir despotique, et que le serein vous résiste. Il est vrai que c'est mon ancien ami, et que j'ai peine à rompre tout à fait avec lui. Mais pour le voyage de Vichy, par exemple, il est entièrement *despotique*, et si ce n'était que vous croyez que ces eaux me sont salutaires, et que votre amitié vous fait voir dans l'avenir ce que ma santé présente m'empêche d'y voir, je vous déclare que je n'irais point du tout; mais je fais ce voyage agréablement, dans la pensée de rassurer votre imagination pour jamais; et cette seule raison est meilleure que nulle autre que l'on y puisse mêler.

Vous me représentez fort bien votre coup de tonnerre. J'avais quelquefois entendu parler des effets surprenants du tonnerre; mais je n'y crois pas tant qu'à ce que vous m'en dites. Cette petite fille toute morte, sans qu'il y paraisse, comme si c'était avec de la poudre de *sympathie*, est une chose bien étonnante. Je comprends bien que vous ayez eu la curiosité de la voir. J'aurais bien été de cette partie; j'aime toutes les choses extraordinaires; celle-là l'est beaucoup : ce n'est point comme on a accoutumé de mourir. Vos tonnerres sont bons à Grignan : ils ont un éclat et une majesté au-dessus de tous les autres. Lucien n'aurait pas osé appeler cette foudre un vain épouvantail de chenevière; c'est un Jupiter tonnant, comme du temps de Sémélé : nous n'avons rien eu de si considérable dans ces pays-ci. Nous y sentons avec incommodité une de vos prophéties, c'est-à-dire que les puces sont noires pour la plupart, et en si grande quantité, qu'on ne sait où se mettre. J'étais résolue de m'en plaindre à vous : si vous trouvez quelque remede ensuite de l'almanach, vous me ferez un grand plaisir de me l'apprendre.

Vous trouverez que Don Quichotte est fort bon. J'aime

en plusieurs occasions le vieux langage ; et si on l'avait ôté de cinq ou six livres que je vous dirais bien, on en aurait ôté toute la grâce, et je n'en voudrais plus ; mais je ne m'étais point assez affectionnée à celui de Don Quichotte, pour n'avoir pas pris beaucoup de plaisir à la traduction. Si cette lecture vous divertit, je vous exhorte à la continuer, sans préjudice de *la colère d'Achille,* où vous êtes engagée. Je suis fort de votre avis pour la préférence des fables sur le poëme épique ; la moralité s'en présente bien plus vite et plus agréablement : on ne va point chercher midi à quatorze heures, cela soit dit pourtant sans offenser Le Tasse, que je ne puis oublier sans être une ingrate.

Corbinelli me mande qu'il croit que M. de Vardes viendra à Bourbon, où il lui mènera sa fille, et que je le ramènerai avec cette belle à Paris. Cette vision est assez divertissante. Si Vardes passe à Grignan, comme il me le mande, mettez-lui dans la tête de venir à Vichy : il n'y a guère que les eaux de la Seine qu'il dût préférer à celles-là. Mais de choisir les eaux de Bourbon, parce qu'elles sont un peu plus près du but, c'est une folie. Que vous êtes heureuse d'avoir ces nouveaux venus ! qu'ils sont bons chacun en leur espèce ! que je les aime, et que vous me feriez un grand plaisir de les en assurer ! Faites-en bien votre profit, ma fille : ce sont des sources où l'on peut puiser tout ce que l'on veut.

Madame de Coulanges m'a écrit une lettre toute pleine d'amitié et de nouvelles, c'est-à-dire les nonchalances adorables du prince d'Orange, le mariage de la nièce de madame de Schomberg, et la description plaisante qu'elle fait des vilaines vilenies de cette noce, dont la mariée avait pensé mourir. Elle dit que le voyage de Fontainebleau est assuré ; elle parle de la meilleure santé de madame de La Fayette, tout cela saucé dans mille douceurs, point de tortillage : sa lettre est en vérité fort bonne à recevoir. Quoique je n'aie personne sur mon épaule, je ne vous dirai

rien de fort secret des pays que vous savez (*de la cour*) : ce sont de certaines petites choses qui n'ont point de prise, et qui n'ont quasi pas la force d'être transportées. M. de La Garde vous en instruira ; en voici une qui réjouira M. l'archevêque.

Le bel abbé se souvient bien de cette lettre que quelques évêques écrivaient au pape contre certains relâchements. Il vous contera que ce fut un crime, et que ce monstre fut étouffé dans sa naissance par messieurs les agents qui coururent partout. Je ne sais quel esprit follet ou sage l'a fait savoir au pape (*Innocent XI*). Il a écrit à Sa Majesté « qu'il « était d'autant plus surpris de la suppression de cette lettre, « que les rois n'ont point accoutumé d'empêcher ces sortes « de commerce entre les enfants et le père commun ; qu'il « ne croit pas que cette pensée soit venue d'un prince dont « la piété lui est connue, mais que ceux qui lui ont donné « ce conseil en ont ignoré les conséquences. » Il a chargé de ce bref les trois cardinaux de Bouillon, d'Estrées, de Bonzi. Si cette nouvelle est comme on nous la mande, elle en vaut bien une autre. N'admirez-vous point que tout est crime à nos pauvres frères ? Quand ils n'ont point consulté le pape, ils étaient schismatiques ; quand ils lui font des plaintes des *opinions probables* et d'autres denrées de cette force, ils sont révoltés. Disons donc, ma chère enfant, qu'ils sont bien haïs ou bien aimés de Dieu, à voir de quelle façon ils sont persécutés. Je suis assurée que cette petite histoire réjouira vos prélats.

Je suis fâchée des vapeurs de M. de La Garde. Vous voilà donc tous deux bien offensés contre l'air de Paris ; il faut que Dieu ait donné une bénédiction nouvelle à celui de Grignan, car de mon temps on ne l'eût jamais soupçonné de restaurer, de rafraîchir et d'humecter une jeune personne. Que Dieu soit loué à jamais de la santé que vous y avez trouvée ! Sans raisonner ni tirer aucune conséquence, je m'en tiens là, et je puis dire que cet air n'est

pas moins bon pour ma vie que pour la vôtre, puisqu'il vous a tirée du pitoyable état où vous étiez quand nous nous séparâmes.

Samedi 28 août.

Je reçois, ma fille, votre lettre du 18 : j'en ai reçu trois ici. Je pars demain. Madame de Chastelux est venue me voir, au lieu de recevoir ma visite à Chastelux. Je serai un jour avec mes parents, et le quatrième à Vichy. Vous avez eu raison d'être surprise de la mort de la pauvre madame du Plessis (*Guénégaud*). J'en fus fort touchée, et plus que bien d'autres; elle nous aimait : vous lui plaisiez au dernier point; vous vous entendiez à merveille. Elle a été enlevée en six jours, sans connaissance; enfin cela est pitoyable.

Pour notre cardinal, j'ai pensé souvent comme vous; mais soit que les ennemis ne soient pas en état de faire peur, ou que les amis ne soient pas sujets à prendre l'alarme, il est certain que rien ne se dérange. Vous faites très-bien d'en écrire à d'Hacqueville, et même au cardinal. Est-il un enfant? ne saurait-il venir à Saint-Denis sans le consentement de ses précepteurs? Et s'ils l'oublient, faut-il qu'il se laisse égorger? Vous avez très-bonne grâce à vous inquiéter sur la conservation d'une personne si considérable, et à qui vous devez tant d'amitié. Tous vos discours sur Charleroi sont justes comme l'or : mères, sœurs, amies, maîtresses, toutes sont infiniment redevables au prince d'Orange. Rien n'est si plaisant que la conduite de tous ces messieurs pendant cette campagne. Enfin la cour est à Fontainebleau. On dit que madame de Coulanges ira passer le temps de ce voyage à Livry. Ne lui avez-vous pas fait réponse, ma très-chère? Je vous prie de n'y pas manquer. M. de Guitaud voulait vous mander comme il est content de mon séjour, et combien nous avons parlé tendrement de vous; mais je ne sais où il est, et je vais

fermer cette lettre, en vous embrassant mille fois de tout mon cœur. Vous ne pouvez assez compter sur ma véritable tendresse.

598. — A LA MÊME.

A Saulieu, dimanche au soir 29 août 1677.

Je vous écrivis hier au soir, et je vous écris encore aujourd'hui. Enfin j'ai quitté Époisses; mais je n'ai pas encore quitté le maître de ce beau château. Il est venu me conduire jusque ici. Rien n'est si aisé que de l'aimer : vous le connaissez; il m'a aussi bien reçue que si j'étais madame de Grignan : je ne puis rien ajouter à cela; j'ai tout dit. N'est-il pas vrai, monsieur le Comte? Répondez.

MONSIEUR DE GUITAUD.

Enfin nous nous séparons demain, et il ne me restera plus qu'à songer à vous, en quittant madame de Sévigné; car tant que nous avons été ensemble, nous n'avons fait qu'en parler, et je ne doute pas que les oreilles ne vous aient corné : c'est à vous à savoir laquelle, car nous en avons dit de toutes les façons. Je n'ai pu me résoudre à ne pas l'accompagner jusqu'à son premier gîte. Nous nous quittons, ce me semble, à regret, mais nous nous reverrons dans peu; et si vous ne venez, nous vous irons voir de compagnie. Ne songez cependant à rien qui vous chagrine; cherchez tout ce qui vous pourra plaire, et ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien dans la vie qui puisse avoir ce droit-là : le monde est joli, et *on trouve toujours quand on cherche*. Voici un mot qui ne sera pas de votre goût; mais je m'entends bien, et ne parle pas si improprement que vous pourriez le croire.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est très-sage, cet homme-ci ; et je lui disais tantôt, le voyant éveillé comme une potée de souris : « Mon pauvre « Comte, il est encore bien matin pour se coucher ; vous « êtes bien vert encore, mon ami. Il y a bien du vieil « homme, c'est-à-dire du jeune homme en vous. » Je m'en vais tout dire. Il ne faisait l'autre jour qu'une légère collation, car il voudrait bien faire pénitence, et il en a besoin. Il m'échappe de l'appeler *M. de Grignan* ; ce nom se trouve naturellement au bout de ma langue. Il s'écria d'un ton qui venait du fond de l'âme : *Hé ! plût à Dieu !* Je le regardai, et lui dis : *J'aimerais autant souper.* Nous nous entendîmes ; nous rîmes extrêmement. Dis-je vrai ? Répondez.

MONSIEUR DE GUITAUD.

Il est vrai, Madame, que les souhaits vont quelquefois bien loin, et qu'il n'est pas toujours fort aisé d'en être le maître. Vous êtes informée de ma pénitence, si vous ne l'êtes de mes péchés ; mais comme je suis aussi peu déterminé sur l'un que sur l'autre de ces deux partis, je vous permets de donner carrière à votre esprit. Je finis par là, en vous assurant pourtant que votre maman, à l'heure qu'il est, est un peu ivre : mais ce n'est pas de l'eau de Vichi ; je doute même, si cela continue, qu'elle veuille y aller : ce serait de l'argent perdu.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est lui qui est ivre ; pour moi, j'avoue que je le suis un peu. Ils sont si longtemps à table que par contenance on boit, et puis on boit encore, et on se trouve avec une gaieté extraordinaire : voilà donc l'affaire. A propos, nous avons rencontré M. et madame de Valavoire, avec un

équipage qui ressemblait à une compagnie de Bohèmes. Nous avons attaqué la première litière; nous y avons trouvé le bon Valavoire. Ah! que c'est bien le vieil homme! Nous sommes tous descendus; il m'a baisée, et a pensé m'avaler, car il a, comme vous savez, quelque chose de grand dans le visage. Sa femme m'a parlé de vous et de votre santé d'une manière à me persuader : vous n'êtes point grasse, mais vous avez un beau teint; vous êtes blanche, vous êtes tranquille. Tout ce qu'elle m'a dit m'a paru fort naturel, et m'a fort plu. J'ai trouvé les chemins étranges; j'ai pensé que vous aviez essuyé tous ces cahots. Mon cocher est admirable, mais il est trop hardi. M. de Guitaud dit qu'il l'estime de deux choses : l'une d'être un fort bon cocher, et l'autre de mépriser mes cris. Adieu, ma fille, en voilà assez pour des gens entre deux vins. Il y a ici un fort bon médecin, qui me dit : Madame, pourquoi allez-vous à Vichy? Répondez-lui ; pour moi, je n'ai jamais pu.

599. — DU COMTE DE BUSSY A M. DE CORBINELLI [1].

A Chaseu, ce 1er septembre 1677.

Il n'y a pas longtemps que je vous ai fait réponse, Monsieur, dans une lettre que j'écrivis à madame de Sévigné, et me revoici avec elle dans une feuille de papier, vous écrivant tous deux de ce château, où nous avons passé si doucement un an ensemble. Il était agréable alors, il l'est aujourd'hui davantage, et notre amie en est contente. Nous l'aurions été bien plus si vous aviez été de la partie, et Lucien, que nous avons lu, nous aurait encore paru plus divertissant. La veuve qui vous plait tant m'a aidé à faire l'honneur de ma maison. J'oubliais de vous dire que nous allâmes cinq lieues au-devant de la marquise. Elle nous fit mettre dans son carrosse, ne voulant fier sa con-

[1] La lettre de Madame de Sévigné à la suite de laquelle se trouvait celle-ci est perdue, comme toutes celles qu'elle avait écrites à Corbinelli.

(A G.)

duite qu'à un cocher célèbre, qu'elle a depuis peu. A la vérité, à un quart de lieue de la dînée, il nous versa dans le plus beau chemin du monde. Le bon abbé de Coulanges étant tombé sur sa nièce, et Toulongeon sur la sienne, cela nous donna un peu de relâche. Mais admirez la fermeté de notre amie, et son bon naturel. Dans le moment que nous versâmes, elle parlait de l'histoire de Don Quichotte. Sa chute ne l'étourdit point, et pour nous montrer qu'elle n'avait pas la tête cassée, elle dit qu'il fallait remettre le chapitre de Don Quichotte à une autre fois, et demanda comment se portait l'abbé. Il n'eut non plus de mal que les autres. On nous releva, et ma cousine fut trop heureuse de se remettre à la conduite du cocher de ma fille, qu'elle avait tant méprisé. Vous croyez bien que notre aventure ne tomba pas à terre, comme nous avions fait. Nous badinâmes quelque temps sur ce chapitre; et ce fut là où nous commençâmes à vous trouver à redire.

600. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A La Palisse, vendredi au soir 3 septembre 1677.

Vous voyez bien, ma très-chère, que me voilà à Vichy, c'est-à-dire j'y dînerai demain 4 de ce mois, comme je vous l'avais promis. Je vous écrivis de Saulieu, avec M. de Guitaud, une assez folle lettre; je vous en ai écrit quatre d'Époisses, où j'ai reçu toutes celles qui me sont revenues de Paris. J'ai été prise et retenue en Bourgogne d'une telle sorte, que si par hasard je ne m'étais souvenue de vous et que vous vouliez que je prisse les eaux, je crois que je m'y serais oubliée. J'ai été chez Bussy, dans un château (*à Chaseu*) qui n'est point Bussy, qui a le meilleur air du monde, et dont la situation est admirable. La Coligny [1] y était : vous savez qu'elle est aimable; il y aurait beaucoup

[1] Fille du comte de Bussy, et la même qui épousa M. de La Rivière, en juin 1681. (P.)

à parler, mais je réserve ces bagatelles pour une autre fois. Il a fallu aller dîner chez M. d'Autun, *le pauvre homme*[1] *!* et puis chez M. de Toulongeon ; et le jour que j'en devais partir il fallut demeurer pour parler de nos affaires avec le président de Berbisi, qui venait m'y trouver. Enfin, me voilà sur votre route de Lyon, à vingt lieues de Lyon. Je serais mardi à Grignan si Dieu le voulait. Hé, mon Dieu ! il faut détourner cette pensée, ma chère enfant : elle fait un *dragon* si l'on ne prend un soin extrême de la gouverner. Parlons de la traverse d'Autun ici, qui est un chemin diabolique. J'ai dit adieu pour jamais partout où j'ai passé. Je suis ici dans le château de cette bonne Saint-Géran, qui m'a reçue comme sa fille. Vous y avez passé, ma fille : tout m'est cher à mille lieues à la ronde. Je suis à plaindre quand je n'ai point de vos nouvelles; cela me fait une tristesse qui ne m'est pas bonne. Depuis Époisses, il y a sept jours : cela est long; j'en attends, voilà ce qui me soutient. Je vous prie de dire à M. de Grignan que je le conjure d'écrire à M. de Seignelai, ou à M. de Bonrepos, pour obtenir le congé du chevalier de Sévigné pour cet hiver, afin qu'il vienne solliciter un vaisseau. Il y a bien des places vacantes. Le pauvre garçon m'a écrit quatre fois ; il ne sait que faire. Il est à Messine, et me fait pitié. C'est sa vie, c'est son pain ; aidez-moi à le secourir ; vous savez comme il s'appelle : si cela ne vous touche, c'est mon filleul. On me presse de donner cette lettre; la poste va passer. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable. Il y a huit jours que je ne sais rien; mais quand j'ignore tout, je sais toujours que je vous aime de tout mon cœur.

601. — A LA MÊME.

A Vichy, samedi au soir 4 septembre 1677.

J'ai reçu deux de vos lettres en arrivant, ma très-chère.

[1] Gabriel de Roquette, évêque d'Autun.

J'en avais grand besoin, mon cœur était triste : me voilà bien; je les relirai, ce m'est une consolation. Ma fille, passé aujourd'hui, je vous promets de ne plus écrire qu'un mot, c'est-à-dire *la feuille qui chante et chantera*; mais faites-en donc de même : vous êtes excédée d'écriture, et c'est être malade à votre âge, que d'être maigre au point que vous l'êtes; je hais, il est vrai, de voir si visiblement la côte d'Adam en votre personne. Vous me rendrez donc compte de votre santé, et de la petite, dont je suis en peine; la pauvre enfant! Madame de Valavoire m'en dit des merveilles. Ma fille, ne me grondez pas ce soir : je veux un peu parler; j'arrive, je me repose demain : rien ne m'oblige à me taire. M. de Champlâtreux est déjà venu me voir. Le bon abbé le trouve d'une bonne société; il lui donnera souvent à dîner. Savez-vous qui m'a déjà envoyé faire un compliment? M. le marquis de Termes [1], qui arriva hier tout malade de goutte et de colique : on dit qu'il a la barbe longue comme un capucin : ah! c'est fort bien fait. Le chevalier de Flamarens [2] est avec lui; M. et madame d'Albon [3] y sont aussi, M. de Jussac; on attend encore bien du monde. J'oublie le meilleur, c'est Vincent, qui sort déjà d'ici, et qui prendra des soins de moi extrêmes. Je me porte très-bien; je ne sais que souhaiter de mieux, sinon de clouer ce bienheureux état. Je vous écrivis hier de La Palisse; j'y vis un petit garçon que je trouvai joli; il a sept ans : je suis sûre qu'il ressemble au vôtre; son père, qui est un gentil-homme de M. de Saint-Géran, lui a appris l'exercice du mousquet et de la pique. C'est la plus jolie chose du monde : vous aimeriez ce petit enfant; cela lui dénoue le corps : il est délibéré, adroit, résolu. Son père passe sa vie à la guerre; il est convalescent à La Palisse, et se diver-

[1] César-Auguste de Pardaillan, marquis de Termes. Attaché à Gaston d'Orléans, il avait joué un rôle dans les intrigues de la Fronde. Il était beau, bien fait, homme d'esprit, mais de fort mauvaise réputation. (A. G.)

[2] Jean de Grossoles, chevalier de Flamarens.

[3] Gilbert-Antoine d'Albon, comte de Chazeul.

tit à rendre son fils un vrai petit soldat : j'aimerais mieux cela qu'un maître à danser. Si le hasard vous envoyait un tel homme, prenez le même plaisir sur ma parole. M. l'archevêque a écrit au bon abbé tout ce qui se peut mander d'obligeant et de tendre pour l'engager au voyage de Grignan; mais je ne vois pas que cela l'ébranle, quoiqu'il en soit touché. J'aurais bien à causer sur vos deux lettres que voilà ; mais quoique je ne sois pas encore initiée à la fontaine, je veux vous donner l'exemple. Un homme de la cour disait l'autre jour à madame de Ludres : « Madame, vous êtes, ma foi, plus belle que jamais. — « Tout de bon, *dit-elle,* j'en suis bien aise, c'est un ridicule « de moins. » J'ai trouvé cela plaisant. Madame de Coulanges a des soins de moi admirables. Je regarde autour de moi; est-ce que je suis en fortune? Elle me rend le tambourinage qu'elle reçoit de beaucoup d'autres. La Bagnols m'écrit aussi mille douceurs *tortillonnées*. Adieu, ma chère enfant, évitez sur toutes choses le cœur de l'hiver pour revenir, et le détour de Rheims. Croyez-moi, il n'y a point de santé qui puisse résister à ces fatigues; les voyages usent le corps comme les équipages.

602. — A LA MÊME.

A Vichy, lundi 6 septembre 1677.

Ma fille, ne vous fâchez point, je vous écris à six heures du soir, loin des eaux, loin de toute vapeur; c'est pour me donner de la joie que je veux causer un moment avec vous; j'ai rompu tout autre commerce. Ne trouvez-vous point que nous sommes trop loin et trop près l'une de l'autre? Cette distance nous fait mal. Je passe les jours avec ces messieurs de Termes et Flamarens; je suis leur véritable consolation. Je ne sais ce qu'ils ont, ils ne se portent point bien. Ils ont amené un homme de l'Opéra, qui joue du violon mieux que *Baptiste*; cela nous divertit. Il y a une

impertinente petite bossue qui chante sans fin et sans cesse, et qui croit être miraculeuse; cela nous fait rire. M. de Champlâtreux est notre grand druide; il fait la meilleure chère du monde. Ah, mon Dieu! que n'a-t-il été possible que vous m'ayez gouvernée ici? M. et madame d'Albon, une sœur de mademoiselle de Lestranges, madame de Sourdis, blanche et blonde, mille autres de tous côtés, jamais il ne s'est vu tant de monde, et jamais il n'a fait si beau: le mois de septembre ne contrefait ni l'été ni l'hiver, il est le plus beau mois de septembre que vous ayez jamais vu. MADAME disait l'autre jour à madame de Ludres, en badinant avec un compas: « Il faut que je crève ces deux « yeux-là, qui font tant de mal. — Crevez-les, Madame, « puisqu'ils n'ont pas fait tout celui que je voulais. » Cela serait plaisant si c'était moi qui vous fisse savoir tous les bons mots de cette belle. Comment vous portez-vous, ma très-chère? Ce mal de jambe, qu'est-il devenu? Est-il possible que cela soit bon? C'était donc une humeur qui vous tombait sur la poitrine; ce n'était pas seulement du sang échauffé. Et la pauvre petite est-elle mieux? Si vous m'aimez, ma très-chère, si vous m'aimez, tâchez de vous rengraisser. Ah! que vous êtes maigre, puisque M. de Grignan en est inquiété!

Mardi au soir.

J'ai reçu votre lettre du premier septembre. Que souhaitez-vous, ma fille? Quel échange, quel trafic voulez-vous faire? Ah! gardez tout ce que vous avez; souvenez-vous de ce que vous êtes, quand vous n'êtes point dévorée de tous les *dragons* du monde: vous en aviez de bien noirs et de bien cruels à Paris; mais quand vous voulez, quel charme et quel agrément ne trouve-t-on point dans votre humeur? Je soupire souvent en parlant de vous et en pensant à vous. Je ne réponds point à votre lettre, de peur uniquement de vous fâcher: car vous m'ôtez ma joie en m'ôtant le plaisir de vous

entretenir ; mais il ne faut pas vous contredire. Vous passez légèrement sur tous les chapitres; je ne fais aussi réponse à rien. Je vous conjure seulement de mander à d'Hacqueville ce que vous avez résolu pour cet hiver, afin que nous prenions l'hôtel de Carnavalet, ou non. Je vous demande encore d'avoir soin de votre santé; la mienne est admirable, les eaux me font très-bien. Vincent me gouverne comme M. de Champlâtreux; tout est réglé, tout dîne à midi, tout soupe à sept, tout dort à dix, tout boit à six.

Je voudrais que vous vissiez jusqu'à quel excès la présence de Termes et de Flamarens fait monter la coiffure et l'ajustement de deux ou trois belles de ce pays. Enfin, dès six heures du matin tout est en l'air, coiffure *hurlupée*, poudrée, frisée, bonnet *à la bascule*, rouge, mouches, petite coiffure qui pend, éventail, corps de jupon long et serré, c'est pour pâmer de rire; cependant il faut boire, et les eaux leur ressortent par la bouche et par le dos.

603. — A LA MÊME.

A Vichy, lundi 13 septembre 1677.

Quoi, ma très-chère et très-aimable! vous avez été malade! vous avez été saignée deux fois! Vous avez eu raison de craindre votre esquinancie. Vous avez craché du sang : on dit que ce n'était que de la gorge; mais est-ce là ce sang si bien rafraîchi? Cette sérosité qui est tombée sur vos jambes, où en étions-nous si elle fût tombée sur votre poitrine! Et je ne sais rien de tout cela; je vis en pleine confiance sur votre parole; vos lettres ne sont ni moins longues ni moins naturelles; je ne me doute de rien, et vous étiez dans cet état lorsque j'arrivais à Époisses. Si l'on avait le scrupule de ne point vouloir rire quand on ne le doit pas, le plus sûr serait d'être toujours en inquiétude; mais on ouvre aisément son cœur à la joie et à la confiance d'espérer que ceux que l'on aime se portent bien quand ils

le disent; et l'on ne joint pas à l'absence toutes sortes de chagrins. Ce n'est point Vardes qui m'a dit votre mal, c'est un gentil-homme qui venait de Provence, qui le dit à une sœur de mademoiselle de Lestranges, en ajoutant que vous étiez toute guérie. Vardes arriva le même jour, et m'assura que vous étiez entièrement hors d'affaire, à la maigreur près, qu'il a trouvée très-grande. Si vous ne suivez les avis de Guisoni sur le rafraîchissement, vous tomberez dans une maigreur et une délicatesse qui ne sera plus une vie. Vardes m'a ôté toute mon inquiétude, en me disant, avec tous les bons tons du monde, que le fond de votre teint est tranquille et blanc, et sans nulle apparence d'altération. Il croit être assez joliment bien avec vous; il en est ravi, et je vous exhorte à respecter son malheur. Il a été reçu ici divinement; il était bien tenté d'y demeurer, persuadé que les eaux de la compagnie y sont plus propres pour lui que celles de Bourbon; mais M. de Champlâtreux, par une ridicule politique, lui a fait, comme par force, continuer son chemin. Nous croyons que c'est par jalousie, car jamais il n'y eut un si véritable *chien du jardinier*. Sa cour est épineuse; nous en rions fort. Le pauvre Chésières me l'avait dit cent fois. Comme je n'ai point encore compris qu'il soit mort, j'ai toujours envie de lui dire que je trouve qu'il a raison.

Vardes a extrêmement plu à Termes, et Termes à Vardes : leurs esprits se sont frappés d'un agrément égal; ç'a été un coup double. Cette connaissance qu'ils avaient de se plaire les rendait plus aimables. J'eusse été fort aise que Vardes fût demeuré ici : Corbinelli y serait venu. Vous comprenez bien quelle extrême consolation je trouverais à vous y voir; je vois vos sentiments là-dessus. Mais cette Providence n'a pas voulu : cela n'est-il pas visible par tout ce qu'elle a dérangé? Elle veut donc que vous veniez cet hiver, et que nous soyons en même maison. Je n'ai nul dessein d'en sonner la trompette; mais il a fallu le mander

à d'Hacqueville pour nous arrêter *le Carnavalet.* Il me semble que c'est une grande commodité à toutes deux, et bien de la peine épargnée, de ne pas avoir à nous chercher. Il y a des heures du soir et du matin, pour ceux qui logent ensemble, qu'on ne remplace point quand on est pêle-mêle avec les visites. Si je me trompe, et que vous ayez pour vous seule une autre maison trouvée, je me conformerai à vos desseins; j'entrerai dans vos pensées, je me ferai un plaisir de vos volontés, vous me ferez changer d'opinion, je croirai que tout ce que j'avais imaginé n'était point bien, car je veux sur toutes choses que vous soyez contente, et quand vous le serez, je le serai. Adieu, ma chère fille : embrassez-moi, je vous en prie, et me dites comme vous vous portez. Nous sommes ici dans une jolie société. Le temps est admirable, le pays délicieux; on y fait la meilleure et la plus grande chère du monde. Il y a deux ou trois jésuites qui font les entendus. Que j'aurais de plaisir à les voir étrangler par Corbinelli! Le Maimbourg [1] est impertinent; il y a toujours dans ses ouvrages la marque de l'ouvrier : la belle pensée de faire punir un Turc parce qu'il n'a pas salué l'image de la Vierge!

604. — A LA MÊME.

A Vichy, jeudi, à quatre heures du soir,
16 septembre 1677.

Demandez au chevalier de Grignan si je n'ai pas bien du soin de lui, si je ne lui donne pas un bon médecin, et si moi-même je n'en suis pas un admirable. Je n'eusse jamais cru voir à Vichy les chiens de visages que j'y vois. Comme on est toujours rassemblé, ce qu'il y a de meilleur se met en-

[1] Célèbre jésuite, auteur de plusieurs histoires qui eurent d'abord une certaine vogue, et furent ensuite extrêmement décriées. Il sortit des jésuites par ordre du pape, en 1682, pour avoir écrit contre la cour de Rome en faveur du clergé de France. (P.)

semble, et cela compose une fort bonne compagnie. Je traite fort sérieusement la santé du chevalier : je verrai les commencements de ses remèdes, et le laisserai en bon train avant que de partir. Je commence la douche aujourd'hui; je crois qu'elle me sera moins rude que l'année passée, car j'ai devant et après moi Jussac, Termes, Flamarens, chacun sa demi-heure : cela fait une société de *misérables*, qui ne le sont pas trop. Je vous en manderai des nouvelles; ils ont déjà commencé, et trouvent que c'est la plus jolie chose du monde. Mon Dieu! ma fille, que vous avez été vivement et dangereusement malade! C'était justement le 15 d'août, un dimanche; vous ne pûtes m'écrire, et la confusion de mon départ m'a détournée de l'inquiétude que cela m'aurait donnée dans un autre temps. Cette gorge enflammée fait grand'peur, et la fièvre; ah, ma chère enfant! quand on a le sang de cette furie, c'est bientôt fait! Vous eûtes la fièvre, vous fûtes saignée deux fois en un jour; et puis une cuisse et les jambes enflées : quelle malignité d'humeur! et sans le bonheur qui la détourna de dessus votre poitrine, où en étions-nous? Dieu merci, vous êtes guérie de ce mal; voilà qui est fait, je n'en ai nulle inquiétude; mais j'admire que, pour me tromper, vous ayez toujours pu m'écrire de si grandes lettres. N'y aura-t-il donc personne qui ait le pouvoir d'obtenir de vous quelque espèce de soin et de régime pour votre santé? Ne voulez-vous point tempérer un peu ce sang si enragé? Je ne vois personne qui ne songe à sa vie et à sa santé : tout ce qui se passe ici le marque assez; il n'y a que vous qui sembliez avoir envie d'expédier promptement votre rôle. Cependant, si vous m'aimiez, vous auriez un peu plus de pitié de moi. Quand je songe à tout ce que je fais pour vous plaire uniquement, et comme je m'en vais attaquer courageusement et de bon cœur une santé parfaite, par la seule envie de mettre votre esprit en repos, sans que je puisse obtenir de vous de suivre les avis de Guisoni, je me perds

dans cette pensée. Je n'ai jamais vu de belle ni de jolie femme prendre plaisir à se détruire. Tout le monde éprouve qu'on se guérit de toutes sortes de maux par des remèdes, et vous affectez de n'en faire aucun; ils sont pourtant nécessaires, et je m'en suis bien trouvée aux Rochers. Enfin, vous êtes bien nommée un prodige. Voilà ce que je voulais vous dire pour soulager mon cœur; je ne vous en parlerai plus. Ne croyez pas que je veuille recommencer les chagrins passés : Dieu m'en préserve! mais je n'ai pu résister à l'envie de vous faire remarquer combien ma complaisance est au-dessus de la vôtre. Vous me rapaisez par un autre endroit : c'est, ma très-chère, en me disant fort nettement que vous voulez dérober la chambre de quelqu'un, et venir loger chez moi, sans vous soucier si je le trouve bon ou non, seulement pour m'apprendre à vous avoir persuadée que vous ne pouvez jamais m'incommoder. Venez, venez, ma très-chère : voilà un style qui convient mieux à la tendresse que j'ai pour vous que celui que vous aviez l'autre jour dans une de vos lettres; ne craignez point que votre confiance soit trompée.

Je crois que d'Hacqueville nous a pris *la Carnavalette :* nous nous y trouverons fort bien. Il faudra tâcher de s'y accommoder, rien n'étant plus honnête ni à meilleure marché que de loger ensemble. J'espère que ce voyage, qui est l'ouvrage de la politique de toute la famille, sera aussi heureux que l'autre a été triste et désagréable, par le mauvais état de votre santé. Cette Valavoire ne me dit point que vous eussiez été mal : vous l'aviez bien endoctrinée, et je vous écrivais dans ce temps-là des folies de Saulieu. Enfin, ma fille, n'en parlons plus : vous êtes peut-être un peu plus docile, voyant les impétuosités de ce sang ; et de mon côté je bois l'eau la plus salutaire, et par le plus beau temps, et dans le plus beau lieu, et avec la plus jolie compagnie qu'on puisse souhaiter. Bon Dieu! que ces eaux seraient admirables pour M. de Grignan! Le *bien bon* en prend pour

purger tous ses bons dîners, et se précautionner pour dix ans. Adieu, mon ange; écrivez à madame de Coulanges, je vous prie. Je vous aime trop, et vous embrasse tendrement.

605. — A LA MÊME.

A Vichy, dimanche 19 septembre 1677.

Il me semble, ma chère enfant, que je vous écrivis une sotte lettre la dernière fois. J'étais mal à mon aise, j'écrivais mal, je me plaignais de la douche : il n'en faut pas davantage pour vous donner de l'inquiétude. Je vous assure aujourd'hui que je me porte fort bien; je me suis baignée un peu à *la Sénèque ;* j'ai sué fort gracieusement, et peut-être même que je prendrai encore une douche ou deux avant que de partir, pour finir toute contestation. Deux jours de repos me donneront de la force de reste. Il me sembla l'autre jour, dans la chaleur du combat, que je fermais les mains; je coupe du pain, et, en un mot, je me porte très-bien : le temps me donnera pour mes mains ce que Vichy m'aura refusé; je n'en suis nullement inquiète. Je quitte le chevalier et Vichy vendredi; je le laisse en train et en bonnes mains pour sa santé. Nous allons nous reposer à Langlar [1], où le chevalier viendra nous voir : un jour ne lui fera pas grand mal. Je crois que Termes et Flamarens y viendront aussi : cette pause sera jolie. Jussac veut vous écrire combien il vous honore, et à quel point M. de Vendôme est bien disposé pour vous aimer et estimer, et pour croire M. de Grignan en tout ce qu'il lui dira, à moins que M. de Vendôme n'ait changé, ce qu'il ne croit pas [2].

Le *Marseille* est à Paris. Nous avons fort parlé de toutes les affaires passées; il me semble que je les ai peintes au

[1] Chez l'abbé Bayard.
[2] M. de Jussac avait été gouverneur de M. de Vendôme.

naturel. Je souhaite, ma très-chère, que vous me disiez vrai sur votre santé. Vous me dites tout de votre mieux pour me rassurer ; mais quand je songe comme vous me trompez bien quand vous voulez, je prends ma confiance d'ailleurs que de vos paroles. Je crois qu'après avoir été malade on se porte bien, et j'espère que vous accorderez à notre amitié quelques-uns des régimes que vous a ordonnés Guisoni.

D'Hacqueville lanterne tant pour *la Carnavalette,* que je meurs de peur qu'il ne la laisse aller. Hé, bon Dieu! faut-il tant de façons pour six mois? Avons-nous mieux? Écrivez-lui, comme moi, qu'il ne se serve point en cette occasion de son profond jugement. Nous parlons souvent de vous, le chevalier et moi ; nous craignons plus que vous la vivacité de votre esprit, qui vous consume et vous épuise comme Pascal. Ma fille, si vous saviez comme cette pensée serre le cœur à ceux qui vous aiment, vous nous plaindriez. Le *bien bon* prend les eaux pour vider son sac, qui est plein ; cela s'appelle pour le remplir, et toujours ainsi : nous avons beaucoup de soin l'un de l'autre. Ces eaux-ci sont salutaires ; M. de Grignan en serait lavé, et lessivé, et guéri de tous ses maux : il n'aurait pas mal besoin aussi de vider son sac. Tous les buveurs sont contents de leur santé, et encore plus de la beauté du temps et du pays. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; vous ne voulez pas que j'écrive davantage. Ne trouvez-vous pas que c'est une jolie petite chose que de voir le marquis profiter des leçons que lui donne M. de La Garde ? Cela me fait souvenir de mon petit garçon de La Palisse. Le chevalier vous dira que nous sommes quelquefois en si bonne compagnie, que n'ayant pas assez de temps, nous remettons à Paris à faire nos remèdes

606. — A LA MÊME.

A Vichy, mardi 21 septembre 1677.

Je suis fachée de n'avoir point reçu aujourd'hui de vos nouvelles; mon cœur est triste, et je me représente toujours que vous êtes malade : on ne peut prendre aucune confiance dans le sang que vous avez, et le mien en est troublé; j'espère que demain je serai hors de cette peine. Corbinelli est demeuré à Paris avec une fièvre tierce et une rêverie qui fait peur. Je crois que d'Hacqueville nous louera l'hôtel de Carnavalet; à moins que madame de Lillebonne ne se ravise et n'en veuille point sortir à cette Saint-Remi : je reconnaîtrais bien notre guignon à cela. Je me porte à merveille, hors que je n'ai pu souffrir la douche : c'est que je n'en avais nul besoin cette année, et qu'elle prenait trop sur moi. Je finis demain mes eaux; je me purge jeudi, vendredi à Langlar. Je laisse le chevalier en bon train; il se trouvera très-bien de ses eaux; je crois qu'il aura tout achevé dans huit ou dix jours. Adieu, ma très-chère enfant; j'embrasse les Grignans, grands et petits. Il faut que le mousquet et la pique du petit marquis soient proportionnés à sa taille.

607. — A LA MÊME.

A Vichy, mercredi au soir 22 septembre 1677.

Il me revient une lettre du 15. Je crois qu'elle est allée faire un tour à Paris. Le chevalier en a reçu une du bel abbé, de cette même date, qui me fait voir au moins que vous vous portiez bien ce jour-là. Il est vrai que si Vardes m'eût parlé de votre maladie un peu plus au temps présent, nulle considération n'aurait pu me retenir; mais il fit si bien, que je ne pus tourner mon inquiétude que sur le passé. Ma très-chère, au nom de Dieu, rapportez-moi

votre bonne santé et votre joli visage; il est certain que je ne puis m'en passer, ni vous permettre d'être changée à l'âge où vous êtes. N'espérez donc point que je sois traitable sur cette maigreur, qui marque visiblement votre mauvaise santé; la mienne est admirable. Je finis demain jeudi toutes mes affaires; je prends ma dernière médecine. Je n'ai bu que seize jours; je n'ai pris que deux douches et deux bains chauds. Je n'ai pu soutenir la douche; j'en suis fâchée, car j'aime à suer; mais j'en étais trop étouffée et trop étourdie : en un mot, c'est que je n'en ai plus de besoin, et que la boisson m'a suffi et fait des merveilles. Je m'en vais vendredi à Langlar; mes commensaux, Termes, Flamarens, Jussac, m'y suivront; le chevalier viendra m'y voir samedi, et reviendra lundi commencer sa douche. Il ne sera plus que huit jours sans moi; je le laisse en bon train; les eaux lui font beaucoup de bien; il recevra en mon absence mille présents de mes amis : il est fort content de moi. Pour mes mains, elles sont mieux; et cette incommodité est si petite, que le temps est le seul remède que je veuille souffrir. Je suis au désespoir, ma fille, de la tristesse de vos songes. Hé, mon Dieu! faut-il que dans l'état où je suis je vous fasse du mal? C'est bien, je vous assure, contre mon intention. Je ne sais si vous avez celle de m'écrire des endroits admirables : vous y réussiriez; mais aussi ils ne tombent pas à terre. Vous ne sentez pas l'agrément de ce que vous dites, et c'est tant mieux. Vous avez un peu d'envie de vous moquer de votre petite servante, et du corps de jupe, et du toupet; mais vous m'aimeriez si vous saviez le bon air que j'avais à la fontaine. Je crois que *la Carnavalette* nous sera meilleure que l'autre maison qu'on nous avait indiquée, mais qui est fort petite, et où pas un de vos gens ne pourrait loger. Nous verrons ce que fera le grand d'Hacqueville. Je meurs de peur que madame de Lillebonne ne veuille pas déloger. Je suis toujours fort en peine de Corbinelli; il a été rudement

traité de la fièvre tierce : le délire et tout ce qui peut effrayer. Il a pris de l'or potable; nous en attendons l'effet [1]. Parlez-moi toujours de vous et de votre santé : ne faites-vous rien du tout pour vous remettre de vos deux saignées? Quelle maladie, bon Dieu! et quelle frayeur cela ne doit-il point donner à ceux qui vous aiment! Voilà le chevalier auprès de moi, et la compagnie ordinaire, avec un homme qui assurément joue mieux le violon que *Baptiste.* Nous voudrions vous envoyer, et à M. de Grignan, une chaconne et un écho dont il nous charme, et dont vous serez charmée : vous l'entendrez cet hiver.

608. — A LA MÊME.

A Langlar, chez M. l'abbé Bayard [2], vendredi 21 septembre 1677.

J'ai reçu à Vichy, ma très-chère, cette lettre du 15, dont j'étais en peine.

Je serais fâchée de n'avoir pas su l'histoire de ce bon curé du Saint-Esprit. Il est à Semur, et M. de Trichâteau, dont vous n'aimez pas la gigantesque figure, nous conta à Époisses qu'il lui était tombé un ange du ciel dans sa ville de Semur; que c'était un saint de paradis; qu'on ne savait ni son nom ni le sujet de son voyage; qu'il ne se plaignait point, qu'il était silencieux, et que cette sorte de mérite l'avait touché au point, qu'il l'avait pris chez lui et le nourrissait avec une grande joie d'avoir recueilli un tel homme. Nous écoutâmes cela, Guitaud et moi; et comme je suis toujours alerte sur nos pauvres *amis*, je le priai de continuer sa générosité, et qu'assurément c'était un ami de la vérité. Cela est plaisant, car je ne songeais point du

[1] Remède que le charlatanisme avait mis à la mode. Guy-Patin ne tarit pas contre ces médecins, qu'il appelle des *cuisiniers arabesques*. On croyait alors que les remèdes chers étaient plus efficaces que les remèdes bo' marché, et on les enchérissait par des dissolutions d'or et de perles.

[2] Il était à Paris dans ce moment-là.

tout à ce bon curé Je viens d'écrire à Guitaud, pour lui dire le mérite de cet homme, et le prier de bien fixer les bons sentiments de Trichâteau sur ce sujet. Voilà donc ce pauvre curé un peu consolé pendant son exil : si je puis lui rendre à Paris quelques services, je vous assure que je n'y manquerai pas. Votre père spirituel vous a intéressée dans cette affaire par des facilités si utiles et si considérables, qu'il faudrait que je fusse dénaturée pour ne pas vous servir dans cette occasion. Votre narration est admirable, et ne pouvait manquer de faire son effet : hélas! mon enfant, vous savez comme je suis pour les malheureux, et à quel point je me tiens offensée de certaines injustices.

La fin de votre lettre m'a charmée : venez, venez donc, ma très-chère, et sans aucun *dragon* sur le cœur ; puisque le bon archevêque a prononcé *ex cathedra* que votre voyage était nécessaire pour les intérêts de votre maison.

J'attends des nouvelles de d'Hacqueville sur cet hôtel de Carnavalet ; mais il est si plein de difficultés, que si nous l'avons, ce sera par madame de Coulanges, qui les aplanit toutes. Vous me demandez permission d'amener votre fils. Hélas! ma chère enfant, c'est la chose du monde que j'approuve le plus : il sera très-bien avec nous tous. Mais savez-vous qui en est transporté de joie? C'est le *bien bon;* il avait juré de ne point mourir content qu'il n'eût revu ce petit homme. Je suis partie aujourd'hui de Vichy, car encore faut-il un peu parler de nous. Le bon abbé a été ravi de la beauté de cette terrasse, et M. de Termes m'a paru très-digne d'être de ce petit voyage, par l'admiration vive et naturelle qu'il a fait paraître en découvrant cette belle vue, qui est en effet une des plus surprenantes choses du monde. Je ne puis jamais m'empêcher de vous souhaiter partout, mais particulièrement quand quelque chose me plait. Le chevalier de Grignan viendra demain, et retournera pour achever ses remèdes ; s'il a le bel abbé

à ma place, il ne sera pas à plaindre. Je lui procure en ce pays mille petits présents, et des visites, et un bon médecin, dont il se trouvera fort bien. Les eaux m'ont fait des merveilles; pour la douche, je n'ai pu la soutenir. J'ai eu peur de la fièvre : il ne faut pas se jouer à ce remède. Adieu, mon aimable enfant.

609. — A LA MÊME.

A Saint-Pierre-le-Moutier, mercredi à midi 29 septembre 1677.

La poste va partir, ma très-chère; c'est pourquoi je ne vous dirai qu'un mot. Je vous écrivis de Langlar dans la lettre du chevalier : j'avais reçu la vôtre de La Garde. Je laisse le chevalier entre les mains de mon médecin; il s'en va prendre la douche, et puis il vous ira voir. Nous partîmes le lundi; j'allai coucher chez M. et madame d'Albon; le mardi, j'allai à Moulins, où je retrouvai mes commensaux avec Vardes, qui venait de Bourbon pour me dire encore adieu. Il a repris le chemin de Grignan et de Languedoc. Je leur fis voir à tous les petites de Valançai [1], qui sont fort éveillées, et de là nous allâmes chez madame Fouquet, qui ne l'est point du tout, mais dont la vertu et le malheur sont respectables : j'y ai soupé et couché. Ces messieurs s'amusèrent hier à troquer leurs attelages tout entiers, de sorte que Vardes mène à Grignan les chevaux gris de Termes, et que Termes mène à Fontainebleau les chevaux noirs de Vardes. Je ne sais si M. de Champlâtreux ne trouverait point que des chevaux exilés devraient au moins avoir quelque permission. Quoi qu'il en soit, ces pauvres chevaux ont pris des routes opposées; ce qu'ils n'auraient point osé faire, s'ils n'avaient changé de maître : ainsi va le monde. Nous revoilà avec nos hommes jusqu'à

[1] Elles étaient au couvent de la Visitation de Moulins.

Briare, où nous les quitterons pour prendre le chemin d'Autry. J'ai dit à Vardes que je le priais de vous faire entendre que je vous étais meilleure présentement à Paris qu'à Grignan. Je ferai bien tout ce qu'il faut pour vous y recevoir agréablement. Vous savez mieux que moi si nous y avons une maison ou non : je n'ai plus de lettres de d'Hacqueville, et je marche en aveugle, sans savoir ma destinée; qu'importe! c'est un plaisir. Toute notre troupe vous fait ses compliments, surtout le *bien bon*. Voilà un billet pour Vardes, sur ce qu'il m'a fait faire des plaintes de ne l'avoir pas vu ce matin. Je vous souhaite une parfaite santé : votre sang me fait toujours peur. Quant à moi, je me porte très-bien ; j'ai bu par un temps admirable; je n'ai point pris de douche, au moins peu : voilà le bonhomme de Lorme content. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère et très-belle; je meurs d'envie de recevoir de vos nouvelles.

610. — A LA MÊME

A Gien, vendredi 1er octobre 1677.

J'ai pris votre lettre, ma très-chère, en passant par Briare : mon ami *Roujoux*[1] est un homme admirable; j'espère que j'en pourrai recevoir encore une avant que de partir d'Autry, où nous allons demain dîner. Nous avons fait cette après-dînée un tour que vous auriez bien aimé : nous devions quitter notre bonne compagnie dès midi, et prendre chacun notre parti, les uns vers Paris, les autres à Autry. Cette bonne compagnie n'ayant pas été préparée assez tôt à cette triste séparation, n'a pas eu la force de la supporter, et a voulu nous suivre à Autry. Nous avons représenté les inconvénients : enfin nous avons cédé. Nous avons donc passé la rivière de Loire à Châtillon tous ensemble; le temps était admirable, et nous étions ravis de

[1] Maître de la poste de Lyon.

voir qu'il faliait que le bac retournât pour aller prendre l'autre carrosse. Comme nous étions à bord, nous avons discouru du chemin d'Autry; on nous a dit qu'il y avait deux mortelles lieues, des rochers, des bois, des précipices. Nous qui sommes accoutumés depuis Moulins à courir la bague, nous avons eu peur de cette idée, et toute la bonne compagnie, et nous conjointement, nous avons repassé la rivière, en pâmant de rire de ce petit dérangement; tous nos gens en faisaient autant, et dans cette belle humeur nous avons repris le chemin de Gien, où nous voilà tous; et après que la nuit nous aura donné conseil, qui sera apparemment de nous séparer courageusement, nous irons, la bonne compagnie de son côté, et nous du nôtre.

Hier au soir à Cône nous allâmes dans un véritable enfer : ce sont des forges de Vulcain. Nous y trouvâmes huit ou dix cyclopes forgeant, non pas les armes d'Énée, mais des ancres pour les vaisseaux. Jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable cadence. Nous étions au milieu de quatre fourneaux ; de temps en temps ces démons venaient autour de nous, tous fondus de sueur, avec des visages pâles, des yeux farouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et noirs : cette vue pouvait effrayer des gens moins polis que nous. Pour moi, je ne comprenais pas qu'il fût possible de résister à nulle des volontés de ces messieurs-là dans leur enfer. Enfin, nous en sortîmes avec une pluie de pièces de quatre sous dont nous eûmes soin de les rafraîchir pour faciliter notre sortie.

Nous avions vu la veille, à Nevers, une course la plus hardie qu'on puisse s'imaginer : quatre belles dans un carrosse nous ayant vus passer dans les nôtres, eurent une telle envie de nous revoir, qu'elles voulurent gagner les devants lorsque nous étions sur une chaussée qui n'a jamais été faite que pour un carrosse. Ma fille, leur cocher

nous passa témérairement sur la moustache : elles étaient à deux doigts de tomber dans la rivière. Nous criions tous miséricorde ; elles pâmaient de rire, et coururent de cette sorte et par-dessus nous et devant nous, d'une si surprenante manière, que nous en sommes encore effrayées.

Voilà, ma très-chère, nos plus grandes aventures, car de vous dire que tout est plein de vendanges et de vendangeurs, cette nouvelle ne vous étonnerait pas au mois de septembre. Si vous aviez été Noé, comme vous disiez l'autre jour, nous n'aurions pas trouvé tant d'embarras. Je veux vous dire un mot de ma santé : elle est parfaite, les eaux m'ont fait des merveilles, et je trouve que vous vous êtes fait un *dragon* de cette douche : si j'avais pu le prévoir, je me serais bien gardée de vous en parler. Je n'eus aucun mal de tête; je me trouvai un peu de chaleur à la gorge; et comme je ne suais pas beaucoup la première fois, je me tins pour dit que je n'avais pas besoin de transpirer comme l'année passée : ainsi je me suis contentée de boire à longs traits, dont je me porte très-bien. Il n'y a rien de si bon que ces eaux.

611. — A LA MÊME.

A Autry, lundi 4 octobre 1677.

Je vous écrivis de Gien, et je vous mandai toutes les folies du monde. La nuit nous donna le conseil que j'avais prévu, qui fut de nous séparer avec peine; car la bonne compagnie est de fort bonne compagnie. Nous arrivâmes ici par un grand chemin tout naturel, et ravis d'avoir évité celui de traverse, qui ne vaut rien, sans qu'il nous en eût coûté autre chose que la folie de passer et de repasser la rivière. Nous avons trouvé cette petite comtesse de Sanzei [1] avec son joli visage, mais une tristesse mortelle

[1] Sœur de M. de Coulanges. (P.)

d'être devenue sourde au point qu'elle l'est : elle a toujours les larmes aux yeux ; elle est pis que madame de Rochebonne[1]. Cette incommodité n'est pas médiocre dans un âge où l'on aime fort à être de tout.

J'admire, ma chère enfant, que j'aie pu vous écrire tout ceci, ayant sur le cœur la tristesse et la surprise de la mort subite et terrible du pauvre abbé Bayard ; je crois rêver en l'écrivant : ce fut la première chose que je trouvai dans une lettre de d'Hacqueville qui m'attendait ici. Il vous l'aura mandée comme à moi ; mais je veux vous en parler. Je vous écrivis de Langlar un certain dimanche, dans la lettre du chevalier. Tout était en joie et en danse chez cet abbé ; les violons, les fifres, les tambours faisaient un bruit de fête de province, le plus agréable du monde, sur cette belle terrasse. Sa santé avait été célébrée ; j'avais fait son portrait à ceux de notre troupe qui ne l'avaient jamais vu et j'avais dit beaucoup de bien de son cœur et de son âme, parce qu'il y en avait beaucoup à dire. Ma fille, savez-vous ce qui arrivait pendant tout cela ? Il mourait, il expirait ; et le lendemain, quand je lui écrivis, en partant, une relation de ce qui s'était passé chez lui, dont il aurait été ravi, il n'était plus au monde, et c'était à un mort que j'écrivais. Je vous avoue que je fis un cri du fond de mon cœur en apprenant cet arrangement de la Providence, et mon esprit en sera longtemps étonné. J'avais une véritable envie de le voir, et de lui conter la bonne vie que nous avions faite à Langlar, et le regret de ne l'avoir pas eu, comme la meilleure chose que nous pussions avoir ; et la première ligne que je lis, c'est sa mort, mais quelle mort ! il se portait très-bien ; il avait passé la veille chez madame de Coulanges, avec M. de La Rochefoucauld ; il avait parlé de moi, et de la joie qu'il avait de penser que j'étais chez lui. Le dimanche il prend un bouillon, il le vomit ; il

[1] Sœur de M. de Grignan. (P.)

eut soif l'apres-dînée, il demanda à boire; on le quitte pour un moment, on revient, et on le trouve mort sur sa chaise : quelle surprise! mais quelle promptitude! On est souvent un fort honnête homme, qu'on n'est pas un très-bon chrétien; sans confession, sans préparation; enfin c'est un abîme de méditation. Il avait un abcès dans la poitrine, qui s'est crevé tout d'un coup, et l'a étouffé. Ma très-chère, je vous demande pardon, je ne saurais me taire sur une si triste aventure. Je suis assurée que le chevalier en sera surpris par des circonstances que je vous ai dites. J'ai écrit à mon médecin pour me rendre compte de cette santé que je lui avais laissée entre les mains.

Je ne trouve pas bon que vous me remerciiez de l'amitié que j'ai pour le chevalier; il marche tout seul, et n'a nul besoin de votre assistance. Vous dites que je donne un mauvais exemple pour vous aller voir; et quelle autre amitié peut faire ce voyage, puisque je ne l'ai pas fait? Une amitié qui va en chaise roulante, une amitié qui n'a point de *bien bon*, une amitié qui n'a point d'affaires à Paris, qui n'a point à déménager : voilà le chevalier; cependant vous ne voulez pas qu'il passe Lyon. Je doute qu'il vous obéisse. Pour moi, je m'en vais vous ranger *la Carnavalette;* car enfin nous l'avons, et j'en suis fort aise. Je me porte très-bien; je suis fort contente des eaux, elles sont faites pour moi. Je n'avais plus besoin de la douche; comme je n'avais plus de sérosités, elle m'eût échauffée; ce fut donc par sagesse et par raisonnement que je la quittai, sans aucun mal de tête ni incommodité qui se puisse nommer. Je suis au désespoir de l'inquiétude que vous en avez eue; le chevalier vous dira si je mens. Au nom de Dieu, ne recommençons pas à nous faire dire mille cruautés : portez-vous aussi bien que moi, et je vous promets de n'être point en peine. Quelle joie, ma chère enfant, de vous voir belle et fraîche, et sans *dragons!* Ah, mon Dieu! les étranges et dévorantes bêtes! Vous n'êtes pas la seule à

qui elles font du mal. La bonne Sanzei vous dit mille amitiés. Nous partons demain matin, pour être jeudi 7 à Paris. Mon fils ne m'écrit point réglément; il se portait bien il y a quinze jours; il sera ravi que nous ayons une maison, et que vous reveniez. Il me paraît aussi tendre pour vous que vous l'êtes pour lui, et tous deux vous ne me haïssez pas trop : cela n'est-il pas joli? Adieu, ma tres-chère; je suis très-humble servante de M. de la Garde; votre voyage ne peut manquer d'être heureux avec lui.

612. — A LA MÊME.

A Paris, jeudi 7 octobre 1677.

On ne peut pas avoir pris des mesures plus justes que les vôtres pour me faire recevoir votre lettre en sortant de carrosse. La voilà, je l'ai lue, et l'ai préférée à toutes les embrassades de l'arrivée. M. le coadjuteur, M. d'Hacqueville, le gros abbé[1], M. de Coulanges, madame de La Troche, ont très-bien fait leur devoir d'amis. Le coadjuteur et le d'Hacqueville m'ont déjà fait entendre l'aigreur de Sa Majesté sur ce pauvre curé[2], et que le roi avait dit à M. de Paris : « C'est un homme très-dangereux, qui enseignait une doctrine pernicieuse : on m'a déjà parlé pour « lui; mais plus il a d'amis, plus je serai ferme à ne le « point rétablir. » Voilà ce qu'ils m'ont dit d'abord, qui fait toujours voir une aversion horrible contre nos pauvres frères. Vous m'attendrissez pour la petite (*Pauline de Grignan*); je la crois jolie comme un ange : j'en serais folle. Je crains, comme vous dites, qu'elle ne perde tous ses bons airs et tous ses bons tons avant que je la voie : ce sera dommage. Vos filles (*de Sainte-Marie*) d'Aix vous la gâteront entièrement : du jour qu'elle y sera, il faut dire adieu à tous ses charmes. Ne pourriez-vous point l'amener? Hé-

[1] L'abbé Le Camus de Pontcarré.
[2] *Voyez* la lettre du 24 septembre.

las ! on n'a que sa pauvre vie en ce monde : pourquoi s'ôter ces petits plaisirs-là ? Je sais bien tout ce qu'il y a à répondre là-dessus ; mais je n'en veux pas remplir ma lettre. Vous auriez du moins de quoi loger cette jolie enfant ; car, Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet[1]. C'est une affaire admirable ; nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air. Comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode ; mais nous aurons une belle cour, un beau jardin, un beau quartier, et de bonnes petites filles bleues qui sont fort commodes, et nous serons ensemble, et vous m'aimez, ma chère enfant. Je voudrais pouvoir retrancher de ce trésor qui m'est si cher toute l'inquiétude que vous avez pour ma santé. Demandez à tous ces hommes comme je suis belle. Il ne me fallait point de douches ; la nature parle : elle en voulait l'année passée, elle en avait besoin ; elle n'en voulait plus celle-ci, j'ai obéi à sa voix. Pour les eaux, ma chère enfant, si vous êtes cause de mon voyage, j'ai bien des remerciements à vous faire, puisque je m'en porte parfaitement bien. Vous me dites mille douceurs sur l'envie que vous avez de faire un voyage avec moi, et de causer, et de lire. Ah ! plût à Dieu que vous pussiez, par quelque hasard, me donner ces sortes de marques de votre amitié ! Il y a une personne qui me disait l'autre jour, qu'avec toute la tendre amitié que vous avez pour moi, vous n'en faites point le profit que vous auriez pu en faire ; que vous ne connaissez pas ce que je vaux, même à votre égard. Mais c'est une folie que je vous dis là, et je ne voudrais être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur. C'est une belle chose que de faire cette sorte de séparation ; cependant elle ne serait peut-être pas impossible. Sérieusement, ma fille, pour finir cette causerie, je suis plus touchée de vos sentiments pour moi, que de ceux de tout le reste du monde : je suis assurée que vous le croyez.

[1] Rue Culture-Sainte-Catherine, ancien quartier dit du Marais.

J'ai envoyé chez Corbinelli; il se porte bien, et viendra me voir demain. Pour le pauvre abbé Bayard, je ne m'en puis remettre; j'en ai parlé tout le soir. Je vous manderai comme en est madame de La Fayette; elle est à Saint-Maur. Madame de Coulanges est à Livry; j'y veux aller pendant qu'on fera notre *remue-ménage*. Madame de Guitaud avait fait un fils, qui mourut le lendemin; il fut question de lui en montrer un autre, et de lui faire croire qu'on l'envoyait à Époisses. Enfin, c'est une étrange affaire; son mari est venu pour voir comme on pourra lui faire avaler cette affliction. La maréchale d'Albret[1] est morte; le courrier vient d'arriver. Voilà Coulanges qui vient causer avec nous.

MONSIEUR DE COULANGES.

Nous la tenons enfin cette incomparable mère-beauté, plus incomparable et plus mère-beauté que jamais; car croyez-vous qu'elle soit arrivée fatiguée? croyez-vous qu'elle ait gardé le lit? Rien de tout cela; elle me fit l'honneur de débarquer chez moi, plus belle, plus fraîche, plus rayonnante qu'on ne peut dire, et depuis ce jour-là elle a été dans une agitation continuelle, dont elle se porte très-bien, quant au corps s'entend; et pour son esprit, il est, ma foi, avec vous; et s'il vient faire un tour dans son beau corps, c'est pour parler encore de cette rare Comtesse qui est en Provence. Que n'en avons-nous point dit jusqu'à présent, et que n'en dirons-nous point encore? Quel gros livre ne ferait-on pas de ses perfections, et combien grosse en serait la table des chapitres!

Au reste, madame la Comtesse, croyez-vous être faite seulement pour des Provençaux? Vous devez être l'ornement de la cour; il le faut pour les affaires que vous y

[1] Madeleine de Guénégaud, fille du secrétaire d'État.

avez, il le faut afin que je vous remercie moi-même en personne des portraits que vous m'avez envoyés, et il le faut aussi pour nous rendre madame votre mère tout entière. En vérité, ma belle Comtesse, tous vos amis et vos serviteurs opinent à votre retour. Préparez-vous donc pour ce grand voyage : dormez bien, mangez bien; nous vous pardonnerons de n'être pas emmaigrie de notre absence. Songez donc très-sérieusement à votre santé, et croyez que personne ne peut être plus à vous ni plus dans vos intérêts que j'y suis.

613. — A LA MÊME.

A Paris, mardi 12 octobre 1677.

Hé, oui, ma fille, *quand octobre prend sa fin, la Toussaint est au matin :* je l'avais déjà pensé plus de quatre fois, et je m'en allais vous apprendre cette nouvelle si vous ne m'aviez prévenue. Voilà donc ce mois entamé et fini : j'en suis d'accord. Vous connaissez bien une dame qui n'aime point à changer un louis d'or, parce qu'elle trouve le même inconvénient pour la monnaie. Cette dame a plus de sacs de mille francs que nous n'avons de louis : suivons son exemple d'économie. Ma fille, je m'en vais un peu m'entretenir avec vous, quoique cette lettre ne parte pas aujourd'hui.

Nous déménageons, ma chère enfant, et parce que mes gens feront mieux que moi, je les laisse tous ici, et me dérobe à cet embarras. M. de Marseille m'est venu chercher dès le lendemain de mon arrivée. Mesdames de Pomponne et de Vins vinrent hier ici, toutes pleines d'amitié pour vous et pour moi. Madame de Vins me répondit des bonnes intentions de l'évêque pour la paix; il a, comme vous dites, un autre chaperon dans la fantaisie que celui d'Aix ; et ce qui le prouve, c'est qu'il ne veut pas aller à l'assemblée. Je vous ai mandé le peu d'espérance qu'il y a pour

votre curé du Saint-Esprit. M. de Guitaud, qui est ici, a recommandé puissamment ce pauvre exilé, et l'a pris hautement sous sa protection. Il est fort empêché à tromper sa femme, qui croit son fils en santé à Époisses [1]; il craint les éclats qu'elle fera en apprenant la mort de cet enfant : c'est une affaire. Ces sœurs-là ont d'étranges têtes : quoique la Guitaud soit pleine de mille bonnes choses, il y a toujours la marque de l'ouvrier. J'ai été voir madame de La Fayette à Saint-Maur ; je suis fort satisfaite de son affliction sur la perte de ce bon Bayard : elle ne peut s'en taire ni s'y accoutumer. Elle ne prend plus que du lait; sa santé est d'une délicatesse étrange. Voilà ce que je crains pour vous, ma chère enfant ; car vous ne sauriez point vous bien conserver comme elle. Mon Dieu, que je serai ravie de voir de mes deux yeux cette santé que tout le monde me promet, et sur quoi vous m'avez si bien trompée quand vous avez voulu ! Il faut avouer qu'il y a bien de la friponnerie dans le monde : toujours de grandes lettres ; je ne comprends pas comment vous pouviez faire. Vous vous fâchez quand vous recevez trois des miennes à la fois : hé, ma belle, sont-elles écrites de même? Ne voyez-vous point bien que c'est quelquefois l'ouvrage de plusieurs jours?

Je ne suis point du tout contente de ce que j'ai appris de la santé du cardinal (*de Retz*) ; je suis assurée que s'il demeure à Commercy, il ne la fera pas longue. Il se casse la tête d'application [2]; cela me touche sensiblement. Je comprends votre tristesse de la mort de ce jeune chanoine : je ne me le remets point. Je vois, comme vous, la Providence marquée dans l'opiniâtreté de ne lui pas donner ce qui le pouvait guérir : il n'avait garde de prendre l'émétique,

[1] *Voyez* ci-desssus la lettre du 7 octobre.

[2] Joly dit qu'il y travaillait à la généalogie de sa maison, ou plutôt qu'il feignait d'y travailler, sa paresse le rendant incapable d'aucune recherche pénible. Mais Joly, qui avait perdu sa confiance, ne savait pas qu'il y écrivait ses curieux Mémoires, occupation qu'il ne voulait pas avouer; c'est pourquoi il s'environnait d'in-folio nobiliaires, qu'il feuilletait à peine. (A G.)

qui l'aurait sauvé. Il faut que les écritures soient accomplies. Nous croyons toujours qu'il dépend de nous de faire ceci ou cela, et jamais on ne peut être convaincu, par exemple, de l'impossibilité de donner cet émétique, parce que ne faisant point ce qu'on ne fait pas, on croit cependant qu'on l'aurait pu faire; ainsi la dispute durera jusqu'à la vallée où nous verrons tout.

J'approuve fort tous vos dîners aux fontaines différentes; les changements de corbillons sont admirables. M. de Grignan est-il de cet avis? a-t-il besoin de cette conduite pour manger son pain bénit? Il n'y a point de mémoire d'homme d'un temps si beau et si persévérant; on a oublié la pluie : quelques vieillards disent qu'ils en ont vu autrefois, mais on ne les croit pas. Ma fille, ne faites jamais de scrupule de me parler des évangiles du jour, dont on a la tête pleine. Hé, bon Dieu! pourquoi n'en pas parler? quelle difficulté, et à quoi servirait cette contrainte avec ses amis? Je nie que ce soit un défaut; mais si c'en est un, je consens de l'avoir toute ma vie.

M. de Saint-Hérem a été adoré à Fontainebleau, tant il a bien fait les honneurs; mais sa femme s'était mise dans la fantaisie de se parer, et d'être de tout. Elle avait des diamants et des perles; elle envoya emprunter un jour toute la parure de madame de Soubise, ne doutant point qu'avec cela elle ne fût comme elle : ce fut une grande risée. N'y a-t-il dans le monde ni amis ni miroirs? La belle Ludres est toujours au *Poucet*[1] avec sa divine beauté. On murmure de quelque rhume extraordinaire de *Quanto*, comme l'année passée.

A Livry, mardi au soir.

Je suis venue coucher ici sur le dos de madame de Coulanges. L'abbé Têtu y est, et le bon Corbinelli. Il fait un temps divin. Le *bien bon* est demeuré à Paris avec tous

[1] Au Bouchet. Madame de Ludres prononçait *Poucet*.

mes gens pour déménager : il est enrhumé ; tout cela ensemble l'a déterminé. Je m'en retournerai jeudi avec madame de Coulanges ; je coucherai peut-être chez elle ce jour-la, en attendant que je sois rangée. Adieu, ma très-belle ; l'espérance de vous voir, de vous attendre, de vous bien recevoir, me vaut mille fois mieux que toutes les eaux de Vichy, quoique j'en sois parfaitement contente. La nouvelle de *Quanto* est fausse, et la belle Ludres est à Versailles avec MONSIEUR et MADAME. Tout ce qui est ici vous fait mille amitiés.

614. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 septembre 1677.

Je vous ai bien trouvé à redire depuis quinze jours, ma chère cousine. Je vois bien qu'il ne vous faut jamais voir, ou qu'il ne vous faut jamais quitter. Mais au moins voudrais-je que nous fussions voisins à la campagne ; je vous y aimerais encore mieux qu'à Paris ; on y est trop dissipé. Pour des nouvelles de ce pays-là, je ne vous en manderai point, car assurément vous les savez ; mais je vous y ferai faire quelques réflexions, si vous le trouvez bon : comme, par exemple, sur la mort de la vieille Puisieux [1]. Nous en voilà délivrés. Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'elle contraignait un peu trop ses amis ; il fallait marcher si droit avec elle.

Vous me devez un compliment sur la mort du grand-prieur de Champagne. Ce n'est pas que je m'en soucie ; mais il était cousin germain de mon père, et je le voyais quelquefois. Si vous vouliez, pour n'en pas faire à deux fois, fourrer aussi dans le même compliment la condoléance de la mort de la vieille Bouligneux, qui était ma tante, je

[1] Charlotte d'Estampes-Valençai, femme de Pierre Brûlart, marquis de Sillery, vicomte de Puisieux. Elle mourut le 8 septembre 1677, âgée de quatre-vingts ans.

crois que vous ne feriez pas mal, si ce n'est que vous voulussiez attendre la mort de la vieille Toulongeon pour les mettre tous ensemble. Je laisse cela à votre discrétion. Mais à propos de celle-ci, elle a passé céans le jour que vous partîtes de Toulongeon, et elle me fit de grandes plaintes de l'empressement que vous aviez eu à traiter avec le président de Berbisy de votre part de la succession du président Frémiot. J'eus beau lui dire que dix mille écus que vous auriez présentement valaient au moins vingt mille quand la présidente Frémiot[1] viendrait à mourir, elle ne se rendit point à mes raisons, et quand je vis cela, je la laissai à la merci de ses douleurs. Au reste, Madame, je vous supplie de dire de ma part à votre cocher que celui de M. Jeannin l'a bien effacé en ce pays-ci. Il versa un tour et demi son maître le lendemain de votre départ, et démit l'épaule à l'aînée de ses sœurs; cela les obligea de revenir tous à Montjeu, où ils sont encore. Madame de La Boulaye passa ici il y a huit jours pour s'en aller chez elle faire balayer sa maison, afin d'y recevoir dignement le *Gobin Villars*, qui vient, dit-on, l'épouser. Plût à Dieu que vous et moi fussions aussi aises qu'elle le jour qu'elle étalera son dais et son cadenas[2] à Autun.

Chandenier[3] est à Paris en pleine liberté; il donne sa démission pure et simple, et se remet à la discrétion du roi pour la récompense de sa charge. S'il avait fait cela il y a seulement dix ans, il aurait fait le profit que vous voulez faire avec madame Frémiot; il aurait gagné l'intérêt de cent mille écus au moins, qui se serait monté à cinquante

[1] Madame Frémiot n'avait que l'usufruit de ses biens; madame de Sévigné devait en hériter.

[2] Coffret d'or ou de vermeil, où l'on met le couteau, la cuiller, la fourchette, etc., qu'on sert a la table du roi et des princes. (*Dictionnaire de l'Académie.*)

[3] François de Rochechouart, marquis de Chandenier, capitaine des gardes du corps. Il était disgracié depuis 1648. Voyez, sur les causes de sa disgrâce et sur la constance héroïque qu'il déploya, les *Mémoires de Madame de Motteville*, et ceux de Saint-Simon.

mille ; il se serait épargné les chagrins d'une longue prison après un long exil, et il ne se serait pas distingué, comme il l'a fait, par une longue folie ; mais enfin le voilà hors d'affaire : nous ne savons pas encore ce que le roi aura fait pour lui. Adieu, ma chère cousine ; je vous assure que je vous aime bien. Il m'a pris un redoublement d'amitié pour vous, que je sens bien qui se tournera en *continue*.

615. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 15 octobre 1677.

Il y a quatre jours que je suis revenue de Vichy. J'y portai un souvenir bien tendre de votre amitié, de votre bonne et agréable réception, de la beauté de Chaseu, de votre conversation, du mérite de ma nièce de Coligny, que j'aime et qui me plaît [1]. Parmi tant de bonnes choses, j'avais un petit regret de ne vous avoir pas demandé à voir quelque chose de vos *Mémoires*, pour lesquels j'ai un goût extraordinaire. Je ne comprends pas comment je ne m'en avisai point. Je suis fort aise que, de votre côté, vous m'ayez trouvé un peu à dire. Vous vous étiez donc rechauffé pour moi en me voyant. Cela fait bien de l'honneur aux gens quand l'amitié redouble par la présence. Pour moi, je crois que nous nous aimons encore plus que nous ne pensons. Cette Puisieux était bien épineuse; Dieu veuille avoir son âme! Il fallait, comme vous dites, charrier bien droit avec elle. Quand elle fut prête à mourir l'année passée, je disais, en voyant sa triste convalescence et sa décrépitude : Mon Dieu! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. Ne disais-je pas vrai? Un jour Patrix [2] étant revenu d'une

[1] Madame de Sévigné avait passé chez Bussy les premiers jours de septembre. (A. G.)

[2] Pierre Patrix, poëte médiocre, attaché à Gaston, duc d'Orléans. Il n'est guère connu aujourd'hui que par la pièce suivante :

Je rêvais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux l'on m'avait inhumé,
Me sentant fort choqué d'un pareil voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :

extrême maladie à quatre-vingts ans, et ses amis s'en réjouissant avec lui, et le conjurant de se lever : « Hélas! Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se rhabiller. » Mon Dieu, mon cousin, que cette réponse m'a paru plaisante! Je crains de vous avoir déjà fait ce conte. Mais à propos de mort, vous voulez que je vous fasse un compliment sur celle du grand-prieur de Champagne : je le veux bien; et quand j'y ajouterais encore la tante et la belle-mère, je suis assurée que quelque petite que fût ma consolation, elle aurait toute la force nécessaire. Vous souvient-il que vous me dites une fois sur une mort de père ou de mère : que vous aviez attendu longtemps ma lettre; mais qu'ayant vu qu'elle tardait trop à venir, vous vous étiez consolé tout seul du mieux que vous aviez pu? Mon cocher le fut extrêmement de l'histoire lamentable de la *versade* de M. Jeannin. Celle-là fut encore plus belle à raconter que la nôtre. Je l'appris en chemin, et j'en écrivis à M. Jeannin; car quand il y a fracture, cela mérite un compliment. J'ai bien ri avec Corbinelli de la manière dont nos deux oncles nous écrasaient, ma nièce et moi. Corbinelli dit que si c'eût été vous qui eussiez été sur votre beau-frère, vous n'auriez pas perdu cette occasion de procurer innocemment une succession à votre fille. Il a pensé mourir, notre pauvre Corbinelli! Il prit de l'or potable, qui le sauva par une sueur qui le laissa sans fièvre. Ne dirait-on pas que pour vivre il n'est rien tel que d'être riche? Cependant nous ne savons que trop qu'il ne l'est pas. Il n'est rien que d'être riche : un gueux en serait mort. Je crois que ma tante de Toulongeon aimerait mieux mourir que de vivre à ce prix-là. La plaisante chose que l'avarice! Voyez

— Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin! (me reprit-il d'une arrogance extrême)
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi même
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

à quoi lui servira la succession de M. Frémiot après qu'elle sera morte, et avec quelle exactitude elle n'y veut rien perdre, par l'horreur de perdre seulement, car elle le perd d'une autre manière; mais c'est sous l'apparence de n'être pas dupe, et de ne point trop relâcher. Et plût à Dieu que j'eusse traité, comme elle le dit, de ma part de cette succession! je souffrirais courageusement ses reproches. Mais elle n'a que faire de craindre : on ne m'a pas prise au mot, ni même écouté ma proposition. Madame de La Boulaye a bien mieux fait valoir celle de M. de Villars; on ne dit rien ici de cette noce.

Enfin Chandenier s'est rendu; mais, par la raison que les plus courtes folies sont les meilleures, les plus longues sont les pires : il en est un bel exemple.

On parle d'une espèce de victoire du maréchal de Créqui. Il a battu les Allemands. Avez-vous jamais ouï parler d'une étoile si brillante que celle du roi? Vous savez bien qu'il a donné deux mille écus de pension à Racine et à Despréaux, en leur commandant de travailler à son histoire, dont il aura soin de donner des Mémoires. Je voudrais bien voir un échantillon de cet ouvrage. Adieu, mon cher cousin; j'embrasse cette *heureuse tourterelle consolée* (*madame de Coligny*), et je vous conjure de m'aimer toujours. La *belle Madelonne* viendra dans un mois.

616. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, 16 octobre 1677.

Votre lettre m'a donné la joie que j'ai accoutumé d'avoir quand j'en reçois de vous, Madame; je dis même avant que de l'avoir ouverte. Vous jugez bien que mon plaisir n'a pas diminué en la lisant. Votre nièce en a eu autant que moi. Mais à propos d'elle, elle a la fièvre quarte depuis trois semaines. Ne croyez pas par là que sa bonne

fortune l'ait quittée ; au contraire, dans le temps que cette maladie est presque générale, et fort violente, madame de Coligny l'a la plus légère du monde. Je n'irai pas cet hiver à Paris, mais l'année qui vient. J'espère vous porter ce que vous avez envie de voir. Vous avez ce plaisir-là devant vous, si plaisir il y a. Vous disiez fort bien, Madame, quand la vieille Puisieux faillit à mourir l'année passée, qu'elle mourrait deux fois bien près l'une de l'autre ; et moi j'ajoute qu'elle nous aurait fort obligés de n'en pas faire à deux fois. Comme disait Patrix, cela ne valait pas la peine de se rhabiller. Il est vrai que ce conte-là est plaisant. Je suis fort aise que notre ami Corbinelli se soit tiré d'une méchante affaire, et que ce soit à l'or qu'il en ait l'obligation. Si cela les pouvait raccommoder ensemble, j'en serais encore plus aise. Je crois qu'il ne tiendra pas à notre ami que cela ne soit, car il n'est pas ingrat. Mais quand vous dites sur l'or potable qui l'a guéri : *qu'il n'y a rien tel que d'être riche, et qu'un gueux en serait mort*, le siècle présent, qui le connaît, entendra la contre-vérité; mais pour la postérité, qui prend tout au pied de la lettre, elle le croira un partisan. Il est vrai que madame de Toulongeon est incompréhensible par son avidité pour le bien ; il est vrai aussi que j'ai remarqué que Dieu n'attend pas à l'en punir en l'autre monde : elle en souffre souvent dès celui-ci, et c'est sur son sujet que je trouve que l'extrême avarice est l'extrême prodigalité. L'avantage qu'a eu le maréchal de Créqui près de Saverne est peu de chose en effet ; cependant c'est beaucoup pour la réputation. Je ne pense pas que Despréaux et Racine soient capables de bien faire l'histoire du roi ; mais ce sera sa justice et sa clémence qui le rendront recommandable à la postérité ; sans cela on découvrirait toujours que les louanges qu'on lui aurait données ne seraient que des flatteries.

La *tourterelle consolée* vous embrasse de tout son cœur ; nous vous aimons à qui mieux mieux, et nous nous ré-

jouissons pour l'amour de vous et de la *belle Madelonne* de son prochain retour à Paris.

617. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 15 octobre 1677.

Nous avons été deux jours à Livry, madame de Coulanges tout établie faisant les honneurs, et moi la compagnie. Nous avons l'abbé Têtu et Corbinelli. Mademoiselle de Méri, qui revenait de La Trousse, y arriva, croyant y passer quelques jours avec madame de Coulanges; mais madame de Coulanges a fini sa campagne, et nous revînmes hier toutes à Paris, Mademoiselle de Méri, tout droit de chez madame de Moreuil, car sa maison est culbutée; et madame de Coulanges, l'abbé Têtu et moi, faisant des visites dans la province, comme madame de La Fayette à Saint-Maur, et madame de Schomberg à Rambouillet. Je croyais coucher chez madame de Coulanges, mais ce n'est qu'aujourd'hui. Je revins ici voir le bon abbé, qui a été saigné et qui est encore fort embarrassé de son rhume : j'ai sur le cœur de l'avoir quitté un moment. Nous sommes en l'air, tous mes gens occupés à déménager. J'ai campé dans ma chambre; je suis présentement dans celle du *bien bon*, sans autre chose qu'une table pour vous écrire, c'est assez. Je crois que nous serons tous fort contents de *la Carnavalette*.

Nous trouvons trop plaisant de n'avoir pas vu Termes depuis neuf jours que nous sommes arrivés; il est aisé de comprendre qu'il est rentré au collége, et que son *régent* ne lui donne pas un moment de relâche. Je n'en suis pas fâchée, comme vous pouvez penser, et je n'en ferai point de reproches; mais demandez au chevalier si, après l'attachement qu'il lui a vu pour causer avec moi à Vichy, ce n'est pas une chose singulière que cette extrémité. Ce serait une grande indiscrétion, si la dame méritait quel-

que ménagement, car c'est quelque chose de parlant qu'un procédé si peu naturel; mais elle est telle, qu'il n'est pas possible de lui faire tort. Il me semblait qu'il était ravi à Vichy d'être en vacances, comme vous dites, et d'être avec une honnête femme, assuré qu'on ne lui demanderait rien. Ce repos le charmait : c'est quelquefois un plaisir de passer d'une extrémité à l'autre. Il était touché de la causerie perpétuelle et infinie de Vichy; en voilà la suite, dont je ne suis nullement fâchée; mais je vous conte cela comme je fais mille autres choses. Quand la débauche et le dévergondement sont poussés à un certain point de scandale, je suis persuadée que cet excès fait plus de tort aux hommes qu'aux femmes ; il est sûr du moins que leur fortune en souffre considérablement. Mais laissons Termes sous la férule [1] : il y aurait encore bien des choses à dire d'une autre *vieille férule*, qui ne fait que trop paraître sa furie. Pour vous, ma fille, vous êtes dans de véritables vacances ; vous faites un usage admirable du beau temps : dîner dans votre château est une chose extraordinaire. Vous m'écrivez de Rochecourbière [2]. La jolie date ! la jolie grotte ! que vous êtes aimable de vous y souvenir de moi et de m'y regretter ! Laissons faire à la Providence : nous nous y reverrons, ma belle; mais auparavant je vais vous attendre en *Carnavalet,* où il me semble que je m'en vais vous rendre mille petits services, pas plus gros que rien : me voilà trop heureuse, puisque vous me mandiez l'autre jour que c'était dans les petites choses que l'on témoignait son amitié. Il est vrai, ma fille, qu'on ne saurait trop les

[1] Par ces mots madame de Sévigné désigne la marquise de Castelnau, maitresse affichée de M. de Termes. Les *Amours des Gaules*, où nous puisons cette indication, ont diffamé ce marquis. Si cette partie est de Bussy, comme les autres, il fallait qu'il fût bien méchant, car ses lettres montrent que Termes resta son ami. Ce Termes était un homme d'un esprit supérieur. Boileau disait de lui : *M. de Termes est toujours à la pensée d'autrui, et c'est là le savoir-vivre.* (A. G.)

[2] Grotte située près du château de Grignan, où l'on allait faire des parties de plaisir.

estimer ; l'amour-propre a trop de part à ce qu'on fait dans les grandes occasions : *l'intérêt de la tendresse est noyé dans celui de l'orgueil.* Voilà une pensée que je ne veux pas vous ôter présentement ; j'y trouve mon compte.

Je suis pour la perte de Bayard tout comme vous l'avez pensé. Madame de La Fayette ne s'en console point. Je lui ai fait vos compliments. Elle était au lait ; il s'est aigri, elle l'a quitté : de sorte que cette unique espérance pour le rétablissement de sa misérable santé nous est ôtée. Celle de M. du Maine apparemment n'est pas bonne ; il est à Versailles, où personne du monde ne l'a vu ; on dit qu'il est plus boiteux qu'il n'était ; enfin il y a quelque chose. Madame de Montespan alla l'autre jour coucher à Maintenon, croyant d'abord n'aller qu'à la moitié du chemin au-devant de madame de Maintenon. Le roi monta en carrosse à minuit pour aller au-devant de madame de Montespan ; il reçut un courrier qui lui apprit qu'elle était à Maintenon : elle revint le lendemain. On a pris tout cela pour une bouderie, comme il en arrive souvent. On nomme la comtesse de Gramont [1] pour une des mouches qui passent devant les yeux. Mademoiselle de Thianges [2] sera épousée par M. de Lavardin pour le duc de Sforce, dans un mois ou six semaines. C'est une étrange chose de sortir du lieu où l'on est pour aller dans une des plus petites cours d'Italie. Vous me dites : Et pourquoi M. de Lavardin l'épouse-t-il ? C'est qu'il est parent de ce duc, et qu'il a été choisi pour le représenter. La Bagnols me mande qu'elle n'ira point à Grignan ; que vous serez contrainte de vous passer de madame de Rochebonne et du chevalier.

[1] « La comtesse de Gramont, dit madame de Caylus, avait pour elle « le goût et l'habitude du roi, car madame de Maintenon la trouvait « plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi qu'elle était souvent An- « glaise insupportable, quelquefois flatteuse, dénigrante, hautaine et ram- « pante, etc. » (*Souvenirs.*)

[2] Louise-Adélaïde de Damas, fille de Claude-Éléonor, marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemart. (P.)

Vous allez donc au clair de la lune? Tant mieux, ma fille, c'est signe que vous vous portez bien, puisqu'on vous le permet : peut-on juger plus avantageusement de ceux qui vous aiment, et qui prennent soin de votre santé? La mienne est parfaite : si elle n'était comme elle est, elle ne serait pas bien. J'espère que nous ferons encore quelque séjour à Livry; mais il faut que le *bien bon* soit guéri. J'embrasse M. de Grignan et M. de la Garde; je les conjure, si vous voulez venir, de ne point attendre les horribles chemins. Il me paraît que le vent devient *automnal,* comme dit l'almanach. Où laissez-vous votre fils? Je n'ai pas bien compris ce que vous faites de ce vicaire du Saint-Esprit : vient-il à Grignan? Vous savez les rigueurs qu'on a pour le curé. Et Pauline? je voudrais bien la *patronner*. Je suis en peine, comme vous, de son parrain [1] : cette pensée me tient au cœur et à l'esprit. Vous ignorez la grandeur de cette perte : il faut espérer que Dieu nous le conservera. Il se tue, il s'épuise, il se casse la tête; il a toujours une petite fièvre. Je ne trouve pas que les autres en soient aussi en peine que moi. Enfin, hormis le quart d'heure qu'il donne du pain à ses truites, il passe le reste avec dom Robert, dans les distillations et les distinctions de métaphysique, qui le font mourir. On dira : Pourquoi se tue-t-il? Et que diantre veut-on qu'il fasse? Il a beau donner un temps considérable à l'église, il lui en reste encore trop. Adieu, ma chère enfant, adieu, tous mes chers Grignans, je vous aime, et vous honore tous; aimez-moi un peu. On m'ôte mon écritoire, mon papier, ma table, mon siége. Oh! déménage donc tant que tu voudras, me voilà debout.

La jeune MADEMOISELLE [2] a la fièvre quarte; elle en est très-fâchée : cela trouble les plaisirs de cet hiver. Elle fut l'autre jour aux Carmélites de la rue du Bouloi; ell

[1] Le cardinal de Retz.
[2] Marie-Louise d'Orléans, depuis reine d'Espagne, en 1679. (P.)

leur demande un remède pour la fièvre quarte ; elle n'avait ni gouvernante, ni sous-gouvernante; on lui donna un breuvage qui la fit beaucoup vomir : cela fit grand bruit. La princesse ne voulut point dire qui lui avait donné ce remède; enfin on le sut. Le roi se tourne gravement vers MONSIEUR : « Ah, ce sont les Carmélites! Je savais bien « qu'elles étaient des friponnes, des intrigantes, des ra- « vaudeuses, des brodeuses, des bouquetières; mais je ne « croyais pas qu'elles fussent des empoisonneuses. » La terre trembla à ce discours : tous les dévots furent en campagne. La reine s'en émut peu. Enfin on a tout *rapsodé;* mais ce qui est dit est dit, ce qui est pensé est pensé, et ce qui est cru est cru. Ceci est d'original.

Le *bien bon* vous embrasse; je ne le trouve point bien du tout : si nous avions été à Grignan, c'eût été une belle affaire. Mon écriture est méchante, mais ma plume est enragée; elle criaille et ne fait que des filets : la voilà jetée et déménagée.

618. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 20 octobre 1677.

Le chevalier radote, et ne sait ce qu'il veut dire. Je n'ai point mangé de fruits à Vichy, parce qu'il n'y en avait point; j'ai dîné sainement; et pour souper, quand les sottes gens veulent qu'on soupe sur son dîner à six heures, je me moque d'eux. Je soupe à huit : mais quoi? une caille, ou une aile de perdrix uniquement. Je me promène, il est vrai; mais il faut que l'on défende le beau temps si l'on veut que je ne prenne pas l'air. Je n'ai point pris le serein : ce sont des médisances; et enfin M. Ferrand était dans tous mes sentiments, souvent à mes promenades, et ne m'a jamais dédite de rien. Que voulez-vous donc conter, monsieur le chevalier? Mais vous, avec votre sagesse, votre bras vous fait-il toujours boiter? Ce serait une chose

cruelle d'être obligé de porter un bâton tout l'hiver. Et vous, madame la Comtesse, pensez-vous que je n'aie point à vous gronder? Vardes me mande que vous ne vous nourrissez pas assez; que vous mangez en récompense les plus mauvaises choses du monde, et qu'avec cette conduite il ne faut pas que vous espériez retrouver votre santé : voilà ses propres mots. Il ajoute que M. de La Garde s'en tourmente assez, mais que tout le reste n'ose vous contredire. Belle Rochebonne, grondez-la : j'aimerais mieux qu'elle coquetât avec M. de Vardes, comme vous me le mandez, que de profaner une santé qui fait notre vie à tous; car vous voulez bien, Madame, que je parle en commun sur ce chapître. Que vous êtes bien tous ensemble! que vous êtes heureux de trouver dans votre famille ce que l'on cherche inutilement ailleurs, c'est-à-dire la meilleure compagnie du monde, et toute l'amitié et la sûreté imaginables! Je le pense et je le dis souvent, il n'y en a point une pareille. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous demande la grâce de m'aimer toujours; je donne à ma fille le soin de vous dire comme je suis pour vous, et comme je vous trouve digne de toute la tendresse qu'elle a pour vous.

Il faut un peu que je vous parle, ma fille, de notre hôtel de Carnavalet. J'y serai dans un jour ou deux; mais comme nous sommes très-bien chez M. et madame de Coulanges, et que nous voyons clairement qu'ils en sont fort aises, nous nous rangeons, nous nous établissons, nous meublons votre chambre, et ces jours de loisir nous ôtent tout l'embarras et tout le désordre du délogement. Nous irons coucher paisiblement, comme on va dans une maison où l'on demeure depuis trois mois. N'apportez point de tapisserie, nous trouverons ici ce qu'il vous faut : je me divertis extrêmement à vous donner le plaisir de n'avoir aucun chagrin, au moins en arrivant. Notre bon abbé m'a fait peur : son rhume était grand; une petite

fièvre. Je me figurais que si tout cela eût augmenté, c'eût été une fièvre continue, avec une fluxion sur la poitrine; mais, Dieu merci, il est considérablement mieux, et je n'ai plus aucune inquiétude.

Je reçois mille amitiés de madame de Vins. Je reçois des visites en l'air des Rochefoucauld, des Tarente; c'est quelquefois dans la cour de Carnavalet, sur le timon de mon carrosse. Je suis dans le chaos; vous trouverez le démêlement du monde et des éléments. Vous recevrez ma lettre d'Autry. Je serais plus fâchée que vous, si je passais un ordinaire sans vous entretenir. J'admire comme je vous écris avec vivacité, et comme je hais d'écrire à tout le reste du monde. Je trouve, en écrivant ceci, que rien n'est moins tendre que ce que je dis : comment j'aime à vous écrire! c'est donc signe que j'aime votre absence : voilà qui est épouvantable. Ajustez tout cela, et faites si bien que vous soyez persuadée que je vous aime de tout mon cœur. Vous avez donc pensé à moi avec Vardes; je vous en remercie : j'espère comme lui que nous nous retrouverons encore à Grignan. Si j'étais le maître du logis, je vous gronderais fort d'avoir parlé avec mépris de ma musique; je suis assurée qu'elle est fort bonne, puisqu'elle vous amuse longtemps. Arnoux vient souvent ici : il est captivé par sa parole; mais il est tellement à la mode, et si près d'entrer dans la musique du roi, que ce serait une charité de lui rendre sa liberté. Quel plaisir aura M. de Grignan de voir un homme qui mourra d'ennui, et qui croira qu'on lui fait perdre sa fortune? Si M. de Grignan veut l'en consoler, il n'en sera pas quitte pour peu.

On dit que M. du Maine se porte mieux qu'on ne pensait : il n'y a plus de chagrin présentement, mais tout est si peu stable, qu'avant que vous ayez cette lettre, il y aura eu et des nuages et des rayons de soleil. Madame de Coulanges est à Versailles; je lui donnerai votre lettre à son retour, et je vous manderai ce qu'elle m'aura dit.

J'embrasse tous vos chers Grignans : j'ai grondé le chevalier : pour nous raccommoder, il faut que je l'embrasse deux fois. Je vous souhaite de l'eau dans la rivière : voici le temps que vous devez en avoir besoin. La bonne compagnie (*M. de Termes*) avec qui je repassai la Loire si plaisamment n'a pu sortir de classe pour venir ici ; il faut que je sois bien recommandée au prône, comme disait Vardes. J'ai fait vos compliments à madame de La Fayette. Je fus hier à Saint-Maur, où il faisait divinement beau. J'ai reçu une lettre de notre cardinal ; j'étais dans une véritable inquiétude de sa santé ; il me mande qu'elle est bien meilleure ; j'en remercie la Providence. Corbinelli vous remerciera lui-même de vos bontés. Il n'est point bien encore, l'or potable l'a desséché. Il a trop pris sur lui ; je crois qu'on le mettra au lait. Bonsoir, ma très-belle et très-aimable, et très-parfaitement aimée.

619. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 octobre 1677.

Je n'ai point de réponse à vous faire ; ce n'est point aujourd'hui mon jour. Je vous écris de la chambre de madame de Coulanges, chez qui je suis encore. Elle revint hier de Versailles : toutes choses y sont comme à l'ordinaire. Madame de Ludres [1], belle et infortunée, lui fit une mine glacée, dont elle ne fit nullement sa cour chez madame de Montespan, quoique des rampantes eussent voulu qu'elle eût fait voir par là qu'elle avait généreusement attiré cette indignation : elle ne fait point de ces petites misères-là. M. de La Trousse [2] demeure sur la fron-

[1] Quelques mois après elle se retira dans un couvent, en Lorraine, d'où le roi ne chercha pas à la retirer. Elle y vécut longtemps, occupée de ses souvenirs et de la fortune de ses neveux. (A. G.)

[2] Philippe-Auguste Le Hardi, marquis de La Trousse, était cousin germain de madame de Coulanges, à laquelle on disait dans le monde qu'il était fort attaché. (P.)

tière, et prend soin des places conquises. Cet emploi est un morceau de favori ; c'est par où a passé le maréchal de Rochefort. La Trousse marche sur ses pas. M. de Louvois demanda pardon à madame de Coulanges de lui ôter pendant l'hiver cette douce société : au milieu de toute la France, elle soutint fort bien cette attaque ; elle eut le bonheur de ne point rougir, et répondit précisément ce qu'il fallait.

Le maréchal de Gramont est arrivé ; il a été reçu du roi comme à l'ordinaire ; il est lui-même tout comme il était. D'Hacqueville est allé au-devant, et l'a amené à la cour : enfin rien n'est changé. M. et madame de Molac sont allés en Bretagne, de peur de renouer la seule affaire qui leur était bonne. Mademoiselle de Thianges est ravie d'aller en Italie ; elle sera mariée dans un mois. Vous serez ici dans ce temps-là. On a voulu croire que M. de Louvigny était amoureux de madame la grande-duchesse [1], et que Jeanneton *la folle*, qui ne l'est point, donnait les lettres. Le roi a dit que la grande-duchesse serait un peu plus souvent à Montmartre. La reine a sauvé *la folle* d'être chassée : peut-être que tout cela n'est point vrai, mais le bruit n'en est bon ni pour l'un ni pour l'autre.

Madame de Coëtquen est grosse ; voudriez-vous en rire ? Riez-en. Madame T..... a trouvé grâce devant madame de Montespan, qui la vit à Bourbon l'année passée, et lui a fait donner une abbaye de vingt mille livres de rente pour une de ses sœurs ; cette femme est si peu digne, par quelque côté que ce soit, des faveurs qu'elle reçoit, que c'est un murmure. Je suis en train de dire des nouvelles. Il y a un petit air de Copenhague dans cette lettre

[1] On accusait madame de Montespan de calomnier la grande-duchesse, à laquelle le roi faisait trop d'attention. La grande-duchesse avait quitté la Toscane et son mari sur la foi d'un horoscope qui lui promettait de régner sur le cœur de Louis XIV. C'est sa sœur, mademoiselle de Montpensier, qui rapporte ce trait caractéristique des mœurs du temps.

qui vous fera souvenir agréablement de ma bonne marquise de Lavardin [1].

620. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27 octobre 1677.

Ma fille, je ne vous ferai plus de question : comment? en trois mots, les chevaux sont maigres, ma dent branle, le précepteur a les écrouelles; cela est épouvantable; on ferait fort bien trois *dragons* de ces trois réponses, surtout de la seconde. Je ne vous demande pas, après cela, si votre montre va bien; vous me diriez qu'elle est rompue. Pauline répond bien mieux que vous; il n'y a rien de plus plaisant que la finesse qu'entend cette petite friponne à dire qu'*elle sera friponne quelque jour*. Ah! que j'ai de regret de ne point voir cette jolie enfant! Il me semble que vous m'en consolerez bientôt, si vous suivez mes projets; vous partez d'aujourd'hui en huit jours, et vous ne recevrez plus que cette lettre à Grignan. M. de Coulanges est parti ce matin par la diligence pour aller à Lyon; vous l'y trouverez; il vous dira comme nous sommes logés fort honnêtement. Il n'y avait pas à balancer, à prendre le haut pour nous deux, le bas pour M. de Grignan et ses filles : tout sera fort bien.

Je recommande à tous vos Grignans, qui ont tant de soin de votre santé, de vous empêcher de tomber dans le Rhône, par la cruelle hardiesse qui vous fait trouver beau de vous exposer aux endroits les plus périlleux. Je les prie d'être des poltrons, et de descendre avec vous. Vous ne voulez pas; eh bien! Dieu vous bénisse : je n'aurai point de repos que vous ne soyez à Lyon. Je trouve, au reste, que je serais bien heureuse de vous donner ma poule bouillie : la place que vous me demandez à ma table vous est

[1] Marguerite-Renée de Rostaing, mère de Henri-Charles de Beaumanoir, marquis de Lavardin. Elle aimait beaucoup les nouvelles. (P.)

bien parfaitement assurée ; le régime que vos Grignans vous font observer est fait exprès pour mon ordinaire : je m'entends avec Guisoni pour le retranchement de tous les ragoûts. Venez donc, ma très-aimable ; on ne vous défend pas d'être reçue avec un cœur plein d'une véritable tendresse ; c'est de ce côté que je vous ferai de grands festins.

Je suis fort aise de vous voir disposée comme vous êtes pour M. de Marseille. Eh, mon Dieu, que cela est bien! et qu'il y a de noirceur et d'apparence d'aigreur à conserver longtemps ces sortes de haines! elles doivent passer avec les affaires qui les causaient. Et en effet pourquoi se charger le cœur d'une colère nuisible en ce monde et en l'autre? Vous en serez encore plus aimée de madame de Vins et de M. de Pomponne ; cela les tirera d'un grand embarras. Tout ce qui fâche M. de Grignan, c'est que votre médecin ait eu sur vous plus de pouvoir que votre confesseur. Le chevalier est bien plaisant de vouloir empêcher la bise de souffler ; elle est dans son château avant lui, et l'en chassera plutôt qu'elle n'en sera chassée. M. le chancelier (*d'Aligre*) est mort de pure vieillesse. J'ai mille bagatelles à vous conter ; mais ce sera quand je vous verrai. Mon Dieu, quelle joie! je souhaite que l'or potable fasse du bien à la belle Rochebonne. Madame de Sanzei prendrait tous les remèdes les plus difficiles pour être guérie [1]. La fièvre reprend à tout moment à notre pauvre cardinal ; vous devriez joindre vos instances aux nôtres pour lui faire quitter un air si maudit. Il ne peut pas aller loin avec une fièvre continuelle ; j'en ai le cœur bien triste.

C'est M. Le Tellier qui est chancelier ; je trouve cela fort bien : il est beau de mourir dans la dignité [2].

[*Cette lettre du* 27 *octobre est la dernière que madame de Sévigné ait écrite à sa fille pendant l'année* 1677, *à*

[1] D'une surdité qui lui était survenue.

[2] M. Le Tellier était alors âgé de soixante-quatorze ans ; il mourut le 28 octobre 1685. (P.)

cause de l'arrivée de madame de Grignan à Paris. Elle y fit un séjour d'un an et dix mois, et retourna en Provence en septembre 1679.]

621. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Livry, ce 3 novembre 1677.

Je suis venue ici achever les beaux jours, et dire adieu aux feuilles; elles sont encore toutes aux arbres, elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore, que cela compose un brocart d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne serait que pour changer. Je suis logée à l'hôtel de Carnavalet. C'est une belle et grande maison; je souhaite d'y être longtemps, car le déménagement m'a beaucoup fatiguée. J'y attends la belle Comtesse, qui sera fort aise de savoir que vous l'aimez toujours. J'ai reçu ici votre lettre de Bussy. Vous me parlez fort bien, en vérité, de Racine et de Despréaux. Le roi leur dit, il y a quatre jours : Je suis fâché que vous ne soyez venus à cette dernière campagne; vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. Racine lui répondit : Sire, nous sommes deux bourgeois, qui n'avons que des habits de ville; nous en commandâmes de campagne, mais les places que vous attaquiez furent plus tôt prises que nos habits ne furent faits. Cela fut reçu agréablement. Ah! que je connais un homme de qualité à qui j'aurais bien plutôt fait écrire mon histoire qu'à ces bourgeois-là, si j'étais son maître. C'est cela qui serait digne de la postérité!

Vous savez que le roi a fait M. Le Tellier chancelier, et que cela a plu à tout le monde. Il ne manque rien à ce ministre pour être digne de cette place. L'autre jour Berryer lui vint faire compliment à la tête des secrétaires

du roi [1]; M. le chancelier lui répondit : « Monsieur Berryer, je vous remercie et votre compagnie; mais, monsieur Berryer, point de finesses, point de friponneries ; adieu, monsieur Berryer. » Cette réponse donne de grandes espérances de l'exacte justice ; cela fait plaisir aux gens de bien. Voilà une famille bien heureuse ; ma nièce de Coligny en devrait être. Cependant, voici un peu de fièvre quarte qui fait voir qu'elle est encore des nôtres. Ce que vous dites de la vieille Puisieux, qu'elle n'en devait pas faire à deux fois, quand elle fut si malade, un peu avant la maladie dont elle est morte, me donne le *paroli* [2]. Je ne suis pas encore bien consolée de cet après-dîner que nous passâmes sur le bord de cette jolie rivière, sans y lire vos *Mémoires*. J'aurai de la peine à m'en passer jusqu'à l'année qui vient. Si je meurs entre ci et ce temps-là, je mettrai ce déplaisir au rang des pénitences que je devrais faire. Nous parlons souvent, le bon abbé et moi, de votre bonne chère, de l'admirable situation de Chaseu, et enfin de votre bonne compagnie; et nous disons qu'il est fâcheux d'en être séparés quasi pour jamais.

622. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 6 novembre 1677.

Je vous trouve de très-bon goût, Madame, de préférer tous les différents aurores de l'automne au vert du printemps; mais je remarque un peu d'amour-propre dans ce jugement : c'est adroitement dire que vous avez plus de mérite que la jeunesse; et ma foi! vous avez raison, car la jeunesse n'a que du vert, et nous autres gens d'arrière-saison nous sommes de cent mille couleurs, les unes plus belles que les autres. Je connais l'hôtel de Carnavalet ; c'est où logeait M. de Lillebonne. Je voudrais bien, pour

[1] Il était procureur syndic perpétuel de leur compagnie.
[2] Expression en usage au jeu de la *Bassette*.

l'honneur de l'amour, qu'il fût allé loger au faubourg Saint-Germain par la même raison que j'allai autrefois du Marais au quartier Saint-Honoré [1].

La réponse de Racine au roi est bonne pour un courtisan, mais elle ne vaut rien pour un historien, et je craindrais bien pour la gloire de notre maître qu'il ne nous donnât souvent dans son histoire de ces sortes d'exagérations qui ne plaisent jamais qu'aux intéressés, et qu'il ne fût toujours poëte en prose. Je pense connaître l'homme de qualité, Madame, à qui, si vous étiez roi, vous commettriez le soin de votre histoire. Celui que je veux dire louerait Sa Majesté sans dégoûter le lecteur par ses louanges.

Je ne sais pas si M. Le Tellier fera bien sa charge de chancelier de France, mais je sais bien qu'il n'a jamais rien fait pour personne, et qu'à mon égard c'est un ingrat. Pour l'approbation générale que vous dites qu'il a, je ne l'en estime pas davantage : on paraît à bon marché dans une charge après le chancelier d'Aligre. Au reste, Madame, vous avez raison de vous récrier sur la bonne fortune de cette famille : elle est au dernier degré. Vous dites plaisamment que votre nièce de Coligny est si heureuse qu'elle en devrait être. Il est vrai aussi que son bonheur vient plutôt de sa modération que de ses grandes richesses, et les Louvois ne sont pas de même. Vous avez raison de dire que la fièvre quarte de madame de Coligny fait un peu voir qu'elle est encore des nôtres. Elle l'a jugé ainsi, et cela l'a mortifiée. C'est Alexandre qui connaît par sa blessure qu'il n'est pas fils de Jupiter comme il l'avait cru. Vous verrez ce que vous souhaitez tant de voir; mais n'allez pas aussi vous figurer un si grand plaisir, car j'aurais trop de peine à remplir votre attente. Adieu, ma chère cousine; l'heureuse veuve et moi vous aimons et vous estimons fort; le bon abbé a place aussi dans nos cœurs.

[1] Madame de Montglas, maitresse de Bussy, habitait à la porte Saint-Honoré.

623. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 8 décembre 1677.

La belle *Madelonne* est ici; mais comme il n'y a pas un plaisir pur en ce monde, la joie que j'ai de la voir est fort troublée par le chagrin de sa mauvaise santé. Imaginez-vous, mon pauvre cousin, que cette jolie petite personne, que vous avez trouvée si souvent à votre gré, est devenue d'une maigreur et d'une délicatesse qui la rend une autre personne; et sa santé est tellement altérée, que je ne puis y penser sans en avoir une véritable inquiétude. Voilà ce que le bon Dieu me gardait en me redonnant ma fille. Je ferais des réflexions d'ici à demain. Il vaut mieux vous demander des nouvelles de notre heureuse veuve : comment elle se trouve de sa fièvre quarte, et si l'hiver, joint avec ce triste mal, ne fait pas un grand trouble à la tranquillité de sa vie. Il n'y en a guère qui soit exempte de quelque nuage. Je vous la recommande, et vous à elle. Il ne faut que le bonheur d'une si douce société pour adoucir toutes les peines. Croiriez-vous bien que je ne sais point de nouvelles? La prise de Fribourg [1] a comblé de joie et de gloire le maréchal de Créqui, et a contraint le gazetier de Hollande d'avouer bonnement qu'il n'y a pas le mot à dire sur la campagne du roi : que trois grandes villes prises, une bataille gagnée, et Fribourg pris, pour dire adieu aux Allemands, est une suite de bonheur si extraordinaire qu'il n'y a qu'à l'admirer. Je trouve ce style fort plaisant. Adieu, mon cher cousin; aimons-nous toujours bien : nous ne saurions mieux faire. J'en dis autant à ma nièce.

[1] Fribourg fut pris le 14 novembre, après cinq jours de tranchée ouverte. (A. G.)

624. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 13 décembre 1677

Ce que vous me mandez de la santé de la belle *Madelonne* me touche extrêmement, Madame, pour son intérêt et pour le vôtre, car je vous aime fort toutes deux. Je vous disais, quand vous me mandâtes le dessein que vous aviez de donner votre fille à M. de Grignan, que vous ne pouviez mieux faire, et que je ne trouvais rien à redire en lui, sinon qu'il usait trop de femmes; en effet, n'est-ce pas une honte et un honnête assassinat de faire six enfants en neuf ans à une pauvre enfant elle-même? Dieu me garde d'être prophète!... mais quand il ne lui ferait d'autre mal que de l'avoir mise dans l'état où elle est, c'en serait assez pour diminuer l'amitié que j'avais pour lui. Cependant, Madame, il faut avoir un grand soin de cette *infante*; il la faut surtout réjouir. Voilà ce que je fais à votre nièce, et ce remède a si bien réussi que sa fièvre quarte est sur ses fins. Vous avez raison de la nommer *heureuse*; plût à Dieu que la belle *Madelonne* le fût autant! vous le seriez plus que vous ne l'êtes. Mais aussi de votre côté, Madame, aidez-nous un peu à vous consoler, en attendant que vous ayez de véritables sujets d'être contente. Pour cela regardez la maison du premier président de Lamoignon. Il n'y a pas quinze jours que vous eussiez voulu changer le repos de votre esprit contre celui de sa femme. Aujourd'hui elle voudrait bien que son mari ne fût que dans une extrême maigreur. Il n'y a guère de gens si malheureux qui ne le soient moins par la comparaison de quelqu'un plus misérable qu'eux. Dieu et la raison sont de grands médecins; mais cela est plaisant, que je m'embarque à vous dire pour une simple maigreur tout ce qu'on dirait pour les plus grands malheurs. C'est vous qui m'avez surpris en vous lamentant pour cela, comme si c'était un mal incu-

rable. Cependant je suis assuré que le plaisir de vous voir et d'être à Paris engraisseront avant qu'il soit deux mois la belle *Madelonne*. Un peu de célibat lui serait fort salutaire; je ne sais pourtant si elle n'aimerait pas mieux le mal que le remède; mais n'est-ce pas assez parler d'elle pour une fois?

Il faut que je vous entretienne de mes prospérités, Madame; ce discours ne sera pas long. Le roi vient de donner une compagnie de cavalerie toute faite, dans le régiment de Cibours, au marquis de Bussy. Vous savez qu'on ne donne guère de compagnies à des jeunes gens, à moins qu'ils ne les achètent; vous savez de plus que le roi, qui ne voit pas d'ordinaire les enfants des exilés (comme par exemple les comtes de Limoges [1] et les Jarzé [2]), est bien éloigné de leur donner des compagnies de cavalerie; tout cela étant, je prétends avoir été agréablement distingué en cette rencontre, et je viens d'en faire un remerciement au roi.

Mes ennemis pourront peut-être empêcher encore quelque temps qu'on me rende justice, mais tôt ou tard on me la fera. Cependant ils ne peuvent empêcher que je ne reçoive des grâces, et c'est ce dont je remercie le roi pour lui faire trouver cette action si belle, qu'il lui prenne envie de la recommencer. Je vous envoie copie de cette lettre.

La gazette de Hollande est plaisante de parler de bonne foi comme elle fait. Madame de Coligny dit que si la prise de Fribourg a été pour dire adieu aux Allemands, la prise de Saint-Guilain est pour prendre congé des Espagnols. Il faut dire le vrai, le roi est admirable dans ses conquêtes, et il ne faut pas que ses généraux s'en estiment davantage;

[1] Charles-François de Rochechouart, marquis de Bellenave, dit *le comte de Limoges*.

[2] Le comte de Jarzé, leur père, avait été disgracié pendant la minorité de Louis XIV.

il les conduit par ses ordres quand il est à l'armée et quand il n'y est pas; et les mesures justes qu'il prend, jointes à sa bonne fortune, les font réussir en toutes leurs entreprises. Si MM. de Créqui et d'Humières ne pensent point ce que je dis, ils s'en font accroire; car tout ce qu'il y a de gens en France qui les connaissent, comme je fais, sont dans les mêmes sentiments que moi. Une chose encore qui leur fait bien de l'honneur, c'est l'ignorance des généraux ennemis; ceux-ci sont des aveugles, et les nôtres ne sont que borgnes.

624 *bis.* — DE MADAME DE GRIGNAN A M. DE GRIGNAN.

A Paris, ce 22 décembre 1677.

Vous savez donc enfin que je vous ai écrit de Paris. J'étais un peu fachée que vous eussiez lieu de croire que la tête m'avait tourné en y arrivant, et que j'avais perdu toute sorte de mémoire; mais je vois que vous n'avez pas reçu une de mes lettres de Roanne, car il y en avait une pour servir d'instruction à *Enfossy*, qu'il n'a pas eue. Tout ce que vous me mandez du projet de votre voyage me fait un grand plaisir; et pourvu que vous veniez, toutes les circonstances me seront agréables, et vous pouvez amener qui bon vous semblera. Plût à Dieu vous savoir en chemin présentement; il fait un temps de printemps, vous n'auriez pas la moindre incommodité. Il faut espérer que l'hiver continuera de cette perfection : nous sommes à Noël, et il n'a encore gelé que deux jours. Je compte votre assemblée finie et vous à Aix. Je croyais vous y envoyer des lettres de marquisat, mais la malédiction est dessus; il faut les recommencer, les faire resceller, enfin c'est une affaire d'un mois, et comme vous serez ici en ce temps-là, et qu'à votre retour en Provence elles seraient encore surannées, tout est demeuré là. Je n'ai pas voulu qu'on demandât rien; ainsi la vente d'Entrecasteaux est retar-

dée. Nos affaires embarrassées le sont par la négligence de l'abbé de Grignan; sa paresse est jolie dans le commerce, comme vous voyez; je vous assure qu'elle est pernicieuse, et qu'elle représente parfaitement l'indifférence pour les intérêts de ses amis. Langlade me dit hier que vous lui avez écrit pour l'affaire de M. de Luynes, et qu'il croit qu'il est plus aisé de l'accommoder entre M. l'archevêque (*d'Arles*) et M. de Concas, qu'ici où personne n'est instruit. Mon très-cher Comte, venez-y donc vite; je vous y souhaite, je vous y attends de tout mon cœur. Envoyez-nous les lettres pour vos filles, afin que tout soit prêt et que vous les trouviez ici; le coadjuteur y demeure, et les ira tirer de captivité.

. . . . Voilà ce qui s'est dit de meilleur depuis qu'on nous rompt la tête de cette sotte affaire; celle d'Angleterre est plus importante, et l'on en parle pourtant moins [1]. Vous savez autant que nous, sachant que le parlement sera assemblé le 15 de janvier; on en infère la paix, croyant que l'Angleterre nous y obligera, et moi je crois à la guerre : vous verrez si je suis bonne politique. Le roi disait l'autre jour, par un beau soleil : « Je voudrais seulement que ce temps durât un mois. » De temps en temps on parle de partir tout à l'heure, et les équipages sont tout prêts.

Voici les mariages : Mademoiselle de Janvry, mariée à M. Saint-Germain-Beaupré; mademoiselle Rouillé avec M. de Bullion; mademoiselle Hocquart se marie avec le frère de madame de Maintenon, et mademoiselle de Saint-Aignan, devinez avec qui : avec M. de Roquencourt, qui sera duc et pair de France si M. de Saint-Aignan, son beau-frère, n'a point d'enfants, comme les apparences le font croire. Le mariage s'est fait de cette manière : les pères, au coin du feu, contant les perfections de leurs enfants,

[1] Charles II venait de donner la princesse Marie, sa nièce, en mariage au prince d'Orange. (M.)

M. de Saint-Aignan dit : « Nous devrions unir deux personnes si dignes l'une de l'autre. — Je le veux, dit Sanguin, touchez là. » Le *chevalier errant* [1] donne sa parole, en parle au roi, et l'on choisit les étoffes de la noce. Ce mariage ne se peut rompre, car il n'y a point d'articles, et l'on ne donne pas un sou à la fille. C'est cet *agrément* qui empêche M. de Saint-Aignan de voir le desagrément de cette alliance, et que sa fille suivra la vieille carcasse de la Sanguin.

Je vis l'autre jour une grande lettre de M. de Marseille à madame de Vins, qui parle de la manière honnête dont vous l'avez reçu, et comme il y a apparence que vous vivrez ensemble en union. Il assure fort aussi qu'il va s'appliquer uniquement aux affaires de son diocèse; s'il tient parole, vous aurez peu de chose à démêler. Je m'imagine que vous n'aurez pas l'ambition de présenter ni de faire les curés. Je vous ai renvoyé votre courrier aussitôt que j'ai pu. Les réponses sont allées par la poste; vous devez les avoir; on les a sollicitées; jamais Parère n'a pu les donner plus tôt. Pour les gazettes, j'ai ordonné à *Rousseau* de vous les envoyer tous les ordinaires; ainsi, je n'ai point pris d'autre soin. Je comprends la nécessité de ces sortes d'amusements en province, non pas pour vous, mais pour vos courtisans.

Je ne suis point surprise de l'agrément de vos projets pour passer votre hiver en bonne compagnie. Je sais que vous avez le meilleur goût du monde, et que vous verrez d'aussi jolies femmes que je verrai de jolis hommes; nous aurons les soirs de jolies relations à faire de nos journées. Hier je passai la mienne chez madame de La Fayette, et je soupai chez la Schomberg; pour chapeau nous eûmes l'abbé Têtu; n'êtes-vous.....

(*La fin de la lettre manque.*)

[1] Le duc de Saint-Aignan était ainsi désigné, à cause de son caractère noble et chevaleresque.

625. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 2 janvier 1678.

Ah! la bonne fièvre quarte, mon cousin, qui laisse le cœur gai, et qui n'empêche pas d'écrire une aussi plaisante lettre que celle que cette heureuse veuve vous a écrite à Forléans! Mais aussi la jolie réponse que vous y avez faite! que ce *fagotage* de toutes sortes d'airs me paraît une agréable mode! Je vous remercie de vos amusements [1], vous savez combien je suis digne de ces sortes de choses-là, et combien mon cœur en est réjoui. Il a grand besoin de ces moments de plaisir, car je vous avoue que la mauvaise santé de cette pauvre *Provençale* me comble de tristesse; sa poitrine est d'une délicatesse qui me fait trembler, et le froid l'avait tellement pénétrée, qu'elle en perdit hier la voix plus de trois heures; elle avait une peine à respirer qui me faisait mourir. Avec cela elle est opiniâtre, et refuse le seul remède qui la pourrait guérir, qui est le lait de vache. Je crois que la nécessité l'y contraindra à la fin; cependant il est bien triste de la voir en l'état où elle est.

J'ai eu une grande joie de la compagnie que le roi a donnée au marquis de Bussy, et j'ai trouvé comme vous que c'était une distinction et un bon augure pour l'avenir. Vos lettres sont bonnes de toutes façons, parce que vous les faites fort bien, et qu'elles vous obtiennent une partie des choses que vous demandez. Je vous souhaite l'autre; et en un mot, mon cher cousin, tout ce que vous désirez. Pour moi, je crois comme vous que pour les malheureux il n'y a qu'à vivre.

J'ai une vision, c'est que dans la fantaisie où le roi se

[1] Madame de Coligny avait écrit de Bussy à son père, qui était alors à Forléans, une lettre en vieux langage; le comte lui avait fait une réponse en chansons, sur plusieurs airs, et il avait envoyé à madame de Sévigné une copie des deux lettres. (*Manuscrit de Bussy.*)

trouve de faire écrire ses faits et gestes, ce serait une pensée admirable à lui donner par notre ami Saint-Aignan, que la perfection que vous pourriez donner à un tel ouvrage, et alors on pourrait dire de votre esprit :

Et comme il fait les maux, il fait les médecines.

Il y a un mois que nous avons cela dans la tête. Adieu, mon cousin. Le père Rapin a été désolé de la mort du premier président de Lamoignon. Quelle mort!

626. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 5 janvier 1678.

Une égratignure avec du chagrin fait plus de mal que la fièvre quarte avec un esprit content d'ailleurs. Je vous parle ainsi, ma chère cousine, parce que je crois que tous les maux de la belle *Madelonne* viennent de sa tête : tant qu'elle a été la plus *jolie fille de France*, elle a été la plus saine ; elle est encore jeune, et cela me fait assurer qu'il n'y a que son esprit qui rende ses maux incurables. Son opiniâtreté en est un bon témoignage ; si elle voulait guérir, elle ne résisterait pas aux conseils des habiles gens en ces matières. Qu'elle se retourne de bon cœur à Dieu, en lui demandant la patience. Qu'elle aime à vivre et à vivre gaiement, je ne lui conseille rien que je n'aie pratiqué depuis douze ans. Personne n'est plus sensible que moi, personne ne hait plus l'injustice et n'en a souffert de plus grandes. Tant que j'ai fait le mutin contre la persécution, j'ai souffert comme un damné, et j'ai tellement agrandi mes maux par l'impatience, que j'eusse crevé dans la Bastille, si un mois avant que d'en sortir je ne m'étais soumis à tout ce qu'il plairait à Dieu de faire de moi. Cette résignation me donna de la gaieté, et me sauva de l'opération à quoi les chirurgiens m'avaient alors condamné. Depuis ce temps-là, Madame, vous ne doutez pas que, m'étant bien trouvé de la

patience et de la gaieté, j'aie souvent usé de ce remède; et il m'a mis en état qu'ayant perdu mes services de plus de trente années, le retour de la fortune m'est quasi indifférent, et que même je n'ai bien goûté la vie que depuis ma disgrâce. Voilà ma recette, que j'envoie à la belle Provençale, ma chère cousine. Je ne pense pas que la différence qu'il y a en nos tempéraments empêche mon remède de lui servir; il me paraît qu'il peut être utile à tout le monde.

Il est certain que pour les malheureux il n'y a qu'à vivre; comme on ne perd au jeu que faute d'argent, on ne demeure en disgrâce que faute de vie. Je crois vous avoir déjà dit cela, Madame; mais je vous supplie de trouver bon que je le répète aujourd'hui. Vous serez bien heureuse si je ne vous le redis pas encore dix fois. Pour ce qui est de votre vision sur l'histoire du roi, je la trouve de bon sens, et je m'estime davantage d'avoir pensé là-dessus comme vous il y a plus de treize ans, et renouvelé il y a six mois; je vous en rendrai compte avant qu'il soit peu.

Le père Rapin est extraordinairement affligé de la mort du premier président, mais guère plus que moi. Je savais qu'il m'aimait, et qu'il m'estimait autant qu'homme du monde, et vous savez comment j'ai le cœur fait pour ceux de la tendresse desquels je suis bien persuadé. Adieu, ma chère cousine; je ne vous dis pas que je vous aime, cela s'en va sans dire. Faisons désormais sur cela comme les gens qui parient, et qui veulent s'épargner la peine de remettre au jeu. Aimons-nous sans nous le dire jusqu'au dédit.

627. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 14 janvier 1678

Nous eûmes l'autre jour une grande conversation, M. de Pomponne et moi, sur votre sujet. Je veux épargner à

votre modestie le détail de tout ce qui fut dit de votre esprit et de votre mérite, et je vous prie seulement de m'envoyer quelque endroit de vos *Mémoires* touchant la guerre, comme par exemple votre campagne de Mardick.

DE MONSIEUR DE CORBINELLI.

N'y manquez pas, Monsieur, à telle fin que de raison. J'ai compris par le présent que le roi a fait à monsieur votre fils, que Sa Majesté vous estime infiniment, et qu'elle cherche des occasions de se raccommoder avec vous. Je vous conseille de lui pardonner votre disgrâce quand il vous en témoignera un sincère repentir par de nouveaux bienfaits. Sérieusement, je ne doute nullement qu'il ne le fasse à la première rencontre. Je ne vous dirai rien de la joie que j'en ai : c'est à vous à en parler de ma part. On dit que nous avons la guerre avec l'Angleterre. Adieu, Monsieur; je vous souhaite cette année aussi heureuse que vous la méritez, et à madame votre très-chère et très-aimable fille de Coligny.

628. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 20 janvier 1678.

Vous souhaitez de voir plus à loisir quelque chose de ce que je vous montrai en 1676 à Livry, Madame; j'y consens, et je vous rends grâces de l'honneur que vous me faites de temoigner par là que cela vous a divertie. Ce ne sont pas à mon avis les seuls événements que vous avez envie de voir; vous savez assez ma campagne de Mardick [1]; c'est assurément la manière dont je l'ai écrite qui vous donne de la curiosité, et, comme je viens de vous le dire, cela m'est fort honorable. Si vous eussiez

[1] Le duc d'Orléans assiégea Mardick en 1646, et cette place se rendit le 24 août, après un siége fort meurtrier, qui dura dix-sept jours.

mis à mon choix de vous envoyer quelque chose de mes *Mémoires*, je vous aurais plutôt envoyé ma guerre de 1651 et de 1652 que celle de 1646. Dans celle-ci je ne suis qu'officier particulier, et je suis officier général dans l'autre. Mais enfin il faut vous satisfaire, et je vous assure, ma chère cousine, que ce sera toujours un de mes plus grands plaisirs.

629. — A LA MÊME.

A Bussy, ce 20 janvier 1678.

Cela est très-obligeant pour moi, Madame, de songer à moi quand vous êtes avec un ministre; vous avez tous deux raison de m'aimer, car je vous aime extrêmement tous deux. Pour votre estime, c'est une grâce que vous me faites; mais pour sortir promptement de l'embarras des compliments, je vous dirai que j'ai mis l'autre lettre que je vous viens d'écrire à la tête d'un fragment des *Mémoires* que vous m'avez demandés, afin que le ministre la voie, et le roi même, si le cas y échoit, et que cela leur donne envie de voir ma guerre de 1651 et celle de 1652, c'est-à-dire ce que je fis en ce temps-là, et les lettres que le cardinal Mazarin m'écrivit alors.

A MONSIEUR DE CORBINELLI.

Je fais ce que vous me conseillez, Monsieur : cela ne saurait nuire; je ne plains pas mes peines. J'ai fait depuis dix ans et je ferai encore bien des pas inutiles, mais j'en ai fait quelqu'un qui a servi, et j'en ferai encore bien d'autres. Je crois comme vous que le roi se veut raccommoder avec moi, et je ne suis pas trop éloigné d'y entendre ; car, après tout, je considère qu'il ne se faut pas tenir à quatre quand les gens reviennent de bonne grâce. Si l'on continue d'avoir une bonne conduite avec moi, j'oublierai le

passé; mais pour revenir au sérieux, je vous dirai que je suis persuadé de votre amitié pour moi plus que de chose du monde, et sur cela dites-vous aussi le reste.

Madame de Coligny dit qu'elle a toujours aimé votre cœur et votre esprit, dans le temps même que vous ne la connaissiez pas tant que vous faites, et que vous jugiez des sentiments qu'elle a pour vous, aujourd'hui que vous lui marquez tant d'amitié et tant d'estime.

630. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 8 février 1678.

Nous avons lu avec beaucoup de plaisir votre campagne de Mardick, mon cousin. Je ne puis présentement en faire l'usage que je voudrais, parce que, comme vous savez, la cour n'est plus ici. Mais en général soyez persuadé que je ne perds aucune occasion de faire mon devoir. Notre ami Corbinelli vous écrit pour vous dire son avis de votre style, qui est admirable pour des mémoires particuliers, mais qui ne peut donner aucune connaissance de celui que vous auriez pour l'histoire. On ne peut être plus occupé que nous le sommes tous deux de vous.

On est à présent dans la plus belle incertitude qu'il est possible de voir. On croit la trêve et la guerre quatre fois en un même jour. On ne parle que de politique, et les raisonnements de travers sont inépuisables.

M. de Grignan, qui vient d'arriver de Provence, s'y en retourne sur ses pas, et tous ceux qui ont des places dans les provinces sont dans le même chagrin. La santé de ma fille n'est pas en meilleur état qu'elle était. Je vous fais les baise-mains de toute ma famille, du bon abbé, de mon fils, enfin de *tutti quanti*; et j'embrasse tendrement l'aimable veuve, et son très-cher père, qui fait une partie des occupations de mon cœur et de mon esprit.

631. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 13 février 1678.

Je voudrais bien plaire à tout le monde, Madame, je veux dire à tous les honnêtes gens; mais au moins je préférerais votre approbation à toutes les autres, si je n'en pouvais avoir qu'une. Vous êtes trop bonne de songer à moi autant que vous faites; quand la cour sera revenue, vous ferez ce que vous jugerez à propos de ce que je vous ai envoyé.

Je suis d'accord qu'il doit y avoir quelque différence entre le style des mémoires et celui de l'histoire; mais elle ne me paraît pas si grande qu'on doive croire qu'un faiseur de bons mémoires ne fasse aussi bien une histoire. Dans tous les deux ouvrages, le style, à mon avis, doit être net et pressé. Si j'y songeais davantage, je vous dirais bien encore d'autres choses qui doivent être communes à ces deux ouvrages; mais je traite ceci plus amplement dans la lettre que j'écris à notre ami.

Comment ne serait-on pas dans l'incertitude de la trève ou de la guerre, puisque ceux qui traitent à Nimègue de la paix ne savent pas précisément eux-mêmes ce qui en arrivera? J'approuve assez que l'on veuille juger des événements, car cela sert à la conversation, et forme l'esprit; mais je ne comprends pas que l'on s'en fasse une affaire, et que l'on croie qu'il y a bien de l'honneur d'avoir deviné ce qui doit arriver, puisque le hasard peut souvent faire réussir en ces matières. Pour moi, je dis mon sentiment des affaires à venir; mais je ne m'en hausse ni ne m'en baisse quand j'ai bien ou mal jugé. Le roi a raison d'envoyer dans ses places ou dans ses provinces ceux qui y doivent commander de sa part; ils sont payés pour y être. Je prévois que la belle *Provençale* ne sera pas encore longtemps sans rétablir sa santé; l'absence de son cher époux

lui donnera plus de repos d'un côté qu'elle ne le troublera de l'autre : je ne sais si je me fais bien entendre. Je suis ma foi, son serviteur, de l'oncle, du frère, enfin de *tutti quanti.*

Artémise (*madame de Coligny*) vous aime et vous admire, et moi je vais encore plus loin, si cela se peut.

Mais j'oubliais de vous mander une petite affaire qui s'est passée en ce pays-ci depuis quinze jours, et pour laquelle j'aurais un peu sujet de me plaindre de vous, si je pouvais jamais m'en plaindre.

Un homme de qualité de votre connaissance, ami de Guitaud et le mien, s'étant mis dans la tête de nous faire voir et de nous mettre en commerce, lui en parla il y a quelque temps, et comme Guitaud faisait difficulté de faire les premiers pas, l'ami commun lui représenta ma naissance, la supériorité que j'avais eue sur lui pendant quelques années, et mes grands emplois ensuite. Il lui répondit qu'il en convenait, mais que tout cela n'était pas si fort que le fief dominant qu'il avait sur moi; et comme l'autre lui rit au nez là-dessus, Guitaud lui montra une lettre que vous lui aviez écrite de Bourbilly, par laquelle vous le traitiez de *monseigneur,* et vous lui mandiez que pour ne pas encourir le crime de félonie, vous ne manqueriez pas de lui aller rendre au plus tôt vos devoirs. Je sais bien, ajouta-t-il, que madame de Sévigné badinait, mais en badinant elle disait la vérité; et comme je vis qu'elle en usait honnêtement avec moi, je l'allai voir le premier. L'entremetteur jugea qu'il n'y avait rien à faire avec un homme qui parlait ainsi, et finit sur cela cette conversation. Voyez, Madame, le tort que vous m'avez fait en riant : vous m'avez ôté le plaisir et l'honneur du commerce d'un chevalier des deux ordres du roi.

632. — DE MONSIEUR DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 8 février 1678.

Nous avons lu, Monsieur, avec un plaisir sensible, votre campagne de Mardick. Je ne me lasse point d'admirer la noble facilité qui est répandue dans tout ce que vous faites; mais ce qui me touche plus particulièrement, c'est l'éloignement que vous avez de toutes sortes d'affectations et d'inutilités dans votre style, sur quoi, quand vous me tueriez, je ne m'empêcherais pas de citer le maître en ce genre, le divin Horace, dont vous savez puiser les préceptes dans l'expérience et dans la nature plus qu'en lui-même, quoiqu'il ne les ait pris que dans ces deux sources :

Est brevitate opus, ut currat sententia, nec se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Je n'ai vu encore personne qui fasse mieux voir que vous tout d'un coup sa pensée, et qui la fasse voir uniquement. J'ai traduit le mot de *sententia* par celui de *pensée* en notre langue; car vous savez mieux que moi qu'il le signifie plus souvent que l'autre; et je prétends qu'Horace n'a point voulu recommander la brièveté pour ce que nous appelons *sentence* seulement. Il est donc vrai que votre style a non-seulement cette bonne qualité que veut notre maître qu'on ait, mais encore celle de proportionner vos expressions à leur sujet, en quoi j'ai vu peu de gens être habiles; et c'est à mon gré et à mon goût une des plus charmantes choses qui se trouvent dans votre style. Vos paroles, comme dit Pétrone, sont de la couleur de vos pensées, et ne sont pas plus vives ni plus fortes. Encore un mot de latin, car nous autres savants en voulons dire *in ogni modo,* quand l'occasion s'en présente; en quoi nous prétendons différer des pédants, qui en disent sans choix et à tout propos. *Ne sententiæ,* dit Pétrone, *emineant extra corpus orationis ex-*

pressœ, sed intexto vestibus colore niteant. De quelle opininon êtes-vous, Monsieur, sur le style historique? Mascardi et Vossius veulent qu'il soit aussi pompeux et aussi magnifique que celui des poésies héroïques. Strada n'est pas de leur avis. Les deux premiers donnent pour exemple le style de Tite-Live, de Tacite et de Salluste. J'ai si peur d'être tenté de citer encore du latin, que je quitte cette question pour revenir à votre campagne de Mardick. Je n'approuve pas le récit fort en détail du combat que vous fîtes contre cet officier d'infanterie; je voudrais me contenter de la lettre que vous écrivez à Lenet, où vous en parlez encore, et c'est un sujet qui convient mieux à une lettre qu'à un récit historique; je dis *récit,* car ce n'est pas un fragment d'histoire, c'est-à-dire la narration d'une ou plusieurs choses d'histoire générale qui ne parussent pas être faites précisément pour nous. Il me semble que j'en ai vu quantité dans vos écrits; voyez si vous nous en voulez envoyer quelques-uns. Mes compliments, s'il vous plaît, à votre divine fille, que j'honore parfaitement.

633. — DU COMTE DE BUSSY A M. DE CORBINELLI.

A Bussy, ce 12 février 1678.

Je ne sais encore, Monsieur, ce que nous devons répondre aux panégyriques qu'on fait à nous-même de nous; car, outre que de dire *Vous vous moquez* serait trop commun, c'est qu'effectivement je crois que vous parlez tout de bon, et je n'aimerais pas à vous contredire, surtout en cette rencontre. Ainsi je me contenterai de vous dire, comme à madame de Sévigné, que je suis ravi de vous plaire. Après cela, je vais répondre à l'endroit où vous me demandez mon sentiment sur le style historique. Je veux qu'il soit court et net, car sans cela il ennuie, quelque grands et quelque beaux que soient les événements. J'ai lu Tacite : il me paraît serré, mais il est obscur; et, comme

dit un de mes amis, il entend toujours finesse à tout. Je n'ai lu ni Tite-Live ni Salluste; si leur style est partout pompeux et magnifique, je maintiens qu'il doit ennuyer. Pour répondre à ce que vous avez remarqué du récit du combat particulier que je fis contre cet officier d'infanterie, je vous dirai que s'il n'y avait autre chose en cette affaire que l'avantage que j'eus sur celui contre qui je me battis, j'en aurais fort raccourci la narration; mais ce combat en ayant attiré un autre qui fut considérable, par la mort d'un homme de qualité, il m'a paru nécessaire d'entrer dans un détail qui fait d'ordinaire plaisir au lecteur. Je sais bien que tout récit de soi-même est ennuyeux; cependant des mémoires doivent être plus étendus qu'une gazette; tout ce qu'il faut faire aux occasions où il est nécessaire de conter, c'est de conter en peu de mots; car cela instruit sans fatiguer. Ma lettre à Lenet est bonne pour mon ami, que j'éclaircirai davantage quand je le reverrai, s'il le souhaite; mais elle n'instruirait pas assez le public, qui aime les détails aussi curieux que celui de la cause d'un combat aussi tragique que fut celui-là, pourvu qu'on ne s'amuse pas à des descriptions inutiles, et que le récit soit court et net. Comme mes Mémoires ne sont faits que pour apprendre mes guerres, ma cour, ma disgrâce, enfin ma vie, je n'ai parlé qu'en passant des affaires générales; de sorte que je ne saurais vous envoyer que de petits fragments de ces choses-là. Il est vrai qu'il me souvient d'avoir écrit un commencement de l'histoire du roi pendant que j'étais à la Bastille; ce sont les neuf années de la régence et les neuf autres années de la majorité, pendant lesquelles le cardinal Mazarin continuait de gouverner; et comme ces dix-huit années sont proprement une partie de la vie de la reine mère et de celle du cardinal, je ne traite cela qu'en raccourci, et comme un passage à la vie du roi. Cependant on peut juger par cet échantillon de ce dont je serais capable pour un plus grand ouvrage. Je vous l'enverrai.

Adieu ; ma *divine* fille aime fort votre *humanité*, je vous en assure de sa part

634. — DU MÊME A MADAME DE SÉVIGNÉ

A Bussy, le 23 février 1678.

Étant sur le point de partir d'ici pour aller passer l'été avec votre nièce à Chaseu, je veux vous dire deux mots. Je me trouve si bien de votre commerce que je ferai toutes les avances imaginables pour l'entretenir. Vos lettres me réjouissent fort, et font un grand honneur où je les place [1]. Mandez-moi des nouvelles de la paix ou de la guerre. On doit savoir maintenant sur cela quelque chose de certain : il n'est pas possible que les obscurités durent plus longtemps.

On me mande que madame de Montespan a eu deux accès de fièvre tierce, mais qu'elle en est guérie ; de la taille dont elle est, elle n'est pas trop propre aux voyages. Mandez-moi où est le roi. Avez-vous jamais lu ou entendu dire quelque chose de pareil à ce qu'il fait, Madame ? L'amour seul de la gloire, sans autre nécessité, lui fait quitter les plaisirs au milieu de l'hiver [2]. Savez-vous bien ce qui me fait faire cette réflexion ? C'est la vie de Charles VII, que je lis à cette heure. Ce prince, que les historiens appellent *le Victorieux*, demeurait avec la belle Agnès à Meun-sur-Yèvre [3] ou à Bourges, tandis que les Anglais lui prenaient son royaume. A propos de cela, Madame, il faut que je vous fasse un petit conte de Charles VII, qui fera grand honneur au roi par comparaison. Le célèbre La Hire ayant été envoyé par le comte de Dunois au roi Charles VII, qui était alors à Bourges, pour lui apprendre quelque méchant succès qui était arrivé, et pour savoir quel ordre Sa Majesté voulait mettre en cette rencontre, trouva le roi au bal, le-

[1] *Voyez* la lettre du 28 décembre 1680.
[2] Le roi partit de Saint-Germain le 7 février 1678.
[3] Petite ville du Berri, entre Bourges et Vierzon, sur la rivière d'Yèvre.

quel, après avoir su de lui le sujet de son voyage, lui dit qu'on y songerait, et en même temps lui demanda, avec un visage plein de joie, ce qu'il lui semblait de cette fête, et s'il ne trouvait pas qu'il passât bien son temps. La Hire, enragé de voir l'insensibilité et la bassesse de cœur de ce prince, ne lui répondit rien; et le roi le pressant encore de lui dire son sentiment, La Hire lui répondit, avec un souris amer, qu'il était vrai qu'il se divertissait fort bien, et qu'on ne pouvait pas perdre un royaume plus gaiement qu'il faisait. N'aimez-vous pas bien La Hire, Madame, et ne méprisez-vous pas bien Charles VII? Mais admirez la flatterie de l'histoire : c'est pourtant ce prince que les flatteurs ont appelé *le Victorieux* en mille endroits. Que dira Pellisson? Comment nommerai-je donc Louis *quatorzième*, moi? Le voulez-vous savoir, Madame?

Les délices et la terreur du genre humain.

Et voulez-vous savoir encore ce qui fera voir à la postérité cet éloge incontestable? C'est le détail que j'écris des belles actions de mon maître.

635. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 18 mars 1678.

Que dites-vous de la prise de Gand? Il y avait longtemps, mon cousin, qu'on n'y avait vu un roi de France [1]. En vérité le nôtre est admirable; il mériterait bien d'avoir d'autres historiens que deux poëtes; vous savez aussi bien que moi ce qu'on dit en disant *deux poëtes :* il n'en aurait nul besoin. Il ne faudrait ni fable ni fiction pour le mettre au-dessus des autres; il ne faudrait qu'un style droit, pur et net, d'un homme de qualité et de guerre, comme j'en

[1] Gand fut pris le 9 mars, et le château capitula le 13.

connais. J'ai toujours cela dans la tête, et je reprendrai le fil de la conversation avec le ministre, comme le doit une bonne Française.

Ces deux poëtes-historiens suivent donc la cour, plus ébaubis que vous ne le sauriez penser, à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles; couchant poétiquement aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion. Il faut cependant qu'ils aient de bons yeux pour remarquer exactement et connaître la valeur des actions du prince qu'ils veulent peindre. Ils font leur cour par l'étonnement qu'ils témoignent de ces légions si nombreuses, et des fatigues, qui ne sont que trop vraies. Il me semble qu'ils ont assez de l'air des deux *Jean Doucet*. Ils disaient l'autre jour au roi qu'ils n'étaient plus si étonnés de la valeur extraordinaire des soldats; qu'ils avaient raison de souhaiter d'être tués pour finir une vie si épouvantable. Cela fait rire, et ils font leur cour. Ils disaient aussi qu'encore que le roi craigne les senteurs, ce *Gand d'Espagne* ne lui fera point de mal à la tête. J'y ajoute qu'un prince moins sage et moins grand que Sa Majesté en pourrait bien être entêté, sans avoir de vapeurs. Voilà bien des pauvretés, mon cher cousin; je ne sais comment Racine et Despréaux m'ont conduite sans y penser; c'est ma plume qui a mis tout cela sans mon consentement.

On est présentement à Ypres[1], et j'en suis en peine; car cette place est farcie de gens de guerre, quoiqu'il en soit sorti deux mille hommes pour aller à Bruges, parce qu'on ne sait jamais où le roi tombera. Toutes les villes tremblent quand il est en campagne. Je crois que de tout ceci nous aurons la paix ou la Flandre.

Mais parlons de madame de Seignelay, qui mourut avant-hier matin grosse d'un garçon. La fortune a fait là un coup bien hardi, d'oser fâcher M. Colbert. Lui et toute sa fa-

[1] Ypres capitula le 25 mars.

mille sont inconsolables. Voilà un beau sujet de méditation. Cette grande héritière tant souhaitée, et prise enfin avec tant de circonstances, est morte à dix-huit ans. *La princesse de Clèves* n'a guère vécu plus longtemps; elle ne sera pas si tôt oubliée. C'est un petit livre que Barbin nous a donné depuis deux jours, qui me paraît une des plus charmantes choses que j'aie jamais lues. Je crois que ma nièce la chanoinesse[1] vous l'enverra bientôt. Je vous en demanderai votre avis quand vous l'aurez lu avec l'aimable veuve. Il me semble qu'il est encore de bonne heure pour être allé à Chaseu. Vos prés et votre jolie rivière[2] n'y sont-ils point encore glacés ? Vous avez assurément pris pour votre été cinq ou six jours du soleil de mars, qui vous feront bien voir, comme à nous, qu'ils n'étaient que des trompeurs.

Je ne sais comment vous pouvez aimer mes lettres; elles sont d'une négligence que je sens, sans y pouvoir remédier. Mais cela vient de plus loin, et c'est moi que vous aimez. Vous faites très-bien, et je vous conjure de continuer, sans craindre d'aimer une ingrate. Je vous en dis autant, ma chère nièce. Rendez-moi compte de vos amusements et de vos lectures. C'est ce qui console de tout l'ennui de la solitude. Mais peut-on vous plaindre tous deux ? Non, en vérité : vous êtes en fort bonne compagnie quand vous êtes ensemble. J'aime bien La Hire, et son discours à son maître. Il est à la mode, et d'un bon tour. Il me semble, mon cousin, que vous auriez dit la même chose à Charles VII; car pour le roi d'aujourd'hui, vous êtes bien éloigné d'avoir sujet de lui parler de la sorte. Pour les louanges de ce prince-là, je ne suis pas en peine qu'on les confonde un jour avec celles du roi; vous y mettrez bon ordre, puisque vous vous en mêlez.

Je vous envoie un petit couplet de chanson sur l'air *de*

[1] Marie-Thérèse de Rabutin, chanoinesse de Remiremont.

[2] La rivière d'Arroux arrose les prairies de Chaseu.

la bergère Célimène. On me le donna hier ; vous le trouverez beau et juste pour le roi :

Nous verrons toute la terre
Assujettie à ses lois ;
Pour l'amour ou pour la guerre,
Dès qu'il daigne faire un choix,
Un Dieu lui prête son tonnerre,
Un autre Dieu son carquois.

Ma fille se porte un peu mieux ; elle vous fait, et à vous, ma chère nièce, mille amitiés.

636. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 22 mars 1678.

Vous me demandez ce que je dis de la prise de Gand, Madame ; je ne sais plus qu'en dire. Je suis épuisé sur les louanges ; mais je croirai faire un assez bel éloge du roi d'écrire ses actions d'un style simple et noble, à peu près comme celui que vous connaissez. Il est vrai que je vous supplierai de m'écrire souvent sur ce sujet, pour honorer mes Mémoires de certains tours qui sont dignes des panégyriques des grands rois. Je voudrais dire au roi bien plus justement ce que Voiture disait à M. le Prince : que s'il lui plaisait de lever une fois un siége, nous autres admirateurs pourrions reprendre haleine et nous sauver par la diversité des événements ; mais je pense que Sa Majesté aimera mieux nous mettre à sec que de ne pas prendre encore Ypres, comme il a pris Gand.

Vous avez raison de trouver mauvais que des poëtes soient les historiens du roi ; car outre que ces gens-là décréditent les vérités quand il leur en échappe, c'est que les actions de Sa Majesté sont déjà un peu incroyables par leur grandeur ; d'ailleurs, des gens qui n'ont jamais fait que des vers ne se peuvent défaire de certaines expressions enflées, qui ne conviennent point à la simplicité que de-

mande l'histoire. Je crois que pour rendre l'histoire du roi vraisemblable, il faudrait entrer dans de grands détails; car qui ne dirait que les événements ne serait pas croyable. Les flatteurs plaisent au commencement, mais ils dégoûtent quand ils flattent toujours, et qu'ils ne mêlent pas leurs louanges de quelques sincérités moins favorables. Je serai fort trompé si les deux poëtes ne tombent pas à la fin comme Nogent [1] et L'Angeli [2].

De tous ceux qui se mêlent de raisonner sur l'avenir, il n'y en a point dont le pronostic me paraisse si vraisemblable que le vôtre, quand vous dites que de tout ceci nous aurons la paix ou la Flandre. Je n'en doute point, non plus que de la douleur de M. Colbert de ce que la branche des aînés Colbert est sur le point de manquer; mais ce qui est une grande affliction à un homme heureux comme lui est une grande consolation à un exilé comme moi : nous serions au désespoir, nous autres malheureux, si Dieu ne nous régalait de temps en temps de la mort de quelques ministres ou de celle de quelqu'un de leurs enfants.

La chanoinesse de Rabutin ne m'a rien mandé de *la princesse de Clèves*; mais cet hiver un de mes amis m'écrivit que M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette nous allaient donner quelque chose de fort joli; et je vois bien à présent que c'était *la princesse de Clèves* dont il voulait parler. Je mande qu'on me l'envoie, et je vous en dirai mon avis, quand je l'aurai lue, avec autant de désintéressement que si je n'en connaissais pas les pères.

Quand je vous ai mandé de Bussy que j'allais passer l'été à Chaseu, je n'entendais pas commencer l'été dès le

[1] Nicolas Bautru, comte de Nogent, célèbre par ses bons mots.

[2] L'Angeli était le fou de Louis XIV; il lui avait été donné par le prince de Condé; ce qui fit dire au comte de Gramont que de tous les fous qui avaient suivi M. le Prince, il n'y avait que L'Angeli qui eût fait fortune. C'est le dernier fou en titre d'office qu'il y ait eu à la cour. (M.)

mois de mars; et en effet, je m'en vais pour deux mois à Autun, où je trouverai ce qu'il y a de plus honnêtes gens de qualité dans le voisinage, qui y ont passé l'hiver. Notre ami Jeannin nous y manque fort; vous devriez bien nous le renvoyer : je ne pense pas que la maréchale [1] le trouvât fort à redire.

J'aime vos lettres, ma chère cousine, parce qu'elles sont naturelles et d'un bon tour, et non pas parce que je vous aime; je les aimerais quand ce serait madame de La Baume qui les aurait écrites. Je suis bien aise que la réponse de La Hire vous ait plu : elle sera de tous les temps. Vous avez raison de dire qu'on ne parlera jamais au roi comme La Hire fit à Charles VII : il a bien plus l'air de gagner des royaumes que d'en perdre. Vous me faites bien de l'h n-neur de croire que j'eusse dit la même chose en pareille rencontre, et que je ne laisserai pas la postérité embarrassée entre les louanges que mérite le roi et celles que les flatteurs ont données à la plupart des autres princes. Le couplet que vous m'avez envoyé pour le roi me touche extrêmement par sa *justesse* et par sa *justice;* du temps que j'en faisais, je l'aurais fait ainsi. Adieu; ne me laissez pas longtemps sans réponse. Je suis ravi de la meilleure santé de la *belle Madelonne*, et quand elle devrait me haïr, je ne saurais m'empêcher d'être bien aise de l'absence de son mari, puisqu'elle lui donne du repos, qui la rétablit; je l'aime toujours après vous plus que personne du monde.

Je ne vous déciderai pas, Madame, si le peu d'ennui que votre nièce et moi avons l'un avec l'autre vient de notre mérite ou de notre amitié; je crois qu'il y entre un peu de l'un et de l'autre. Tenez, la voilà que je vous la livre.

[1] La maréchale de Clérambault. (*Note marginale* de la main de madame de Coligny.)

DE MADAME DE COLIGNY.

Le récit de mes amusements ne vous réjouira pas par la diversité, ma chère tante : je travaille et je lis; mais les jours d'ordinaire où nous recevons de vos lettres, ce sont mes beaux jours. Je vous assure, ma chère tante, que c'est ma plus agréable lecture, avec les réponses de mon père; et toute l'antiquité la plus délicate ne me réjouit pas tant que vous deux. Ce qui est encore vrai, c'est que des siècles passés et présents, je n'admire, je n'honore, et je n'aime personne autant que vous.

637. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE GRIGNAN.

Vendredi 27 mai 1678.

Je veux vous rendre compte d'une conférence de deux heures que nous avons eue avec M. Fagon [1], très-célèbre médecin; c'est M. de La Garde qui l'a amené. Nous ne l'avions jamais vu : il a bien de l'esprit et de la science; il parle avec une connaissance et une capacité qui surprend, et n'est point dans la routine des autres médecins, qui accablent de remèdes; il n'ordonne rien que de bons aliments. Il trouve la maigreur de ma fille et la faiblesse fort grandes; il voudrait bien qu'elle prît du lait, comme le remède le plus salutaire; mais l'aversion qu'elle y a fait qu'il n'ose seulement le proposer. Elle prend le demi-bain et des bouillons rafraîchissants. Il ne la veut contraindre sur rien; mais quand elle lui a dit que sa maigreur n'était rien, et qu'après avoir été grasse on devient maigre, il lui a dit qu'elle se trompait, que sa maigreur venait de la sécheresse de ses poumons, qui commençaient à se flétrir, et,

[1] Gui-Crescent Fagon devint premier médecin du roi en 1693.

qu'elle ne demeurerait point comme elle est; qu'il fallait ou qu'elle se remît en santé, ou que sa maigreur viendrait jusqu'à l'excès : qu'il n'y avait point de milieu; que ses langueurs, ses lassitudes, ses pertes de voix, marquaient que son mal était au poumon; qu'il lui conseillait la tranquillité, le repos, les régimes doux, et surtout de ne point écrire; qu'il espérait qu'elle pourrait se remettre; mais que si elle ne se rétablissait pas, elle irait toujours de pis en pis. M. de La Garde a été témoin de tout ce discours : envoyez-lui ma lettre si vous voulez. J'ai demandé à M. Fagon si l'air subtil lui était contraire; il a dit qu'il l'était beaucoup. Je lui ai dit l'envie que j'avais eue de la retenir ici pendant les chaleurs, et qu'elle ne partît que cet automne pour passer l'hiver à Aix, dont l'air est bon; que vous ne souhaitiez au monde que sa santé, et que ce n'était qu'elle que nous avions à combattre, pour l'empêcher de partir tout à l'heure. Nous en sommes demeurés là; M. de La Garde a été témoin de tout. J'ai cru que je devais vous faire part de tout ce qui s'est passé, en vous protestant que l'envie de la voir plus longtemps, quoique ce soit le plus grand plaisir de ma vie, ne m'oblige point à vous reparler encore sur ce sujet. Mais je croirais que vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je vous laissais dans la pensée que son mal ne fût pas plus considérable qu'il l'a été. Il l'est d'autant plus, qu'il y a un an qu'il dure, et cette longueur est tout ce qu'il y a à craindre. Vous me direz que je la retienne; je vous répondrai que je n'y ai aucun pouvoir; qu'il n'y a que vous ou M. de La Garde qui puissiez fixer ses incertitudes. A moins que sa tranquillité ne vienne par là, il n'en faut point espérer; et n'en ayant point, il vaut mieux qu'elle hasarde sa vie. Elle a pour vous et pour ses devoirs un attachement très-raisonnable et très-juste : à moins qu'elle ne retrouve, par la pensée de vous plaire, la douceur qu'elle trouverait d'être auprès de vous, son séjour

ici lui ferait plus de mal que de bien. Ainsi, Monsieur, c'est vous seul qui êtes le maître d'une santé et d'une vie qui est à vous; prenez donc vos mesures, chargez-vous de l'événement du voyage, ou donnez-lui un repos qui l'empêche d'être dévorée, et qui la fasse profiter des trois mois qu'elle sera ici. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Je ne m'étonne pas si vous ignorez l'état où elle est; sa fantaisie, c'est de dire toujours qu'elle se porte fort bien. Plût à Dieu que cela fût vrai, et qu'elle fût avec vous! je ne veux pour témoins du contraire que M. l'abbé de Grignan, M. de La Garde, et tous ceux qui la voient et qui y prennent quelque intérêt.

638. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 20 juin 1678.

Je ne saurais plus *durer* sans vous écrire, Madame, c'est-à-dire sans m'attirer de vos lettres, et quoique je n'aie pu vous obliger par la dernière des miennes à me faire réponse, j'espère à la fin vous toucher le cœur, sachant qu'avec la persévérance on vient à bout de toutes choses. Sérieusement, Madame, j'ai bien de la peine à me passer de votre commerce; plus je deviens délicat, et plus vous me devenez nécessaire; d'ailleurs, je vous aime et tout ce que vous aimez. Mandez-moi de vos nouvelles et de celles de la *belle Madelonne*; comment elle se porte, et si elle s'en retourne en Provence; si vous n'êtes pas bien aise de la paix; où est notre ami Corbinelli, et si c'est lui qui fait le mariage de mademoiselle de Vardes.

On m'a mandé la mort de madame de Monaco, et que le maréchal de Gramont lui a dit, en lui disant adieu, qu'il fallait plier bagage, que le comte de Guiche [1] était allé marquer les logis, et qu'il les suivrait bientôt. Ne

[1] Le comte de Guiche était mort le 29 novembre 1673.

trouvez-vous pas, Madame, que les plaisanteries en pareilles rencontres sont bien à contre-temps? Pour moi, je ne les saurais souffrir, et quand je les passerais à ces gens qui disent en mourant : *Tirez le rideau, la farce est jouée,* et autres semblables forfanteries, toujours trouverais-je sot et cruel à une personne qui se porte bien de plaisanter avec une personne mourante, et tout à fait barbare à un père qui parlerait ainsi à sa fille.

Je ne sais s'il ne vous est point revenu que madame Fouquet [1] a été à Autun rendre visite à l'évêque. Celui-ci, en galant homme, la traita comme si elle eût été encore surintendante des finances. Il alla au devant d'elle avec six carrosses et deux cents chevaux de la ville.

Et j'y étais, j'en sais bien mieux le conte [2].

La dame fut fort aise de me voir, et me dit que M. d'Autun faisait trop d'honneur à une malheureuse comme elle. Je lui répondis qu'il partageait cet honneur avec elle, et qu'il n'était pas si généreux qu'elle pensait. Je ne sais si elle m'entendit, et si elle n'a pas plus d'esprit qu'elle n'en avait dans sa prospérité, mais je lui trouvai autant de fraîcheur avec dix-huit ans de plus.

Sa belle-sœur Fouquet d'Aumont [3] était avec elle, plus folle et plus impertinente que jamais. Quand nous fûmes arrivés à l'évêché, elle se mit en plein cercle à me louer sur mon bel esprit. Cela dura jusqu'à ce qu'on se mit à table, qu'elle recommença de plus belle, quoique chacun, embarrassé pour elle et pour moi, voulût changer de discours. Elle n'en voulut rien faire, et de la même force dit que je parlais comme un livre, et que j'écrivais comme un ange. Je voulus, pour faire diversion, dire que la soupe était admirable : ce fut le *quoi qu'on die* de Trissotin [4]. —. Ah, ma

[1] Femme du surintendant Fouquet.
[2] Vers de Marot.
[3] Anne d'Aumont, femme de Gilles Fouquet, frère du surintendant.
[4] *Voyez* les *Femmes Savantes* de Molière.

cousine ! dit-elle à madame de La Boulaye, écoutez comme il dit cela. — Véritablement l'éclat de rire prit si fort à la compagnie, que cette folle n'osa plus parler. Ne croyez-vous pas, Madame, qu'un siècle de disgrâces ne raccommoderait pas une tête comme celle-là ?

Je vous supplie de me mander ce que c'est que le retour du cardinal de Retz dans le monde; cet homme, que nous croyions ne revoir qu'au jour du jugement, est, dit-on, dans l'hôtel de Lesdiguières avec tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France. Expliquez-moi cela, Madame, car il me semble que ce retour n'est autre chose que ce que disaient ceux qui se moquaient de sa retraite. Je ne saurais vous dire combien la *vedova felice* (*madame de Coligny*) et moi nous vous aimons : cela passe non pas l'imagination, mais l'expression.

639. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 20 juin 1678.

Quelle folie à moi de ne vous point écrire, puisque je fais le principal, qui est de me souvenir tous les jours de vous ! Quand on n'a point de bonne raison, il n'en faut dire aucune. Voilà donc la paix faite[1], mon cher cousin. Le roi a trouvé plus beau de la donner cette année à l'Espagne et à la Hollande, que de prendre le reste de la Flandre; il la garde pour une autre fois. Je voudrais bien que, pour achever de gagner tous les cœurs, il fît revenir les exilés. Êtes-vous à Chaseu, mon cher cousin, dans cet aimable lieu? J'en ai le paysage dans la tête, et je l'y conserverai soigneusement; mais encore plus l'aimable père et l'aimable fille, qui ont leur place dans mon cœur. Voilà bien des *aimables*, mais ce sont des négligences dont je ne puis me corriger. J'espère que si mes lettres méritaient

[1] La paix de Nimègue, dont Louis XIV dicta les conditions.

d'être lues deux fois, il se trouverait quelque charitable personne qui les corrigerait. Notre ami Corbinelli est allé trouver M. de Vardes, pour l'obliger de profiter de la permission que le roi a donnée à M. de Rohan[1] d'épouser sa fille. Ce mariage est agréable pour de Vardes, et d'autant plus qu'on ne parle point de sa charge, qui sera vendue à quelque autre, selon la volonté du roi.

Madame de Monaco[2] est partie de ce monde avec une contrition fort équivoque, et fort confondue avec la douleur d'une cruelle maladie. Elle a été défigurée avant que de mourir. Son dessèchement a été jusqu'à outrager la nature humaine par le dérangement de tous les traits de son visage. La pitié qu'elle faisait n'a jamais pu obliger personne de faire son éloge.

Je crois que ma tante de Toulongeon vous aura bien dit du mal de moi, de l'envie que j'ai toujours de m'accommoder avec madame Frémiot[3] malgré son mariage. Je vous prie de prendre mon parti, en considération du souvenir très-récent que vous devez avoir du plaisir qu'il y a de payer ses dettes. Adieu, mon cousin. Que dites-vous de *la princesse de Clèves?* Je n'ai plus trouvé l'occasion de reprendre ma conversation sur votre sujet avec M. de Pomponne; c'est mon affaire, c'est à moi à prendre mon temps. J'embrasse ma jolie veuve, je l'aime et je la prie, et vous aussi, de m'aimer toujours.

640. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 23 juin 1678

Voici un coup fourré, Madame; je vous écris après avoir longtemps attendu une réponse de vous, et vous me la faites le même jour que je vous écris; quoique je l'atten-

[1] Louis de Rohan-Chabot, duc de Rohan, prince de Léon.
[2] Catherine-Charlotte de Gramont, princesse de Monaco.
[3] La veuve du président Frémiot s'était remariée.

disse avec une fort grande impatience, je ne vous ai pas traitée si rudement que vous vous traitez vous-même. Vous appelez folie de songer à moi sans m'écrire, et moi, je ne crois pas seulement que ce soit une petite faute. Il ne faut qu'un moment pour penser, et il faut du temps pour écrire.

Le roi a eu raison de donner la paix. Il devenait insupportable à tout le monde; personne ne pouvait plus *durer* avec lui. Il mettait ses ennemis au désespoir par de continuelles défaites, et ses amis et ses serviteurs, en les épuisant de louanges. Ce n'est pas que je prévoie que la paix me donne plus de repos sur son chapitre. Il me fournira assurément d'autres matières d'éloges qui me mettront enfin à sec sur les actions de paix comme sur celles de guerre. Vous souhaiteriez, dites-vous, que, pour achever de gagner tous les cœurs, il fît revenir les exilés. Je sais bien, Madame, que j'ai seul toute la part à ce souhait, et je vous en rends mille grâces; mais je vous dirai que ce ne serait pas mon retour que je demanderais au roi, que je voudrais seulement qu'il fît du bien à ma famille, et qu'il me sût quelque gré de ce que j'achèverais ma vie en travaillant chez moi à sa gloire, comme j'y ai travaillé trente années à la guerre.

Je suis à Bussy depuis un mois, et j'y serai jusqu'aux premiers jours d'août; après quoi, je retournerai à Chaseu, qui vous plaît tant. Je suis pourtant assuré que Bussy vous l'effacerait un peu, si vous le voyiez aujourd'hui. Il y a des beautés uniques, et vous y trouveriez *l'aimable* fille et *l'aimable* [1] père, qui ne vous le gâteraient pas. A propos d'*aimable*, Madame, ne vous plaignez pas de ces répétitions à quoi vous dites que vous êtes sujette : je ne vous les corrigerai pas. Je veux toujours de la justesse dans les pensées, mais quelquefois de la négligence dans les expressions, et surtout dans les lettres qu'écrivent les dames.

[1] Expression employée par madame de Sévigné dans la lettre précédente.

Je demeure d'accord que M. de Vardes doit être content du mariage de sa fille avec M. de Rohan; mais ce n'est pas aussi une chose si extraordinaire en sa faveur. M. de Rohan, à mon avis, y trouve plus d'avantages que lui : une des plus riches héritières de France, de la maison du Bec-Crespin, épouse un homme de la maison de Chabot[1]; il y a deux cents ans que les Chabot ne marchaient pas de pair avec le maréchal du Bec. Pour la charge de capitaine des cent-suisses, j'aimerais mieux, si j'étais à la place de M. de Vardes, que mon gendre l'eût qu'un autre, dès que cela ne serait pas une condition qui rendrait ma fortune meilleure. Mandez-moi s'il a eu ordre de se défaire de sa charge, ou s'il l'a demandé. On m'écrit que la maladie dont madame de Monaco est morte lui a fait faire pénitence, et qu'elle sera de ces gens de l'Évangile qui sont payés pour la dernière heure comme ceux qui sont venus le matin; cependant vous me mandez que personne n'a fait son éloge; je ne l'en plains pas davantage. Le bien ou le mal que l'on dit de nous après notre mort nous est bien indifférent.

Il est vrai que la bonne femme Toulongeon condamne fort l'impatience que vous avez de vouloir traiter avec madame Frémiot, avant de voir si dans la première année de son mariage elle ne deviendra pas grosse; et pour moi, quelque souvenir que j'aie du plaisir qu'il y a de payer ses dettes, je n'ai pas été contre ce sentiment. Les premières couches d'une femme qui approche cinquante ans sont toujours dangereuses. Je voudrais laisser passer la première année; un an de plus n'est pas grand'chose pour payer l'intérêt de vingt mille francs. Quel regret n'auriez-vous pas si madame Frémiot venait à mourir dans un an, et que vous eussiez donné pour vingt mille francs une succession de vingt mille écus. Croyez-moi, Madame, attendez encore ce temps-là. Pour moi, si j'avais de l'argent, je vous don-

[1] Le duc de Rohan n'était *Rohan* que par sa mère.

nerais dix mille écus de votre dette ; car si je n'en jouissais pas, mes enfants l'auraient un jour, mais au moins j'attendrais un an, quand je n'aurais pas d'enfants.

641. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

À Paris, ce 27 juin 1678.

Il est vrai, mon cousin, que je vous écrivais dans le temps que vous me faisiez de très-justes reproches de ne vous écrire pas. Vous avez vu comme je m'en faisais à moi-même. Vous me flattez beaucoup en me disant que plus vous devenez délicat, et plus je vous suis nécessaire. Le moyen de n'être pas sensible à cette louange, si bien apprêtée ? Si vous en présentiez de pareilles à M. le Prince, je crois qu'il y retrouverait le goût qu'il avait autrefois uniquement pour celles de Voiture. Je vous ai mandé de mes nouvelles, et de celles de ma fille : elle a été assez mal ; une saignée l'a remise. Elle prend du petit lait pour la conduite à celui de vache naturel ; il n'y a que ce remède pour les maux de poitrine ; c'est ce qui l'a empêchée d'aller en Provence, afin de joindre la douceur de l'air à celle du régime à Livry, où nous passerons l'été ; outre que M. de Grignan viendra aussi cet hiver, comme les autres. Plût à Dieu que la paix fût assez généralement établie dans tous les cœurs pour faire revenir à la cour tous ceux que je désire ! vous seriez assurément le premier et l'unique, s'il n'y en avait qu'un, quoique vous ne soyez pas le plus malheureux : vous avez une société chez vous et un voisinage qui vous mettent à couvert de l'excès de l'ennui. Vous demanderez au roi ce qu'il vous plaira ; mais vous ne m'empêcherez pas de souhaiter qu'il vous rappelât à la cour, en vous donnant tous les agréments qu'il faut à un homme de vos services.

Vous m'étonnez de la réception que M. d'Autun a faite à madame Fouquet ; j'aurais peine à le croire si vous n'en

aviez été témoin. Une malheureuse n'a pas accoutumé d'être si honorée. Je suis persuadée qu'il y a de la sainteté révérée dans l'excès de cette procession, ce fut assurément en qualité de relique et de châsse qu'il y eut tant de monde en campagne.

Pour sa belle-sœur, c'est la plus folle femme que je connaisse, je vous ferais le *paroli*[1] si je voulais vous conter tout ce que je sais d'elle, mais je crois que vous êtes assez instruit.

Madame de Monaco, en mourant, n'avait aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle : c'était une tête de mort gâtée par une peau noire et sèche : c'était enfin une humiliation si grande pour elle, que si Dieu a voulu qu'elle en ait fait son profit, il ne lui faut point d'autre pénitence. Elle a eu beaucoup de fermété. Le père Bourdaloue dit qu'il y avait beaucoup de christianisme. Je m'en rapporte.

Pour le maréchal de Gramont, il est vrai qu'il lui a dit adieu quand il est allé en Béarn[2] ; je n'ai point su qu'il ait dit les méchantes plaisanteries qu'on vous a mandées ; elles lui ressemblent pourtant assez : s'il les a dites, je les condamne, et je les trouve hors de propos, comme vous les trouvez.

Pour le cardinal de Retz, vous savez qu'il a voulu se démettre de son chapeau de cardinal. Le pape ne l'a pas voulu, et non-seulement s'est trouvé offensé qu'on veuille se défaire de cette dignité quand on veut aller en paradis, mais il lui a défendu de faire aucun séjour à Saint-Mihel, à trois lieues de Commercy, qui est le lieu qu'il avait choisi pour demeure, disant qu'il n'est pas permis aux cardinaux de faire aucune résidence dans d'autres abbayes que dans les leurs. C'est la mode de Rome ; et l'on ne se fait point ermite *al dispetto del papa*. Ainsi Commercy étant le lieu

[1] Expression empruntée du jeu de la Bassette.
[2] A son gouvernement.

du monde le plus passant, il est venu demeurer à Saint-Denis, où il passe sa vie très-conformément à la retraite qu'il s'est imposée. Il a été quelque temps à l'hôtel de Lesdiguières; mais cette maison était devenue la sienne. Ce n'étaient plus les amis du duc qui y dînaient, c'étaient ceux du cardinal. Il a vu très-peu de monde, et il est, il y a plus de deux mois, à Saint-Denis. Il a un procès qu'il fera juger, parce que, selon qu'il se tournera, ses dettes seront achevées d'être payées, ou non. Vous savez qu'il s'est acquitté de onze cent mille écus. Il n'a reçu cet exemple de personne, et personne ne le suivra. Enfin il faut se fier à lui de soutenir sa gageure. Il est bien plus régulier qu'en Lorraine, et il est toujours très-digne d'être honoré. Ceux qui veulent s'en dispenser l'auraient aussi bien fait, quand il serait demeuré à Commercy, qu'étant revenu à Saint-Denis.

Notre ami Corbinelli est allé trouver M. de Vardes, pour lui persuader le mariage de sa fille avec M. de Rohan. Le roi a permis à M. de Rohan d'y penser. Rien n'est plus avantageux pour l'un et pour l'autre, surtout ayant été refusés de la faveur, la fille par le jeune Thianges [1], et le garçon par une petite d'Aumont [2], nièce de M. de Louvois. Ils font bien d'unir leurs malheurs ensemble, ils en feront du bonheur. Je crois que Vardes se résoudra enfin de vendre sa charge à qui il plaira au roi, et je suis persuadée qu'étant dépouillé, et hors d'état de faire aucune condition pour lui, il ne sera pas plus loin de retourner qu'il est présentement. C'est à un changement du cœur du roi que tient son retour, et point du tout à sa charge ni à sa fille. On parle de Tilladet [3] pour cette charge; ce cinquième capitaine des gardes ne serait pas de la force des autres. Adieu, mon cousin; je suis fort aise que vous m'aimiez, l'aimable veuve et vous. Si vous voyiez comment mon cœur est fait

[1] Claude-Philibert de Damas, marquis de Thianges.
[2] Madeleine-Élisabeth Fare d'Aumont, fille du duc d'Aumont.
[3] Le marquis de Tilladet, cousin germain de Louvois.

pour vous deux, vous ne me trouveriez pas ingrate. Vous allez avoir une nouvelle voisine; je souhaite qu'elle vous soit aussi bonne qu'à M. Jeannin [1]. Je l'ai vu, il est fort content. Je vous embrasse, Monsieur et Madame, je n'oublierai jamais votre paysage de Chaseu et la manière dont vous m'y avez reçue. Ma fille vous fait mille compliments à l'un et à l'autre. Mon fils est encore à l'armée, car ce n'est plus *à la guerre,* Dieu merci.

642. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 29 juin 1678.

Si je savais aussi bien apprêter des louanges, Madame, je vous en donnerais souvent, parce que vous en méritez, et pour m'attirer les vôtres; j'en donnerais aussi quelquefois au roi, parce qu'il en est digne, et pour m'en attirer des grâces; après cela je ne présumerais pas de toucher le cœur des *adorateurs* [2] de Voiture.

Je vous rends mille grâces, ma chère cousine, des souhaits que vous faites pour mon retour, et pour mon retour agréable; autrement, j'aimerais mieux être ici; je vous assure que je ne m'y ennuie point du tout, et que si vous demeuriez d'ordinaire en Bourgogne, je ne voudrais jamais en sortir.

Je suis bien aise que vous m'ayez éclairci de la conduite du cardinal de Retz, qui de loin me paraissait changée; car j'aimais à l'estimer, et cela me fait croire qu'il soutiendra jusqu'au bout la beauté de sa retraite.

Je trouve comme vous que madame de Rohan et M. de Vardes font bien de marier leurs enfants, et que Vardes ne sera pas plus loin de revenir à la cour, ayant vendu sa charge, qu'auparavant; mais je crois aussi qu'il n'en sera pas plus près. Il est vrai que Tilladet est bien au-dessous

[1] Nicolas Jeannin de Castille, marquis de Montjeu.
[2] Le prince de Condé et M. le Duc.

des quatre capitaines des gardes du corps; mais après l'avoir fait égal en charge, on le fera égal en honneurs [1]; fions-nous-en à son patron.

Je suis bien aise du mariage du fils de Jeannin; une belle-fille rendra encore sa maison plus agréable, qui l'était déjà beaucoup. Adieu, ma chère cousine; aimons-nous bien toujours tous quatre, nous ne saurions mieux faire, nous n'en aimerons jamais de plus dignes d'être aimés; vous jugez bien que dans les quatre sont compris nos plus chers enfants [2].

Mais j'oubliais de vous dire que j'ai enfin lu *La Princesse de Clèves* avec un esprit d'équité, et point du tout prévenu du bien et du mal qu'on en a écrit. J'ai trouvé la première partie admirable; la seconde ne m'a pas paru de même. Dans le premier volume, hors quelques mots trop souvent répétés, qui sont pourtant en petit nombre, tout est agréable, tout est naturel, rien ne languit. Dans le second, l'aveu de madame de Clèves à son mari est extravagant, et ne se peut dire que dans une histoire véritable; mais quand on en fait une à plaisir, il est ridicule de donner à son héroïne un sentiment si extraordinaire. L'auteur, en le faisant, a plus songé à ne pas ressembler aux autres romans, qu'à suivre le bon sens. Une femme dit rarement à son mari qu'on est amoureux d'elle; mais jamais qu'elle ait de l'amour pour un autre que pour lui; et d'autant moins qu'en se jetant à ses genoux, comme fait la princesse, elle peut faire croire à son mari qu'elle n'a gardé aucunes bornes dans l'outrage qu'elle lui a fait. D'ailleurs, il n'est pas vraisemblable qu'une passion d'amour soit longtemps, dans un cœur, de même force que la vertu. Depuis qu'à la cour en quinze jours, trois semaines ou un mois,

[1] Le marquis de Tilladet était maître de la garde-robe du roi; il devint lieutenant général en 1688, chevalier des ordres du roi, et lieutenant général au gouvernement d'Artois. (M.)

[2] Madame de Coligny et madame de Grignan.

une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne songe plus qu'à disputer le terrain pour se faire valoir. Et si, contre toute apparence et contre l'usage, ce combat de l'amour et de la vertu durait dans son cœur jusqu'à la mort de son mari, alors elle serait ravie de les pouvoir accorder ensemble, en épousant un homme de sa qualité, le mieux fait, et le plus joli cavalier de son temps. La première aventure des jardins de Coulommiers n'est pas vraisemblable, et sent le roman. C'est une grande justesse que la première fois que la princesse fait à son mari l'aveu de sa passion pour un autre, M. de Nemours soit, à point nommé, derrière une palissade, d'où il l'entend; je ne vois pas même de nécessité qu'il sût cela, et en tout cas il fallait le lui faire savoir par d'autres voies.

Cela sent encore bien le roman de faire parler les gens tout seuls; car outre que ce n'est pas l'usage de se parler à soi-même, c'est qu'on ne pourrait savoir ce qu'une personne se serait dit, à moins qu'elle n'eût écrit son histoire; encore dirait-elle seulement ce qu'elle aurait pensé. La lettre écrite au vidame de Chartres [1] est encore du style des lettres de roman, obscure, trop longue, et point du tout naturelle. Cependant, dans ce second tome tout y est aussi bien conté, et les expressions en sont aussi belles que dans le premier.

643. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 27 juillet 1678.

Votre critique de *La Princesse de Clèves* est admirable, mon cousin. J'y ai trouvé ce que j'en ai pensé, et j'y aurais même ajouté deux ou trois petites bagatelles, qui vous ont assurément échappé. Je reconnais la justesse de votre esprit, et je vois bien que la solitude ne vous ôte rien de toutes les lumières naturelles ou acquises dont vous aviez

[1] Œuvres de madame de La Fayette, t. II, p. 116.

fait une si bonne provision. Vous êtes en bonne compagnie quand vous êtes avec vous; et quand notre jolie veuve s'en mêle, cela ne gâte rien. J'ai été fort aise de savoir votre avis, et encore plus de ce qu'il se rencontre justement comme le mien : l'amour-propre est content de ces heureuses rencontres.

Mais, mon pauvre cousin, je suis au désespoir de la guerre : il me semble qu'elle va recommencer; la paix se brouille et s'embarrasse. Nous l'avons crue trop vite faite; c'est que nous avons un si grand besoin de varier la phrase pour louer le roi, que notre impatience nous a fait prévenir le temps. La Feuillade dit que madame de Ludres s'était portée trop tôt héritière, quand elle parlait comme ayant débusqué madame de Montespan : nous avons fait de même pour la paix; nous nous sommes portés trop tôt pour héritiers.

Ma fille est toujours aimable et languissante. J'embrasse la veuve, embrassons-nous tous quatre.

644. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce 25 juillet 1678.

Cette lettre sera courte, ma chère cousine, car c'est un remerciement; vous avez donné à un des enfants [1] de mon bailli de Forléans votre chapelle de Bourbilly. Ce bailli l'est aussi de la terre d'Époisses. Si vous n'avez regardé que moi dans ce bienfait, je vous en rends mille grâces, et je sens cela avec ce cœur que vous connaissez, qui sait encore bien mieux aimer que haïr. Si Guitaud a part en tout ou en partie à votre présent, je lui laisse tout le soin de la reconnaissance. Le vassal, ce me semble, aurait trop de vanité s'il voulait être de moitié de quelque chose avec son seigneur. Raillerie à part, ma chère cousine, en quelque vue que vous l'ayez fait, je vous remercie du remerciement que vous m'avez attiré.

[1] L'abbé Poussy.

J'attends votre sentiment sur le jugement que j'ai fait de *La Princesse de Clèves*; si nous nous mêlions, vous et moi, de composer ou de corriger une petite histoire, je suis assuré que nous ferions penser et dire aux principaux personnages des choses plus naturelles que n'en pensent et disent ceux de *La Princesse de Clèves*.

Adieu, Madame; je vous aime toujours et de tout mon cœur; la Coligny fait la même chose. A propos d'elle, il vient d'arriver un grand accident à son grand-oncle et à sa petite-tante [1]; ils ont versé de Montelon à Autun, et les chevaux ont traîné le carrosse tout versé plus de cinq cents pas. Ils sont tous deux blessés en vingt endroits; cependant ils n'en auront, Dieu merci, que le mal.

645. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 9 août 1678.

Ni le seigneur, ni le vassal, n'ont à se disputer sur le grand bénéfice que j'ai donné au sieur Poussy; je ne savais point que vous y prissiez intérêt, et je me suis trouvée trop heureuse qu'un honnête homme ait voulu une si petite chose qui dépendait de moi. J'étais sur le point de le remercier de l'avoir acceptée, lorsque j'ai vu qu'il ne tenait qu'à moi d'en recevoir un remerciement de vous. Mais je ne veux point vous tromper, mon cher cousin, ni vous faire valoir ce qui n'en vaut pas la peine, et ce que je n'ai point fait pour l'amour de vous.

Je suis encore d'accord de ce que vous dites de *La Princesse de Clèves*; votre critique et la mienne étaient jetées dans le même moule.

Tout le monde s'est remis à croire la paix. Le roi de Suède prie le roi de vouloir bien la faire sans s'attacher davantage à ses intérêts. Les Hollandais se sont déchargés de

[1] Deux enfants de madame de Toulongeon, grand'mère de madame de Coligny. (M.)

cette négociation ; et cela fait croire que toutes les louanges en vers et en prose qu'on a données au roi sur cette paix se trouveront à leur place. Mais que dites-vous de M. d'Albret qui allait voir amoureusement et nocturnement madame de Lameth à la campagne? On l'a pris pour un voleur, on l'a tué sur la place. Voilà une étrange aventure [1].

Adieu, mon cousin; adieu, ma jolie veuve; si ma tante m'avait donné les dix mille écus dont vous me parliez l'autre jour, je n'aurais pas traité avec la présidente Baillet; mais je tiens mon affaire bonne, à moins que pour me faire dépit, elle eût la malice de mourir demain ; en ce cas-là, je l'avoue, je suis attrapée.

646. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 12 août 1678.

Vous ne sauriez être plus aise que moi, Madame, de trouver que nous pensons les mêmes choses, je m'en tiens fort honoré ; j'ai vu la critique imprimée de *La Princesse de Clèves :* elle est exacte et plaisante en beaucoup d'endroits, mais elle a un air d'acharnement qui sent l'envieux ou l'ennemi, et qui ne fait point de quartier; pour la nôtre, c'est une critique de gens de qualité, qui donnent la vie après avoir désarmé.

Il ne faut s'affliger des bruits de guerre, ni se réjouir des bruits de paix : un peu de patience, et nous saurons à quoi nous en tenir ; je me fais cette leçon à moi-même aussi bien qu'à vous. Vous dites plaisamment que nous nous sommes trop tôt portés pour héritiers sur les louanges précipitées

[1] Le marquis d'Albret n'avait pas été pris pour un voleur, mais réellement assassiné par M. de Lameth. Ce dernier, instruit des liaisons de d'Albret avec sa femme, força celle-ci à lui indiquer un rendez-vous dans le château de Pinon en Picardie, et là d'Albret fut tué, le 5 ou le 6 août 1678. M. de Lameth eut à soutenir pour ce meurtre un procès qu'il gagna. Madame de Lameth était une femme pleine d'esprit, et dont les lettres étaient recherchées comme celles des Sévigné et des Coulanges. (A. G.)

que nous avons données sur la paix ; mais comme on ne les a point datées, elles seront aussi bonnes au mois d'octobre qu'au mois de juillet.

Cela est donc heureux à vous, Madame, que ne pensant obliger qu'un honnête bourgeois de Semur, en lui donnant un bénéfice, vous m'ayez aussi fait plaisir ; car le bourgeois est mon bailli de Forléans.

Quoique je me sois quelquefois en ma vie exposé à de pareilles aventures qu'à celle du marquis d'Albret, j'ai toujours trouvé qu'on était bien sot, et moi tout le premier, de hasarder de mourir ainsi ; cependant il faut que jeunesse se passe : ces périls-là augmentent le plaisir. Les uns s'en sauvent, les autres y demeurent ; passe encore si l'on était assuré d'être aimé, mais mourir pour une *guenipe* [1] !

La bonne femme Toulongeon a pris trois mois pour se résoudre à prendre votre marché ; elle est assez indifférente pour traiter, mais son fils veut dégager Montelon, comme vous voulez dégager Bourbilly, et je trouve qu'il a raison.

La petite veuve [2] et moi parlons très-souvent de vous : vous entendez bien que cela veut dire que nous vous admirons ; mais vous avez beau être admirable, nous ne vous aimerions pas de tout notre cœur, comme nous faisons, si nous n'étions pas persuadés que vous nous aimez de même.

647. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Livry, ce 23 août 1678.

Où est votre fils, mon cousin ? Pour le mien, il ne mourra jamais, puisqu'il n'a pas été tué dix ou douze fois auprès de Mons. La paix étant faite et signée le 9 août, M. le prince d'Orange a voulu se donner le divertissement de ce tournoi. Vous savez qu'il n'y a pas eu moins de sang répandu

[1] Epithète qui désigne une femme de la lie du peuple.
[2] Madame de Coligny, sa fille.

qu'à Seuef [1]. Le lendemain du combat, il envoya faire ses excuses à M. de Luxembourg, et lui manda que s'il lui avait fait savoir que la paix était signée, il se serait bien gardé de le combattre. Cela ne vous paraît-il pas ressembler à l'homme qui se bat en duel à la comédie, et qui demande pardon à tous les coups qu'il donne dans le corps de son ennemi.

Les principaux officiers des deux partis prirent donc dans une conférence un air de paix, et convinrent de faire entrer du secours dans Mons. Mon fils était à cette entrevue romanesque. Le marquis de Grana demanda à M. de Luxembourg, qui était un escadron qui avait soutenu deux heures durant le feu de neuf de ses canons, qui tiraient sans cesse pour se rendre maîtres de la batterie que mon fils soutenait? M. de Luxembourg lui dit que c'étaient les gendarmes-dauphin, et que M. de Sévigné, qu'il lui montra là présent, était à leur tête. Vous comprenez tout ce qui lui fut dit d'agréable, et combien en pareille rencontre on se trouve payé de sa patience. Il est vrai qu'elle fut grande; il eut quarante de ses gendarmes tués derrière lui. Je ne comprends pas comment on peut revenir de ces occasions si chaudes et si longues, où l'on n'a qu'une immutabilité qui nous fait voir la mort mille fois plus horrible que quand on est dans l'action et qu'on s'occupe à battre et à se défendre.

Voilà l'aventure de mon pauvre fils, et c'est ainsi que l'on en usa le propre jour que la paix commença. C'est comme cela qu'on pourrait dire de lui plus justement qu'on ne disait de Dangeau : *Si la paix dure dix ans, il sera maréchal de France* [2].

[1] Le prince d'Orange, après la signature de la paix, attaqua le maréchal de Luxembourg, qui, quoique surpris, se soutint avec gloire. L'affaire fut sanglante. Le prince voulait, dit-on, rompre le traité; il s'excusa sur ce que la nouvelle ne lui en était pas venue officiellement. C'est, écrivait Bussy, une espèce d'assassinat, qui mériterait qu'on en informât. (A. G.)

[2] Allusion à un sonnet satirique qui fut fait contre Dangeau. *Voyez* le *Recueil de Pièces Curieuses* imprimé à La Haye, 1696.

Mais changeons de propos : je crois que vous ne savez pourquoi vous ne vous donnez point les uns aux autres le plaisir d'une bonne compagnie, dans la province, entre vous et M. de Guitaud. Sa femme a bien de l'esprit : ma nièce se trouverait fort bien de cette société; vous n'avez nul chagrin les uns contre les autres. Quand vous allez à votre terre de Forléans[1], il est tout naturel d'aller à Époisses, et puis vous verrez comment vous vous accommoderez ensemble. Je sais que s'il vous rencontre, il vous embarrassera par ses honnêtetés, et par la manière dont il vous témoignera l'envie d'être de vos serviteurs et de vos amis. Eh, mon Dieu ! a-t-on trop bonne compagnie dans les provinces, qu'il faille s'ôter ceux qui nous parleraient notre langue et qui nous entendraient fort bien. Il me semble que vous et madame de Coligny devriez aimer ceux qui sauraient ce que vous valez. La fantaisie m'a pris de vous mander ceci : quelquefois il ne faut rien pour rompre une glace. J'ai entrepris de vous faire amis, d'autant plus tôt qu'il me semble qu'une telle négociation est de ma force, ou je suis bien faible; c'est à vous deux à me dire ce que vous pensez là-dessus. Je voudrais que sans rebattre les *lanterneries* du passé, cela se fît de galant homme, avec cette grâce que vous avez quand il vous plaît. Si mes desseins en cela réussissaient, je suis assurée que vous me remercieriez tous deux.

648. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 2 septembre 1678.

Le régiment de Cibours, où est mon fils à présent, est aux environs de Maestricht, Madame, avec le régiment de Tavanes et celui de Courtebonne, où le maréchal de Schomberg les a laissés. Vous m'avez fait un très-grand plaisir de me mander les hasards et la gloire de M. de Sé-

[1] Forléans est à une lieue d'Époisses, entre Semur et Avalon.

vigné; je comprends bien l'un et l'autre, et je vous en félicite de tout mon cœur. Si la paix durait, elle lui ferait plus de tort qu'à beaucoup d'autres, car il s'avancerait fort vite s'il lui arrivait quelque autre heureuse aventure comme celle-ci; mais ne trouvez-vous pas que le canon le cherche? C'est la seule bataille qu'on ait jamais donnée en temps de paix; ma fille de Coligny dit que c'est le *goupillon* de cette guerre.

Au reste, Madame, je ne sais qui vous a dit que nous ne nous divertissions pas bien quand nous sommes à Bussy. Nous voyons très-souvent le marquis de Trichâteau. Vous savez qu'il est de la maison du Châtelet; mais je ne sais si vous savez que c'est un des plus honnêtes hommes de France, avec qui on peut parler de la cour et de la guerre. Je suis là sur le passage de Paris à Lyon, et cela m'attire mille visites; j'ai encore le voisinage de Sainte-Reine, qui me donne la connaissance de beaucoup d'honnêtes gens, et ce ne sont pas des gens incommodés par leurs maladies, car ils ne viennent là que pour trop de santé.

Quand je suis à Chaseu, j'ai le voisinage de l'évêque d'Autun, de Tavanes, de Jeannin, d'Épinac, de Toulongeon et de sa femme, de l'abbé Bonneau, sans compter encore beaucoup d'autres honnêtes gens, que vous ne connaissez pas.

Je viens présentement de Dijon avec votre nièce, pour un procès que j'y ai gagné. Nous y avons vu douze comédies. C'était à qui nous régalerait, à la ville, par des grands repas et par des concerts, et à la campagne par des promenades. Deux jours avant que d'en partir, nous allâmes avec le premier président et sa femme à Lux, où M. et madame du Houssay nous reçurent Dieu sait comment! Nous y fîmes la partie de nous trouver le 29 d'août chez Tavanes à Sully, et nous en revînmes le trente et unième. Outre le premier président et sa femme, M. et madame du Houssay, il y avait encore l'évêque de Langres, madame de Cha-

milly, le commandeur Brûlart, M. d'Épinac, M. et madame de Toulongeon, et l'abbé Bonneau; et comme Tavanes ne pouvait pas coucher tant de gens, M. d'Épinac nous emmenait les soirs, M. et madame de Toulongeon, l'abbé Bonneau, ma fille et moi, coucher à Épinac, qui n'est qu'à une demi-lieue de Sully,

Il arriva là une chose qu'on n'a peut-être jamais vue dans la maison d'un gentil-homme : nous entrâmes dans la cour de Sully, qui est la plus belle cour de château de France, sept carrosses à six chevaux chacun à la suite les uns des autres; cependant nous venions de quatre endroits différents. Cela fait voir combien nous sommes justes à nos rendez-vous. Je vis dans l'église de Sully le caveau des Rabutins d'un côté, et celui des Tavanes de l'autre, et nos armes écartelées avec celles de Bourgogne dans tous les vitraux; car vous savez que ce fut Jeanne de Montagu, princesse de la maison de Bourgogne, qui apporta cette terre en mariage à Hugues de Rabutin, et que son petit-fils Christophle, notre bisaïeul, la vendit à Jean de Saulx, seigneur d'Orrain, père de Gaspard de Saulx, maréchal de Tavanes; mais pour revenir à nos divertissements, nous ne nous séparâmes point que nous n'eussions fait une autre partie, qui est de nous trouver à La Borde, chez le premier président [1], au commencement d'octobre prochain, après notre retour d'Auvergne, où nous allons, ma fille et moi. Si les plus honnêtes gens de la cour étaient assez aises de me voir pendant que j'y étais, vous jugez bien que l'on me compte avec plaisir en province, et vous savez mieux que personne combien ces petites régences-là sont agréables.

Pour revenir maintenant à ce que vous me mandez de M. et de madame de Guitaud, je vous dirai que je crois qu'ils ne gâteraient rien s'ils se trouvaient parmi nous, et que même on serait bien aise de les voir, s'ils vivaient bien

[1] Nicolas Brûlart, marquis de La Borde, premier président au parlement de Dijon.

avec tout ce que je viens de vous nommer de gens. Pour moi, qui suis aussi honnête qu'un autre, je les recevrais le mieux que je pourrais quand ils me viendraient voir à Bussy ou à Chaseu; mais comme il faut un commencement à toutes choses, j'ai trouvé fort ridicule que M. de Guitaud, jadis mon *cornette*, ait cru qu'il n'y avait pas eu toujours jusqu'à présent pour le moins autant de différence entre lui et moi qu'il y en avait il y a trente ans. Vous dites que quand je vais à Forléans, il est tout naturel que j'aille à Époisses, et je vous réponds que quand M. de Guitaud est à Époisses et qu'il me sait à Forléans, il est bien plus naturel et bien plus raisonnable à lui d'y venir.

Vous dites que quand il me trouvera en quelque lieu, il me fera mille honnêtetés, et je vous réponds que je lui en ferai deux mille; mais comme vous dites qu'il commencera là, je vous dis qu'il faut aussi qu'il commence ailleurs. Pour moi, je n'ai aucun chagrin contre lui; mais une marque qu'il en a contre moi, c'est qu'il ne me vient pas voir, lui me devant tous les premiers pas; quand il les aura faits, je ne suis pas un homme à me laisser vaincre en honnêtetés non plus qu'en rudesses.

Voilà ce que je pense sur cette affaire, ma chère cousine, et je m'étonne que vous ne l'ayez pas pensé aussi tôt que moi, sachant tout ce que vous savez et connaissant M. de Guitaud et moi comme vous faites. Après tout, Madame, je serai ravi que, nous voulant faire amis, vous ne perdiez pas vos peines.

649. — DE M. DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY.

A Livry, ce 18 septembre 1678.

J'ai lu vos réflexions sur *La Princesse de Clèves*, Monsieur. Je les ai trouvées excellentes, et pleines de bon sens [1]. Je les ai d'autant plus aimées, qu'elles ont rencontré

[1] *Voyez* la lettre de Bussy du 29 juin précédent, page 414.

le goût de tous les vrais honnêtes gens de ce pays-ci. Que dites-vous de la critique qu'en a faite le père Bouhours? Pour moi, je l'ai trouvée fort bonne presque partout; je dis presque parce qu'il n'y a rien de parfait au monde. Permettez-moi de vous demander encore si le style de *La Princesse de Clèves* vous semblerait bon pour l'histoire. Je suis revenu de Languedoc, où j'ai été conclure le mariage de M. de Rohan avec mademoiselle de Vardes. Le premier voyage que je ferai en Languedoc, je passerai par la Bourgogne, par la seule envie de vous rendre une visite à Chaseu, car c'est là, ce me semble, où vous demeurez la plus grande partie de l'année; j'y serai au moins quinze jours. Monsieur, que de choses nous dirons! le roi n'y sera pas oublié. Vous savez combien j'aime à parler de sa gloire, quelque sujet qu'il m'ait donné de n'en dire mot; mais c'est que vous m'avez appris à me faire justice. Ah! que nous ferions bien des fragments, si l'on nous confiait cet *opéra!*

DE MADAME DE GRIGNAN.

Je voudrais bien être dans *le chorus*. Il me semble que je mêlerais volontiers ma voix à la vôtre. Mais après avoir loué le monarque, ne dirons-nous rien de ses capitaines? Vous en avez vu gagner des batailles pendant la guerre: mais M. de Luxembourg fait plus, il en gagne pendant la paix. Vous savez toutes les histoires; mais vous n'y avez jamais vu de pareils événements. Plût à Dieu que vous prissiez le soin de les écrire! Votre style y serait bien convenable. J'ai vu des gens fort contents de quelques-uns de vos ouvrages. Si je retourne jamais à Bussy, je vous demanderai pour marque de votre amitié de me les montrer. Savez-vous bien, Monsieur, qui est cette personne qui se promet votre amitié? Vous comprenez bien qu'elle en doit avoir pour vous; autrement, elle serait fort injuste:

mais je ne *la*[1] suis point, car je vous estime et je vous aime fort. J'embrasse de tout mon cœur madame de Coligny : c'est une aimable et une estimable personne.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Est-il besoin de vous dire que c'est la belle Madelonne qui a pris notre plume pour vous dire ces mots? Nous sommes encore ici avec notre cher ami. En vérité nous y pensons fort souvent à vous; et quand on vous connaît, et qu'on vous aime comme nous faisons, on ne peut jamais oublier votre sorte d'esprit. Je vous recommande l'un à l'autre, monsieur le Comte et madame de Coligny. Parlez souvent ensemble, afin de ne point oublier votre langue : c'est ce qui vous a si bien préservés jusque ici de la *moisissure*, qui arrive quasi toujours en province. Tant que vous serez ensemble, vous en serez fort exempts.

Vous ai-je écrit depuis le combat de M. de Luxembourg? Il me semble que non; quoi qu'il en soit, je ne vous dirai que ce que vous apprendra ce petit couplet :

Luxembourg, dînant en paix
Avec sa phalange,
Trouva, dit-on, fort mauvais,
Et le cas étrange,
De voir à son entremets
Le prince d'Orange.

Au reste, M. de Lameth a gagné son procès. Il a permission de prouver qu'il est cocu; mais sa femme prétend se justifier, et faire voir clair comme le jour qu'il est impuissant; et quand on lui dit qu'elle a eu un enfant, elle assure que ce n'était point de lui. M. de Montespan parut à l'audience pour soutenir M. d'Albret. On y attendait encore M. de Courcelles [2], mais il n'y vint pas, parce qu'il

[1] Cette faute, que madame de Sévigné et sa fille faisaient sciemment, se lit dans le manuscrit du comte de Bussy. (G.)

[2] Le marquis de Courcelles mourut au commencement de septembre.

mourut ce jour-là d'une maladie dont sa femme se porte encore bien.

A MADAME DE COLIGNY.

Voilà une veuve fort précieuse, ma pauvre nièce! êtes-vous d'avis que nous la recevions dans notre illustre corps?

Je vous embrasse tous deux, mes chers amis; j'ai trouvé la critique du père Bouhours fort plaisante. Je rends la plume à notre ami Corbinelli.

DE MONSIEUR DE CORBINELLI.

Je vous supplie, Monsieur, de trouver bon que j'assure ici votre divine fille de mon estime et de mes très-humbles respects.

850. — DU COMTE DE BUSSY A MONSIEUR DE CORBINELLI.

Ce 27 septembre 1678.

J'étais assez content de mes réflexions sur *La Princesse de Clèves* quand je les fis; mais comme je me défiais toujours un peu de l'amour-propre, madame de Sévigné premièrement, M. le premier président de Dijon (*M. Brûlart*), et puis vous, Monsieur, m'avez rassuré. Je ne vous nomme pas beaucoup d'autres approbateurs parce que la plupart ne me louent que sur ma réputation; pour vous trois, vous ne le faites qu'avec connaissance de cause. Je ne sais pas si la critique imprimée est du père Bouhours; mais je l'ai trouvée admirable, comme vous faites. Je crois que si nous la lisions ensemble, nous y condamnerions les mêmes choses. Si vous venez ici, comme je vous en con-

Après sa mort, sa femme fut condamnée comme adultère, par arrêt du 5 janvier 1680. C'était une des femmes les plus dissolues de la haute société. Elle épousa en secondes noces un capitaine de dragons nommé Tilleuf.

jure, je vous ferai voir quelque chose du roi qui ne vous deplaira pas.

Je n'ai pas lu *La Princesse de Clèves* avec le dessein de juger si son style était propre pour l'histoire; ce qui m'en souvient, c'est qu'elle conte bien. Mandez-moi ce que vous pensez sur la demande que vous me faites. J'ai appris la bonne affaire que vous avez faite pour M. de Rohan et pour mademoiselle de Vardes; je trouve qu'en quelque pays que vous puissiez aller, vous ne sauriez mieux faire que de passer par la Bourgogne. Je passerai l'hiver ici ou à Autun, en fort bonne compagnie. Je pars après-demain avec ma fille pour l'Auvergne. Je suis d'accord avec vous que si nous étions chargés de faire l'histoire du roi, nous ne gâterions pas la matière.

A MADAME DE GRIGNAN.

Vous seriez reçue dans le *chorus*, Madame; la princesse Comnène[1] n'en savait pas plus que vous. Ce n'est pas que si j'étais à la place du roi, vous fussiez jamais mon historienne: je vous donnerais de plus nobles emplois; et si vous n'écriviez pas ma vie, au moins la rendriez-vous plus heureuse. Il est vrai que M. de Luxembourg a fait une action bien extraordinaire; mais ce qu'a fait le prince d'Orange est une espèce d'assassinat, qui mériterait qu'on en informât, si le peu de justice qu'il y a dans le monde pouvait faire espérer qu'il fût châtié.

Vous me mandez que vous avez vu des gens fort contents de quelques-uns de mes ouvrages; plût à Dieu qu'ils l'eussent été de tous! En quelque lieu que nous nous trouvions jamais, vous et moi, je vous montrerai tout ce que je croirai qui vous pourra plaire, car personne n'en a plus d'envie que moi, et vous jugez par ce que je vous ai dit

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du 18 août 1677.

que je ferais si j'étais roi, que je ne ferais pas moins, si je pouvais, comme simple gentil-homme. Madame de Coligny vous rend mille grâces de l'honneur de votre souvenir, et de vos louanges; elle vous aime et vous estime autant que vous le méritez, c'est-à-dire infiniment.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous n'aviez que faire de me nommer la belle *Madelonne* pour me la faire connaître, Madame; je l'ai reconnue à ses traits délicats, et je ne sais pas même si mon cœur ne m'en a pas dit quelque chose. Ce qui me l'avait un peu déguisée, c'est la noirceur de son encre [1]. Mais je vois bien qu'elle commence à écrire des choses qu'elle veut bien qu'on lise, et qui ne passeront jamais.

Si vous vous entretenez de moi tous trois, nous vous rendons bien le change. Madame de Coligny et moi, nous faisons plus, nous en entretenons les gens dignes de vous comprendre; et c'est à vous plus qu'à personne à qui nous sommes redevables de *notre incorruptibilité*. Voilà un grand mot, mais il dit bien ce que je veux dire. Vous m'avez écrit le combat de M. de Luxembourg et les glorieuses souffrances de M. de Sévigné, et je m'en suis réjoui avec vous. La gloire m'empêchera de vous rien répondre sur l'article de M. de Lameth; il est si plaisant que je ferais pitié si j'y voulais ajouter quelque chose.

DE MADAME DE COLIGNY.

Il appartient bien à madame de Courcelles d'être veuve! non, non, ma tante, elle n'y songe pas seulement; vous lui faites trop d'honneur. Pour moi, j'aimerais autant ne l'être pas que d'être d'un corps où elle serait.

[1] Dans sa lettre du 10 septembre 1674, Bussy reproche à madame de Grignan de lui avoir écrit avec de l'encre trop blanche.

DU COMTE DE BUSSY.

Mandez-moi s'il est bien vrai que ce soit le P. Bouhours qui ait fait la critique de *La Princesse de Clèves,* car je l'en aimerais davantage.

Que dites-vous de l'aventure du chevalier de Vendôme? Mais peut-être ne la savez-vous pas : à tout hasard je m'en vais vous la dire comme on me l'a mandée. Le chevalier de Vendôme ayant mis l'épée à la main dernièrement dans sa chambre, à Fontainebleau, pour tuer une chauve-souris, se blessa au point de se réduire à être chevalier s'il ne l'avait pas été. Je ne sais, Madame, si je me fais bien entendre; mais enfin il est en tel état que le grand-seigneur ne lui ferait rien faire davantage si, l'ayant pris, il le voulait mettre dans le sérail. Il n'a pas fait là un beau coup d'épée.

Adieu, notre chère cousine et tante; personne ne vous aime plus que nous faisons.

651. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 12 octobre 1678.

J'ai reçu deux de vos lettres, mon cousin. Dans l'une vous me contez votre vie, et de quelle manière vous vous divertissez. Je trouve que vous avez une très-bonne compagnie, et que vous faites un très-bon usage de tout ce qui peut contribuer à vous faire une société douce et agréable; j'y souhaitais M. et madame de Guitaud, mais vous me dites une suite de raisons auxquelles je me rends. Personne de vous deux n'ayant encore fait les premiers pas, ce n'est point assurément à vous à rompre cette glace : ainsi je trouve à propos de me taire sur ce chapitre; mais je ne ferai pas de même sur toute l'amitié que vous me promettez, vous et madame de Coligny, et si nous étions

dans un règne moins juste que celui-ci, on pourrait bien vous changer un exil que vous rendez trop agréable, comme on fit à un Romain : on apprit qu'il passait la plus douce vie du monde dans une île où il était exilé ; on le rappela à Rome, et on le condamna à y vivre avec sa femme. Je suis charmée que vous me promettiez de m'aimer, ma nièce de Coligny et vous. Je suis ravie de vous plaire, et d'être estimée de vous deux. Nous nous mîmes l'autre jour à parier d'elle, ma fille, M. de Corbinelli et moi; en vérité, elle fut célébrée dignement; et l'un des plus beaux endroits que nous trouvassions en elle fut la tendresse et l'attachement qu'elle a pour vous, et le plaisir qu'elle prend à adoucir votre exil; cela vient d'un fonds héroïque. Mademoiselle de Scudéri dit que la vraie mesure du mérite se doit prendre sur l'étendue de la capacité qu'on a d'aimer. Jugez par là du prix de votre fille. Il faut louer aussi ceux qui sont dignes d'être aimés. Ceci vous regarde, mon cousin.

Au reste, je vous réponds de votre *incorruptibilité* tant que vous serez ensemble.

L'armée de M. de Luxembourg n'est point encore séparée ; les goujats [1] parlent même du siége de Trèves ou de Juliers. Je serai au désespoir s'il faut que je reprenne encore les pensées de la guerre. Je voudrais fort que mon fils et mon bien ne fussent plus exposés à leurs *glorieuses souffrances*. Il est triste de s'avancer dans le pays de la misère; c'est ce qui est indubitable dans votre métier : vous sauriez bien m'en dire des nouvelles.

Vous savez, je crois, que madame de Meckelbourg, s'en allant en Allemagne, a passé par l'armée de son frère [2]. Elle y a été trois jours comme Armide [3] au milieu de tous ces honneurs militaires, qui ne se rendent pas à petit bruit.

[1] Les valets d'armée.
[2] Le maréchal de Luxembourg.
[3] *Voyez* le chant IV de la *Jérusalem délivrée*.

Je ne puis comprendre comment elle put songer à moi en cet état. Elle fit plus, elle m'écrivit une lettre fort honnête, qui me surprit extrêmement, car je n'ai aucun commerce avec elle. Elle pourrait faire dix campagnes et dix voyages en Allemagne sans penser à moi, que je ne serais pas en droit de m'en plaindre. Je lui mandai que j'avais bien lu des princesses dans les armées, se faisant adorer et admirer de tous les princes, qui étaient autant d'amants, mais que je n'en avais jamais vu une qui dans ce triomphe s'avisât d'écrire à une ancienne amie qui n'avait point la qualité de confidente de la princesse. On veut entendre finesse à son voyage : ce n'est pas, dit-on, pour voir son mari, qu'elle n'aime point; ce n'est pas qu'elle haïsse Paris; c'est donc pour marier monseigneur le dauphin. Il y a des gens si mystérieux, qu'on ne peut jamais croire que leurs démarches ne le soient pas [1].

M. de Brandebourg et les Danois ont si bien chassé les Suédois de l'Allemagne, que cet électeur n'a plus rien à faire qu'à venir joindre nos ennemis. On craint que cela ne retarde la paix des Allemands.

La cour est à Saint-Cloud. Le roi veut aller samedi à Versailles; mais il semble que Dieu ne le veuille pas, par l'impossibilité de faire que les bâtiments soient en état de le recevoir, et par la mortalité prodigieuse des ouvriers, dont on emporte toutes les nuits, comme de l'Hôtel-Dieu, des chariots pleins de morts : on cache cette triste marche, pour ne pas effrayer les ateliers et ne pas décrier l'air de ce *favori sans mérite*. Vous savez ce bon mot sur Versailles.

Je n'ai vu personne qui ne soit persuadé que c'est le père Bouhours qui a fait la critique de *La Princesse de Clèves*; il s'en défend peut-être comme jésuite, mais ce n'est pas une pièce à désavouer comme bel esprit [2].

[1] Il paraît qu'on négociait secrètement le mariage du dauphin avec une princesse de la maison de Brunswick.

[2] Le père Nicéron donne les *Lettres de la marquise de..... sur le sujet*

Les jésuites sont plus puissants que jamais; ils ont fait défendre aux pères de l'Oratoire d'enseigner la philosophie de Descartes, et par conséquent au sang de circuler. Ils ont encore remis sur pied les cinq propositions; il a fallu promettre et désavouer ce qu'ils ont voulu : les lettres de cachet dont on est menacé sont de puissants arguments pour persuader leur doctrine. Dieu jugera toutes ces questions à la vallée de Josaphat; en attendant, vivons avec les vivants.

Nous sommes revenus de Livry plus tôt que nous ne voulions, à cause d'une fièvre qui prit sottement à l'une de mesdemoiselles de Grignan. Nous nous raccoutumons à la bonne ville insensiblement. Nous pleurions quasi quand nous quittâmes notre forêt. Le bon Corbinelli est enrhumé, et garde la chambre. La santé de ma fille, qui nous donnait quelque espérance de se rétablir, est redevenue maladie, c'est-à-dire une extrême délicatesse : cela ne l'empêche pas de vous aimer et de vous honorer, Monsieur et Madame; je vous assure que Corbinelli dirait de lui la même chose s'il était ici. Adieu, mes chers parents et amis; je pense très-souvent à vous, avec une tendresse extrême.

652. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 14 octobre 1678.

Je suis très-aise, Madame, que vous approuviez mon *quant à moi* sur le sujet de M. de Guitaud, et en effet, quand avec le cordon bleu il aurait encore l'ordre de la Toison et celui de la Jarretière, il n'y aurait pas de comparaison de lui à moi. Ce n'est pas qu'il n'ait du mérite, je le connais; mais je n'en suis pas aveuglé comme lui.

de La Princesse de Clèves à M. de Valincourt, successeur de Racine à l'Académie Française.

Vous avez fait un grand plaisir à madame de Coligny et à moi de la louer sur celui qu'elle trouve à me tenir compagnie dans mon exil; car encore que sans vanité je sois assez divertissant, il est fort extraordinaire qu'une jeune veuve, qui ne manque ni d'agréments, ni de bien, ni d'esprit, s'exile elle-même de Paris et de la cour, où elle aurait des plaisirs et des applaudissements, pour ne pas quitter son père exilé. Je dis comme mademoiselle de Scuderi, Madame, cela vient d'un fonds héroïque.

Les Suédois ne sont pas au point où vous les pensez, et leurs ennemis ne sont pas en état de venir joindre l'armée de l'empereur : j'en ai de bonnes nouvelles, Madame; ainsi cela n'empêche pas la paix des Allemands, et je la tiens pour faite cet hiver après la trève que nous allons avoir avec eux. Mais quand nous n'aurons pas, vous et moi, la dépense de la guerre sur les bras pour nos enfants, nous aurons d'autres peines pendant la paix; car enfin il en faut avoir, et sur cela, Madame, écoutez notre ami Comines sur le chapitre des traverses de la vie humaine. « Aucune « créature n'est exempte de passion; tous mangent leur « pain en peine et douleur : Notre Seigneur le promit dès « qu'il fit l'homme, et loyaument l'a tenu à toutes gens. » Il n'y a personne qui ne sache cela aussi bien que M. d'Argenton[1]; mais vous m'avouerez qu'on ne le saurait dire plus plaisamment que lui.

J'ai su le voyage de madame de Meckelbourg en Allemagne, mais point son passage par l'armée que commande monsieur son frère. Je crois qu'elle s'est avisée de vous écrire, sur le bien que M. de Luxembourg lui a dit de M. de Sévigné : voilà la cause la plus naturelle de sa surprenante civilité; je ne sais pas si vous en soupçonnez d'autre. La réponse que vous lui avez faite est fort jolie, et je parierais pour elle contre la lettre de la princesse. Je crois qu'effective-

[1] Philippe de Comines, seigneur d'*Argenton*, en Poitou. Ce passage ne se trouve pas dans ses Mémoires.

ment elle est chargée de quelque commission en Allemagne de la part du roi.

Je n'avais pas su qu'on eût appelé Versailles *un favori sans mérite* : il n'y a rien de plus juste ni de mieux dit. Les rois peuvent à force d'argent donner à la terre une autre forme que celle qu'elle avait reçue de la nature ; mais la qualité de l'eau et celle de l'air ne sont pas en leur pouvoir. Ce serait un étrange malheur, si après la dépense de cent millions[1] à Versailles, il devenait inhabitable.

Il faut qu'il y ait quelque chose contre la foi dans la philosophie de Descartes, puisque les jésuites la condamnent, et cela me fait voir que la belle *Madelonne* (*madame de Grignan*) sent un peu le fagot. Je n'aurais jamais cru que si elle avait à être damnée, c'eût été pour la religion : je la tenais plus proche à d'autres ; mais enfin en quelque lieu qu'elle aille dans cent ans d'ici, je serai bien fâché si je ne suis pas avec elle. Madame de Coligny aimerait fort aussi sa compagnie ; mais elle voudrait bien, si cela se pouvait, la lui tenir en paradis. Adieu, Madame ; nous vous aimons et nous vous embrassons tous deux, Dieu sait combien ! Nous disons aussi mille douceurs à notre ami Corbinelli, fût-il quatre fois plus enrhumé qu'il n'est.

653. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 24 novembre 1678.

Je veux écrire dans mes Heures ce que dit M. de Comines sur les traverses de la vie humaine. Il y a plaisir de voir que dès ce temps-là il était question de tribulation et de misère. Son style donne une grâce particulière à la solidité

[1] La tradition porte que ce vaste palais et toutes ses dépendances ont coûté douze cents millions. Louis XIV fut tellement effrayé de cette dépense, qu'il en fit jeter au feu tous les mémoires. De nos jours, un architecte, M. Guillaumot, a cherché à prouver que Versailles et ses jardins, plus Marly, Noisy, Trianon, etc , n'avaient coûté que que 187,078,537 livres 13 sous 2 deniers.

de son raisonnement. Pour moi, je veux être plus persuadée que jamais de l'impossibilité d'être heûreux en ce monde, puisque Dieu tient *loyaument* ce qu'il a promis.

On m'a appris une chanson qui m'a fait rire : c'est sur une querelle dont vous avez sans doute entendu parler, entre le comte d'Auvergne[1] et Tallart; c'est sur un vieux air *des Rochellois*.

Le jeune comte de Tallart,
Pour ne rien donner au hasard,
Manque au rendez-vous qu'on lui donne;
Cette prudence me surprend,
Car jamais sa maman mignonne[2]
Ne s'avisa d'en faire autant.

Si vous connaissez celui qui a fait ce couplet, vous m'obligerez de me le nommer; en récompense, si je vois le père Bouhours, je le prierai de me dire s'il ne sait point qui a fait la critique de *La Princesse de Clèves*.

Voici un autre couplet sur le même air du premier, qu'on dit que la duchesse de La Ferté[3] a fait contre son mari :

Que La Ferté ne m'aime pas,
Qu'il soit traître comme Judas,
Qu'il s'enivre comme Silène,
Qu'il soit cocu, battu, content,
Qu'il soit fils d'un gros capitaine,
Tout cela m'est indifférent.

Je vous prie, mon cousin, de ne me jamais citer en chantant cela, car je les entends chanter dans les rues, et je vous les envoie pour vous divertir; je ne veux point d'affaire avec ces dames-là. Le couplet de madame La Baume aurait

[1] Frédéric-Maurice de La Tour, comte d'Auvergne, frère du duc et du cardinal de Bouillon.

[2] La marquise de La Baume, mère du comte de Tallart, depuis maréchal de France.

[3] Marie-Gabrielle-Angélique de La Mothe-Houdancourt, duchesse de La Ferté.

été digne d'être du nombre de ceux qu'on faisait autrefois sur les airs de *Baptiste* (*Lully*).

Je vous fais toujours des amitiés de la part de madame de Grignan.

MADAME DE GRIGNAN.

Et ne pourrais-je pas les faire moi-même, sans en donner la peine à une autre? Assurément, Monsieur, je ne résiste jamais à la tentation de vous mettre un mot dans les lettres de ma mère. Si vous demandez quelle interprétation je donne au mot de *tentation*, c'est en vérité par rapport à vous, que je crains d'ennuyer; car pour moi, je ne puis me faire que du bien, en vous faisant souvenir souvent de moi, et m'attirant mille douceurs que vous me dites d'une manière toute nouvelle. Peut-être même que vos maîtresses n'ont jamais goûté le plaisir de vous entendre souhaiter d'aller en enfer avec elles; et ce souhait est mille fois plus obligeant que d'y aller simplement avec elles, sans songer où l'on va. Si madame de Coligny avait bien voulu aussi passer son éternité avec moi sans restriction, je trouve que partout nous aurions été une fort bonne compagnie; mais la prudence l'a retenue. Je vois bien qu'elle me croit fort engagée dans la secte de M. Descartes, à qui vous donnez l'honneur de ma perte. Je ne veux pourtant pas encore l'abjurer : il arrive des révolutions dans toutes les opinions comme dans les modes; et j'espère que les siennes triompheront un jour, et couronneront ma persévérance. Au reste, Monsieur, vous faites fort mal de passer vos hivers en Bourgogne, quand je passe les miens ici : il faudrait se mieux entendre, pour se donner du plaisir, si plaisir il y a pour vous; car il est fort possible que, vous ayant madame de Coligny, et madame de Coligny vous, vous ne souhaitiez rien davantage. Je vous trouve tous deux en bonne compagnie, et je vous salue tous deux très-humblement.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'eût été grand dommage de l'empêcher de vous entretenir elle-même. Notre cher Corbinelli vous assure de ses anciennes tendresses; et je vous assure, mon cher cousin et ma chère nièce, que je vous aime et que je vous estime beaucoup. Mandez-moi où vous passerez votre hiver.

654. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Chaseu, ce 27 novembre 1678.

J'étais en peine de la santé de la belle Madelonne (*madame de Grignan*), Madame, ne trouvant point de meilleure raison pour vous avoir empêchée de me faire réponse, quand j'ai reçu votre lettre: vous pouvez juger combien elle m'a réjoui. Je suis fort aise, Madame, qu'il vous ait paru comme à moi que M. de Comines a un tour plaisant aussi bien que du bon sens [1], et sur cela vous trouvez de la consolation, dites-vous, de voir que les honnêtes gens de son temps souffraient comme ceux du nôtre; mais vous en aurez bien davantage quand vous saurez que Comines ne parlait de la nécessité des misères humaines que sur le sujet des grands princes de son siècle, et commençait par son bon maître Louis XI, auprès duquel il trouvait les particuliers fort heureux.

Vous m'avez fait un très-grand plaisir, Madame, de m'envoyer le couplet de Tallart; il est digne de l'approbation du bon ouvrier. Vous souhaitez que je vous apprenne celui qui l'a fait, si je le connais; oui, Madame, je vous l'apprendrai; mais gardez-moi le secret, je vous en conjure: c'est notre ami Coulanges, seul capable de faire un madrigal [2] aussi fin que celui-là depuis que je n'en fais plus.

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre de Bussy, du 14 octobre.
[2] *Voyez* la lettre qui précède celle-ci

Le couplet de madame de La Ferté a fort mal pris son temps pour se faire estimer de venir avec celui de Tallart; le premier est bon pour nous, et l'autre pour le Pont-Neuf. Ne craignez pas que je vous fasse d'affaires sur cela; je ne cite jamais personne sur les *pasquins*.

A MADAME DE GRIGNAN.

De quelque part que viennent vos amitiés, Madame, elles sont toujours bien venues : cependant, j'aime encore mieux celles que vous me faites vous-même; mais je ne vous demandais point ce que vous vouliez dire par le mot de *tentation*. Il eût été plus obligeant à vous de me le laisser entendre comme il m'aurait plu : vous ne l'avez que trop purifié par celui de *mère* qui l'accompagne. Au reste, Madame, il y a du plaisir à faire quelque chose pour vous; vous avez bien remarqué le souhait que j'ai fait de vous accompagner en enfer, et puisque je puis vous en reparler sans me faire trop de fête, je vous dirai qu'il est vrai que je ne me suis jamais fait valoir par là auprès de mes maîtresses, et quand même je faisais ce voyage avec elles, j'étais payé pour cela; mais pour vous, Madame, vous savez trop que mes offres ne sont que des offres, c'est-à-dire des avances.

Madame de Coligny est comme mille gens, à qui les chaudières bouillantes font peur, et qui pourtant se fourvoient en voulant aller en paradis; nous la laisserons dire, et nous la mènerons toujours.

Cela est plaisant, Madame, que vous vous preniez à moi de ce que je suis en Bourgogne quand vous êtes à Paris ; eh bien ! je vous ferai de semblables reproches de Paris quand vous serez en Provence. Mais sur cela, Madame, faisons quitte à quitte; car vous savez aussi bien que moi que n'est pas à Paris qui veut.....

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quand la belle *Madelonne* me voudra dire deux mots dans vos lettres, Madame, laissez-la faire; vous ne vous effacez point l'une l'autre. Mon Dieu, que j'aime notre ami Corbinelli; mais il faut qu'il se souvienne de la parole qu'il nous a donnée, de passer ici quand il ira en Languedoc. Madame de Coligny s'y attend comme moi; pour vous, Madame, nous nous disons sur votre sujet tout ce que la tendresse fait dire quand elle est maîtresse du cœur. Nous allons passer l'hiver à Autun, avec M. l'évêque (*M. de Roquette*), Épinac, Toulongeon, sa femme, Jeannin, sa belle-fille, madame de Ragny, sa fille, l'abbé de Hautefeuille et l'abbé Bonneau; le comte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

655. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 18 décembre 1678.

O gens heureux ! ô demi-dieux ! si vous êtes au-dessus de la rage de la bassette, si vous vous possédez vous-mêmes, si vous prenez le temps comme Dieu l'envoie, si vous regardez votre exil comme une pièce attachée à l'ordre de la Providence, si vous ne retournez point sur le passé pour vous repentir de ce que vous fîtes il y a trente ans, si vous êtes au-dessus de l'ambition et de l'avarice; enfin, ô gens heureux ! ô demi-dieux ! si vous êtes toujours comme je vous ai vus, et si vous passez paisiblement votre hiver à Autun avec la bonne compagnie que vous me marquez ! Notre ami Corbinelli vous écrit dans ma lettre. M. le cardinal de Retz, le plus généreux et le plus noble prélat du monde, a voulu lui donner une marque de son amitié et de son estime. Il le reconnaît pour son

allié[1], mais bien plus pour un homme aimable et fort malheureux. Il a trouvé du plaisir à le tirer d'un état où M. de Vardes l'a laissé, après tant de souffrances pour lui, et tant de services importants; et enfin il lui porta avant-hier deux cents pistoles pour une année de la pension qu'il lui veut donner. Il y a longtemps que je n'ai eu une joie si sensible. La sienne est beaucoup moindre; il n'y a que sa reconnaissance qui soit infinie; sa philosophie n'en est pas ébranlée; et comme je sais que vous l'aimez, je suis assurée que vous serez aussi aise que moi.

Pour revenir à la bassette, c'est une chose qui ne se peut représenter. On y perd fort bien cent mille pistoles en un soir. Pour moi, je trouve que passé ce qui se peut jouer d'argent comptant, le reste est dans les idées, et se joue au racquit, comme font les petits enfants[2]. Le roi paraît fâché de ces excès. MONSIEUR a mis toutes ses pierreries en gage. Vous aurez appris que la paix d'Espagne est ratifiée; je crois que celle d'Allemagne suivra bientôt.

La pauvre belle Comtesse est si pénétrée de ce grand froid, qu'elle m'a priée de vous faire ses excuses, et de vous assurer de ses véritables et sincères amitiés, et à madame de Coligny. Sa poitrine, son encre, sa plume, ses pensées, tout est gelé. Elle vous assure que son cœur ne l'est pas; je vous en dis autant du mien, mes chers enfants. Quand je veux penser à quelque chose qui me plaise, je songe à vous deux. Je vis l'autre jour ma nièce de Sainte-Marie; au travers de cette sainteté, on voit bien qu'elle est votre fille.

Mais, hélas! que dites-vous de l'affliction de M. de Navailles, qui perd son fils d'une légère maladie, après

[1] Voyez l'*Histoire généalogique de la maison de Gondi*, par Corbinelli.

[2] Madame de Montespan perdit quatre millions en une séance; mais elle força les banquiers de jouer jusqu'à ce qu'elle se fût acquittée, ce qu'elle fit avant de se coucher. Ceux-ci finirent par être dupes, car tout à coup la bassette fut supprimée. (A. G.)

l'avoir vu exposé mille fois aux dangers de la guerre[1] ? La prudence humaine, qui faisait amasser tant de trésors et faire de si grands projets pour l'établissement de ce garçon, me fait bien rire quand elle est confondue à ce point-là. Je vous demande beaucoup d'amitié pour M. Jeannin de ma part.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

J'ai vu un mot de vous, Monsieur, qui m'a fait un grand plaisir. Si j'écoutais mon enthousiasme, je vous écrirais une grosse lettre de remerciements, c'est-à-dire que, par l'emportement de ma reconnaissance, je tomberais dans l'ingratitude; car c'est ainsi qu'on doit appeler une grosse lettre de moi. Mon Dieu ! que je conçois bien le plaisir qu'il y aurait d'être en tiers avec vous et madame de Coligny, et d'y parler à cœur ouvert auprès d'un grand feu à Chaseu ! J'irai un jour, et je me promets à moi-même cette satisfaction; car vous savez que c'est toujours soi qu'on cherche à satisfaire sur toutes choses, et qu'il n'y a véritablement qu'une passion, qui est l'amour-propre. Je me propose d'examiner avec vous deux bien des choses, et de vous inspirer un sentiment de mépris pour l'approbation du public sur bien des gens qui ne la méritent pas. J'aime à examiner même les choses qui me plaisent, afin de voir si je ne me suis point trompé. Je vous demande que nous fassions ensemble la même démarche. Nous parlerons de la cour, de la guerre, de la politique, des vertus, des passions et des vices, en honnêtes gens.

Au reste, je me suis avisé de faire des remarques sur cent maximes de M. de La Rochefoucauld. J'en suis à examiner celle-ci :

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

[1] Philippe de Montault-Bénac, marquis de Navailles, brigadier des armées du roi, mourut à l'âge de vingt-deux ans.

Je demande à votre tribunal si elle est facile à entendre, et quel rapport ou proportion il y a entre bonne grâce et bon sens?

Je trouve qu'on se sert de mots dans la conversation qui étant examinés sont ordinairement équivoques, et qui à force de les *sasser* ne signifient point, dans la plupart des expressions, ce qu'il semble à tout le monde qu'ils doivent signifier. Par exemple, je demande à madame de Coligny qu'elle me définisse la bonne grâce, et qu'elle me marque bien la différence avec le bon air; qu'elle me dise celle de bon sens et de jugement, celle de raison et de bon sens, celle de bon esprit et de bon sens, celle de génie et de talent, celle de l'humeur, du caprice et de la bizarrerie; de l'ingénuité et de la naïveté; de l'honnêteté, de la politesse et de la civilité; du plaisant, de l'agréable et du badin. Ne vous amusez pas à me dire que ce sont la plupart des synonymes; c'est le langage ou des paresseux ou des ignorants. Je suis après à définir tout, bien ou mal, il n'importe. Faites la même chose, je vous en prie. Que dites-vous de la vente de notre charge? C'est le roi qui l'achète; il n'en veut donner que six cent mille francs : on dit cependant que Tilladet l'aura, et que le chevalier Colbert[1] aura celle de Tilladet. O gens heureux! ô demi-dieux!

656. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Autun, ce 31 décembre 1678.

S'il ne faut que faire ce que vous nous mandez, Madame, nous sommes *gens heureux et demi-dieux*; si vous saviez le redoublement d'estime et d'amitié que j'ai pour M. le cardinal de Retz, depuis les grâces que j'ai appris qu'il a faites à notre ami, vous comprendriez combien je l'aime, et

[1] Antoine-Martin Colbert, bailli et grand'croix de Malte.

je suis si content de cette Éminence que je lui souhaiterais dix ans de moins que son pensionnaire, ce serait le compte de tous les deux. Je suis fâché aussi bien que le roi des excès de la bassette; car j'aime mon maître, tout maltraité que j'en suis, et j'ai peur que le public n'excuse pas autant que je fais la complaisance qui lui fait souffrir un si gros jeu. Je ne doute pas de la paix d'Allemagne cet hiver. Nous croyons bien, madame de Coligny et moi, que madame de Grignan nous aime en toute saison, quoiqu'elle ne nous l'écrive pas quand il fait grand froid, et vous jugez bien de ce que cela fait sur les cœurs des gens qui ne sont pas ingrats, et qui connaissent combien elle est aimable. Pour vous, ma chère cousine, nous vous aimons par les mêmes raisons, et encore parce que vos lettres nous plaisent infiniment. Il est vrai que quand on regarde le malheur du pauvre M. de Navailles, on trouve que les projets des hommes les plus sages sont bien peu de chose, quand il plaît à Dieu de les confondre; et quand il lui plaît aussi, les conduites folles ont d'heureux succès : cependant il est toujours bon d'être sage, car, outre qu'on n'a rien à se reprocher quand on n'a pas réussi, c'est que d'ordinaire Dieu se met du côté des prudents. Vous me mandez qu'au travers de la sainteté de ma fille de Saint-Marie vous voyez bien qu'elle est ma fille, et moi je vous réponds qu'au travers de mon air du monde M. d'Autun pourrait dire qu'il voit bien par mon attachement que je suis père d'une fille qui a de la vertu. Mais à propos de lui, Madame, vous ne l'auriez pas oublié dans votre lettre, si vous aviez su qu'il était ici. Comme je ne croyais pas qu'il y serait quand je vous mandai les gens avec qui je passerais l'hiver, je ne vous en écrivis rien; cependant vous le connaissez, et vous savez le plaisir qu'il y a d'être avec lui. Je lui montrai votre lettre, qu'il trouva belle et jolie; et sur cela que ne dit-il pas de vous? M. Jeannin et moi soupâmes chez lui, et il nous porta votre santé; il me pria de vous le mander, et que personne ne vous es-

timait plus qu'il faisait. M. Jeannin me dit la même chose, et y ajouta le mot *aimait*; car vous savez que sur le chapitre des dames il n'est pas tout à fait si régulier que les évêques.

A MONSIEUR DE CORBINELLI.

Votre lettre m'a touché comme tout ce qui vient de vous, Monsieur : c'est la conversation d'un honnête homme et d'un homme d'esprit; mais j'en voudrais de plus fréquentes que celle des lettres. Si vous étiez ici, nous y passerions la vie plus doucement qu'à Paris, et nous y raisonnerions plus tranquillement qu'on ne fait en ce pays-là. Nous ne sommes pas de votre opinion, ma fille de Coligny et moi, sur la critique que vous faites de la maxime qui dit que *la bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit*. Nous croyons que M. de La Rochefoucauld veut dire que le corps sans la bonne grâce est aussi désagréable que l'esprit sans le bon sens, et nous trouvons cela vrai. Nous croyons encore qu'il y a de la différence entre la bonne grâce et le bon air; que la bonne grâce est naturelle, et le bon air acquis; que la bonne grâce est jolie, et le bon air beau; que la bonne grâce attire l'amitié, et le bon air l'estime.

M. d'Autun, à qui j'ai fait voir votre lettre et nos décisions, a trouvé celle-ci juste, et n'approuvait pas seulement que nous dissions que le bon air attirait le respect. Ma fille a trouvé qu'il fallait mettre l'estime, et nous y avons souscrit. Pour moi, j'avais jugé le bon sens et le jugement la même chose. Madame de Coligny voulait que le bon sens regardât les pensées et les expressions, et le jugement la conduite. M. d'Autun a été pour elle, et cela m'a fait revenir.

Nous croyons tous que le bon sens, la raison et le bon esprit sont la même chose. Nous croyons que *génie* est général, et *talent* particulier. Nous croyons que la bizarrerie

est continuelle, et le caprice par intervalles. Nous croyons que c'est une bonne qualité que d'être naïf, ou du moins indifférent, et que c'est un défaut d'être ingénu. Nous croyons qu'il faut plus d'esprit pour être poli que pour être honnête ; que l'honnêteté a plus de fonds et plus d'étendue que la civilité, qui n'en a que l'apparence.

Nous voulions croire, madame de Coligny et moi, que le plaisant et le badin signifiaient la même chose ; mais M. d'Autun nous a fait revenir, en nous disant que le plaisant divertissait quelquefois sur les matières sérieuses, aussi bien que sur des enjouées, et que le badin ne faisait jamais rire que sur des niaiseries. Il est convenu avec nous que l'un et l'autre caractère pouvait quelquefois ennuyer, mais que l'agréable plaisait toujours. Il est vrai que la différence de tout cela est si petite qu'on ne veut pas prendre la peine de la trouver, ou qu'on ne le peut. Pour la vente de la charge de M. de Vardes, je dis que s'il regarde les élévations de beaucoup de gens qui étaient en 1664 [1] bien au-dessous de lui, il doit être au désespoir ; mais que s'il me regarde, moi, il doit être bien consolé de voir que le roi lui donne deux cent mille écus d'une charge qui ne lui a coûté que trois cent mille livres; qu'il est chevalier des ordres de Sa Majesté, et qu'il a encore le gouvernement d'Aigues-Mortes, et qu'après que j'ai servi fort longtemps dans de grands emplois, j'ai cent mille écus de moins que je n'avais quand j'entrai dans le service. Voilà un moyen, Monsieur, que je lui donne d'être heureux, et pour moi, tout malheureux que je suis, j'adoucis mes maux par les réflexions que je fais sur la fortune de beaucoup de gens qui sont encore plus misérables.

Adieu, Monsieur; ma fille et moi vous aimons toujours à qui mieux mieux.

[1] Époque de la disgrâce du marquis de Vardes.

657. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY,

A Paris, ce 27 février 1679.

Vous avez passé votre hiver à Autun en très-bonne compagnie, mon cousin; si j'ai oublié dans ma première lettre de faire mention du prélat, je vous supplie que je répare ce défaut dans celle-ci, et qu'il soit persuadé par vous que je l'honore parfaitement, et que le croyant au premier rang de tout ce qu'il y a de bonnes compagnies en ce pays-ci, je le prie de juger ce que j'en puis penser dans la province, et combien je vous trouve heureux d'avoir passé quelques mois avec lui. Nous avons eu ici des glaces et des neiges insupportables; les rues étaient de grands chemins rompus d'ornières. Nous commençons depuis quelques jours à revoir le pavé, qui nous fait le même plaisir que le rameau d'olives qui fit connaître que la terre était découverte. Je crois pourtant que vous ne devez pas vous presser d'aller revoir votre charmant paysage de Chaseu : il est encore de trop bonne heure; c'est le mois d'avril qui commence à ouvrir le printemps.

Ma fille est toujours languissante; sa mauvaise santé fait le plus grand chagrin de ma vie. Nous sommes occupés présentement à juger des beaux sermons. Le père Bourdaloue tonne à Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Il fallait qu'il prêchât dans un lieu plus accessible; la presse et les carrosses y font une telle confusion que le commerce de tout ce quartier là en est interrompu.

On distribue bien des évêchés et des abbayes. Un jeune abbé de la Broue, qui n'a prêché qu'une seule fois devant le roi, est nommé pour l'évêché de Mirepoix ; M. de Tulle (*Mascaron*) pour Agen , le père Saillan de l'Oratoire pour Tréguier, l'abbé de Bourlemont pour Fréjus, l'abbé de Noailles pour Cahors.

M. de Marsan et le chevalier de Tilladet [1] sont pensionnaires. L'abbé de La Fayette et un frère de Marsillac ont des abbayes. Enfin les uns sont contents, les autres non. C'est le monde, il n'y a rien de nouveau à cela. Savez-vous l'adoucissement de la prison de MM. de Lauzun et Fouquet? Cette permission qu'ils ont de voir tous ceux de la citadelle, et de se voir eux-mêmes, de manger et de causer ensemble, est peut-être une des plus sensibles joies qu'ils auront jamais.

J'étais l'autre jour en un lieu où l'on taillait en plein drap sur les grâces que le public attendait de la bonté du roi. On ouvrait des prisons, on faisait revenir des exilés, on remettait plusieurs choses à leurs places, et on en ôtait plusieurs aussi de celles qui y sont. Vous ne fûtes pas oublié dans ce remue-ménage, et l'on parla de vous dignement. Voilà tout ce qu'une lettre vous en peut apprendre.

Mandez-moi les sentiments de ma tante (*madame de Toulongeon*) sur notre succession : veut-elle suivre mon exemple, ou si elle veut retirer ma part?

Parlez-moi beaucoup de la belle Coligny, de son esprit, de sa tendresse pour vous, de vos amusements communs; car vous êtes chargés l'un de l'autre. Vos définitions nous ont charmés, ou pour mieux dire, la manière dont vous avez entendu, corrigé et augmenté celles de notre ami Corbinelli.

DE MONSIEUR DE CORBINELLI.

Je me suis mis dans la tête d'avoir des idées fixes et claires d'un grand nombre de choses dont on parle sans les entendre. Je ne puis souffrir qu'on dise qu'un tel est *honnête homme*, et que l'un conçoive sous ce terme une chose, et l'autre une autre; je veux qu'on ait une idée particulière de ce qu'on nomme le galant homme, l'homme

[1] Gabriel de Cassagnet, chevalier de Malte.

de bien, l'homme d'honneur, l'honnête homme. Qu'on sache ce que c'est que le goût, le bon sens, le jugement, le discernement, l'esprit, la raison, la délicatesse, l'honnêteté, la politesse et la civilité. Or de la façon dont vous vous y prenez, Monsieur, vous êtes mon homme, et madame de Coligny celle qu'il me faut. Ne vous amusez pas à former vos définitions sur l'usage de parler, car la plupart des termes deviennent synonymes par là. Les conversations ne permettent pas qu'on soit fort exact ni fort régulier dans le choix des paroles. Ce serait une contrainte pédante; mais je prétends qu'on soit rigoureux quand il est question de définir au vrai. J'ai choisi cent maximes de M. de La Rochefoucauld sur lesquelles je fais des remarques pour les bien faire entendre; je définis *enragement*, peut-être bien, peut-être mal; mais enfin je veux fixer mes idées. Vous verrez tout cela, et vous m'en direz, s'il vous plaît, votre sentiment.

Vous savez toutes les nouvelles générales et particulières : on parle de changement d'amour à la cour; le temps nous en éclaircira. J'espère passer à Bussy en m'en retournant en Languedoc, et parler de bien des choses avec vous et avec la charmante madame de Coligny.

658. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Autun, ce 6 mars 1679.

Vous savez le goût que j'ai pour vos lettres, Madame, et cela m'oblige à me plaindre que vous m'en écrivez si rarement : il y a deux mois que j'attends votre réponse. Outre mon intérêt, j'avais encore celui de M. d'Autun (*M. de Roquette*), qui attendait avec empressement les douceurs que vous me dites pour lui. Il y a huit jours qu'il est parti pour Moulins, et je le crois présentement à Paris, où je ne doute pas qu'il n'aille recevoir votre encens lui-même.

Nous avons eu ici un temps aussi rude depuis trois mois

que vous à Paris, et nous n'en sommes pas encore quittes. Je suis très-fâché de la langueur de la belle *Madelonne*; je prends part à ses maux pour l'amour d'elle-même, mais mon chagrin augmente par la part que vous y prenez: vous n'étiez pas faites toutes deux pour languir.

Je voudrais bien avoir la même occupation que vous avez à juger des sermons du père Bourdaloue, au hasard de la presse. Je ne songerais jamais à sortir d'ici, si nous vous avions, la belle *Madelonne*, notre ami Corbinelli, le père Bourdaloue et un opéra nouveau tous les hivers. Il y à un peu plus de damnation à tout cela que de salut; mais je demande le père Bourdaloue pour le correctif de tout le reste.

La distribution des bénéfices m'est assez indifférente; hormis celui de M. de Tulle (*Mascaron*), qui est fort de mes amis. Je m'en vais lui en faire compliment. Je ne doute pas que MM. de Lauzun et Fouquet ne soient plus aises de la permission de se voir et de se parler qu'ils ne seront de leur liberté; car on sent plus la première grâce, quoique petite, qu'une plus grande qui vient après et que la première a fait espérer. Pour les grâces générales que vous jugez qui se feront, elles dépendent de savoir qui l'emportera, du désir que le roi aura d'être aimé, ou du crédit que les ennemis des malheureux auront sur l'esprit de Sa Majesté. Pour moi, si je reçois des grâces de la cour, j'en serai plus aise que la plupart des autres gens; car je ne les attends pas, et je me console par avance de n'en jamais recevoir, sur ce que je me flatte que les honnêtes gens sont persuadés que je les mérite.

Je n'ai point vu depuis peu madame de Toulongeon sur l'affaire qu'elle a avec madame Baillet; mais je crois qu'elle attend que la première année de son mariage soit passée pour voir si elle ne serait pas grosse et ce que cela deviendrait, et qu'ensuite elle traitera avec vous.

A MONSIEUR DE CORBINELLI.

Je suis dans les mêmes sentiments que vous sur les définitions, Monsieur; toute la différence qu'il y a entre nous deux, c'est que je suis un peu plus occupé d'ailleurs que vous, et que vous y songez plus souvent que moi. Mais quand on me met en train de définir, je ne veux plus faire autre chose. L'*honnête homme* est un homme poli et qui sait vivre; l'*homme de bien* regarde la religion ; le *galant homme* est une qualité particulière qui regarde la franchise et la générosité ; l'*homme d'honneur* est un homme de parole, et cela regarde la probité; le *brave homme,* dont vous ne parlez pas, ne regarde que le courage : le *bon homme*, que vous avez encore oublié, veut dire un sot.

Le *goût* dans la signification naturelle est, comme tout le monde sait, un des cinq sens de nature ; dans le figuré, il veut dire l'estime des bonnes choses ; le *discernement* c'est de bien juger du mérite des gens et des ouvrages ; la *délicatesse* se définit assez par elle-même : cependant si l'on veut une paraphrase pour le mieux faire entendre, c'est une finesse dans l'esprit ; madame de Coligny y ajoute encore une justesse.

Voilà, Monsieur, à mon avis le bon usage. Nous vous avons déjà défini le bon sens, le jugement, l'esprit, la raison, l'honnêteté, la politesse et la civilité ; mais vous répliquez si tard à nos lettres que vous oubliez ce que nous vous mandions. Ne manquez donc pas, Monsieur, de passer à Bussy, et si je n'y étais pas, poussez jusqu'à Chaseu, ce n'est que deux journées de plus : nous y définirons tout. On me mande qu'on se rejouit fort à Saint-Germain, et qu'on y a grand'peur de Pâques; cela peut aussi bien regarder les nouvelles que les anciennes amours.

659. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Livry, samedi au soir, 27 mai 1679.

Vous qui savez, ma bonne, comme je suis frappée des illusions et des fantômes, vous deviez bien m'épargner la nouvelle idée des dernières paroles que vous m'avez dites. Si je ne vous aime pas, si je ne suis point aise de vous voir, si j'aime mieux Livry que vous, je vous avoue, ma belle, que je suis la plus trompée de toutes les personnes du monde. J'ai fait mon possible pour oublier vos reproches, et je n'ai pas eu beaucoup de peine à les trouver injustes. Demeurez à Paris, et vous verrez si je n'y courrai pas avec bien plus de joie que je ne suis venue ici. Je me suis un peu remise en pensant à tout ce que vous allez faire où je ne serai point, et vous savez bien qu'il n'y a guère d'heures où vous puissiez me regretter; mais je ne suis pas de même, et j'aime à vous regarder et à n'être pas loin de vous, pendant que vous êtes en ces pays où les jours vous paraissent si longs : ils me paraîtraient tout de même, si j'étais longtemps comme je suis présentement. Je voudrais bien que votre poumon fût rafraîchi de l'air que j'ai respiré ce soir; pendant que nous mourions à Paris, il faisait ici un orage jeudi qui rend encore l'air tout gracieux. Bonsoir, ma très-chère; j'attends de vos nouvelles, et vous souhaite une santé comme la mienne; je voudrais avoir la vôtre à rétablir. Voilà mes chevaux, dont vous ferez tout ce qu'il vous plaira.

660. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Livry, ce 29 mai 1679.

Que dit-on quand on a tort ? Pour moi, je n'ai pas le mot à dire : les paroles me sèchent à la gorge; enfin je ne vous écris point, le voulant tous les jours, et vous aimant

plus que vous ne m'aimez : quelle sottise de faire si mal valoir sa marchandise! car c'en est une très-bonne que l'amitié, et j'ai de quoi m'en parer quand je voudrai mettre à profit tous mes sentiments. Il y a dix jours que nous sommes tous à la campagne, par le plus beau temps du monde; ma fille s'y porte assez bien. Je voudrais bien qu'elle me demeurât tout l'été, je crois que sa santé le voudrait aussi ; mais elle a une raison austère, qui lui fait préférer son devoir à sa vie. Nous l'arrêtâmes l'année passée; et parce qu'elle croit se porter mieux à présent, je crains qu'elle ne nous échappe celle-ci. Je vis l'autre jour le bon père Rapin ; je l'aime, il me paraît un bon homme et un bon religieux. Il a fait un discours sur l'histoire et sur la manière de l'écrire, qui m'a paru admirable. Le père Bouhours était avec lui ; l'esprit lui sort de tous côtés. Je fus bien aise de les voir tous deux. Nous fîmes commémoration de vous, comme d'une personne que l'absence ne fait point oublier. Tout ce que nous connaissons de courtisans nous parurent indignes de vous être comparés, et nous mîmes votre esprit dans le rang qu'il mérite. Il n'y a rien de quoi je parle avec tant de plaisir.

Avez-vous lu la *Vie du grand Théodose*, par l'abbé Fléchier? Je la trouve belle.

Vous savez toutes les nouvelles, mon cher cousin : que vous dirai-je [1]? Le moyen de raisonner sur ce qui est arrivé, non plus que sur les difficultés de Brandebourg [2], qui fait faire encore à bien des officiers un voyage en Allemagne.

Mais que dites-vous de notre pauvre Corbinelli? Sa

[1] Madame de Montespan avait perdu la faveur du roi, et la belle Fontanges l'avait ouvertement remplacée. Les dévotions de Pâques furent l'époque de ces changements. On sait les fureurs de madame de Montespan, et le parti qu'en tira madame de Maintenon.

[2] L'électeur de Brandebourg avait refusé d'accéder au traité de Nimègue Le maréchal de Créqui alla le battre en Westphalie, et ce ne fut qu'après plusieurs victoires que la paix fut enfin acceptée.

destinée le force à soutenir un procès par pure générosité pour une de ses parentes [1]. Sa philosophie en est entièrement dérangée. Il est dans une agitation perpétuelle. Il y épuise sa santé et sa poitrine. Enfin c'est un malheur pour lui, dont tous ses amis sont au désespoir.

A MADAME DE COLIGNY.

Que dites-vous, ma chère nièce, de l'entêtement de ce pauvre garçon? Ne m'aimez-vous pas toujours? En vérité, je l'espère, et je le souhaite ardemment. Je vous en dis autant, monsieur le Comte, et je vous assure que je ne perds nulle occasion de parler dignement de vous. Plût à Dieu que ce fût utilement! Je vous embrasse tous deux.

661. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 10 juin 1679.

Quand on a tort, Madame, et qu'on l'avoue bonnement comme vous faites, on ne l'a presque plus : cependant cette sincérité, qui est la marque d'un cœur qui se respecte, perdrait à la fin tout son mérite par de fréquentes rechutes. De sorte, ma chère cousine, que je vous conseille en ami de vous corriger à l'avenir, et de ne plus remettre à Livry les réponses que vous avez à me faire; car, outre qu'en répondant si tard, vous ne sauriez plus imiter les conversations, qui est ce qu'il y a de plus agréable dans un commerce de lettres, c'est que vous me faites voir que vous ne m'entretenez que quand vous n'avez plus personne à qui parler, et cela n'est pas si tendre que vous dites. Je sais bien que c'est à moi à faire l'honneur de la maison; mais une si longue absence que la mienne devrait

[1] C'était une demoiselle Réville, nièce de M. de Corbinelli.

un peu me faire avoir de vous des égards qu'on a pour les étrangers. Que ne suis-je à Livry avec vous, Madame, quand ce ne serait que pour vous épargner les offenses que vous me faites; car je crois que quand je vous dirais quelque chose, vous ne remettriez pas à me répondre deux mois après.

Je vous plains extrêmement s'il faut que le devoir de la belle *Madelonne* vous sépare d'elle cet été; je sens mieux votre mal qu'un autre quand je songe à celui que j'aurais si quelqu'un enlevait d'auprès de moi *l'heureuse veuve*; ce n'est pas que je ne profite de votre séparation, car vous m'écrirez plus souvent quand vous ne lui pourrez plus parler.

Je suis fort aise que vous aimiez le père Rapin et le père Bouhours; de la manière dont vous m'en parlez, il semble que vous les ayez longtemps pratiqués. Ce sont deux beaux esprits, tout différents l'un de l'autre; mais ce que j'en estime le plus, c'est que ce sont de très-bonnes gens. Le *Traité de la manière d'écrire l'histoire* du père Rapin est un petit ouvrage achevé. On ne saurait mieux représenter le père Bouhours que vous ne faites, en disant que *l'esprit lui sort de tous côtés* : le voilà, je le vois.

J'aime extrêmement les louanges que vous me donnez tous trois; car je les crois justes, quoique vous soyez mes bons amis; et quand je devrais les affaiblir un peu, je ne saurais m'empêcher de vous dire que mon élévation ferait plus d'honneur au roi que celle de tous les nouveaux officiers de la couronne. Mais à propos du roi, je vous envoie la copie de la lettre que je lui viens d'écrire sur la paix générale, et la réponse de notre ami M. de Pomponne, qui la lui a présentée; je vous supplie de lui dire, quand vous le verrez, que je n'ai jamais plus aimé ni plus estimé personne que lui.

Je n'ai point lu la *Vie du grand Théodose* par l'abbé Fléchier; mais je viens de lire l'oraison funèbre qu'il a

faite du feu premier président de Lamoignon, que je trouve admirable. Je sais toutes les nouvelles de la guerre et de l'amour ; la première va finir, et celui-ci recommence. Bon! bon! le parterre aime les changements de théâtre. S'il n'y a de l'amour ou de l'amitié façon d'amour dans l'intérêt que prend notre ami Corbinelli aux affaires de sa parente, je ne l'excuse point d'employer son temps, son argent et sa santé à soutenir son procès ; il n'a pas trop de tout cela pour lui seul.

Madame de Coligny dit qu'elle voudrait bien avoir un cousin avec moi qui l'aidât à sortir de l'affaire qu'elle va avoir avec son beau-père.

DE MADAME DE COLIGNY.

Je plains fort M. de Corbinelli de la peine qu'il s'est voulu donner ; mais je crois, n'en déplaise à son jugement, qu'il s'est mis dans le péril sans le connaître. Pour moi, qui vais plaider par nécessité dix mille livres de rente qu'on veut disputer à mon fils, à peine puis-je me résoudre à les défendre. Vous me demandez si je vous aime toujours, ma chère tante, voilà une belle demande! Je suis presque offensée de cette question ; mais puisqu'il faut parler net, je vous assurerai que je vous aime de tout mon cœur, et que je fais bien autre chose, car je vous honore, je vous respecte, et je vous admire tous les jours de ma vie.

DU COMTE DE BUSSY.

Adieu, ma chère cousine ; personne ne vous honore ni ne vous aime plus que je fais. Je ne le cède pas même à la belle *Madelonne*.

662. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 27 juin 1679.

Je n'ai pas le mot à dire à tout le premier article de votre lettre, sinon que Livry c'est mon lieu favori pour écrire. Mon esprit et mon corps y sont en paix ; et quand j'ai une réponse à faire, je la remets à mon premier voyage. Mais j'ai tort, cela fait des retardements dont je veux me corriger. Je dis toujours que si je pouvais vivre seulement deux cents ans, je deviendrais la plus admirable personne du monde. Je me corrige assez aisément, et je trouve qu'en vieillissant même j'y ai plus de facilité. Je sais qu'on pardonne mille choses aux charmes de la jeunesse qu'on ne pardonne point quand ils sont passés. On y regarde de plus près ; on n'excuse plus rien ; on a perdu les dispositions favorables de prendre tout en bonne part ; enfin il n'est plus permis d'avoir tort ; et dans cette pensée l'amour-propre nous fait courir à ce qui nous peut soutenir contre cette cruelle décadence, qui malgré nous gagne tous les jours quelque terrain.

Voilà les réflexions qui me font croire que dans l'âge où je suis on se doit moins négliger que dans la fleur de l'âge. Mais la vie est trop courte ; et la mort nous prend, que nous sommes encore tout pleins de nos misères et de nos bonnes intentions.

Je loue fort la lettre que vous avez écrite au roi ; je l'avais déjà dit à son ministre, et nous avions admiré ensemble comme le désir de l'immortalité et de ne rien perdre de toutes les grandes vérités que l'on doit dire de son règne ne l'a point porté à vouloir un historien digne de lui. Il reçut fort bien votre lettre, et dit en souriant : « Il a bien « de l'esprit ; il écrira bien quand il voudra écrire. » On dit là-dessus tout ce qu'il faut dire, et cela demeure tout court ; il n'importe. Je trouve votre lettre d'un style noble,

libre et galant qui me plaît fort. Je ne crois pas qu'autre que vous ait jamais conseillé à son maître de laisser dans l'exil son petit serviteur, afin de donner créance au bien qu'on a à dire de lui, et d'ôter tout soupçon de flatterie à son histoire.

Ce que ma chère nièce m'a écrit me paraît si adroit et si bon, que je n'en veux rien rabattre : il est impossible qu'elle ne m'aime pas, à le dire comme elle le dit.

A MADAME DE COLIGNY.

Je vous en remercie, ma chère nièce, et je voudrais pour toute réponse que vous eussiez entendu ce que je disais de vous l'autre jour à madame de Vins, belle-sœur de M. de Pomponne, très-aimable aussi ; je vous peignis au naturel, et bien. Il y a très-peu de personnes au monde qui puissent se vanter d'avoir autant de vrai mérite que vous.

Notre pauvre ami est abîmé dans son procès. Il le veut traiter dans les règles de la raison et du bon sens ; et quand il voit qu'à tout moment la chicane s'en éloigne, il est au désespoir. Il voudrait que sa rhétorique persuadât toujours comme elle le devrait en bonne justice ; mais elle est inutile contre la routine et le désordre qui règnent dans le palais. Ce n'est point façon d'amour que le zèle qu'il a pour sa cousine, c'est pure générosité ; mais c'est façon de mort que la fatigue qu'il se donne pour cette malheureuse affaire. J'en suis affligée ; car je le perds, et je crains de le perdre encore davantage.

Ma fille ne s'en ira qu'au mois de septembre. Elle se porte mieux ; elle vous fait mille amitiés, à vous, Madame, et à vous, Monsieur. Si vous la connaissiez davantage, vous l'aimeriez encore mieux.

DE MONSIEUR DE CORBINELLI.

J'ai lu, Monsieur, la lettre que vous écrivez au roi; je l'ai trouvée charmante par les sentiments, par le tour, par le style, par la noble facilité, et par tout ce qui peut rendre un ouvrage de cette espèce incomparable. Je n'y ai rien vu dont on se pût passer, ni rien non plus à y ajouter. Le roi devrait vous commander d'être son unique historien; pour moi, je soutiens un procès, et je fais mes *factum* moi-même. Je raisonne avec toute la rigueur de la dialectique; mais la chicane est plus forte que les raisons, et le crédit plus puissant que la justice. Ce qui me console au moins est que je donne autant de peine qu'on m'en donne, en satisfaisant à mon devoir et à des mouvements de générosité. Pour vous, je vous conseille de jouir de votre solitude, et de mépriser les agitations de la cour. Quand on est parvenu à connaître les misères de ce pays-là et les charmes du vôtre, on est en état d'être heureux, s'il est possible de l'être. J'en dis autant à madame de Coligny, qui vaut tout ce qu'on peut valoir à mon gré.

663. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 4 juillet 1679.

Je voudrais que vous vissiez avec quelle joie je reçois vos lettres, Madame; tout ce que je vous dirai jamais de plus tendre ne vous persuaderait pas si bien que je vous aime, ni toutes les louanges que je vous donnerai ne vous feront pas tant voir combien je vous estime. On ne saurait rien ajouter d'agréable aux réflexions que vous faites sur ce qu'il faut marcher plus droit quand on vient sur l'âge que quand on est encore jeune; cela est vrai, Madame, et vos expressions ont des tours singuliers qui réjouissent en parlant de la vieillesse et de la mort. J'ai dit dans notre gé-

néalogie, en parlant de vous, que *vous étiez de ces gens qui ne devriez jamais mourir, comme il y en a qui ne devraient jamais naître.* Mais je ne vous entends pas ou je ne reçois point de vos lettres que je ne pense ce que j'ai dit de vous ou que je ne le répète. Je suis charmé de l'approbation que vous donnez à la lettre que j'ai écrite au roi; c'est à mon gré mon chef-d'œuvre, et je trouve que quand Sa Majesté ne serait pas touchée de ce que je fais pour elle, son intérêt propre l'obligerait à quelque reconnaissance pour moi ou pour ma maison. Je crois que mes *Mémoires*, et particulièrement cette dernière lettre, seront à la postérité une satire contre lui s'il est ingrat; et j'ai trouvé plus sûr, plus délicat et plus honnête de me venger ainsi des maux qu'il m'a faits, en cas qu'il ne veuille point les réparer, que de m'emporter contre lui en injures que j'aurais de la peine à faire passer pour légitimes. Je plains fort notre ami Corbinelli : il n'est pas né pour la chicane.

DE MADAME DE COLIGNY.

Je trouve mon petit mérite si honoré et si bien établi par votre approbation, ma chère tante, que je n'en ai jamais été si contente qu'aujourd'hui, et pour mieux sentir tout le plaisir qu'il y a d'être louée de vous, je n'ai pas même voulu me défier que l'amour-propre m'eût aidée à vous croire; je vous rends donc mille grâces, ma chère tante, du portrait que vous avez fait de moi à madame de Vins; je m'en fie bien à votre adresse et à votre amitié pour m'attendre à son estime, et je sais tout ce qu'elle vaut.

DU COMTE DE BUSSY.

Je me réjouis avec vous, ma chère cousine, et avec la belle *Madelonne,* de ce que son voyage de Provence est retardé et de ce qu'elle se porte mieux. Madame de Coligny

l'aime extrêmement; pour moi, si je l'aimais plus que je ne fais, je l'aimerais trop pour mon repos.

A MONSIEUR DE CORBINELLI.

Je trouvai ma lettre au roi fort belle quand je l'eus écrite, je vous l'avoue; mais on ne peut jamais mieux connaître si elle l'est effectivement que vous le faites, ni le mieux dire. Il ne me paraît pas que Sa Majesté me dût commander de faire son histoire; le roi devrait seulement avoir de la reconnaissance pour la manière dont je parle de lui, qui lui fera bien plus d'honneur que tout ce que diront les Pellisson, les Despréaux et les Racine. Qu'il soit aussi long qu'il voudra à reconnaître ce que je fais pour lui, sa lenteur à me faire du bien ne me ralentira pas à en dire de lui, et j'ai mes raisons de dire la vérité jusqu'au bout; je fais depuis vingt ans tout ce que je puis pour faire dignement son éloge, et lui, il fait tout ce qu'il peut, par son ingratitude, pour faire de cet éloge une satire. Je connais le bien et le mal de la cour, et le bien et le mal de la vie que je mène, et je vous assure que je me trouve mille fois plus heureux que je ne le serais en ce pays-là, quelque bien et quelque honneur que j'y eusse; madame de Coligny pense sur cela comme moi, et enfin Dieu me donne de la résignation.

664. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 20 juillet 1679.

J'ai vu et entretenu M. l'évêque d'Autun (*M. de Roquette*), et je comprends bien aisément l'attachement de ses amis pour lui. Il m'a compté qu'il passa une fois à Langeron, et qu'il ne voulait pas s'y débotter seulement. Il y fut six semaines. Cet endroit est tout propre à persuader l'agrément, la douceur et la facilité de son esprit. Je crois que

j'en serais encore plus persuadé si je le connaissais davantage. Nous avons fort parlé de vous sur ce ton-là. Nous sommes demeurés d'accord sur l'honneur que le roi ferait à son histoire et à vous, de vous en confier le soin. Il est comme incroyable que cette pensée ne vienne pas ; quand on songe à l'avenir, et qu'on a de belles vérités à y faire passer, il est naturel de vouloir que ce soit par des canaux qui ne soient pas suspects, et vous êtes justement celui qu'on devrait chercher jusqu'au bout du monde, par mille autres raisons encore qui ne se trouvent pas toutes réunies ensemble comme elles sont en vous. Je parlai au prélat de la lettre que vous avez écrite au roi ; il me dit qu'il l'avait vue, et qu'il l'avait trouvée belle. Il vous rendra compte aussi des lieux impénétrables qu'il a trouvés où votre nom ne peut pas encore être nommé. Enfin vous aurez beaucoup de plaisir à l'entretenir. Je vous trouve fort heureux de l'avoir. Ce bonheur est réciproque, et vous êtes l'un à l'autre une très-bonne compagnie. Il vous dira les nouvelles et les préparatifs du mariage du roi d'Espagne, et du choix du prince et de la princesse d'Harcourt pour la conduite de la reine d'Espagne [1] à son époux, et de la belle charge que le roi a donnée à M. de Marsillac, sans préjudice de la première, et du démêlé du cardinal de Bouillon avec M. de Montausier, et comme M. de La Feuillade, courtisan passant tous les courtisans passés, a fait venir un bloc de marbre qui tenait toute la rue Saint-Honoré ; et comme les soldats qui le conduisaient ne voulaient point faire place au carrosse de M. le Prince, qui était dedans, il y eut un combat entre les soldats et les valets de pied : le peuple s'en mêla, le marbre se rangea, et le prince passa. Ce prélat vous pourra conter encore que ce marbre

[1] Mademoiselle, fille de MONSIEUR, frère de Louis XIV, fut mariée à Charles II, roi d'Espagne. C'était une des conditions de la paix à laquelle la jeune princesse n'avait rien moins qu'accédé ; elle eût voulu épouser le dauphin. Le roi dit : Je vous fais reine d'Espagne, que pourrais-je de plus pour ma fille? Ah! lui dit-elle, vous pourriez plus pour votre nièce. (A. G.)

est chez M. de La Feuillade, qui fait ressusciter Phidias ou Praxitèle pour tailler la figure du roi à cheval dans ce marbre, et comme cette statue lui coûtera plus de trente mille écus [1].

Il me semble que cette lettre ressemble assez aux chapitres de l'Amadis, où à ceux qu'on a faits pour les imiter, comme celui-ci : *Et comme Tonquin d'Armorique n'était autre que René de Guingo*; *et comme ayant trouvé sa mie, il ne savait bonnement que lui dire.*

Je suis tellement libertine quand j'écris, que le premier tour que je prends règne tout du long de ma lettre. Il serait à souhaiter que ma pauvre plume, galopant comme elle fait, galopât au moins sur le bon pied. Vous en seriez moins ennuyés, Monsieur et Madame; car c'est toujours à vous deux que je parle, et vous deux que j'embrasse de tout mon cœur. Ma fille me prie de vous dire bien des amitiés à l'un et à l'autre. Elle se porte mieux; mais comme un bien n'est jamais pur en ce monde, elle pense à s'en aller en Provence, et je ne pourrais acheter le plaisir de la voir que par sa mauvaise santé. Il faut choisir, et se résoudre à l'absence; elle est amère et dure à supporter. Vous êtes bien heureux de ne point sentir la douleur des séparations; celle de mon fils, qui s'en va camper à la plaine d'Ouilles, n'est pas si triste que celles des autres années; mais il ne s'en faut guère qu'elle ne coûte autant, l'or et l'argent, les beaux chevaux et les justaucorps étant la vraie représentation des troupes du roi de Perse. Faites-vous envoyer promptement les *Fables de La Fontaine* : elles sont divines. On croit d'abord en distinguer quelques-unes; et à force de relire, on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer et un style à quoi l'on ne s'accoutume

[1] L'abbé de Choisi raconte que le jour de l'inauguration de cette statue (le 28 mars 1686), le maréchal de la Feuillade en fit trois fois le tour à cheval, à la tête du régiment des gardes, dont il était colonel, et il ajoute qu'il fit toutes les prosternations dont les païens honoraient autrefois les statues de leurs empereurs. (*Mémoires de Choisi*, tome II, page 8.)

point. Mandez-m'en votre avis, et le nom de celles qui vous auront sauté aux yeux les premières.

Notre ami Corbinelli est dans l'espérance de l'accommodement de l'affaire de sa cousine. Si vous êtes à Chaseu, faites mes compliments à M. et à madame de Toulongeon. J'aime cette petite femme : ne la trouvez-vous pas toujours jolie ?

665. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 2 août 1679.

J'arrivai ici d'Auvergne mercredi 27 juillet, avec l'*heureuse veuve* ; elle a gagné son procès contre son beau-père. Je ne sais si vous savez cette affaire; la voici en peu de mots :

Comme mère et tutrice du petit marquis d'Andelot, madame de Coligny demande au comte de Dalet la visite des châteaux de Dalet et de Malintras, qu'elle savait être en ruine par sa négligence, et que, comme usufruitier, il eût à les réparer; car il faut savoir que ledit comte de Dalet épousant Barbe de Coligny, les futurs firent conjointement dans leur contrat de mariage donation de ces deux terres à tel de leurs enfants mâles qu'ils choisiraient, et en cas qu'ils mourussent sans choisir, à l'aîné des mâles. A la requête de madame de Coligny, M. de Dalet répondit que sans demeurer d'accord de la validité de la donation, ni sans reconnaître qu'il y eût d'enfant vivant de Gilbert de Langheac, son fils, et de Louise de Rabutin, dame de Coligny, ladite requête était incivile et injurieuse, et partant demandait qu'elle en fût déboutée et condamnée aux dépens. Avec la réplique que madame de Coligny fit à ces défenses, elle envoya à Riom une attestation du bailliage d'Autun de la vie du petit d'Andelot, et un mois après ces premières escarmouches, nous allâmes à Riom. Quatre jours après notre arrivée la cause fut plaidée, les parties présentes. L'avocat de madame de Coligny redit en peu

de mots la teneur de sa requête; l'avocat de M. de Dalet voulut traiter la donation de simple institution révocable en de certains cas (comme, par exemple, en cas d'ingratitude); que le feu marquis de Coligny étant comblé de grâces de la part de son père, sa veuve, qui l'offensait par les soupçons qu'elle témoignait de sa conduite, méritait qu'il révoquât cette institution. Il dit encore mille autres sottises comme celle-là, et finit par dire qu'il se réservait de prouver en temps et lieu que le marquis d'Andelot était mort. A la vérité la chaleur me monta au visage; je me levai, et je dis tout haut que ceux qui disaient cela avaient menti, et que c'étaient des coquins. L'avocat ne fit plus qu'ânonner; celui de ma fille fit merveille à la réplique, et ensuite jugement fut rendu conforme aux fins de la requête de la marquise de Coligny.

Ces deux mots ont été un peu étendus, Madame; mais je le donne aux plus habiles courtisans de dire en moins de paroles les choses que je viens de vous raconter.

J'allai hier à Autun voir mes filles de Saint-Julien; j'appris que l'évêque notre ami y était arrivé de la veille; je lui envoyai faire compliment. Il me vint voir, et nous nous donnâmes rendez-vous à dîner chez lui le lendemain, pour nous entretenir à fond. J'en viens, et il m'a conté tout ce que vous me mandez. Mais, pour répondre à ce que vous me dites qu'il approuve la lettre que j'ai écrite au roi, je vous dirai que c'est le succès qui le fait parler ainsi; car lorsque je la lui montrai un peu avant que de l'envoyer, il en improuva une partie par son silence; et à l'endroit où je demande au roi de me laisser en exil toute ma vie pour rendre les belles vérités que j'avais à dire de lui moins suspectes de flatterie, il me dit que Sa Majesté ne me prendrait que trop au mot, comme si elle n'attendait que mon consentement pour cela.

Il ne me parla point de la résistance que M. le Prince apportait à recevoir mes respects, sachant bien, à mon avis;

qu'après les pas que j'ai faits pour cela je ne m'en soucie plus guère.

Il me conta qu'étant chez M. de Pomponne avec La Feuillade, celui-ci avait parlé de moi comme le meilleur de mes amis ; et sur cela, je viens de lui en faire compliment. Au reste, La Feuillade ne perdra pas l'avance qu'il fait de sa statue de marbre; le roi, qui aime d'être aimé, la lui rendra avec usure.

Votre manière d'écrire, libre et aisée, me plaît bien davantage que la régularité de beaucoup de messieurs de l'académie; c'est le style d'une femme de qualité, qui a bien de l'esprit, qui soutient le caractère des matières enjouées, et qui égaye celui des sérieuses. Je vous plains fort, et madame de Grignan aussi, d'être sur le point de vous séparer. Je sens mieux votre peine qu'un autre, quand je songe à celle que j'aurais s'il fallait qu'on tirât ma fille de Coligny d'auprès de moi. On ne peut pas avoir plus de tendresse pour madame de Grignan que nous en avons tous deux. Il est vrai que les dépenses de la plaine d'Ouilles sont excessives; je ne les approuve pas. Ce n'est pas que je condamne les particuliers quand ils les font volontairement et sans s'incommoder; mais je voudrais que le roi les défendît, et je trouverais plus beau, si j'étais à sa place, d'avoir de bonnes troupes vêtues simplement, que ruinées par la richesse de leurs habits et par la magnificence de leurs équipages.

Je demande par cet ordinaire les *Fables de La Fontaine*; personne ne connaît et ne sent mieux son mérite que moi; je vous manderai quand je les aurai lues celles qui me plairont le plus. Je suis bien aise que notre ami s'accommode : c'est toujours avoir gagné son procès. Je dirai à mon beau-frère et à ma belle-sœur de Toulongeon l'amitié que vous leur faites dans ma lettre; vous avez raison d'aimer cette petite femme, et j'en ai encore plus que vous, car elle est fort jolie.

666. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 25 août 1679.

Le récit du procès de ma nièce m'a fait plaisir, et votre *rabutinade* m'a paru fort bien placée; je prends une part singulière à tout ce qui la touche, et son cher père par conséquent : mais à la pareille.

Plaignez-moi, mon cousin, d'avoir perdu le cardinal de Retz. Vous savez combien il était aimable, et digne de l'estime de tous ceux qui le connaissaient. J'étais son amie depuis trente ans, et je n'avais jamais reçu que des marques tendres de son amitié. Elle m'était également honorable et délicieuse. Il était d'un commerce aisé plus que personne du monde. Huit jours de fièvre continue m'ont ôté cet illustre ami. J'en suis touchée jusqu'au fond du cœur.

J'ai ouï dire que le tonnerre est tombé tout auprès de vous. Mandez-moi par quel miracle vous avez été conservé, et si l'on continue encore à tourmenter ma pauvre nièce, et à lui disputer son joli enfant. Admirez en passant le malheur de Corbinelli. M. le cardinal de Retz l'aimait chèrement; il commence à lui donner une pension de deux mille francs : son étoile a, je crois, fait mourir cette Éminence. Son procès est accommodé, après lui avoir coûté huit cents francs : il avait bien affaire de cette dépense.

Notre bon abbé de Coulanges a pensé mourir. Le remède du médecin anglais l'a ressuscité. Dieu n'a pas voulu que M. le cardinal de Retz s'en servît, quoiqu'il le demandât sans cesse. L'heure de sa mort était marquée, et cela ne se dérange point.

Ma fille vous fait ses compliments à tous deux. Je crains bien qu'elle ne m'échappe. Adieu, mes très-chers.

667. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 28 août 1679.

Votre lettre m'a d'abord réjoui, Madame, mais ensuite j'ai été fâché de voir qu'elle n'était que d'une petite feuille de papier, et je l'ai été bien davantage quand j'y ai vu la mort de M. le cardinal de Retz. Je sais l'amitié qui était entre vous deux, et quand je ne le regretterais pas par l'estime que j'avais pour lui et par l'amitié qu'il m'avait promise, je le regretterais pour l'amour de vous, aux intérêts de qui je prends toute la part qu'on peut prendre; mais c'est notre ami Corbinelli qui est encore plus à plaindre : personne ne perd tant que lui. Il y a longtemps que j'ai remarqué que son étoile changeait le bien en mal, et qu'il portait malheur à ses amis. Le pape Urbain VIII, qui le reconnaissait pour son parent, et qui sur ce pied-là l'aurait avancé, mourut dès qu'il commença de l'aimer. Le cardinal de Retz lui veut faire du bien : il ne passe pas l'année. J'en suis tout à fait fâché, car je l'aime de tout mon cœur.

Il y a près de quinze jours que le tonnerre tomba à demi-lieue d'ici; de six personnes qui étaient sous un noyer il en tua trois, et il blessa fort les trois autres, comme vous pourriez dire de rendre un homme digne d'entrer dans le sérail et de brûler sa femme en pareil endroit qu'il avait été blessé. Voilà des effets bien bizarres du tonnerre; pour moi, qui mérite d'autres châtiments que le feu du ciel, je ne l'appréhende pas. Il trouverait peut-être dans mon voisinage où tomber plus justement que sur ma maison; mais la pénitence est une espèce de cloche qui détourne quelquefois la nuée.

M. Dalet a appelé de la sentence de Riom; ainsi vous verrez cet hiver votre nièce à Paris. Vous croyez bien que je ne demeurerai pas tout seul dans mes châteaux; je de-

mande une permission au roi, qui, je crois, ne me la refusera pas. Cependant n'en dites encore rien, s'il vous plaît; car vous savez que le maître ne veut pas qu'on compte sûrement sur les grâces. Je suis ravi que le bon abbé n'ait pas suivi le cardinal : il est encore plus nécessaire que son Éminence. Ma fille et moi, nous assurons madame de Grignan de nos très-humbles services; et pour vous, Madame, quelle tendresse n'avons-nous pas pour vous?

668. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN[1].

A Paris, vendredi au soir, 15 septembre 1679.

Je suis dans une grande tristesse de n'avoir point de vos nouvelles. Je trouve mille choses en mon chemin qui me frappent les yeux et le cœur. Je fus hier chez mademoiselle de Méri; j'en viens encore : elle est sans fièvre, mais si accablée de ses maux ordinaires et de ses vapeurs, si épuisée et si fâchée de votre départ, qu'elle fait pitié. On n'ose lui parler de rien, tout lui fait mal et la fait suer; elle m'a priée de vous dire son état et sa tristesse. Mon Dieu! que j'ai d'envie de savoir comment vous vous trouvez de ce bateau! Et toujours ce bateau! c'est toujours là que je vous vois, et presque point dans l'hôtellerie : je crois qu'après cette allure si lente vous souhaiterez des cahots, comme vous vouliez du fumier après la fleur d'orange. Enfin, ma fille, j'attends de vos nouvelles et de celles de toute votre troupe, que j'embrasse du meilleur de mon cœur. Il me semble que tous les soins et tous les yeux sont tournés de votre côté : outre que vous êtes la personne qualifiée, vous êtes la personne si délicate, qu'il ne faut être occupé que de vous. J'ai vu la marquise d'Uxelles[2],

[1] Madame de Grignan était restée à Paris depuis les premiers jours de novembre 1677, jusqu'au milieu de septembre 1679. Elle venait de partir pour la Provence. (A. G.)

[2] Son fils était gouverneur de la ville de Châlons.

qui vous fera dignement recevoir à Châlons : j'y adresse cette lettre.

Nous revoilà maintenant dans les écritures par-dessus les yeux : je n'ai pas au moins sur mon cœur de n'avoir pas senti le bonheur de vous avoir ; je n'ai pas à regretter un seul moment du temps que j'ai pu être avec vous, pour ne l'avoir pas su ménager. Enfin il est passé, ce temps si cher ; ma vie passait trop vite, je ne la sentais pas ; je m'en plaignais tous les jours : ils ne duraient qu'un moment. Je dois à votre absence le plaisir de sentir la durée de ma vie et toute sa longueur. Je ne sais point de nouvelles : *quiconque ne voit guère n'a guère à dire aussi* [1]. Le roi d'Angleterre est bien malade. La reine d'Espagne crie et pleure : c'est l'étoile de ce mois. J'aimerais assez à vous entretenir davantage, mais il est tard, et je vous laisse dans votre repos. Je vous souhaite une très-bonne nuit. Est-il possible que j'ignore ce qui est arrivé de cette barque que j'ai vue avec tant de regret s'éloigner de moi ! Ce n'est pas aussi sans beaucoup de chagrin que je l'ignore. Mais si vous n'avez point écrit, j'ai au moins la consolation de croire que ce n'est pas votre faute, et que j'aurai demain une de vos lettres. Voilà sur quoi tout va rouler, au lieu d'être avec vous tous les jours et tous les soirs.

669. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 18 septembre 1679.

J'attendais votre lettre avec impatience, et j'avais besoin d'être instruite de l'état où vous êtes ; mais je n'ai jamais pu voir sans fondre en larmes tout ce que vous me dites de vos réflexions et de votre repentir sur mon sujet. Ah, ma très-chère ! que me voulez-vous dire de pénitence et de pardon ? Je ne vois plus rien que tout ce que vous avez

[1] Fable des *Deux Pigeons*, de La Fontaine, livre IX, fable II.

d'aimable, et mon cœur est fait d'une manière pour vous, qu'encore que je sois sensible jusqu'à l'excès à tout ce qui vient de vous, un mot, une douceur, un retour, une caresse, une tendresse me désarme, me guérit en un moment comme par une puissance miraculeuse; et mon cœur retrouve toute sa tendresse, qui, sans se diminuer, change seulement de nom, selon les différents mouvements qu'elle me donne. Je vous ai dit ceci plusieurs fois, je vous le dis encore, et c'est une vérité; je suis persuadée que vous ne voulez pas en abuser, mais il est certain que vous faites toujours, en quelque façon que ce puisse être, la seule agitation de mon âme : jugez si je suis sensiblement touchée de ce que vous me mandez. Plût à Dieu, ma fille, que je pusse vous revoir à l'hôtel de Carnavalet, non pas pour huit jours, ni pour y faire pénitence, mais pour vous embrasser et vous faire voir clairement que je ne puis être heureuse sans vous, et que les chagrins que l'amitié que j'ai pour vous m'a pu donner me sont plus agréables que toute la fausse paix d'une ennuyeuse absence. Si votre cœur était un peu plus ouvert, vous ne seriez pas si injuste : par exemple, n'est-ce pas un assassinat que d'avoir cru qu'on voulait vous ôter de mon cœur, et sur cela me dire des choses dures? Et le moyen que je pusse deviner la cause de ces chagrins? Vous dites qu'ils étaient fondés : c'était dans votre imagination, ma fille, et sur cela vous aviez une conduite qui était plus capable de faire ce que vous craigniez (si c'était une chose faisable) que tous les discours que vous supposiez qu'on me faisait. Ils étaient sur un autre ton; et puisque vous voyiez bien que je vous aimais toujours, pourquoi suiviez-vous votre injuste pensée, et que ne tâchiez-vous plutôt, à tout hasard, de me faire connaître que vous m'aimiez? Je perdais beaucoup à me taire; j'étais digne de louanges dans tout ce que je croyais ménager, et je me souviens que deux ou trois fois vous m'avez dit le soir des mots que je n'entendais

point du tout alors. Ne retombez donc plus dans de pareilles injustices; parlez, éclaircissez-vous : on ne devine pas; ne faites point comme disait le maréchal de Gramont, ne laissez point vivre ni rire des gens qui ont la gorge coupée, et qui ne le sentent pas. Il faut parler aux gens raisonnables; c'est par là qu'on s'entend, et l'on se trouve toujours bien d'avoir de la sincérité : le temps vous persuadera peut-être de cette vérité. Je ne sais comme je me suis insensiblement engagée dans ce discours; il est peut-être mal à propos.

Vous me dépeignez fort bien la vie du bateau : vous avez couché dans votre lit; mais je crains que vous n'ayez pas si bien dormi que ceux qui étaient sur la paille. Je me réjouis avec le petit marquis du sot petit garçon qui était auprès de lui; ce méchant exemple lui servira plus que toutes les leçons : on a fort envie, ce me semble, d'être le contraire de ce qui est si mauvais. Je n'ai point de nouvelles de votre frère; que dites-vous de cet oubli? Je ne doute point qu'il ne *brillotte* fort à nos états. Je fais tous vos adieux, et j'en avais déjà deviné une partie. Je n'ai pas manqué d'écrire à madame de Vins; j'ai trouvé de la douceur à lui parler de vous. Elle m'a écrit dans le même temps sur le même sujet, fort tendrement pour vous, et très-fâchée de ne vous avoir point dit adieu. Je lui ai mandé qu'elle était bien heureuse d'avoir épargné cette sorte de douleur. Quand nous nous reverrons, nous recommencerons nos plaintes. Je me suis repentie de ne vous avoir pas menée jusqu'à Melun en carrosse : vous auriez épargné la fatigue d'être une nuit sans dormir. Quand je songe que c'est ainsi que vous vous êtes reposée des derniers jours de fatigue que vous avez eus ici, et que vous voilà à Lyon, où il me semble, ma fille, que vous parlez bien haut [1], et que tout cela vous achemine à la bise de

[1] Madame de Rochebonne, belle-sœur de madame de Grignan, était très-sourde.

Grignan, et que ce pauvre sang, déjà si subtil, est agité de cette sorte, ma très-chère, il me faut un peu pardonner si je crains et si je suis troublée pour votre santé. Tâchez d'apaiser et d'adoucir ce sang, qui doit être bien en colère de tout ce tourment. Pour moi, je me porte très-bien; j'aurai soin de mon régime à la fin de cette lune. Ayons pitié l'une de l'autre en prenant soin de notre vie. Je vis hier mademoiselle de Méri; je la trouvai assez tranquille. Il y a toujours un peu de difficulté à l'entretenir, elle se révolte aisément contre les moindres choses, lors même qu'on croit avoir pris les meilleurs tons; mais enfin elle est mieux. Je reviendrai la voir de Livry, où je m'en vais présentement avec le bon abbé et Corbinelli. Je puis vous dire une vérité, ma très-chère : c'est que je ne me suis point assez accoutumée à votre vue pour vous avoir jamais trouvée ou rencontrée sans une joie et une sensibilité qui me fait plus sentir qu'à une autre l'ennui de notre séparation : je m'en vais encore vous redemander à Livry, que vous m'avez gâté. Je ne me reproche aucune grossièreté dans mes sentiments, ma très chère, et je n'ai que trop senti le bonheur d'être avec vous. Je vis hier madame de Lavardin et M. de La Rochefoucauld, dont le petit-fils est encore assez mal pour l'inquiéter. M. de Toulongeon est mort en Béarn; le comte de Gramont a sa lieutenance de roi, à condition de la rendre dans quelque temps au second fils de M. de Feuquières pour cent mille francs. La reine d'Espagne crie toujours miséricorde, et se jette aux pieds de tout le monde. Je ne sais comme l'orgueil d'Espagne s'accommode de ses désespoirs. Elle arrêta l'autre jour le roi par delà l'heure de la messe; le roi lui dit : « Madame, « ce serait une belle chose que la reine catholique empê« chât le roi très-chrétien d'aller à la messe. » On dit qu'ils seront tous fort aises d'être défaits de cette catholique. Je vous conjure de faire mille amitiés pour moi à la belle Rochebonne. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je vous

jure que je ne puis envisager en gros le temps de votre absence. Vous m'avez bien fait de petites injustices, et vous en ferez toujours quand vous oublierez comme je suis pour vous; mais soyez-en mieux persuadée, et je le serai aussi de la bonté et de la tendresse de votre cœur pour moi.

Madame de La Fayette vous embrasse, et vous prie de conserver l'amitié nouvelle que vous lui avez promise.

670. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 20 septembre 1679.

Vous ne trouverez nullement étrange de ne me point voir dans le bateau; vous ne me demandez point à Auxerre, à Châlons, à Lyon, ni même à Grignan? Pour moi, je suis tellement frappée de vous avoir vue ici, qu'il me semble que je dois vous rencontrer à tout moment. Je veux trouver aussi mesdemoiselles de Grignan et mon petit marquis; enfin je suis si fâchée de me trouver toute seule, que, contre mon ordinaire, je souhaite que le temps galope, et pour me rapprocher celui de vous revoir, et pour m'effacer un peu ces impressions trop vives. Est-ce donc cette pensée si continuelle qui vous fait dire qu'il n'y a point d'absence? J'avoue que par ce côté il n'y en a point; mais comment appelez-vous ce que l'on sent quand la présence est si chère? Il faut, par nécessité, que le contraire soit bien amer. J'apprends dans ce moment que La Trousse est parti pour Ypres; sa femme n'a jamais voulu lui dire adieu. C'est un état pitoyable que le sien; je la plains, puisque c'est la tendresse qui la fait souffrir : il y a bien de l'apparence que les sujets de sa douleur ne finiront point[1]. La reine d'Espagne devient *fontaine* aujourd'hui; je comprends bien aisément le mal des séparations. Je vous suis pas à pas; vous êtes à Lyon, vous avez vu

[1] C'est l'inconstance de son mari et la jalousie qui faisaient son tourment.

Guitaud. J'ai une extrême impatience de savoir de vos nouvelles.

Mercredi, à six heures du soir.

Je reçois, ma très-aimable, votre lettre de tous les jours, et puis enfin d'Auxerre.

Cette lettre m'était nécessaire. Je vous vois hors de ce bateau, où vous avez été dans un faux repos; car, après tout, cette allure est incommode. Ne me dites plus que je vous regrette sans sujet; où prenez-vous que je n'en aie pas tous les sujets du monde? Je ne sais pas ce qui vous repasse dans la tête; pour moi, je ne vois que votre amitié, que vos soins, vos bontés, vos caresses; je vous assure que c'est tout cela que j'ai perdu, et que c'est là ce que je regrette, sans que rien au monde puisse m'effacer un tel souvenir, ni me consoler d'une telle perte. Soyez bien persuadée, ma très-chère, que cette amitié que vous appelez votre bien ne vous peut jamais manquer; plût à Dieu que vous fussiez aussi assurée de conserver toutes les autres choses qui sont à vous! Je ne vous reparle plus de votre voyage, dont le détail m'est cher. Vous êtes à Grignan: il faut parler de la bise. Comment vous a-t-elle reçue? comment vous trouvez-vous? Je saurai toute la suite de vos pas; et de la visite de Guitaud, et de Châlons, et de Lyon. Hélas! ma chère enfant, je ne songe qu'à vous et à tout ce qui vous touche.

Mon cher Comte, vous aurez bien de l'honneur si vous conduisez heureusement cette santé si délicate, et je vous en serai plus obligée que de tout ce que vous pourriez faire pour moi. Mesdemoiselles, je pense bien souvent à vous. Je vous redemande ici, l'une au jardin, et l'autre à l'escarpolette: rien ne me répond; vous avez votre part à ma tristesse. Mon cher petit marquis, n'oubliez pas votre bonne maman.

671. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 22 septembre 1679.

Je pense toujours à vous ; et comme j'ai peu de distractions, je me trouve bien des pensées. Je suis seule ici ; Corbinelli est à Paris : mes matinées seront solitaires. Il me semble toujours, ma fille, que je ne saurais continuer de vivre sans vous. Je me trouve peu avancée dans cette carrière, et c'est pour moi un si grand mal de ne vous avoir plus, que j'en tire cette conséquence, qu'il n'y a rien tel que le bien présent, et qu'il est fort dangereux de s'accoutumer à une bonne et uniquement bonne compagnie : la séparation en est étrange ; je le sens, ma très-chère, plus que vous n'avez le loisir de le sentir. Je suis déjà trop vivement touchée du désir extrême de vous revoir, et de la tristesse d'une année d'absence ; cette vue en gros ne me paraît pas supportable. Je suis tous les matins dans ce jardin que vous connaissez ; je vous cherche partout, et tous les endroits où je vous ai vue me font mal. Vous voyez bien que les moindres choses de ce qui a rapport à vous ont fait impression dans mon pauvre cerveau. Je ne vous entretiendrais pas de ces sortes de faiblesses, dont je suis bien assurée que vous vous moquez, sans que la lettre d'aujourd'hui est un peu sur la pointe des vents : je ne réponds à rien, et je ne sais point de nouvelles. Vous êtes à Lyon aujourd'hui ; vous serez à Grignan quand vous recevrez ceci. J'attends le récit de la suite de votre voyage depuis Auxerre. J'y trouve des réveils à minuit qui me font autant de mal qu'à mesdemoiselles de Grignan. Et à quoi bon cette violence, puisqu'on ne partait qu'à trois heures? C'était de quoi dormir la grasse matinée. Je trouve qu'on dort mal par cette voiture ; et quoique je fusse prête à vous entretenir de tout cela, il me semble que recevant cette lettre à Grignan, vous ne comprendriez plus ce que

je voudrais vous dire en parlant de ce bateau ; c'est ce qui fait que je vous parle de moi et de vous, ma chère enfant, dont je vois tous les sentiments pleins d'amitié et de tendresse pour moi.

Mademoiselle de Méri me mande qu'elle est toujours comme je l'ai laissée; qu'elle me prie de vous le mander, afin que si sa tête ne lui permettait pas de vous écrire, vous n'en fussiez point en peine. J'irai descendre chez elle mardi. Madame de Coulanges vint hier au soir bien tard avec sa sœur ; elle a enfin quitté Paris ; les étouffements ne sont pas diminués. Elle me dit que M. de La Rocheguyon [1] était très-mal de sa petite vérole. Duchesne a demandé une assemblée de tous les médecins du monde : la fièvre est redoublée, et la petite vérole séchée et devenue verte; cela ne vaut rien, et pourrait bien nous donner un beau sujet de réflexion. Voilà un laquais de madame de Coulanges qui vient de Paris, et qui m'assure que M. de La Rocheguyon se porte mieux : ma pauvre enfant, *je vous en demande pardon* [2]. Mon fils ne me parle que de vous dans ses lettres, et de la part qu'il prend à la douleur que j'ai de vous avoir quittée. Il a raison, je ne m'accoutumerai de longtemps à cette séparation, et c'est bien moi qui dois dire : *Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus.* Vos lettres aimables font toute ma consolation : je les relis souvent, et voici comme je fais. Je ne me souviens plus de tout ce qui m'avait paru des marques d'éloignement et d'indifférence; il me semble que cela ne vient point de vous, et je prends toutes vos tendresses, et dites et écrites,

[1] Petit-fils de M. de La Rochefoucauld.

[2] Quand madame de Grignan apprenait quelque mauvaise nouvelle, elle s'arrangeait là-dessus; mais lorsque après cela on venait lui dire que la nouvelle était fausse, ou que la personne qu'on lui avait dépeinte à l'extrémité se portait mieux : *Je n'aime pas*, disait-elle plaisamment, *qu'on change mes idées ; et que deviendront mes réflexions passées?* On sent bien que ce raisonnement n'a rien de sérieux, et que c'était un pur badinage entre la mère et la fille. (P.)

pour le véritable fonds de votre cœur pour moi. Êtes-vous contente, ma belle? est-ce le moyen de vous aimer? et pouvez-vous jamais douter de mes sentiments, puisque, de bonne foi, j'ai cette conduite?

Votre frère me paraît avoir tout ce qu'il veut, *bon dîner, bon gîte, et le reste* [1]. Il a été plusieurs fois député de la noblesse vers M. de Chaulnes : c'est une petite honnêteté qui se fait aux nouveaux venus. Nous aspirerons une autre année à voir des effets de cette belle amitié de M. et de madame de Chaulnes. Le roi nous a remis huit cent mille francs; nous en sommes quittes pour deux millions deux cent mille livres : ce n'est rien du tout. Adieu, ma très-chère et très-belle. Si l'extrémité de l'empereur [2] et de don Juan (d'Autriche) [3] pouvait vous satisfaire, on assure qu'ils n'en reviendront pas. Une reine qui porterait *une tête,* en Espagne, trouverait une belle conjoncture pour se faire valoir. On dit qu'elle pleura excessivement en disant adieu au roi; ils retournèrent deux ou trois fois aux embrassades et au redoublement des sanglots : c'est une horrible chose que les séparations.

672. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 27 septembre 1679.

Je suis venue ici un jour ou deux avec le bon abbé, pour mille petites affaires. Ah, mon Dieu, ma très-aimable! quel souvenir que celui du jour de votre départ! j'en solennise souvent la mémoire; je ne puis encore du tout en soutenir la pensée; on dit qu'il faut la chasser : elle revient toujours. Il y a justement aujourd'hui quinze jours que je vous voyais et vous embrassais encore; il me semble

[1] Allusion à la fable des *Deux Pigeons.*
[2] L'empereur Léopold Ier ne mourut que le 5 mai 1705. (P.
[3] Don Jean d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, roi d'Espagne, mourut le 17 septembre 1679. (P.)

que je ne pourrai jamais avoir le courage de passer un mois, et deux mois, et trois mois sans ma chère enfant. Ah, ma fille! c'est une éternité! J'ai des bouffées et des heures de tendresse que je ne puis soutenir. Quelle possession vous avez prise de mon cœur, et quelle trace vous avez faite dans ma tête! Vous avez raison d'en être bien persuadée, vous ne sauriez aller trop loin; ne craignez point de passer le but : allez, allez, portez vos idées où vous voudrez, elles n'iront pas au delà; et pour vous, ma fille, ah, ne croyez point que j'aie pour remède à ma tendresse la pensée de n'être pas aimée de vous : non, non, je crois que vous m'aimez, je m'abandonne sur ce pied-là, et j'y compte sûrement. Vous me dites que votre cœur est comme je le puis souhaiter, et comme je ne le crois pas. Défaites-vous de cette pensée; il est comme je le souhaite et comme je le crois. Voilà qui est dit, je n'en parlerai plus; je vous conjure de vous en tenir là, et de croire vous-même qu'un mot, un seul mot sera toujours capable de me remettre devant les yeux cette vérité qui est toujours dans le fond de mon cœur, et que vous y trouverez quand vous voudrez m'ôter les illusions et les fantômes qui ne font que passer. Mais je vous l'ai dit une fois, ma fille, ils me font peur et me font transir, tout fantômes qu'ils sont : ôtez-les-moi donc, il vous est aisé; et vous y trouverez toujours, je dis *toujours,* le même cœur persuadé du vôtre, ce cœur qui vous aime uniquement, et que vous appelez *votre bien* avec justice, puisqu'il ne peut vous manquer. Finissons ce chapitre, qui ne finirait pas naturellement, la source étant inépuisable; et parlons, ma chère enfant, des fatigues infinies de votre voyage. Pourquoi prendre la route de la Bourgogne, puisqu'elle est si cruelle? C'est la diligence, je comprends bien cela. Enfin, vous voilà arrivée à Grignan. J'ai reçu toutes vos lettres aimables de Chagny, de Châlons, du bateau de Lyon; j'ai tout reçu à la fois. Je comptais fort juste; et je vous vis arri-

ver à Lyon. Je n'avais pas vu M. de Gordes, ni la friponnerie de vous attacher à un grand bateau pour faire aller doucement, et épargner les chevaux; mais j'avais vu tous les compliments de Châlons; j'avais vu le beau temps qui vous a accompagnée jusque là, le soleil et la lune faisant leur devoir à l'envi; j'avais vu votre chambre chez madame de Rochebonne, mais je ne savais pas qu'elle eût une si belle vue. Je ne sais pas bien si c'est le dimanche ou le lundi que vous êtes partie de Lyon; mais je sais que très-assurément vous étiez hier au soir à Grignan, car je compte sur l'honnêteté du Rhône. Vous voilà donc, ma très-chère, dans votre château. Comment vous y portez-vous? Le temps est un peu changé ici depuis quatre jours; la bise vous a-t-elle reçue? vous reposez-vous? Il faut un peu rapaiser votre sang, qui a été terriblement ému pendant le voyage, et c'est pour cela que le repos vous est absolument nécessaire. Pour moi, je ne veux qu'une feuille de votre écriture, aimant mieux prendre sur moi-même, car je préfère votre santé à toutes choses, à ma propre satisfaction, qui ne peut être solide que quand vous vous porterez bien. Je suis très-fort en peine de la santé de Montgobert; l'air de Grignan ne lui est pas bon, et je la trouve très-estimable de s'oublier elle-même pour vous suivre. Vous en pouvez dire autant pour M. de Grignan, car assurément dans ce dernier voyage vous n'avez considéré uniquement que sa propre satisfaction, qu'il a même cachée longtemps sous ses manières polies : vous l'avez approfondie, vous l'avez observée et démêlée; et dès que vous l'avez aperçue un peu plus d'un côté que de l'autre, vous lui avez sacrifié votre santé, votre repos, votre vie, la tendresse et la tranquillité de votre mère, et enfin vous avez parfaitement rempli le précepte de l'Évangile qui veut que l'on quitte tout pour son mari. Le vôtre le mérite bien; mais il faut aussi que cela l'engage encore davantage à prendre soin d'une santé que vous exposez si librement et si courageu-

sement pour lui plaire. Pour moi j'en fais mon unique pensée, quoique très-inutilement, à mon grand regret.

Je reçois des lettres de votre frère, qui ne me parle que de son *pigeon*[1]. Le titre de nouveau venu dans la province le rend fort considérable, et le met dans toutes les affaires. M. de Coulanges a eu une grosse fièvre, comme il a accoutumé en automne; il en est comme guéri. Sa femme et la Bagnols sont à Livry. Je leur ai fait un vilain tour de les avoir quittées lundi ; j'y retourne demain matin, et elles s'en vont à Charenton, parce que M. de Bagnols ayant affaire à Paris, il est plus à portée d'y aller que de Livry. Ainsi, ma chère enfant, me voilà toute seule avec votre souvenir : c'est assez, c'est une fidèle compagnie, qui ne m'abandonne jamais, et que je préfère à toutes les autres. Il y fait parfaitement beau, et vous croyez bien qu'il n'y a point d'endroit où je ne me souvienne de ma fille, et qui ne soit marqué tendrement dans mon imagination, car je n'y vois plus rien que sur ce ton. Je vis hier madame de Lavardin chez madame de La Fayette; je n'y appris rien de nouveau. Elles vous font l'une et l'autre mille amitiés. Madame d'Osnabruck est venue voir MADAME, qui l'a reçue avec une extrême amitié ; elle est sa tante, elle a été élevée avec elle. La reine d'Espagne va toujours criant et pleurant. Le peuple disait, en la voyant dans la rue Saint-Honoré : *Ah!* MONSIEUR *est trop bon : il ne la laissera point aller; elle est trop affligée*. Le roi lui dit devant madame la grande-duchesse[2] : « Madame, je souhaite de vous dire « adieu pour jamais; ce serait le plus grand malheur qui « vous pût arriver que de revoir la France. » Madame la duchesse de Rohan est accouchée d'un garçon ; voilà un troisième duc dans la maison de Chabot. On dit que le maréchal d'Humières reviendra bientôt; cette guerre est

[1] Le baron de Sévigné désignait ainsi madame de Grignan.

[2] Il faut se rappeler que celle-ci avait assez follement quitté la Toscane. (A. G.)

entièrement finie. Le chevalier revient, je crois, avec lui. Adieu, ma très-chère enfant; vous savez bien que je suis tout à vous : n'en doutez jamais.

673. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 29 septembre 1679.

Au sortir de chez mademoiselle de Méri, mercredi au soir, d'où je vous écrivis, ma fille, en qualité de son secrétaire, j'allai souper chez la marquise d'Uxelles; je lui fis tous vos compliments : on ne peut jamais avoir plus d'estime ni plus d'inclination pour personne qu'elle en a pour vous. Elle était venue l'après-dîner chez moi avec mesdames de Lavardin, de Mouci et de Belin; tout cela m'avait chargée de mille et mille compliments pour vous. Nous revînmes ici hier matin, le bon abbé et moi. Corbinelli est occupé de ses affaires; de sorte que je puis me vanter d'être seule, car les Coulanges et Bagnols partaient pour Charenton, et je ne les vis qu'un moment. Je m'en vais donc être avec moi et avec votre cher et douloureux souvenir : je m'en vais voir comment je m'accommoderai de cette compagnie. M. Pascal dit que tous les maux viennent de ne savoir pas garder sa chambre. J'espère garder si bien ce jardin et cette forêt, qu'il ne m'arrivera aucun accident. Le temps est pourtant entièrement détraqué depuis six jours; mais il y a de belles heures. Je fus hier très-longtemps dans le jardin, à vous chercher partout et à penser à vous, avec une tendresse qui ne se peut connaître que quand on l'a sentie. Je relus toutes vos lettres; j'admirai vos soins et votre amitié, dont je suis persuadée autant que vous voulez que je le sois. Vous me dites que votre cœur est comme je le souhaite, et comme je ne le crois point; je vous ai déjà répondu, ma très-chère, qu'il est comme je le souhaite et comme je le crois; c'est une vérité, et je

vous aime sur ce pied-là : jugez de l'effet que cette persuasion doit faire avec l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

L'Anglais (*le chevalier Talbot*) est venu voir le bon abbé sur ce rhume qui nous faisait peur; il a mis dans son vin et dans son quinquina une certaine chose douce qui est si admirable, que le bon abbé sent son rhume tout cuit, et nous ne craignons plus rien. C'est ce qu'il donna à Hautefeuille, qui le guérit en un moment de la fluxion sur la poitrine dont il mourait, et de la fièvre continue : en vérité, ce remède est miraculeux. J'ai bien envie de savoir comme se porte la pauvre Montgobert, *Le Maire*, et M. de Grignan, que je ne daigne mettre au nombre des malades, puisqu'il joue à l'hombre. Je souhaite bien sa santé, pour l'amour de lui, mais aussi pour l'amour de vous; car, quoique vous me priiez de n'être point en peine de votre peine, je vous le refuse, ma très-belle, persuadée que sa maladie vous ferait plus de mal qu'à lui. Il faut que tant de choses aillent bien pour que vous soyez en repos, qu'il n'est quasi pas possible de vous y voir. J'aimerais bien à savoir l'état où vous êtes au vrai, et combien la fatigue du voyage, les nuits sans dormir, et les agitations du carrosse ont pris sur votre pauvre personne, qui était déjà si abattue. Ne croyez point qu'il soit naturel d'être sans inquiétude; mettez-vous à ma place, et sans vous fâcher, ni dire que vous vous portez parfaitement bien, jugez raisonnablement de la juste crainte que je dois avoir pour vous. Eh, mon Dieu! quand je songe comme vous êtes pour moi, je me trouve inhumaine et grossière pour vous. Si j'étais aussi délicate que vous, je le dis à ma confusion, hélas! ma belle, je ne vivrais pas. Et pourquoi ai-je donc tant de courage et tant d'espérance? Est-ce que je vous aime moins que vous ne m'aimez! Il semble que vous m'étourdissiez par vos discours, et cependant je ne les crois point sur votre santé. En vérité, je me perds dans ce faux repos;

et quand j'y pense bien, je trouve que j'ai tant de raisons d'être en peine, que je ne sais pourquoi j'ai eu la complaisance d'être persuadée de tout ce que vous m'avez dit. Mais, vous-même, ne voulez-vous point avoir quelque soin de vous rafraîchir, de vous reposer, de faire écrire pour vous? Gardez-vous bien, ma fille, de répondre à toutes mes lettres : bon Dieu! je ne le prétends pas; je cause avec vous sans fin et sans mesure; il ne faut point de réponse à tout ceci. Je n'écris qu'à vous, je fais ma seule consolation de vous entretenir; ne soyez pas si simple que d'y répondre, je ne vous écrirais plus que des billets. Le soin que j'ai de votre santé, et la persuasion du mal que je vous ferais d'écrire de grandes lettres, me fait entièrement renoncer au plaisir de les lire. Ce me serait une douleur de penser à ce qu'elles vous auraient coûté.

J'ai prié madame de Lavardin de faire vos excuses et de dire vos raisons à madame de Colbert quand elle la verra. J'irai voir mesdames de Vence et de Tourette dès que je serai à Paris; et en attendant je leur ferai faire des compliments. Le petit Coulanges a été assez malade à nos états; il est si charmé des soins qu'on a de lui, et des députés qu'on lui envoie pour savoir de ses nouvelles, que sa fièvre n'a osé continuer : il est si pénétré de tout cela, que c'est une pitié. Mon fils *brillotte* à merveille; il est député de certaines petites commissions qu'on donne pour faire honneur aux nouveaux venus; nous aspirerons quelque jour à quelque chose de plus. J'ai prié madame de Marbeuf de le marier en Bretagne; il ne se verra jamais d'un si beau point de vue que cette année. Il a été dix ans à la cour et à la guerre; il a de la réputation. La première année de paix, il la donne à sa patrie : si on ne le prend dans cette circonstance, on ne le prendra jamais. Ce pays-ci n'est pas bon pour l'établir; il faut rendre à César ce qui appartient à César. Je l'ai un peu dérangé; mais il ne doit pas y avoir regret : cette éducation vaut toujours mieux que celle de

Laridon négligé[1]. Il est toujours aisé de retourner chez soi, et il ne l'est pas d'être courtisan et honnête homme quand on veut. Mon fils me parle toujours de *son pigeon* avec beaucoup de tendresse à sa mode et d'inquiétude pour sa santé. Il avait été avec Coulanges se promener aux Rochers, dont ils admiraient la beauté. Tout ce que vous n'en connaissez pas est plus beau que ce que vous en connaissez. Adieu, ma très-chère, je m'oublie; encore faut-il donner des bornes à cette lettre, ou bien se résoudre à la faire relier : en vérité, c'est une douceur que d'écrire, quand on n'a ce sentiment que pour une personne au monde; car, après tout, c'est une fatigue, et encore faut-il avoir une poitrine comme je l'ai. Vous me demandez ce que je fais : je lis mes anciens livres; je ne sais rien de nouveau qui me tente; un peu du *Tasse*, un peu des *Essais de Morale*. Je me promenerai quand il ne pleuvra plus. Je pense continuellement et habituellement à vous; je vous regrette, sans avoir à me reprocher de n'avoir pas goûté tous les moments que j'ai passés avec vous. Je vous écris, je relis vos lettres, j'espère vous revoir, je fais des plans pour y parvenir; je suis occupée ou amusée de tout ce qui a rapport à vous de cent lieues loin; je retourne sur le passé, je regrette les antipathies et les morts; je tremble pour votre santé; la bise me fait une oppression par la crainte qu'elle me donne; enfin, ma chère enfant, trouvez-vous que je n'aie rien à faire?

674. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 4 octobre 1679.

Le plaisant repos que vous avez eu à Lyon! Je l'ai prévu, ma fille, et j'ai bien compris l'accablement où vous seriez.

[1] Allusion à la fable de l'*Éducation*, dans La Fontaine, livre VIII fable XXIV. (P.)

Mon Dieu, que tout ce qui vous fatigue me fait mal! Vous aviez des visites qui ressemblaient à celles de Paris. Je vous plains bien d'avoir été obligée de laisser la pauvre Montgobert malade. Vous aviez un temps épouvantable quand vous vous êtes embarquée : ce Rhône aura-t-il bien voulu de vous? Quel mal vous aura fait cette tempête, et puis la bise peut-être en arrivant à Grignan! Ma fille, on n'a jamais tout craint, quand on aime comme je fais. J'attends toujours de vos nouvelles avec impatience; vos lettres font la consolation de ma vie, et puis je meurs de peur que vous n'en soyez incommodée en les écrivant. En vérité, mon enfant, il y a bien loin de moi à un philosophe stoïcien; mais enfin c'est ma destinée, et j'y consens, puisque vous le voulez. Vous me répondez trop *aimablement*; il faut que je fasse ce mot exprès pour l'article de votre lettre où vous me paraissez persuadée de toutes les vérités que je vous ai dites sur le retour sincère de mon cœur. Mais que veut dire retour? Mon cœur n'a jamais été détourné de vous. Je voyais des froideurs sans les pouvoir comprendre, non plus que celles que vous aviez pour ce pauvre Corbinelli. J'avoue que celles-là m'ont touchée sensiblement; elles étaient apparentes, et c'était une sorte d'injustice, dont j'étais si bien instruite et que je voyais tous les jours si clairement, qu'elle me faisait petiller. Bon Dieu! combien était-il digne du contraire! Avec quelle sagesse n'a-t-il pas supporté cette injuste disgrâce! Je le retrouvais toujours le même homme, c'est-à-dire fidèlement appliqué, avec tout ce qu'il a d'esprit et d'adresse, à vous servir solidement.

Je ne pensais pas que vous dussiez répondre à Lyon à ma grande lettre. Vous quittez tout pour la lire; n'êtes-vous pas admirable? Pour moi, ma fille, je suis ici dans une tristesse et une solitude que j'aime mieux présentement que tout le monde. Voilà un vrai lieu pour l'humeur où je suis : il y a des heures et des allées qui sont devenues *l'humeur de*

ma mère[1], et dont la sainte horreur n'est interrompue que par les horribles galanteries de nos cerfs, et je me trouve bien de cette solitude. Corbinelli est à Paris, les Coulanges à Charenton ; je leur ai mandé tout ce que vous m'avez écrit sur leur sujet. Il est vrai qu'on a dit un mot de Chantilly ; mais cela est tombé si court, qu'il n'en est plus question. A propos de Chantilly, j'ai eu un grand chagrin pour le fidèle *Hébert*[2]. Gourville, qui voulait qu'Hébert lui découvrît tout ce qui se fait à l'hôtel de Condé, l'a attaqué sur certains *revenant-bon* des choses qu'il doit donner à chacun, et que l'on ne prend point, qui lui ont fait un crime, quoique cela se soit toujours fait dans cette maison. Il s'est mêlé des ennemis et des envieux ; quoi qu'il en soit, il est dehors pour avoir été seulement soupçonné : l'état où il est marque son innocence ; je ne l'en estime pas moins, je vous assure, et je n'aurai point de repos que je ne l'aie replacé dans quelque bonne condition ou commission. Il a de l'esprit, il écrit a merveille ; il a senti les injustices de la cour, comme le berger de la fable. S'il trouvait ma livrée dans son coffre, *doux trésor*, dirait-il, *je vous reprends*[3].

J'ai reçu une lettre de madame de Vins, qui me donne un rendez-vous à Pomponne après Fontainebleau ; je n'y manquerai pas. Mademoiselle de Méri est digne de pitié ; j'envoie chez elle très-souvent, et je la verrai quand j'irai des moments à Paris. Le bon abbé se porte très-bien ici ; son Anglais lui guérit encore son rhume, en mettant je ne sais quoi dans son quinquina. Si ce n'était la timidité qui reste après les grands maux, il irait fort bien en Bretagne ; mais il est comme quand je me retirais à trois heures et demie, de peur du serein. Il vous fait mille et mille compliments. L'abbé de Grignan me mande que les eaux lui font

[1] Nom des allées du parc de l'abbaye de Livry.

[2] Il avait été à madame de Sévigné, et placé ensuite à l'hôtel de Condé par Gourville. (P.)

[3] *Voyez* la fable *du Berger et du Roi*, par La Fontaine. (P.)

très-bien depuis six jours. Il n'était pas content d'abord, mais il est charmé des soins de tous ces hommes que vous haïssez tant. Ma pauvre enfant, ne prenez pas garde à la longueur de mes lettres; je cause avec vous, et c'est ma seule occupation. Je vous demande la grâce de ne vous pas tuer pour moi, et que je n'aie point la douleur de contribuer à détruire une vie pour laquelle je donnerais la mienne. Je me suis purgée; je prends maintenant de cette eau dont madame de Lavardin m'a dit des merveilles, et j'observerai ce régime à toutes les fins de lune : en effet, je m'en trouve fort bien, sans préjudice de l'eau de lin. Payez-moi tous ces soins, ma fille : vous en savez le moyen. Mon fils m'écrit à tout moment. Il fait très-bien aux états; il se fait considérer. Je crains seulement qu'il ne soit un peu trop Breton. Il me parle de vous avec une tendresse extrême. Je suis conciliante, et je lui dis que vous êtes *son pigeon,* et que vous l'aimez. Je dirai bien aussi toutes mes jolies sottises à votre madame de Chat....; fiez-vous à moi. Mon Dieu, que j'embrasse de bon cœur mesdemoiselles de Grignan! N'ont-elles point bien des choses à me dire? M. de Grignan tue-t-il bien ses perdrix? M'aime-t-il toujours? A-t-il soin de vous comme il me l'a promis? Ma chère enfant, je suis tout à vous. Si je n'étais pas seule, mes lettres seraient plus courtes; ne prenez pas ce mauvais exemple : c'est que je ne sais que faire.

675. — A LA MÊME.

A Livry, vendredi 6 octobre 1679.

Vous avez trouvé le vent contraire; je n'en suis guère surprise; vous êtes assez destinée à ce malheur, soit sur le Rhône, ou sur la terre. C'est en vérité, ma chère enfant, un grand chagrin en quelque endroit que ce soit, et je comprends fort aisément l'embarras où vous avez été. Il y a même du péril, et vous fîtes très-sagement d'honorer de

votre présence le lieu où M. de Vardes s'est baigné, plutôt que de vous opiniâtrer à gagner Valence : il faut céder à la furie des vents.

Il est venu ici un père Morel de l'Oratoire. C'est un homme admirable. Il a amené Saint-Aubin, qui nous est demeuré. Je voudrais que M. de Grignan eût entendu ce père. Il ne croit pas qu'on puisse sans péché donner à ses plaisirs quand on a des créanciers; ces dépenses lui paraissent des vols qui nous ôtent le moyen de faire justice. Vraiment, c'est un homme bien salé; il ne fait aucune composition. Mais parlons de Pauline (*de Grignan*); l'aimable, la jolie petite créature! Hélas! ai-je été jamais si jolie qu'elle? on dit que je l'étais beaucoup. Je suis ravie qu'elle vous fasse souvenir de moi : je sais bien qu'il n'est pas besoin de cela; mais enfin j'en ai une joie sensible. Vous me la dépeignez charmante, et je crois précisément tout ce que vous m'en dites. Je suis étonnée qu'elle ne soit pas devenue sotte et ricaneuse dans ce couvent : ah! que vous avez bien fait de l'en retirer! Gardez-la, ma fille, ne vous privez pas de ce plaisir, la Providence en aura soin. Ne lui dites-vous pas qu'elle a une *bonne*[1]? Serait-il bien possible que je trouvasse encore de la place pour aimer, et de nouveaux attachements? Je vous conseille de ne vous point défendre de la tendresse qu'elle vous inspire, quand vous devriez la marier au Béarn. Mesdemoiselles de Grignan ont eu grande raison de trouver le château de leur père très-beau; mais, mon Dieu, quelles fatigues pour y parvenir! que de nuits sur la paille, et sans dormir, et sans manger rien de chaud; ma chère fille, vous ne me dites pas comme vous vous en portez, et comme cette poitrine en est échauffée, et comme votre sang en est irrité. Quelle circonstance à notre séparation, que la crainte trop bien fondée que j'ai pour votre santé! Je crois entendre cette bise qui vous ôte

[1] Une *bonne-maman*, une grand'mère.

la respiration. Hélas! pouvais-je me plaindre en comparaison de ce que je souffre, quand je n'avais que votre absence à supporter? Je croyais qu'on ne pouvait pas être pis; on n'imagine rien au delà : j'ignorais la peine où je suis; je la trouve si dure à supporter que je regarderais comme une tranquillité l'état où j'étais alors. Encore si je pouvais me fier à vous, et me consoler dans l'espérance que vous aurez soin et pitié de vous et de moi, que vous donnerez du temps à vous reposer, à vous rafraîchir, à prendre ce qui peut apaiser votre sang; mais je vous vois peu attentive à votre personne, dormant peu, mangeant peu, et cette écritoire toujours ouverte. Ma fille, si vous m'aimez, donnez-moi quelque repos, en prenant soin de vous. Ma chère Pauline, ayez soin de votre belle maman. Pour moi, je me porte très-bien.

Il fait le plus beau temps du monde. Le bon abbé est parfaitement guéri; son rhume est allé avec sa fièvre : l'Anglais est un homme divin. Nous ne pensons point à faire un plus long voyage que Livry. Il reste une certaine timidité après les grandes maladies, qui ne permet pas qu'on s'éloigne du secours; ce bon abbé vous rend mille grâces de vos soins.

Vous me faites rire des vanités des deux sœurs [1]. L'aînée ne néglige pas de citer dans ses lettres à Lyon tous les noms dont elle s'honore ici; l'autre est admirable de dire qu'on la presse d'aller à Chantilly : la vanité est plaisante. Imaginez-vous que la pensée de ce voyage a duré un moment dans la tête de M. de La Rochefoucauld; il me l'a dit en l'air; je le redis tout de suite à ces femmes. Son petit-fils a manqué mourir depuis : on n'en a pas redit un seul mot; on jette son bonnet par-dessus les moulins, et voilà ce qu'elle appelle une partie dont on la tourmente. Ah! il est vrai, nous eussions eu bien de la peine à la dé-

[1] Madame de Coulanges et madame de Bagnols.

baucher. Il y a des styles à quoi je ne puis m'accoutumer : j'aime bien mieux être toute seule dans cette avenue.

Nous y étions hier, Saint-Aubin et moi ; il lisait, je l'écoutais, et je regardais le petit pays doux que vous connaissez ; je vous souhaitais l'air que je respirais. Nous avions entendu un cor dans le fond de cette forêt ; tout d'un coup nous entendons passer comme une personne au travers des arbres ; nous regardons : c'était un grand chien courant. Qu'est-ce que c'est, dit Saint-Aubin ? *C'est,* lui dis-je, *un des aumôniers de M. de Senlis* [1]. Là-dessus sa rate s'est épanouie d'un rire extravagant, et voilà la plus grande aventure qui nous puisse arriver en ce pays ; il faut être même d'un grand loisir pour vous raconter une telle sottise.

J'écrirai à Pellisson [2] pour le frère de Montgobert ; j'y ferai comme pour ma cure. Vous n'avez qu'à me donner toutes sortes de commissions : c'est le plus aimable amusement que je puisse avoir en votre absence. En voici un que j'ai trouvé ; c'est un tome de Montaigne, que je ne croyais pas avoir apporté. Ah, l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! C'est mon ancien ami ; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau. Je ne puis lire qu'avec les larmes aux yeux ce que dit le maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils, et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avait pour lui. Lisez cet endroit-là, je vous prie, et me dites comme vous vous en trouverez ; c'est à madame d'Estissac, *de l'amour des pères envers leurs enfants*. Mon Dieu, que ce livre est plein de bon sens [3] !

Mon fils triomphe aux états ; il vous fait toujours mille

[1] Denis Sanguin, évêque de Senlis, oncle de Louis Sanguin, marquis de Livry, aimait beaucoup la chasse, et chassait très souvent dans la forêt de Livry. (P.)

[2] Pellisson administrait les économats de Cluny, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Denis.

[3] Voyez *Essais de Montaigne*, liv. II, chap. VIII.

amitiés ; c'est plus d'attention pour votre santé, plus de crainte que vous ne soyez pas assez forte : enfin *ce pigeon* est tout à fait tendre. Je lui dis aussi vos amitiés : je suis *conciliante*, comme dit Langlade. Madame de Vins vous aime, et m'a demandé soigneusement de vos nouvelles. La pauvre Méri est toujours misérable ; elle me fait une pitié extrême ; j'irai la voir bientôt. J'ai une envie extrême de savoir si vous serez bien reposée, et si Guisoni ne vous aura point donné quelques conseils que vous ayez suivis. On dit que la glace est bien contraire à votre poitrine ; vous n'êtes plus en état de prendre sur vous, tout y est pris : ce qui reste tient à votre vie. Le bon abbé me disait tantôt que je devrais vous demander Pauline ; qu'elle me donnerait de la joie, de l'amusement, et que j'étais plus capable que je n'ai jamais été de la bien élever. J'ai été ravie de ce discours ; mettons-le cuire, nous y songerons quelque jour. Il me vient une pensée : que vous ne voudriez pas me la donner, et que vous n'avez pas assez bonne opinion de moi. Ma fille, cachez-moi cette idée, si vous l'avez ; car je sens que c'est une injustice, et que vous ne me connaissez pas : je serais délicieusement occupée à conserver toutes les merveilles de cette petite.

Mesdemoiselles de Grignan, ne l'aimez-vous pas bien ? Vous devriez m'écrire, et me conter mille choses ; mais naturellement, et sans vous en faire une affaire, et me dire surtout comment se porte votre chère marâtre : cela vous accoutumerait à écrire facilement comme nous. Je voudrais bien que le petit continuât à jouer au mail. Qu'on le fasse plutôt jouer à gauche alternativement, que de le désaccoutumer de jouer à droite, et d'être adroit. Saint-Aubin a trouvé un mail ici ; il y joue très-bien ; il vous baise très-humblement les deux mains. Je lui dis des choses admirables de sa petite *Camuson*, et je lui demande les chemins qui l'ont conduit de la haine et du mépris que nous avons vus, à l'estime et à la tendresse que nous voyons. Il est un

peu embarrassé : *il mange des pois chauds,* comme dit M. de La Rochefoucauld quand quelqu'un ne sait que répondre.

M. de Grignan, je vous observe, je vous vois venir; je vous assure que si vous ne me dites rien vous-même de la santé de madame votre femme, après les horribles fatigues de son voyage, je serai bien mal contente de vous. Cela répondrait-il en effet à ce que vous me disiez en partant? Fiez-vous à moi, je vous réponds de tout. Je crains bien que vous n'observiez cette santé que superficiellement. Si je reçois un mot de vous, comme je l'espère, je vous ferai une grande réparation.

676. — A LA MÊME.

A Livry, mercredi 11 octobre 1679.

J'attendais cette lettre du premier avec bien de l'impatience; les pluies l'ont retardée. Voilà un des chagrins de l'absence, c'est qu'elle noircit toutes choses. Je n'avais pas manqué d'imaginer tout ce qu'il y a de plus fâcheux; et pour vous parler sincèrement, je ne puis être en repos sur votre santé : je ne crois pas ce que vous m'en dites; M. de Grignan même ne m'en dit pas un mot; la pauvre Montgobert, à qui je me fie, est malade; mesdemoiselles de Grignan n'en disent que ce qu'il vous plaît : ainsi je suis abandonnée à mon imagination. Vos jambes froides et mortes, dont vous vous moquez, au moins devant moi, me font une peine incroyable; je ne trouve point que cela soit à négliger; et si j'étais à votre place, je suivrais l'avis de Guisoni, qui ne traite pas ce mal de bagatelle; je ferais le voyage qu'il vous conseille, je prendrais mon temps, je mettrais ce remède au rang de mes affaires indispensables, et je ne laisserais point mes pauvres jambes froides, mortes et dénuées d'esprits [1]; je les voudrais ressusciter et réchauffer; je voudrais enfin me soulager des cruelles

[1] Expression cartésienne.

douleurs qu'elles me font souffrir tous les soirs. Ce n'est pas vivre, ma chère enfant, que de vivre avec tant d'incommodités. C'est ce voyage-là que je vous ferais bien faire, si j'étais M. de Grignan, et que j'eusse autant de pouvoir sur vous qu'il en a. Enfin, vous croyez bien que je pense souvent à toutes ces choses, et qu'il n'y a nulle philosophie, nulle résignation et nulle distraction qui puissent m'en détourner. Je m'en accommode le mieux que je puis, quand je suis dans le monde; mais de croire que cette pensée ne soit pas profondément gravée dans mon cœur, ah, ma fille! vous connaissez trop bien l'amitié pour en pouvoir douter. Et vous parlez de ma santé : c'est bien dit, de ma santé, car je me porte très-bien, je vous l'ai dit vingt fois; vous vous occupez de ma santé, et moi je m'inquiète avec raison de votre maladie. Guisoni veut que je me fasse saigner, parce que la saignée lui fait du bien; le médecin anglais (*Talbot*) dit qu'elle est contraire au rhumatisme, et que si j'ôte mon sang, qui consume les sérosités, je me retrouverai comme il y a quatre ans : lequel croirai-je? Voici le milieu : je me purgerai à la fin de toutes les lunes, ainsi que j'ai fait depuis deux mois; je prendrai de cette eau et de l'eau de lin. C'est là tout ce qu'il me faut; et ce qui me serait encore meilleur, ce serait votre santé. Voilà bien du discours, ma très-belle, sur un sujet qui n'aura pas manqué de vous ennuyer; mais vous ne sauriez m'empêcher d'être uniquement occupée de l'état où vous êtes.

677. — A LA MÊME.

A Pomponne, vendredi 13 octobre 1679.

Me voici, ma fille, avec les plus aimables gens du monde. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Pomponne, madame de Vins m'envoya un laquais à Livry, pour me prier de les venir voir, si je le pouvais. Je m'y rendis hier au soir. Le maître et la maîtresse du logis me reçurent fort bien; mais

madame de Vins parut tellement votre amie, que je ne pus douter de tout ce que je pensais déjà de la véritable amitié qu'elle a pour vous. Nous causâmes fort de votre départ, de votre séjour, de votre santé, et même de votre retour; car on ne peut s'empêcher, comme vous disiez une fois, de se rendre l'avenir présent. Nous prenons tout ce que nous pouvons de tous les côtés. Il serait inutile de vous redire toutes nos conversations; vous les imaginez aisément, et cela rendrait cette lettre infinie. Madame de Vins vous écrit; elle vous mandera ce qu'elle sait de nouvelles. Dites-lui un peu que vous mettez sur votre compte tout ce qu'elle fait à mon égard. Son amitié m'est aussi convenable que son âge me l'est peu; mais son esprit est si bon et si solide, qu'on peut la tenir pour vieille par cet endroit, aussi bien que vous, qui avez passé à *joints-pieds* sur toutes les misères des jeunes personnes. Je lui appris une querelle entre MM. de Ventadour, d'Aumont et le chevalier de Tilladet. M. de La Rochefoucauld les accommode, et s'en trouve si embarrassé, qu'il aimerait mieux avoir à faire un poëme épique, à ce que me mande madame de La Fayette. Je vous en dirai davantage mercredi. Je reçus hier vos lettres en venant ici; de sorte que je fis tenir fort sûrement celle de madame de Vins. Je serai demain à Paris. Je veux voir le chevalier, et dire adieu à La Garde, qu'on dit qui s'en va mardi. Je veux leur ôter la peine de venir à Livry, dont les chemins sont déjà gâtés. Je ne vous dis plus rien de notre maison; vous aurez vu comme les pensées du vendredi étaient toutes contraires à celles de mercredi : cela est fort de l'humanité. Je suis fort aise de la dernière résolution; je crois n'y avoir pas nui. Vous serez bien étonnée et bien fâchée de recevoir si tôt vos ordres pour l'assemblée (*des états de Provence*). A peine aurez-vous le temps de vous reposer un moment; mais cette précipitation est mêlée d'un grand bien; car assurément M. de Vendôme (*le gouverneur*) n'ira point en Provence. M. de

Pomponne me l'a dit avec plaisir : tous les ordres s'adressent à M. de Grignan. Il paraît ici que l'assemblée est déjà commencée ; voilà qui est fait ; ainsi, ma belle, du bien et du mal mêlés partout : vous ne passerez pas le mois de novembre chez vous ; mais vous êtes encore gouverneurs. M. de Pomponne sent cela comme nous. Je n'ai jamais vu un homme si aimable. Il m'a fort priée de vous faire ses compliments sincères et tendres, car votre santé et votre absence lui tiennent au cœur.

J'embrasse premièrement M. de Grignan. Je l'admire bien, et vous aussi, ma fille, d'aimer tant mes lettres ; je suis toujours tout étonnée du bien que vous m'en dites : elles passent si vite chez moi, que je ne sens jamais ni ce qu'elles valent ni aussi ce qu'elles ne valent pas ; telles qu'elles sont, vous n'en aurez que trop, et moi des vôtres, qui sont pourtant toute ma consolation ; mais elles sont bien tristes, quand je les compare à ce qu'il y a de meilleur ; je ne vis que pour en venir là. Je me suis égarée ; mais je reviens. J'embrasse donc M. de Grignan premièrement, et suis fort aise qu'il ait la bonne foi d'avouer que je lui donne de la tablature pour savoir bien vous aimer : qu'il essaye un peu de chanter sur ce ton, principalement pour le soin de votre santé ; car on a beau dire que cela est importun, je ne suis pas trop de cet avis : tout ce qui tient à la vie de ce que nous aimons, de tout temps ne s'est guère accordé avec la tranquillité. Si M. de Grignan avait autant aimé madame de Saint-Simon que je vous aime, j'en demande pardon à son amour, il n'aurait pas été bien en repos de la voir dans votre état. Qu'il examine donc cette vérité : voilà sa leçon d'aujourd'hui, puisque je me trouve obligée d'être sa maîtresse à aimer. Je l'embrasse donc premièrement ; ne pourrai-je continuer, et embrasser quelqu'un secondement ? Ce sera vraiment mesdemoiselles ses filles, qui me tiennent au cœur, et mon petit garçon, qui ne m'y tient pas mal aussi, et *Paulinote,*

avec tous ses attraits ; et vous, ma très-belle, que vous dirai-je? Rien du tout, que ce que vous avez la justice de me dire ; c'est que vous remplissez toute la capacité de ce cœur que vous trouvez si savant dans l'amitié.

678. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 18 octobre 1679.

Je suis venue ici pour plusieurs petites choses ; le bon abbé y est aussi, et se porte très-bien. Une de mes affaires était de voir le chevalier de Grignan : sa vue me toucha sensiblement. Je sais l'intérêt qu'il prend à votre santé ; nous en parlâmes fort ; il est digne de comprendre ce que je sens pour vous. Je croyais dire adieu aussi à M. de La Garde ; mais il ne s'en va pas si tôt. Il a toujours de ces sortes d'affaires qui me font admirer sa bonté. Nous voilà donc arrêtés à l'hôtel de Carnavalet ; nous ne pouvions mieux faire. Le *bien bon* est entré d'abord dans vos desseins pour l'ajustement de votre appartement. Il est survenu tout à propos un fort honnête ami de *Carpillon Frétin*, homme à qui nous avons affaire en l'absence de M. d'Agaurri [1] ; il est tellement entré avec nous dans cette petite commodité, qu'il en veut être l'architecte. Il y est fort entendu ; il demande seulement le temps d'écrire à M. d'Agaurri, en Dauphiné, pour avoir la permission d'attaquer la vieille antiquaille de cheminée, dont il ne doute point ; et cela étant, il n'y aura rien de mieux ni de plus tôt fait. Tout le malheur, c'est qu'il vous en coûtera moins que ce que vous pensez. Ils disent que cent écus feront votre affaire. Soyez persuadée que nous aurons grand plaisir à vous faire celui-là. En vérité, c'est une chose étrange que l'hôtel de Carnavalet sans vous. Il faut se soutenir par l'espérance de vous y revoir, non plus comme un

[1] M. d'Agaurri était propriétaire de l'hôtel de Carnavalet.

oiseau ni comme un courrier, mais comme une personne qui n'a plus que faire là-bas, et qui veut respirer un air qui convient et à ses affaires et à sa santé.

J'ai grand regret que Pauline soit chassée du logis; je vous en crois dehors vous-même, car vous n'aurez guère laissé languir votre convocation, afin de ne pas donner le temps au gouverneur de se raviser : il n'y a pas d'apparence qu'il y songe cette année. On est persuadé que Sa Majesté va faire commencer les propositions du mariage de Bavière par M. le président Colbert [1], qu'on croit qui va partir : tout cela est encore en l'air.

Je vous ai parlé de la querelle du duc de Ventadour et du duc d'Aumont. Ce dernier revenait de Bourbon avec sa femme, la duchesse de Ventadour et le chevalier de Tilladet. Le duc de Ventadour était à une de ses terres de ce même pays, appelée *La Motte*. Il avait prié sa femme d'y venir. Il envoya prier toute la compagnie. Il fut refusé; il vint lui-même, et ne fut pas bien reçu, parce que, de la dînée à la couchée, les suivant partout, ses discours étaient un peu entremêlés de menaces et d'injures. Il était à cheval par la campagne, le pistolet à la main, comme Don Quichotte, menaçant et défiant les messieurs. Le chevalier de Tilladet le traita de fou, et qu'il fallait le mener aux Petites-Maisons. Enfin, dans des transes mortelles, les dames arrivèrent à Paris, où le roi, averti, envoya aussitôt garder madame de Ventadour. La voilà sous la protection de Sa Majesté. Que fait le monstre? Il s'en va trouver le roi, accompagné de ses proches, c'est-à-dire de MM. les princes de Condé, de Conti, MM. de Luxembourg, Duras, Schomberg, Bellefonds; et avec une hardiesse incroyable il parla à Sa Majesté, disant que le chevalier de Tilladet lui avait *manqué de respect*. Remarquez ce mot : il remet la Duché où elle était autrefois. « Eh, Sire! pourquoi me

[1] Charles Colbert, marquis de Croissi.

« refuse-t-on ma femme? Que m'est-il arrivé d'extraordi-
« naire? Suis-je plus bossu et plus mal fait que je n'étais
« quand on m'a bien voulu? Si je suis laid, Sire, est-ce
« ma faute? Si je m'étais fait moi-même, j'aurais pris la
« figure de Votre Majesté; mais tout le monde n'est pas
« partagé comme il le voudrait être. » Et enfin, avec cette flatterie naturelle et juste qu'on n'attendait point, et beaucoup de raison dans ses discours, il a si bien fait que le roi a été fort content de lui, et toute la cour. Cependant on les va séparer. L'embarras, c'est qu'il veut absolument que sa femme soit dans un couvent, et cela est triste [1]. M. de La Rochefoucauld est chargé de toute cette affaire, et des accommodements entre les messieurs. Je vous ai dit combien il est empêché de tout cela.

Mon fils est aux Rochers solitairement. Il a si bien fait aux états, que je crois en vérité qu'il aura dans deux ans cette grande députation. Il vous aime très-chèrement, il en jure sa foi. Je conserverai entre vous l'amour fraternel, ou j'y périrai. J'ai fait vos compliments à toutes les dames que vous me nommez : votre souvenir fait une joie et une tristesse. Madame de La Fayette veut se distinguer à cause de cette nouvelle amitié; il ne tiendra vraiment pas à elle que vous ne soyez contente.

J'embrasse M. de Grignan, mesdemoiselles ses filles, son petit *sobre* de fils; cela est plaisant d'aspirer à cette qualité : nos Bretons n'ont point cette fantaisie. Pour vous, ma très-chère, je suis à vous avec cette perfection que M. de Grignan admire. J'aime que vous me parliez de vous sans cesse, et je regrette tout ce qui n'est que pour causer agréablement : la crainte que tant d'écriture ne vous fasse mal trouble tout le plaisir que j'avais de vos lettres infinies.

[1] *Voyez* cette anecdote dans *La France galante*, tome Ier, page 106.

679. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 octobre 1679.

Quoi ! vous pensez m'écrire de grandes lettres, sans me dire un mot de votre santé! je pense, ma chère enfant, que vous vous moquez de moi. Pour vous punir, je vous avertis que j'ai fait de ce silence tout le pis que j'ai pu : j'ai compris que vous aviez bien plus de mal aux jambes qu'à l'ordinaire, puisque vous ne m'en disiez rien, et qu'assurément si vous vous fussiez un peu mieux portée, vous eussiez été pressée de me le dire; voilà comme j'ai raisonné. Mon Dieu, que j'étais heureuse quand j'étais en repos sur votre santé! et qu'avais-je à me plaindre auprès des craintes que j'ai présentement? Ce n'est pas qu'à moi, qui suis frappée des objets et qui aime passionnément votre personne, la séparation ne soit un grand mal; mais la circonstance de votre délicate santé est si sensible, qu'elle en efface l'autre. Mandez-moi désormais l'état où vous êtes, mais avec sincérité. Je vous ai mandé tout ce que je savais pour vos jambes ; si vous ne les tenez chaudement, vous ne serez jamais soulagée. Quand je pense à ces jambes nues deux ou trois heures le matin pendant que vous écrivez ! mon Dieu, ma chère, que cela est mauvais ! Je verrai bien si vous avez soin de *moi*. Je me purgerai lundi pour l'amour de vous. Il est vrai que le mois passé je ne pris qu'une pillule. J'admire que vous l'ayez senti. Je vous avertis que je n'ai aucun besoin de me purger : c'est à cause de cette eau, et pour vous ôter de peine. Je hais bien toutes ces fièvres qui sont autour de vous.

Le chevalier vous mande toutes les nouvelles; il en sait plus que moi, quoiqu'il soit un peu incommodé de son bras, et par conséquent assez souvent dans sa chambre. Je fus le voir hier, et le bel abbé. Il me faut toujours quelque

Grignan ; sans cela il me semble que je suis perdue. Vous savez comme M. de La Salle [1] a acheté la charge de Tilladet. C'est bien cher de donner cinq cent mille francs pour être subalterne de M. de Marsillac : j'aimerais mieux, ce me semble, les subalternes des charges de guerre. On parle fort du mariage de Bavière. Si l'on faisait des chevaliers (*de l'ordre*), ce serait une belle affaire; je vois bien des gens qui ne le croient pas. J'ai reçu une lettre de bien loin, que je vous garde ; elle est pleine de tout ce qu'il y a au monde de plus reconnaissant, et d'un tour admirable. Pour le pauvre Corbinelli, je ne sais point de cœur meilleur que le sien ; et pour son esprit, il vous plaisait autrefois. Il regarde avec respect la tendresse que j'ai pour vous ; c'est un *original* qui lui fait connaître jusqu'où le cœur humain peut s'étendre. Il est bien loin de me conseiller de m opposer à cette pente : il connaît la force des conseils sur de pareils sujets.

Le changement de mon amitié pour vous n'est pas un ouvrage de la philosophie ni des raisonnements humains. Je ne cherche point à me défaire de cette chère amitié, ma fille. Si dans l'avenir vous me traitez comme on traite une amie, votre commerce sera charmant; j'en serai comblée de joie, et je marcherai dans des routes nouvelles. Si votre tempérament, peu communicatif, comme vous le dites, vous empêche encore de me donner ce plaisir, je ne vous en aimerai pas moins; n'êtes-vous pas contente de ce que j'ai pour vous? en désirez-vous davantage? Voilà votre pis-aller. Nous parlions de vous l'autre jour, madame de La Fayette et moi. Nous trouvâmes qu'il n'y avait au monde que madame de Rohan et madame de Soubise qui fussent ensemble aussi bien que nous y sommes; et où trouverez-vous une fille qui vive avec sa mère aussi agréablement que vous faites avec moi ? Nous les parcourûmes toutes : en

[1] Louis de Caillebot, marquis de La Salle, sous-lieutenant des Chevau-légers.

vérité nous vous fîmes bien de la justice, et vous auriez été contente d'entendre tout ce que nous disions. Il me paraît qu'elle a bien envie de servir M. de Grignan; elle voit bien clair à l'intérêt que j'y prends, et je suis sûre qu'elle sera alerte sur les chevaliers, et surtout le mariage se fera dans un mois, malgré l'*écrevisse,* qui prend l'air tant qu'elle peut; mais elle sera encore fort rouge en ce temps-là. Madame de La Fayette prend des bouillons de vipères, qui lui redonnent une âme et des forces à vue d'œil. Elle croit que cela vous serait admirable. On coupe la tête et la queue à cette vipère, on l'ouvre, on l'écorche, et toujours elle remue; une heure, deux heures, on la voit toujours remuer. Nous comparâmes cette quantité d'esprits, si difficiles à apaiser, à de vieilles passions, et surtout à celles de ce quartier : que ne leur fait-on point? On dit des injures, des rudesses, des cruautés, des mépris, des querelles, des plaintes, des rages, et toujours elles remuent : on n'en saurait voir la fin. On croit que quand on leur arrache le cœur, c'en est fait, et qu'on n'en entendra plus parler; point du tout, elles sont encore en vie, elles remuent encore. Je ne sais pas si cette sottise vous paraîtra comme à nous; mais nous étions en train de la trouver plaisante : on en peut faire souvent l'application.

Voici des affaires qui vous viennent; je crois que vous allez à Lambesc. Il faut tâcher de se bien porter, de rajuster un peu les deux bouts de l'année, qui sont dérangés, et les jours passeront. J'ai vu que j'en étais avare; je les jette à la tête présentement. Je m'en retourne à Livry jusqu'après la Toussaint; j'ai encore besoin de cette solitude. Je n'y veux mener personne; je lirai, je tâcherai de songer à ma conscience : l'hiver sera encore assez long.

Votre pigeon est aux Rochers comme un ermite, se promenant dans ses bois. Il a fort bien fait aux états. Il avait envie d'être amoureux d'une mademoiselle de La Coste. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour la trouver un bon parti,

mais il n'a pu. Cette affaire a une *côte rompue* [1]; cela est joli. Il s'en va à Bodégat, de là au Buron, et reviendra a Noël avec M. d'Harouïs et M. de Coulanges. Ce dernier a fait des chansons extrêmement jolies; Mesdemoiselles, je vous les enverrai. Il y avait à Rennes une mademoiselle Descartes [2], propre nièce de *votre père* (*Descartes*), qui a de l'esprit comme lui; elle fait très-bien les vers. Mon fils vous parle, vous apostrophe, vous adore, ne peut plus vivre sans *son pigeon*; il n'y a personne qui n'y fût trompé. Pour moi, je crois son amitié fort bonne, pourvu qu'on la connaisse pour être tout ce qu'il en sait; peut-on lui en demander davantage? Adieu, ma très-chère et très-aimable; je ne veux pas entreprendre de vous dire combien je vous aime; je crois qu'à la fin ce serait un ennui. Je fais mille amitiés à M. de Grignan, malgré son silence. J'étais ce matin avec le chevalier et M. de La Garde : toujours pied ou aile de cette famille. Mesdemoiselles, comment vous portez-vous, et cette fièvre qu'est-elle devenue? Mon cher petit marquis, il me semble que votre amitié est considérablement diminuée; que répond-il? Pauline, ma chère Pauline, ou êtes-vous, ma chère petite?

680. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 24 octobre 1679.

Je suis persuadée que vous ne recevrez point cette lettre en Bourgogne, et je le souhaite, mon cher cousin; je l'écris au hasard. Ma nièce de Sainte-Marie m'a dit que vous veniez incessamment à Paris avec l'heureuse veuve. Je pensais qu'elle vînt seule, et je lui fis offrir le logement de ma

[1] Expression de madame de Grignan, qui avait fort diverti le duc de La Rochefoucauld. — C'est une allusion à la *côte* de la Genèse, qui donna une compagne à l'homme. On trouve la clef de cette plaisanterie dans la lettre du 1er avril 1671, tome I. (G.)

[2] Catherine Descartes, fille d'un conseiller au parlement de Bretagne. Elle avait beaucoup de mérite, et cela fit dire que l'esprit de son oncle était tombé en quenouille. (M.)

fille; mais j'ai bien aisément compris que vous ne vous sépariez non plus à Paris qu'ailleurs; vous ne sauriez être en meilleure compagnie. J'ai perdu avec beaucoup de douleur celle de ma fille. La pauvre femme partit le 13 du mois passé avec une santé assez délicate pour que j'en sois continuellement en peine. C'est l'état où je suis. J'ai passé beaucoup de temps à Livry. Cette solitude me déplaisait moins que la contrainte du monde et des visites. Je m'y en retourne encore passer la Toussaint, après quoi je reviendrai ici vous attendre : il me semble que c'est à peu près le temps que vous y arriverez. Je suis si mal instruite des nouvelles, que je n'entreprendrai pas de vous en mander. Je vous écris tristement, mes pauvres enfants; vous me remettrez dans mon naturel. Je l'espère de vos aimables esprits; et en attendant, je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

681. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi 25 octobre 1679.

Je suis ici toute fine seule; je n'ai pas voulu me charger d'un autre ennui que le mien; nulle compagnie ne me tente pour commencer si tôt mon hiver. Si je voulais, je me donnerais d'un air de solitude; mais depuis que j'entendis l'autre jour madame de Brissac qui disait qu'elle était livrée à ses réflexions, et qu'elle était un peu trop avec elle même, je veux me vanter d'être tout l'après-dîner dans cette prairie, causant avec nos vaches et nos moutons. J'ai de bons livres, et surtout Montaigne. Que faut-il autre chose quand on ne vous a point? J'ai reçu ici votre dernière lettre; vous me croyez à Paris auprès de mon feu, et vous recevrez auprès du vôtre mes lamentations sur les fatigues de votre voyage. L'horrible chose que d'être si loin! mais on ne peut être plus étonnée que je l'ai été de vous voir avec M. et madame de Mêmes. J'ai cru que vous vous trompiez, et que c'était à Livry que vous alliez les recevoir. Les voilà

qui m'écrivent donc d'une manière qui me fait comprendre qu'ils sont parfaitement contents de la bonne réception que vous leur avez faite. Ils ont beaucoup d'envie de me voir; c'est la meilleure raison que j'aie pour m'en retourner incessamment.

Vous avez raison de supprimer la modestie de Pauline : elle serait usée à quinze ans. Une modestie prématurée et déplacée pourrait faire de méchants effets. Vous vous moquez de remercier Corbinelli du bien qu'il dit de votre esprit : il le trouve seul au-dessus des autres; et quand il en parle, c'est pour dire ce qu'il pense, et non pour vous plaire, ni pour vous donner bonne opinion de vous. Il voulait l'autre jour vous mettre un mot dans ma lettre sur les politesses que vous disiez pour lui ; cela ne se rencontra pas; ce sera pour mon retour. M. et madame de Rohan ne trouvent pas l'invention, sur deux mille cinq cents pistoles qu'ils ont reçues des états, de lui faire un présent sous le nom du petit Prince de Léon. Il y a de plaisantes étoiles : celle de Corbinelli est de mépriser ce que les autres adorent. Il est vrai que j'eus beaucoup de plaisir à les entendre, l'abbé de Pile et lui. Ils étaient d'accord en bien des choses; il y en avait de dures, sur quoi ils *mâchonnaient.* M. de La Rochefoucauld appelle cela *manger des pois chauds;* ils en mangeaient donc, car dans cette forêt on conclut juste. Le gros abbé (*de Pontcarré*) a commencé sa charge de gazetier. Ne vous incommodez point pour les réponses; il a un style de gazette, qu'il possède mieux que moi.

Pour votre frère, c'est un homme admirable; il n'a jamais pu se passer de gâter les merveilles qu'il avait faites aux états par un goût *fichu*, et par un amour sans amour, entièrement ridicule. L'objet s'appelle mademoiselle de La Coste; elle a plus de trente ans, elle n'a aucun bien, nulle beauté. Son père dit lui-même qu'il en est bien fâché, et que ce n'est point un parti pour M. de Sévigné : il me l'a mandé lui-même; je l'en loue, et le remercie de sa sagesse.

Savez-vous ce qu'a fait ensuite votre frère? Il ne quitte pas la demoiselle, il la suit à Rennes et en Basse-Bretagne, où elle va, sous prétexte d'aller voir Tonquedec. Il lui fait tourner la tête; il la dégoûte d'un parti proportionné, auquel elle est comme accordée : toute la province en parle. M. de Coulanges et toutes mes amies de Bretagne m'en écrivent, et croient tous qu'il se mariera. Pour moi, je suis persuadée que non; mais je lui demande pourquoi décrier sans besoin sa pauvre tête, qui avait si bien fait dans les commencements? Pourquoi troubler cette fille, qu'il n'épousera jamais? Pourquoi lui faire refuser ce parti, qu'elle ne regarde plus qu'avec mépris? Pourquoi cette perfidie? Et si ce n'en est point une, elle a bien un autre nom, puisque assurément je ne signerais point à son contrat de mariage. S'il a de l'amour, c'est une folie qui fait faire encore de plus grandes extravagances; mais comme je l'en crois incapable, je ferais scrupule, si j'étais en sa place, de troubler, de gaieté de cœur, l'esprit et la fortune d'une personne qu'il est si aisé d'éviter. Il est aux Rochers, me parlant de ce voyage chez Tonquedec, mais pas un mot de la demoiselle ni de ce bel attachement. En général seulement, ce sont des tendresses infinies et des respects excessifs. Voilà de ces choses que j'abandonne à la Providence; car qu'y puis-je faire? Je suis pour tant persuadée que tout cela ne sera rien : j'écris des lettres admirables, qui n'auront que l'effet qu'il plaira à Dieu.

Ne vous ai-je point parlé de cette mademoiselle de ....? Non, c'est à mon fils. Elle est mariée à M. de ...., à qui, contre notre pensée, on a effectivement donné cent mille écus, cent mille écus bien comptés. Ils ont été éblouis de cette somme : ils sont avares; mais en même temps on leur a donné la plus folle, la plus dissipatrice, la plus ceci, la plus cela, qu'il est possible d'imaginer. Après avoir été habillée comme une reine à son mariage par son père, elle

a jeté encore douze mille francs à un voyage qu'elle fit à Fontainebleau ; elle y entra dans le carrosse de la reine : il n'y a pas de raillerie ; elle donna cinquante pistoles aux valets de pied. Elle joua, et tout à proportion. Elle en revint enfin ; voici le diantre : père et mère, navrés de douleur sur la dépense, et maudissant l'heure et le jour de son mariage, vinrent pleurer chez madame de Lavardin, qui les avait avertis. Le mari vint ensuite, disant avec naïveté qu'il *lui pleuvait dans la bouche* (remarquez bien ce terme) des lettres d'avis de tous côtés de la mauvaise conduite passée et présente de sa femme, et qu'il était au désespoir. Madame de Lavardin riait sous gorge, et conte tout cela fort plaisamment. Enfin, sans vous dire ses réponses ni ses conseils, voici la conclusion : une belle et grande maison, qu'on avait louée pour revenir cet hiver, est rendue ; et le voyage d'Auvergne n'aura ni fin ni terme. Voilà une belle histoire dont vous vous souciez beaucoup, ma chère belle ; c'est l'oisiveté qui jette dans ces sortes de verbiages.

682. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi jour de la Toussaint 1679.

Vous devriez avoir reçu la lettre que je vous écrivis de Pomponne avec madame de Vins, dans le même paquet ; mais vos orages ont tout dérangé. Que vous êtes excessifs en Provence ! tout est extrême, vos chaleurs, vos sereins, vos bises, vos pluies hors de saison, vos tonnerres en automne : il n'y a rien de doux ni de tempéré. Vos rivières sont débordées, vos champs noyés et abîmés, votre Durance a quasi toujours le diable au corps ; votre île de Brouteron très-souvent submergée. Enfin, ma fille, quand je songe à la délicatesse de la santé que vous opposez à tant de choses si violentes, je tremble ; et M. de Grignan, qui vous aime, n'est-il point effrayé aussi de cette inégalité?

Pour moi, je ne puis me rassurer, voyant surtout que vous n'êtes pas disposée à recevoir les secours des remèdes les plus certains.

Je vis l'autre jour cette petite madame de Nesmond[1] elle a été malade à l'extrémité, de la poitrine; elle revien à vue d'œil avec du lait d'ânesse le soir et le matin. Elle avait une toux qui lui ôtait la voix. Je ne vous dis pas d'e prendre, puisqu'il vous est contraire, qu'il vous dégoûte vous déplaît; mais je me plains, comme d'un très-grand mal heur, que vous soyez privée d'un si sûr et si salutaire remède. Je regrette toujours le temps où je n'étais fâchée que de votre absence; mais quelle circonstance de craindre comme je fais, et de craindre ce que je crains! J'ai eu soin de mademoiselle de Méri autant que je l'ai pu avec ma solitude de Livry, qu'il a fallu me laisser un peu goûter. Elle n'est plus abandonnée; elle me le disait l'autre jour, et même que sa santé n'est pas si déplorée. M. et madame de Moreuil, madame de Saint-Pouanges, d'autres voisines, mesdames de Coulanges, Bagnols, Sanzei, tout cela tourne autour d'elle. Le chevalier en a soin aussi; pour moi, j'y ferai mon devoir assurément, dès que je serai à Paris. Quand nous ne serions pas aussi proches que nous sommes[2], et que le temps et le christianisme ne donneraient point l'envie de la secourir, faudrait-il autre chose que de savoir que cela vous plaît? C'en serait assez pour faire mille fois davantage. Soyez donc en repos là-dessus, ainsi que sur son état, qui est moins fâcheux qu'il ne l'était. Je parlerai à Duchesne de votre petit médecin, à qui nous donnerons dans notre quartier quelques malades à tuer, pour voir un peu comme il s'y prend. Ce serait dommage qu'il n'usât pas du privilége qu'il a de *tuer impunément*[3]. Ce n'est pas

[1] Elle était fille de Marie Bonneau, dame de Miramion, si illustre par sa vertu, ses bonnes œuvres et plusieurs fondations pieuses.

[2] Elle était cousine germaine de madame de Sévigné.

[3] *Voyez* la réception d'Argan, dans *Le Malade imaginaire* de Molière, III[e] intermède. (P.)

que la saison ne soit contraire aux médecins. Ce remède de l'Anglais, qui sera bientôt public[1], les rend fort méprisables, avec leurs saignées et leurs médecines.

Mon fils est tristement aux Rochers. Il dit que le premier soir, quand il se trouva tout seul dans mon appartement avec les clefs de mes cabinets, qu'on lui donna, il fut saisi d'une pensée si funeste, et cela ressemblait tellement à une chose qui arrivera quelque jour, qu'il se mit à pleurer, comme quand le bon abbé recevait Notre-Seigneur. Il m'assure fort qu'il n'épousera point la petite personne dont je vous ai parlé. Tout le monde me mande pourtant qu'il y a de la *ravauderie* entre eux. Il veut aller chez Tonquedec, qui n'est qu'à deux lieues de la belle. Toute la province en parle, et trouve sa conduite la plus mauvaise du monde. Il me persuade qu'il n'a point d'envie de faire une sottise; mais comme il est faible, et qu'il me mande tous les jours qu'il est différent de lui-même, qu'il est deux ou trois hommes tout à la fois, je lui dis que le plus sûr est de ne point s'exposer à voir cette fille chez elle; qu'il est dangereux de tenter Dieu; qu'il ne faut qu'un malheur; et que pendant qu'un de ces hommes serait pris pour dupe, l'autre maudirait le jour et l'heure d'un si ridicule accouplement; mais qu'enfin il n'y aurait plus de remède. Quoi qu'il puisse en être, je n'aurai rien sur mon cœur, puisque j'ai dit en vérité tout ce qui se peut dire là-dessus, et tous nos amis aussi. J'ai une extrême curiosité de savoir ce que répondra mademoiselle de Grignan sur la proposition qu'on vous doit faire. Ne les empêchez point, je vous prie, de me venir toutes deux sauter au cou, ni le petit marquis, ni Pauline; je les reçois et les embrasse de tout mon cœur. Pour M. de Grignan, je lui demande pardon du mal que j'ai dit de son pays; je ne vois que des furies depuis que vous

[1] Le roi acheta le secret du chevalier Talbot, et le rendit public. C'est à cet Anglais que l'on doit l'introduction de l'usage du quinquina en France. (M.)

y êtes. Je lui ferai des excuses quand il me parlera des beaux jours que vous aurez à Lambesc, et que j'ai admirés moi-même comme les autres. Je lui recommande sa chère femme.

683. — A LA MÊME.

A Livry, jeudi soir 2 novembre 1679.

Je vous écris ce soir, ma très-chère, parce que j'ai envie d'aller demain matin à Pomponne. Madame de Vins m'en priait l'autre jour si bonnement, que je m'en vais la voir, et M. de Pomponne, que l'on gouverne mieux en dînant un jour à Pomponne avec lui, qu'à Paris en un mois. Vous voulez donc que je me repose sur vous de votre santé, et je le veux de tout mon cœur, s'il est vrai que vous soyez changée sur ce sujet. Ce serait en effet quelque chose de si naturel que cela fût ainsi, et votre négligence à cet égard me paraissait si peu ordinaire, que je me sens portée à croire que cette droiture d'esprit et de raison aura retrouvé sa place chez vous. Faites donc, ma chère enfant, tout ce que vous dites : prenez du lait et des bouillons, mettez votre santé devant toutes choses. Soyez persuadée que c'est non-seulement par les soins et par le régime que l'on rétablit une poitrine comme la vôtre, mais encore par la continuité des régimes; car de prendre du lait quinze jours, et puis dire, J'ai pris du lait, il ne me fait rien, ma fille, c'est se moquer de nous, et de vous-même la première. Soyez encore persuadée d'une autre chose, c'est que sans la santé on ne peut rien faire; tout demeure : on ne peut aller ni venir qu'avec des peines incroyables; en un mot, ce n'est pas vivre que de n'avoir pas de santé. L'état où vous êtes, quoi que vous disiez, n'est pas un état de consistance; il faut être mieux, si vous voulez être bien. Je suis fort fâchée du vilain temps que vous avez, et de tous

vos débordements horribles. Je crains votre Durance comme une bête furieuse.

On ne parle point encore de cordons bleus : s'il y en a, et que M. de Grignan soit obligé de revenir, je le recevrai fort bien, mais fort tristement; car enfin, au lieu de placer votre voyage comme vous avez fait, c'eût été une chose bien plus raisonnable et plus naturelle que vous eussiez attendu M. de Grignan ici. Mais on ne devine pas; et comme vous observiez et consultiez les volontés de M. de Grignan, ainsi qu'on faisait autrefois les entrailles des victimes, vous y aviez vu si clairement qu'il souhaitait que vous allassiez avec lui, que ne mettant jamais votre santé en aucune sorte de considération, il était impossible que vous ne partissiez, comme vous avez fait. Il faut regarder Dieu et lui demander la grâce de votre retour, et que ce ne soit plus comme un postillon, mais comme une femme qui n'a plus d'affaires en Provence, qui craint la bise de Grignan, et qui a dessein de s'établir et de rétablir sa santé en ce pays.

Je crois que je ferai un traité sur l'amitié; je trouve qu'il y a mille choses qui en dépendent, mille conduites à éviter pour empêcher que ceux que nous aimons n'en sentent le contre-coup; je trouve qu'il y a une infinité de rencontres où nous les faisons souffrir, et où nous pourrions adoucir leurs peines si nous avions autant de vues et de pensées qu'on doit en avoir pour ce qui tient au cœur. Enfin, je ferais voir dans ce livre qu'il y a cent manières de témoigner son amitié sans la dire, ou de dire par ses actions qu'on n'a point d'amitié, lorsque la bouche traîtreusement assure le contraire. Je ne parle pour personne; mais ce qui est écrit est écrit.

Mon fils me mande des folies, et il me dit qu'il y a un *lui* qui m'adore, un autre *lui* qui m'étrangle, et qu'ils se battaient tous deux l'autre jour à outrance, dans le mail des Rochers. Je lui réponds que je voudrais que l'un eût

tué l'autre, afin que je n'eusse point trois enfants; que c'était ce dernier qui me faisait tout le mal de la maternité; et que s'il pouvait l'étrangler lui-même, je serais trop contente des deux autres. J'admire la lettre de Pauline; est-ce de son écriture? Non; mais pour son style, il est aisé à reconnaître : la jolie enfant! Je voudrais bien que vous pussiez me l'envoyer dans une de vos lettres; je ne serai consolée de ne la pas voir que par les nouveaux attachements qu'elle me donnerait. Je m'en vais lui faire réponse. Je quitte ce lieu à regret; la campagne est encore belle; cette avenue et tout ce qui était désolé des chenilles, et qui a pris la liberté de repousser avec votre permission, est plus vert qu'au printems dans les plus belles années. Les petites et les grandes palissades sont parées de ces belles nuances de l'automne dont les peintres font si bien leur profit. Les grands ormes sont un peu dépouillés, et l'on n'a point de regret à ces feuilles picotées. La campagne en gros est encore toute riante; j'y passais mes journées seule avec des livres; je ne m'ennuyais que comme je m'ennuierai partout ne vous ayant plus. Je ne sais ce que je vais faire à Paris; rien ne m'y attire, je n'y ai point de contenance; j'y vais avec chagrin. Le bon abbé dit qu'il y a quelques affaires, et que tout est fini ici : allons donc. Il est vrai que cette année a passé assez vite; mais je suis fort de votre avis pour le mois de septembre : il m'a semblé qu'il a duré six mois, tout des plus longs. Je vous manderai, en arrivant à Paris, des nouvelles de mademoiselle de Méri. Je n'eusse jamais pensé que cette madame de Charmes eût pu devenir sèche comme du bois. Hélas! quels changements ne fait point la mauvaise santé! Je vous prie de faire de la vôtre le premier de vos devoirs : après celui-là, et M. de Grignan, auquel vous avez fait céler les autres avec raison, si vous voulez bien me donner ma place, je vous en ferai souvenir. Je me trouve fort heureuse si je ne ressemble non plus à un devoir que M. de

Grignan, et si vous pensez que c'est mon tour présentement à être un peu consultée. Adieu, ma chère enfant; je vous aime au delà de tout ce qu'on peut aimer.

684. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 8 novembre 1679.

J'arrivai ici samedi, comme je vous l'avais mandé. J'avais été dîner le vendredi à Pomponne, où madame de Vins reçut une lettre de vous. Nous causâmes fort sur votre sujet. M. de Pomponne la gronda de ne vous avoir point parlé de lui dans ses lettres; ce fut une très-jolie querelle. Ils seront encore quinze jours à Pomponne. Pour moi, j'ai regretté Livry; j'ai coupé dans le vif; cette solitude me plaisait, et les beaux jours qu'il fait encore m'offensent. Je vis en arrivant les deux Grignan et M. de La Garde. Vous jugez bien de quoi nous parlons. Je fus le lendemain chez mademoiselle de Méri; je la trouvai un peu mieux. J'ai vu Duchesne, et je ne sais par quel hasard il m'est tombé dans l'esprit de parler de votre santé : il vous aime, et je le trouve plus touché et plus appliqué que les autres. Il est étonné de la manière dont tout votre corps est engourdi, avec des frémissements et des inquiétudes qui vous vont jusqu'au cœur. Ce sont, dit-il, des sérosités et la vraie humeur du rhumatisme. Il voudrait que vous vous fissiez frotter quelquefois l'épine du dos avec de l'eau-de-vie et l'huile de noix tirée sans feu, mêlées ensemble; il dit que cela ouvrirait les pores dans le lieu d'où les sérosités partent, et que vous en seriez soulagée. Il vous loue d'avoir quitté votre vieux lait; il vous conseille de prendre, à la place du lait, qui vous est contraire, bien des orges, des bouillons de poulet avec des semences froides; car si vous ne corrigez ce sang, vous en devez craindre des suites fâcheuses. Il vous conjure très-instamment de ne pas négliger l'eau de Sainte-Reine, et dit que vous savez bien ce que

c'est. Cet article a été recommencé jusqu'à trois ou quatre fois. Duchesne croit aussi que le café précipite votre sang, qu'il l'échauffe, qu'il peut être bon à des gens qui n'ont mal qu'à la poitrine ; mais que jamais il ne s'est ordonné dans la disposition où vous êtes, et qu'on peut juger par votre maigreur, qui augmente à mesure que vous en prenez, qu'il est à craindre que vous ne vous en aperceviez trop tard; que la force que vous croyez que le café vous donne n'est qu'un faux bien, puisque cela vient du mouvement de votre sang, qui aurait besoin au contraire d'être calme et adouci. Songez-y, ma fille, je ne fais précisément que vous répéter ce que Duchesne m'a dit avec beaucoup d'intérêt et d'amitié pour vous. Vous trouverez peut-être bien de l'ennui dans un si grand article ; mais le moyen de le supprimer? Mettez-vous à ma place, et voyez ce que je puis sentir et ce que je puis craindre. Vous aimez Duchesne; voilà ses avis, et ce qu'il m'a fait promettre de vous mander.

Vous êtes donc à Lambesc, ma chère enfant : une plus grande gloire vous a appelée plus avant en Provence. Je crains bien pour vous l'excès des compliments et des visites; vous n'êtes guère en état de suffire à tout cela. On ne parle point du voyage du roi dans les provinces, non plus que des cordons bleus : Sa Majesté n'en veut point faire, à cause de l'infinité des prétendants. Ce que je vous dis vient de deux endroits assez sûrs; et tout de suite je vous ferai mille amitiés de M. de La Rochefoucauld et de madame de La Fayette; mesdames de Lavardin et de Mouci ne vous en font pas moins. Je n'ai pas encore vu la marquise d'Uxelles. Le chevalier vous mandera les nouvelles. Je crois que le maréchal de Bellefonds ne relèvera point de la maladie dont il est accablé [1].

Vous êtes bien contente de la douceur de mesdemoiselles

[1] *Voyez* ci-après la lettre au 24 novembre.

de Grignan; c'est un bonheur pour vous. Mais, ma fille, où avez-vous pris que vous fussiez un *dragon?* Quel plaisir prenez-vous à dire de ces sortes de choses? N'étiez-vous point d'accord de tout ce que je voulais faire? Ne passiez-vous point l'hiver en Bretagne, quand il le fallait; les étés à Livry? Quelle difficulté faisiez-vous de vous ennuyer avec tranquillité, comme les autres? Ah! ne souhaitez point d'être autrement que vous n'êtes, si ce n'est pour votre santé. Mais qui aurait jamais pu croire en ce temps-là que vous fussiez devenue délicate et maigre au point que vous l'êtes? Qu'avez-vous fait de Pauline? Je souhaite bien que vous l'ayez menée avec vous. Je fis lire sa lettre à madame de Vins, qui en fut ravie, ainsi que ses oncles; je vous dis que c'est une pièce achevée pour la naïveté.

Madame de La Sablière a bien pris le parti que vous estimez, *rompons, brisons les tristes restes*. Madame de Coulanges, que pensez-vous que je veuille dire? Je pense comme vous. Mais madame de Coulanges maintient que La Fare n'a jamais été amoureux : c'était tout simplement de la paresse, de la paresse, de la paresse; et la bassette a fait voir qu'il ne cherchait chez madame de La Sablière que la bonne compagnie [1]. A propos, madame de Villars n'a écrit uniquement en arrivant à Madrid qu'à madame de Coulanges [2]; et dans cette lettre elle nous fait des compliments à toutes nous autres vieilles amies : madame de Schomberg, mademoiselle de Lestranges [3], madame de La Fayette, tout est en un paquet. Madame de Villars dit

[1] La Fare avait vendu sa charge, pour ne plus s'occuper que de madame de La Sablière, et maintenant son amour était remplacé par la passion du jeu.

[2] Madame de Villars écrivit plusieurs lettres à madame de Coulanges pendant le dernier séjour qu'elle fit à Madrid. Celles qui se sont conservées, au nombre de trente-sept, commencent au 2 novembre 1679, et finissent au 15 mai 1681. Elles sont non-seulement très-agréables à lire, mais encore très-curieuses, soit par les anecdotes qu'on y trouve au sujet du mariage de Charles II avec Marie-Louise d'Orléans, soit par le tableau que madame de Villars y fait des mœurs du pays et des usages de la cour d'Espagne. (P.)

[3] Elle était belle-sœur de la marquise de Senneterre.

qu'il n'y a qu'à être en Espagne pour n'avoir plus d'envie d'y bâtir des châteaux. Vous voyez bien qu'elle ne pouvait mieux adresser sa lettre, puisqu'elle voulait mander cette gentillesse. La reine d'Espagne a fait mille tendresses à madame de Saint-Chaumont en passant pays [1]. La maréchale de Clérembault [2] n'a pas parlé depuis ce jour. On attend des nouvelles du mariage et de l'entrevue [3]. On dit que la princesse d'Harcourt et la maréchale reviendront aussitôt, et que madame de Grancey ira jusqu'à Madrid. J'ai dit à Brancas que vous lui faisiez des compliments sur son deuil, et non pas sur son affliction. Il y a eu bien des gens de noyés dans ce vaisseau du chevalier de Tourville, qui s'est sauvé à la nage. Je crois qu'un de nos chevaliers de Sévigné s'est noyé. Mon fils est en Basse-Bretagne; je pense que son amour ne va pas si loin. Adieu, ma très-chère; plût à Dieu que votre santé fût comme la mienne! Je vous conjure de ne m'écrire qu'un mot de votre état, et un autre de votre amitié. Laissez-nous vous conter des fagots: je sacrifie très-volontiers le plaisir de lire vos aimables lettres à celui de savoir que vous ne vous épuisez point pour les écrire.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

Vous voulez donc bien, Madame, que je vous dise ce que je vous ai toujours été, et ce que je vous serai toujours, soit à cause de vous, Madame, dont le mérite est infini, soit pour l'amour de Madame votre mère, que j'adore, et qui vous adore.

[1] Madame de Saint-Chaumont avait été gouvernante des enfants de MONSIEUR avant madame de Clérembault. Elle était en même temps confidente de MADAME (Henriette d'Angleterre), et par suite de ses démêlés avec MONSIEUR, elle fut exilée. *Voyez* les *Mémoires* de l'abbé de Choisi, livre VII. (A. G.)

[2] Louise-Françoise Bouthilier de Chavigny, femme de Philippe de Clérembault, maréchal de France, et dame d'honneur de la reine d'Espagne (*Marie-Louise d'Orleans*). (P.)

[3] Le mariage se fit à Burgos, le 18 novembre 1679.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà donc ce mot qu'il voulait vous écrire, il y a trois semaines [1]; croyez, sur ma parole, qu'il mérite votre estime. Nous venons de lire ce beau chapitre dont vous nous parlez; nous le trouvons divin jusqu'à un certain endroit où l'auteur se fait lui-même une difficulté si grande, qu'elle nous paraît, comme à lui, insurmontable, et dont il ne se tire que par beaucoup d'obscurité, que nous laissons à comprendre à ceux qui sont plus éclairés que nous.

85. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 10 novembre 1679.

Je ne suis plus bergère, ma pauvre enfant; j'ai quitté avec regret l'unique entretien de vos lettres, de votre chère idée, soutenue de *Louison*, de nos vaches, de nos moutons, et d'un entre chien et loup dont je m'accommodais fort bien, parce que je ne cherche pas à m'épargner ni à me flatter. Me voici dans le raffinement de l'hôtel de Carnavalet, où je ne trouve pas que je sois moins occupée de vous, que vos lettres me soient moins chères, ni que nulle chose du monde puisse faire une diversion à la continuelle application que j'ai pour vous. Je n'aurai plus guère de nouvelles à vous mander. J'en sais peu; mais comme celles que je vous dis viennent assez directement des bons endroits, elles seront bonnes. Vous m'assurez, ma très-chère, que vous vous portez bien. Dieu le veuille! cela est bientôt dit. Je suis toujours étonnée que je puisse soutenir avec votre absence l'inquiétude que j'ai de votre santé. Je ne veux point que vous m'écriviez de si grandes lettres. Il faut que je sois bien persuadée du mal qu'elles vous font; sans cela il serait bien naturel de souhaiter qu'elles fussent in-

[1] *Voyez* la lettre du 25 octobre précédent.

finies ; mais cette crainte arrête tout. Duchesne me disait l'autre jour que rien n'était plus mauvais que d'écrire beaucoup. Ma fille, il faut que le temps vienne que vous écriviez moins, et que vous soyez en ce pays appliquée à vous guérir. Nous vous mettrons l'hôtel de Carnavalet en état de vous être commode : le bon abbé y est disposé comme moi. Je voudrais bien que vous ne me dissiez point de mal de vous dans vos lettres, et que vous ne crussiez point vos lettres meilleures que vos conversations en chambre. Je serais bien indigne de votre amitié, si j'avais cette pensée : je suis persuadée que vous m'aimez, et j'ai le même goût pour vous entendre, que tous ceux qui en sont le plus touchés. Ah ! si vous saviez quel est le pouvoir d'une seule de vos paroles, d'un regard, d'un retour, d'une douceur, et de quels pays lointains cela serait capable de me faire revenir, vous verriez, ma belle, que rien n'égale pour moi votre présence. Votre dévotion du jour de la Toussaint vous a portée encore à me dire des choses qui m'ont attendrie d'une étrange manière. Que vous avez bien fait de fourrer dans votre litière tous vos petits enfants ! la jolie petite compagnie ! Si j'avais été du conseil, j'aurais bien opiné comme vous avez fait : vous le verrez par les avis que je donne à Pauline dans la réponse toute régulière que je lui fais. Cette petite est aimable ; elle ne peut jamais incommoder. Jouissez-en, ma fille, ne vous ôtez point toutes ces petites consolations ; il y a tant de peines dans la vie, elle passe si vite ! J'ai quelque plaisir de songer à celui que Pauline vous donne.

M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette et Langlade parlèrent hier de M. de Grignan comme de l'homme du monde qu'ils souhaiteraient le plus de servir : ils n'en perdront pas les moments ni les occasions. On va voir, comme l'opéra, les habits de mademoiselle de Louvois : il n'y a point d'étoffe dorée qui soit moindre que de vingt louis l'aune. La Langlée s'est épuisée pour joindre

l'agrément avec la magnificence. M. de Mèmes a fait grand bruit de celle de Grignan : il en a écrit dignement à M. de La Rochefoucauld.

C'est chez mademoiselle de Méri que je viens achever cette lettre, et fermer mon paquet. La voilà tout accablée de vapeurs et d'inanition, incapable d'écrire un mot; elle dit que vous connaissez bien cet état. En vérité elle est dans un épuisement qui fait pitié; je voudrais bien qu'on pût la soulager à force de soins. Elle vous dit par moi tout ce qu'elle voudrait vous écrire, si elle pouvait. Je viens de voir ce pauvre chevalier; il a mal au cou et à la cuisse; il est au lit. Cette humeur de rhumatisme ne le quitte pas; j'ai plus de pitié que les autres de cette sorte de mal. Je ne crois pas que ses douleurs durent encore longtemps : il sent courir les sérosités; il lui faudrait présentement une bonne douche, si la saison le pouvait permettre. Il m'a donné sa lettre pour la mettre dans mon paquet. Il faut avoir soin de ces pauvres infirmes. Tout le reste de Paris est enrhumé :

> Ils ne mouraient pas tous; mais tous étaient frappés [1],

comme vous disiez. Adieu, ma chère enfant; je vous embrasse tendrement, et toute votre grande et petite compagnie.

686. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 22 novembre 1679.

Vous allez être bien surprise et bien fâchée, ma chère enfant. M. de Pomponne est disgracié; il eut ordre samedi au soir, comme il revenait de Pomponne, de se défaire de sa charge. Le roi avait réglé qu'il aurait sept cent mille francs, et que la pension de vingt mille francs qu'il avait

[1] Vers de La Fontaine dans la fable des *Animaux malades de la peste.*

comme ministre lui serait continuée. Sa Majesté voulait lui marquer par cet arrangement qu'elle était contente de sa fidélité. Ce fut M. Colbert qui lui fit ce compliment, en l'assurant qu'il *était au désespoir d'être obligé, etc.* M. de Pomponne demanda s'il ne pourrait point avoir l'honneur de parler au roi, et apprendre de sa bouche quelle était la faute qui avait attiré ce coup de tonnerre. On lui dit qu'il ne le pouvait pas; en sorte qu'il écrivit au roi pour lui marquer son extrême douleur, et l'ignorance où il était de ce qui pouvait avoir contribué à sa disgrâce. Il lui parla de sa nombreuse famille, et le supplia d'avoir égard à huit enfants qu'il avait. Il fit remettre aussitôt ses chevaux au carrosse, et revint à Paris, où il arriva à minuit. M. de Pomponne n'était pas de ces ministres sur qui une disgrâce tombe à propos pour leur apprendre l'humanité, qu'ils ont presque tous oubliée; la fortune n'avait fait qu'employer les vertus qu'il avait, pour le bonheur des autres; on l'aimait, surtout parce qu'on l'honorait infiniment. Nous avions été, comme je vous l'ai mandé, le vendredi à Pomponne, M. de Chaulnes, Caumartin et moi. Nous le trouvâmes, et les dames qui nous reçurent fort gaiement. On causa tout le soir, on joua aux échecs : ah! quel échec et mat on lui préparait à Saint-Germain! Il y alla dès le lendemain matin, parce qu'un courrier l'attendait; de sorte que M. Colbert, qui croyait le trouver le samedi au soir à l'ordinaire, sachant qu'il était allé droit à Saint-Germain, retourna sur ses pas, et pensa crever ses chevaux. Pour nous, nous ne partîmes de Pomponne qu'après dîner; nous y laissâmes les dames, madame de Vins m'ayant chargée de mille amitiés pour vous. Il fallut donc leur mander cette triste nouvelle. Ce fut un valet de chambre de M. de Pomponne qui arriva le dimanche à neuf heures dans la chambre de madame de Vins. C'était une marche si extraordinaire que celle de cet homme, et il était si excessivement changé, que madame de Vins crut absolument qu'il ve-

nait lui dire la mort de M. de Pomponne ; de sorte que quand elle sut qu'il n'était que disgracié, elle respira. Mais elle sentit son mal quand elle fut remise; elle alla le dire à sa sœur. Elles partirent à l'instant, laissant tous ces petits garçons en larmes; et, accablées de douleur, elles arrivèrent à Paris à deux heures après midi. Vous pouvez vous représenter leur entrevue avec M. de Pomponne, et ce qu'ils sentirent en se revoyant si différents de ce qu'ils pensaient être la veille. Pour moi, j'appris cette nouvelle par l'abbé de Grignan. Je vous avoue qu'elle me toucha droit au cœur. J'allai à leur porte dès le soir ; on ne les voyait point en public. J'entrai, je les trouvai tous trois. M. de Pomponne m'embrassa, sans pouvoir prononcer une parole; les dames ne purent retenir leurs larmes, ni moi les miennes : ma fille vous n'auriez pas retenu les vôtres. C'était un spectacle douloureux. La circonstance de ce que nous venions de nous quitter à Pomponne d'une manière si différente augmenta notre tendrese. Enfin, je ne puis vous représenter cet état. La pauvre madame de Vins, que j'avais laissée si fleurie, n'était pas reconnaissable; je dis pas reconnaissable : une fièvre de quinze jours ne l'aurait pas tant changée. Elle me parla de vous, et me dit qu'elle était persuadée que vous sentiriez sa douleur, et l'état de M. de Pomponne; je l'en assurai. Nous parlâmes du contre-coup qu'elle ressentait de cette disgrâce ; il est épouvantable, et pour ses affaires, et pour l'agrément de sa vie et de son séjour, et pour la fortune de son mari. Elle voit tout cela bien douloureusement. M. de Pomponne n'était point en faveur; mais il était en état d'obtenir de certaines choses ordinaires, qui font pourtant l'établissement des gens. Il y a bien des degrés au-dessous de la faveur des autres, qui font la fortune des particuliers. C'était aussi une chose bien douce de se trouver naturellement établie à la cour. O Dieu ! quel changement ! quel retranchement ! quelle économie dans cette maison ! Huit enfants, n'avoir

pas eu le temps d'obtenir la moindre grâce! Ils doivent trente mille livres de rente; voyez ce qui leur restera : ils vont se réduire tristement à Paris, à Pomponne. On dit que tant de voyages, et quelquefois des courriers qui attendaient, même celui de Bavière qui était arrivé le vendredi, et que le roi attendait impatiemment, ont un peu attiré ce malheur [1]. Mais vous comprendrez aisément ces conduites de la Providence, quand vous saurez que c'est M. le président Colbert qui a la charge. Comme il est en Bavière, son frère la fait en attendant, et lui a écrit en se réjouissant, et pour le surprendre, comme si on s'était trompé au-dessus de la lettre : *A monsieur, monsieur Colbert, ministre et secrétaire d'État*. J'en ai fait mes compliments dans la maison affligée; rien ne pouvait être mieux. Faites un peu de réflexion à toute la puissance de cette famille, et joignez les pays étrangers à tout le reste, et vous verrez que tout ce qui est de l'autre côté, *où l'on se marie,* ne vaut point cela. Ma pauvre enfant, voilà bien des détails et des circonstances; mais il me semble qu'ils ne sont point désagréables dans ces sortes d'occasions; il me semble que vous voulez toujours qu'on vous parle : je n'ai que trop parlé. Quand votre courrier viendra, je n'ai plus à le présenter. C'est encore un de mes chagrins de vous être désormais entièrement inutile : il est vrai que je l'étais déjà par madame de Vins; mais on se ralliait ensemble. Enfin, ma fille, voilà qui est fait, voilà le monde. M. de Pomponne est plus capable que personne de sou

[1] Les mémoires et lettres des contemporains s'accordent à attribuer la disgrâce de Pomponne à sa négligence. Comment n'a-t-on pas remarqué que Louis XIV, dans un mémoire écrit de sa main et que rapporte Voltaire, a lui-même expliqué le renvoi de ce ministre : « Tout ce qui passait par lui perdait de la grandeur et de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres « d'un roi de France qui n'est pas malheureux. » Au surplus, outre que Pomponne avait le tort de tenir aux jansénistes, Louvois et Colbert, quoique ennemis, travaillèrent tous deux à sa perte, le premier pour mettre à sa place M. Courtin, son ami; le second, pour y porter son frère, Colbert de Croissi. Ce fut ce dernier qui réussit. (A. G.)

tenir ce malheur avec courage, avec résignation et beaucoup de christianisme. Quand d'ailleurs on a usé comme lui de la fortune, on ne manque point d'être plaint dans l'adversité.

Encore faut-il, ma très-chère, que je vous dise un petit mot de votre petite lettre; elle m'a donné une sensible consolation : j'ai vu la santé du petit très-confirmée, et la vôtre, ma chère enfant, dont vous me dites des merveilles. Vous m'assurez que je serais bien contente si je vous voyais : vous avez raison de le croire. Quel spectacle charmant de vous voir appliquée à votre santé, à vous reposer, à vous restaurer! c'est un plaisir que vous ne m'avez jamais donné. Vous voyez que ce n'est pas inutilement que vous prenez ce soin, le succès en est visible; et quand je me tourmente ici de vous inspirer la même attention, vous sentez bien que j'ai raison.

687. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 novembre 1679.

Mon Dieu, l'aimable lettre que je viens de recevoir de vous! Quelle lecture! et quel plaisir de vous entendre discourir sur tous les chapitres que vous traitez! Celui de la médecine me ravit; je suis persuadée qu'avec cette intelligence et cette facilité d'apprendre que Dieu vous a donnée, vous en saurez plus que les médecins. Il vous manquera quelque expérience, et vous ne tuerez pas *impunément*[1] comme eux; mais je me fierais bien plus à vous qu'à eux pour bien juger d'une maladie. Il est vrai qu'il n'est question que de la santé en ce monde : *Comment vous portez-vous? comment vous portez-vous?* et l'on ignore entièrement ce qui touche cette science qui nous est si nécessaire. Apprenez, apprenez, faites votre cours : il

[1] Allusion au *Malade imaginaire.*

ne vous faudra point d'autre licence que de mettre une robe rouge, comme dans la comédie. Mais pourquoi voulez-vous nous envoyer votre joli médecin? Je vous assure qu'ils sont fort décriés et fort méprisés ici; hormis les trois ou quatre que vous connaissez, et qui conseillent le remède de l'Anglais, les autres sont en horreur. Cet Anglais vient encore de tirer de la mort le maréchal de Bellefonds. Je ne crois point que le premier médecin ait le vrai secret. Duchesne n'a point de sous-médecins aux Invalides, je vous l'ai mandé; je vous conseille donc très-sérieusement de garder votre médecin dans la province.

Il est donc vrai, ma fille, que vous êtes sans incommodité: point de poitrine, point de douleurs aux jambes, point de coliques; cela est à souhait. Vous voyez ce que vous fait le repos, et le soin de vous rafraîchir; ne faut-il pas vous gronder quand vous vous négligez et que vous abandonnez inhumainement le soin de votre pauvre personne? Je parlerais dix ans sur cette malice, et sur le succès que vous voyez du contraire. Que ne puis-je vous embrasser et vous retrouver ici les soirs! Je rentre bien tristement dans cette grande maison; depuis neuf heures jusqu'à minuit, je n'ai pas plus de compagnie qu'à Livry, et j'aime mieux ce repos et ce silence que toutes les soirées que l'on m'offre en ce quartier. Je ne saurais courir le soir. Je m'aperçois que quand je ne suis point agitée de la crainte de votre santé, je sens extrêmement votre absence. Votre poitrine est comme des morailles[1], qui m'empêchent de sentir le mal de ne vous avoir plus (je tiens de vous cette comparaison); mais je retrouve bientôt ce premier mal, quand je ne suis pas bridée par l'autre. J'avoue seulement que je m'en accommode mieux que de l'horreur de craindre pour votre vie, et je vous fais toujours mille remerciements de m'ôter mes morailles.

[1] Sorte de tenailles avec lesquelles les maréchaux serrent le nez et la lèvre antérieure d'un cheval difficile pour le contenir. (A. G.)

Il en faudrait d'aussi dures que celles-là pour empêcher madame de Vins de sentir vivement la disgrâce de M. de Pomponne : elle y perd tout. Je la vois souvent; le malheur ne me chassera pas de cette maison.

M. de Pomponne prendra bien son parti, et soutiendra dignement son infortune. Il va retrouver toutes ces perfections d'un homme particulier qui nous le faisaient admirer à Frêne. On dit qu'il faisait un peu négligemment sa charge, que les courriers attendaient : il se justifie très-bien; mais, mon Dieu! ne voyez-vous pas bien son tort? Ah! que la pauvre madame du Plessis l'aurait aimé présentement! quelle nouvelle liaison aurait fait cette conformité! Rien ne pouvait être si bon pour lui. Je n'en ai fait aussi mes compliments qu'à madame de Vins : m'entendez-vous bien? car je réponds à ma pensée, qui, je crois, sera la vôtre. Toute la cour le plaint, et lui fait des compliments : vous lui allez voir reprendre le fil de ses perfections. Nous avons bien parlé de la Providence; il entend bien cette doctrine. Jamais il ne s'est vu un si aimable ministre. M. Colbert, l'ambassadeur [1], va remplir cette belle place; il est fort ami du chevalier; écrivez à ce dernier toutes vos pensées : la fortune toute capricieuse voudra peut-être vous faire plus de plaisir par là que par notre intime ami. Vous irez bien naturellement dans ce chemin par la route que je vous dis : pouvons-nous savoir ce que la Providence nous garde?

Je continue mes soins à mademoiselle de Méri; l'impression que fait dans son esprit le tracas de son petit domestique est une chose fort extraordinaire. Elle me disait qu'il lui semble, quand ses gens lui parlent, qu'ils tirent sur elle, comme pour la tuer. Elle en est plus malade que de ses maux. C'est un cercle : sa colère augmente son mal,

[1] M. Colbert de Croissi, frère du contrôleur général, était alors en Bavière pour y négocier le mariage de MONSEIGNEUR avec Marie-Anne-Victoire de Bavière. (P.)

son mal augmente sa colère; somme totale, c'est quelque chose d'étrange; je ne songe qu'à la soulager un peu.]

Corbinelli abandonne le chevalier de Méré et son chien de style [1], et la ridicule critique qu'il fait, en collet monté, d'un esprit libre, badin et charmant comme Voiture : *tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas.* Au reste, n'attendez pas si tôt les définitions que vous lui avez demandées : depuis trois mois il n'a lu que le Code et Cujas. Il vous adore de vouloir apprendre la médecine; vous êtes toujours son prodige. C'en est un, en vérité, que la tranquille ingratitude de M. et madame de Richelieu; vous en parlez fort plaisamment. M. Le Grand et d'autres disaient très-sérieusement l'autre jour, à Saint-Germain, que M. de Richelieu avait fait un siége admirable. On crut que c'était une lecture où l'on avait vu les grands Richelieu dans les guerres civiles; mais non, c'était celui-ci, qui a fait un *siége* admirable *de tapisserie*, que l'on voit dans la chambre de sa femme.

Madame de Coulanges a été quinze jours à la cour : madame de Maintenon était enrhumée, et ne la voulait pas laisser partir. Voici une querelle qu'elle a eue avec la comtesse de Gramont [2]. Cette dernière brûlait son beau teint à faire du chocolat; madame de Coulanges voulut l'empêcher de prendre cette peine. La comtesse dit qu'on la laissât faire, et qu'elle n'avait plus que ce plaisir. Madame de Coulanges lui dit : *Ah, ingrate!* Ce mot, dont la comtesse aurait ri un autre jour, l'embarrassa et la décon-

[1] Le chevalier de Méré avait aimé madame de Maintenon dès son enfance; il l'avait présentée dans le monde sous le nom de la *jeune Indienne.* Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il voulut l'épouser, et lui en fit la proposition dans le temps même que Louis XIV pensait à en faire sa femme. Les lettres de M. de Méré sont d'un style emphatique, lourd et pédantesque. C'est ce que madame de Sévigné appelle avec raison un *chien de style.* Méré était bon mathématicien, et dans ses lettres il s'est vanté d'avoir donné des conseils à Pascal.

[2] Élisabeth Hamilton, dame du palais de la reine Marie-Thérèse d'Autriche. (P.)

tenança si fort, qu'elle ne put s'en remettre; et depuis elles ne se sont pas saluées. L'abbé Têtu dit rudement à notre voisine : « Mais, Madame, si elle vous avait répondu « que la pelle se moque du fourgon, qu'auriez-vous dit? — « Monsieur, *dit-elle,* je ne suis point une pelle, et elle est un « fourgon. » Autre querelle; et plus de salut. *Quanto* (*madame de Montespan*) et l'*enrhumée* (*madame de Maintenon*) sont très-mal; cette dernière est toujours parfaitement bien avec le centre de toutes choses (*le roi*), et c'est ce qui fait la rage. Je vous conterais mille bagatelles, si vous étiez ici.

Ah, ma fille! ne me dites point que je n'ai qu'à rire, puisque je n'ai que votre absence à soutenir; j'ai envie de dire : *Ah, ingrate!* ne vous souvenez-vous point de tout ce qu'elle me fait souffrir, cette absence? N'êtes-vous pas la sensible et véritable occupation de mon cœur? Vous le savez bien, et vous devez comprendre aussi ce que c'est que d'y joindre la crainte de vous voir malade, et dévorée par un air subtil, comme l'est celui de Grignan. Vous êtes injuste, si vous ne démêlez sans peine mes sentiments tout naturels et tout pleins d'une véritable tendresse pour vous,

Langlade m'est venu voir ce matin, et m'a donné part fort obligeamment de l'honneur qu'il aura dimanche d'être présenté et représenté au roi par M. de Louvois : c'est encore un secret; voilà de ces avances qui sont agréables, et que notre bon d'Hacqueville ne savait point; il vous laissait bravement apprendre ces sortes de choses par la gazette. Langlade [1] m'a priée de vous mander ceci de sa part,

[1] Langlade avait rendu de grands services aux princes pendant la guerre de la minorité. Il fut envoyé par M. de La Rochefoucauld à Bordeaux pour faire déclarer cette ville contre la cour, et pour le grand Condé, alors en prison : il y réussit. Il avait été secrétaire du cabinet du roi, et il parut assez à craindre par sa capacité pour que le cardinal de Mazarin le contraignit, en 1657, de se défaire de sa charge. Il partagea longtemps l'amitié de La Rochefoucauld avec Gourville; mais madame de La Fayette, qui n'aimait pas ce dernier, lui avait fait préférer Langlade pour l'affaire dont il s'agit ici. Ces détails ne sont point inutiles à l'intelligence des lettres qui suivent. (A. G.)

et qu'il ne souhaiterait d'être heureux que pour vous faire venir des as noirs, et à M. de Grignan : sans raillerie, ce serait un transport de joie pour lui s'il pouvait avoir quelque vue, faire souvenir, enfin contribuer à quelque chose qui vous fût agréable. C'est lui qui a fait le mariage qui se célèbra hier magnifiquement chez M. de Louvois [1]. Ils avaient fait revenir le printemps : tout était plein d'orangers fleuris, et de fleurs dans des caisses. Cependant cette balance qui penche présentement si pesamment de l'autre côté avait jeté un air de tristesse qui tempérait un peu la joie, dont l'excès aurait été un peu trop marqué sans ce crêpe. N'admirez-vous point comme tout est mêlé en ce monde, et comme rien n'est pur ni longtemps dans une même disposition? Je crois que vous entendez bien tout ce que je veux dire. Vraiment il y aurait longtemps à causer sur tout ce qui se passe présentement.

Adieu, ma très-belle. Je voudrais que madame de Calvisson vous donnât de son bonheur plutôt que de sa tête. Celle de mon fils est en Basse-Bretagne; je ne sais si l'un de ses *lui* est avec mademoiselle de La Coste; mais je suis persuadée, comme vous, que ce ne serait pas trop des trois. J'attends de ses nouvelles à la *remise* à Nantes. Le *bien bon* est extrêmement enrhumé; tout le monde l'est, hormis moi. Je me ferai saigner ce carême; vous m'en expliquez fort bien la nécessité. Le petit ne se guérira de la toux qu'avec du lait d'ânesse; c'est l'ordinaire de la rougeole d'affaiblir la poitrine; c'est pour cela que j'en tremblais pour vous. Le chevalier est comme guéri. La Garde ne partira point que ses affaires ne soient *tournées*; mais aussi, dès qu'il pourra partir, rien au monde ne serait capable de l'arrêter. Je vous embrasse, ma très-chère, et ne désire rien plus fortement que de vous embrasser en corps et en âme.

[2] De la fille du marquis de Louvois et de François de La Rochefoucauld, petit-fils du duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*.

688. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 29 novembre 1679.

Vous nous parlerez longtemps du malheur de M. de Pomponne avant que nous vous trouvions à la vieille mode; cette disgrâce est encore bien vive dans nos têtes; il est extrêmement regretté. Un ministre de cette humeur, avec une facilité d'esprit et une bonté comme la sienne, est une chose si rare, qu'il faut souffrir qu'on sente un peu une telle perte. Vous croyez bien que je vais souvent chez lui : je fus touchée l'autre jour de le voir entrer avec cette mine aimable, sans tristesse, sans abattement. Madame de Coulanges m'avait priée de l'y mener; il la loua de s'être souvenue d'un malheureux; il ne s'arrêta point longtemps sur ce chapître, il passa à ce qui pouvait former une conversation. Il la rendit agréable comme autrefois, sans affectation pourtant d'être gai; et d'une manière si noble, si naturelle, et si précisémeut mêlée et composée de tout ce qu'il fallait pour attirer notre admiration, qu'il n'eut pas de peine à y reussir. Enfin, nous l'allons revoir, ce M. de Pomponne, si parfait, comme nous l'avons vu autrefois. Ce premier jour nous toucha; il était désoccupé, et commençait à sentir la vie et la véritable longueur des jours; car de la manière dont les siens étaient pleins, c'était un torrent précipité que sa vie; il ne la sentait pas, elle courait rapidement, sans qu'il pût la retenir. Nous le disions encore à Pomponne la dernière fois qu'il en est sorti secrétaire d'État; vous savez que ce soir-là même il fut disgracié et déplacé. Je causai fort hier avec madame de Vins : elle sentira bien plus longtemps cette douleur que M. de Pomponne. Je leur rends des soins si naturellement, que je me retiens, de peur que le vrai n'ait l'air d'une affectation et d'une fausse générosité : ils sont contents de moi. Enfin,

M. de Pomponne ne sera plus que le plus honnête homme du monde. Vous souvenez-vous de Voiture, qui dit en parlant de M. le Prince :

Il n'avait pas un si haut rang :
Il n'était que prince du sang.

Voilà justement l'affaire. Mais il y a des contre-coups plaisants dans cette disgrâce. Je disais que cela me faisait souvenir de Soyecourt : *est-ce que je parle à toi*[1] ? Vous entendez fort bien tout ce que je dis et ne dis point. Enfin, il en faut revenir à la Providence, dont M. de Pomponne est adorateur et disciple ; et le moyen de vivre sans cette divine doctrine ? Il faudrait se pendre vingt fois le jour ; et encore avec tout cela on a bien de la peine à s'en empêcher. En attendant vos lettres, ma très-chère, je n'ai pu me dispenser de causer un peu avec vous sur un sujet que je suis assurée qui vous tient au cœur.

Madame de Lesdiguières[2] a écrit à la mère Angélique de Port-Royal[3], sœur de ce ministre. Elle me montra la réponse qu'elle en avait reçue ; je l'ai trouvée si belle que je l'ai copiée, et la voilà. C'est la première fois que j'ai vu une religieuse parler et penser en religieuse. J'en ai bien vu qui étaient agitées du mariage de leurs parentes, qui sont au désespoir que leurs nièces ne soient point encore mariées, qui sont vindicatives, médisantes, intéressées, prévenues : cela se trouve aisément ; mais je n'en avais point

[1] M. de Soyecourt étant couché dans la même chambre avec trois de ses amis, la fantaisie lui prit, pendant la nuit, de parler très-haut à l'un d'eux ; un autre, impatienté, s'écrie : *Eh, morbleu! tais-toi, tu m'empêches de dormir.* — *Est-ce que je parle à toi?* lui répliqua Soyecourt. Madame de Sévigné trouva ce conte plaisant, elle en fait quelquefois des applications dans ses lettres. (P.)

[2] Paule-Françoise-Marguerite de Gondi, duchesse de Lesdiguières.

[3] La mère Angélique de Saint-Jean-Arnauld, abbesse de Notre-Dame de Port-Royal des Champs, morte le 29 janvier 1684, âgée de cinquante-neuf ans. (P.)

encore vu qui fût véritablement et sincèrement morte au monde.

Jouissez, ma fille, du même plaisir que cette rareté m'a donné. C'était la chère fille de M. d'Andilly, et dont il me disait : *Comptez que tous mes frères, et tous mes enfants, et moi, nous sommes des sots en comparaison d'Angélique.* Jamais rien n'a été bon de ce qui est sorti de ces pays-là qui n'ait été corrigé et approuvé d'elle ; toutes les langues et toutes les sciences lui sont infuses ; enfin c'est un prodige, d'autant plus qu'elle est entrée à six ans en religion. Je refusai hier une copie de sa lettre à Brancas. Il en est indigné ; et je luis dis : Avouez seulement que cela n'est pas trop mal écrit pour *une hérétique* [1]. J'en ai vu encore plusieurs autres d'elle, et bien plus belles, et bien plus justes : ceci est un billet écrit à course de plume. La mienne est bien en train de trotter.

J'ai été à cette noce de madame de Louvois [2] ; que vous dirai-je? Magnificence, illumination, toute la France, habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués ; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues : du milieu de tout cela il sortit quelques questions de votre santé, à quoi ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est. *O vanité des va-*

[1] C'était le nom que, comme bon moliniste, M. de Brancas donnait aux jansénistes. (P.)

[2] Le mariage de mademoiselle de Louvois avec le fils du prince de Marsillac était une sorte d'événement qui eut par la suite beaucoup d'influence. Il n'est pas douteux que le prince de Marsillac n'ait beaucoup contribué à soutenir la faveur de Louvois, et que leur ligue n'ait longtemps empêché la rupture du roi avec madame de Montespan, et retardé le triomphe de la veuve de Scarron. (A. G.)

nités! Cette belle petite de Monchi a la petite vérole; on pourrait encore dire : *O vanité!* etc.

Je reçois votre lettre du 18; c'était un samedi, et le propre jour de la disgrâce de ce pauvre homme. Tout ce que vous me dites de lui me perce le cœur; quand je songe à cette chute, et combien vous êtes loin de la prévoir, je crains votre surprise. Comme il n'y a rien à ménager avec madame de Vins, je lui montrerai comme vous sentiez ce souvenir obligeant de M. de Pomponne. Hélas! vous parlez du mariage de M. le dauphin, d'affaires étrangères, de ministère, et il faut parler de passer peut-être son hiver à Pomponne, car quoiqu'il dise que non, je crains que le monde ne l'importune. Il a beaucoup de piété; et si c'est ici le chemin de son salut, il ne perdra guère de temps à se jeter dans la solitude. Quel malheur pour madame de Vins! et qu'elle le sent bien! Il nous prit hier une peur, à Brancas et à moi, que le séjour de Pomponne, qu'il a aimé si démesurément, et qui a causé tous ses péchés véniels, ne lui devienne insupportable par un caprice qui arrive souvent; cette trop grande liberté d'y être lui donnera du dégoût, et le fera souvenir que ce Pomponne a contribué à son malheur. Ne sera-ce point comme l'abbé d'Effiat, qui, pour marquer son chagrin contre Veret, disait qu'il avait épousé sa maîtresse? Mais non, car tout cela est fou, et M. de Pomponne est sage.

Vous me parlez de votre homme de la Trappe; quoi! c'était votre recteur de Saint-Andiol! vous devez avoir eu de grandes conversations avec lui : rien n'est plus curieux que de savoir d'original ce qui se passe dans cette maison.

Le dîner que vous me dépeignez est horrible; je ne comprends point cette sorte de mortification : c'est une juiverie, et la chose du monde la plus malsaine. Les capucins que je vis à Pomponne en ordonnent partout. Je ne sais pas si les pauvres gens en savent les conséquences; mais ils ne

croient rien de si salutaire; ils disent qu'un peu d'esprit de sel dans ce qu'on boit chasserait pour jamais toute sorte de néphrétique. Je crois que Villebrune[1] avait senti la vertu de ce présent du ciel. En vérité, je ne suis point édifiée de cette sale mortification.

Vous me parlez toujours si bien du soin que vous avez de votre santé, que je ne sais plus que vous dire. Dieu vous conserve cette attention dont vous sentez l'effet! si vous en aviez eu ici une petite partie, nous aurions bien abrégé des discours. Celui que vous me faites de madame de Coulanges, et de son chagrin contre La Fare, à qui elle fait la mine, disant qu'il l'a trompée[2], serait admirable à lui montrer, accompagné de l'envie que vous avez d'apprendre de ses nouvelles, si vous n'aviez pas dit si franchement votre avis du goût de madame de Villars pour elle: cet endroit me fera cacher l'autre, qui l'aurait fort réjouie. Je vous prie de me reparler d'elle; car elle ne cesse de me prier de vous faire mille compliments. Elle veut voir les endroits où vous parlez de votre santé; elle y prend intérêt, et à son petit bon ami; il faut rendre tout cela. Je ne sais quel disparate je vais faire, en vous disant que La Trousse n'est point encore revenu; je suis bien trompée, ou c'est un péché qu'il fait contre les idées de l'amour, des plus gros qu'il se fasse. Mon Dieu, qu'il y a de folies dans le monde! Il me semble que je vois quelquefois les loges et les barreaux devant ceux qui me parlent; et je ne doute pas aussi qu'ils ne voient les miens. Le bon abbé est dans la sienne, c'est-à-dire sa loge, avec le plus gros rhume du monde; cette longueur m'inquiète quelquefois; il serait bien planté aux Rochers!

Je ne crois pas que je ne pleure quand je verrai ce courrier chargé de dépêches pour M. de Pomponne. Je rencon-

[1] C'était un ex-capucin qui se mêlait de médecine.

[2] Madame de Coulanges ne pardonnait pas à La Fare d'avoir préféré la bassette à madame de La Sablière.

trai avant-hier des chariots chargés de ses meubles, qu'on ramenait de Saint-Germain; cela me fit encore une émotion. Enfin, ma très-chère, vous comprenez bien la peine que j'ai à m'accoutumer à cette déroute. Je n'aime point à perdre des lettres; les vôtres surtout me sont extrêmement nécessaires. Vous ne devez pas être si curieuse des miennes; car je vous assure que ma santé est parfaite. Je me purgerai bientôt pour prendre cette petite eau par contenance, et pour l'amour de vous. Vous faites un compliment très-juste à Corbinelli; on ne peut pas lui renvoyer plus plaisamment ses paroles. Il aurait beaucoup à dire sur la petite raie que vous avez faite; et si le hasard veut que ce chapitre se traite quelque jour, il est persuadé que vous effacerez cette raie : cependant l'avenir n'est que trop assuré, et par la perte qu'on a faite, et par la force de ce lien que vous aimez l'un et l'autre, et qui sait mieux que personne la justice que vous faites en redonnant dans votre estime la place qu'on y avait autrefois[1]. Il serait avantageux que vous sussiez tout ce que nous disons souvent de vous ensemble.

Adieu, ma très-chère et très-aimable; Dieu vous conserve! Quel miracle que vous n'ayez point pris cette rougeole! c'est un mal terrible pour la poitrine, il faudra du lait à votre fils. Madame de Mêmes est arrivée; j'y courus hier : elle me dit des merveilles de vous, de votre mari, de vos enfants, de votre château, de votre bonne chère, de votre musique, de votre bon air, et quasi de votre santé : mais c'était pour me plaire. Je suis à vous, ma chère fille, je vous aime de tout mon cœur : cela est bien simple, mais il est bien vrai. Gardez-vous bien de me faire des réponses de la longueur de mes lettres; songez, ma chère enfant, que je n'ai de commerce qu'avec vous. Mon fils est en Basse-Bretagne, chez Tonquedec; il vient, et depuis un

[1] Ce passage est relatif à la froideur que madame de Grignan avait eue pendant quelque temps pour Corbinelli. (M.)

mois je ne lui ai pas écrit. J'embrasse tout ce qui est autour de vous, et Pauline. Madame de Mêmes la trouve bien jolie. M. de Mêmes n'est pas encore arrivé. Ah, que mademoiselle de La Basinière est mignarde !

FIN DU TROISIEME VOLUME.

